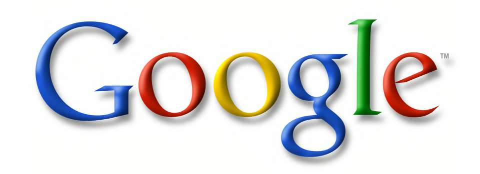




1. Polykiu:
2. T[illegible]

HISTOIRE

DE

POLYBE.

TOME II.

HISTOIRE DE POLYBE,

NOUVELLEMENT TRADUITE DU GREC

Par Dom VINCENT THUILLIER, *Bénédictin de la Congregation de Saint Maur.*

AVEC UN COMMENTAIRE OU UN CORPS DE SCIENCE MILITAIRE,

ENRICHI DE NOTES CRITIQUES ET HISTORIQUES,

OU TOUTES LES GRANDES PARTIES DE LA GUERRE, soit pour l'Offensive, soit pour la Défensive, sont expliquées, démontrées, & représentées en Figures.

Ouvrage très-utile non seulement aux Officiers Généraux, mais même à tous ceux qui suivent le parti des armes.

Par M. DE FOLARD, *Chevalier de l'Ordre Militaire de Saint Louis, Mestre de Camp d'Infanterie.*

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
Chez Z: CHATELAIN ET FILS,
M. DCC. LIII.



PREFACE.



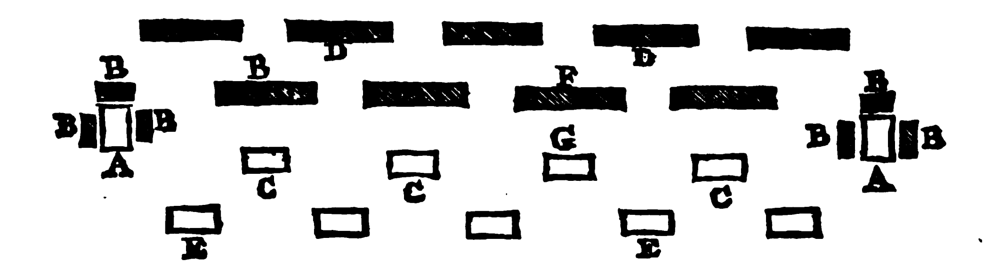
JE m'attendois à toute autre chose dans cette Préface qu'à me défendre contre un nombre de gens qui attaquent mon principe & ma méthode de combattre par Colonnes insérées dans les lignes, & ma Colonne elle-même. Je croiois ce parti tellement ruiné, que je ne me fusse jamais attendu de le voir reparoître en campagne. Pour y être revenu, ses forces ne sont pas pour cela plus grandes ni plus redoutables, ce sont les mêmes idées, les mêmes raisonnemens que j'ai déja pulvérisés. Il faut pourtant y revenir, puisque la Cour en est imbuë comme la Ville.

Comment peut-on concevoir que mes adversaires n'aient pas découvert par leurs lumiéres & par leur propre expérience, & par tant d'actions dont ils ont été les témoins, l'évidence de ma méthode & le défaut de la nôtre, & qu'ils ne l'aient pû par le secours du bon sens même, & par la force d'aucun éxemple? Cela me feroit soupçonner qu'ils n'ont pas lû avec assez d'attention un systême si bien lié & si aisé à comprendre, plutôt que de croire qu'ils ne l'ont pas entendu; ils ne sont donc pas équitables de prononcer un arrêt de condamnation sans avoir auparavant éxaminé.

Quelle est donc la principale raison dont ils font bouclier? Il m'est fâcheux d'étaler ici leur mauvaise disposition d'esprit, qui ne fait que trop voir combien ils sont peu accoûtumés à des vérités convaincantes, par les fautes de raisonnement où ils tombent à chaque pas qu'ils font. Ils prétendent que ma Colonne, inserée dans une ligne entre les brigades qu'elle couvre, peut être aisément envelopée, pénétrée & dissoute par les bataillons ennemis: vaine subtilité qu'un homme qui n'auroit aucune connoissance de l'infanterie pourroit à peine régarder comme solide; je leur conseille, pour la faire briller & triompher, de ne s'adresser qu'à de telles gens: car ceux qui ne leur ressemblent pas, qui sont en grand nombre, Officiers Généraux & autres, s'étonneront qu'ils aient pû raisonner ainsi. En effet, il n'y a qui que ce soit qui ne s'apperçoive que bien loin de me réfuter, ils ne servent au contraire qu'à mieux faire connoître la vérité & le mérite de ma méthode. De grace qu'est-ce que nos bataillons minces sur quatre au plus de profon-

deur, car ceux de nos voiſins ne ſont que de trois? Rien de plus foible, & rien de plus mépriſable contre un corps d'une extréme profondeur, également redoutable à ſa tête comme à ſes flancs, ou à ſes faces: car ſuppoſant la Colonne A. ſur vingt-quatre files de tête à queuë ſur quarante de profondeur, & nos bataillons tels qu'ils ſont à peu près aujourd'hui; ſuppoſant donc cette Colonne d'une ſeule ſection oppoſée au bataillon B, ou à deux ſi l'on veut qui l'envelopent, & qui l'obligent à faire front de tous côtés, quel avantage ces deux bataillons peuvent-ils avoir contre un corps rangé de la ſorte? Eſt-ce que les files de B, qui ne ſont que de quatre, ſe promettront de pénétrer une telle maſſe d'hommes, qui préſente une tête impénétrable, & des flancs ou faces qui ne le ſont pas moins? Car en faiſant front de toutes parts, ce qu'il y a de plus foible, en faiſant à droit & à gauche, oppoſera à chaque face des files de douze contre d'autres de quatre qui l'attaquent. Un corps ſur quatre de hauteur, en enfoncera-t-il un ſur douze fraiſé encore de pertuiſannes que l'autre n'a pas? Je demande ſi cela eſt bien poſſible? Et je demande aux gens éclairés, ſi ce n'eſt pas perdre ſon tems que de revenir ſur une difficulté ſi peu digne de réponſe. J'y répons cependant par l'eſtime que je fais d'ailleurs de quelques-uns de ceux qui raiſonnent de la ſorte.

Si un ſeul bataillon, diſent-ils encore, n'eſt pas ſuffiſant pour enveloper cette maſſe d'hommes, un autre ſe détachera de la ligne: en voici deux contre un. Mais je prie ces gens-là, de me dire s'ils comptent pour rien les bataillons C. d'entre les Colonnes? Ne prendront-ils pas en flanc les bataillons envelopeurs B? Mais, repliquent-ils, on fera avancer d'autres bataillons de la ſeconde ligne D. pour remplir le vuide qu'ils laiſſent. N'ai-je pas ma ſeconde ligne E. toute prête à faire mouvoir? Que répondent-ils à tout cela? Rien du tout: entêtés de leur feu ils l'oppoſent contre des corps qui ſont toujours en action,



qui vont toujours en avant, & qui ne leur donnent pas le tems d'en venir à une ſeconde décharge par la célérité de leurs manœuvres: car mes bataillons ſont ſur huit de profondeur, le choc en eſt donc plus violent & le mouvement plus facile & ſans flottement. Si mes bataillons combattent ſur un front d'une moindre étenduë, on ne s'en met

point

point en peine; avant que les aîles du bataillon F, par éxemple, se soient repliées sur celles de G, le corps F. sera pénétré en un instant à son centre par la pesanteur du choc de G: car quant à ce beau feu qu'on attribuë aux bataillons sur un grand front & peu de hauteur, on s'en moque, puisqu'on va droit à lui pour le joindre. Quels intervalles ne laissent-ils pas entr'eux ces bataillons sur un petit front, disent mes gens, si l'on veut opposer bataillon à bataillon? Mauvaise défaite: n'ai-je pas dit que je n'avois rien à craindre à mes flancs, par la hauteur sur laquelle je combats? Je me réserverai s'il me plaît de le faire, & par là je serai plus en état de faire un bon effort, & d'obliger l'ennemi à me faire large bon gré mal gré. Mais, repliquera-t-on, le front de votre armée devient moindre d'un tiers, & par là vous ne pouvez éviter d'être débordé & doublé à vos aîles. Je l'ai déja dit & démontré dans mon Traité de la Colonnne, je ne m'embarrasse nullement de l'être; je n'ai même que faire de riviére, de marais, de ravins, de chariots, d'arbres coupés, & d'autres faveurs de l'art ou de la nature pour les appuier, puisqu'une bonne Colonne à chaque aîle suffit, & me tient lieu de tout cela; outre que l'ennemi n'a guéres le tems de profiter de ce feu, qu'on prétend si redoutable, & qui est très-méprisable en effet, lorsqu'on va droit à l'ennemi dans l'intention d'en venir aux mains.

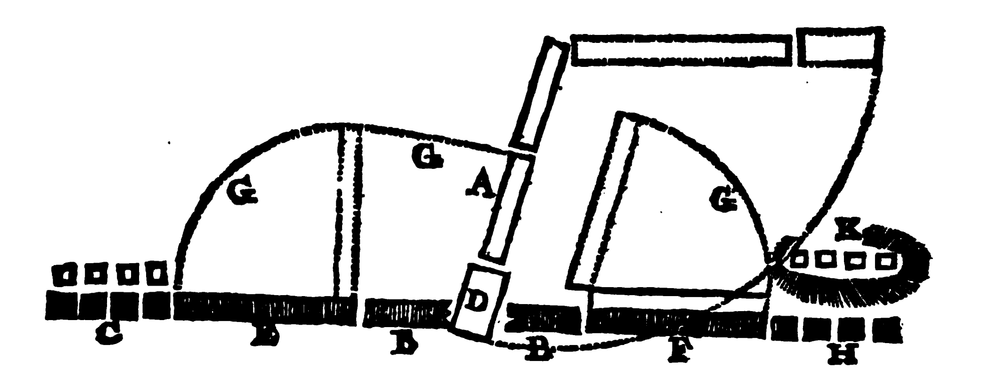
Epaminondas à Leuctres & à Mantinée, étoit extrêmement surpassé à ses aîles; s'en embarrassa-t-il? Et peut-on s'en embarrasser lorsque l'on combat, non seulement en Colonnes; mais qu'on y joint encore la ligne oblique, qui est l'ordre le plus fin & le plus dangereux de toute la tactique. Ordre inconnu aux Modernes, & qui ne peut être pratiqué que par un Général habile & très-expert dans les manœuvres générales, indépendamment de la Colonne qui doit être emploiée sur l'aîle contre laquelle l'on a dessein, & les Anciens n'ont jamais fait autrement dans l'oblique.

Lorsqu'on ferme les oreilles à la vérité, qu'on ne veut rien éxaminer, ni rien comprendre, ni méditer sur un principe; qu'on ne fait même aucune attention aux raisons que j'apporte contre les objections qu'on pourroit me faire, qu'on propose même ces objections sans se souvenir que j'en ai fait voir le faux; que doit-on penser de ces censures? N'auroit-on rien compris dans mon principe? Cela est incroiable d'une chose si simple & si à portée de tout le monde. Seroit-ce que l'on y va de mauvaise foi, ou qu'on éxamine la tête remplie des préjugés de la coûtume, & bien persuadé que ce que l'on a vû & pratiqué toute sa vie vaut infiniment plus que la vérité qui nous frape? Pour discerner le vrai du faux, dit je ne sai quel Auteur, il faut se dépouiller de la pensée que l'on tient la vérité: car si l'on est préoccupé de certaines opinions, la préoccupation où l'on est empêchera de découvrir les bonnes preuves.

On a attaqué l'ordre d'Epaminondas à Mantinée, que j'ai donné dans mon Traité de la Colonne. Il est bon & fort rusé, a dit un Général du premier ordre & de grande réputation, dont j'honore le mérite, la sagesse & l'intelligence dans l'infanterie, où il a toujours servi; mais je trouve beaucoup à blâmer dans ceux qui se firent battre, il falloit que les Généraux Athéniens & Lacédémoniens, leurs Officiers & leurs soldats fussent des imbécilles & des hébétés. Epaminondas tourne son armée, forme une tête de son flanc, & vient donner de pointe contre le centre de l'armée des alliés, formant une Colonne de toute son infanterie. Rien n'étoit plus aisé à l'infanterie ennemie que de replier ses aîles, & d'embrasser cette longue Colonne. Cette pensée s'est présentée d'abord à une infinité de gens.

On me permettra de répondre, qu'on n'a pas fait assez d'attention à cette disposition d'Epaminondas. Pour embrasser & joindre cette longue Colonne A, il falloit faire un mouvement de conversion à droit & à gauche: manœuvre qui ne se fait pas en un instant, & d'ailleurs très-dangereuse dans ce cas-là.

Les Généraux alliés ne comprirent pas d'abord le mouvement du Général Thébain, qui fait une conversion de toute sa ligne, & lorsqu'ils comprirent à peu près ce que cela vouloit dire, il n'étoit plus tems d'y apporter du reméde. Il fondit comme un trait sur le centre de la phalange, & perça en B, & la sépara ainsi de ses aîles dans le moment que la cavalerie de sa droite battoit la gauche C. de celle des ennemis; si celle-ci eût voulu se replier sur la longue Colonne A, dont la section de la tête D. étoit plus forte de files, la gauche E. de l'infante-



rie des alliés eût été attaquée à dos par la cavalerie victorieuse, & reçûe de front par la Colonne Thébaine. Je demande si cette conversion étoit bien aisée, le centre de la phalange ouvert & pris en flanc des deux côtés?

Sachons maintenant si la droite F. des alliés eût eu plus beau jeu à tourner sur A. de son côté en courant les lignes ponctuées G, elle eût trouvé

trouvé les mêmes inconvéniens & les mêmes dangers. La cavalerie de cette droite H. n'avoit pas encore combattu, elle avoit en face celle des Thébains K, qui la tenoit dans un respect d'autant plus grand, que sa gauche étoit en fuite. Je laisse à penser si celui qui étoit à la tête eût fait un trait de grande prudence de se mouvoir tant que cette cavalerie la tiendroit en panne, se trouvant postée sur un hauteur très-avantageuse. Pour comble d'embarras cette droite voioit sa gauche de la cavalerie battuë & dissipée, & le centre de la phalange B. coupé en deux par la grande Colonne: sans doute que ce centre n'auroit pas eu part au mouvement des aîles de la phalange. Je ne vois, ni ne puis comprendre qu'on veuille soutenir que les Lacédémoniens & les Athéniens fussent des bêtes. C'étoient de fort habiles gens, qui avoient en tête un homme beaucoup plus habile, plus fin & plus rusé.

Cet ordre de bataille célébre d'Epaminondas, est celui de tous, anciens & modernes, le plus profond & le plus digne d'être admiré des connoisseurs. Il étoit impossible d'y résister, comme il est de toute impossibilité d'y trouver aucune objection à faire.

J'aurois lieu de me plaindre du profond silence que l'on garde à l'égard de l'ordre de Leuctres du même Epaminondas, & de celui de Gustave-Adolphe à Lutzen. D'où viendroit cela? La raison est claire: c'est qu'on n'a rien de bon & de solide à alléguer contre ceux-ci non plus que contre l'autre. Ne feroit-on pas mieux de dire franchement, je vois l'excellent, la vérité me presse, je choisis le pire.

Video meliora proboque,
Deteriora sequor.

Mes adversaires me permettront, s'il leur plaît, la liberté que je prens de leur dire franchement, qu'on ne dispute point sur des vérités démontrées, & soutenuës de faits d'experience anciens & modernes. J'avoue que je ne comprens rien dans cette conduite. La prescription des usages & d'une tactique foible & débile, reçûë pourtant & pratiquée par tant de grands Capitaines modernes, ne prouve absolument rien contre l'évidence. Ces grands hommes n'étoient pas infaillibles, ils étoient sujets à l'erreur comme les autres, ils ne s'en sont pas apperçûs, ou n'y ont pas vû de reméde. J'ai été plus heureux, si je me croiois plus habile & plus éclairé, j'aurois très grand tort. J'ai reconnu cette erreur, & Montécuculi lui-même avant moi, & j'ai trouvé le reméde par l'étude de l'antiquité. Quelqu'un viendra qui poussera peut-être plus loin, & verra le bout de la science des armes, car je n'ai garde de me flater d'avoir pénétré jusques-là. Il ne faut pas, encore une fois, que le préjugé de la coûtume ait tant de pouvoir & de force, que de nous empêcher de donner notre suffrage & notre approbation à une méthode

thode de combattre, où la droite raison, comme je l'ai dit si souvent, le bon sens, les régles de la guerre & l'expérience des faits nous conduisent, autrement ce seroit préférer le faux à l'évidence.

Si je n'alléguois que des probabilités, si les plus grands Fantassins n'applaudissoient à mes principes, s'ils n'avouoient qu'aucun des modernes avant moi n'avoit fait connoître plus démonstrativement la force de l'infanterie, je penserois à ma conscience, je tiendrois la bride un peu haute à mon imagination, je les écouterois avec plaisir, je leur marquerois toute la docilité d'un honnête homme, je profiterois de leurs lumiéres, je me rendrois à leurs décisions, lorsqu'ils m'auroient fait appercevoir par les principes de la raison & les régles de la bonne tactique que je me suis en effet trompé, que je n'ai débité que des erreurs qui n'ont de vrai que l'apparence; mais s'ils ne me paient que de raisons frivoles qui ne prouvent rien, & qui font voir au contraire que ceux qui les emploient, du moins la plûpart, sont aussi peu capables d'approuver que de condamner; être docile en pareil cas, ce seroit trahir la vérité. L'Auteur *du Service journalier de l'Infanterie*, est peut-être l'unique au monde qui a avoué tout bonnement qu'il n'avoit rien compris dans ma méthode, bien que cette méthode soit à portée de tout le monde, & que les Guerriers comme ceux qui ne le sont pas la comprennent parfaitement. Cela me feroit croire qu'il ne l'a pas lûë avec l'attention d'un homme qui entend & qui médite, ou qu'il pense peut-être comme tant d'autres, qui n'ont du goût que pour les bagatelles militaires, qui coûtent peu à apprendre & à enseigner, & négligent ce qui nous porte au grand de la guerre. Semblables aux amans de Pénélope, qui ne pouvant atteindre à la maîtresse, se contentoient des suivantes.

Parmi un si grand nombre de contredisans, il s'en trouve d'un peu plus raisonnables. Ils reçoivent ma Colonne; mais ils la veulent perfectionner, pour avoir du moins la gloire de la perfection. Ils croient meilleur de laisser les bataillons sur le front & la hauteur ordinaire, & d'en doubler plusieurs ensemble à la queuë les uns des autres, à quelque espace pourtant, & comme une portion de phalange. Quelques-uns de nos Officiers Généraux, respectables par leur mérite & par leur expérience, ont adopté cette opinion. Cela m'a un peu surpris; s'ils y font un peu plus d'attention, je prens la liberté de les en prier, ils tiendront, je m'assûre, cette méthode très-mauvaise & très-dangereuse; elle n'ôte rien des défauts de notre tactique, j'en ai fait voir le faux dans la page LXIV. de mon Traité de la Colonne, qui est à la tête de mon premier Tome, où je renvoie mon Lecteur: car ce seroit un défaut de le répéter, & l'on verra là s'ils sont bien fondés, car je ne vois pas à quel usage peut être ce moien de perfection & de correction. On leur demande pourquoi cette masse énorme de bataillons les uns à la queuë des autres, & à vingt pas de distance, qui réduisent une armée à rien.

rien. Ils répondent que mes Colonnes ne donnent aucun feu, sans prendre garde que cette belle Colonne en fournit beaucoup moins, & qu'avec cela il faut un grand nombre de bataillons pour former une masse si bizarre, car je ne sai quel nom lui donner; mais s'ils veulent du feu, ce n'est donc pas pour joindre l'ennemi, & lui enlever cet avantage qu'il a infiniment par dessus nous. Ces bataillons minces, qui leur plaisent tant, sont donc inutiles, & ne voient rien. Je laisse à juger si le canon feroit beau ménage dans cette dangereuse façon de combattre. S'ils cherchent à détruire mon principe, qui ne donne aucune prise, du moins qu'ils ne l'affoiblissent pas. Quel entêtement pour ce feu! Qu'il me soit permis de copier un long passage, qui servira de bonne batterie pour renverser & ruiner cette erreur, quoique les gens sensés me disent sans cesse qu'elle ne vaut pas la peine d'y user ma poudre. C'est Xénophon qui me fournit ce passage, où ils apprendront le ridicule & le peu de pouvoir des armes de jet, & le peu d'avantage de les mettre en œuvre pour la victoire dans une affaire générale, ou dans toute autre, où l'on se trouve en pouvoir de joindre à visage découvert, & d'en venir aux armes blanches. Rien de plus admirable, de plus curieux, de plus divertissant & de plus instructif que ce passage. Ecoutons donc ce Maître célébre de l'antiquité.

„ Peu après, dit l'Historien Grec dans Charpentier, Cyrus convia „ une compagnie entiére, dont le Capitaine lui fit voir un jeu fort a„ gréable. Il avoit partagé ses soldats en deux bandes de cinquante „ hommes chacune, & les avoit disposées l'une contre l'autre. Cin„ quante avoient de grosses cannes à la main pour fraper leurs adver„ saires, & les cinquante autres devoient les attaquer à coups de mot„ tes de terre. Tous étoient armés de cuirasses, & de leurs bouciers „ au bras gauche. Chacun étant prêt, il leur donna le signal du com„ bat, & à l'instant les mottes de terre commencérent à voler sur les „ cuirasses, sur les bouciers, sur les jambes & sur les cuisses. Mais „ lorsqu'ils furent approchés, ceux qui tenoient les cannes eurent leur „ revanche, & chargérent les autres sur les bras, sur les mains, sur „ les jambes; & quand ils pensoient se baisser pour ramasser les mottes, „ ils les frapoient sur le corps & sur le dos: tellement qu'à la fin ceux „ qui avoient les cannes les mirent en fuite, & les poursuivirent avec „ de grands éclats de risée. Après ils changérent de batterie, & ceux „ qui avoient attaqué avec les mottes de terre dans le premier com„ bat, prirent les cannes à leur tour, & eurent aussi le même avan„ tage.

„ Cyrus prit grand plaisir à ce passe-tems, & ne put s'empêcher „ d'admirer l'invention du Capitaine, & l'obéissance des soldats. Mais, „ il étoit aise, que la victoire demeurât toujours du côté de ceux qui „ combattoient à la maniére des Perses. Il les fit donc venir souper avec „ lui; & comme il en voioit arriver quelques-uns le bras en écharpe,

„ ou

„ ou la jambe bandée, il s'enquit de ce qu'ils avoient: sur quoi ils lui
„ répondirent, qu'ils avoient été blessés des mottes de terre. Il leur
„ demanda encore s'ils avoient été blessés après qu'ils s'étoient joints,
„ ou bien lorsqu'ils étoient à quelques pas l'un de l'autre. Ils répon-
„ dirent tous, que c'étoit lorsqu'ils étoient éloignés, & qu'il n'y avoit
„ eu que du plaisir si-tôt qu'ils s'étoient joints. Mais ceux qui avoient
„ été blessés à coups de cannes, dirent qu'il n'y avoit point eu de plai-
„ sir pour eux lorsqu'ils s'étoient joints, & montroient les blessures
„ qu'ils avoient reçûes aux mains, au cou, & quelques-unes au visage,
„ ce qui leur donna sujet de railler agréablement. Le lendemain toute
„ la campagne étoit couverte de gens qui faisoient le même éxercice;
„ & depuis, dès qu'ils avoient quelque loisir, ils ne manquoient pas
„ de prendre ce divertissement.

S'il se fût trouvé des Généraux & des Officiers particuliers en grand nombre dans l'armée de Cyrus, qui sottement prévenus en faveur des armes de jet, eussent soutenu vigoureusement que c'étoit la meilleure façon de combattre, qu'ils eussent même, par la force de leur éloquence, ébranlé & entraîné dans leur opinion la plus grande partie de ceux qui les écoutoient, & rendu l'autre flottante entre le vrai & le faux, & qu'en un mot le parti des armes de jet eût triomphé de l'autre plus sensé & plus raisonnable, quoiqu'en petit nombre, & qu'ensuite de ce conflit de pour & de contre, le Capitaine, dont Xénophon parle, eût dit aux premiers, vous soutenez merveilleusement une opinion absurde, vous êtes de ceux contre lesquels il ne faut point disputer, la vérité perdroit bientôt sa cause s'il falloit recueillir les voix. Je ne vois point d'autre reméde pour vous tirer de l'erreur où vous êtes que la belle expérience, & qu'à l'instant il leur eût donné le spectacle du combat des mottes de terre contre les cannes, tous ceux qui auroient été témoins de ce combat n'eussent-ils pas dit qu'ils avoient été séduits & trompés? Ne se fussent-ils pas moqués des partisans des armes de jet? Ne se fussent-ils pas exposés le lendemain à la risée de toute l'armée? N'eût-on pas alors soupçonné que ceux qui soutenoient les armes de jet étoient des gens de petite intelligence?

Je demande à mes adversaires, s'ils en font paroître beaucoup en combattant de loin à coups de fusil, & en se passant réciproquement par les armes sans s'aborder? Quelle méthode insensée! Montluc lui-même s'en moque, quoiqu'elle fût peu pratiquée de son tems. N'est-il pas vrai que tant que nous avons cherché d'en venir aux mains, nous avons eu toujours & perpétuellement des succès favorables, que nous avons toujours eu raison de nos ennemis par cette méthode, & eux de nous dans la derniére guerre de 1701. par l'avantage qu'ils ont eu d'être plus éxercés à tirer que nous ne le sommes? Nos disgraces n'eussent-elles pas dû nous servir de leçons pour revenir à la gloire de l'ancienne méthode, si redoutable à nos ennemis ligués contre nous, & dont

dont les Turennes, les Condés, les Luxembourgs se sont toujours si bien trouvés? Tout ce que je dis ici ne git-il pas en faits d'expérience? Ceux qui pensent & qui se conduisent autrement qu'eux, sont-ils plus habiles? Connoissent-ils mieux l'esprit & l'humeur de notre nation que ces grands hommes?

Les mauvaises & perpétuelles chicanes, dont mes adversaires se servent à la Cour contre mon principe de la Colonne, & ma nouvelle tactique, m'ont jetté de nécessité absoluë dans un détail de raisons & de preuves contre leurs objections. J'ai vû combien il m'importoit de leur répondre, afin que mon Systême produisît l'effet à quoi il étoit destiné: car si j'allois mon train sans regarder derriére moi, on s'imagineroit peut-être que je fuis mes Critiques, & que je n'ose tourner visage contre eux.

Je ne suis guéres d'humeur à reculer dans mes opinions, lorsque la vérité milite pour moi contre le faux & l'insoutenable: je n'ai rien à craindre de l'un & de l'autre, & ceux qui n'ont que ces sortes d'armes à m'opposer feroient fort bien & fort prudemment d'abandonner la campagne; c'est, je pense, le parti le plus prudent. Mais c'est en prendre un très-mauvais, que de s'emporter contre la personne, quand on n'a rien à dire contre les opinions. Il s'en est trouvé quelques-uns de cette espéce, si fort prévenus de leur mérite & si peu de celui des autres, qu'ils ne peuvent s'imaginer qu'on puisse penser mieux qu'eux dans les choses de la guerre. *Je n'ai rien approuvé de son principe*, dit un de ceux-là; voilà qui est décisif. Eh bien soit, nous ne nous en mettons guéres en peine, ce n'est pas à son tribunal que nous avons à répondre, il ne nous est jamais venu en pensée d'y recourir. Le mal n'est pas grand en ce cas-là; mais il auroit été à souhaiter qu'il eût marqué un peu plus de modération & de retenuë dans une compagnie pleine de personnes illustres, qui n'ont pas manqué de nous avertir: car outre que cela ne convient pas à ceux dont les paroles bonnes ou mauvaises sont toujours remarquables, à cause des emplois dont ils sont honorés, il ne convient pas non plus à ceux à qui elles s'adressent d'y être insensibles. Il nous est permis de ne pas faire attention à certains Auteurs; mais ceux qui ont d'ailleurs du mérite, & qui sont au dessus de nous par leur fortune, doivent par beaucoup de modestie & de politesse désintéresser leurs inférieurs, qui sont souvent plus dignes d'être élevés, faute dequoi la représaille ne sauroit leur être interdite sans injustice, si l'on voit qu'on s'émancipe au-delà des bornes permises. L'équité & l'honneur éxigent de ne pas faire à un autre ce qu'on ne voudroit pas souffrir de lui. On peut livrer telles charges que l'on voudra à mes principes, je les défendrai, parce que je me trouve en forces & bien soutenu: car j'ai pour moi non seulement les hommes les plus éclairés dans la science des armes, mais encore les Savans d'un ordre tout différent. Les Géomêtres eux-mêmes, qui ne s'attachent qu'aux con-

connoiſſances certaines & évidentes, ont avoué que j'avois traité la guerre d'une maniére qui ne tient point l'eſprit ſuſpendu entre le vrai & le faux, & qu'ils n'auroient jamais cru que ce fût une ſcience, & qu'elle pût prononcer abſolument & déterminément.

Mon adverſaire n'en eſt pas demeuré là, mais il a cela de commun avec bien d'autres ſur certains reproches. Il ne m'appartient pas, je l'avouë, de m'ériger en Légiſlateur & en Réformateur militaire des uſages communément reçûs, & de donner des leçons & des préceptes aux hommes d'Etat & aux Généraux d'armées, je connois trop bien la petite portée de mon eſprit & de mon intelligence pour me donner ſous ce titre, je me rens juſtice; mais cette perſonne, que j'honore fort, quelque injuſte qu'elle ſoit à mon égard, ne ſauroit ignorer qu'il y a une infinité d'Auteurs anciens & modernes qui ont écrit de la ſcience des armes, de la politique, & du gouvernement des Etats pour l'inſtruction des Rois, des Princes, & des autres qui ſont au timon des affaires, ou à la tête des armées, ſans être rien de tout cela. Je ne vois pourtant pas que perſonne ſe ſoit jamais aviſé d'en faire un ſujet de blâme, beaucoup moins un crime très-puniſſable.

Je voudrois bien demander à celui-ci, comme à quelques autres, s'ils n'ont jamais ouï dire, s'ils n'en ſont pas convaincus par eux-mêmes, que toutes les Bibliothéques ſont remplies de ces ſortes d'Auteurs, qui enſeignent l'art de régner comme l'art de mentir & de fourber, (c'eſt la politique,) comme l'art de vaincre? Il n'en faut point douter, on a écrit ſur ces matiéres tant bien que mal; perſonne cependant que je ſache ne s'eſt mis en tête d'y trouver à redire. Ces ſortes d'Ecrivains, auſquels le public eſt ſi obligé de leurs veilles, ſeront-ils plus privilégiés que moi, & mériterai-je d'être traité non pas ſeulement d'eſprit vain & immodeſte, car il ſe pourroit bien que je me ſentiſſe un peu du terroir où j'ai pris naiſſance, mais d'*homme qui mérite un châtiment exemplaire d'oſer enſeigner ſes Maîtres?* Comme ſi j'étois en cela coupable à leur égard, & comme ſi les honneurs de la guerre influoient dans les prérogatives du mérite perſonnel. Cela me ſemble très-digne d'être relevé, je reconnois très-bien ces Maîtres, & je leur fais par tout honneur des préceptes qu'ils me fourniſſent; je ne crois pas en ſavoir plus qu'eux, mais je prétens enſeigner aux autres qui l'ignorent ce que j'ai appris de ces grands hommes. Ils n'ont pas pourtant tout ſçû, ils ont laiſſé quelque choſe à faire aux autres; ce qu'ils nous ont laiſſé de brute & d'imparfait, nous avons tâché de le pouſſer plus loin, & nous nous flatons d'avoir réuſſi & ſouvent enchéri ſur eux. Ils nous ont mis ſur la voie; allez, marchez, nous ont-ils dit, vous découvrirez de nouveaux païs- nous avons marché avec leurs lumiéres, & nous avons fait quelques découvertes, à l'aide d'une longue expérience & d'une étude perpétuelle dans la ſcience des armes. Mes Cenſeurs ſont hommes comme nous, & par conſéquent ſujets à demander la lumiére, com-

comme un Josué ou un Ajax pour combattre, en un mot à être éclairés dans leurs besoins, comme nous dans les nôtres beaucoup plus grands. Ces sortes de Livres étoient en si grande estime chez les Anciens, comme ils le sont encore parmi nous, que l'on conseilloit à Ptolomée Roi d'Egypte, de fournir abondamment sa Bibliothéque des Livres qui regardoient la conduite des Etats comme celle des armées; afin qu'en les lisant, lui disoit-on, vous trouviez ce qu'on n'oseroit vous dire, & que vous auriez honte d'apprendre, tant il est honteux aux Princes, à leurs Ministres & aux Généraux de les ignorer. De quel orbe ces nouvelles planettes nous seroient-elles tombées, qui croient briller de leurs propres lumiéres sans en emprunter d'aucune autre, & qui nous font un crime de notre travail: s'ils n'en ont pas besoin, ils feront fort bien de le laisser là. Ils le feront bien sans que je les en prie; mais à l'égard des autres, que l'envie n'agite point, qui rendent justice à tout le monde, & dont les lumiéres ne sont pas imaginaires, qui pensent plus équitablement de nous, & qui croient au contraire qu'on ne sauroit trop reconnoître les travaux & l'application de ceux qui écrivent de leur métier d'une maniére peu commune; ceux-là, dis-je, me liront, je m'assûre, avec quelque satisfaction, parce qu'ils sont très-capables de m'entendre.

Une infinité de gens ne peuvent revenir de la surprise où ils sont, disent tous les jours mes amis, ni s'imaginer comment un homme tel que moi, qui a passé toute sa vie dans les armes pendant le cours de deux grandes guerres, dont la fin de l'une touche presque au commencement de l'autre, sans nulle interruption de service, sans nul repos, sans nul relâche dans les travaux militaires, aiant commencé de porter le mousquet dès l'âge de seize ans; ils ne peuvent comprendre, me disent-ils sans cesse, comment vous avez pû entreprendre & finir un ouvrage si immense, si plein d'érudition, de recherches & de découvertes si heureuses, & comment enfin vous avez pû pousser si loin une étude si difficile, si épineuse, & y faire un si grand progrès en si peu de tems: cela leur semble fort extraordinaire. Je répons à cela qu'il n'y a rien là de fort surprenant, lorsqu'un désir violent & une ardente passion de parvenir à une certaine science, qui dépend de plusieurs autres dont on ne s'apperçoit qu'à mesure qu'on y avance, nous pousse à des efforts surprenans pour en voir le bout, ou du moins pour tâcher d'y atteindre. La passion de la guerre est de toutes la plus capable de produire un effet semblable; & si je sai quelque chose, comme on le prétend, c'est à elle que je dois une partie des sciences qui en dépendent, pour en parler & pour en écrire avec quelque sorte de connoissance.

La plûpart des gens de guerre, qui ne sont occupés que de leurs plaisirs ou de leur fortune, ou à ne rien faire, ne peuvent s'imaginer qu'on puisse avoir d'autres passions que ces trois-là, ou du moins l'une

de ces trois : car celle des ſciences néceſſaires à l'homme de guerre, qui ne ſont pas en petit nombre, leur étoit tout-à-fait inconnuë. Il ne faut pas être ſurpris s'ils en ignorent les charmes & le pouvoir, & dequoi elle peut-être capable dans un Officier qui en eſt épris, ſoit pour ſe ſatisfaire lui-même, ou qu'il ſe flate de s'avancer par une voie ſi honnête & ſi noble, qui eſt pourtant celle qui, par le mépris qu'on en fait, nous méne moins grand train à la fortune, que l'intrigue & la fainéantiſe. Faut-il donc s'étonner, s'ils regardent comme une choſe extraordinaire un homme qui profitant du loiſir d'une longue paix, pouſſe ſi loin les connoiſſances néceſſaires qui entrent dans la ſcience de la guerre, qu'il étudie l'antiquité, qu'il faſſe des recherches infinies? Ils n'en veulent pas convenir, ſoit que l'envie s'en mêle, ſoit qu'ils doutent de mes talens & de ma capacité dans les armes; ils me refuſent tous l'eſprit & les connoiſſances qu'ils ne trouvent pas dans eux-mêmes. Cela fait rire ceux qui ne leur reſſemblent pas : de ſorte qu'ils ſont réduits, pour ſatisfaire leur jalouſie, à m'ôter la gloire de mes écrits & de mes découvertes, au lieu de m'en faire honneur.

Encore un coup, ils ne peuvent s'imaginer qu'il puiſſe y avoir d'eſprit, de ſcience & d'expérience autre part que dans ceux qui ont paſſé toute leur vie dans la poudre d'un cabinet, comme ſi ces gens-là étoient bien propres à parler & à écrire d'un métier qu'ils n'ont jamais fait. Il leur faudroit quarante années d'expérience, auſquelles j'approche, pour ſe mettre en beſogne; & quant aux autres connoiſſances, qui ne ſemblent étrangéres qu'en apparence à la ſcience des armes, ou que j'ai étudiées pour mon plaiſir & pour m'orner l'eſprit comme celui des autres, ils ne peuvent ſouffrir, & ne veulent pas même que j'y entende la moindre choſe. Ils prétendent que je leur reſſemble, & que je n'étudie qu'eux-mêmes. Semblables à la femme dont parle Moliére dans une Comédie, qui ne vouloit pas que ſon mari étudiât le moins du monde.

Il s'en eſt trouvé d'aſſez ſots pour n'avoir pas honte de publier que quelqu'un me faiſoit mes Livres. Que répondre à une pareille extravagance? Cela me fait ſouvenir de je ne ſai quel Auteur recommandable par ſes écrits, auquel on faiſoit un ſemblable reproche, & qui répondit que comme il n'avoit pas la complaiſance de ceux qui permettent qu'on leur faſſe des enfans, il ne pouvoit non plus ſouffrir qu'on lui fit ſes Livres. Je n'ai tiré aucun ſecours de perſonne, & c'eſt un malheur: car qui eſt-ce qui n'en a pas beſoin? Ce qui fait que mon Livre en vaut beaucoup moins. J'ai tout tiré de ma tête, ou de mes lectures & de mon expérience. Voilà quant à l'égard du fond, je ne dis rien de mon ſtile, il ſuffit qu'il ſoit ſupportable: car je n'ai pas fait cet ouvrage pour acquerir la réputation d'écrire exactement & poliment dans ma langue; on n'y a touché qu'aux endroits où je péchois contre cet-

cette langue. Il suffit de plaire par d'autres endroits, les reproches que l'on me fait, me feroient presque croire que j'écris passablement.

Mais que penseront mes gens de ce second Volume, puisque l'érudition du premier les étonne si fort, quoi qu'il n'y ait pas grand sujet? Celui-ci en est bien autrement rempli. Je suis persuadé que bien des Savans, devant lesquels je ne suis qu'un Pigmée, n'en trouveront pas autant que j'en aurois pû mettre, tant la matiére est abondante sur l'antiquité militaire, sur une infinité de sujets différens, sur la politique, sur le droit de paix & de guerre; & sur cette guerre même.

J'ai touché quelque chose de la défensive dans mes Observations sur la savante guerre d'Erice par Amilcar Barcas, pére du grand Annibal, qui est un chef-d'œuvre de l'art, & qui fait voir toute la grandeur du génie de cet excellent Chef d'armée. L'on verra dans les Volumes suivans, que je n'ai donné dans le premier qu'une simple idée de cette savante partie de l'art, que je me suis résolu de pousser aussi loin que mes forces le permettront: car c'est de toutes celle que nous ignorons le plus, & que l'on met, malgré les conseils des intelligens, le plus communément en pratique, toujours à la honte de ceux qui l'embrassent, qui commencent leurs campagnes par tout ce qui peut leur faire perdre l'estime & la confiance de leurs troupes, par des manœuvres irréguliéres & toujours timides qui leur abbattent le cœur, & finissent au bout du compte par un combat qu'ils n'ont pû ni sû éviter, toujours malheureux par cela seul qu'ils l'ont sans cesse & toujours refusé.

On peut acquerir le titre pompeux de grand homme, de Capitaine excellent à fort bon marché dans une offensive ouverte; mais c'est autre chose dans une défensive, il en coûte infiniment plus. Cette nature de guerre est si difficile, si profonde & si délicate, qu'il n'est permis qu'à des demi-dieux, ou à des génies extraordinaires, qui lévent un peu la tête au dessus des natures mortelles de s'en bien démêler.

Un poste avantageux, qui défend l'entrée de tout un païs, où celui qui veut percer se morfond toute une campagne, n'est pas ce qui caractérise le grand Capitaine dans cette savante partie de la guerre. Il faut plus que cela. Il faut courir une ligne de communication d'une extrémité de frontiére à l'autre, par divers campemens sur la même ligne, que l'ennemi longe sans qu'il puisse la percer, & sans pouvoir combattre à sa fantaisie; c'est là principalement où paroît sur toutes choses le grand & le beau de la science militaire; mais c'est toujours quelque chose de l'arrêter dans un seul poste, dans un seul passage: il y a sans doute en cela de l'habileté, car il est rare qu'un poste ne soit pénétrable par quelque endroit, & c'est toujours une marque de savoir & de capacité, lorsque tout est fermé par notre courage & par notre conduite.

Il n'est pas possible en parlant de cette sorte de défensive, qui n'est pas de petite considération, que la campagne de Sirk, ou tout auprès, en

en 1705. ne se présente d'abord à l'esprit, un Général * célébre la conduisit avec beaucoup de sagesse & d'habileté; cette campagne le combla de gloire. Rien de plus beau & de plus savant, elle impose silence à l'envie, & lui acquiert le titre de Capitaine du premier ordre. Il y avoit longtems qu'il ne s'étoit rien vû de pareil. Ce qui rend cet événement plus remarquable, & qui en reléve le plus l'éclat, c'est qu'il eût un Antagoniste * en tête, que les Anglois ont chanté comme le plus grand homme qui eût paru depuis plusieurs siécles, & qu'ils ont comparé à César; je leur passe cela comme je ferois un panégyrique, quoiqu'à parler franchement le paralléle semble un peu bien fort. Quel titre leur plaît-il donc donner au Maréchal de Villars, qui par ses manœuvres réduit à l'absurde ce nouveau César, & l'oblige de se retirer tout doucement & sans rien faire?

* Le Maréchal de Villars.

* Milord Duc de Marlborough.

Cette guerre d'Erice, sur laquelle je m'étens beaucoup, termine mon premier Volume, & le reste de mes Observations sur cette guerre commence le second, ce n'est pas le moins curieux. Ces Observations en ont produit d'autres sur une matiére qui n'est pas moins rare & moins neuve que les autres que j'ai traitées, puisqu'aucun de nos Auteurs dogmatiques n'en avoit traité, on entend bien que je veux parler du coup d'œil militaire. C'est une découverte, & par conséquent cette partie de la guerre nous avoit été inconnuë jusqu'aujourd'hui, que je la réduis en principes & en méthode: on s'imaginera peut-être que cette partie de l'art est bien séche & bien ennuieuse, je suis garant qu'elle n'ennuiera pas. Le terrain est si bon, si favorable, qu'il produit comme de lui-même tout ce que l'on peut desirer d'agréable & d'utile.

Philopœmen, Capitaine célébre, la derniére production & le dernier soupir de la vertu Gréque, est le seul des Anciens qui trouva la méthode de se former le coup d'œil pour la guerre; mon Auteur, qui fait l'éloge de ce grand homme, nous en apprend assez pour m'aider à pousser au but que je me suis proposé. J'ai donc traité cette matiére avec tout le soin possible, mais je n'oserois assûrer que je l'aie absolument épuisée. Si je m'étois souvenu que Tite-Live s'y étoit beaucoup plus étendu, je l'eusse cité avec plaisir. Cet endroit de son Histoire est admirable, & fait voir qu'il n'étoit pas si fort prévenu en faveur de sa nation, qu'il ne trouvât quelquefois des vertus ailleurs que chez elle.

Je ne dis rien de mes Observations sur la politique des Romains, je l'admire. Je me vois même forcé de la parer des plus grands éloges; pourquoi ne la louerois-je pas? Ne loue-t-on pas les Conquérans, & même une troupe de scélérats qui grossit peu à peu, & forme enfin une puissance redoutable sur les ruines & les débris de plusieurs vaincuës & soumises: on pend un forban qui n'a qu'un ou deux vaisseaux, & on rouë une compagnie de voleurs de vingt ou trente hommes qu'on prend & qu'on envelope dans une forêt, mais on

cou-

couronne, on révére, on éléve jusqu'aux nuës une politique hipocrite, fine & matoise; enfin les brigans de toutes les terres, & les pirates de toutes les mers.

Voilà tout le compte que j'ai à rendre de mon Commentaire sur le premier Livre de Polybe, qui occupe une partie de ce second Volume. Mes Lecteurs en jugeront comme il leur plaira; qu'ils ne s'attendent pas que je leur demande miséricorde, en vain m'y résoudrois-je: je suis trop bien persuadé qu'ils n'en font jamais à qui n'en est pas digne, qu'ils ne me ménagent point à l'égard de mes fautes; mais qu'ils s'y prennent d'une maniére polie & honnête, & de bonne foi, je les remercierai, bien loin de me courber pour prendre une pierre, comme font tant d'autres, qui ne peuvent souffrir le moins du monde qu'on leur fasse voir leurs erreurs. Je ne m'en crois pas éxemt, mais je prie mes Lecteurs, s'ils sont équitables & s'ils aiment la vérité, de ne me faire aucun reproche sur le violent amour que je fais paroître en tout pour cette vérité. Je ne dis rien qui puisse blesser personne dans les faits que je rapporte. Je suis très-bien instruit. Je fais voir les fautes des deux partis, comme les belles actions qui se sont faites. Je louë souvent, & je blâme quelquefois les mêmes personnes. S'ils aiment les romans & la flatterie, & s'ils sont trop habiles pour être instruits, je ne leur conseille pas d'acheter mon Livre; ils me nuiront & me desserviront tant qu'il leur plaira, ils renverseront s'ils veulent ma fortune, ils n'auront pour cela besoin ni de canons, ni de balistes, ni de catapultes. Un mot bien appliqué, une calomnie lâchée à propos leur suffit, tant cette fortune est petite. Je ne crains nullement d'être écrasé de ses ruines & de ses débris, je n'en aurai nulle honte, je la laisserai toute aux sappeurs qui y travaillent, & l'infamie qui suit de la déroute d'un homme de bien.

Je ne dois pas attendre plus d'indulgence & de miséricorde dans mon Traité de l'attaque & de la défense des places des Anciens. Je l'ai appellé mon chef d'œuvre, cela ne prouve pas qu'il le soit, mais il m'a plû de l'appeller ainsi. Chacun fait chef-d'œuvre à sa maniére. J'ai consulté plus de trois cens Auteurs, non *à grands coups de Dictionnaire*, comme dit le célébre Mr. le Clerc en s'adressant à certains braves Auteurs de tous les mois, qui en veulent à tous les autres dont le mérite & la réputation leur font ombrage, mais après les avoir tous lûs: on peut juger que l'ouvrage me coûte bon; qu'on ne coure donc pas sur moi d'une maniére malhonnête, qu'on marque au contraire qu'on m'en sait quelque gré pour deux raisons. La premiére, parce que la matiére est toute neuve, & qu'aucun avant moi ne s'étoit chargé de cette besogne; & la seconde en faveur d'une foule de découvertes d'antiquité militaire dont j'ai parlé dans ma Préface de mon premier Volume, & des remarques critiques dont tout l'ouvrage est assaisonné, qui n'aideront pas peu à l'intelligence des Auteurs Grecs & Latins; & même

me de l'Ecriture, à l'égard de la milice des Hébreux & des peuples de l'Asie.

Lipse, diront quelques-uns, dans son Poliorceticon, & ses Copistes, qui n'ont guéres poussé plus loin, ont traité fort amplement cette sorte de littérature. Y pense-t-on quand on dit cela? A peine en ont-ils donné une idée. Encore un coup, c'est un édifice nouveau dans les matiéres, on en conviendra peut-être. Quelqu'un pourra faire mieux, je n'en fais nul doute, & là-dessus je me rends justice plus qu'on ne pense. Qu'éxige-t-on d'un homme de guerre plus que du médiocre? Cela ne seroit pas équitable, j'ai fait de mon mieux. En attendant qu'on avouë que j'ai été le premier qui ait tenté l'avanture; si je ne l'ai pas mise à fin, j'y laisse du moins peu à faire, & moins de gloire à acquerir; & aucune pour ceux qui ne seront pas du métier.

J'ai assez parlé des machines de guerre des Anciens dans ma premiére Préface, il seroit inutile de revenir encore sur ces sortes de découvertes; elles entreront dans ce second Volume. Il n'est pas besoin d'avertir mes Lecteurs, que je me mets peu en peine des critiques que l'on pourroit me faire là-dessus; puisque je démontre tout par les régles les plus sûres de la méchanique, & par l'expérience, qui est le grand moien de la décision. Je les crains encore moins dans le reste; ils perdroient leur tems & leurs peines à me censurer. Je suis trop fort dans mon poste & trop bien soutenu pour ne pas rire de leurs attaques. Celle qu'un des Auteurs des Mémoires de Trévoux me fit sur les approches & les tranchées des Anciens dans l'extrait imaginaire de mon Livre des *Nouvelles Découvertes sur la Guerre*, m'a paru si peu fondée & si peu digne de l'érudition dont se pique tout le reste de sa Compagnie, que je n'ai pû m'empêcher d'y faire une réponse. Je l'ai encore manuscrite. Voici ce que je lui répondois à l'égard des tranchées.

J'ai avancé, lui disois-je, & je ne retrograde point, que nos tranchées ne sont pas une invention moderne, mais que nous les devons aux Anciens, qui en sont les Auteurs & les inventeurs, & je puis sans m'attirer aucun reproche d'orgueil & d'immodestie me glorifier un peu d'une découverte inconnuë jusqu'à nos jours. Ne nous flatons pas, les choses qui viennent naturellement à l'esprit, & qui n'ont été perfectionnées que depuis l'invention de la poudre, ne sont pas un miracle de l'esprit humain. Les Modernes ne sont pas les seuls qui pensent, & les Anciens (qui sont nos Maîtres,) pensoient pour le moins aussi bien que nous, & beaucoup mieux à l'égard des choses de la guerre. Il n'y a que ceux qui ne les ont jamais lûs qui puissent contester cette vérité. Cependant, dit l'Auteur de l'Extrait cité ci-dessus, *cette découverte n'est pas trop certaine, puisqu'elle n'est fondée que sur un mot équivoque traduit par des termes que M. Folard prétend équivalens.* Que l'Auteur me permette de lui dire qu'il se trompe, le mot ὄρυγμα signifie un fossé creusé dans terre sans nulle équivoque: celui

lui de tranchée ſignifie-t-il autre choſe qu'un foſſé ? Ne répond-il pas préciſément & littéralement au mot Grec ? Nous l'entendons dans le même ſens propre à l'égard de la guerre, & hors de là c'eſt encore un foſſé : car ce mot de *tranchée*, que ſignifie-t-il autre choſe, ſinon pluſieurs foſſés tirés obliquement de l'un à l'autre comme en zigue-zague pour éviter l'enfilade, ou par lignes redoublées & paralléles l'une à l'autre, avec des communications obliques pouſſées à ces paralléles ? Citons le paſſage, pour épargner la peine à mes Lecteurs d'aller chercher l'article des approches des Anciens dans ce Volume, qu'ils trouveront dans leur marche. Ecoutons Polybe. *Et pour mettre à l'abri des traits des aſſiegés*, dit-il, *tant ceux qui venoient de l'armée aux travaux, que ceux qui retournoient des travaux à l'armée, on conduiſit des tranchées blindées*, c'eſt-à-dire des communications entre deux terres, & blindées par deſſus, *depuis le camp juſqu'aux tortuës*. L'Auteur va plus loin, car il dit clairement que ces foſſés en guiſe de galeries aboutiſſoient à deux grandes paralléles ou places d'armes. Je demande à mon Cenſeur, que je croiois ſavoir plus de Grec que je n'en ſai, je lui demande, dis-je, ſi ce paſſage eſt bien équivoque ? On ne critique pas un ſentiment, on ne le combat point ſans des preuves inconteſtables ; où ſont ces preuves ? Où eſt l'équivoque ? Cette méthode de cenſurer eſt-elle équitable ? Au reſte, on ne doit pas s'étonner que le Journaliſte n'adreſſe pas toujours juſte en tirant ſur mes *Nouvelles Découvertes*. Chacun doit parler de ſon métier, & la guerre n'eſt pas le ſien.

J'aurois fort ſouhaité que le premier Livre de mon Auteur, & le Commentaire, euſſent pû entrer dans le premier Volume de cet ouvrage ; mais la Préface, qui n'eſt pas auſſi étenduë qu'elle auroit dû l'être, la Vie de Polybe que Dom Thuillier a inſérée dedans, qui eſt un ouvrage tout neuf, & mon Traité de la Colonne, qui eſt la baſe & le fondement de mon Syſtême de tactique, ne m'ont pas permis de pouſſer juſqu'à la fin, qui eſt pourtant la partie la plus intéreſſante, la plus curieuſe & la plus inſtructive du premier Livre. Il eſt arrivé de là que mon Traité de l'Attaque & de la Défenſe des Places, que j'ai diviſé en deux parties, n'a pû entrer dans ce ſecond Tome : la premiére partie, qui eſt l'Attaque, y eſt ſeulement entrée ; & la ſeconde, qui eſt la Défenſe, entrera dans le troiſiéme, avec le commencement du ſecond Livre de Polybe. La Défenſe ne ſera pas moins curieuſe & moins enrichie de découvertes & d'Eſtampes pour un plus grand éclairciſſement, car il ſeroit preſque impoſſible de rien comprendre ſans ce ſecours-là, & cependant mon ouvrage ne coûte guéres davantage qu'un autre qui ſeroit dénué de ces ornemens. On peut juger de la grandeur de la dépenſe par la beauté des gravûres.

Le droit de paix & de guerre n'entre pas pour peu dans ce ſecond Volume, il entre même dans l'attaque & dans la défenſe des places : car

car il eſt fort à l'étroit dans Grotius & dans Puffendorf, à l'égard de ces deux parties de la guerre. La raiſon de cela eſt, qu'il y a une infinité de cas ou de queſtions de droit militaire que le défaut d'expérience dans la ſcience qu'on traite, empêche de découvrir, quoique ces cas puiſſent arriver, & qu'ils ſoient en effet arrivés: ſans cela ils n'euſſent pas manqué de nous délivrer de nos doutes pour peu d'uſage qu'ils euſſent fait de leur raiſon: il ſe trouve des cas où l'on auroit de la peine à ſe déterminer, comme lorſqu'il n'y a pas de loix qui nous autoriſent à décider pour ou contre. Il s'en trouve auſſi où la vérité ne ſauroit être embraſſée, ſi elle n'eſt ſoutenuë d'éxemples ſans leſquels on ne peut agir par ſes propres lumiéres, comme lorſqu'on peut alléguer que le Souverain n'a pas décidé, quoique la choſe ſoit de grande importance; alors il eſt toujours plus ſage & plus prudent de ſe tourner du côté qui lui eſt le plus glorieux & le plus utile; c'eſt ce que je fis auſſi dans l'affaire de Modéne, où je me trouvai.

Je rapporte cette affaire dans le dernier Article de la Défenſe des places des Anciens dans toutes ſes circonſtances. Pour entrer plus particuliérement dans la queſtion, ſans qu'on puiſſe m'accuſer de faire un récit qui paroît abſolument hors de mon ſujet; un Gouverneur veut ſe rendre ſans aucune raiſon, & ſans aſſembler le Conſeil de guerre, malgré & contre le ſentiment de tout le monde: on demande ſi l'on eſt obligé de lui obéir, je prétens non ſeulement qu'on n'y eſt pas obligé, mais qu'un Conſeil de guerre eſt en pouvoir d'en nommer un autre en ſa place. Cette queſtion m'a donc obligé d'entrer dans toutes les circonſtances du fait, rien de plus remarquable & de plus digne d'être inſeré dans cet ouvrage. Que ce fait ne ſoit pas venu à la connoiſſance des Hiſtoriens qui ont écrit du régne de Louis le Grand, cela ne doit pas ſurprendre, puiſque les Gazettes n'en ont fait aucune mention, ſi ce n'eſt l'Auteur du Mercure de ce tems-là, qui n'a débité que ce qu'il a plû aux intéreſſés de lui faire dire pour couvrir leur turpitude, que nous dévoilons pour l'honneur de la vérité; mais que l'Abbé Camille Contarini, qui eſt un Patrice de la République de Veniſe, n'en ait pas dit un mot dans ſes Annales de la guerre de 1701. lui qui étoit dans l'Italie, & à deux pas de Modéne, où la choſe s'étoit paſſée, il falloit qu'il fût l'homme du monde le plus mal inſtruit; & en effet il écrit des événemens de l'Italie comme auroit pû faire un Ecrivain qui auroit emploié ſon encre dans le fond des terres auſtrales. Rien ne l'empêchoit d'imiter Polybe, ſans aller fort loin, en ſe tranſportant ſur les lieux où les actions qu'il rapporte s'étoient paſſées. Pour peu de curioſité qu'il eût fait paroître, on l'eût informé à fond du ſiége de la citadelle de cette ville; il en eût appris de reſte. Ceux de qui il auroit rapporté les faits & les geſtes, n'étoient pas d'un poids qui pût lui donner le moindre ſcrupule à les rapporter tout tels qu'il les auroit appris. Il n'en parle pourtant non plus que d'un non avenu, & comme ſi ces gens n'avoient jamais

Annali delle guerre di Europa per la Monarchia delle Spagna, in Venezia. 1720.

jamais été au monde; & à l'égard des batailles & des autres entreprises des deux partis, s'il n'est pas aussi romanesque que l'Histoire de Louis le Grand écrite sur des Lettres & des Mémoires envoiés à la Cour, très-sujets à caution, il y a pourtant beaucoup à reprendre, quoique l'Auteur Italien soit mille fois plus vrai qu'aucun de ceux dont j'ai parlé plus haut, sans que ce *mille fois* soit une preuve convaincante qu'il s'est toujours conformé à la vérité.

Cela est fort bien, diront quelques-uns; mais vous-même qui trouvez si fort à reprendre aux autres, ne tombez-vous pas dans le même défaut que vous leur reprochez? Avec quelle rapidité de plume passez-vous sur des faits célébres dont vous écartez souvent les circonstances les plus capitales? Vous élevez jusqu'aux nuës certains Officiers Généraux. Nous ne doutons point de leur mérite, l'on vous sait gré de vous plaindre de la malignité ou de l'ignorance des Historiens qui ont laissé dans les ténébres des actions, qui méritent d'en être tirées pour l'intérêt de la vertu militaire; mais on ne peut guéres s'empêcher de vous blâmer de ne faire aucune mention de ceux qui sont les premiers mobiles des succès des grands desseins, qui donnent le branle à tout de leur tête & de leur épée, & de vous être plutôt arrêté aux causes secondes.

La gloire d'une journée de grand éclat, ou ce qui se fait de plus remarquable dans un combat, disent-ils encore, doit être attribué au Général, puisque la honte d'une défaite ou d'une entreprise manquée retombe toute sur lui, souvent avec injustice. Je ne conviens nullement de cette maxime à l'égard du premier chef, un homme qui aime la vérité ne s'en accommodera jamais, puisqu'elle est contraire à l'équité & aux régles inviolables de l'Histoire. Sur ce pied-là il faudroit couvrir d'un voile éternel les savantes manœuvres & les actions des Officiers Généraux grands ou petits, qui se seroient distingués par-dessus les autres par leur valeur & par leur conduite, & qui auroient contribué en tout ou en partie à la victoire qui s'échapoit, ou qui s'est seule déclarée au poste de quelqu'un d'eux, pour éclater ensuite aux endroits où elle sembloit perduë. On ne seroit pas moins digne de blâme de taire telles actions de quelques Officiers particuliers, d'un soldat même, ou de tout autre qui ne seroit rien de tout cela, qui auroit pourtant fait naître quelque événement extraordinaire fondé sur une connoissance du païs, sur la situation des ennemis, ou donné quelque avis salutaire, ou fourni des expédiens capables de sauver une armée ou un Etat penchant à sa décadence, ou de le relever par une victoire dont lui seul seroit l'unique instrument par les ouvertures qu'il auroit données. On doit donc rapporter tout ce qui mérite de l'être, & faire honneur à tous sans acception de personne: aussi le fais-je lorsque j'entre dans la description entiére de quelque bataille, mais cela ne m'est pas encore arrivé. On est donc injuste à mon égard d'éxiger ces sortes de détails de quelques faits,

que j'ai rapportés dans mon premier Tome, sur lesquels je ne fais que glisser, & desquels je donne à peine une idée, ne m'attachant qu'à une ou deux circonstances uniquement par le rapport qu'elles ont au sujet que je traite.

J'ai dit un mot de la journée d'Almanza, sans parler du Général qui s'est rendu si célébre par cette victoire & par son savoir dans la science des armes, mais seulement pour relever un Historien, qui sous le titre de militaire fait le récit de cette bataille d'une maniére, que ceux qui s'y sont trouvés ne croient pas que c'est celle-là dont l'Auteur veut parler. Ce qu'ils trouvent de plus surprenant, c'est qu'il écarte, ou qu'il n'a jamais sû la savante manoeuvre de l'Officier Général * qui donna le branle à la victoire, qui sembloit nous abandonner. Je blâme cet Historien, & je ne crois pas que qui que ce soit y trouve matiére de glose, sinon en ce que j'ai avancé par inadvertance que la victoire commença par se déclarer à la droite, où commandoit cet Officier habile & éclairé, la faute mérite une reprimande. Je l'ai d'abord réparé par un carton: ceux qui ne l'auront pas n'ont qu'à l'envoier prendre, ou ils mettront la gauche au lieu de la droite, & tout ira bien.

* M. d'Avarey.

A l'égard de l'affaire de Denain, n'ai-je pas prévenu mes Lecteurs dans ce que j'en avois à dire, que je n'entrerois dans aucun détail hors dans les circonstances qui feroient le plus à ce que j'avois en vûe? L'éloge du Général m'étoit nécessaire, je le fais avec toute la dignité dont je suis capable, & je louë en passant celui † qui se comporta dans cette affaire avec tant de hardiesse & de conduite sous les ordres de son Général. Je dois cela à la vérité, quoique personne n'ignore qu'il ne m'aimoit pas, & qu'il a nourri son aversion pour moi très-chérement jusqu'à la mort, sans manquer aucune occasion de m'en donner des marques, ni rien négliger de ce qu'il croioit pouvoir contribuer à me nuire. Je garderai toujours la même équité à l'égard de ses imitateurs, sans me mettre autrement en peine de leur ressentiment. Que peut-on faire à un homme qui foule tout aux pieds, ambition & fortune?

† Le Marechal de Montesquiou.

Tout le reproche que j'ai à me faire, dans cette affaire de Denain, c'est d'avoir négligé d'apprendre à mes Lecteurs le nom de celui qui fut l'auteur de cette entreprise célébre. Son nom ne m'étoit pas inconnu, non plus que son mérite. Plusieurs avoient pensé comme lui, cela n'est pas impossible; d'autres se sont attribués cette action, ce qui n'est pas un miracle: si elle eût échoué, pas un seul ne se fût présenté pour être inseré dans cette Préface; je dis dans cette Préface, car aucun de ceux qui ont écrit de cet événement n'a sû le nom de celui qui se mit dans l'esprit un dessein d'un si grand éclat. Je l'appris de M. Voisin, Ministre & Sécretaire d'Etat pour la Guerre, dont je fus fort étonné, puisque l'auteur de cette entreprise n'est pas du métier. C'est le Président le Févre d'Orval, alors Conseiller au Parlement de Cambray; il

envoia son plan à la Cour, où il fut goûté. Qui que ce soit ne l'ignore, hors nos Ecrivains, qui n'en ont eu aucune nouvelle. Le Maréchal de Villars, habile & éclairé comme il est, en sentit toute l'importance. Semblable à ce fameux Romain * qui vainquit Persée, il sut profiter d'un projet fondé uniquement sur la situation du païs : car sans le secours de ceux qui en sont, & qui en connoissent tous les détours & les endroits qui peuvent servir à la ruse & à l'artifice, disoit le grand Gustave, le plus grand Capitaine du monde n'éxécuteroit jamais rien de fort éclatant. Il ne peut voir que par les yeux d'autrui; mais les yeux d'autrui, disoit-il encore, voient rarement, s'ils ne sont du métier, les avantages que peut fournir la connoissance entiére d'un païs, qu'un Général ne sauroit jamais connoître qu'en gros, & qu'il ne sauroit observer par lui-même, à moins que d'y marcher en grosse compagnie; ce qui feroit découvrir ce qu'on a dessein de faire, ou s'il y va peu accompagné il passera pour très-imprudent.

* Paul Emille.

L'avanture de Marcellus en est une bonne preuve: car étant parti de son camp pour aller reconnoître un poste qui étoit le sujet d'une grande entreprise, *il mena avec lui son Collégue Crispinus & son fils Marcellus, qui étoit Tribun; & quelques deux cens chevaux.* Annibal lui tendit un piége, dans lequel il tomba avec toute sa troupe; il y fut tué: Crispinus, percé de deux traits, se sauva comme il put. Le jeune Marcellus fut enlevé tout blessé par quelques Frégellaniens, qui firent quelque tems ferme, & se retirérent bravement, la plus grande partie aiant pris la fuite. Si Marcellus s'en fût tenu au rapport qu'on lui fit, il n'eût pas moins réussi sans avoir reconnu ce poste, & il eût évité le malheur qui lui arriva. Le Maréchal de Villars n'eut garde d'aller reconnoître, il s'en tint à ce qu'on lui dit, & forma là-dessus l'éxécution d'un si beau dessein par sa grande habileté, par son esprit & sa longue expérience dans les armes: car il ne faut pas moins que ces trois qualités dans l'éxécution d'un grand dessein, au lieu que l'esprit militaire & le bon sens suffisent pour en fournir l'occasion, & se mériter par là une louange éternelle. Car il n'est pas moins glorieux de former un grand projet, que d'avoir arrangé ses piéces par les régles de la guerre, & pris de justes mesures pour le mettre au point d'en espérer un succès infaillible.

La gloire de l'inventeur est infiniment moins brillante, elle fait beaucoup moins de bruit & de fracas. On ne remonte pas jusqu'à lui, & c'est pourtant ce que les chercheurs de causes desirent le plus de savoir, car cela fait un très-grand plaisir. Si l'éxécution d'un projet de guerre tout-à-fait extraordinaire, illustre un grand Capitaine par les difficultés & les épines qu'il y trouve en foule, & la profondeur de sa conduite, & que le succès le couronne & le couvre d'une gloire immortelle; celui qui en fait voir la possibilité par l'intelligence des lieux, ne mérite-t-il pas quelque portion de cette gloire? Qui pourroit la lui refuser? Il

s'en faut pourtant bien qu'il en ait toujours sa part. On éléve des autels, on érige des fêtes au Général qui a mis fin à l'avanture; qui pourroit le désapprouver sans injustice? Mais que le nom de celui qui est seul cause de l'événement demeure enséveli dans les ténébres les plus épaisses, & dans un silence éternel: c'est ce que je ne puis souffrir. Il est donc juste que celui de ce Magistrat passe à la postérité, & qu'il devienne illustre dans l'Histoire comme celui de tant d'autres, même de simples bergers & de païsans, qui ont été l'origine & la cause de plusieurs événemens & de victoires d'un éclat surprenant, & dont le nom, celui de leur païs, & du village même où ils sont nés, se trouvent consacrés dans l'Histoire ancienne & moderne. Ce qu'il y a de plus merveilleux pour ceux qui la lisent, c'est que la plûpart n'ont remporté d'autre récompense de tels services, que celle d'être loués dans l'Histoire : vaine reconnoissance qui ne touche que pendant le cours d'une vie souvent malheureuse, & le plus souvent persecutée par l'envie & la jalousie de ceux qui ne peuvent souffrir les vertus trop brillantes. Ce n'est qu'après notre mort que nous sommes vengés de la malice & de l'ingratitude du siécle, & tous les siécles sont presque tous flétris & notés de la même infamie, vengeance que nous sentons aussi peu que l'éloge de l'Ecrivain.



TABLE

TABLE
DES CHAPITRES
ET
OBSERVATIONS
Contenus dans ce ſecond Tome.

OBSER-

TABLE DES CHAPITRES.



HIS-



HISTOIRE DE POLYBE.

CHAPITRE XV.

Origine de la guerre des étrangers contre les Carthaginois. Embarras que donne la conduite d'une armée composée de différentes nations. Insolence des étrangers. Vains efforts pour les appaiser. La guerre se déclare.



LE Traité de paix conclu & ratifié, Amilcar conduisit l'armée du camp d'Eryce à Lilybée, & se démit là du commandement. Gescon Gouverneur de la ville, se chargea du soin de renvoier ces troupes en Afrique: mais prévoiant ce qui pouvoit arriver, il s'avisa d'un expédient fort sage. Il les partagea ces troupes, & ne les laissa s'embarquer que partie à partie, & par intervalles, afin de donner aux Carthaginois le tems de les paier à mesure qu'elles arrive-

roient, & de les renvoier chez elles avant que les autres arrivassent. Les Carthaginois, épuisés par les dépenses de la guerre précédente, & se flattant qu'en gardant ces mercénaires dans la ville, ils en obtiendroient quelque grace sur la solde qui leur étoit dûe, reçûrent & renfermérent dans leurs murailles tous ceux qui abordoient. Mais le désordre & la licence régnérent bientôt par tout, nuit & jour on en ressentit les tristes effets. Dans la crainte où l'on étoit que cette multitude de gens ramassés ne poussât encore les choses plus loin, on pria leurs Officiers de les mener tous à Sicca, de leur faire accepter à chacun une piéce d'or pour les besoins les plus pressans & d'attendre là, qu'on leur eût disposé tout l'argent qu'on étoit convenu de leur donner, & que le reste de leurs gens les eussent joints. Ces Chefs consentirent volontiers à cette retraite: mais comme ces étrangers voulurent laisser à Carthage tout ce qui leur appartenoit, (*a*) selon qu'il s'étoit pratiqué auparavant, & par la raison qu'ils devoient y revenir bientôt pour recevoir le paiement de leur solde, cela inquiéta les Carthaginois. Ils craignirent que ces soldats rejoints, après une longue absence, à leurs enfans & à leurs femmes, ne refusassent absolument de sortir de la ville, ou n'y revinssent pour satisfaire à leur tendresse, & que par-là on ne revît les mêmes désordres. Dans cette pensée ils les contraignirent, malgré qu'ils en eussent, d'emmener avec eux à Sicca tout ce qu'ils avoient à Carthage. Là cette multitude vivant dans une inaction & un repos où elle ne s'étoit vûe depuis longtems, fit impunément tout ce qu'elle voulut; effet ordinaire de l'oisiveté, la chose du monde que l'on doit le moins souffrir dans des troupes étrangéres, & qui est comme la premiére cause des séditions. Quelques-uns d'eux occupérent leur loisir à supputer l'argent qui restoit à leur paier, & augmentant la somme de beaucoup, (*a*) di-

(a) *Mais comme ces étrangers voulurent laisser à Carthage tout ce qui leur appartenoit.*] En matiére de trahison, de perfidie, d'ingratitude & de mauvaise foi en tout, la réputation des Carthaginois étoit tout établie, mais je ne pense pas que qui que ce soit des Anciens & des Modernes mêmes les aient jamais accusés d'être fort grands politiques, c'étoient les gens du monde qui s'y entendoient le moins. Ils doivent à ce défaut leur ruine & leur décadence. Un homme qui voudroit nous donner des réfléxions sur les divers génies des Carthaginois dans les divers tems de leur République, comme a fait Saint-Evremont de ceux des Romains, feroit un ouvrage qui nous amuseroit très agréablement: car dès qu'il seroit descendu aux guerres de Rome & de Carthage, pour peu qu'il ait le génie tourné à la politique, & qu'il ajoutât à ce talent l'expérience des armes pour entrer avec connoissance dans l'analyse de la conduite de ces deux peuples, depuis leur origine jusqu'à leur decadence; cet homme, dis-je, feroit un ouvrage très-intéressant & d'une instruction merveilleuse pour les Ministres d'Etat & les Généraux d'armées, & l'on reconnoîtroit alors par la comparaison du gouvernement & des guerres de ces deux Puissances, si fameuses dans l'Histoire, combien Rome l'emportoit sur Carthage par tout ce qui peut rendre un peuple maître de l'autre.

Gescon se charge du soin de faire passer en Afrique les troupes qui avoient servi en Sicile, & de les envoier à Carthage par parties & par intervalles, s'imaginant qu'on ordonneroit de leur paiement, & qu'on les feroit tout aussitôt embarquer pour les envoier dans leur pais. Cet expédient étoit sans doute celui d'un homme d'esprit, & qui voyoit de loin. La République n'étoit pas si epuisée, qu'elle ne fût en état de paier du moins la moitie des sommes qui étoient dûes aux troupes, si l'on n'étoit pas en état de satisfaire aux autres qui arrivoient successivement. Elles se fussent trouvées en si petit nombre, que la pensée ne leur fût jamais venue de se révolter, à cause de leur foiblesse.

(a) dirent qu'il falloit l'éxiger des Carthaginois. Tous se rappellant les promesses qu'on leur avoit faites dans les occasions périlleuses, fon-

(a) *Quelques-uns occupérent leur loisir à supputer l'argent qui restoit à leur paier, & augmentant la somme de beaucoup.*] Les Princes ou les Républiques qui se servent de troupes étrangéres, doivent non seulement avoir tous leurs fonds préparés pour qu'elles soient paiées avec toute l'exactitude possible, mais leur garder une foi inviolable dans leurs promesses. Celles qui tendent à récompenser les actions, ne nous obligent pas à la guerre à l'égard de nos propres sujets, mais peu s'en faut qu'elles ne tiennent lieu d'obligation à l'egard des étrangers; car quand meme le refus des graces promises ne tireroit à aucune conséquence fâcheuse, il y a toujours à craindre que cette conduite ne diminuë la bonne volonté des hommes de valeur, qui se croient toujours offensés d'un manque de parole. L'on remarque que dans les Etats qui se servent de troupes etrangéres, une longue guerre est toujours la cause de leur destruction: Polybe n'est pas le seul qui nous l'apprenne; car si une fois l'argent vient à manquer, leur armée étant composée de troupes & d'Officiers mercénaires, & non de leurs propres sujets, elle se débande à la fin faute de paie. Si cela n'arrive pas, & que ces sortes de troupes vivent dans l'espérance de toucher tout d'un coup ce qui leur est dû, la dette augmentant & grossissant toujours, on ne sait plus où trouver des fonds suffisans pour les satisfaire; & lorsqu'elles voient leur patience à bout, elles se revoltent. C'est ce que les Carthaginois eprouvérent dans cette guerre d'Afrique, qui les jetta dans les plus affreuses extrémités.

On peut user d'une politique moins composée dans une armée formée de troupes nationales; mais cette conduite ne vaut pas mieux. Les grands courages veulent être excités par les récompenses; ôtez-les, il n'y a plus de vertu au monde. Si avec cela vous ne les paiez point, vous n'aurez peut-être rien à craindre de leur mécontentement: tout aboutira à des plaintes & à des murmures; mais le soin des armes en souffrira, ils negligeront le service, ne le feront qu'à demi: & ce qu'il y a de plus à craindre, c'est qu'ils se battront de même. Il est très-rare que cela n'arrive pas. Toutes les nations ne sont pas comme la Françoise, que l'honneur & l'amour de son Prince & de la patrie guident uniquement, & qui ne demande, qu'un Général qui la méne bravement & bien; du reste elle se contente de pain, s'il n'y a pas davantage. La guerre de 1701. en est une bonne preuve, & bien glorieuse à la nation.

Les demandes des soldats étrangers étoient justes & raisonnables, & la conduite des Carthaginois à leur egard très-injuste: puisque bien loin de satisfaire aux promesses de leurs Généraux, ils pretendoient qu'ils lâchassent & qu'ils cédassent une partie de leurs soldes pour retenir l'autre à leur profit. Cela étoit d'autant moins supportable, que le licentiement de ces troupes étoit résolû. J'avouë avec Grotius que celui qui *doit quelque chose, non par une obligation qui vienne de droit étroit, mais seulement par un principe de quelque vertu, de libéralité, de reconnoissance, de compassion, de charité; cette dette ne se pouvant pas poursuivre par la voie de la justice, elle ne peut pas non plus s'exiger par la voie des armes.* J'en demeure d'accord; mais il y a plus que tout cela. On prétend que cette armée, à qui il est dû plusieurs montres, en céde une partie, & qu'elle se contente de l'autre. Cette proposition est-elle bien équitable pour des malheureux que l'on congédie, & dont on n'a plus besoin? Ont ils quelque Tribunal auquel ils puissent recourir, pour avoir raison de cette injustice? Il leur est donc permis de se faire droit à eux-mêmes par la force de leurs armes; car dans ce procédé des Carthaginois le mépris, le manque de foi & l'injustice s'y trouvent joints. La guerre seroit injuste & très-criminelle, si cette armée, qu'on casse, ou qu'on licentie, étoit composée de soldats sujets des Carthaginois; mais on peut voir que le cas est tout différent: de là je crois cette guerre fondée sur le droit de la nature, qui nous porte à demander ce qui nous est dû, & le pain qu'on nous ôte. Le même Grotius ne dit-il pas formellement qu'on n'agit *nullement contre le droit de la nature, de repousser une injure par la force; qu'il y a certaines guerres privées que l'on peut entreprendre avec justice, pour ce qui regarde le droit naturel.*

Il en est tout de même de certaines guerres publiques, qui deviennent justes & solemnelles, lorsqu'elles se trouvent de la nature de celle des soldats étrangers contre Carthage. Car bien qu'ils ne la fissent pas par l'autorité d'aucune puissance publique, ils n'étoient pas moins en droit de prendre les armes; encore un coup, à quel Tribunal auroient-ils recouru pour se faire faire justice? Il faut pourtant qu'elle leur soit faite, ils la cherchent à la pointe de leurs armes. Quoi de plus juste que de recourir à cette voie, puisqu'ils ne sont pas sujets de la puissance qu'ils attaquent? Il faut conclure de là que cette guerre est selon le droit des gens & de la nature, & que l'un & l'autre ne desapprouvent pas absolument toutes sortes de guerres. C'est le sentiment de Grotius. Je ne vois pas même qu'on puisse les traiter de rebelles, puisqu'ils n'étoient plus à la solde des Carthaginois, & par conséquent une puissance independante: j'appelle puissance, non une troupe de bandits & de voleurs, sans chefs & sans discipline, mais une armée composée de troupes aguerries, disciplinées & obéissantes, qui avoient à leur tête des Officiers & des Généraux très-braves, & d'une

fondoient là-dessus de grandes espérances, & en attendoient de grands avantages. Quand ils furent tous rassemblés, Hannon, qui commandoit pour les Carthaginois en Afrique, arrive à Sicca; & loin de remplir l'attente des étrangers, il dit que la République ne pouvoit leur tenir parole; qu'elle étoit accablée d'impôts, qu'elle souffroit une disette affreuse de toutes choses, & qu'elle demandoit qu'ils lui remissent une partie de ce qu'elle leur devoit. A peine avoit-il cessé de parler, que cette soldatesque se mutine & se révolte; d'abord chaque nation s'attroupe en particulier, ensuite toutes les nations ensemble: le trouble, le tumulte, la confusion étoit telle que l'on peut s'imaginer parmi des troupes de païs & de langage différent.

Embarras d'une armée composée de differentes nations.

Si les Carthaginois, en prenant des soldats de toute nation, n'ont en vûe que de se faire des armées plus souples & plus soumises, cette coûtume n'est pas à mépriser: des troupes ainsi ramassés ne s'ameutent pas sitôt pour s'exciter mutuellement à la rébellion, & les Chefs ont moins de peine à s'en rendre maîtres. Mais d'un autre côté, si l'on considére l'embarras où l'on est, quand il s'agit d'instruire, de calmer, de désabuser ces sortes d'esprits, lorsque la colére, ou la haine, ou la révolte les agite & les transporte, on conviendra que cette politique est très-mal entenduë. Ces troupes une fois emportées par quelques-unes de ces passions, passent toutes bornes: ce ne sont plus des hommes, ce sont des bêtes féroces, il n'est pas de violence qu'on n'en doive attendre. Les Carthaginois en firent dans cette occasion une triste expérience. Cette multitude étoit composée d'Espagnols, de Gaulois, de Liguriens, de Baleares, de Grecs metifs, la plûpart déserteurs & valets, & sur tout d'Afriquains. Les assembler en un même lieu, & là les haranguer, cela n'étoit pas possible; car comment leur faire entendre ce que l'on avoit à leur dire? Il est impossible qu'un Général sçache tant de langues: il l'est encore plus de faire dire quatre & cinq fois la même chose par des truchemens. Reste donc de se servir pour cela de leurs Officiers, & c'est ce que faisoit Hannon. Mais qu'arrivoit-il? Souvent ou ils n'entendoient pas ce qu'il leur disoit; ou convenus de quelque chose avec lui, ils rapportoient à leurs gens tout le contraire, les uns par ignorance, les autres par malice. Aussi ne voioit-on qu'incertitude, que défiance, que cabale par tout. D'ailleurs ces étrangers soupçonnoient que ce n'étoit pas sans dessein que les Carthaginois, au lieu de leur députer ces Chefs qui avoient été témoins de leurs services en Sicile, & auteurs des promesses qui leur avoient été faites, leurs avoient envoié un homme qui ne s'étoit trouvé dans aucune des occasions où ils s'étoient signalés. La conclusion fut qu'ils rejettérent

d'une expérience consommée, qui faisoient la guerre, non en brigands, & contre les peuples sujets de Carthage, mais contre Carthage même, sans exercer aucune violence, sans ruiner la campagne, ni les villes dont ils se rendoient les maîtres, vivant dans une très-grande discipline; c'est ce que je trouve fort remarquable.

rent Hannon, qu'ils n'ajoutérent aucune foi à leurs Officiers particuliers, & qu'irrités contre les Carthaginois ils avancérent vers Carthage au nombre de plus de vingt mille hommes, & prirent leurs quartiers à Tunis, à six vingts stades de la ville.

Ce fut alors, mais trop tard, que les Carthaginois reconnurent les fautes qu'ils avoient faites. C'en étoit déja deux grandes de n'avoir point, en tems de guerre, emploié les troupes de la ville, & d'avoir rassemblé en un même endroit une si grande multitude de soldats mercénaires; mais ils avoient encore plus grand tort de s'être défaits des enfans, des femmes & des effets de ces étrangers. Tout cela leur eût tenu lieu d'ôtages, & en les gardant ils auroient pû sans crainte prendre des mesures sur ce qu'ils avoient à faire, & amener plus facilement ces troupes à ce qu'ils en auroient souhaité: au lieu que dans la fraieur, où le voisinage de cette armée les jetta, pour calmer sa fureur, il fallut en passer par tout ce qu'elle voulut. On envoioit des vivres en quantité, tels qu'il lui plaisoit, & au prix qu'elle y mettoit. Le Sénat députoit continuellement quelques-uns de son Corps, pour leur promettre qu'ils n'avoient qu'à demander; qu'on étoit prêt à tout faire pour eux, pourvû que ce qu'ils demanderoient fût possible. L'épouvante, dont ils sentirent les Carthaginois frapés, accrut leur audace & leur insolence à un point, que chaque jour ils imaginoient quelque chose de nouveau: persuadés d'ailleurs qu'après les exploits de guerre qu'ils avoient faits en Sicile, ni les Carthaginois, ni aucun peuple du monde, n'oseroient se présenter en armes devant eux. Dans cette confiance, quand on leur eut accordé leur solde, ils voulurent qu'on leur remboursât le prix des chevaux qui avoient été tués; après cela qu'on leur paiât les vivres, qu'on leur devoit depuis longtems, sur le pied qu'ils se vendoient pendant la guerre, qui étoit un prix exorbitant: c'étoit tous les jours nouvelles éxactions de la part des brouillons & des séditieux dont cette populace étoit remplie, & des éxactions ausquelles la République ne pouvoit satisfaire. Enfin les Carthaginois promettant de faire pour cela tout ce qui seroit en leur pouvoir, on convint de s'en rapporter sur la contestation présente à un des Officiers Généraux qui avoient été en Sicile.

Insolence des étrangers.

Amilcar étoit un de ceux sous qui ils avoient servi dans cette Isle; mais il leur étoit suspect, parce que n'étant pas venu les trouver comme Député, & s'étant volontairement démis du commandement, il étoit en partie cause qu'on avoit pour eux si peu d'égards. Gescon étoit tout à fait à leur gré. Outre qu'il avoit commandé en Sicile, il avoit toujours pris leurs intérêts à cœur, mais sur tout lorsqu'il fut question de les renvoier. Ce fut donc lui qu'ils prirent pour arbitre du différend. Gescon se fournit d'argent, se met en mer & débarque à Tunis. D'abord il s'adresse aux Chefs, ensuite il fait des assemblées par nation; il reprend sur le passé, il avertit sur le présent, mais il in-

Vains efforts pour les appaiser.

ſiſte particuliérement ſur l'avenir, les exhortant de ne ſe départir pas de l'amitié qu'ils devoient avoir pour les Carthaginois, à la ſolde deſquels ils portoient depuis longtems les armes. Enfin il ſe diſpoſoit à aquitter les dettes, & à en faire le paiement par nations, lorſqu'un certain Campanien, nommé Spendius, autrefois eſclave chez les Romains, homme fort & hardi juſqu'à la témérité, craignant que ſon maître qui le cherchoit ne l'attrapât, & ne lui fit ſouffrir les ſupplices & la mort qu'il méritoit ſelon les loix Romaines, dit & fit tout ce qu'il put pour empêcher l'accommodement. Certain Mathos Africain s'étoit joint à lui, homme libre à la vérité, & qui avoit ſervi dans l'armée: mais comme il avoit été un des principaux auteurs des troubles paſſés, de crainte d'être puni & de ſon crime & de celui où il avoit engagé les autres, il étoit entré dans les vûes de Spendius, & tirant à part les Africains, leur faiſoit entendre, qu'auſſitôt que les autres nations auroient été paiées, & ſe ſeroient retirées, les Carthaginois devoient éclater contre eux, & les punir de maniére à épouvanter tous leurs compatriotes. Là-deſſus les eſprits s'échauffent & s'irritent. Comme Geſcon ne paioit que la ſolde, & remettoit à un autre tems le paiement des vivres & des chevaux, ſur ce prétexte frivole ils courent à l'aſſemblée. Spendius & Mathos s'y déchaînent contre Geſcon & les Carthaginois, & les Africains n'ont d'oreilles & d'attention que pour eux: ſi quelqu'autre ſe préſente pour leur donner conſeil, avant que d'entendre ſi c'eſt pour ou contre Spendius, ſur le champ ils l'accablent de pierres. Quantité d'Officiers, & un grand nombre de particuliers perdirent la vie dans ces cohuës, où il n'y avoit que le mot *frape* que toutes ces nations entendiſſent, parce qu'elles y frapoient ſans ceſſe: mais ſur tout lorſque pleines de vin elles s'aſſembloient après le dîner. Car alors dès que quelqu'un avoit dit *frape*, cela s'éxécutoit de tous côtés ſi bruſquement, que quiconque y étoit venu étoit tué, ſans pouvoir échaper. Ces violences éloignant d'eux tout le monde, ils mirent à leur tête Mathos & Spendius.

La guerre ſe déclare.

Geſcon, au milieu de ce tumulte, demeuroit inébranlable: plein de zéle pour les intérêts de ſa patrie, & prévoiant que la fureur de ces ſéditieux la menaçoit d'une ruine entiére, il leur tenoit tête même au péril de ſa vie. Tantôt il s'adreſſoit aux Chefs, tantôt il aſſembloit chaque nation en particulier, & tâchoit de l'appaiſer. Mais les Africains étant venus demander avec hauteur les vivres qu'ils prétendoient leur être dûs, pour châtier leur inſolence, il leur dit d'aller les demander à Mathos. Cette réponſe les piqua tellement, qu'à peine l'eurent-ils entenduë qu'ils ſe jettérent ſur l'argent qui avoit été apporté, ſur Geſcon, & ſur les Carthaginois qui l'accompagnoient. Mathos & Spendius, perſuadés que la guerre ne manqueroit pas de s'allumer, s'il ſe commettoit quelque attentat éclatant, irritoient encore cette populace téméraire, l'équipage & l'argent des Carthaginois furent pillés,
Geſ-

Gescon & ses gens liés ignominieusement & jettés dans un cachot, la guerre hautement déclarée contre les Carthaginois, & le droit des gens violé par la plus impie de toutes les conspirations. Tel fut le commencement de la guerre contre les étrangers, & qu'on appelle aussi la guerre d'Afrique.



OBSERVATIONS

Sur l'éxercice des troupes pendant la paix.

CE que nous dit Polybe des désordres qui se passérent à Sicca, pendant que les étrangers y restérent, est bien digne de remarque. *Là*, dit ce judicieux Historien, *cette multitude vivant dans une inaction & un repos où elle ne s'étoit vûe depuis longtems, fit impunément tout ce qu'elle voulut : effet ordinaire de l'oisiveté, la chose du monde qui se doit le moins souffrir dans des troupes étrangéres, & qui est comme la premiére cause des séditions.* Que cette maxime est sensée! qu'elle est importante aux Princes, aux Républiques, aux Ministres d'Etat, & aux Généraux d'armées, qui négligent la discipline & les éxercices militaires, & qui laissent les troupes dans une oisiveté & une inaction honteuse pendant la paix! Ils devroient bien plutôt redoubler leurs soins & leur attention dans ces tems de repos. *La guerre*, dit Thucydide, *assûre le repos ; mais le repos n'assûre pas contre la guerre.* Dans celle-ci c'est l'affaire des Généraux, dans l'autre celle du Prince ou de ses Ministres.

Dans la paix la paresse, la négligence & le relâchement des loix militaires sont d'une toute autre conséquence, & les suites de ce relâchement bien plus fâcheuses & plus terribles pour un Etat. Car la guerre survenant on reconnoit tout aussitôt le mal, & ce mal est absolument sans reméde. Le Prince qui l'a négligé, ou les Généraux qu'il met à la tête de ses armées, s'en apperçoivent bien vîte. Ce ne sont plus les mêmes soldats, ni les mêmes Officiers, ils les trouvent tous changés, tous différens de ce qu'ils étoient avant la paix. Les peines & les travaux leur deviennent insupportables, ils ne voient rien qui ne leur paroisse nouveau, & ne connoissent rien des pratiques des camps & des armées. Ils ont tout oublié, hors le souvenir des douceurs & des plaisirs passés. Les soldats moins coupables que leurs Officiers, qui leur ont donné l'éxemple, se trouvent incapables de résister aux peines & aux corvées militaires Quel reméde à cela? Trouve-t-on tous les jours des gens capables de les rendre tout autres qu'ils ne sont, & de leur inspirer l'amour des armes? Trouve-t-on tous les jours de ces hommes rares, comme les Pyrrhus, les Césars & les Ziscas, qui forment & qui dressent en peu de tems de bonnes armées, & qui métamorphosent par leur adresse, par leur patience & par leur habileté de simples paisans, ou des bourgeois efféminés, en tout autres hommes, en soldats intrépides & obéissans? Ces sortes de prodiges ne sont pas ordinaires: en est-il quelqu'un qui vive aujourd'hui qui en ait vû? Si la paix n'a pas été assez longue pour faire oublier aux vieux soldats qu'ils vivoient autrefois selon les loix d'une discipline réglée & éxacte, on peut leur en rappeller le souvenir par la pratique & le rétablissement de ces loix, par des moiens doux & faciles. Mais si la paix a parcouru un espace de plusieurs années, ces vieux soldats, qui sont l'ame & l'esprit des corps où ils ont vieilli, seront morts ou renvoiés comme inutiles, obligés de

de mandier leur pain, & déteſtant le jour où au lieu de prendre un métier, qui leur donneroit une honnête ſubſiſtance, ils en ont pris un dont le fruit eſt la mendicité: à moins qu'ils n'entrent aux Invalides. Mais cette reſſource ne ſe trouve pas dans tous les Roiaumes, & en France même elle n'eſt pas trop certaine. Souvent une infirmité feinte, aidée de la faveur, y uſurpe une place qui n'a été deſtinée qu'aux infirmités réelles. Les autres, qui ne ſont venus que vers la fin d'une guerre, auront oublié dans la paix ce qu'ils auront acquis d'expérience dans les éxercices militaires, & entreront en campagne très-corrompus & très-ignorans. Les vieux Officiers ſeront retirés, ou placés; s'il en reſte quelques-uns dans les corps, ils paſſeront (ſi la corruption ne les a pas gagnés) pour des radoteurs & des cenſeurs incommodes, parmi cette foule de jeunes débauchés & de fainéans, ſans application & ſans expérience. Ceux qui aimeront leur métier, ſans l'avoir pratiqué, pour être venus après la guerre, ſeront en ſi petit nombre, qu'ils ſe verront ſans pouvoir, ſans autorité, inconnus à la Cour; & ce ſera une eſpéce de prodige s'ils peuvent échaper aux railleries & à l'envie des autres, dont la conduite eſt différente de la leur. Je ne donne pas ceci comme une choſe qui peut arriver, mais comme un fait d'expérience & journalier.

Les deux tiers des Généraux expérimentés, affoiblis par l'âge, ſeront hors d'état de ſervir: les autres, en très-grand nombre, aiant croupi dans les plaiſirs, dans le luxe & dans l'aiſe, avec une expérience très-médiocre, ſans application, & avec des talens très-communs, entreront en campagne à la tête d'une armée compoſée de tels ſoldats & de tels Officiers, pour combattre contre des troupes qu'on aura peut-être moins négligées, & qui ſe trouveront par conſéquent plus éxercées. On peut juger ce qu'on peut eſpérer d'une telle conduite. Ceci regarde tous les Etats de l'Europe qui jouiſſent aujourd'hui des douceurs d'une paix profonde, & dont les troupes répanduës dans les garniſons, vivent & paſſent leur tems tranquillement dans le repos, & ſans rien faire, plus ou moins ſelon le mérite de leurs Officiers.

Tacite rapporte que Caius, Gouverneur de Syrie, étoit ſi éxact dans ſes devoirs, que bien que l'Empire Romain jouît d'une paix profonde, il ne laiſſoit pas d'éxercer ſes légions, & de rétablir l'ancienne diſcipline avec autant de ſoin que s'il eût été en pleine guerre. Il eſt de la paix & de la guerre comme de la vie & de la mort: plus nous avançons dans la paix, plus nous approchons de la guerre. Celui-là ſe trompe, qui s'amuſant au préſent, qui ne peut longtems durer, ſans regarder à l'avenir qui nous menace, néglige les devants qui peuvent nous mettre en état de n'être jamais ſurpris, & de ne rien craindre.

Mais faut-il beaucoup de tems pour corrompre la diſcipline militaire, & les mœurs des ſoldats & des Officiers? Bien des gens, ſans aucune expérience du métier, ſe l'imaginent. Ils ſe trompent: un quartier d'hiver ſuffit, & en vient à bout: que ſera-ce donc, ſi une puiſſance, ou ceux qui ſont chargés des affaires de la guerre, peu prévoians, ſans attention, dormant très-profondément pendant le cours d'une paix de douze ou quinze ans, ſe réveillent comme en ſurſaut au bruit d'une guerre à laquelle ils ne ſe fuſſent jamais attendus? Où en ſeront-ils? Il faut néceſſairement que l'une des deux Puiſſances, qui n'aura rien négligé pour former une bonne milice, ſoumette & opprime l'autre.

Les délices de Capouë ſont célébres dans l'Hiſtoire; ce ne fut pourtant qu'une affaire de cinq mois d'hiver, & ces cinq mois firent plus de tort aux Carthaginois, que la bataille de Cannes n'en avoit fait aux Romains. Ils perdirent, dans l'oiſiveté, & dans les débauches de toute eſpéce, la ſupériorité qu'ils avoient acquiſe dans l'éxercice des armes & dans le travail. Céſar connoiſſoit ſi bien la néceſſité & l'importance de l'éxercice des armes, & des travaux militaires, qu'il éxerçoit lui-même ſes troupes, non ſeu-

ſeulement dans leurs quartiers, mais encore dans le camp & en préſence de l'ennemi. Hirtius, qui a écrit la guerre d'Afrique, dit que ce grand homme étant dans ſon camp retranché de Ruſpine, & l'ennemi ſur les bras, ne laiſſoit pas que d'éxercer une partie de ſon armée, pendant que l'autre travailloit aux retranchemens.

Les Carthaginois, après la paix & l'abandon de la Sicile, furent aſſez imprudens pour donner de bons quartiers aux troupes qui en revenoient: bien loin de les occuper, ils les laiſſérent dans l'oiſiveté & ſans rien faire; de ſorte que le repos & le bien être, qu'ils n'avoient pas encore connu, leur donnant une idée plus forte & plus grande du ſouvenir de leurs peines paſſées, par la comparaiſon des douceurs préſentes, ils s'imaginérent que leurs ſervices, leurs actions & les périls qu'ils avoient courus, méritoient au-delà de ce qu'on faiſoit pour eux, & que ce n'étoit là qu'un avant-goût des récompenſes qu'ils devoient attendre de leurs ſervices, indépendamment de pluſieurs montres qui leur étoient dûes. Ils ſe trompérent dans leur calcul; car il fut ſi peu queſtion des récompenſes, ou même de l'entier paiement de leur ſolde, qu'on voulut réduire à la moitié tout ce qui leur étoit dû; ce qui produiſit une infinité de plaintes & de murmures, qui peu à peu dégénérérent en un ſoulévement général, d'où naquit une guerre qui réduiſit Carthage à l'extrémité: au lieu qu'on eût dû les ſéparer & les envoier dans leur païs à meſure qu'ils arrivoient. Ce déſordre fut une ſuite de l'oiſiveté de ces troupes, & de la négligence des Carthaginois. Je reviens à cette oiſiveté ſi dangereuſe, qui eſt la ſource de la perte & de la corruption de la milice.

D'où vient que nous négligeons ſi fort la méthode des Anciens, je ne dis pas de camper toujours: ceux-ci ne pouvoient pas s'en diſpenſer, parce qu'ils avoient peu de places fortes, pour contenir le peuple dans le devoir; mais rien n'empêcheroit aujourd'hui de former pluſieurs camps en été, où les Officiers Généraux éxerceroient eux-mêmes leurs troupes dans les grandes manœuvres de la guerre; c'eſt-à-dire dans la tactique, que les ſoldats, non plus que les Officiers, ne peuvent apprendre, que par l'éxercice. On formeroit par cette méthode des ſoldats expérimentés, d'excellens Officiers, & des Généraux capables de commander les armées. En effet en changeant ſouvent de camp on s'inſtruit dans la caſtramétation & dans les mouvemens générau ; enfin l'on va au grand & au beau de la ſcience militaire, & l'on ſe forme le coup d'œil: au lieu qu'au commencement d'une guerre ils ne ſavent la plûpart où ils en ſont, ils ſe croient comme tranſportés dans un nouveau monde; ils reconnoiſſent alors la vérité de cette maxime, que le repos eſt moins le partage de ceux qui commandent que de ceux qui obéiſſent. Il n'eſt pas moins pernicieux aux uns qu'aux autres. Les ſoldats & les Officiers, qui ont paſſé tout leur tems très-joieuſement dans les garniſons, & ſans aucun ſoin des armes, ſe trouvent tout auſſi neufs que leurs Généraux en entrant en campagne; & comme ils n'ont été éxercés que médiocrement, & qu'ils ont paſſé tout le tems de la paix dans une honteuſe oiſiveté, leur mauvaiſe volonté éclate; ils n'obéiſſent qu'avec une extrême répugnance, tant le ſervice leur déplaît & leur paroît rude, quoique dans la guerre précédente l'honneur & l'accoûtumance leur euſſent fait trouver ce ſervice très-doux & très-ſupportable. Tout cela nous doit faire comprendre combien il eſt important, non ſeulement d'éxercer les troupes dans le maniment des armes & les petites évolutions, mais encore dans les grandes; ce qu'on ne peut éxécuter qu'en pleine campagne, & en formant des camps dans les Provinces du Roiaume pour l'inſtruction des Officiers & des ſoldats, & particuliérement pour les Généraux qui ſe formeront dans la tactique.

Sénéque nous apprend que la milice Romaine, durant la paix, campe, marche en bataille, ſe retranche & ſe fatigue à des éxercices dont elle pourroit ſe paſſer, pour y

être toute accoûtumée quand il en sera besoin. Et que font les troupes dans les Provinces pendant une longue paix? Pourquoi permettre que languissant dans une lâche & molle oisiveté, elles s'énervent elles-mêmes & corrompent les villes où elles se trouvent? La plûpart des grands chemins du Roiaume, pendant l'hiver, sont impraticables; il nous manque des canaux pour la communication des grandes riviéres; faute de ponts & de chaussées, on ne peut aborder en certains lieux que par de longs détours; ce qui ralentit le commerce, augmente les frais des voitures, & par une suite nécessaire le prix des marchandises. Que n'imitons-nous les Romains? Auguste, Trajan, Adrien gardoient pendant la paix plus de cent soixante & dix mille hommes; les laissoient-ils oisifs dans des garnisons? Ils s'en gardoient bien. L'expérience leur avoit appris, que la cause des soulévemens, qui avoient troublé le repos de l'Empire, n'étoit autre que l'oisiveté du soldat. *Discordia laboratum est, cum assuetus expeditionibus miles otio lasciviret*, dit quelque part Tacite. On avoit donc grand soin de l'occuper, & c'est à ce soin que nous devons ces grands chemins, dont l'on voit encore dans différentes Provinces de magnifiques vestiges; ces ponts, ces chaussées, ces arcs de triomphe qui subsistent encore en tout ou en partie, & qui devroient bien exciter les Princes à tirer de leurs troupes, pendant la paix, les services qu'elles pourroient leur rendre.

OBSERVATIONS

Sur la révolte des Etrangers.

DEs *troupes ainsi ramassées*, dit Polybe, *ne s'ameutent pas sitôt, pour s'exciter mutuellement à la rebellion.* Foible ressource contre la révolte des armées. Assemblez des troupes de tous les coins de l'univers, faites si vous voulez qu'il n'y ait pas deux soldats qui s'entendent, si vous les traitez de maniére que tous aient lieu d'être mécontens, quelque différence de langage, de mœurs & d'usages que vous supposiez parmi eux, ils ne tarderont pas à se révolter. Il ne faut pour cela qu'un ou plusieurs hommes d'esprit & de cœur: un simple signal les mettra tous en mouvement. Cela étoit d'autant plus aisé à l'égard des troupes à la solde des Carthaginois, que ce peuple étoit en horreur à toute la terre. Et en effet rien n'approche de ce que les Historiens rapportent de leur perfidie, de leur mauvaise foi, de leur ingratitude envers leurs Généraux & leurs soldats, de leurs injustices, de leurs cruautés.

Les Républiques ont été de tout tems ingrates envers leurs soldats comme envers leurs Généraux, mais l'on peut dire que celle de Carthage a surpassé toutes les autres sur ce point. Ce qu'elle fit à Malée & aux soldats qui avoient dompté une partie de la Sicile, est indigne. Ils avoient perdu une grande bataille en Sardaigne, dit Justin, les troupes échapées de la défaite, comme leur Général, furent laissées comme en éxil dans cette Isle, sans qu'il leur fût permis de retourner dans leur patrie. Ils députérent pour leur retour, on se mocqua de tels Ambassadeurs, qui furent renvoiés à vuide. Outrés d'un tel mépris, ils s'embarquent & cinglent droit à Carthage, & lui firent une si rude guerre, qu'ils la réduisirent à l'extrémité: les Carthaginois furent surpris d'une rebellion si subite & si prompte dans ses effets, parce que nous nous défions moins d'une armée composée de nos propres sujets, que d'une armée d'étrangers que nous avons à notre solde: l'exemple des premiers leur eût dû servir de leçon con-

contre ces derniers, infiniment plus redoutables & plus dangereux: ils se défiérent aussi peu de ceux-ci que des autres.

Notre Auteur tombe dans une espéce d'admiration & d'étonnement, lorsqu'il pense que des troupes composées de tant de nations, si différentes de mœurs & de langue, se confédérent & complotent ensemble la ruine d'une puissance aussi redoutable que celle de Carthage. Il y a là sans doute un grand sujet de surprise; mais ce n'est pas là le plus merveilleux. Polybe nous le fait entre-voir, & nous laisse là: cela suffit pour certains lecteurs, mais les autres n'ont pas la vûe si fine. Le voici: deux simples soldats sont les auteurs de tout ce complot, & donnent le branle par leurs discours & par leur adresse à un soulévement général. Ils font naître une guerre qu'on peut mettre au rang des plus cruelles & des plus obstinées, de celles qu'on admire par la conduite & le courage des Chefs, par la grandeur des événemens, par les entreprises les plus grandes & les plus extraordinaires.

Rien de plus surprenant que cette guerre, car il a fallu pour la soutenir toute l'intelligence, le courage & la fermeté d'un des plus grands Capitaines dont l'Histoire fasse mention: & l'on peut dire qu'il trouva à qui parler, car il mit plus d'art à celle-ci qu'il n'en fit paroître en Sicile à son fameux camp d'Eryce contre les Romains, & par tout où il fit la guerre. Mais ce qui frape le plus dans ces fameux Chefs des rebelles, qui osérent heurter de front toute la puissance de Carthage, c'est qu'ils nous font voir par leur intrépidité, par leur hardiesse & par leur conduite, que ce n'est pas à une armée de brigands que cette République a affaire, mais à deux Chefs véritablement grands & guerriers: tant il est véritable que rien n'est impossible aux hommes d'un grand cœur & d'une grande conduite, qui savent vivre de ce qu'ils ont, & chercher ce qu'ils n'ont pas; c'étoit la maxime du Maréchal de Gassion, que j'ai citée ailleurs, & qui se trouve ici au point où elle doit être.

Que deux soldats d'une armée composée de nations différentes d'esprit, de mœurs & de langage, toute pleine de méconten.s, de plaintes & de murmures, dont les soldats qui la composent sont tous prêts à être congédiés & renvoiés dans leur païs, sans aucune récompense de leurs services, & ausquels on retranche encore une partie de leur solde, sous le vain prétexte que la République est épuisée d'argent & de ressources, comme si ceux qui leur tiennent ce discours parloient à des troupes levées dans Carthage même; que deux soldats, dis-je, se mettent en tête d'exciter une révolte dans une conjoncture si favorable, pour faire connoître ce qu'ils vallent, & obtenir ce qu'ils espérent, je ne vois pas que ce soit là une entreprise si difficile & si surprenante que notre Auteur le prétend: car dès que les humeurs sont en mouvement, un rien y donne le branle; mais que ces deux hommes (voici une considération d'un plus grand poids) après avoir réussi sur ce point là, roulent encore un dessein plus profond dans leur tête que celui d'éxiger le paiement des soldes, qui sont dûes à leurs camarades, & qu'ils ne pensent à rien moins qu'à attaquer Carthage, & à se la soumettre, après avoir mis les choses en tel état qu'ils n'avoient plus aucun quartier, ni aucune miséricorde à espérer, & nul moien de s'en dédire, je ne pense pas qu'on puisse rien imaginer de plus hardi: sur tout si l'on considére qu'ils ont entrepris cette guerre sans aucun des secours nécessaires pour la soutenir, sans armes, sans alliés, au milieu des places ennemies qui les brident de toutes parts, sans être maîtres d'aucune pour leur servir d'entrepôt, ou de retraite, au cas que l'armée reçût quelque échec, destitués de toutes les choses nécessaires pour l'attaque des places, manquant de tout, sans nulle ressource, en un mot misérables. Cela étonne. Quelle multitude d'obstacles à surmonter! Et si est-ce pourtant qu'ils les surmontent. Ils marchent résolument & droit à Carthage, la bloquent & la réduisent à l'extrémité. Encore un coup, quoi de plus grand & de plus merveil-

ſaura comment s'y prendre pour une retraite. Il faudra le conduire comme un enfant, & celui qui ſe chargera de cette affaire, & qui s'en tirera avec honneur, échouëra dans une bataille, où l'autre ſera des merveilles. Tel ménera très-bien & très-ſagement un corps de troupes, & fera tout ce qu'on peut attendre d'un habile homme, qui ne ſaura plus où il en eſt à la tête d'une armée. Tel Général entendra parfaitement la cavalerie, qui ſera très-ignorant dans l'infanterie; il vaincra avec l'une, & ſe fera battre à la tête de l'autre. On ne le remarque que trop dans les batailles, & tant qu'on s'en tiendra à la pernicieuſe coûtume de placer les Généraux ſelon leur ancienneté de commiſſion, il arrivera, comme cela ſe remarque tous les jours, que tel Général qui aura ſervi toute ſa vie dans la cavalerie, ſe trouvera commander une aîle d'infanterie, & celui qui aura paſſé toute ſa vie dans l'infanterie ſe verra tranſporté dans la cavalerie. On peut juger ſi ces deux hommes ſont bien en leur place. M. de Turenne n'en uſoit pas ainſi, il plaçoit les Généraux ſelon leur mérite & ſelon leurs talens, aiant banni de ſon armée toutes les diſputes de rang & d'ancienneté.

Il y en a qui échouent honteuſement dans l'éxécution des entrepriſes les plus aiſées, & qui réuſſiſſent dans celles qui paroiſſent les plus difficiles. Semblables à cet Avocat, qui s'appercevant qu'il perdoit toutes les bonnes cauſes, ſe réſolut de n'en plus prendre que d'injuſtes & de mauvaiſes; il s'en trouva ſi bien, qu'il eut toujours l'avantage. Cette queſtion eſt aiſée à reſoudre, c'eſt que nous nous négligeons dans les choſes aiſées, nous ne les faiſons & ne les méditons qu'à demi. On prend des meſures peu juſtes, on ne ſe donne pas la peine de penſer aux obſtacles que l'ennemi peut oppoſer, ou l'on ſe preſſe trop dans l'éxécution. Nous faiſons tout le contraire dans celles qui ſont en effet très-difficiles, nous y mettons tous nos ſoins & toute notre attention: outre que dans les choſes de cette nature l'ennemi ne peut pas s'imaginer qu'on oſe les entreprendre ſans une très-grande témérité, & même ſans folie; ce qui fait qu'il eſt beaucoup moins ſur ſes gardes, & dès-là ſujet à être ſurpris: ce qui ſuffit pour le perdre. On ſe trouve ſouvent emporté par ce que l'on croioit le plus fort & le plus impraticable: on ne l'eût jamais été par le plus aiſé & le plus foible, où il eſt ordinaire de porter toutes ſes forces & tous les ſecours de l'eſprit, de l'art & de la prévoiance. Voilà comme on échouë au foible que l'on attaque, & où l'on eſt préparé, & comme l'on peut réuſſir à l'impraticable où l'on n'eſt pas attendu. Cette méthode d'attaquer par le plus fort eſt toujours heureuſe contre les Généraux du commun, ſans expérience, & fort étourdis.

Tel Général entendra parfaitement les marches, les grands mouvemens des armées, le détail, & tout ce qui regarde la conduite des grandes entrepriſes, qui ne réuſſira pas dans l'éxécution. D'où vient que l'on voit tant de Généraux qui éxcellent dans certaines parties de la guerre, & qui ne connoiſſent rien dans les autres? Eſt-ce qu'on ne ſauroit les réunir toutes enſemble dans une même perſonne? Gardons-nous bien de le croire; mais croions qu'on peut exceller dans toutes par l'étude & par l'application: c'eſt par cela ſeul, & non par l'expérience, qui ne fait que perfectionner, que l'on parvient ſûrement à toutes ces connoiſſances.

leux qu'une entreprise de cette nature! C'est là le grand & le beau de la guerre, & cela fait voir bien clairement à quels maux une République s'expose, lorsqu'elle n'est pas armée & défenduë par ses propres sujets.

Cela démontre en même tems la fausseté de cette maxime, dont Quinte-Curce se pare dans son Histoire, que l'*argent est le nerf de la guerre.* Machiavel s'éléve contre avec beaucoup de force & de raison. *Cette opinion*, dit-il, *est rebattuë & embrassée par des Princes dont la sagesse n'est pas excessive; parce que se laissant conduire par ce préjugé, ils s'imaginent que c'est assez pour se bien défendre que leurs coffres soient bien remplis, & ils ne font pas réfléxion que si l'argent suffisoit pour remporter des victoires, Darius auroit défait Aléxandre, les Grecs auroient battu les Romains, & Charles Duc de Milan auroit battu les Suisses.* La défaite de cette opinion à l'égard d'Aléxandre contre Darius, & des Romains contre les Grecs, ne seroit pas difficile: je passe volontiers la victoire des Suisses contre le Duc de Milan. Mais qui a dit à Machiavel que l'armée du Roi de Macédoine fût pauvre & dénuée de ce nerf de la guerre? Il s'abuse étrangement: ne sait-on pas que le passage du Granique lui ouvrit une partie des richesses de l'Asie, qui le mirent en état d'assiéger & de prendre Tyr, & de marcher ensuite à Darius avec une armée très-opulente & très-nerveuse? A l'égard des Grecs, leur puissance étoit bien moins fondée sur leurs richesses, dont ils manquérent toujours, que sur leur courage & leur discipline militaire. Lorsque les Romains passérent dans la Gréce, on ne peut pas soutenir sans absurdité qu'ils fussent pauvres. Il s'en falloit bien. Leurs conquêtes les avoient mis si fort à leur aise, qu'ils se trouvérent en état non seulement d'attenter sur les Grecs, mais encore sur l'Asie, comme ils y entrérent après la guerre contre Persée. Vous verrez que Machiavel entend parler de celui-ci, dont les trésors étoient immenses; mais comme les avares sont toujours misérables, celui-ci ne sût pas se servir des siens: les Romains en sûrent très-bien profiter après sa défaite. L'Auteur politique ne prouve rien à l'égard de ces deux premiers éxemples, mais il prouve beaucoup dans le dernier comme dans tout ce qu'il dit après: cet endroit est curieux, & d'une grande instruction: je n'en copierai que ce qu'il y a de plus intéressant.

Entre toutes les choses rares que Crésus, Roi de Lydie, fit voir à Solon Athénien, il n'y en eut point de plus surprenante que les trésors de ce Prince: & comme il demandoit à ce Philosophe ce qu'il pensoit de sa puissance, Solon lui répondit qu'il ne le croioit pas plus puissant, pour avoir tant de richesses, parce que ce n'est pas avec l'or, mais avec le fer qu'on fait la guerre, & qu'il surviendroit peut-être quelqu'un qui aiant plus de fer que lui, n'auroit pas de peine à lui enlever son or. Cela arriva comme il l'avoit prédit. Les Perses, plus pauvres que ne le sont aujourd'hui nos Suisses, lui enlevérent tout son or avec leur fer, le détrônérent & s'emparérent de son Roiaume. *Il y a quelques années*, dit encore Machiavel, *que les Vénitiens perdirent tout leur Etat de Terre-Ferme, aiant leurs trésors remplis qui ne pûrent les garantir.* Cet événement arriva sous le régne de Louis XII. qui s'étoit ligué avec l'Empereur pour leur faire la guerre. *Je soutiens donc encore*, dit cet Auteur, *que ce n'est pas l'or, mais les soldats disciplinés & fidéles qui sont le nerf de la guerre. Il est vrai qu'après cela les finances sont d'un grand secours, mais pourtant de bonnes troupes vous en font trouver aisément; car il est moins difficile à de bons soldats de trouver de l'or, qu'à ceux qui ont de l'or de trouver de bons soldats.*

L'Histoire se trouve toute remplie de pareils éxemples, où les grands Capitaines fournissent à la guerre par la guerre même. Aléxandre le Grand n'avoit plus un sol, lorsqu'il passa le Granique. S'il eût échoué, ses troupes se fussent débandées; il n'y a plus de confiance lorsqu'on nous l'arrache par la victoire qu'on remporte sur nous:

peu

peu s'en fallut que la valeur de Memnon ne rendit tout ce fer inutile. La paie doit être sacrée, on n'y touche pas impunément; ou les troupes se révoltent, ou elles s'enfuient à la premiére occasion. Beauvau rapporte dans ses Mémoires, qu'à la bataille de Marsée près de Sedan, qui fut donnée contre M. de Soissons en 1641. *toute la cavalerie* Françoise *de l'aile droite prit la fuite, à la décharge de quelques troupes ennemies postées derriére des buissons.* En voilà pour leurs cinquante écus, *disoient les soldats en tournant le dos: c'étoit un argent qu'on leur avoit retenu. Notre seconde ligne prit aussi la fuite.* Tout cela ne prouve-t-il pas que l'armée du Roi voulut bien être battuë?

De tous les soldats du monde, les Espagnols ont été les plus enclins à la révolte faute de paie. Les François sont moins sujets à ce défaut; ils s'en vont à l'ennemi, où ils attendent quelque grande action pour se venger, comme ils firent à Marsée.

Les retenuës sont ce qui les pique & les fache le plus; ils savent que leur solde ne sauroit leur manquer, quelque nombre qu'il leur en soit dû: mais les retenuës, les retranchemens de paies ou de pensions sont odieux; rien n'est de plus fâcheuse conséquence. Ceux qui sont chargés du gouvernement des affaires publiques, ne voient pas à quels dangers ils exposent un Etat, & quel triste avenir ils lui préparent lorsqu'ils diminuent ou retranchent à la paix les graces & les bienfaits que les troupes ont mérité par leurs services pendant la guerre. Ils alléguent l'impuissance d'y satisfaire. C'est une très-grande raison que cette impuissance, s'il n'y en avoit pas une plus grande, qui est de laisser les choses comme elles sont, à cause des conséquences très-dangereuses qui en résultent.

Les Princes & les Républiques ne manquent jamais de ressources, & par conséquent cette impuissance est imaginaire. Les Carthaginois alléguent cette impuissance à leurs soldats rebelles, bien plutôt parce qu'ils n'en ont plus besoin, que par faute de moiens: l'extrémité de leurs affaires leur fait voir des ressources qui leur étoient peut-être auparavant inconnuës. Ils trouvent tous les fonds nécessaires pour les paier, & au-delà; & lorsqu'ils sont prêts à leur donner satisfaction, ils s'apperçoivent qu'il n'est plus tems; que la partie est déja liée, & qu'ils ont perdu mille fois au-delà de ce qu'ils s'imaginent avoir gagné. L'argent, disoient-ils sans doute, est le nerf de la guerre: ces mutins n'en ont pas seulement pour vivre. Ces mutins les désabusent, ils leur apprennent à leurs dépens & à leur honte, la fausseté de cette opinion dans toute son étenduë: nous n'avons que du fer, disent les hommes courageux & méprisés, & avec ce fer nous vous enléverons votre or & votre argent.

Quel bonheur pour Carthage d'avoir trouvé, sur le point de sa décadence, un Amilcar qui la tirât d'un si grand péril! Sans lui, elle devenoit la proie de ces soldats intrépides, qu'elle traitoit auparavant avec tant de mépris, & qu'elle regardoit comme des brigands & des misérables. Les Etats Républiquains sont peut-être ceux qui font le moins de cas de leurs troupes; ils les appellent leurs valets, terme bas & méprisant, dont le moindre artisan de Hollande se sert lorsqu'il parle des troupes de sa République, & que j'ai entendu mille fois pendant ma prison. Les Hollandois se sont bien corrigés, depuis qu'ils commencent à se servir de leurs propres sujets, qu'ils ne connoissoient pas. Ils n'ont qu'à les bien discipliner, je leur réponds qu'ils en feront des soldats excellens. Les Vénitiens restent encore dans ces termes de mépris. Cela va même plus loin; car si les premiers les traitent bien à l'égard de leur paie, & dans les récompenses des belles actions, ceux-ci n'en reconnoissent aucune: on peut s'exposer à mille dangers tant qu'on voudra, faire mille actions d'éclat, on n'a rien à attendre de plus que la solde ordinaire: ces graves Sénateurs vous disent froidement, *Sono pagati per questo.*

Ce qu'il y a de moins supportable parmi ces gens-là, c'est que les moindres châtimens qu'ils éxercent sur les Officiers, souvent pour des riens, c'est celui de leurs esclaves; ils les mettent honteusement aux fers dans leurs galéres à la vûe de tout le monde. Qu'une République traite les Officiers de ses troupes avec une telle infamie, & que cependant elle en trouve en si grand nombre, cela me semble un prodige. Il faut qu'un homme soit tombé dans la plus grande de toutes les infortunes, ou qu'il se sente bien peu, pour entrer dans un tel service, & sur tout si inquisiteur; car l'inquisition d'Etat dans ce païs-là, bien qu'elle ne soit pas à beaucoup près si terrible & si cruelle que celle qu'on éxerce en Espagne & en Portugal pour un tout autre sujet, ne laisse pas que d'être fort incommode aux étrangers, à qui la liberté de penser, & même de se plaindre, est entiérement interdite. On est bien malheureux, lorsqu'on court de moins grands dangers à la guerre, qu'en parlant un peu librement. Au moins ceux de la guerre sont glorieux, & quelquefois on en échape: au lieu que les autres sont honteux, & que rien ne peut y soustraire.

Finissons ces remarques par un fait qui auroit autant surpris Polybe, que la révolte des étrangers, s'il fût arrivé avant lui. Voici comme Hérodien le raconte dans son Histoire de Commode.

„ Certain personnage, nommé Materne, d'abord soldat, & des plus diffamés pour „ un grand nombre de mauvaises actions, s'étant avisé de déserter, & aiant en peu de „ tems fait jetter bas les armes à un assez grand nombre de gens qui lui ressembloient, „ cette troupe de déserteurs commença par piller les villages & les bourgs. Quand „ leur Chef eut amassé beaucoup d'or & d'argent, il augmenta tellement son monde & „ par ses promesses & par ses libéralités, que ce n'étoit plus une bande de voleurs qu'il „ conduisoit, mais une armée ennemie. Il se rendoit maître des plus grandes villes, „ enfonçoit les prisons, en tiroit par force les criminels, & les engageoit à son servi„ ce par ses bienfaits, & en leur promettant l'impunité. Il parcourut ainsi toutes les „ Gaules & toute l'Espagne, entrant d'emblée dans les plus grandes villes, brûlant les „ unes, & donnant les autres au pillage. Ces nouvelles portées à Rome, l'Empereur „ transporté de colére écrit des lettres menaçantes aux Préfets des Provinces; il leur „ reproche leur mollesse & leur lâcheté, & leur ordonne de lever au plutôt une armée „ pour arrêter ces brigandages. Materne averti, sort des places dont il s'étoit emparé, „ partage sa troupe en plusieurs bandes, passe en Italie par les chemins les plus courts „ & les plus impraticables, & là délibére avec ses gens sur ce qu'ils pourroient faire de „ plus considérable. Il ne songeoit à rien moins qu'à se faire Empereur, résolu, après „ des succès qui avoient surpassé toutes ses espérances, ou à entreprendre quelque cho„ se de grand, ou, puisqu'il s'étoit jetté dans le péril, à mourir d'une mort illustre „ & glorieuse. Mais comme il ne se sentoit pas assez de forces pour attaquer à force „ ouverte Commode, qu'il savoit être très-aimé du peuple Romain, & des soldats „ Prétoriens, il eut recours à la ruse. La Fête de la Mére des Dieux approchoit „ alors. Materne crut que la pompe sacrée qui se fait ce jour-là à Rome, étoit l'oc„ casion la plus favorable pour éxécuter son dessein, sans que personne en eût le moin„ dre soupçon: que prenant & donnant à ses gens l'habit des Prétoriens, & se mêlant „ avec les Hastaires, comme faisant partie de la pompe, il se jetteroit subitement sur „ l'Empereur, & le massacreroit d'autant plus aisément, que personne ne se douteroit „ de l'affaire. Mais quelques-uns des siens ne pouvant, par envie, se résoudre à „ traiter un voleur de Maître & de Roi avant la fête, ils entrérent les premiers dans „ la ville, & découvrirent toute la conjuration. On se saisit de Materne, on lui „ coupe la tête, & l'on fait souffrir à ses compagnons les supplices qu'ils méri„ toient.

CHAPITRE XVI.

Extrémité où se trouvent les Carthaginois, & dont ils sont eux-mêmes la cause. Siéges d'Utique & d'Hippone-Zaryte. Incapacité du Général Hannon. Amilcar est mis en sa place. Bel exploit de ce grand Capitaine.

MAthos, après cet exploit, dépêcha de ses gens aux villes d'Afrique pour les porter à recouvrer leur liberté, à lui envoier des secours, & à se joindre à lui. Presque tous les Africains entrérent dans cette révolte. On envoia des vivres & des troupes, qui se partageant, une partie mit le siége devant Utique, & l'autre devant Hippone-Zaryte, parce que ces deux villes n'avoient pas voulu prendre part à leur rébellion. Une guerre si peu attenduë, chagrina extrêmement les Carthaginois. A la vérité ils n'avoient besoin que de leur territoire pour les nécessités de la vie; mais les préparatifs de guerre & les grandes provisions ne se faisoient que sur les revenus qu'ils tiroient de l'Afrique: outre qu'ils étoient accoûtumés à ne faire la guerre qu'avec des troupes étrangéres. Tous ces secours non seulement leur manquoient alors, mais se tournoient contre eux. La paix faite, ils se flattoient de respirer un peu, & de se délasser des travaux continuels que la guerre de Sicile leur avoit fait essuier, & ils en voioient une autre s'élever plus grande & plus formidable que la premiére. Dans celle-là ce n'étoit que la Sicile qu'ils disputoient aux Romains; mais celle-ci étoit une guerre civile, où il ne s'agissoit de rien moins que de leur propre salut & de celui de la patrie. Outre cela point d'armes, point d'armée navale, point de vaisseaux, point de munitions, point d'amis ou d'alliés dont ils pûssent le moins du monde espérer du secours. Ils sentirent alors combien une guerre civile est plus fâcheuse qu'une autre qui se fait au loin & delà la mer. Et la cause principale de tous ces malheurs, c'étoient eux-mêmes. Dans la guerre précédente ils avoient traité les Afriquains avec la derniére dureté: éxigeant des gens de la campagne, sur des prétextes prétendus raisonnables, la moitié de tous leurs revenus, & des habitans des villes une fois plus d'impôts qu'ils n'en paioient auparavant, sans faire quartier ni grace à aucun quelque pauvre qu'il fût. Entre les Intendans des Provinces ce n'étoit pas de ceux qui se conduisoient avec douceur & avec humanité, qu'ils faisoient le plus de cas; mais de ceux, qui leur amassoient le plus de vivres & de munitions, & auprès de qui l'on trouvoit le moins d'accès & d'indulgence. Hannon, par éxemple, étoit un homme de leur goût. Des peu-

peuples ainſi maltraités n'avoient pas beſoin qu'on les portât à la révolte, c'étoit aſſez qu'on leur en annonçât une pour s'y joindre. Les femmes mêmes, qui juſqu'alors avoient vû ſans émotion traîner leurs maris & leurs parens en priſon pour le paiement des impôts, aiant fait ſerment entr'elles dans chaque ville de ne rien cacher de leurs effets, ſe firent un plaiſir d'emploier à la ſolde des troupes tout ce qu'elles avoient de meubles & de parures, & par là fournirent à Mathos & à Spendius des ſommes ſi abondantes, que non ſeulement ils paiérent aux ſoldats étrangers le reſte de la ſolde qu'ils leur avoient promiſe pour les engager dans leur révolte, mais qu'ils eurent dequoi ſoutenir les frais de la guerre ſans diſcontinuation. Tant il eſt vrai que pour bien gouverner, il ne faut pas tant ſe borner au préſent, que l'on ne porte auſſi ſes vûes ſur l'avenir, & qu'on n'y faſſe même plus d'attention.

Siéges d'Utique & d'Hippone-Zaryte.

Malgré des conjonctures ſi fâcheuſes, les Carthaginois aiant choiſi pour Chef Hannon, qui leur avoit déja auparavant ſoumis cette partie de l'Afrique qui eſt vers Hecatontapyle, ils aſſemblérent des étrangers, firent prendre les armes aux Citoiens qui avoient l'âge compétent, éxercérent la cavalerie de la ville, équipérent ce qu'il leur reſtoit de galéres à trois & à cinq rangs, & de plus grandes barques. Mathos de ſon côté aiant reçû des Afriquains ſoixante & dix mille hommes, & en aiant fait deux corps, pouſſoit paiſiblement ſes deux ſiéges. Le camp qu'il avoit à Tunis étoit auſſi en ſûreté, & par ces deux poſtes il coupoit aux Carthaginois toute communication avec l'Afrique extérieure. Car la ville de Carthage s'avançant dans le golfe fait une eſpéce de Péninſule, environnée preſque toute entiére, partie par la mer & partie par un lac. L'Iſthme qui la joint à l'Afrique, eſt large d'environ vingt-cinq ſtades. Utique eſt ſituée vers le côté de la ville qui regarde la mer; de l'autre côté ſur le lac eſt Tunis. De ces deux poſtes les étrangers reſſerroient les Carthaginois dans leurs murailles, & les y harceloient ſans ceſſe. Tantôt de jour, tantôt de nuit ils venoient juſqu'au pied des murs, & par là répandoient la terreur parmi les habitans.

Incapacité du Général Hannon.

Hannon pendant ce tems-là s'appliquoit ſans relâche à amaſſer des munitions. C'étoit là tout ſon talent. A la tête d'une armée ce n'étoit rien. Nulle préſence d'eſprit pour ſaiſir les occaſions, nulle expérience, nulle capacité pour les grandes affaires. Quand il fut pour ſecourir Utique, il avoit un ſi grand nombre d'éléphans que les ennemis ſe croioient perdus, il en avoit au moins cent. Les commencemens de cette expédition furent très-heureux; mais il en profita ſi mal, qu'il penſa perdre ceux au ſecours deſquels il étoit venu. Il avoit fait apporter de Carthage des catapultes, des traits, en un mot tous les préparatifs d'un ſiége; & s'étant campé devant Utique, il entreprit d'attaquer les retranchemens des ennemis. Les éléphans s'étant jettés dans

le

le camp avec impétuosité, les assiégeans, qui n'en pûrent soutenir le choc, sortirent tous, la plûpart blessés à mort. Ce qui échapa, se retira vers une colline escarpée & couverte d'arbres. Hannon, accoûtumé à faire la guerre à des Numides & à des Afriquains, qui au premier échec prennent la fuite & s'éloignent de deux & trois journées, crut avoir pleine victoire, & que les ennemis ne s'en releveroient jamais. Sur cette pensée il ne songea plus ni à ses soldats, ni à la défense de son camp. Il entra dans la ville, & ne pensa plus qu'à se bien traiter. Les étrangers réfugiés sur la colline étoient de ces soldats formés par Amilcar aux entreprises hardies, & qui avoient appris dans la guerre de Sicile tantôt à reculer, tantôt faisant volte-face à retourner à la charge, & à faire cette manœuvre plusieurs fois en un même jour. Ces soldats voiant que le Général Carthaginois s'étoit retiré dans la ville, & que ses troupes contentes de leur premier succès s'écartoient nonchalamment de leur camp, ils fondirent serrés sur le retranchement, firent main basse sur grand nombre de soldats, forcérent les autres à fuir honteusement sous les murs & les portes de la ville, & s'emparérent de tous les équipages, de tous les préparatifs, & de toutes ces provisions que Hannon avoit fait venir de Carthage. Ce ne fut pas la seule affaire où ce Général fit paroître son incapacité. Peu de jours après il étoit auprès de Gorza: les ennemis vinrent se camper proche de lui: l'occasion se présenta de les défaire deux fois en bataille rangée & deux fois par surprise, il la laissa échaper sans que l'on pût dire pourquoi.

Les Carthaginois se lassérent enfin de ce maladroit Officier, & mirent Amilcar en sa place. Ils lui firent une armée composée de soixante & dix éléphans, de tout ce que l'on avoit amassé d'étrangers, des désérteurs des ennemis, de la cavalerie & de l'infanterie de la ville; ce qui montoit environ à dix mille hommes. Dès sa premiére action il étourdit si fort les ennemis, que les armes leur tombérent des mains, & qu'ils levérent le siége d'Utique. Aussi cette action étoit-elle digne des premiers exploits de ce Capitaine, & de ce que sa patrie attendoit de lui. En voici le détail.

Amilcar est mis en sa place.

Sur le cou qui joint Carthage à l'Afrique, sont répanduës çà & là des collines fort difficiles à franchir, & entre lesquelles on a pratiqué des chemins qui conduisent dans les terres. Quelque forts que fussent déja tous ces passages par la disposition des collines, Mathos les faisoit encore garder éxactement; outre que le Macar fleuve profond (*a*), qui n'est guéable presque nulle part, & sur lequel il n'y a qu'un seul pont,

Bel exploit de ce grand Capitaine.

(a) *Outre que le Macar, fleuve profond.*] J'ai cherché inutilement ce fleuve dans Cellarius, & encore plus inutilement dans Baudrand, & par tout, sans que qui que ce soit m'en ait appris la moindre nouvelle. J'aurois pû me dispenser de cette recherche, puisqu'on ne sauroit jamais se méprendre. C'est le fleuve Bagrade, qui se jette dans la mer entre Carthage & Utique. Je n'ai qu'une

pont, ferme en certains endroits l'entrée de la campagne à ceux qui ſortent de Carthage. Ce pont même étoit gardé, & on y avoit bâti une ville: de ſorte que non ſeulement une armée, mais même un homme ſeul, pouvoit à peine paſſer dans les terres ſans être vû des ennemis. Amilcar après avoir eſſaié tous les moiens de vaincre ces obſtacles, s'aviſa enfin de cet expédient. Aiant pris garde que certains vents venant à s'élever, l'embouchure du Macar ſe couvre de ſable, & qu'il s'y forme comme une eſpéce de banc, il diſpoſe tout pour le départ de l'armée, ſans rien dire de ſon deſſein à perſonne; ces vents ſoufflent, il part la nuit, & ſe trouve au point du jour à l'autre côté du fleuve ſans avoir été apperçû, au grand étonnement & des ennemis & des aſſiégés. Il traverſe enſuite la plaine, & marche droit à la garde du pont. Spendius vient au-devant de lui, & environ dix mille hommes de la ville bâtie auprès du pont s'étant joints aux quinze mille d'Utique, ces deux corps ſe diſpoſent à ſe ſoutenir l'un l'autre. Lorſqu'ils furent en préſence, les étrangers, croiant les Carthaginois envelopés, s'exhortent, s'encouragent & en viennent aux mains. Amilcar s'avance vers eux, aiant à la premiére ligne les éléphans, derriére eux la cavalerie avec les armés à la légére, & à la troiſiéme ligne les peſamment armés. Mais les ennemis fondant avec précipitation ſur lui, il change la diſpoſition de ſon armée, fait aller ceux de la tête à la queuë; & aiant fait venir des deux côtés ceux qui étoient à la troiſiéme ligne, il les oppoſe aux ennemis. Les Afriquains & les étrangers, s'imaginent que c'eſt par crainte qu'ils reculent, ils quittent leur rang, courent ſur eux, & chargent vivement. Mais dès que la cavalerie eût fait volte-face, qu'elle ſe fût approchée des peſamment armés, & eût couvert tout le reſte des troupes; alors les Afriquains, qui combattoient épars & ſans ordre, effraiés de ce mouvement extraordinaire, quittent priſe d'abord & prennent la fuite. Ils tombent ſur ceux qui les ſuivoient, ils y jettent la confuſion, & les entraînent ainſi dans leur perte. On met à leurs trouſſes la cavalerie & les éléphans, qui en écraſent ſous leurs pieds la plus grande partie. Il périt dans ce combat environ ſix mille hommes, tant Afriquains qu'étrangers, & on fit deux mille priſonniers. Le reſte ſe ſauva, partie dans la ville bâtie au bout du pont, partie au camp d'Utique. Amilcar, après cet heureux ſuccès,

qu'une ſeule preuve, mais contre laquelle il n'y a pas le mot à repliquer. Je la tire des mouvemens de l'armée d'Amilcar, qui avoit ce fleuve à ſa gauche dans la bataille de Séphyre, & les rebelles à ſa droite. Cette obſervation me conduit à une autre qui regarde Tite-Live, & les autres Auteurs qui ont adopté la fable ridicule du Serpent de Régulus, qui met à peine pied à terre à Aſpis, qu'on le tranſporte ſur le fleuve Bagrade, où il emploie toute ſon armée à combatre le Serpent imaginaire; comment cela ſe peut-il? Car il ne s'avança de ce côté-là qu'après la priſe d'Adis, & à l ouverture de la ſeconde campagne. Un Auteur qui ſe plaît à romaniſer une Hiſtoire, ſelon le beſoin qu'il en a, devroit au moins ſavoir quelque choſe de la ſituation des lieux: s'il avoit tranſporté l'avanture & le prodige ſur le fleuve Cinyphus, qui traverſe deux lacs, où ſon Serpent pouvoit ſe promener à ſon aiſe, & qui n'étoit qu'à une ou deux marches d'Aſpis, rien ne l'empêchoit de le faire, & de nous diſpenſer de cette critique.

cès, poursuit les ennemis. Il prend d'emblée la ville où les ennemis s'étoient réfugiés, & qu'ils avoient ensuite abandonnée pour se retirer à Tunis. Battant ensuite le païs, il se soumit les villes, les unes par composition, les autres par force. Ces progrès dissipérent la crainte des Carthaginois, qui commencérent pour lors à avoir un peu moins mauvaise opinion de leurs affaires.

OBSERVATIONS

Sur les parties différentes que doit avoir un Général pour bien commander.

C'Est un pitoiable Chef d'armée qu'un homme tel que Hannon, dont le seul talent étoit, dit ici Polybe, d'amasser des munitions. Il y a diverses parties nécessaires au Général d'armée, que l'on voit très-rarement dans une même personne. Il ne faut pas en être étonné. Quiconque voudra s'en convaincre, n'a qu'à lire l'abrégé de la science de la guerre, ou pour mieux dire, l'idée de cette science dans l'excellent ouvrage de M. de Montécuculi; il y trouvera que cette science est immense, qu'on ne peut s'y rendre habile que par une étude longue & pénible des différentes parties qui la composent, & qu'il n'est pas possible, quelque expérience & quelque pratique que l'on en ait, qu'on parvienne jamais, ou presque jamais à la connoissance de toutes: car les Césars ne se rencontrent pas tous les jours. On ne peut pas éxiger d'un homme, qu'il soit également habile & profond dans toutes ces parties.

Les Anciens avoient de plus grandes ressources que nous n'en avons aujourd'hui pour s'y rendre capables. Je ne parle pas de ces fameuses Académies établies dans toutes les villes d'Italie, que l'on appelloit *le Champ de Mars*, où tous les jeunes gens propres pour la guerre étoient reçûs indifféremment, pour y être dressés & éxercés aux dépens du public, & où ils apprenoient à faire des armes, à monter à cheval, à tirer de l'arc, à nager, à courir, à sauter, à voltiger, à se retrancher, & toutes les évolutions de cavalerie & d'infanterie. Il paroît que les Romains ne poussérent pas plus loin dans ces écoles militaires. Les Grecs comme plus habiles, ne s'en tinrent pas là; il établirent, outre ces Académies, des Ecoles & des Professeurs militaires, qu'on appelloit tactiques, qui enseignoient toutes les grandes parties de la guerre, qui regardent le Général d'armée. Une infinité d'Auteurs anciens nous apprennent cela; & quand nous n'aurions pour garans d'une institution si admirable que Plutarque & Xénophon, cela suffiroit pour le croire. Si l'Histoire de Cyrus de ce dernier n'est pas romanisée, ces Colléges militaires étoient connus des Perses assez longtems avant les Grecs. Ces Professeurs tactiques étoient des gens d'une expérience & d'une application extrordinaire dans la science des armes, qui ne s'amusoient pas & ne s'attachoient pas à une seule partie du métier, la plus misérable & la plus superficielle du Général d'armée, mais à toutes. Ils enseignoient tout ce qu'ils avoient lû dans les écrits des grands hommes & des grands Capitaines, qui avoient travaillé sur la tactique, ou l'art de mettre les armées en bataille, & tout ce qui a rapport aux grandes manœuvres: car ces grands & habiles guerriers avoient réduit cet art en principes & en systême.

On ne doit pas être surpris après cela, si ces tems reculés nous fournissent des hommes si extraordinaires. Le moien d'en rencontrer de tels aujourd'hui, que tous ces écrits sont perdus par les malheurs & la barbarie des tems, & que ceux qui se sont faits depuis ne valent rien? Nous voilà réduits à une étude de recherche très-pénible, il faut tout tirer des faits anciens & des actions d'un nombre de grands Capitaines modernes, qui se sont rendus habiles par une étude assiduë. Ces grands hommes ont passé, & nous ont laissés dans une assez grande ignorance. Que nous reste-t-il que l'expérience imitatoire à laquelle nous avons recours, & qui n'est autre chose qu'une misérable routine? Nous nous croions fort habiles, si nous pouvons alléguer une expérience de trente-six à quarante ans de service.

Si nous savions ce que c'est que la guerre, nous ririons de nous-mêmes, & de notre prétendu savoir. Car il est certain que deux siécles d'expérience ne suffiroient pas pour attraper la pratique de tous les divers cas & de toutes les diverses parties qui composent cette science. Supposant même, car c'est ici une supposition, que nous aions tout vû, & poussé aussi loin nos années que celles des Patriarches, nous ne tiendrions rien, si toutes ces pratiques ne sont fondées sur aucuns principes.

Les grands Capitaines modernes, si dignes de notre admiration, avoient eux-mêmes découvert des principes certains & démontrés à l'égard de la tactique & des mouvemens généraux. Ils sont morts sans en écrire. L'Amiral de Coligny étoit-il bien ignorant? Il avoit formé Henri IV. un de nos Maîtres, & le plus grand homme d'infanterie qui ait paru depuis les Anciens. Que pense-t-on de Gustave-Adolphe? Quel homme étoit-ce? Quel homme encore que le Prince Maurice! Et que pense-t-on d'un Aléxandre Farnése, d'un Henri de Rohan? Etoient-ce là des Capitaines du commun comme Hannon, & tous ceux qui ne savent que le détail comme lui, c'est-à-dire rien? Weimar fut-il moins célébre parmi ces fameux Capitaines modernes, qui comme lui ont illustré leur siécle? Les Turennes, les Condés, les Montécuculis ne savoient-ils que le détail de Hannon? Ne jouissoient-ils que des talens d'un Commis? Ce sont des hommes, ceux-là, qu'on ne voit que de loin à loin, & qui ne sont jamais entrepris ni embarassés dans l'éxécution des choses qu'ils n'avoient auparavant ni vûes ni pratiquées. Avec un bon esprit, un grand sens, un génie tourné à la guerre, & une application infinie, ils ne se trouvoient nouveaux nulle part. Aussi peut-on avancer qu'un Capitaine qui embrasse toutes les parties de la guerre, est un prodige. Hannon étoit un Général Commis, tel qu'on en voit à la porte de la Conférence, & par tout. Il n'y en a pas un qui ne fût capable de faire le détail d'une armée, ou d'un siége, si le Général l'en chargeoit. Voilà les gens que l'on regarde comme fort habiles, ils entendent le détail, & à la tête d'une armée ce n'est rien.

On a blâmé feu M. de Vendôme de s'être peu embarassé du détail de son armée: comme si c'étoit là l'essentiel du Général, & que le succès d'une campagne en dépendît absolument. Je n'ai jamais lû, ni ouï dire que cette sorte de connoissance soit jamais entrée dans l'éloge d'un grand Capitaine, & qu'aucun Historien ou Orateur l'ait mise en ligne de compte. Notre Auteur nous fait comprendre que Hannon bornoit là son savoir faire: *c'étoit son talent*, dit-il, *à la tête d'une armée ce n'étoit rien.* Combien voit-on de ces sortes de riens dans les armées? tirez-les de leur détail, les voilà déconcertés sans savoir où ils en sont. On est tout surpris de les voir tomber à chaque pas qu'ils font, & d'une maniére pitoiable; nous en avons vû, & nous en voions encore qui ne savent que cela. Tel est propre à dresser & à discipliner des troupes, qui n'entendra pas un mot dans l'art de les ranger & de les faire combattre: l'un dépendant du coup d'œil & de la tactique qu'il n'aura pas, & l'autre du sang froid & du courage dont il manquera. Tel donnera hardiment une bataille, qui ne

saura

OBSERVATIONS

Sur la défaite de Hannon devant Utique.

CE passage de mon Auteur, où il dit que Hannon crut avoir pleine victoire, & que les ennemis ne s'en releveroient jamais, contient une matiére qui mérite quelque attention. J'en ai déja touché quelque chose dans mes Observations sur la guerre d'Eryce; mais cela ne suffit pas, la matiére est inépuisable. On y peut toujours ajoûter, soit que les cas ou les circonstances soient différentes, soit qu'on ait oublié certaines choses qu'on auroit pû dire. Je dis donc qu'on n'est jamais en si grand danger qu'après une victoire, lorsqu'on se trouve avoir en tête un homme déterminé, habile, & qui ne peut digérer le souvenir d'une défaite, s'il n'en a pas tout aussitôt raison, au risque de tout perdre. Cette maxime est une des plus grandes vérités de la guerre: rien de plus commun dans l'Histoire, que des gens qui après avoir remporté une victoire complette, se sont vûs subitement attaqués & mis en fuite par celui même qu'ils venoient de vaincre, & qu'ils s'imaginoient hors d'état de s'en relever jamais. C'est par là qu'il arrive quelquefois aux grands hommes, déja victorieux par le nombre & par la valeur même, de succomber sous le vaincu affoibli par la perte d'une bataille. On le voit reparoître tout d'un coup, lorsqu'on y pense le moins, & reprendre un nouveau courage & de nouvelles espérances, tant la honte d'une défaite a de force & de pouvoir sur le vrai courage. Car cet homme de guerre qui a vû des victoires & des défaites, peut avoir remarqué que pour perdre une bataille, on ne perd pas pour cela le tout: à peine perd-on le quart dans les plus grandes disgraces de la guerre.

On ne perd même rien, si l'on peut rallier les débris de son armée, & faire sentir à ses soldats la nécessité de réparer le deshonneur & la honte de leur défaite; que lui qui leur parle comme eux qui l'écoutent, seront indignes de porter l'épée, s'ils ne courent à la vengeance de la mort de leurs camarades, qui ont mieux aimé mourir sur le champ de bataille, que de l'abandonner, & vivre dans l'infamie; qu'il les conjure de remarcher à l'ennemi, & de le suivre; qu'il est résolu de le surprendre, & de recommencer un nouveau combat, assûré de le vaincre ou de mourir avec gloire; qu'il est d'autant plus assûré d'en avoir raison, que l'ennemi ne se doute de rien, & ne s'attend à rien moins qu'à ce qu'il lui prépare; que les plus grands courages sont sans force & sans vigueur dans les surprises: à plus forte raison des gens qui ne sont pas animés par la honte de réparer leur honneur perdu. C'est là à peu près le discours qu'on doit faire à des soldats dont on connoît la valeur, & qui ont de la confiance en leur Général. Encore une fois, celui qui a vû & bien remarqué l'état & la situation du vainqueur après la défaite de son ennemi, ne doit jamais désespérer d'avoir tout aussitôt sa revanche, s'il prend une résolution généreuse après avoir rallié & ramené sous ses drapeaux tout ce qui a pû échaper de la déroute. Il suffit que le victorieux ne se défie de rien, cela est presque d'une certitude mathématique. Je me suis trouvé en tant d'actions heureuses & malheureuses, que peu s'en faut que je n'efface le *presque* de cette certitude.

Eumenès, très-grand Capitaine, & un des successeurs d'Aléxandre, nous a fait voir à la vérité qu'on peut quelquefois ne pas réussir dans ces sortes de desseins; mais c'est

c'eſt parce que ce Capitaine, après avoir défait & abîmé l'armée de Néoptoléme, s'attendoit qu'il auroit encore les forces de Cratére à combattre, & qu'il lui viendroit infailliblement au devant.

En effet Cratére marcha avec Néoptoléme contre Eumenès, dit Plutarque, *dans l'eſpérance qu'il le ſurprendroit, & qu'il tomberoit ſur lui pendant que ſes troupes ſeroient en déſordre, & qu'elles ne ſongeroient qu'à boire & à faire la débauche après la victoire ſignalée qu'elles venoient de remporter.* Mais ils ne le ſurprirent pas : car comme il s'étoit attendu à cette viſite, il s'étoit préparé à les bien recevoir : il leur alla même au-devant, & les battit totalement. Néoptoléme prit encore une fois la fuite, & Cratére y laiſſa la vie.

On peut voir par cet éxemple que le cas eſt différent, puiſqu'Eumenès n'eut pas affaire à la même armée qu'il venoit de vaincre, mais à des troupes qui n'avoient pas combattu : de ſorte que ces ſortes d'entrepriſes de revenir ſur l'ennemi victorieux, après une défaite, ſont infaillibles ; puiſque nous ne trouvons aucun éxemple qui faſſe voir qu'elles ſont téméraires & imprudentes. Nous ſommes donc perſuadés que le victorieux dormira & ſe repoſera doucement entre les bras de la victoire, & paſſera ſon tems joieuſement dans la plus grande ſécurité du monde ; tout comme fit Hannon, qui la vit pourtant diſparoître, ſans avoir penſé ni même prévû qu'il pût en être abandonné, comme ſi la victoire n'étoit pas une femme.

Or tout Général victorieux vivant dans cette étrange ſécurité, après le ſuccès d'une bataille, court grand riſque d'être pris au dépourvû. Le vaincu qui cherche à réparer ſa honte, doit être en repos ſur un article ſi important. Il y en a un autre qui ne peut être ſûr & infaillible ſans beaucoup de ſageſſe, de prévoiance & de conduite. Celui-ci regarde la marche à l'ennemi : il faut un grand ſecret, & des précautions infinies que nous avons expliquées dans nos Obſervations précédentes. Je ne recommanderai ici que la diligence, qui n'eſt pas difficile. Un Général, qui aura été bien battu, a cet avantage, qu'il marche au victorieux ſans canon & ſans bagage ; & quand il n'auroit perdu ni l'un ni l'autre, il faudroit qu'il s'en paſſât : car le propre des ſurpriſes d'armées eſt de ſe délivrer de tout embarras incommode, parce qu'elles giſent toutes en impétuoſité. Si l'on force une marche, & qu'elle ſoit ſecrette & bien concertée, je le répéte encore, on peut compter ſur une victoire aſſûrée : quand notre Auteur ne nous fourniroit pas un éxemple éclatant de cette vérité, il faudroit pourtant la croire. *Hannon*, dit-il, *crut avoir pleine victoire, & que les ennemis ne s'en releveroient jamais.* Sur cette penſée il ne ſongea plus ni à ſes ſoldats, ni à la défenſe de ſon camp ; il entra dans la ville, & ne penſa qu'à ſe bien traiter, à ſe réjouir, & à paſſer ſon tems ſans rien faire.

On ſe ſouviendra des Bavarois de Rhinfelt, on n'oubliera pas non plus ce que peuvent des ſoldats dreſſés, diſciplinés, & *formés aux entrepriſes hardies, qui avoient appris dans la guerre de Sicile tantôt à reculer, tantôt faiſant volte-face, à revenir à la charge & à faire ces ſortes de manœuvres pluſieurs fois dans un même jour.* Contre de telles gens on doit moins penſer à s'ériger d'orgueilleux trophées, qu'à ſe précautionner contre la hardieſſe & l'audace d'un ennemi, qui ne ſe croit jamais vaincu, & qui eſt perſuadé que rien ne manque où il y a des armes pour battre, & du courage pour attaquer. C'eſt donc avec grande raiſon que Xénophon dit, qu'après une victoire un Général doit faire en ſorte qu'on ſoit perpétuellement ſur ſes gardes, & charger les Officiers Généraux de battre eux-mêmes l'eſtrade, de faire la ronde d'heure en heure, chacun à ſon tour, & d'envoier des partis à la guerre, ſur la trace des vaincus ; précautions rares, & que nous n'avons preſque jamais vû pratiquer.

Par les victoires où nous nous ſommes trouvés, nous avons aiſément connu, que ſi

si nous avions eu affaire à des Généraux tels que les Weimars & les Rohans, & à des hommes aussi résolus & déterminés que les *rebelles étrangers réfugiés sur la colline* après leur défaite, nous aurions été surpris & battus sans aucune ressource : tant nous négligions les précautions dont on doit user après une victoire. Nos ennemis n'ont pas été plus circonspects lorsqu'ils ont eu le dessus. Qu'on ne nous dise pas que les cas & les circonstances ne sont pas toujours les mêmes, elles le sont toujours pour de tels coups, lorsqu'il n'y a ni défilés ni riviéres à traverser pour revenir sur ses pas.

Après la bataille d'Hochstett ce qui restoit des débris de notre armée, (si on peut appeller de ce nom toute une gauche qui se retire en entier,) eût pû tenter une telle avanture ; nous savons dans quel état les ennemis se trouvérent la nuit & le lendemain. Nous savons de quoi pouvoient être capables les troupes qui furent abandonnées dans le village de Bleinheim, si elles avoient été commandées par des Chefs expérimentés, & d'une plus grande résolution que ceux qui se trouvérent enfermés dans ce maudit village : les Officiers n'étoient pas seulement d'avis de sortir & de se retirer par une retraite honorable, mais les soldats eux-mêmes le demandoient. Sans la peur qui leur troubloit le jugement, ils eussent vû que vingt-huit bataillons & douze escadrons de dragons étoient capables de renverser & de percer tout ce qui eût osé s'opposer à leur passage, & de faire changer peut-être la face des affaires : tant les ennemis se doutoient peu d'une action si hardie, & qui ne dépendoit que de la volonté des Chefs.

N'étions-nous pas dans une situation plus avantageuse après la disgrace de Malplaquet ? On ne vit jamais de soldats plus disposés à prendre un parti si généreux. Jamais les ennemis ne furent plus voisins de leur perte & de leur ruine. Nous avions envoié le projet à la Cour, elle l'avoit accepté, comme nous l'avons dit ce me semble ailleurs. On nous le pardonnera peut-être, si nous assûrons que les ennemis s'étoient si peu précautionnés contre nos attaques, que c'est une chose à peine concevable. En serons-nous crûs ? Faut-il des témoins irréprochables ? Il y en a encore deux qui vivent, & peut-être vingt. Je ne nommerai que le Marquis de Goesbriand & M. de Puysegur, & je produirois, s'il étoit nécessaire, les lettres & le projet même.

Les Maréchaux de Boufflers & de Montesquiou, ne pûrent guéres soutenir les instances de la Cour ; ils ouvrirent le projet, & pendant ces longueurs Mons se rendit. Le Ministre crut, ou affecta de croire que le peu de résistance de la place en étoit la cause ; ce n'étoit point cela, mais les dispositions du Maréchal de Montesquiou, qui n'étoit pas de cet avis. La Cour avoit envoié mon projet au Maréchal de Boufflers, qui l'auroit infailliblement éxécuté, sans les obstacles que le Maréchal de Montesquiou formoit tous les jours. Lorsque la ville eut capitulé, je ne pus m'empêcher d'écrire au Ministre, que nous méritions bien d'éprouver les disgraces & les pertes les plus chagrinantes, puisque nous négligions l'éxécution des entreprises les plus capables de nous tirer d'embarras, avec des troupes & des Officiers de la meilleure volonté du monde, dont on ne vouloit faire aucun usage dans les plus grandes extrémités. J'eus bientôt réponse. *Monsieur*, me mandoit-il, *je vois par votre lettre du 26. de ce mois, le contretems arrivé pendant que M. le Maréchal de Boufflers éxaminoit vos mémoires ; vous me ferez toujours plaisir de me communiquer vos projets & vos vûes ; mais cela ne doit pas vous empêcher d'en donner part en même tems à M. le Maréchal de Boufflers, & aux autres Généraux qui commandent les armées où vous servirez.*

On me demandera peut-être de quelles raisons on se servit pour combattre ce projet. Je déclare qu'on ne m'en allégua aucune. On sentoit trop bien la force de la vérité, aussi étoit-elle appuiée & fondée sur une très-grande connoissance du païs, sur la situa-

situation où se trouvoient les ennemis, & sur des faits incontestables, contre lesquels il n'y avoit pas le mot à dire. Comme je ne leur expliquois pas ces faits, me contentant de la raison toute nuë, on m'objecta la nouveauté; ce fut l'unique & seule difficulté que le Maréchal de Montesquiou m'opposa. Il fallut venir aux éxemples, nous donnâmes celui de Rhinfelt; on y répondit par le proverbe, qu'*une hirondelle ne fait pas le printems*; que cet éxemple, qu'ils croioient sur ma parole, étoit unique dans son espéce, & qu'il y avoit plus de témérité que de raison dans ce fait. Je pris la liberté de leur dire, que le parti qu'avoit pris le Duc de Weimar étoit conforme à la nécessité présente, & que celui que je proposois ne l'étoit pas moins; qu'il valoit mieux hazarder une bataille sur la fin d'une campagne qu'au commencement, après en avoir perdu une, & que je répondois sur ma tête de l'événement de celle que je proposois; & qu'à l'égard de la rareté du fait, il n'y avoit rien de moins rare, & que je leur fournirois autant d'éxemples qu'il leur plairoit sur de semblables entreprises. Comme le Maréchal de Boufflers avoit reçû mon projet de la Cour, & ordre de m'écouter & de l'éxécuter, il eut cette bonté non seulement de m'entendre dans mes raisonnemens, mais encore de me permettre de lui faire voir que je ne lui proposois rien qui ne fût appuié de faits incontestables. Je me contenterai d'en rapporter deux dans ces remarques.

L'Empereur Constance nous fournira le premier dans la fameuse bataille de Singare. Quoique son armée fût inférieure à celle de son ennemi, en attendant que toutes ses forces fussent assemblées, il en envoia une partie par la Mésopotamie droit aux ennemis, pendant qu'il suivoit avec le reste à grandes journées: ce premier corps s'étant un peu trop approché des Perses avant la jonction de l'autre, & craignant d'en être envelopé, n'eut garde de se porter sur le Tigre pour défendre le passage de ce fleuve; il rebroussa même, tant l'épouvante étoit grande dans l'armée Romaine. Les Perses aiant jetté trois ponts sur cette riviére, la passent sans aucun obstacle, & se campent en deçà en un lieu nommé Ellie, près de Singare; ils s'y fortifiérent par un grand retranchement & une palissade. Outre l'avantage du poste, ils avoient celui de l'eau, dans un païs où elle est toujours rare pendant les ardeurs de la Canicule.

Constance aiant joint son armée, prit la résolution de marcher à l'ennemi, & de le combattre; sur ces nouvelles Sapor imagine une ruse: au lieu de marcher aux Romains, il range sur une ligne toute sa cavalerie pesamment armée, aiant le retranchement de son camp à dos, qu'il borda de tout ce qu'il avoit de gens de traits, qui étoient en très-grand nombre; le reste de sa cavalerie s'avança vers l'armée Romaine, qui étoit à cinq lieuës de celle des Perses, avec ordre d'attendre que les Romains les attaquassent, de céder peu à peu, & de se retirer ensuite jusqu'à leur camp par une fuite simulée. Constance se doutant de quelque piége, ne branla pas de son camp. Sapor impatient, & ne sachant que penser de cette inaction des Romains, se fait élever sur des boucliers pour voir l'armée ennemie; la peur le saisit à cet aspect, & il perd tout aussitôt l'envie de combattre; il repasse le Tigre, s'enfuit, & laisse à son fils le commandement de l'armée. L'éxemple étoit trop admirable pour n'avoir pas des imitateurs. Toute cette cavalerie légére qui s'étoit avancée jusqu'au camp des Romains, prend l'épouvante, & lâche le pied sans aucune feinte; les Romains qui s'en apperçoivent, se mettent à ses trousses, & la poursuivent sans aucun relâche jusqu'à son camp, où ils trouvent cette ligne de cavalerie armée de toutes piéces. L'on peut juger quelle dût être la fatigue de ces soldats, par une course de cinq lieuës pendant la plus grande chaleur du jour, & par un païs aride & sans eau. Leur soif étoit extrême, ils connurent qu'ils s'étoient trop avancés, & qu'il n'y avoit pas d'autre parti à prendre pour satisfaire leur soif, que d'attaquer le camp ennemi. Ils ne délibérent pas un instant, ils

ils fondent dessus, & en font un carnage horrible. Cette affaire expédiée, il s'en présente une autre encore plus difficile: il falloit forcer le camp, & passer sur le ventre aux archers qui le bordoient de toutes parts. Ils l'attaquent d'insulte, & en viennent à bout. Le camp étant forcé, tout s'enfuit, & ce qui put passer le Tigre échapa à la fureur du victorieux.

Les archers se trouvant les derniers, comme les plus braves, n'eurent pas le tems de traverser le fleuve; ils gagnérent une hauteur qui étoit hors du camp, & qu'il n'étoit pas aisé d'attaquer. D'ailleurs la nuit qui s'avançoit, ne permettoit pas de forcer des gens résolus dans un poste si avantageux. Ajoutez la fatigue d'une marche forcée, & d'un combat qui fut fort obstiné. Les Romains, en attendant le jour pour terminer cette affaire, passérent la nuit en vrais victorieux: les uns à boire & à se réjouir, sans aucun souci, & les autres à dormir très-profondément. Mais au plus fort de leur sommeil & de leurs brindes, les archers décendent du haut de la montagne, & fondent dans le camp, où l'on ne faisoit aucune garde, surprennent les Romains dans cet état, les accablent d'une tempête de fléches, & leur arrachent des mains la victoire, sans qu'ils pûssent se défendre, à cause de l'obscurité d'une nuit sans Lune, & de la surprise, plus dangereuse encore que les ténébres les plus épaisses. Ces archers avoient trois grands avantages, un Général ne sauroit jamais en desirer de plus grands: la nuit, la surprise, & une ruse d'autant plus efficace, qu'elle est peu commune, & par conséquent toujours heureuse. Tant cette maxime est vraie & solide, que les armées qui viennent de vaincre, sont souvent aussi débandées, & dans un aussi grand désordre, que celles qui viennent d'être vaincuës; & tant il est certain aussi, que le vaincu est toujours le maître, s'il se rallie & revient sur le victorieux.

Dans la bataille qu'Aben Suleiman donna contre le Roi de Fez, ce dernier aiant remporté un grand avantage sur l'autre, „ l'obligea de reculer jusqu'à six milles du champ „ de bataille, pour se rallier. Il comptoit de remettre le seconde bataille à six jours „ de là, & de profiter de ce délai pour remettre ses troupes de la fatigue de la pre- „ miére journée. Mais Abdalasis étoit trop habile pour lui en laisser le tems. Il fit „ marcher son armée la nuit, & attaqua le Roi de Fez avant le jour, à la faveur „ d'un beau clair de Lune; il poussa les ennemis si vivement, qu'il remporta la vic- „ toire avant le lever du Soleil. L'armée d'Aben Suleiman fut entiérement défaite, „ & lui contraint de prendre la fuite, monté sur un cheval extrémement vîte, & „ de se retirer à Maroc, auprès d'Abenragel.

OBSERVATIONS

Sur le choix que les Carthaginois font d'Amilcar pour commander leurs armées contre les rebelles.

Les fautes de Hannon obligent enfin les Carthaginois à lui ôter le commandement de l'armée, pour le donner à Barcas. Ce seroit un bel éxemple à suivre: mais on ne remarque pas que les Princes ou leurs Ministres en profitent beaucoup. Rarement s'adressent-ils aux plus habiles pour les mettre à la tête des armées, ni même aux plus médiocres; je ne sai quelle fatalité est attachée aux hommes de mérite, mais le choix des Princes tombe presque toujours sur ceux qui sont les plus incapables de commander.

mander. Quelle peut être la raison d'une conduite si injuste & si contraire à leurs intérêts? Il n'y en a pas pour une: d'en venir à l'énumération, cela nous méneroit où nous ne voulons pas aller, pour ce coup-ci: nous nous contenterons de dire, que leur prévention à l'égard des Courtisans assidus & flatteurs, ne leur permet pas de connoître les bons sujets, & d'estimer qui que ce soit que ceux qui les obsédent.

Pour couper court, disons que l'intrigue & la faveur, plus que toute autre chose, donnent le branle à tout dans les Cours des Princes, comme dans les Républiques. Il faut beaucoup plus d'art dans celle-ci, & même beaucoup plus d'esprit que de malice, pour remuer tant d'humeurs & d'inclinations différentes; mais dans le fond les ressorts ne différent en rien que par le grand nombre, & leurs opérations sont les mêmes. Dans les Monarchies, il suffit de plaire & de s'emparer de l'esprit de deux ou trois têtes: mais dans les Cours des Princes, comme dans les Républiques, ce sont par tout les mêmes défauts: par tout on fait plus de cas des paroles que des actions. On juge du mérite des personnes plutôt sur des fanfaronades, que par la vérité.

„ Par quel art, dit Baltazar Gracien, tant de Monarques ont-ils gouverné avec „ succès? Par la science du choix. Ils ont été des Héros, parce qu'ils ont sû se „ choisir de grands hommes pour le cabinet & pour la guerre, & parce qu'entre les „ avis de leur Conseil ils ont sû s'arrêter à celui qui leur importoit davantage. Car „ en matiére de gouvernement, une seule fausse démarche peut avoir les plus fâcheu- „ ses suites: comme au contraire, un seul dessein bien pris & bien conduit, peut „ relever à jamais la gloire d'un Etat ". Celle-ci dépend du bon choix, & sa décadence du mauvais.

Rome n'a pas été éxemte du reproche d'avoir mal choisi. Aussi apprit-elle à ses dépens & à sa honte, que lorsqu'il s'agit du choix des Généraux dans une guerre importante, difficile, & contre des ennemis puissans en troupes & en guerriers habiles, il faut leur opposer des hommes capables de leur tenir tête, & ne pas mettre en leur place des poltrons & des flatteurs sans aucune expérience, ou des gens dont la réputation se trouve flétrie par leur mauvaise conduite & la perte de plusieurs combats; ou enfin par leur peu de hardiesse à entreprendre & à profiter des occasions.

Le Cardinal de Richelieu, qui étoit sans doute un très-grand Ministre, ne recommande rien tant que le bon choix dans les Ministres d'Etat, comme dans celui des Généraux d'armées. „ En effet le bonheur ou le malheur des Princes, dit-il, dépend „ de l'élection qui en sera faite; ce qui oblige étroitement les Souverains, ou à pren- „ dre eux-mêmes le soin dont le poids de leur Couronne les charge, ou à si bien „ choisir celui sur lequel ils voudront s'en décharger, que leur opinion soit approu- „ vée du ciel & de la terre.

„ Si la faveur n'a point de lieu aux élections, dit-il ailleurs, & que le mérite en „ soit le seul fondement, outre que l'Etat se trouvera bien servi, les Princes éviteront „ beaucoup d'ingratitudes qui se trouvent souvent en beaucoup d'esprits, qui sont „ d'autant moins reconnoissans des bienfaits qu'ils reçoivent, qu'ils les méritent le „ moins: étant certain que les mêmes qualités qui rendent les hommes dignes des „ bienfaits, sont celles qui les rendent capables & desireux de les reconnoître.

Toutes ces maximes, qui sont les plus grandes vérités, font rarement impression sur l'esprit des Princes, ou de leurs Ministres. Il faut toute autre chose que des maximes & des préceptes, que l'éxemple même de ceux qui se sont perdus, pour s'être livrés à des Généraux sans conduite & sans expérience; tout cela ne sert de rien pour les corriger, si eux-mêmes ne servent de leçon aux autres par les infortunes les plus accablantes. Il fallut que les Romains perdissent deux ou trois batailles, pour revenir dans leur bon sens à l'égard du choix de leurs Généraux. Ils eurent recours à Fabius,

D 2 c'étoit

c'étoit un très-grand homme, sa conduite fut admirée. Ils s'en lassérent, & retombérent dans les mêmes défauts dans un tems de crise, & où la situation de leurs affaires demandoit l'expérience la plus consommée: j'entens parler ici de la bataille de Cannes.

Ces Romains tant vantés, préférent un fanfaron, la lie de Rome, le plus vil & le plus indigne de tous ceux du Sénat; ils le préférent, dis-je, à un Fabius, à un Emilius, & à tout autre plus digne de commander. Ils jettent les yeux sur le fils d'un boucher, qui avoit lui-même éxercé le métier de son pére; ils le croient capable de réussir, & de triompher d'une armée composé de soldats intrépides, & commandée par le grand Annibal. Fabius prévit ce qui devoit arriver de cette conduite du peuple & du Sénat. Emilius, qui étoit un homme sage, prudent, & capable de conduire une défensive, disoit avec Fabius, qu'il falloit attendre du tems, & ne rien mettre au hazard contre une armée qui alloit se ruiner, & à qui il ne restoit d'autre ressource pour se sauver, que celle de son désespoir. L'on sait ce que peuvent en cette occasion des troupes animées par des avantages précédens contre le grand nombre qui manque de Chef. Mais Varron, qu'on lui donna pour Collégue, fut d'un avis tout contraire. Il fut lui seul écouté & applaudi de la multitude, parce qu'il la flatta d'une pleine victoire. Car les Varrons se croient capables de tout, parce qu'ils n'ont l'expérience de rien; ils promettent hardiment la victoire, & à deux pas de là la tête leur tourne. La perte de celle de Cannes a rendu ce boucher fameux dans l'Histoire. Cette disgrace, une des plus tristes & des plus terribles que les Romains aient jamais éprouvées, les rendit plus sages & plus justes dans le choix de leurs Généraux: ils emploiérent les plus habiles, & laissérent là les ignorans.

Les Carthaginois, réduits à l'extrémité, par l'ignorance & la bêtise de Hannon, avoient eu recours peu de tems avant la guerre des étrangers à la capacité & à l'expérience d'un simple Officier Lacédémonien, qui sauva Carthage sur le point de sa décadence. Cette victoire leur apprit que les fautes des mauvais Généraux peuvent être réparées par le choix & la sage conduite des bons; n'auroit-on pas crû qu'ils ne s'écarteroient jamais de cette maxime? Ils l'oubliérent pourtant, quoiqu'il n'y eût qu'un espace de cinq ou six ans entre la guerre de Régulus, & celle des soldats rebelles d'Afrique. Il ne leur importoit pas moins de choisir un Chef capable contre ceux-ci, que contre les Romains. A qui s'adressent-ils pour commander contre ces révoltés intrépides? A un personnage tout à fait indigne. Notre Auteur nous le représente sous cette parure. Pour ce qui est d'Amilcar, ils le laissent là: sa longue expérience dans les armes, ses talens, son génie admirable pour la guerre, le souvenir de tant d'heureux succès, de tant d'expéditions militaires, auroient dû les engager à choisir le même homme; ils n'y pensent pas: sont-ils réduits à ne savoir plus où se prendre ni que devenir, ils ont recours aux gens de bien. Ils reconnoissent leur sottise; mais à peine le mal est-il réparé, qu'ils y reviennent encore: l'envie & la cabale reprennent le dessus sur le mérite. Rien n'est plus ordinaire dans un Etat Monarchique. On donne des dégoûts à un homme dont on médite la ruine, pour l'obliger à quitter, ou l'on le laisse sans presque aucunes troupes pour le mettre hors d'état de rien faire, pendant que le Chef, qu'on cherche à favoriser, se trouve lui-même en pouvoir d'agir. Combien d'exemples pourrois-je rapporter de ce mauvais manége! Notre Histoire seule m'en fourniroit une foule presque à chaque campagne: mais quel est le lecteur, qui ait besoin qu'on les lui cite?

OBSERVATIONS

Sur la bataille d'Amilcar contre Mathos & Spendius.

§. I.

Eloge d'Amilcar Barcas, pére d'Annibal.

CEtte bataille d'Amilcar Barcas, contre les troupes rebelles de Carthage, mérite par son importance que je raméne tout pour l'éclaircir & la déveloper. La science paroît ici dans toute son étenduë. C'est un grand homme, un excellent Chef de guerre qui agit & qui manœuvre ; en un mot c'est le maître & le pére du grand Annibal, & celui qui tint les Romains si fort en cervelle vers la fin de la premiére guerre Punique, qui fait dans celle-ci tout ce qu'on peut attendre du plus profond & du plus rusé de tous les hommes. On diroit par toute la conduite de ce guerrier habile, qu'il étoit le maître des événemens ; qu'il en disposoit, qu'il les faisoit naître, & toujours par les moiens les moins prévûs.

L'on peut voir par ce qu'il fit dans cette guerre, qui est digne de toute l'attention des gens du métier, que ce n'est pas le nombre que les grands hommes mettent en considération, ni la valeur même des troupes qu'ils ont à combattre, puisque celui-ci avoit en opposition des soldats dressés de même & formés de sa main, & qui donnérent tant de peine aux Romains ; mais la bonne conduite, l'ordre & la direction. Il ne doit rien au hazard ni à la fortune, mais tout à lui-même ; les Thersites devenoient des Achilles entre ses mains. Une armée, presque toute composée de Citoiens de Carthage, toujours foible & toujours inférieure à l'ennemi aguerri & discipliné de longue main, ose affronter de tels soldats, & en avoir raison, tant qu'elle a un tel homme à sa tête. De quoi l'éducation n'est-elle pas capable ? Et quelle est la force d'une armée qui s'abandonne & qui met toute sa confiance en son Général ? Je ne sai si un juste estimateur de la gloire militaire ne jugera pas en faveur du pére contre le fils. Les victoires du premier n'avoient pas le brillant de celles du second, quoique tous les deux fussent également solides, & profonds dans leurs manœuvres, dans la justesse de leurs mesures, dans les desseins de leurs entreprises, & dans l'art de vaincre.

Le fils suivoit constamment les principes & la méthode du pére, qui l'avoit instruit dans ce grand art. Tous les deux également fins & rusés dans leurs ordres de bataille. Il n'y eut jamais deux hommes plus capables de dresser & de former de bonnes armées, de les discipliner, & de les contenir dans l'observation exacte des loix militaires. Les châtimens, loin de leur attirer l'aversion de leurs soldats, étoient respectés, parce qu'ils étoient toujours justes & conformes aux délits, comme les récompenses aux belles actions.

Leur adresse à gagner le cœur & la confiance de leurs troupes, & à se les conserver fidéles & inviolables, sans qu'on ait ouï parler de trahison, ni de révolte, ni de transfuges, venoit bien moins d'industrie & de finesse, que de l'opinion où elles étoient du mérite de leur Général. Le pére & le fils avoient ces vertus militaires

communes ensemble, dans le plus haut point où elles pouvoient aller ; mais celui-ci en avoit plus besoin que le premier, qui ne manqua jamais de secours de troupes & d'argent. La guerre d'Amilcar étoit celle de la République ; on auroit dit que celle d'Annibal étoit la sienne propre, & que sa patrie n'y prenoit aucun intérêt, quoique son élévation ou sa décadence dépendît du bon ou du mauvais succès de ce Chef célébre. Malgré tout ce que je viens de dire à l'avantage de ces deux grands hommes, le fils n'est pas au-dessus du pére par rapport à leurs guerres.

La défensive fut toujours le partage de celui-ci. Il n'eut jamais que de petites armées à commander, & si disproportionnées aux forces de ses ennemis en Sicile & en Afrique, qu'on est surpris & saisi d'admiration de voir qu'il s'en soit démêlé avec tant de gloire, d'adresse & de prudence. Un si grand homme pourtant, dont le mérite ne pouvoit être inconnu à ses Citoiens, fut tellement négligé, qu'il l'eût été toujours, si l'extrémité de leurs affaires ne les eût obligés d'y avoir recours ; ne seroit-ce pas l'envie & la cabale, plutôt que l'ignorance de ses vertus militaires, qui le laissérent inutile pour la gloire de son païs, & ne l'emploiérent que lorsqu'il fallut combattre pour le salut ? C'est dans ces cas d'extrémité que les envieux cédent & se démasquent. Ils se réunissent tous, ils recourent aux hommes de bien. On verra qu'il fut *l'ancora sacra* de sa patrie, cette ancre, que chez les Anciens l'on n'emploioit que dans les cas d'une extrême nécessité. Lorsqu'on jette cette ancre, ce n'est pas pour faire route, pour courir au large & affronter les flots, mais pour tenir ferme & leur résister. Barcas fut donc cette ancre sacrée, qui résista si longtems avec des forces si médiocres contre la puissance des Romains, pendant les trois derniéres années de la premiére guerre Punique ; il ne servit pas moins dans celle d'Afrique, où sa grande capacité dans la défensive le conduisit ensuite à combattre à visage découvert, & à agir offensivement avec des forces que tout autre Capitaine n'eût jamais osé mener en campagne.

Ce qui fait le grand & le beau d'une guerre, dans l'opinion des Savans militaires, est sans difficulté la défensive ; il faut infiniment plus d'adresse, plus d'esprit, d'intelligence & de courage que dans l'autre : cependant on y attache moins de gloire, on s'en forme une idée moins grande & moins brillante que de celle où nos forces nous mettent en état de porter des coups, de donner des batailles, & de faire des conquêtes. La guerre d'Annibal étoit de cette nature, il savoit vaincre ; mais profita-t-il jamais de tels avantages ? Ce fut le défaut capital de ce grand Capitaine, & le défaut qui le met au dessous de son pére. C'est ce que nous ferons voir dans le cours de ces observations. Arrêtons-nous maintenant sur les actions de celui-ci. On va voir qu'il n'y eut jamais une guerre plus difficile, plus embarassante, plus féroce, plus cruelle, d'une conduite plus savante & plus profonde, où il soit arrivé des choses plus mémorables, & d'où l'on puisse tirer de plus belles instructions pour la conduite des armées.

Il y a trois choses à observer dans cette bataille d'Amilcar ; le passage du fleuve, la marche aux ennemis, & l'action qui fut la suite & le sujet de cette marche : trois faits célébres sur lesquels nous ferons des remarques & des observations méthodiques, sans négliger tout ce qui peut dépendre de nous pour plaire à nos lecteurs.

§. II.

§. II.

Passage du Macar.

L'Etat presque désespéré où les affaires des Carthaginois se trouvoient, demandoit des remédes extrêmes. Amilcar ne vit que trop qu'il falloit les mettre en œuvre, chercher ou faire naître les occasions plutôt que de les attendre du tems. Il se voioit très-inférieur à ses ennemis, quoiqu'il ne le fût pas dans la nature des armes; mais la confiance qu'il avoit en ses troupes, dont il étoit aimé, autant qu'en son intelligence, qu'il sentoit bien, étoit un puissant motif pour l'engager à entreprendre: sa cavalerie étoit bonne, l'ennemi n'en avoit point, ou très-peu; il n'en paroît point ici. Il s'étoit pourtant embarqué dans la plaine, dans la vûe de s'opposer au passage du fleuve, & de défendre le pont qui étoit dessus. C'étoient deux objets importans, il s'en tint à celui-ci, & négligea l'autre. Les Carthaginois résolus de tout risquer, puisqu'ils n'avoient plus que cela à faire, songent à traverser le fleuve. Après cela nulle espérance de retraite, ni de salut à attendre que dans la victoire. Barcas ne l'ignoroit point. Rien ne l'inquiétoit moins que cela, c'étoit déja un pas pour la victoire: dans certains cas il est toujours bon de mettre les soldats dans la nécessité de vaincre. Quelles plus fortes armes que cette nécessité! On dispute le terrain, on le vend à petite mesure & bien chérement, lorsque notre vie & notre salut en dépendent.

La difficulté de l'entreprise & l'espérance de réussir étoient toutes dans le passage du fleuve. Cet obstacle levé, tout devenoit aisé au Général Carthaginois; il s'y porte justement dans l'endroit qui paroissoit le plus difficile & le plus impraticable en apparence, & celui qui pouvoit le moins faire soupçonner qu'on songeât à le traverser, c'étoit à son embouchure dans la mer. Ce passage inquiétoit uniquement Barcas, tout le reste lui paroissoit applani. Il étoit déja instruit de la nature du païs. C'est la premiére chose dont les Généraux doivent prendre connoissance par rapport à l'ennemi. Dans cet état de doute & d'inquiétude, il se souvient que lorsque certains vents soufflent, la mer & les flots comblent & assablent le Macar à son embouchure, le rendent guéable & facile à traverser. Il reste dans son camp entre la mer & les montagnes, & attend l'opportunité du vent. Dès que le tems fut venu, il décampe diligemment, marche droit au fleuve, le traverse sans peine, & marche à l'ennemi avant qu'il en ait la moindre nouvelle: tant il se croioit assûré à couvert de cette barriére.

Je m'assûre que les gens du métier & les Savans qui n'en sont pas, seront bien aises que je donne la marche conjecturée de ce grand Capitaine: je dis la marche conjecturée; car on ne la devineroit jamais sur les paroles Gréques de l'Auteur, ni sur la version Françoise. Il faut avoir recours au premier ordre de bataille, aux mouvemens de cette armée en présence de l'ennemi, à leur promptitude & à leur simplicité, toutes choses qui indiquent une marche méthodique, formée & réglée selon l'ordre sur lequel Barcas se résolut d'abord de combattre; & c'est plus particuliérement dans les plaines qu'on doit emploier cette méthode pour aller à l'ennemi. L'on ne doit même jamais s'en écarter, à moins qu'on ne fût assûré de rencontrer l'ennemi sur la marche; alors on change de méthode dans la distribution de chaque arme, selon les variations du païs où l'on se trouve.

§. III.

§. III.

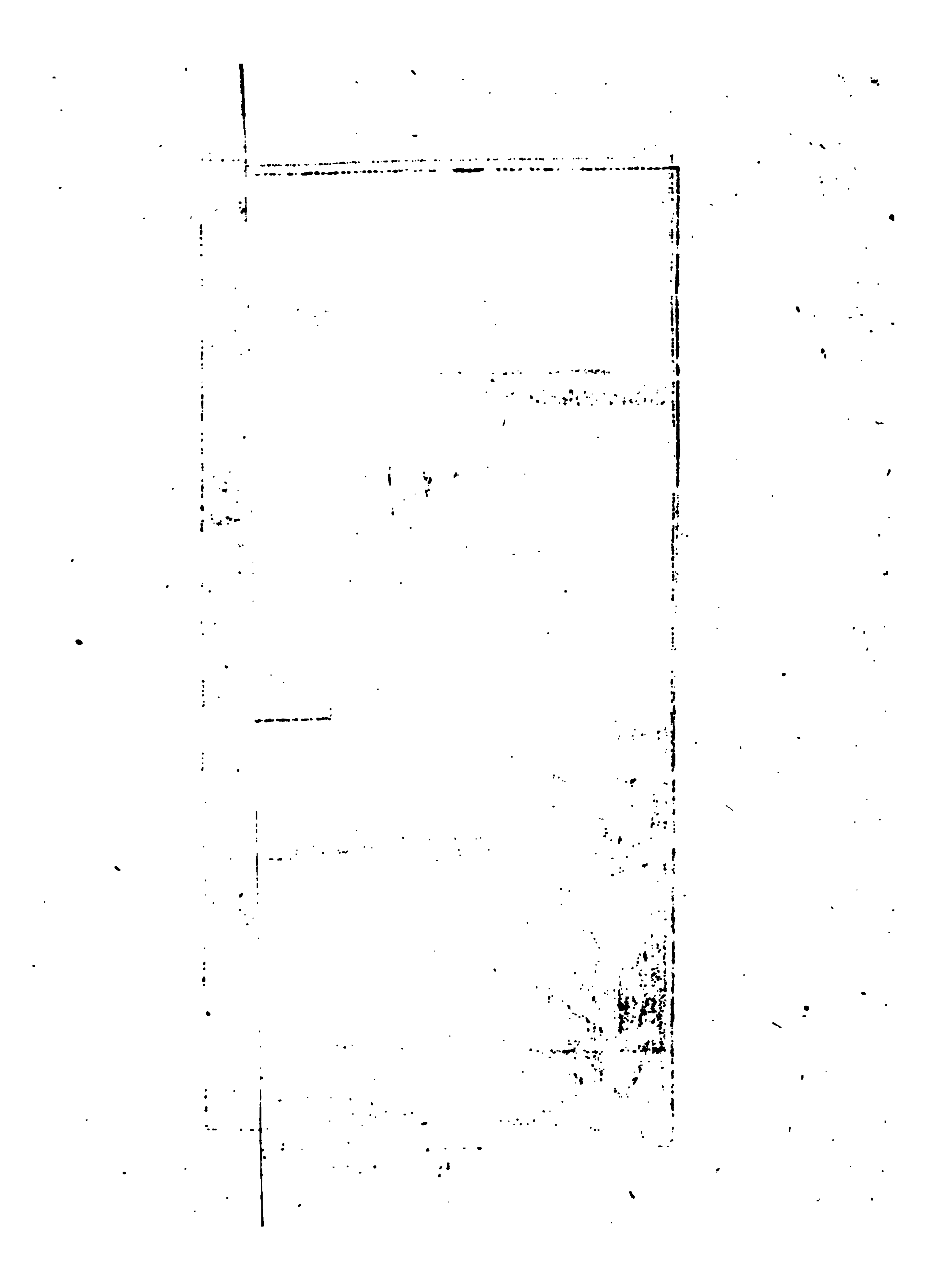
Marche d'Amilcar.

LA ſcience des marches fait l'eſſentiel & le capital de celle des grandes manœuvres. Il eſt certain qu'elles forment le jugement & le coup d'œil, ou du moins elles le perfectionnent, & nous accoûtument à juger des avantages d'un païs, tant par rapport à nous que par rapport à l'ennemi; c'eſt à proprement parler la dialectique militaire. Rien ne rafine davantage la raiſon, & ne conduit plus loin dans les grandes évolutions, dans la connoiſſance des campemens & de la tactique. On va à tout cela par dégré, & ſans qu'on s'en apperçoive. C'eſt pour cette raiſon que j'écrirai de cette ſavante partie de la guerre, & que je ne négligerai aucune occaſion d'en traiter & de l'approfondir par principes & par méthode, autant que j'en ſuis capable.

Amilcar avoit de grandes précautions à prendre dans ſa marche, & bien des choſes à conſidérer; le lieu, le tems, le ſoupçon & le deſſein de l'ennemi. Les plaines lui étoient très-favorables. Le fleuve ne lui étoit pas moins avantageux pour couvrir ſes bagages, & s'empêcher d'être débordé & envelopé à ſa gauche. Auſſi le longea-t-il toujours en le remontant. Voilà les meſures de cet habile guerrier, quant aux lieux ſur leſquels il régla ſa marche. Quant au tems, il s'apperçut bien qu'il preſſoit, & qu'il n'en avoit pas de reſte pour faire ſon coup. Il eſpéroit par ſa diligence d'attaquer Spendius, avant la venue de l'armée qui campoit près d'Utique, & qui accouroit en hâte au ſecours de l'autre. Il ſe trompa à cet égard, mais non pas dans les meſures qu'il prit pour finir promptement & déciſivement cette affaire. Il dût beaucoup à ſa marche; elle étoit ſi bien ordonnée & ſi nette pour les mouvemens qu'il avoit à faire, qu'il pouvoit ſe trouver en bataille dans preſque un inſtant, & par des mouvemens très-ſimples à ſes colonnes.

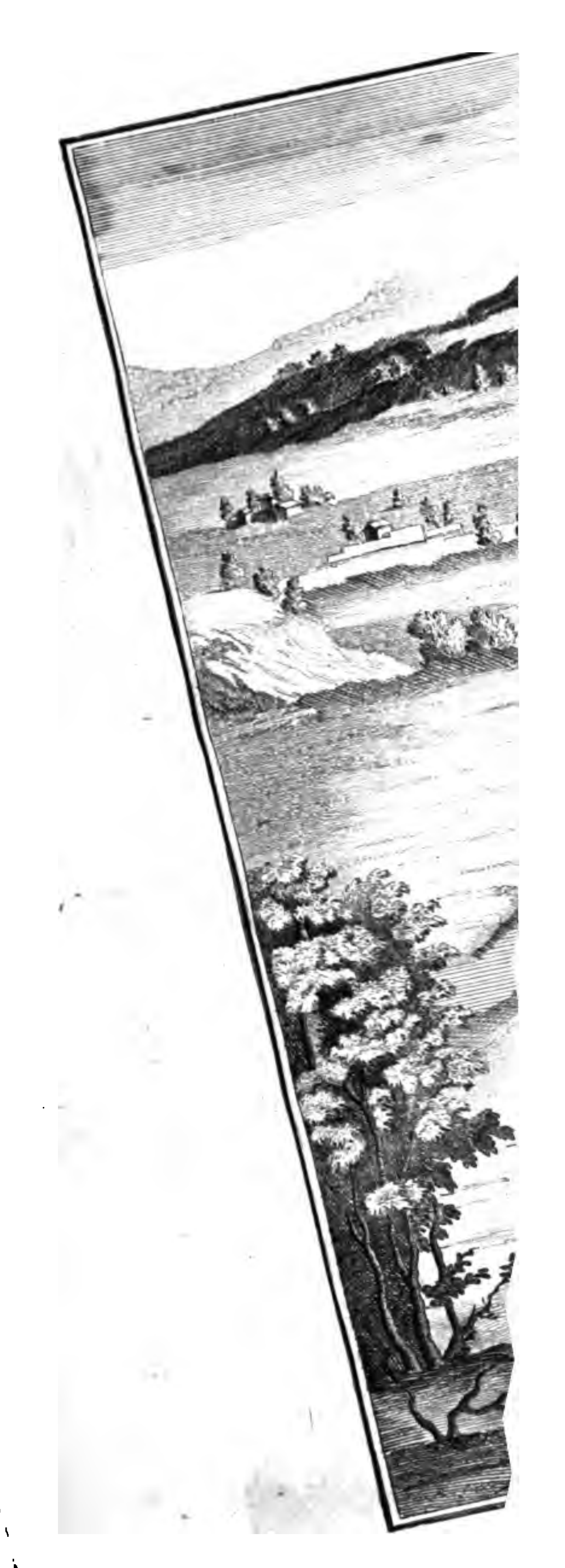
Comme il ne s'imaginoit pas que le corps, qui étoit ſous Utique, pût être à tems pour ſe joindre à Spendius, il crut que n'aiant d'abord à combattre que contre celui-ci, il le battroit infailliblement, en lui oppoſant une ligne d'éléphans, & ſa cavalerie en ſeconde ligne, dont le Général rebelle manquoit abſolument, & les eſcadrons entrelaſſés de ſon infanterie légére, ſoutenus de ſes troupes peſamment armées, en troiſiéme ligne. Celle-ci, qui étoit tout ce qu'il avoit de meilleur, il la poſta de la ſorte, n'étant peut-être pas aſſûré de n'avoir en tête que l'armée qui campoit ſous la ville. Il mit ſa phalange à dos de ſa cavalerie à tout hazard, pour la tourner contre ceux qui viendroient du côté d'Utique, ne pouvant s'imaginer qu'ils ſe joigniſſent à Spendius, parce que le bon ſens & les régles de la guerre éxigeoient qu'ils le priſſent en flanc & ſur ſes derrieres, pendant que ceux de la ville l'attaqueroient de front. De cette maniére il faiſoit front des deux côtés. Cet ordre étoit admirable & très-ſenſé; ſa premiére ligne d'éléphans, dont Spendius étoit auſſi dénué que de cavalerie, devoit rompre les troupes de ce rebelle, & ſa cavalerie ſurvenant là-deſſus, aidée de l'armure légére, le tirer bientôt d'embarras, pour n'avoir enſuite à faire qu'à ſe délivrer du corps qui le prendroit à dos.

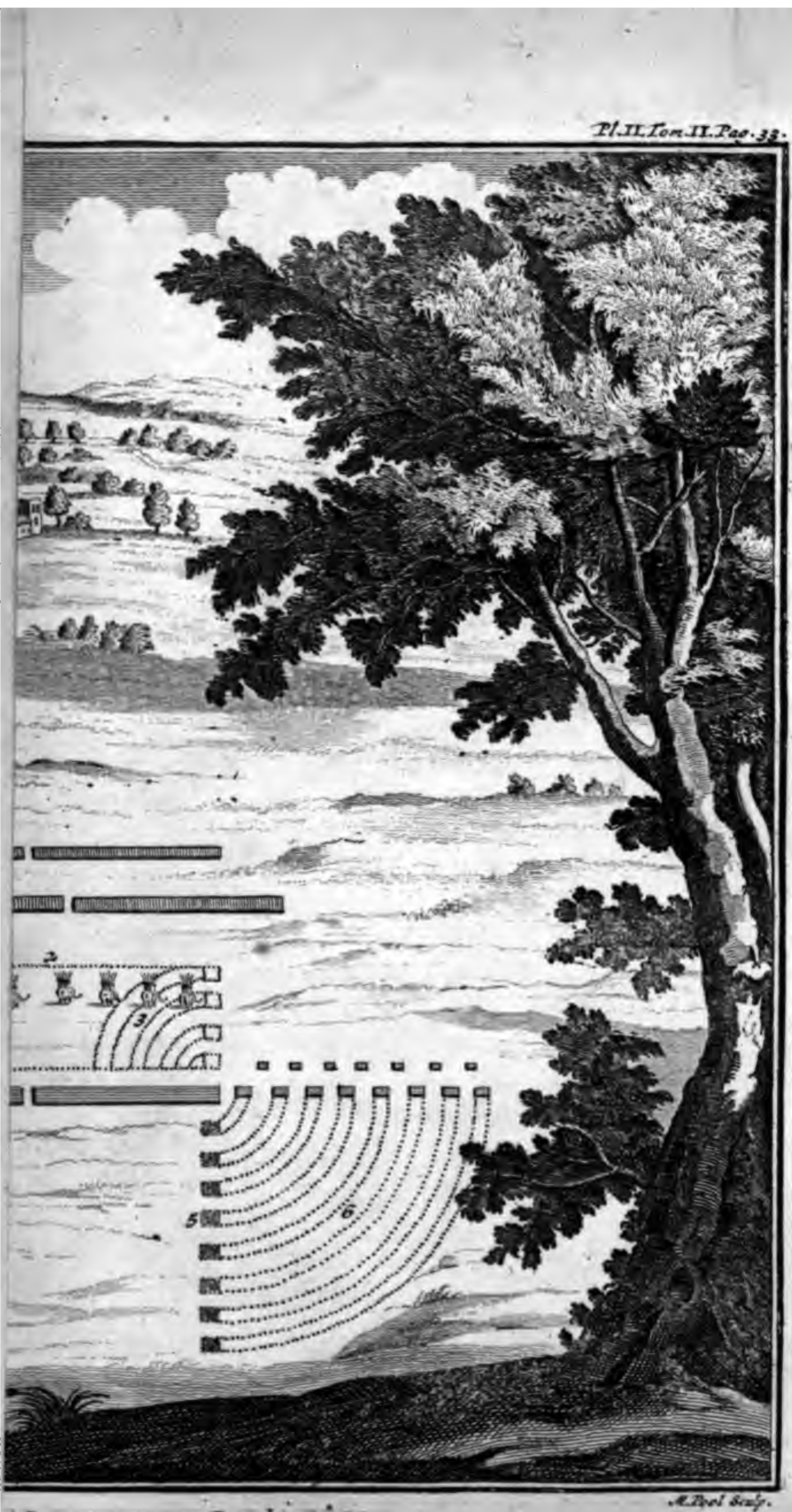
Sur ces ſages conſidérations, il marche à la ville droit aux ennemis, ſur quatre colonnes, qu'il dût partager également en infanterie & en cavalerie. Les éléphans (2), à la tête de tout ſur pluſieurs files. Les colonnes marchoient à certaine diſtance l'une de l'autre, & égale au terrain qu'elles devoient occuper pour ſe ranger en bataille tout d'un tems, & d'un même mouvement. A la colonne de la droite, la cavalerie (3) en faiſoit la droite. Les eſcadrons à la queuë les uns des autres, à une diſtance égale à leur



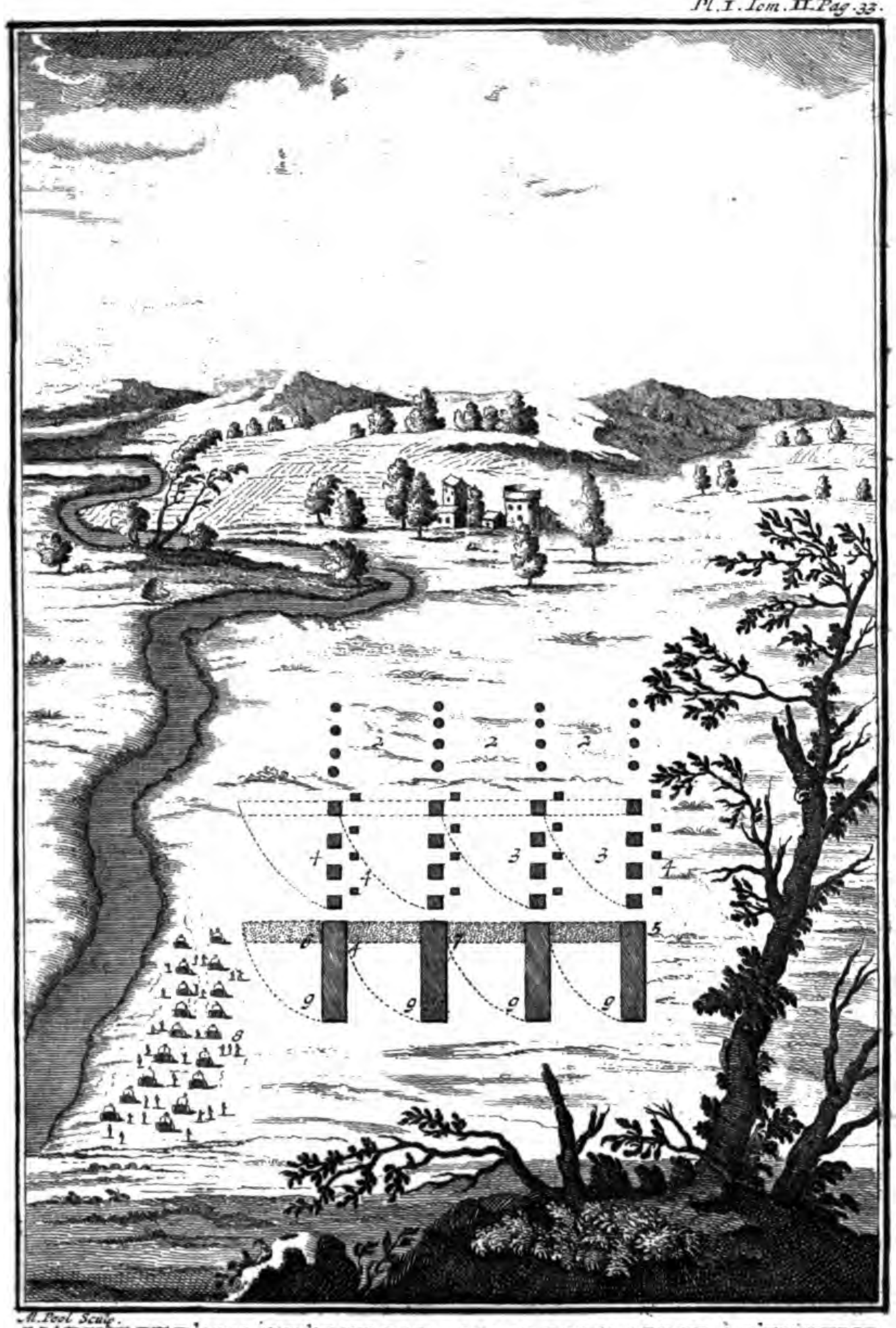
H

A science d
Il est certai
perfectionnent,
rt à nous que
ire. Rien ne ra
volutions, dans l
par dégré, & san
cette savante parti
& de l'approfondi
Amilcar avoit c
à considérer; le li
étoient très-favora
bagages, & s'emp
toujours en le rem
sur lesquels il régl
qu'il n'en avoit pa
quer Spendius, ava
roit en hâte au sec
sures qu'il prit pou
à sa marche; elle é
faire, qu'il pouvoi
mens très-simples à
Comme il ne s'
tems pour se joindr
celui-ci, il le battr
valerie en seconde li
drons entrelassés de
en troisiéme ligne.
la sorte, n'étant pe
la ville. Il mit sa p
tre ceux qui viendr
sent à Spendius, p
prissent en flanc &
front. De cette ma
très-sensé; sa premi
valerie, devoit rom
aidée de l'armure lé
qu'à se délivrer du
Sur ces sages con
lonnes, qu'il dût pa
à la tête de tout sur
de l'autre, & égale a
d'un tems, & d'un
faisoit la droite. Les





ES REBELLES D'AFRIQUE.



M. Pool Sculp.

MARCHE DE L'ARMÉE D'AMILCAR BARCAS POUR ALLER À L'ENNEMI.

leur front, distance qu'on ne sauroit trop conserver lorsqu'on va à l'ennemi, ou qu'on craint qu'il ne tombe sur la marche. C'est un *pensez-y bien* à ceux qui se mêlent des marches. Les armés à la légére (4) dûrent suivre à côté & sur les flancs des escadrons, ou derriére les éléphans. L'infanterie (5) formoit une colonne sur une même ligne droite à la queuë de la cavalerie.

La colonne de la gauche (6) rangeoit le fleuve dans le même ordre que celle du centre (7). Il y a apparence que les équipages (8) prirent à gauche le long du Macar. Cela est dans les régles. Les points (9) marquent les mouvemens ou les conversions des colonnes pour se mettre en bataille, & marcher à l'ennemi.

L'armée de Spendius étoit campée sous les murs de la ville, comme je l'ai dit plus haut, peu éloignée du pont, qui n'étoit pas le principal sujet de la marche de Barcas, quoique ce passage fût de grande importance; par ce qu'il ne doutoit point que la jalousie du pont n'obligeât Spendius de décamper & de venir à sa rencontre, & que quittant par là l'avantage de son poste, il ne lui donnât celui de le combattre dans la plaine favorable à sa cavalerie. S'il ne prenoit ce parti, Barcas attaquoit le pont & s'en rendoit le maître, & par la prise de ce passage les rebelles se voioient privés du seul endroit par où ils pouvoient tirer les secours qui leur venoient d'Utique, & du païs en delà & en deçà du Macar. Spendius, pénétrant ce dessein, s'avance de ce côté-là, & marche droit aux Carthaginois. Sur ces entrefaites le secours arrive, Amilcar n'en parut pas déconcerté, un habile Général ne l'est jamais. La plaine favorisoit les mouvemens qu'il avoit à faire pour agir selon l'événement. Par tout ce que je viens de dire, on peut juger que le Carthaginois, qui avoit pourvû à tout, ne se trouva point embarassé.

Il craignoit, comme je l'ai déja dit, que les quinze mille hommes qui venoient d'Utique ne vinssent tomber sur ses derriéres; mais s'étant apperçû, contre son opinion, que bien loin de prendre ce parti, & de profiter d'un si grand avantage, ils s'étoient joints aux dix mille de Spendius, & qu'ils formoient une seconde ligne derriére, il se trouva extrêmement soulagé de ses craintes par cette bévûe; il se régla sur cette disposition. Il fallut donc changer son ordre, & opposer un bon front d'infanterie à celle de l'ennemi, & les éléphans à la tête de tout, selon la coûtume ordinaire. La victoire en dépendoit, car il lui suffisoit que la premiére des rebelles fût rompuë pour avoir raison de l'autre: la défaite de la premiére devant amener infailliblement celle de la seconde. Cela résolu, il ne perd pas un moment: car c'est dans ces sortes d'occasions que le tems est précieux. *Il change la disposition de son armée, fait aller ceux de la tête à la queuë; & aiant fait venir des deux côtés ceux qui étoient a la troisiéme ligne, il les oppose aux ennemis.*

§. IV.

Ordre de bataille.

IL nous importe d'expliquer comment tous ces mouvemens se firent, ce n'est pas la coûtume des Historiens de l'antiquité, non plus que celle des Modernes, d'entrer dans ces sortes de détails, quoiqu'ils dûssent le faire, lorsqu'ils rapportoient de grands événemens. Ce ne seront ici que des conjectures; mais elles sont plus que probables, puisqu'elles sont fondées sur des régles que je tire des Anciens mêmes.

La cavalerie, qui formoit d'abord la premiere ligne, après les éléphans (2), se remit en colonnes dans le même ordre qu'elle avoit marché: les deux de la droite firent un quart de conversion à gauche par les lignes ponctuées (3). Les deux du côté du

fleuve firent le même mouvement par leur droite, & coururent les lignes ponctuées (4). En même tems la phalange se met en bataille par les conversions (9) de la figure précédente, & marche de front pour occuper le terrain de la cavalerie, & s'approcher des éléphans. Cette cavalerie dut marcher par son flanc, celle de la droite à droit, celle de la gauche à gauche, passant par les aîles des pesamment armés, suivie de l'armure légére, où elle se posta en colonne (5). Les escadrons à la queuë les uns des autres, sans qu'il fût possible aux ennemis de connoître le véritable sujet de ce mouvement.

Amilcar fit ce remûment d'armes avec tant d'ordre & de rapidité, que je ne vois rien de plus simple & de plus admirable. Qu'on ne me dise pas que je donne ici mes imaginations, il ne pouvoit se mouvoir & changer son ordre par d'autres manœuvres que celles que je viens d'expliquer.

Les rebelles, trompés par tant de souplesses, & ne sachant que penser de cette ligne de cavalerie qui disparoissoit tout à coup, s'imaginérent que l'ennemi étonné de leur nombre songeoit à se retirer. Flattés de cette chimére, s'ils s'ébranlent à demi-formés; ils traversent les éléphans, où il paroît, par le silence de l'Auteur sur ces animaux, qu'ils ne firent pas grand mal, & fondent impétueusement & étourdiment sur les Carthaginois, lorsque la cavalerie cachée derriére les aîles de l'infanterie aux points (5), paroît tout à coup aux flancs de cette infanterie, & alignée avec elle par une conversion à droit & l'autre à gauche aux points (6). Voici le passage de Polybe, qui dispensera certains lecteurs de me croire visionnaire. *Mais dès que la cavalerie, la conversion faite, se fût jointe aux pesamment armés, & eût couvert tout le reste des troupes; alors les Afriquains qui combattoient épars & sans ordre, effraiés de ce mouvement extraordinaire, quittent prise d'abord, & prennent la fuite.* C'est que cette cavalerie & les armés à la légére débordant au-delà des aîles des deux phalanges (9) des rebelles, les doublérent & les envelopérent, ce qui fût la principale cause de leur défaite. Passons maintenant aux fautes des deux partis, si tant est qu'on puisse trouver un sujet de glose & de répréhension sur la conduite du victorieux.

§. V.

Fautes des deux partis.

TOut ce discours, diront quelques-uns, n'est qu'un perpétuel éloge du Général Carthaginois dans cette bataille. On y remarque le génie Afriquain fin & rusé, une grande profondeur de raisonnemens, & beaucoup d'intelligence dans les grandes évolutions; on avouë tout cela: cependant si on examine en rigueur cette entreprise, on comprendra aisément qu'elle est téméraire & imprudente, ou du moins qu'elle approche fort de l'un & de l'autre défaut. Le passage du fleuve, qu'on ne disputoit point à Barcas, n'a rien de fort extraordinaire; mais de s'être engagé entre deux armées & les places ennemis sans aucune espérance de retraite, s'il avoit du pire, & encore moins du côté de ses vivres, si la victoire ne lui en ouvroit les routes, on doit avouër, continueront-ils, qu'il y a de l'imprudence & de la témérité dans cette conduite, & que mes éloges ne sont fondés que sur l'événement.

Ce raisonnement est éblouissant & peu solide. Personne ne blâme plus haut que moi ceux qui font la sottise de juger d'une action par l'événement. On sait que l'événement est le docteur des fous, il n'y a rien de plus vrai que cette maxime. Le monde est tout rempli de gens, qui n'ont pas d'autre docteur, au lieu qu'on n'en trouve que par-ci par-là qui sachent distinguer un fait de conduite d'avec un fait de hazard;

notre

notre modestie n'en souffrira pas, quand nous nous mettrons de ce petit nombre.

La conduite de Barcas dans cette grande entreprise, est exemte de tout reproche. Le passage du Macar étoit une chose nécessaire & inévitable. Il n'y a rien à reprendre contre la nécessité; sur tout lorsque cette nécessité, qui nous oblige à tout oser, est suivie de tout ce que l'adresse & l'intelligence ont de plus profond & de plus achevé dans le métier. On conviendra que l'extrémité où se trouvoient alors les Carthaginois, les engageoit aux derniers efforts, à tout hazarder, & à mettre tout en risque. Ils ne voioient pas d'autre parti à prendre. La prudence, en cette occasion, eût dégéneré en imprudence. Ils étoient comme assiégés dans leur Capitale, leurs places aux environs entre les mains de leurs ennemis, nulle communication avec les autres. Un Etat qui touche aux derniers périls, mais dont le courage subsiste encore, trouve toujours les moiens de se relever, dès qu'il cesse de recourir à la défensive pour agir offensivement, quoiqu'avec des forces très-médiocres. Mais peut-on appeller ces forces médiocres, lorsqu'elles sont commandées par le plus grand Capitaine que ce siécle ait porté? Ces sortes de gens s'engagent-ils témérairement & imprudemment contre un ennemi, qui bien que supérieur en nombre & même par la valeur de ses troupes, leur est inférieur en habileté?

Les Carthaginois se voioient dans l'état du monde le plus déplorable, & dans une telle nécessité de toutes choses, qu'il leur étoit également impossible de faire la paix & de soutenir plus longtems la guerre. Il n'y avoit pour eux aucune espérance de salut, que dans l'audace & la témérité d'une entreprise où il s'agit du tout. Car enfin lorsqu'on est réduit à hazarder toutes les forces d'un Etat, tout ce qu'il a de ressources, sans aucune espérance d'en revenir jamais si l'on est vaincu, je ne vois rien de plus triste & de plus malheureux. Tel étoit cependant alors l'état de Carthage.

Je veux que cette retraite fût impossible après le passage du Macar, comme en effet elle l'étoit, Barcas ne s'étoit pas embarqué dans cette entreprise pour se retirer. A la vérité ses troupes n'étoient pas à beaucoup près si braves, si aguerries, ni si nombreuses que celles de ses ennemis. Mais celles-ci n'avoient pas, ce qu'avoient celles-là, un guerrier à leur tête le plus habile & le plus renommé qui fût alors dans le monde, un guerrier capable de les tirer des plus grands dangers & des embarras les plus incommodes; un guerrier enfin qui trouvoit des ouvertures & des ressources où tout autre n'auroit sû que faire ni que tenter.

Un Général moins habile & moins entreprenant que lui, fût resté dans une honteuse défensive contre des forces si supérieures. Le fleuve lui eût paru tout aussi redoutable qu'une vaste mer, il ne l'eût jamais traversé; & s'il l'eût passé, il se seroit crû perdu. Il eût laissé prendre les places les unes après les autres, & cédé peu à peu jusques sous les murs de Carthage. Ces sortes d'exemples sont assez communs, nous en avons un tout récent & de nos jours, sans remonter si haut que la guerre d'Afrique. Il n'appartient qu'aux grands hommes de soutenir une défensive, & de rendre inutiles tous les efforts de l'ennemi, en la tournant en offensive, d'être hardis sans être téméraires, & de ne pas prendre pour conseils de la prudence les vûes timides d'une circonspection outrée. Combien y a-t-il de Généraux qui commettent des fautes énormes dans la défensive, avec une pleine persuasion qu'ils agissent selon les régles de la prudence? Ils continuent toujours de reculer tant qu'il leur reste du terrain; ils font gloire de ces mouvemens retrogrades. Si l'ennemi n'a pris que quatre bonnes places, lorsqu'il en pouvoit prendre six, c'est leur sagesse qui l'a resserré dans ces bornes. Ils n'ont jamais pensé à sauver les deux autres; & à les entendre, c'est à l'excellence de leur conduite que l'on est redevable de leur conservation.

Barcas étoit en grande estime parmi les rebelles. Ils avoient tous servi dans son armée en Sicile. Puisqu'ils connoissoient sa façon de faire la guerre, ils devoient s'en défier, & se précautionner plus qu'ils ne firent. Ils savoient qu'il ne pouvoit traverser le Macar qu'à son embouchure: pourquoi n'y pas envoier un corps de troupes pour observer les mouvemens de l'ennemi, & s'opposer à son passage? Ils n'avoient rien à craindre de leur pont, tant qu'ils l'auroient à leurs derriéres, à cause des montagnes qui ne permettoient pas d'en approcher du côté où Barcas s'étoit campé. Il falloit nécessairement qu'il traversât la riviére, pour s'en rendre le maître, par la plaine où étoient les ennemis. C'étoit la seule ressource qui lui restoit, puisque les passages des montagnes étoient encore plus difficiles à surmonter, & plus favorables aux rebelles, dont toutes les forces consistoient dans leur infanterie. Barcas ne pouvant pas prendre raisonnablement ce dernier parti, ils devoient bien voir qu'il falloit nécessairement qu'il embrassât l'autre: rien ne leur étoit plus aisé que de réduire le Général Carthaginois à ne savoir où se prendre pour sauver sa patrie.

Cette premiére faute des rebelles pouvoit avoir des suites moins fâcheuses, & tourner sur Barcas même, s'ils eussent été plus habiles & moins étourdis. Dès que Spendius apprit qu'il étoit en deçà de la riviére, & qu'il marchoit droit à lui, ce n'étoit pas assez que de joindre à ses forces celles qui étoient sous Utique, il falloit en faire usage. Amilcar n'avoit en tout que dix mille hommes, & Spendius autant. Ce qu'il y avoit de plus à craindre étoient les éléphans, & il paroît que ces éléphans ne firent rien de remarquable, puisque Polybe les laisse là, & n'en dit rien dans le détail du combat. La cavalerie de Barcas étoit moins à craindre que les éléphans; que pouvoit-elle espérer contre une phalange composée de troupes aguerries, accoûtumées aux occasions, & capables de tout entreprendre? Mais je suppose que ce ne fût pas assez contre un homme comme Barcas, Mathos n'arrivoit-il pas avec quinze mille hommes? J'ai dit qu'il pouvoit tomber sur les derriéres des Carthaginois. Cette faute est inexcusable, en voici une autre qui est pire mille fois. Mathos se joint à Spendius, & forme une seconde ligne qui ne sert de rien à la queuë de l'autre; ils eussent dû donner plus d'étenduë à leur ordre, ajoûter un peu à la profondeur, laisser des issuës aux éléphans, comme il est propable qu'ils firent, & avec ce qui débordoit à leur aîle droite replier sur les flancs de Barcas, & enveloper toute sa droite. Qui peut douter qu'ils n'eussent réussi? Au lieu que la premiére ligne de Spendius étant renversée, elle devoit nécessairement jetter la confusion & le désordre dans la seconde; ce qui ne manqua pas d'arriver. C'est par de telle fautes que les petites armées battent les grandes. Elles ne sont pas pardonnables. Aussi sont-elles bien rares. On a vû pourtant un grand Capitaine y tomber très-lourdement: c'en Annibal à Zama; qui le croiroit?

§. VI.

Ordre de bataille sur lequel on doit combattre en allant à l'ennemi. Marche dans un païs de plaine, formée & disposée dans l'esprit de cet ordre.

IL y a plusieurs observations à faire à l'égard des marches d'armées, pour aller à l'ennemi par un païs de plaines, & pour le combattre dans ces sortes de terrains avec le désavantage du moindre nombre, & celui encore de se trouver entre deux armées. C'est le cas où nous avons vû qu'étoit Amilcar.

Il y a deux sortes de marches, au moins pour ce que j'ai à dire ici. Les unes sont franches & ouvertes, les autres sourdes & dérobées: mais le grand secret est de

les

les concerter sur de tels principes, qu'elles soient propres à tout événement, & qu'on ne se trouve pas plus embarassé dans celles-ci, si l'ennemi en est averti, que dans les autres, où l'on va à la franche guerre, ouvertement, & comme on dit, tambour battant. Mais les unes comme les autres doivent être également précautionnées & méthodiques; c'est-à-dire que les colonnes doivent être tellement disposées, qu'on puisse changer & varier l'ordre de la marche selon la nature du païs où l'on passe: car les plaines, quoique rases, ne sont pas toujours les memes. Mais ces changemens dans les colonnes d'infanterie & de cavalerie, que la nature du païs nous oblige de faire par rapport à un ennemi vigilant, & que l'on peut avoir sur les bras lorsqu'on y pense le moins, demandent beaucoup de méthode, de prévoiance & de circonspection.

La promptitude des manœuvres des colonnes, pour se ranger & se mettre en bataille tout d'un tems & d'un même mouvement, n'est pas difficile dans les plaines. Le Livre de Voltier nous fournit plusieurs éxemples qui méritent d'être lûs; mais l'on ne voit pas, & nous ne pensons pas avoir vû ni ouï dire qu'on ait jamais changé l'ordre de la marche, selon les variations considérables du païs, parce que l'ordinaire a toujours été, & l'est encore, de se régler dans la marche selon la commune façon de se ranger; & si le champ de bataille nous oblige à des changemens, selon l'avantage de chaque arme, on les fait sur les lieux après être arrivé; ce qui est très-délicat & très-dangereux en présence de l'ennemi, & fait perdre beaucoup de tems. C'est bien pis, si l'ennemi, nous épargne la peine d'aller à lui, & nous vient au-devant, pour nous attaquer & tomber sur la tête de notre marche; il faut alors renverser tout l'ordre de nos colonnes, afin que chaque arme se trouve en sa place; ce qui fait qu'elles se coupent & se confondent: & si l'ennemi, qui a son projet bien digéré dans la tête, donne sur ces entrefaites, on doit juger ce qu'il en peut arriver.

Il y a des régles générales à observer quand on marche à l'ennemi, comme des régles particuliéres qu'on applique au tems, aux lieux, aux occasions, au doute où l'on est de ses desseins, ou de ses craintes. On doit être dans une perpétuelle défiance dans la marche, de peur de tomber dans le même piége que l'on a destiné contre l'ennemi. Outre la distribution des colonnes de cavalerie & d'infanterie, que l'on doit disposer de telle maniére qu'elles puissent entrer les unes dans les autres, & passer dans les terrains qui peuvent être propres à chacune: il faut conserver les distances de l'une à l'autre, selon le terrain qu'elles occupent en hauteur, pour faciliter les conversions, pour se ranger & se former en ligne: ce qui mérite d'être bien remarqué. On ne doit pas avoir moins d'attention aux espaces des escadrons & des bataillons dans leur marche; mais comme on ne sauroit les conserver dans toute l'éxactitude des régles, quoiqu'ils soient importans & nécessaires, on remédie sans peine à ce défaut, en commençant à se ranger par le centre des lignes, en arrivant sur le champ de bataille. Cette méthode, que nous devons à M. de Puysegur, est excellente, & capable de réparer tout le défaut de la marche.

J'ai dit qu'il falloit régler la marche selon nos desseins & selon nos craintes, ou selon les desseins & les craintes de l'ennemi. Notre objet principal est de le combattre avant l'arrivée du secours. On doit considérer par où ce secours peut venir, & si nous ne l'avons pas sur nos flancs & sur nos derriéres; je dis sur nos derriéres, car il est rare qu'une armée, que nous avons sur nos flancs, & qui vient par un païs de plaine, ne puisse également tomber sur nos derriéres, pendant que nous serons exposés à une attaque de front. Amilcar ne se trouva-t-il pas dans ce cas? Et s'il ne fut pas pris à dos par ceux d'Utique, plus forts d'un tiers, ne pouvoit-il pas l'être en même tems que Spendius l'auroit attaqué de front? Aussi ce grand Capitaine s'étoit-il précautionné. La maniére dont nous nous rangeons aujourd'hui, ne nous permet gué-

guéres de faire front des deux côtés ; ce qui fait que nous ne nous hazardons guéres à des entreprises aussi hardies & aussi délicates que celle d'Amilcar.

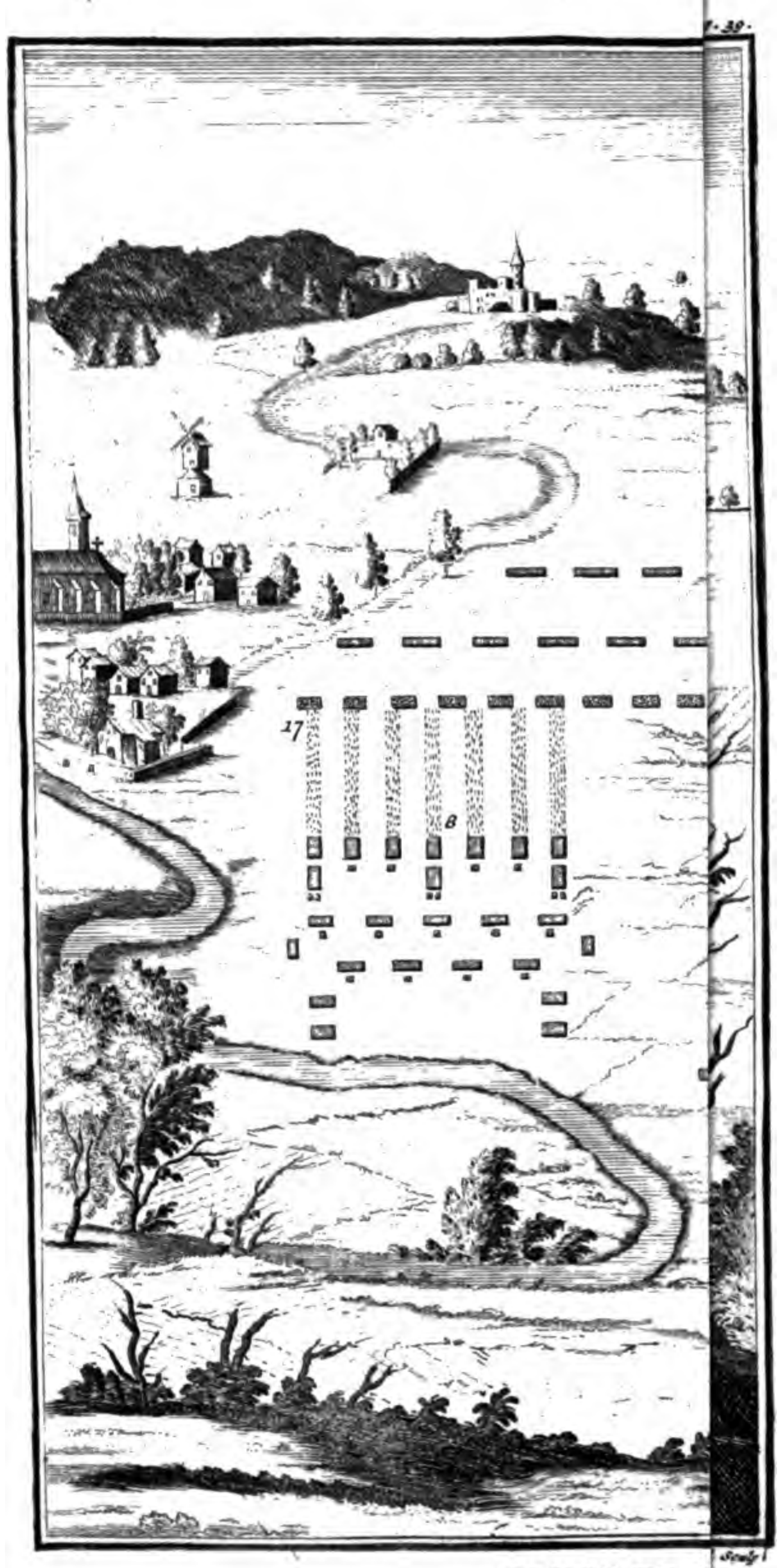
Ces sortes d'entreprises peuvent être mises au nombre de celles que l'extrême nécessité des affaires force de prendre, à moins que l'occasion ne soit si favorable, & les mesures si bien prises & si bien concertées, qu'on soit comme assûré de réussir, & que l'armée qui se trouve au voisinage de celui auquel l'on marche, ne puisse pas arriver assez à tems pour le secourir avant ou pendant le combat. C'est là le moment le plus dangereux pour celui qui attaque ; car lorsque le secours survient avant que l'affaire soit terminée, on court risque d'être battu, ou pour mieux dire, on doit s'attendre de l'être. Qu'on ne me dise pas que l'ennemi n'aiant aucune cavalerie à opposer à l'autre, quoique plus fort de la moitié en nombre de troupes, ne sauroit jamais résister contre cette arme dans un païs de plaine, c'est une très-grande erreur. La cavalerie est très-peu redoutable contre de l'infanterie bien menée & bien conduite, & rangée par colonnes ou par gros bataillons sur dix ou douze de hauteur, & en grand nombre. Je ne pense pas qu'on s'avise de me chicaner là-dessus. Il n'y a ni raisons ni éxemples pour me prouver, ou que la cavalerie puisse rien attenter contre une infanterie rangée de la sorte, ou qu'aiant osé le faire, elle ne s'en soit pas repentie.

Un Général d'armée, déterminé à entreprendre ces sortes de desseins, a besoin de toutes les forces de son esprit & de son courage pour ne pas manquer son coup. Son ordre de bataille doit être concerté de façon qu'il soit propre à tout événement. Le tems pour sa marche, il le doit si bien compasser qu'en partant dès l'entrée de la nuit, (car je le suppose à une bonne marche de l'ennemi,) il puisse arriver sur lui & le combattre une heure avant le jour ; ces heures ont toujours été & seront toujours, tant qu'il y aura du bon sens dans le monde, les heures du berger pour la victoire, lorsqu'il s'agira de surprises d'armées. De plus, comme je suppose que l'ennemi a une armée encore plus forte à deux pas de lui, qui peut venir à son secours, il faut se résoudre à attaquer & à charger de si bonne grace, que l'affaire puisse être terminée avant que l'armée de secours arrive, & qu'on puisse lui aller au-devant après l'affaire finie, si elle n'est qu'à une demie marche. Il faut outre ce que j'ai dit, forcer une marche ; mais comme les marches forcées sont sujettes à se rompre, & à désunir les colonnes, il faut marcher sur le plus grand nombre qu'il est possible, & cela n'est pas fort difficile dans les plaines. Ecoutons un de nos Maîtres en matiére de marches, comme dans le reste.

„ La marche est bien ordonnée, " dit-il, „ lorsqu'elle est réglée sur l'ordre de „ bataille sur lequel l'on veut combattre, sur le chemin que l'on a à faire, sur le tems „ qu'on a pour le faire ; que les troupes sont bien distinguées par bataillons, par escadrons, artillerie & bagages, & qu'on a éxactement calculé, combien d'hommes, de „ chevaux, de chariots peuvent passer de front. Un cavalier occupe cinq pieds de „ front, & huit de hauteur, un fantassin trois de front, & cinq de hauteur. On „ étend le front de la marche plus ou moins, par colonnes, par brigades, ou par escadrons, conformément à la longueur & à la largeur des chemins.

Avant que d'entrer dans le détail de la marche, il nous importe de présenter d'abord l'ordre de bataille sur lequel nous prétendrions combattre, si nous nous rencontrions dans une situation semblable à celle du grand Amilcar. Il n'y a pas de meilleur moien pour bien juger de l'une, que d'être bien au fait de l'autre. Je voudrois pouvoir mettre dans un plan plus étendu le nombre des bataillons & des escadrons de chaque brigade : mais il suffira de s'imaginer que celles de la cavalerie sont de douze escadrons, & celles de l'infanterie de huit bataillons : c'est le moins, selon moi, que l'on puisse donner à celles-ci ; car si elles étoient de dix, ce seroit encore mieux.

J'ai



ORDRE DE B

J'ai donné dans mes observations sur la bataille d'Adis, dans l'article des surprises d'armées, les précautions que l'on doit prendre pour couvrir une marche à l'ennemi : elles sont ici les mémes, & n'aiant rien de plus à dire, il seroit inutile de les répéter. Le lecteur peut y recourir, s'il n'en a pas une idée bien nette.

Je suppose ici que l'ennemi n'a pas moins négligé son avantage, que les Généraux rebelles contre Barcas, & que les deux armées se sont jointes pour combattre ensemble & ne former qu'un seul ordre de bataille. Je mets de la cavalerie dans cette armée, pour m'accommoder au tems où nous vivons, qui ne permet pas d'avoir des armées qui en soient tout à fait dénuées. On trouveroit cela fort étrange, & avec raison, à moins que la guerre ne se fît dans des montagnes, comme les Alpes & les Pirenées, où la cavalerie m'a paru toujours d'une très-grande inutilité.

Nous divisons notre armée en trois corps. L'infanterie de celui du centre (2) est rangée par colonnes d'un bataillon chacune sur vingt-quatre files. Ces petites colonnes sont flanquées des deux grosses (3). Cette premiére ligne est soutenuë d'une seconde de cavalerie (4). Je place entre les distances des escadrons, des pelotons de fusiliers choisis & des plus ingambes. Le corps de la droite (5) est composé d'une partie de la cavalerie rangée sur deux lignes, couvert des deux colonnes (6) à ses flancs, à son centre les escadrons entremélés de pelotons de dragons à pied. Le corps de la gauche près de la riviére, est rangé dans le même ordre.

Comme l'ennemi s'étend sur un grand front par le grand nombre de ses troupes, que par conséquent il reste un intervalle considérable entr'eux, & que cette distance de l'un à l'autre les empécheroit de discerner ce qui se passe aux attaques, j'établis deux petites réserves (7), chacune de trois escadrons avec leurs pelotons entre leurs distances, tirés des troupes de l'artillerie.

Les compagnies de grenadiers des colonnes ne feront point corps avec elles, nous les plaçons à la queuë, pouvant être d'un très-grand usage, soit pour les lâcher après les fuiards, soit pour les jetter dans les espaces des bataillons ou des escadrons ennemis pour les prendre en flanc, ou pour toute autre manœuvre. Ces pelotons, particuliérement à la cavalerie, doivent être regardés comme son principal support.

Le Général, comme je l'ai dit plus haut, aiant mis son armée en bataille dans l'ordre sur lequel il veut combattre, après l'avoir expliqué aux Officiers Généraux, & fixé à chacun son poste, harangué ses soldats pour les animer à bien faire, & ordonné aux Officiers d'empêcher qu'aucun soldat ne sorte de son rang, ni n'abandonne son drapeau pendant la marche; aiant, dis-je, donné ses ordres, l'armée se rompra, & se mettra sur onze colonnes.

Le corps de la cavalerie de la droite (5) marchera sur deux colonnes (11), chaque aile formera la sienne : la seconde ligne suivra à la queuë des deux de la premiére. Le corps du centre (2) se mettra sur quatre colonnes, l'infanterie fera la tête, la cavalerie qui la soutient marchera derriére celles de l'infanterie. Le corps de la gauche (8) fera les deux colonnes de la gauche, serrant les bords de la riviére selon que le terrain le permettra : une brigade d'artillerie (13) derriére la colonne de la gauche. Les deux réserves (9) formeront deux colonnes, & marcheront entre les intervalles des deux corps de la droite & de la gauche & celui du centre : l'artillerie (14) sera partagée à la queuë des deux réserves. Les gros bagages (15) marcheront sur plusieurs files derriére les colonnes, les menus équipages suivront entre la riviére & les colonnes de la gauche.

On commandera cent cinquante hommes avec des outils à la tête de chaque colonne, divisés par détachemens (16) de vingt ou trente hommes placés de distance en distance sur les chemins de la marche, pour ouvrir des routes par les travers après les

les avoir fait reconnoître pour travailler en plusieurs endroits à la fois pour ne perdre aucun tems.

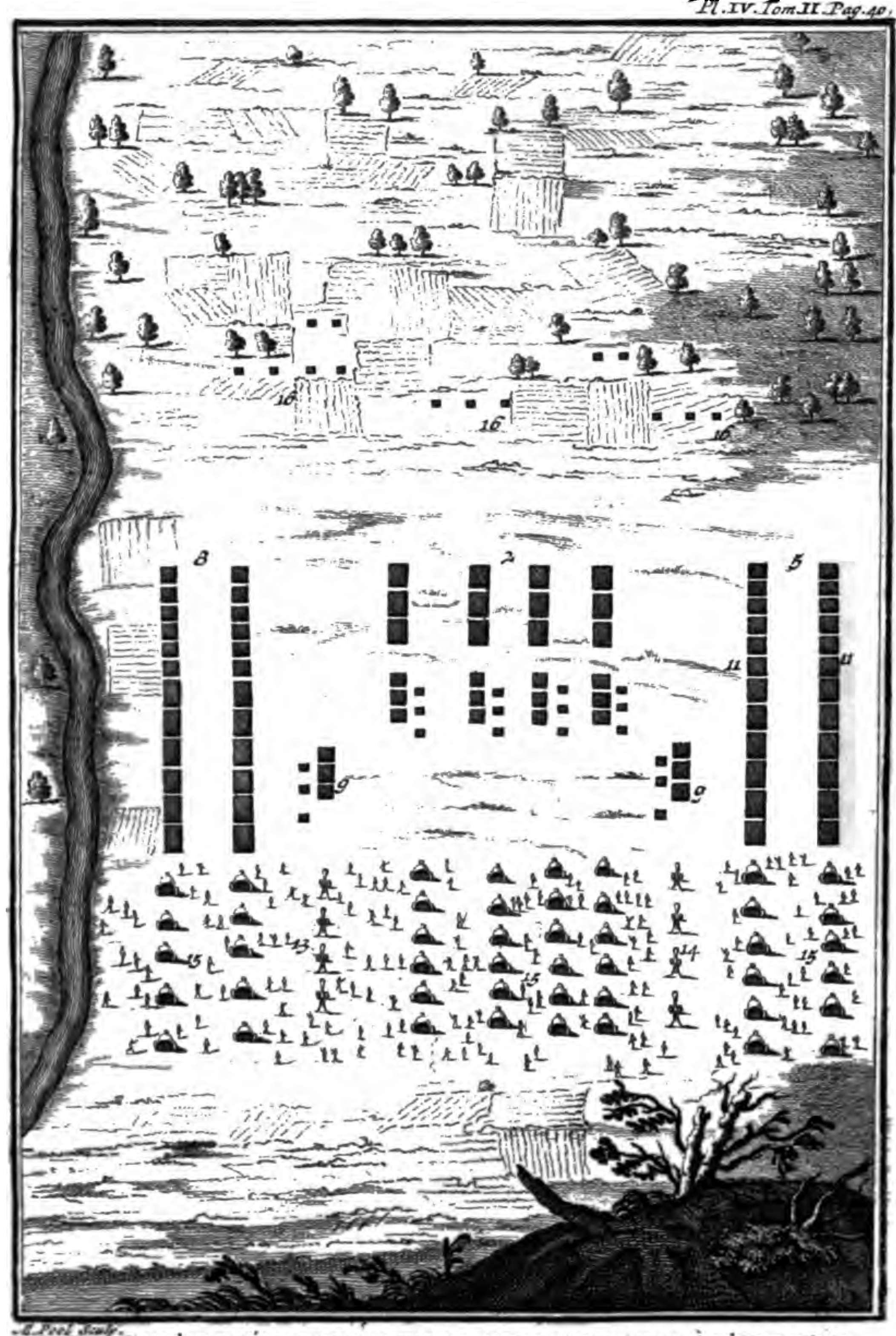
Comme les marches de nuit sont sujettes à mille accidens qu'on peut aisément prévoir, on doit avoir attention que les colonnes se soutiennent à distance égale & paralléle les unes aux autres, avec leurs guides à la tête; & comme on pourroit s'égarer dans une marche d'une nuit sans Lune, il vaut toujours mieux attendre un tems propre pour marcher à la clarté de ce flambeau.

Lorsqu'on sera arrivé à l'ennemi, l'armée se remettra en bataille dans l'ordre (17), ce qui est une affaire d'un instant. Toutes choses étant disposées de cette maniére, on donnera le signal du combat par un coup de canon tiré du corps de la droite, auquel celui de la gauche répondra par un autre pour marcher à l'ennemi, & donner brusquement dessus la baionette au bout du fusil, sans tirer un seul coup qu'à bout portant; car un feu trop éloigné fait perdre l'ardeur du soldat, & donne visée du côté où l'attaque n'est pas engagée, & où l'on souffre d'autant plus que les décharges sont obliques: au lieu qu'en conservant son coup, & ne s'en servant qu'après avoir enfoncé un premier rang, l'ennemi ne sait où il tire; outre que ces attaques sourdes donnent de la terreur & le tiennent dans une perpétuelle incertitude.

Pendant ce tems-là, le canon (18) posté entre les vuides des trois corps, tirera sans cesse en s'avançant toujours à l'aide de deux cordages attachés aux deux extrémités de l'anneau de l'aissieu des rouës, où l'on pratiquera deux crochets à la maniere Suédoise; on améne ces piéces où l'on veut, par le moien des soldats qui les tirent, comme on fait les batteaux sur les riviéres. La figure (A) suffit pour le faire comprendre, sans qu'il soit besoin d'autre explication.

Le corps du centre (2) chargera peu après l'attaque des autres corps, sans s'embarasser, non plus que ceux-ci, de ce qui outrepasse à ses flancs: pourvû qu'il puisse percer tout ce qui s'oppose à son passage, cela lui suffit pour la victoire. Une attaque si inopinément & si brusquement engagée, est d'autant plus dangereuse & plus assûrée du succès, que l'ennemi ne voit ni ne connoît rien dans la disposition de cette attaque, & que pendant que l'aggresseur a son projet bien digéré dans la tête, il n'en a aucun pour sa défense. On prend son parti de la chose même, dit-on, je l'avouë; mais qui est le Général qui puisse prendre sa résolution sur ce qu'il ne voit pas? Sait-on ce que l'ennemi pense dans les affaires de cette nature? On ne peut s'imaginer qu'il eût osé entreprendre une action si hardie, s'il n'étoit plus fort, & s'il n'avoit des ressources qui nous sont inconnuës; sur cette opinion, on ne fait aucune résistance, ou fort peu, le Général de l'armée très-embarassé n'ose se dégarnir nulle part. Ceux, qui ne sont pas attaqués, se trouvent alors tout aussi intrigués que ceux qui le sont effectivement; ils s'imaginent qu'ils auront bientôt leur tour. Outre le canon qui tire à tout moment, & sans cesse du côté où l'affaire n'est pas engagée, on craint également par tout, & l'on ne se porte nulle part.

Il n'est pas d'ailleurs possible qu'une armée, qui attaque dans l'ordre que je propose, puisse être jamais rompuë par des bataillons minces, qui sont la foiblesse même, lorsqu'ils sont opposés à des corps dont on ne voit point le fond. Ces bataillons ne pouvant résister, une armée se voit tout d'un coup séparée à son centre, percée à ses aîles, prise en flanc de tous les côtés, & envelopée à sa gauche par le corps de la droite. Ce qui n'a pas combattu, se trouve hors d'état de secourir ce qui est attaqué. Trouvet-on aisément un Général, quelque ferme & quelque fécond qu'il soit en ressources, capable de se tirer de tels embarras? Et que feroit-il? Il mettra son armée en bataille, il en aura même tout le tems, voilà qui est le plus beau du monde; mais s'il ne voit rien dans le dessein de son ennemi, dans l'ordre & la distribution de ses troupes, au milieu



A. Pool Sculp.

MARCHE D'ARMÉE DANS UNE PLAINE ALLANT À L'ENNEMI.



CANON QUI TIRE EN MARCHANT À LA TÊTE D'UNE LIGNE, SELON LA MÉTHODE SUÉDOISE.

milieu d'une nuit obscure, qui lui en dérobe la connoissance, il ne tient rien. Il faut donner ses ordres, & les éxécuter sur le champ; où est le tems pour cela? Courra-t-il à une aîle déja percée? Mais l'autre n'est pas en meilleur état, & le centre est encore pire. Si l'on y veut courir, quels détours ne sera-t-on pas obligé de prendre? puisqu'il y a trois parts de son armée qui sont séparées du reste, & que toute communication est ôtée de ce qui peut rester en entier; outre que les corps qui ont pénétré par ces endroits, n'auront garde de négliger leurs avantages, ils tourneront subitement sur les flancs, les uns à droit les autres à gauche, sans s'amuser à la poursuite de ceux qui sont déja rompus.

Cet ordre de bataille, diront quelques-uns, qui hors la routine ne reconnoissent rien de vrai ni de solide, est plus digne de désespérés que de gens raisonnables. Un Général ne feroit-il pas mieux de tenir la défensive en se retranchant dans la plaine, & de se conserver le passage de la riviére, que de hazarder un combat contre des forces si supérieures? Voilà l'ordinaire raisonnement des esprits timides, & des courages communs, qui regardent les choses nouvelles comme une hérésie militaire, parce qu'ils ne les ont ni vûes ni pratiquées. Ils ne peuvent souffrir aucune innovation dans la tactique, ni rien qui s'éloigne tant soit peu de la commune opinion. Mais savent-ils bien ce que c'est qu'innovation dans les arts & dans les sciences? Ce qu'ils appellent nouveauté est-il autre chose qu'un retour des principes que la désaccoûtumance ou l'ignorance & la corruption des tems ont mis hors d'usage, & fait oublier, quoiqu'ils soient dans le fond les premiéres vérités? Mais la coûtume ne reconnoît pas ces vérités, elle récuse jusqu'aux choses de fait. Si je n'appuiois cet ordre de bataille que sur la raison la plus saine, je ne gagnerois rien contre de telles gens: il faut donc les prendre par les faits, contre lesquels tout homme sage ne dispute point. Cela suffira, je pense, sinon pour les guérir, du moins pour affermir les autres dans mon systême de tactique.

Premiérement, ce n'est pas une chose fort nouvelle qu'une petite armée en attaque une grande, & la batte: d'ailleurs la disproportion de forces n'est pas toujours dans le nombre, c'est bien souvent l'ignorance de l'un opposée à la capacité & à l'audace de l'autre. Dix mille hommes finement rangés, & ausquels on ne s'attend pas, peuvent fort bien terrasser & mettre en fuite une armée de cinquante mille hommes d'une égale valeur. L'Histoire nous en fournit de bons éxemples. Dans ces sortes d'attaques nocturnes, il suffit d'enfoncer un seul endroit par un choc imprévû, au centre ou aux aîles, pour être maître du tout & remporter la victoire. La nuit & l'intelligence profonde du métier, sont la ressource des foibles. Sans recourir aux éxemples des siécles reculés, nous en avons un très-mémorable en 1462.

Uladus, un des plus grands Capitaines de son siécle, & comparable à Sertorius, entreprit une action qui orneroit parfaitement un Roman, quoiqu'elle soit vraie. Il avoit affaire à Mahomet II. Celui-ci méprisoit fort le Vaivode, qui n'avoit qu'une poignée de gens, pendant que lui se voioit à la tête d'une armée formidable: ce qui l'enfloit d'autant plus, qu'il ajoûtoit à ses forces la réputation d'un excellent Chef d'armée. Uladus n'avoit pour toute ressource contre une puissance si terrible, que neuf mille chevaux, & cependant ces neuf mille chevaux osérent bien attaquer deux cens cinquante mille hommes, qu'on peut bien réduire à la moitié, sans que l'Historien de Mahomet s'en plaigne. Le Vaivode donc, profitant de la faveur des ténébres, & du mépris de son ennemi, se met en tête d'entreprendre sur lui; „ car aiant fait faire plu-
„ sieurs mouvemens à sa cavalerie, en homme qui savoit parfaitement le païs, il em-
„ barassa les Turcs, qui ne pouvoient plus se démêler dans ces différens changemens
„ de poste. Ensuite ne se voulant plus réduire à la chicane des petits combats & des légé-
„ res escarmouches, il vint fondre avec toutes ses troupes sur le camp de Mahomet pen-

„ dant l'obscurité de la nuit. D'abord il y jetta la terreur, & fit conjecturer à „ l'ennemi que les Hongrois étoient venus, & faisoient cet effort. Les Valaques aiant donc couvert de morts & de blessés toute la tête du camp, poussérent „ jusqu'aux places d'armes, & pillérent le Bazistan, qui est le marché où l'on vend „ aux soldats les sabres, les fléches, & tout l'appareil de guerre. Ils cherchérent „ la tente du Sultan à la clarté des flambeaux, & voiant la magnificence de celle du „ Vizir Machmut & d'Isouph-Pacha, ils crurent avoir trouvé le pavillon Imperial, „ & firent main basse sur tout ce qu'ils rencontrérent. Leur fureur s'étendit jusqu'aux „ chameaux, & aux bêtes de voiture, qu'ils taillérent en piéces. L'obscurité de la „ nuit redoubloit le désordre, qui auroit été plus grand, si les Officiers Généraux „ de l'armée Ottomane n'eussent couru de quartier, en quartier, & de rang en rang, „ pour tenir les soldats dans leurs postes. Les troupes de l'Asie, qui voulurent engager un combat, furent chargées, & pliérent. Mais les Janissaires de la garde du „ Sultan arrêtérent l'ennemi, qui n'étoit pas capable de soutenir un combat réglé, & „ qui ne se signaloit que par des insultes. A la fin Uladus, voiant le point du jour, „ fit sa retraite, & fut poursuivi par Ali-Beg, & par quantité d'Officiers Généraux, „ qui lui tuérent beaucoup de soldats, & ramenérent environ mille prisonniers, dont „ le supplice servit de consolation aux Turcs.

Je juge par le détail de l'Auteur, que le Valaque donna sur le centre de l'armée Turque. Cet exemple très-remarquable, & tel que je ne vois rien de mieux conduit & de plus hardi, nous démontre ce que peut le petit nombre contre le grand; car si Uladus eût pû opposer trois corps d'égale force à celui qu'il avoit, & qu'il eût donné par trois endroits en même tems, vingt-huit mille hommes de troupes de cette trempe étoient capables de dissiper & de détruire cette prodigieuse armée, & de couvrir de honte le grand Mahomet. Finissons cette affaire-ci par un autre exemple qui fait beaucoup à notre disposition; nous le tirerons de Frontin, qui n'est pas trop conforme à Polybe. Ne laissons pas que de le rapporter.

„ Livius Salinator & Claudius Néron, en la seconde guerre Punique, voiant „ qu'Asdrubal pour éviter le combat, s'étoit rangé en bataille sur une éminence „ assez inégale & raboteuse, ils retirérent toutes leurs troupes sur les aîles, & „ laissant le milieu dégarni, attaquérent l'ennemi des deux côtés, & le taillérent „ en piéces.

CHA-

CHAPITRE XVII.

Parti que prennent Mathos & Spendius. Naravase quitte les révoltés pour se joindre à Amilcar. Bataille gagnée par ce Général, & son indulgence envers les prisonniers. Les Carthaginois perdent la Sardaigne. Fraude & cruauté des Chefs des rebelles. Réfléxions sur cet événement.

POur Mathos, il continuoit toujours le siége d'Hippone, conseillant à Autarite Chef des Gaulois, & à Spendius, de serrer toujours les ennemis, d'éviter les plaines à cause du nombre de leurs chevaux & de leurs éléphans, de cotoier le pied des montagnes, & de les attaquer toutes les fois qu'ils les verroient dans quelque embarras. Dans cette vûe il envoia chez les Numides & chez les Africains, pour les engager à secourir ces deux Chefs, & à ne pas manquer l'occasion de secouër le joug que les Carthaginois leur imposoient. Spendius de son côté à la tête de six mille hommes tirés des différentes nations qui étoient à Tunis, & de deux mille Gaulois commandés par Autarite, les seuls qui étoient restés à ce Chef après la désertion de ceux qui s'étoient rangés sous les enseignes des Romains au camp d'Eryce: Spendius, dis-je, selon le conseil de Mathos, cotoioit toujours de près les Carthaginois en suivant le pied des montagnes. Un jour qu'Amilcar étoit campé dans une plaine environnée de montagnes, le secours qu'envoioient les Numides & les Afriquains vint joindre l'armée de Spendius; le Général de Carthage se trouva fort embarassé, aiant en tête les Afriquains, les Numides en queuë, & en flanc l'armée de Spendius: car comment se tirer de ce mauvais pas?

Il y avoit alors dans l'armée de Spendius un certain Numide nommé Naravase, homme des plus illustres de sa nation, & plein d'ardeur militaire, qui avoit hérité de son pére beaucoup d'inclination pour les Carthaginois; mais qui leur étoit encore beaucoup plus attaché, depuis qu'il avoit connu le mérite d'Amilcar. Croiant que l'occasion étoit belle de se gagner l'amitié de ce peuple, il vient au camp, aiant avec lui environ cent Numides. Il approche des retranchemens, & reste là sans crainte, faisant signe de la main. Amilcar surpris lui envoie un cavalier. Il dit qu'il demandoit une conférence avec ce Général. Comme celui-ci hésitoit & avoit peine à se fier à cet avanturier, Naravase donne son cheval & ses armes à ceux qui l'accompagnent, & entre dans le camp tête levée & avec un air d'assûrance à étonner tous ceux qui le regardoient. On le reçut néanmoins, & on le conduisit à A-

Naravase se joint à Amilcar.

milcar: il lui dit qu'il vouloit du bien à tous les Carthaginois en général, mais qu'il ſouhaitoit ſur tout d'être ami d'Amilcar; qu'il n'étoit venu que pour lier amitié avec lui, diſpoſé de ſon côté à entrer dans toutes ſes vûes, & à partager tous ſes travaux. Ce diſcours, joint à la confiance & à l'ingénuité avec laquelle ce jeune homme parloit, donna tant de joie à Amilcar, que non ſeulement il voulut bien l'aſſocier à ſes actions, mais qu'il lui fit ſerment de lui donner ſa fille en mariage, pourvû qu'il demeurât fidéle aux Carthaginois.

Bataille gagnée par ce Général.

L'alliance faite, Naravaſe vint, amenant avec lui environ deux mille Numides qu'il commandoit. Avec ce ſecours Amilcar met ſon armée en bataille: Spendius s'étoit auſſi joint aux Afriquains pour combattre, & étoit deſcendu dans la plaine, on en vient aux mains, le combat fut opiniâtre, mais Amilcar eut le deſſus. Les éléphans ſe ſignalérent dans cette occaſion, mais Naravaſe s'y diſtingua plus que perſonne. Autarite & Spendius prirent la fuite. Dix mille des ennemis reſtérent ſur le champ de bataille, & on en fit quatre mille priſonniers. Après cette action ceux des priſonniers qui voulurent prendre parti dans l'armée des Carthaginois, y furent bien reçûs, & on les revêtit des armes qu'on avoit pris ſur les ennemis. Pour ceux qui ne le voulurent pas, Amilcar les aiant aſſemblés, leur dit, qu'il leur pardonnoit toutes les fautes paſſées, & que chacun d'eux pouvoit ſe retirer où bon lui ſembleroit; mais que ſi dans la ſuite on en prenoit quelqu'un portant armes offenſives contre les Carthaginois, il n'y auroit aucune grace à eſpérer pour lui.

Les Carthaginois perdent la Sardaigne.

Vers ce même tems, les étrangers qui gardoient l'Iſle de Sardaigne, imitant Mathos & Spendius, ſe revoltérent contre les Carthaginois qui y étoient, & aiant enfermé dans la citadelle Boſtar Chef des troupes auxiliaires, ils le tuérent lui & tout ce qu'il avoit de ſes Concitoiens. Les Carthaginois jettérent encore les yeux ſur Hannon, & l'envoiérent là avec une armée; mais ſes propres troupes l'abandonnérent pour ſe tourner du côté des rebelles, qui ſe ſaiſirent enſuite de ſa perſonne, & l'attachérent à une croix. On inventa auſſi de nouveaux ſupplices contre tous les Carthaginois qui étoient dans l'Iſle, il n'y en eut pas un d'épargné. Après cela on prit les villes, on envahit toute l'Iſle, juſqu'à ce qu'une ſédition s'étant élevée, les naturels du païs chaſſérent tous ces étrangers, & les obligérent de ſe retirer en Italie (*a*). C'eſt ainſi

(a) *Les naturels du païs chaſſérent tous ces étrangers, & les obligérent de ſe retirer en Italie.*] Nous ne ſaurions nous empêcher de remarquer une contradiction de notre Auteur, qui eſt à peine concevable. Comment l'accorder avec lui-même dans ce paſſage? Dans le chapitre ſuivant ce n'eſt plus cela, c'eſt viſiblement le contraire. Les Hiſtoriens tombent ſouvent dans des oublis aſſez étranges, mais celui de notre Auteur eſt énorme. De grace qu'on paſſe, pour s'en convaincre, au Chapitre indiqué, & l'on va voir l'endroit contradictoire où il dit formellement, que *vers ce tems-là les étrangers de la Sardaigne étoient venus d'eux-mêmes offrir cette Iſle aux Romains, que ceux-ci prirent le deſſein d'y paſſer*, après l'avoir refuſée au commencement. C'eſt-à-dire qu'ils prirent

ainsi que les Carthaginois perdirent la Sardaigne, Isle, de l'aveu de tout le monde, très-considérable par sa grandeur, par la quantité d'hommes dont elle est peuplée, & par sa fertilité. Nous n'en dirons rien davantage, nous ne ferions que répéter ce que d'autres ont dit avant nous (*b*).

Mathos, Spendius & Autarite voiant l'humanité dont Amilcar usoit en-

Fraude & cruauté de Mathos & de Spendius.

rent cette résolution lorsqu'ils s'apperçûrent que les Carthaginois armoient une flotte pour la reprendre sur les rebelles étrangers, qui s'en étoient rendus les maîtres pendant qu'ils étoient engagés contre ceux de l'Afrique, qu'ils venoient d'exterminer: ceux de Sardaigne n'en avoient donc pas été chassés *par les naturels du païs*. Ils y étoient donc encore. Encore une fois, je ne comprens rien à tout ceci. S'il est vrai qu'ils en eussent été expulsés, il falloit que cet événement fût très-remarquable, puisqu'il dit trois ou quatre lignes plus bas, qu'il n'en dira rien davantage, qu'il ne feroit que répéter ce que tant d'autres en ont dit. Eh! que peut-il dire de plus pour nous convaincre d'une contradiction épouvantable? Et s'il vous plaît ces deux faits opposés se touchent presque l'un l'autre, & le dernier paré de toutes les circonstances qu'on sauroit désirer pour détruire l'autre, qu'il appuie pourtant du témoignage de plusieurs Historiens qui en ont parlé. Je n'aurai aucun égard à celui ci, puisque le dernier est le prétexte de la guerre des Romains contre Carthage.

En fait d'Histoire les contradictions ne se pardonnent jamais, & ceux qui y sont sujets n'ont qu'à passer condamnation, & avouer tout doucement qu'ils se sont trompés. Il faut les laisser en propre, & comme un privilége attaché aux Poëtes, aux Orateurs, aux Avocats, & aux Théologiens Controversistes; c'est là leur terrain, ils peuvent l'enjoliver, ou s'y retrancher selon le besoin. Homére, comme Poëte, se servant de ce droit dans le second Livre de l'Odyssée, & dans le douziéme de l'Iliade, a dit des choses touchant les Augures qui sont tout à fait contraires à celles qu'il a dites ailleurs. Ciceron, comme Orateur, ne fait nulle façon de se contredire, quand il lui plaît; & Bellarmin, comme Controversiste, & ses Antagonistes, tout comme lui, excellent dans ce grand art. A l'égard des Avocats, c'est un droit qui leur est acquis depuis que le mien & le tien ont été en vogue; ils peuvent se contredire autant que bon leur semble, & se réfuter eux-mêmes quand ils ont en tête deux sortes d'ennemis. Qui le croiroit! Ciceron a fait leur apologie sur ce sujet. Les Jurisconsultes sont grands Maîtres en matiére de contradiction. On peut dire que Balde est le Prince, & comme le Chef de toute la bande. Les excuses dont tous ces gens-là colorent leurs contradictions, sont très-subtiles: quand elles seroient les plus solides du monde, elles ne vaudroient rien, & ne serviroient de rien aux Historiens; ce seroit un ridicule azile s'ils y recouroient: ils n'ont autre chose à faire, sinon d'avouer tout franchement & de bonne foi que la mémoire leur a failli. Il n'y a pas d'autre remède; mais cet aveu ne guérit point le mal, la postérité en souffre trop.

(b) *Nous n'en dirons rien davantage, nous ne ferions que répéter ce que d'autres ont dit avant nous.*] Cette révolution de la Sardaigne devoit être considérable, puisque tant d'Auteurs se sont mêlés d'en écrire. Je ne sai si Polybe n'auroit pas mieux fait de nous en apprendre quelque chose. Il ne pouvoit écarter cet événement sans manquer directement au sujet qu'il traite, & aux loix même de l'Histoire: cette négligence n'est pas pardonnable, nous la lui avons déja reprochée dans nos observations; c'est un grand défaut dans un Historien qui traite des guerres de son tems, dans tous les Etats du monde connu. J'ai encore un petit reproche à lui faire: je voudrois bien savoir quel est Hannon que les soldats rebelles de la Sardaigne firent mourir si cruellement? S'il avoit un surnom, comme il est hors de doute que les surnoms étoient en usage chez les Carthaginois, comme chez les Romains & chez tous les peuples du monde, n'eût-il pas mieux fait de l'ajoûter à l'autre, pour le distinguer de celui qui débuta si mal contre les troupes révoltées d'Afrique?

Je m'apperçois encore de quelque chose qui a tout l'air d'une contradiction. Dès le commencement de cette guerre, il nous dit que la rebellion des soldats étrangers des Carthaginois fut générale, qu'il n'en resta qu'un très-petit nombre qui demeurérent fidéles; & si peu, dit notre Auteur, qu'Amilcar fut obligé de former une armée de la jeunesse de Carthage, qu'il aguerrit & disciplina à sa maniére. Voilà pourtant une armée d'étrangers que les Carthaginois envoient en Sardaigne contre ces nouveaux rebelles, qui s'en sont rendus les maîtres; & cette armée est à peine arrivée, qu'elle se souléve & se joint aux autres, & leur livre son Général. Ces troupes n'étoient donc pas composées de soldats sujets de Carthage? Cela n'est pas vrai-semblable. S'ils étoient étrangers, d'où les a-t-on pû tirer? Que penser de tout ceci? Je suppose que la République eût encore assez de ces sortes de gens pour former un corps d'armée: pouvoit-elle, sans une extrême imprudence, les envoier pour réduire leurs camarades? Devoit-on douter un seul moment qu'ils ne se soulevassent à l'exemple des autres?

envers les prisonniers, craignirent que les Afriquains & les étrangers gagnés par cet attrait, ne courussent chercher l'impunité qui leur étoit offerte; ils tinrent conseil pour chercher ensemble par quel nouvel attentat ils pourroient mettre le comble à la rébellion : le résultat fut qu'on les convoqueroit tous, & que l'on feroit entrer dans l'assemblée un Messager comme apportant de Sardaigne une lettre de la part des gens de la même faction qui étoient dans cette Isle. La chose fut éxécutée, & la lettre portoit, qu'ils observassent de près Gescon & tous ceux qu'il commandoit, & contre qui ils s'étoient révoltés à Tunis; qu'il y avoit dans l'armée des pratiques secretes en faveur des Carthaginois. Sur cette nouvelle prétenduë, Spendius recommande à ces nations de ne se laisser pas éblouir à la douceur qu'Amilcar avoit euë pour les prisonniers : qu'en les renvoiant son but n'étoit pas de les sauver, mais de se rendre par-là maître de ceux qui restoient, & de les enveloper tous dans la même punition, dès qu'il les auroit en sa puissance; qu'ils se gardassent bien de renvoier Gescon; que ce seroit une honte pour eux de lâcher un homme de cette importance & de ce mérite; qu'en le laissant aller ils se feroient un très-grand tort, puisqu'il ne manqueroit pas de se tourner contre eux, & de devenir leur plus grand ennemi. Il parloit encore, lorsqu'un autre Messager comme arrivant de Tunis, apporta une lettre semblable à la premiére. Sur quoi Autarite prenant la parole, dit qu'il n'y avoit pas d'autre moien de rétablir les affaires que de ne jamais plus rien espérer des Carthaginois: que quiconque attendroit quelque chose de leur amitié, ne pouvoit avoir qu'une alliance feinte avec les étrangers; qu'ainsi il les prioit de n'avoir d'oreilles, d'attention ni de confiance que pour ceux qui les porteroient aux derniéres violences contre les Carthaginois, & de regarder comme traîtres & comme ennemis tous ceux qui leur inspireroient des sentimens contraires : que son avis étoit que l'on fît mourir dans les plus honteux supplices Gescon, tous ceux qui avoient été pris, & tous ceux que l'on prendroit dans la suite sur les Carthaginois. Cet Autarite avoit dans les conseils un très-grand avantage : parce qu'aiant appris par un long commerce avec les soldats à parler Phénicien, la plûpart de ces étrangers entendoient ses discours. Car la longueur de cette guerre avoit rendu le Phénicien si commun, que les soldats pour l'ordinaire, en se saluant, ne se servoient pas d'autre langue. Il fut donc loué tout d'une voix, & il se retira comblé d'éloges. Vinrent ensuite des particuliers de chaque nation, lesquels par reconnoissance pour les bienfaits qu'ils avoient reçûs de Gescon demandoient qu'on lui fît grace au moins des supplices; comme ils parloient tous ensemble & chacun en sa langue, on n'entendit rien de ce qu'ils disoient: mais dès qu'on commença à entrevoir qu'ils prioient qu'on épargnât les supplices à Gescon, & que quelqu'un de l'assemblée eût crié, *Tuë, tuë:* ces malheureux furent assommés à coups des pierres, & emportés par leurs

leurs proches comme des gens qui auroient été égorgés par des bêtes féroces. Les soldats de Spendius se jettent ensuite sur ceux de Gescon, qui étoient au nombre d'environ sept cens. On les méne hors des retranchemens, on les conduit à la tête du camp, où d'abord on leur coupe les mains en commençant par Gescon, cet homme qu'ils mettoient peu de tems auparavant au-dessus de tous les Carthaginois, qu'ils reconnoissent avoir été leur protecteur, qu'ils avoient pris pour arbitre de leurs différens; & après leur avoir coupé les oreilles, rompu & brisé les jambes, on les jetta tout vifs dans une fosse. Cette nouvelle pénétra de douleur les Carthaginois: ils envoiérent ordre à Amilcar & à Hannon, de courir au secours & à la vengeance de ceux qui avoient été si cruellement massacrés. Ils dépêchérent encore des Hérauts d'armes, pour demander à ces impies les corps morts. Mais loin de livrer ces corps, ils menacérent que les premiers Députés ou Hérauts d'armes qu'on leur envoieroit, seroient traités comme l'avoit été Gescon. En effet cette résolution passa ensuite en loi, qui portoit que tout Carthaginois, que l'on prendroit, perdroit la vie dans les supplices, & que tout allié des Carthaginois leur seroit renvoié les mains coupés, & cette loi fut toujours observée à la rigueur.

Après cela n'est-il pas vrai de dire, que si le corps humain est sujet à certains maux qui s'irritent quelquefois jusqu'à devenir incurables, l'ame en est encore beaucoup plus susceptible? Comme dans le corps il se forme des ulcéres que les remédes enveniment, & dont ils ne font que hâter les progrès, & qui d'un autre côté laissés à eux-mêmes ne cessent de ronger les parties voisines, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien à dévorer: de même dans l'ame il s'éléve certaines vapeurs malignes, il s'y glisse certaine corruption qui porte les hommes à des excès dont on ne voit pas d'exemple parmi les animaux les plus féroces. Leur faites-vous quelque grace, les traitez-vous avec douceur? C'est piége & artifice, c'est ruse pour les tromper, ils se défient de vous & vous haïssent d'autant plus, que vous faites plus d'efforts pour les gagner. Si l'on se roidit contre eux, & que l'on oppose violence à violence, il n'est point de crimes, point d'attentats, dont ils ne soient capables de se souiller: ils font gloire de leur audace, & la fureur les transporte, jusqu'à leur faire perdre tout sentiment d'humanité. Les mœurs déréglées & la mauvaise éducation ont sans doute grande part à ces horribles désordres; mais bien des choses contribuënt encore à produire dans l'homme cette disposition. Ce qui semble y contribuër davantage, ce sont les mauvais traitemens & l'avarice des Chefs. Nous en avons un triste exemple dans ce qui s'est passé pendant tout le cours de la guerre des étrangers, & dans la conduite des Carthaginois à leur égard.

Réfléxions sur cet événement.

OBSER-

OBSERVATIONS

Sur la bataille gagnée par Amilcar sur les rebelles.

Y A-t-il affectation de briéveté, pour excessive qu'elle puisse être, qui permette à un aussi grand Historien que le nôtre, de négliger de nous apprendre un événement aussi remarquable que celui de cette bataille? Tout au moins eût-il dû nous donner quelques circonstances les plus essentielles. Mais il se restraint d'une maniére, & coupe tellement le fil de sa narration, qu'à moins de forcer les conjectures il n'y a pas moien d'en rien tirer pour notre instruction. Comment se peut-il qu'un aussi grand homme qu'Amilcar, ait pû s'engager dans ces défilés de montagnes sans s'assûrer des passages par où il étoit entré? Cette conduite donne une furieuse atteinte à cette prudence & à cette prévoiance qu'on remarque par tout ailleurs, où il a fait la guerre; car il est visible qu'il manqua de l'une & de l'autre pour prévoir & prévenir le malheur qui lui arriva. Véritablement ce malheur se tourna en bonheur; mais la portion de la fortune fut la plus grosse. Après cela les Capitaines qui n'approchent pas du mérite de ce Carthaginois célébre, quoique fort habiles dans leur espéce d'habileté, peuvent-ils trouver étrange que nous remarquions des taches & des sujets de glose dans leur conduite, puisqu'un Capitaine de la volée de celui-ci n'en est pas éxemt? Quelle sera donc cette nouvelle race de Dieux, qui osera s'élever contre ceux qui trouveront à redire dans quelques-unes de leurs actions, puisqu'un homme, pour revenir encore à la charge, comparable aux plus grands de l'antiquité, & que d'autres qui sont venus au monde longtems devant & longtems après, & jusqu'au tems où nous vivons, nous ont laissé plus ou moins de marques de la foiblesse humaine?

Nous ne pouvons rien établir d'assûré dans ces observations, rien qui ne soit problématique & conjecturé. La défection de Naravase du parti des rebelles, & les deux mille Numides qu'il lui amena sauvérent la réputation de ce Capitaine, qui ne courut jamais plus de risque: c'est Polybe qui nous le fait fort bien entendre. Avec tout le respect dû à ses grandes lumiéres, nous ne serons pas de son sentiment; nous convenons que ce secours lui servit d'un bon appui, & qu'il n'aida pas peu à le tirer des fâcheux embarras où il dut se trouver dans un pas si dangereux; mais cela n'étoit pas capable de le sauver. Franchement il dut son salut & sa gloire à l'ignorance & à la sottise des Généraux rebelles; ils s'étoient rendus maîtres de toutes les issuës, & des hauteurs des montagnes; ils n'avoient qu'à s'y maintenir, qu'à s'y bien fortifier, qu'à établir des communications d'un poste à l'autre. Peut-être redoutérent-ils quelque coup imprévû de la part de cet esprit audacieux, rusé & plein de ressources: ils avoient lieu de s'en défier, sur tout manquant de lumiéres & de capacité dans une maniére de guerre, qu'on peut appeller occulte? où leur ennemi excelloit pardessus tous. Peut-être encore que les postes qu'ils occupoient étant trop éloignés les uns des autres, ils craignoient qu'ils ne pûssent s'y porter & s'entre-secourir assez-tôt, & que la perte de l'un ne lui fût une occasion de tomber sur tous, les uns après les autres, pendant que tous seroient en mouvement pour s'entredonner les mains; au lieu qu'en restant unis & en forces, ils seroient en état d'accabler Barcas de leur nombre: sorte de guerre franche & ouverte qui étoit plus à portée de leur esprit; c'est l'ordinaire des Généraux malhabiles,

biles, qui n'oseroient se dégarnir nulle part, qui ne se croient jamais en sûreté où ils sont en petit nombre, & qui craignent toujours où ils ne sont pas; ce qui fait qu'ils abandonnent les plus belles entreprises par l'opinion de leur foiblesse & par leur ignorance, qui ne leur permet pas d'agir où leur attention se trouve divisée comme leurs forces.

De toutes les guerres, il n'y en a point de plus difficiles & de plus rusées, & en même tems de plus dangereuses, que celles des hautes montagnes qui forment des pas & des vallées profondes, où il y a des chemins difficiles, des ravins & des précipices affreux, & mille autres obstacles, qui fournissent une infinité de ruses & de ressources. C'est dans ces sortes de situations qu'un Grand Capitaine peut mettre en usage tout ce que la science de la guerre a de plus grand & de plus digne de son adresse & de son savoir. C'est dans ces sortes de païs que se font les bons coups. Mais pour cela il faut être alerte à saisir l'occasion.

Les rébelles en avoient trouvé une bonne, ils en profitérent d'abord: leur ignorance les fit changer, & la leur fit perdre. Ils levérent tous leurs postes, lorsque le Géneral Carthaginois s'avança dans la plaine, & leur présenta la bataille; cette résolution venoit de l'extrémité où il se trouvoit: comment se peut-il que les rébelles ne s'en apperçussent pas? L'ennemi ne les avertissoit-il pas par cette manœuvre, qu'il ne lui restoit plus d'autre ressource & d'autre parti à prendre que celui de combattre, qu'en ne le faisant pas sa perte étoit assûrée, qu'en le faisant son salut étoit infaillible?

J'ai ouï dire mille fois en ma vie, qu'il falloit agir au contraire de ce que veut l'ennemi. Cette maxime est née avec la guerre. Il suffisoit que Barcas souhaitât la bataille, pour ne la vouloir pas. Ils connoissoient l'esprit & le caractére du Général qu'ils avoient en tête, il ne falloit pas s'exposer à une action générale, où il n'y avoit rien à gagner pour eux; au lieu qu'ils pouvoient tout espérer en conservant tous leurs postes. Ils les abandonnent cependant, pour le combattre avec toutes leurs forces réunies, & en rase campagne. N'est-ce pas abandonner le certain pour l'incertain? Car la supériorité du nombre ne fait rien contre un ennemi plus foible à la vérité, mais qui oppose un plus grand art & une tactique plus profonde. Je l'ai déja dit mille fois. Mais peut-on trop le redire?

Ces gens-là ne connoissoient que ce qu'ils avoient appris d'une assez longue expérience, & ce qu'ils avoient vû & pratiqué sous les ordres de ce grand Capitaine; ils n'avoient pas tout vû. La pratique ne nous apprend pas les différentes méthodes. Les païs n'étant pas tous les mêmes, ils eussent dû savoir qu'on se régle selon le tems & les lieux, & que dans un terrain semblable un habile Général varie ses ordres, & la distribution de ses armes. La routine est toujours la même dans les esprits communs, mais la science change tout.

Le parti que Mathos & Spendius avoient d'abord pris, étoit le seul auquel ils eussent dû se tenir, & le plus à portée de leur esprit & de leur expérience. Dans ces sortes de conjonctures favorables, on doit rester dans les postes occupés, comme nous l'avons dit plus haut, s'y fortifier par de bons abattis d'arbres, qui sont de tous les obstacles les plus difficiles à vaincre, ou pour mieux dire les plus insurmontables.

Les Généraux doivent être nuit & jour à cheval, visiter sans cesse les postes, rompre les chemins, garder les hauteurs qui nous paroissent même les moins pratiquables, & les garnir d'un abattis; car quand même les arbres ne se trouveroient pas sur les lieux, rien n'empêche d'en tirer d'ailleurs, & de les transporter où l'on veut; poster des gardes par tout pour s'entr'avertir de l'une à l'autre avec des signaux concertés, du feu, des fusées, des boëtes la nuit, & le jour de la fumée, &c. C'est dans ces occasions heureuses où l'on doit ne rien hazarder, tout craindre de l'audace désespérée

d'un ennemi qui se voit envelopé de toutes parts, & se garder sur toutes choses de prendre trop peu de mesures; il faut les pousser jusqu'au scrupule: on n'en sauroit jamais trop prendre dans ces sortes de cas.

J'ai mille fois observé dans les campagnes que j'ai faites dans les Alpes & les Pirenées, & particuliérement dans les premiéres, que je connois parfaitement, que nous n'avons jamais connu ni sû profiter de nos avantages; nos ennemis n'y ont pas vû plus clair. Cet aveuglement ne doit pas nous surprendre; tout dépend d'une étude profonde des lieux, non en consultant ceux du païs, quoique ce soit un bon moien & un grand soulagement à notre paresse, mais en les parcourant & en les éxaminant soi-même. Sans cette connoissance accompagnée de beaucoup de méditation, il n'est pas possible, même aux plus grands génies, de pousser au grand de la guerre, & de rien faire au-delà du médiocre. On me croira, si l'on veut, j'ai vû par l'étude du païs, & avec une extrême surprise, qu'on pouvoit enfermer l'ennemi dans ces vallées, & renouveler l'événement des fourches Caudines, ou celui de la Hache, où Amilcar enferma les troupes rébelles. Ces piéges subsistent encore, & ces sortes de desseins peuvent encore arriver, soit que nous allions à l'ennemi dans ces vallées, ou qu'il lui prenne envie de venir à nous. Il suffit de part & d'autre que l'on connoisse les camps & les hauteurs qu'il faut occuper, & qu'avec cette connoissance on soit prompt à saisir les occasions. Mais, soit dit sans offenser personne, aucun des deux partis n'a connu ces avantages, qui dépendent, comme je l'ai dit plus haut, non des yeux & du travail d'autrui, mais des yeux & du travail de celui qui commande.

Peut-être que ces Généraux les ont connu ces avantages, mais qu'ils n'ont osé prendre sur eux une entreprise si difficile, si rare & si nouvelle, sûre pourtant, parce que l'ennemi n'eût jamais pû se douter d'une chose si hardie. Elle est hardie en effet par la nécessité où l'on se trouve de diviser ses forces. D'ailleurs, dira-t-on, il faut s'éloigner de ses vivres. Nullement, la ligne de communication subsiste toujours; on la conserve en se fortifiant puissamment dans son camp, pour s'y défendre avec peu de forces, pendant qu'on se saisit de tous les passages & des issuës par où l'ennemi peut se retirer. Je remarquai, pendant que j'étois dans le païs, qu'on pouvoit aisément communiquer à ces postes par les revers des montagnes, quoiqu'affreuses & impratiquables en apparence, car toutes en ont. Ces sortes de coupe-gorges se trouvent par tout dans les païs de montagnes, & plus particuliérement dans les Alpes & les Pirenées, dans celles de Provence & ailleurs. Ce qu'il y a de plus avantageux dans cette sorte de guerre, c'est qu'on ne sauroit ignorer les endroits des campemens, des marches, & tous les mouvemens que l'ennemi peut faire, dès l'instant qu'il s'engage dans le païs; il n'est pas besoin d'expérience pour savoir cela, un homme du païs le devinera tout aussi-bien que le Général de l'armée. Notre dessein étoit de donner un plan de ces montagnes & de ces vallées, pour expliquer le principe & la méthode avec plus de clarté. Nous avons eu nos raisons pour ne pas le faire, qu'on peut aisément comprendre, au moins à l'égard de ce plan. D'ailleurs ce n'est pas ici le lieu de traiter cette matiére à fond; car bien que nous en aions déja touché quelque chose, comme on l'a pû voir, nous avouerons qu'il s'en faut encore de beaucoup que nous aions approché de l'éxactitude méthodique: une partie si importante de la guerre, & qui renferme tant de cas particuliers, ne se traite pas dans sept ou huit pages.

OBSERVATIONS

Sur les rufes dont les Chefs des Rébelles fe fervirent pour que la révolte fût fans rétour.

LA politique ordinaire de ceux, qui fe font mis à la tête d'un parti rébelle, eft de fomenter le mécontentement, & de faire fentir aux foldats qu'une révolte ne fe pardonne guéres, & qu'il eft de leur fûreté d'emploier tout ce qu'ils ont de force & de courage pour la victoire; que leur falut en dépend, & qu'en cédant de leurs prétentions ils feront tôt ou tard châtiés, & les victimes du reffentiment du Prince. Il y en a qui vont plus loin, & qui pouffent les chofes à une telle extrémité, qu'aucun de ceux qui ont pris les armes ne peut rien efpérer de la clémence du Souverain. Spendius & Mathos fe mettent fur ce pied, par les plus grands forfaits & les cruautés les plus inouies, contre toutes les loix de la bonne guerre, & par tout ce qu'on peut imaginer de plus inhumain & de plus barbare, & engagent par là leurs troupes à courir la même fortune, & à demeurer fidéles dans leur parti, par l'appréhenfion du châtiment.

Le difcours que Spendius tint à fes foldats, eft remarquable, & d'un homme très-rufé & très-fubtil. Il leur fit entendre qu'*il ne falloit pas qu'ils fe laiffaffent éblouir à la douceur qu'Amilcar avoit euë pour les prifonniers: qu'en les renvoiant, fon but n'étoit pas de les fauver, mais de fe rendre par là maître de ceux qui reftoient, & de les enveloper tous dans la même punition, dès qu'il les auroit en fa puiffance.*

Je fuis perfuadé qu'il penfoit & qu'il difoit vrai; chacun peut voir s'il y avoit beaucoup à compter fur la foi, fur les promeffes, & fur la reconnoiffance des Carthaginois. Lorfqu'on fe trouve engagé dans une guerre contre de tels ennemis, il eft plus avantageux de jetter le fourreau, fi l'épée eft une fois tirée, que de la remettre dedans par un accommodement. Je le répéte encore, la foi Carthaginoife étoit trop bien connuë, pour qu'il fût befoin d'emploier tant de détours de Rhétorique pour en perfuader les Afriquains & les étrangers; mais comme le mérite & la probité d'Amilcar étoient en très-grande eftime parmi ces mutins, qu'il les avoit dreffés lui-même à la guerre, leurs Chefs virent bien qu'il falloit emploier des moiens plus efficaces pour empêcher que les remords de leurs crimes, & le peu d'apparence de réfifter contre un fi grand Capitaine, ne les portât à rentrer dans leur devoir, & à profiter de l'amniftie qu'il leur offroit, après l'avoir fi noblement & fi généreufement accordée à fes prifonniers, quoiqu'ils euffent été pris les armes à la main.

Les Généraux rébelles imaginérent les deux lettres, qu'ils feignirent venir des nouveaux révoltés de la Sardaigne; ce qui produifit tout l'effet qu'ils en avoient attendu. Ils fe prévalurent de l'indignation des foldats, qui prenant tout ce que ces lettres contenoient pour des vérités, & ne fe défiant pas de leurs Chefs, qui plus méchans qu'eux, les pouffoient aux plus grandes extrémités, ils fe précipitérent dans le dernier & le plus énorme des attentats. Des gens apoftés, & les plus mutins de l'affemblée, s'écrient qu'il faut venger la trahifon, & font périr par les fupplices les plus cruels & les plus atroces, tous les prifonniers Carthaginois; & pour mettre le comble à leurs crimes, ils font mourir très-cruellement le brave & fameux Gefcon, qui jamais n'avoit

voit cherché qu'à leur faire plaisir. La harangue d'Autarite valoit bien celle de Spendius, & au-delà : l'on voit bien par les précautions qu'il prend pour rendre cette guerre irréconciliable, que c'étoit un homme d'esprit, & d'un fin discernement, & avec cela un très-grand scélerat. Son discours & son édit en sont une bonne preuve.

Après une action si horrible, & une telle infraction des loix de la guerre, les troupes rébelles se trouvérent au point juste où Spendius & Mathos les souhaitoient; car par un tel coup ils se fermoient toutes les voies d'accommodement, & n'avoient plus à attendre qu'une cruelle représaille de la part des Carthaginois. Par ces cruautés, leurs Généraux se virent délivrés de la crainte qu'ils avoient que leurs troupes ne les abandonnassent par l'espérance du pardon, & qu'ils ne portassent eux seuls la peine du crime des autres.

La ruse dont se servit Litavique, pour engager ceux d'Autun dans la révolte générale des Gaules, est fort approchante de celle de Mathos & de Spendius. César s'étend beaucoup sur cet événement dans ses Commentaires. Cette action de Litavique est d'une conduite si subtile & si fine, qu'on ne peut s'empêcher de l'admirer, quoiqu'elle renferme une perfidie très-détestable, & qu'elle soit l'action d'un très-méchant homme. Ce jeune Seigneur & ses fréres, qui étoient des premiers d'Autun par leur naissance, se laissérent entraîner à la révolte par les discours & les remontrances de Convictolitan, souverain Magistrat de la République, déja corrompu par l'argent des Auvergnacs, qui avoient fait soulever toutes les Gaules contre César, & ausquels il vouloit se joindre avec toutes les forces de son païs. Ce Magistrat s'étant assûré de ces Seigneurs, donna à l'un d'eux la conduite des troupes qu'on devoit mener au camp de César, avec un grand convoi pour l'armée qui étoit devant Clermont : mais avant que de partir, on convint que ses fréres iroient se rendre au camp des Romains, pour exécuter ce qu'ils avoient comploté ensemble à l'égard des troupes d'Autun qui servoient dans ce siége, qu'ils tâcheroient de corrompre, & de les faire passer dans l'armée de Vercingentorix. A peine Litavique est à sept ou huit lieuës de Clermont, „ qu'il „ assemble tumultuairement les soldats, dit César, & leur dit en pleurant : Où al„ lons-nous compagnons ? Toute notre noblesse, toute notre cavalerie est défaite ; „ Epéredorix & Viridomare, les plus illustres de la jeunesse, ont été massacrés sous „ prétexte de rébellion, sans avoir seulement été ouïs dans leur défense. Je ne vous „ dirai point comme la chose s'est passée, apprenez le de ceux qui étoient présens ; car „ la douleur m'ôte la parole, après le meurtre de mes parens & de mes fréres. Là des„ sus il fait avancer des gens apostés qui confirment ce qu'il avoit dit, que sur une „ fausse accusation d'avoir eu intelligence avec les ennemis, les Romains avoient taillé en „ piéces toute la cavalerie d'Autun, & que pour eux ils s'étoient sauvés parmi la „ foule. Les soldats s'écrient que Litavique pourvoie à leur salut. Comme si, dit„ il, la chose avoit besoin de délibération, & qu'il ne fallût pas se joindre en dili„ gence à ceux de Clermont avant que les Romains viennent nous attaquer. S'il nous „ reste donc quelque courage, vengeons le meurtre de nos gens sur ceux-ci ; en di„ sant cela, il leur montre les Citoiens Romains, qui amenoient un grand convoi au „ camp sous leur escorte ; si bien qu'ils furent massacrés, & le convoi pillé ". Puisque nous sommes embarqués dans cette affaire, il faut la finir, dans ce qu'elle a de plus essentiel, car elle est curieuse.

Après une action si infâme, „ Litavique dépêche des courriers par tout, „ pour exciter le païs sous le même prétexte à prendre la même vengeance ", continue César, qui fut tout aussi-tôt averti de cette perfidie, ou pour dire pis, de cette ingratitude de ceux d'Autun, ausquels il avoit procuré la liberté, bien loin d'avoir dessein de la leur ravir. Il détache un grand corps de son armée,

mée, & part lui-même à la tête; il force une marche, pour ne leur pas donner le tems de joindre l'armée de Vercingentorix. Ils les atteint, & les fait investir tout sur le champ par sa cavalerie. „ Ensuite il commande à Epéredorix & à Viridomare, „ dont ont avoit faussement publié la mort, de se montrer aux premiers rangs, & d'ap- „ peller ceux de leur connoissance. La fourbe étant découverte, tous les soldats „ commencent à tendre les mains, & à jetter leurs armes, & cependant Litavique se „ sauve". Il dépendoit de César de les faire tous périr & tailler en piéces; il n'en fit rien, & fit un trait de très-grande prudence. Il se contenta de dépêcher à ceux d'Autun, pour les informer de ce qui s'étoit passé; mais il étoit trop tard, les dépêches de Litavique avoient prévenu celles de César, & produit un tel effet, que sans délibérer „ ils massacrérent tous les Citoiens Romains, ou les traînérent en captivi- „ té, après avoir saccagé leurs biens: le tout à la persuasion de Convictolitan, qui „ étoit bien aise d'engager le peuple dans un crime dont il ne se pût repentir.

Il y a des scélerats, dit Bayle quelque part, qu'on est forcé d'admirer, à cause qu'ils font voir je ne sai quelle grandeur d'ame dans leurs crimes: mais dans cette action de Litavique & de Convictolitan, que voit-on qui ne soit au dessus de ce qu'on peut imaginer de plus bas & de plus infame? Peut-on porter plus loin la perfidie & l'ingratitude? Quitter un parti pour en prendre un autre, quelque peu de raisons que l'on ait de le faire, on vous passe cela: mais de faire un massacre général de personnes innocentes, c'est ce qu'on ne sauroit concevoir sans horreur, & sans une très-grande indignation.

Il ne falloit rien moins qu'une grande victoire pour remettre les Gaules dans l'obéissance, & particuliérement ceux d'Autun, qui étoient les plus puissans, & dont la rébellion touchoit extrémement César; il réussit à tout, il bat les rébelles dans un grand combat, les poursuit jusqu'à Aléxia, les bloque par cette fameuse circonvallation, bat l'armée du secours & la taille en piéces, prend la ville & Vercingentorix, qu'il réserve pour son triomphe. Il n'en alla pas ainsi des soldats révoltés d'Afrique, il fallut donner une infinité de combats & de batailles; & bien que Barcas fût toujours victorieux, & qu'il eût fait périr cinquante mille hommes dans les détroits des montagnes de la Hache, victoire la plus complette dont on ait jamais ouï parler, puisqu'il n'y en eut aucun qui pût en porter la nouvelle; il en resta encore assez de ceux qui ne s'étoient pas trouvés à la défaite, pour oser tenir tête au victorieux. Ils donnérent encore une bataille, qui décida enfin de cette guerre.

Je ne sai si Amilcar ne fit pas sonder Mathos & Spendius, & les autres Généraux des rébelles, par l'espérance du pardon, & par des avantages capables de tenter leur cupidité. Car quels pouvoient être leurs desseins, à moins qu'ils ne se fussent mis en tête de soumettre Carthage? ce qui étoit impossible; car quand cela seroit arrivé, il étoit de l'intérêt de toutes les Puissances voisines de conjurer contr'eux, & de les exterminer. Quoiqu'il en soit, il est hors de doute que les Carthaginois mirent tout ce qu'ils avoient d'industrie en œuvre pour les gagner, & qu'ils ne réussirent point: tant on se défioit d'eux & de leur foi.

CHAPITRE XVIII.

Nouvel embarras des Carthaginois. Siége de Carthage par les Etrangers. Secours que Hiéron fournit à cette ville. Fidélité des Romains à son égard. Famine horrible dans le camp des Etrangers, qui demandent la paix. Trompés, ils reprennent les armes, & sont défaits & taillés en piéces. Siége de Tunis, où Annibal est pris & pendu. Bataillé décisive. La Sardaigne cédée aux Romains.

AMilcar ne sachant plus comment réprimer l'audace effrénée de ses ennemis, se persuada qu'il n'en viendroit à bout qu'en joignant ensemble les deux armées que les Carthaginois avoient en campagne, & qu'en exterminant entiérement ces rébelles. C'est pourquoi aiant fait venir Hannon, tout ce qu'il en put combattre, fut passé au fil de l'épée, & il fit jetter aux bêtes tous ceux qu'on lui amenoit prisonniers. Les affaires des Carthaginois commençoient à prendre un meilleur train, lorsque par un revers de fortune étonnant, elles retombérent dans le premier état. Les Généraux furent à peine joints, qu'ils se brouillérent ensemble (*a*); & cela alla si loin, que non seulement ils perdirent des occasions favorables de battre l'ennemi, mais qu'ils lui donnérent souvent

(a) *Les Généraux furent à peine joints, qu'ils se brouillérent ensemble.*] Il n'y a pas lieu d'en être étonné, & ce seroit une très-grande rareté si cela n'arrivoit pas. Les Carthaginois ne croioient pas que ç'en fût une, eux qui avoient accoûtumé de n'avoir qu'un seul Général à la tête de leurs armées. Aujourd'hui ils en mettent deux, un bon & l'autre mauvais; afin que celui-ci, comme plus opiniâtre, rompe toutes les mesures de son Collégue, habile & éclairé. Cela arrive toujours, soit par envie, soit par ignorance, soit par manque de hardiesse, ou par lâcheté : encore une fois, il est très-rare que deux Généraux dont le pouvoir est partagé ou alternatif, puissent être bien d'accord. Une tête seule, avec une prudence & une intelligence médiocre, fera mille fois plus d'effet, & viendra plus aisément à bout de ses entreprises, que deux braves Généraux, habiles & entendus, qui ont de la jalousie l'un contre l'autre.

Un homme qui voudroit mettre en question, si un Roi doit commettre à un seul le commandement absolu de ses forces, ou s'il est à propos de le partager entre plusieurs, comme cela se pratiquoit autrefois en France; un homme, dis-je, qui mettroit cela en question, se feroit moquer de lui. Le Cardinal Mazarin tenoit, dit-on, pour le partage du commandement; mais l'autorité du Cardinal Mazarin à cet égard vaut moins que rien.

Les Athéniens & les Lacédémoniens se trouvérent-ils bien d'avoir partagé le commandement de leurs armées entre plusieurs Chefs? Ils eurent lieu de s'en repentir une infinité de fois. Les Athéniens, ne devinrent pas pour cela plus sages, & cette folie continua long-tems. A la fin ils se corrigérent, après la perte de plusieurs batailles. Les Lacédémoniens se ravisérent plutôt; car s'ils avoient moins d'esprit que les autres, ils avoient du moins plus de sens. Ils firent donc une loi sur la dissention qui survint entre Démarate & Cléoménes, par laquelle l'un de leurs deux Rois demeureroit dans la ville de Sparte, pendant que l'autre commanderoit l'armée de la République. Et ces Romains tant vantés, ne partageoient-ils pas le commandement de leurs armées? Ils furent longtems & constamment dans cette erreur favorite, & presque toujours battus toutes les fois que les deux Généraux se trouvoient d'humeur discordante; ce qui arrivoit très-souvent. L'infortune de

vent prise sur eux. Sur la nouvelle de cette division, les Magistrats en éloignérent un, & ne laissérent que celui que l'armée auroit choisi. Outre cela les convois qui venoient des endroits qu'ils appellent les Emporées, & sur qui ils faisoient beaucoup de fond, tant pour les vivres que pour les autres munitions, furent tous submergés dans la mer par une tempête: outre qu'alors l'isle de Sardaigne, dont ils tiroient de grands secours, s'étoit soustraite à leur domination. Et ce qui fut de plus fâcheux, c'est que les habitans d'Hippone-Zaryte & d'Utique, qui seuls des peuples d'Afrique avoient soutenu cette guerre avec vigueur, avoient tenu ferme du tems d'Agathoclés & de l'irruption des Romains, (a) & n'avoient jamais pris de résolution contraire aux intérêts des Carthaginois, non seulement les abandonnérent alors & se jettérent dans le parti des Afriquains, mais encore conçûrent pour ceux-ci autant d'amitié & de confiance, que de haine & d'aversion pour les autres. Ils tuérent & précipitérent du haut de leurs murailles environ cinq cens hommes qu'on avoit envoiés à leur secours, ils firent le même traitement au Chef, livrérent leur ville aux Afriquains, & ne voulurent jamais permettre aux Carthaginois, quelque instance qu'ils leur en fissent, d'enterrer leurs morts.

Mathos & Spendius, après ces événemens, portérent leur ambition jusqu'à vouloir mettre le siége devant Carthage même. Amilcar alors s'associa dans le commandement Annibal, que le Sénat avoit envoié à l'armée, après que Hannon en eût été éloigné par les soldats, à cause de la mésintelligence qu'il y avoit entre les Généraux. Il prit encore avec soi Naravase, & accompagné de ces deux Capitaines, il bat la campagne pour couper les vivres à Mathos & à Spendius. Dans cette expédition, comme dans bien d'autres, Naravase lui fut d'une extrême utilité. Tel étoit l'état des affaires par rapport aux armées de dehors.

Siége de Carthage par les étrangers.

Les Carthaginois serrés de tous les côtés, furent obligés d'avoir recours aux villes alliées. Hiéron, qui avoit toujours l'œil au guet pendant cette guerre, leur accordoit tout ce qu'ils demandoient de lui. Mais il redoubla ses soins dans cette occasion, voiant bien que pour se mainte-

Secours que Hiéron donne à cette ville.

de Cannes, qui les humilia si fort, vint-elle d'une autre cause que de la jalousie de Varron, qui combattit contre l'avis de son Collégue? Nous ne pousserons pas plus loin cette matiére, parce que notre dessein est de l'épuiser autre part.

(a) *Seuls des peuples d'Afrique, avoient tenu ferme du tems d'Agathoclés, & de l'irruption des Romains.*] Je le crois bien, mais il ne faut pas que cet acte de fidélité nous en impose. Ces trois villes ne souhaitoient pas avec moins d'ardeur de secouer le joug tyrannique de Carthage, que toutes les autres de l'Afrique. Tout ce que l'on peut dire à leur gloire, c'est que sans être plus fidéles elles furent plus sages. Se seroient-elles déclarées en faveur des Romains lors de la diversion de Regulus? C'eût été une très grande imprudence, elles demeurérent aux écoutes avant que de prendre parti; mais lorsqu'elles s'apperçûrent qu'après la prise d'Aspis, les Romains ne laissoient que quinze mille hommes en Afrique, elles virent bien que le Général Romain n'étoit pas en état de rien faire, & qu'il succomberoit à la fin: & en effet la chose arriva. A l'égard d'Agathoclés, n'y eût-il pas eu de la folie de se tourner de son côté? N'étoit-ce pas se précipiter d'un mal dans un plus grand? Ce tyran n'étoit-il pas le plus insupportable de tous?

maintenir en Sicile & se conserver l'amitié des Romains, il étoit de son intérêt que les Carthaginois eussent le dessus, de peur que les étrangers prévalant ne trouvassent plus d'obstacles à suivre leurs projets. En quoi l'on doit remarquer sa sagesse & sa prudence: car c'est une maxime qui n'est pas à négliger, de ne pas laisser croître une Puissance jusqu'au point, qu'on ne lui puisse contester les choses mêmes qui nous appartiennent de droit.

Fidélité des Romains à son égard.

Pour les Romains, éxacts observateurs du traité qu'ils avoient fait avec les Carthaginois, ils leur donnérent tous les secours qu'ils pouvoient souhaiter: quoique d'abord ces deux Etats eussent eu quelques démêlés ensemble, sur ce que les Carthaginois avoient traité comme ennemis ceux qui passant d'Italie en Afrique portoient des vivres à leurs ennemis, & en avoient mis environ cinq cens en prison. Ces hostilités avoient fort déplû aux Romains. Cependant comme les Carthaginois rendirent de bonne grace ces prisonniers aux Députés qu'on leur avoit envoiés, ils gagnérent tellement l'amitié des Romains, que ceux-ci par reconnoissance leur remirent tous les prisonniers qu'ils avoient faits sur eux dans la guerre de Sicile, & qui leur étoient restés. Depuis ce tems-là les Romains se portérent d'eux-mêmes à leur accorder tout ce qu'ils demandoient. Ils permirent à leurs marchands de leur porter les provisions nécessaires, & défendirent d'en porter à leurs ennemis. Quoique les étrangers révoltés en Sardaigne les appellassent dans cette Isle, ils n'en voulurent rien faire; & ils demeurérent fidéles au traité, jusqu'à refuser ceux d'Utique pour sujets, quoiqu'ils vinssent d'eux-mêmes se soumettre à leur domination. Tous ces secours mirent les Carthaginois en état de défendre leur ville contre les efforts de Mathos & de Spendius, qui d'ailleurs étoient là aussi assiégés pour le moins qu'assiégeans. Car Amilcar les réduisoit à une si grande disette de vivres, qu'ils furent obligés de lever le siége.

Famine horrible dans le camp des étrangers, qui demandent la paix.

Peu de tems après ces deux Chefs des rébelles aiant assemblé l'élite des étrangers & des Afriquains, entre lesquels étoit Zarxas & le corps qu'il commandoit, ce qui faisoit en tout cinquante mille hommes, ils résolurent de se remettre en campagne, de serrer l'ennemi par tout où il iroit, & de l'observer. Ils évitoient les plaines, de peur des éléphans & de la cavalerie de Naravase, mais ils tâchoient de gagner des premiers les lieux montueux & les défilés. Ils ne cédoient aux Carthaginois ni en projets ni en hardiesse, quoique faute de savoir la guerre ils en fussent souvent vaincus. On vit alors d'une maniére bien sensible combien une expérience fondée sur la science de commander, l'emporte sur une aveugle & brutale pratique de la guerre. Amilcar tantôt attiroit une partie de leur armée à l'écart, & comme un habile joueur d'échecs l'enfermant de tous côtés, la mettoit en piéces: tantôt faisant semblant d'en vouloir à toute l'armée, il conduisoit les uns dans des embuscades qu'ils ne prévoioient point, & tomboit sur les autres de

jour

jour ou de nuit lorſqu'ils s'y attendoient le moins, & jettoit aux bêtes tout ce qu'il faiſoit ſur eux de priſonniers. Un jour enfin que l'on ne penſoit point à lui, s'étant venu camper proche des étrangers dans un lieu fort commode pour lui, & fort déſavantageux pour eux, il les ſerra de ſi près que n'oſant combattre, & ne pouvant le fuir à cauſe d'un foſſé & d'un retranchement dont il les avoit enfermés de tout côté, ils furent contraints, tant la famine étoit grande dans leur camp, de ſe manger les uns les autres: Dieu puniſſant par un ſupplice égal l'impie & barbare traitement qu'ils avoient fait à leurs ſemblables. Quoiqu'ils n'oſaſſent ni donner bataille, parce qu'ils voioient leur défaite aſſûrée, & la punition dont elle ne manqueroit pas d'être ſuivie; ni parler de compoſition, à cauſe des crimes qu'ils avoient à ſe reprocher, ils ſoutinrent cependant encore quelque tems la diſette affreuſe où ils étoient, dans l'eſpérance qu'ils recevroient de Tunis les ſecours que leurs Chefs leur promettoient. Mais enfin n'aiant plus ni priſonniers ni eſclaves à manger, rien n'arrivant de Tunis, & la multitude commençant à menacer les Chefs; Autarite, Zarxas & Spendius prirent le parti d'aller ſe rendre aux ennemis, & de traiter de paix avec Amilcar. Ils dépêchérent un Héraut pour avoir un ſaufconduit, & étant venus trouver les Carthaginois, Amilcar fit avec eux ce traité; *Que les Carthaginois choiſiroient d'entre les ennemis ceux qu'ils jugeroient à propos au nombre de dix, & renvoieroient tous les autres chacun avec ſon habit.* Enſuite il dit qu'en vertu du traité il choiſiſſoit tous ceux qui étoient préſens, & mit ainſi en la puiſſance des Carthaginois Autarite, Spendius, & les autres Chefs les plus diſtingués.

Les Afriquains, qui ne ſavoient rien des conditions du traité, aiant appris que leurs Chefs étoient retenus, ſoupçonnérent de la mauvaiſe foi, & dans cette penſée coururent aux armes. Ils étoient alors dans un lieu qu'on appelle la Hache, parce que par ſa figure il reſſemble aſſez à cet inſtrument. Amilcar les y envelopa tellement de ſes éléphans & de toute l'armée, qu'il ne s'en ſauva pas un ſeul, & ils étoient plus de quarante mille. C'eſt ainſi qu'il releva une ſeconde fois les eſpérances des Carthaginois, qui déſeſpéroient déja de leur ſalut. Ils battirent enſuite la campagne, lui, Naravaſe & Annibal, & les Afriquains ſe rendirent d'eux-mêmes. Trompés, ils reprennent les armes.

Maîtres de la plûpart des villes, ils vinrent à Tunis aſſiéger Mathos. Annibal prit ſon quartier au côté de la ville, qui regardoit Carthage, & Amilcar le ſien au côté oppoſé. Enſuite aiant conduit Spendius & les autres priſonniers auprès des murailles, ils les attachérent à des croix, à la vûe de toute la ville. Tant d'heureux ſuccès endormirent la vigilance d'Annibal, & lui firent négliger la garde de ſon camp. Mathos ne s'en fut pas plutôt apperçû, qu'il tomba ſur le retranchement, tua grand nombre de Carthaginois, chaſſa du camp toute l'armée, s'empara de tous les bagages, & prit Annibal même priſonnier. Siége de Tunis, où Annibal eſt pris & pendu.

On mena aussi-tôt ce Général à la croix où Spendius étoit attaché. Là on lui fit souffrir les supplices les plus cruels, & après avoir détaché Spendius, on le mit en sa place, & on égorgea autour du premier trente des principaux Carthaginois. Comme si la fortune n'avoit suscité cette guerre, que pour fournir tour à tour aux deux armées des occasions éclatantes de se venger l'une de l'autre. Amilcar, à cause de la distance qui étoit entre les deux camps, n'apprit que tard la sortie que Mathos avoit faite, & après en avoir été informé il ne courut pas pour cela au secours, les chemins étoient trop difficiles; mais il leva le camp, & cotoiant le Macar il fut se poster à l'embouchure de ce fleuve.

Bataille décisive. Nouvelle consternation chez les Carthaginois, nouveau désespoir. Ils commençoient à reprendre courage, & les voilà retombés dans les mêmes embarras, qui n'empêchérent cependant pas qu'ils ne travaillassent à s'en tirer. Pour faire un dernier effort, ils envoiérent à Amilcar trente Sénateurs, le Général Hannon qui avoit déja commandé dans cette guerre, (*a*) & tout ce qu'il leur restoit d'hommes en âge de por-

(a) *Ils envoiérent à Amilcar Hannon, qui avoit déja commandé dans cette guerre.*] Cette conduite du Sénat de Carthage me surprend un peu, il faut que je l'avouë. Hannon étoit un très-mauvais Général, Polybe nous l'apprend & nous le représente comme tel. Qu'avoit-on besoin d'un tel homme? Etoit-on bien assûré que deux hommes si différens d'humeur, d'inclination, de courage & d'habileté, sacrifieroient tout, & s'uniroient de sentimens à l'avantage de la patrie? Encore une fois, cette conduite de Carthage m'étonne; car il y avoit mille contre un à parier que Hannon contrequarreroit Amilcar dans tous ses desseins, & les feroit échouer, soit par jalousie, ou par lâcheté. Les Carthaginois risquoient beaucoup. Ils ne risquérent pourtant rien; ces deux hommes si contradictoires à l'égard des qualités militaires, se conduisirent, dit notre Auteur, avec toute l'union & la sagesse possible. Cela n'empêche pas que je ne sois très-persuadé de cette maxime, que tout homme qui a donné plusieurs fois des preuves de malhabileté, ou de défaut de courage, ne fera pas mieux une autre fois; & que s'il ne fait pas pis, c'est une espéce de miracle.

Combien d'exemples anciens & modernes ne pourrois-je pas citer qui démontrent cette vérité? La plûpart des Princes tombent dans ces sortes d'imprudence. Ils confient souvent des places importantes à des gens qui en ont rendu d'autres très-lâchement. Un exemple va terminer cette remarque.

En 1674. M. de Turenne aiant obligé les Confédérés contre la France de repasser le Rhin, ceux-ci laissérent dans Dochstein mille ou douze cens hommes de pied, pour conserver ce poste, capable de troubler nos quartiers durant l'hiver, & de leur servir lorsqu'ils voudroient repasser ce fleuve. M. de Turenne le fit investir, & laissa la conduite du siége à M. de Vaubrun, qui l'attaqua avec toute la vigueur possible. Cette place étoit fortifiée à l'antique, mais bonne & capable de tenir longtems, avec un château beaucoup plus fort que la ville, qui fut emportée d'assaut après trois jours de tranchée ouverte. Jusqu'ici il n'y a aucun reproche à faire au Gouverneur, mais le château le couvre de confusion. Il étoit très-fort, & il fut si mal défendu, que sans assaut & sans résister qu'autant de tems qu'il en falloit pour écrire les conditions de la capitulation, qui fut bientôt conclue, cet homme se rendit lâchement, & laissa ses soldats prisonniers de guerre: les Officiers eurent la liberté de se retirer.

Le Duc de Lorraine & le Prince Herman de Bade, qui étoient à Strasbourg, dit l'excellent Historien des derniéres campagnes de M. de Turenne, *s'étant attendus à une plus longue défense, avoient publié qu'ils faisoient passer un corps de cavalerie & de dragons pour venir charger les assiégeans; mais ce dessein s'évanouit, lorsqu'ils virent arriver les Officiers de la garnison de Dochstein. Celui qui rendit la place, étoit Vénitien, nommé Contarini. Il avoit autrefois rendu au Turc de la même maniére la ville de Ténedos, dont il étoit Gouverneur; de sorte que n'osant retourner à Venise, où sa tête avoit été mise à prix, il s'étoit jetté dans le service de l'Empereur, où il étoit devenu premier Capitaine du régiment de Knie. Lorsqu'il arriva à Strasbourg, le Duc de Lorraine & le Prince de Bade le menacérent de le faire punir; mais s'étant retiré à son logis, il se tua lui-même.*

porter les armes, recommandant aux Sénateurs d'essaier tous les moiens de réconcilier ensemble les deux Généraux, de les obliger à agir de concert, & de n'avoir devant les yeux que la situation où se trouvoit la République. Après bien des conférences, enfin ils vinrent à bout de réunir ces deux Capitaines, qui dans la suite n'agissant que dans un même esprit firent tout réussir à souhait. Ils engagérent Mathos dans quantité de petits combats, tantôt en lui dressant des embuscades, tantôt en le poursuivant, soit autour de Lepta, soit autour d'autres villes. Ce Chef se voiant ainsi harcelé, prit enfin la résolution d'en venir à un combat général. Les Carthaginois de leur côté ne souhaitant rien avec plus d'ardeur, les deux partis appellérent à cette bataille tous leurs alliés, & rassemblérent des places toutes leurs garnisons, comme devant risquer le tout pour le tout. Quand on se fut disposé, l'on convint du jour & de l'heure, & l'on en vint aux mains. La victoire se tourna du côté des Carthaginois. Il resta sur le champ de bataille grand nombre d'Afriquains, une partie se sauva dans je ne sai quelle ville, qui se rendit peu de tems après, Mathos fut fait prisonnier, les autres parties de l'Afrique se soumirent aussi-tôt. Il n'y eut qu'Hippone-Zaryte & Utique, qui dès le commencement de la guerre s'étant renduës indignes de pardon, refusérent alors de se soumettre. Tant il est avantageux, même dans de pareilles fautes, de ne point passer certaines bornes, & de ne se porter pas à des excès impardonnables (*a*). Mais Hannon ne se fut pas plutôt présenté devant l'une, & Amil-

(a) *Tant il est avantageux, même dans de pareilles fautes, de ne point passer certaines bornes, & de ne se porter pas à des excès impardonnables.*] Une guerre entreprise par des sujets rebelles à leur Souverain, ou par une armée qui secouë le joug de l'obéissance, & qui tourne ses propres armes contre le Prince ou la République qui l'avoit prise à sa solde, comme les soldats étrangers de Carthage, cette sorte de guerre éxige que ceux qui l'ont fomentée, & qui lui donnent le branle, suivent une maxime toute opposée à celle de notre Auteur, car sans cela ils courroient un très-grand risque d'échouer dans leur entreprise. Quelque juste que soit une guerre, elle devient injuste si elle n'est point dans les régles de l'honnéteté & de la modération. Or cette honnêteté, cette modération, l'équité, la justice & la bonne foi se rencontrent toujours, & cela doit être ainsi dans celles qu'on appelle pleines & solemnelles, qui se font de Souverain à Souverain: mais dans celles dont il est question ici, ce seroit une très-mauvaise politique dans ceux qui en sont chargés, que de la commencer selon les régles de l'honnêteté. Je ne le leur conseillerois pas, ils se verroient bientôt desertés & dans l'impuissance de la faire & de la continuer, la moindre entreprise manquée, le moindre échec les réduiroit bientôt à la triste & honteuse nécessité de recourir à la clémence & à la miséricorde du Souverain irrité, ou de s'éxiler.

Quel parti doit-on prendre dans une telle guerre, dira quelqu'un ? Ne nous sommes-nous pas déja très-clairement expliqués ? Peut-être assez pour nous: & non pas pour beaucoup d'autres, il faut donc les satisfaire. Voici donc mon sentiment, appuié de mille éxemples dont l'Histoire ancienne & moderne est toute remplie. Si la conduite de Spendius & de Mathos nous manquoit, nous aurions recours à d'autres peut-être beaucoup plus célébres & plus éclatans : je dis qu'il faut prendre la maxime de Polybe tout au rebours, qu'il ne faut garder aucune modération dans la maniére de la faire, que la bonne foi en soit bannie, que l'équitable & l'honnéte, & tout ce qu'on appelle bonne guerre, soit regardé comme une chimére dans votre armée, tâchez de réduire les choses en tel état que les maux & les injures que vous serez éprouver d'abord à vos ennemis, soient irréparables & le pardon impossible, qu'il n'y ait pas un seul innocent dans vos troupes, que tous les maux de la guerre soient leurs richesses, & que tous généralement soient coupables comme léurs Chefs. En faisant la guerre sur de tels principes, on peut espérer de

Amilcar devant l'autre, qu'elles furent contraintes d'en passer par tout ce qu'ils voulurent. Ainsi finit cette guerre, qui avoit fait tant de peine aux Carthaginois, & dont ils se tirérent si glorieusement, que non seulement ils se remirent en possession de l'Afrique, mais châtiérent encore comme ils méritoient les auteurs de la révolte. Car cette guerre ne se termina que par les honteux supplices, que la jeunesse de la ville fit souffrir à Mathos & à ses troupes le jour du triomphe.

La Sardaigne cédée aux Romains.

Telle fut la guerre des étrangers contre les Carthaginois, laquelle dura trois ans & quatre mois ou environ; il n'y en a point, au moins que je sache, où l'on ait porté plus loin la barbarie & l'impiété. Comme vers ce tems-là les étrangers de Sardaigne étoient venus d'eux-mêmes offrir cette Isle aux Romains, ceux-ci prirent le dessein d'y passer. Les Carthaginois le trouvant fort mauvais, parce que la Sardaigne leur appartenoit à plus juste titre, & se disposant à punir ceux qui avoient livré cette Isle à une autre Puissance; ç'en fut assez pour déterminer les Romains à déclarer la guerre aux Carthaginois, prétextant que ce n'étoit pas contre les peuples de Sardaigne que ceux-ci faisoient des préparatifs, mais contre eux. Les Carthaginois qui étoient sortis comme par miracle de la derniére guerre, & qui n'étoient point du tout en état de se mettre mal avec les Romains, cédérent au tems, & aimérent mieux leur abandonner la Sardaigne, & ajouter douze cens talens à la somme qu'ils leur paioient, que de s'engager à soutenir une guerre dans les circonstances où ils étoient. Cette affaire n'eut pas d'autre suite.

de former une excellente armée très-brave, très-aguerrie & très-fidéle; car lorsqu'on s'est fermé toute voie à la clémence du Prince par une infinité de cruautés & de mauvaises actions, il n'y a plus de milieu entre perdre la vie les armes à la main, ou se sauver par les même armes: c'est à quoi un habile Chef rebelle a réduit ses soldats. *La paura que Hanno i rebelli*, dit Fraquetta. *liqueli Hanno fatto actioni scelerate contro il principe, li rende ostinati à difendersi.* Il a été des premiers soulévemens des armées Romaines sous Tibére, sous Galba, & sous la plûpart des Empereurs Romains, comme de toutes les autres révolutions; les mutins font d'abord sans réflexion une ou deux démarches éclatantes, & ceux qui en sont les auteurs profitant de l'occasion qu'ils ont fait naître, savent les engager ensuite dans plusieurs autres, afin de soutenir l'entreprise, & d'éviter la punition dont le Souverain irrité menace.

La rebellion des Ecossois contre Charles II. en 1638. commença comme toutes les autres. Dans ces sortes de rebellions imprévûes, ou que l'on a négligées dans leur commencement, on s'en tire comme l'on peut, & toujours à la perte de la réputation & de l'autorité du Prince, & au grand avantage des Auteurs de la rebellion. Jamais guerres civiles n'ont été plus aisées à prévenir & à terminer que les nôtres. Le Cardinal de Richelieu prit de bonnes leçons sur nos fautes, & s'en trouva bien. Rien ne dissipe plus les cabales qui se forment ensuite des autres qui ont réussi impunément, disoit cet habile Ministre, que la terreur & la crainte; il ne faut pas attendre des preuves mathématiques d'une conspiration & d'une cabale, on ne les connoît ainsi que par l'événement: alors il n'y a plus de reméde, il les faut toujours prévoir par des fortes conjectures, & les prévenir par de prompts reméedes. Il s'en forme une aujourd'hui qui gagne peu à peu, & par des moiens si subtils, que j'ai regret de n'être pas venu au monde trente ans plus tard pour en voir le dénouement. Il faut avouër que certaine politique est admirable, & les lunettes des Puissances de l'Europe très-mauvaises. Les preuves sont mathématiques, s'il en fût jamais.

O B-

OBSERVATIONS

Sur les cruautés qui se commirent de part & d'autre dans la guerre des Rebelles.

IL faut faire bonne guerre si l'on veut éviter la représaille. Les feux & les incendies en produisent d'autres, les barbaries & les cruautés les plus atroces sont paiées par de plus grandes; ce sont les loix de la guerre, elles sont justes & équitables contre celui qui use le premier de cette façon d'agir. Le meilleur moien de la faire cesser, & d'obliger l'ennemi aux régles de la bonne guerre, c'est d'enchérir toujours sur lui. Feu M. de Louvois écrivoit au Maréchal de Boufflers, *si les ennemis brûlent un village de votre Gouvernement, brûlez en dix.* On parlemente bientôt lorsqu'on pousse les choses jusqu'à ce point: mais cela n'arrive pas ordinairement dans une armée rebelle, où les soldats sont soudoiés de vengeance, comme disoit d'Aubigné de ceux des Réligionnaires. Les supplices & les cruautés qu'exerça Barcas contre les révoltés d'Afrique, ne pûrent arrêter leur fureur & leurs barbaries. Ils continuérent toujours cette mauvaise guerre. Ils avoient commencé les premiers à donner l'exemple, & c'étoit l'intérêt de leurs Chefs qu'ils continuassent toujours & sans relâche sur le même ton, & jusqu'à la fin.

Il faut que la passion des armes remuë furieusement les humeurs, & soit bien forte, pour nous exciter à servir dans l'une ou l'autre des armées qui font la guerre de la sorte. Devenir l'esclave de l'ennemi, si l'on tombe entre ses mains, c'est un mal très-grand; mais de n'espérer aucun quartier, & de périr par les supplices les plus cruels, & par des massacres de sang froid exercés par représaille sur les prisonniers que l'on prend, & que malgré toutes ces horreurs il se trouve des gens qui s'engagent & se livrent à cette façon de guerre, cela est à peine concevable. Les rebelles trouvent des soldats autant qu'ils en veulent, les Carthaginois n'en trouvent pas moins qui veuillent s'exposer à la mort la plus affreuse pour leur service. Il faut que de tels hommes soient d'un courage tout à fait féroce, ou d'une stupidité qui n'est pas humaine. Encore une fois, j'en suis tout à fait surpris: je ne le serois point dans une guerre de Réligion, où l'on promet le Paradis & la couronne du martyre à chacun des soldats des deux partis; ils courent tous en foule à cette couronne. C'est là la plus efficace & la plus forte machine dont on puisse se servir pour avoir des soldats. Les guerres de Réligion démontrent cette vérité: dans les autres, où il n'y a ni couronne ni bonheur éternel à espérer, on doit tout attribuër à une passion désordonnée & furieuse du métier que l'on a embrassé.

Quoique les guerres de Réligion soient celles où il en paroît le moins, par les barbaries & les cruautés les plus affreuses dont elles sont parsemées, & que ceux qui en sont les premiers moteurs soient mille fois plus détestables & plus criminels que ceux qu'on voit tous les jours sur la rouë, l'on peut croire pieusement qu'un zéle furieux & fanatique pour la cause de Dieu, plutôt que la passion de la guerre, les porte à un très-grand mépris de la mort & des plus grands supplices: mais dans celle des étrangers la Réligion n'en fut pas le motif. Chacun sait que les guerres de Réligion étoient tout à fait inconnuës aux Paiens, à la honte des Chrétiens. L'injustice & l'in-

gratitude des Carthaginois soulevérent cette armée d'étrangers : ceux qui les animérent après à continuer dans leur révolte, connoissoient trop bien les Carthaginois pour espérer quelque pardon; ils s'érigérent alors en Chefs de parti, & les précipitérent dans les plus grands crimes pour les rendre également coupables. Ils s'attendoient bien à la représaille, & chacun retorquant par d'autres plus fortes, on peut bien juger que les crimes & les cruautés monteroient à leur comble, & que la fin de cette guerre se termineroit par la destruction de l'un des partis.

Un coup de mauvaise guerre, qu'on laisse impuni, & qu'on ne désavouë pas, change tout l'état de la guerre, & produit tout ce qu'on peut imaginer de plus inhumain & de plus étrange. Un Général inconsidéré & sans jugement, qui croit aller plus vîte à son but par la terreur que par la douceur & par la clémence, se trouve souvent exposé à de cruelles représailles. Peut-on lire sans horreur les faits & gestes du Baron des Adrets? On n'a qu'à consulter Varillas, pour être convaincu que Spendius, Mathos & Autarite étoient de très-honnêtes gens, très-doux & très-humains en comparaison. Ceux-ci commencérent les premiers contre Barcas. Fabrice Serbellon, Général des troupes du Pape dans le Comtat Venaissin, beaucoup plus féroce que le Baron, commença le premier à la prise d'Orange une façon de guerre très-mauvaise, & dont je ne pense pas qu'il se soit jamais vû d'éxemple; les barbaries qu'il éxerça dans cette ville sont énormes: apparemment qu'il s'imagina que tout ce qu'il y avoit de Calvinistes en France, étoit renfermé dans cette place, & que le droit de représaille étoit une chose tout à fait inconnuë dans les armées. Le farouche Italien éxerça dans la ville tout ce qu'une ame barbare peut imaginer de supplices. L'éxemple mérite d'avoir place ici, pour faire voir que les Mathos & les Spendius, & tous ces scélérats révoltés contre Carthage, n'étoient que des novices en comparaison des Serbellons & des des-Adrets.

Serbellon aiant investi Orange dans le tems que presque toute la garnison en étoit sortie, la fit battre si furieusement, qu'aiant fait une bréche très-considérable, il fit donner un assaut très-vigoureux. Pendant qu'on disputoit la bréche, ,, les Catholi-
,, ques restés dans Orange, dit Varillas, lui en ouvrirent une porte. Il entra par là,
,, & ses gens se contentérent d'abord de tuer tout ce qui se trouva sous les armes;
,, mais ils renouvellérent ensuite les éxemples d'une inhumanité la plus rafinée que les
,, tyrans avoient autrefois inventée. Ils emploiérent leur industrie à faire que ceux,
,, qui avoient été assez malheureux pour éviter leur premiére furie, se sentissent mou-
,, rir, & ne les tuérent qu'à petits coups. Ils en précipitérent sur des pieux, sur des
,, hallebardes & sur des piques; ils en pendirent à la cheminée, & les brûlérent à petit
,, feu. Ils prirent plaisir à couper les parties secrétes, & leur rage ne pardonna ni
,, aux enfans, ni aux vieillards, ni aux malades, ni aux moissonneurs, quoiqu'ils ne
,, leur eussent point trouvé d'autres armes que leurs faucilles. Les femmes & les filles
,, n'en furent pas quittes pour la perte de leur honneur, & pour être ensuite abandon-
,, nées aux goujats, car on les mit en butte aux arquebuzades, & on les pendit aux
,, fenêtres. Les garçons furent réservés pour servir au comble de l'abomination. Et
,, pour ajouter la moquerie à l'injure, les Dames qui avoient mieux aimé mourir que
,, d'assouvir l'impudicité des vainqueurs, furent exposées nuës à la risée publique,
,, avec des cornes enfoncées dans les parties que la pudeur défend de nommer, & il y
,, en eut de l'un & de l'autre séxe lardés avec des tirets de papier coupés des Bibles
,, de Genéve. On ne pardonna pas même aux Catholiques qui avoient ouvert la
,, porte; & après qu'on leur eût marqué une place, & promis qu'ils y seroient en
,, sûreté avec leurs femmes & leurs enfans, on les tailla en piéces. Il ne se trouva que
,, cent neuf soldats dans le château, qui ne suffisant pas pour le défendre, demandé-
,, rent

„ rent à capituler: on leur accorda tout ce qu'ils proposérent; mais il ne furent pas „ plutôt sortis qu'on les envelоppa: & ceux qui ne furent pas jugés dignes de mou- „ rir par la main des soldats, furent précipités du haut du rocher. Après que le „ pillage eût été mis en sûreté, les vainqueurs travaillérent à la démolition des mu- „ railles d'Orange; & Serbellon persuadé qu'il y auroit de la folie à laisser si proche „ du Comtat d'Avignon une ville si considérable, dont le Souverain étoit Calviniste, „ il y fit mettre le feu, qui réduisit incontinent en cendres le palais de l'Evêque, & „ trois cens maisons, avec ceux qui y étoient cachés: l'embrasement eût continué „ sans une pluie extraordinaire qui l'éteignit en un moment, & rendit inutile le soin „ de ceux qui attisoient le feu". Qu'on ne m'oppose pas les ravages d'Alaric & de Totila, & tout ce qu'en général les peuples les plus barbares ont fait dans Rome, & tous les excès que l'armée de Charles-Quint y commit, on verra que rien n'approche de ceux dont je viens de parler.

Une éxécution si barbare & si diabolique ne demeura pas sans repartie. Le Baron des Adrets, le plus cruel de tous les hommes, s'il n'y eût pas eu un Serbellon au monde, retorqua peu de tems après par les sauts de Marnas & de Montbrisson, qui en hauteur valoient bien celui d'Orange, par les éxécutions enragées de Vaureas, de Boucére, de Pierrelate, & en une infinité d'autres endroits, où il éxerça toutes les cruautés du monde les plus furieuses, n'aiant pas plus d'égard à la foi jurée & publique, que Fabrice n'en avoit eu pour celle du château d'Orange, rendant toujours le centuple de ce qu'on lui donnoit; tâchant, disoit-il, autant qu'il pouvoit d'enchérir sur ce qui s'étoit fait à Orange.

Bayle, dans son Dictionnaire, s'étend beaucoup sur l'article de ces deux Chefs célebres par leurs barbaries. Il cite une réfléxion de Castelnau, que voici: „ A la „ vérité", dit-il, „ il sembloit que par un jugement de Dieu les *cruautés* fussent „ reciproques tant d'un côté que d'autre, & Orange fût estimée le fondement de „ celles qui se faisoient en Dauphiné de sang froid par les Huguenots.

Puisque je suis en train, & que tout ceci tient à mon sujet, je vais citer la réponse que fit le Baron à ses Officiers, plus humains que leur Général. Ils lui représentérent que ces éxécutions, & celle qu'il méditoit pour la vengeance d'une seule, alloient attirer une infinité de maux à leur parti, & se rendre odieux devant Dieu & devant les hommes. „ Il repartit avec un visage dont la laideur naturelle étoit beau- „ coup augmentée par la fureur, & qui par conséquent ténoit plus de la furie que „ de l'homme; que le châtiment dont il alloit user, étoit nécessaire pour arrêter la „ cruauté des Catholiques, & que pour les réduire aux loix de la bonne guerre, „ qu'ils avoient les premiers violées à la prise d'Orange, il leur falloit auparavant „ montrer que les Calvinistes savoient faire la mauvaise guerre aussi-bien qu'eux". Mais ne suffisoit-il pas de l'avoir fait connoître une fois, pour faire sentir aux Catholiques qu'il étoit en son pouvoir d'en faire davantage, s'ils étoient d'humeur à continuer? Sans doute qu'ils se seroient corrigés, & par-là les sauteries de Malcou ne fussent pas arrivées; mais ils continuérent toujours, comme si Dieu leur en eût dû tenir compte. C'est certes dans ces cas que ce vers de Lucréce peut être justement appliqué: *Tantum religio potuit suadere malorum!* Serbellon cependant ne peut pas se vanter d'avoir été le premier inventeur de ces sortes de sauteries. Amasias, Roi de Juda, avoit fait sauter en bas d'un rocher dix mille Iduméens qu'il avoit pris.

Si l'on demande comment des-Adrets justifioit ses cruautés, d'Aubigné nous l'apprendra. Il dit qu'il lui demanda trois choses, particuliérement celle-ci: *Pourquoi il avoit usé de cruautés mal convenables à sa grande valeur?* Il répondit „ que nul ne „ fait cruauté en la rendant; que les premiéres s'appellent cruautés, les secondes justice.

„ Là-

„ Là-dessus aiant fait un discours horrible de plus de quatre mille meurtres de sang „ froid, & d'inventions de supplices inouis, & sur tout des sauteries de Mascou, où „ le Gouverneur dépendoit en festins pour donner ses ébatemens au fruit, pour ap- „ prendre jusqu'aux enfans & aux filles à voir mourir les Huguenots sans pitié, il „ dit qu'il leur avoit rendu quelque pareille en beaucoup moindre quantité, aiant é- „ gard au passé & à l'avenir; au passé, ne pouvant endurer sans une grande poltron- „ nerie le déchirement de ses fidéles compagnons; mais pour l'avenir, il y a deux „ raisons qu'aucun Capitaine ne peut réfuter: l'une, que le seul moien de faire cesser „ les barbaries des ennemis, est de leur rendre les revanches; sur quoi il compta de „ trois cens cavaliers renvoiés il y avoit quelque tems en l'armée des ennemis sur des „ chariots aiant chacun un pied & un poing coupés, pour faire, comme cela fit, „ changer un guerre sans merci en courtoisie.

Je doute qu'on puisse trouver de pareilles barbaries chez les peuples les plus féroces. Les seuls Chrétiens ont le malheur de nous fournir ces sortes d'éxemples d'inhumanité dans leurs guerres. L'Amiral de Coligni s'est signalé en ce genre, pour corriger les Anglois, qui se laissent aller quelquefois comme les autres à ces sortes de mauvaises guerres. On peut dire que les rebelles d'Afrique allérent un peu au-delà à cet égard; ils ne se contentérent pas de ces sortes de mutilations, ils faisoient ensuite mourir leurs prisonniers après ces supplices.

OBSERVATIONS

Sur la vie & sur les actions d'Agathocles, Roi de Syracuse.

NOtre Auteur ne dit autre chose d'Agathocles, sinon que *les habitans d'Hippone-Zaryte & d'Utique, qui seuls des peuples d'Afrique avoient soutenu cette guerre avec vigueur, avoient tenu ferme du tems d'Agathocles.* Il suppose que l'événement qu'il nous fait entrevoir, devoit être connu de ses lecteurs, ou du moins à la plus grande partie, & cela lui suffit pour n'aller pas plus loin : outre qu'il regarde cet événement comme étranger à son sujet, sauf à ceux, qui seront curieux de l'apprendre, de recourir aux Auteurs qui en ont écrit. Je dois supposer aussi, que mes lecteurs seront très-aises que je leur épargne cette fatigue.

Agathocles étoit Roi de Syracuse: s'il ne mérite pas d'être mis au rang des Capitaines du premier ordre, il fut du moins très-brave, très-hardi & très-heureux. Il surpassa en mauvaises qualités, en impiété, en cruautés & en injustices, tous les Tyrans qui gouvernérent Syracuse. De la plus vile & de la plus crasse de toutes les conditions, avec beaucoup d'esprit & de courage, sans nulle vertu, il s'éleva jusqu'au souverain pouvoir: toutes les vertus morales & militaires jointes à une naissance distinguée, n'eussent jamais porté un homme si haut, que les fourberies, les ruses & tous les vices ensemble ont porté celui-ci. Cela ne fait guéres d'honneur à l'humanité.

Quel contraste entre cette élévation d'Agathocles, & la chûte de Denys le Tyran? La tyrannie de celui-ci aiant passé toutes sortes de bornes, une révolution le fit descendre si bas, qu'il changea son sceptre de Roi, ou de Tyran de la même ville, en celui d'un pédant. Chacun sait que le sceptre d'un pédant, c'est sa férule; c'est-à-dire qu'il devint Maître d'école à Corinthe. L'autre, de la plus vile extraction, comme nous

nous venons de le dire, s'éléve sur le même trône avec des vices plus insupportables, & s'y maintient jusqu'au bout, malgré les traverses qu'on lui suscita. Continuons.

Il étoit de Rhége en Sicile, fils d'un potier de terre nommé Carcinus, qui lui montra le métier, dont il se dégoûta bientôt. Aussi laissa-t-il là son pére travailler à ses pots & à ses écuelles; & sans autre lettre de recommandation que son courage & sa beauté, qui n'est pas de petite considération pour se produire d'abord, il passa en Sicile, où le beau séxe lui fit accueil. Diodore de Sicile & Justin d'accord avec Timée, prétendent qu'il ne fut pas moins la femme des maris, que le mari des femmes.

Justin charge encore plus le portrait; mais n'auroit-il pas pris tout cela de Timée, Historien très-décrié, qui pour se venger d'Agathocles, qui l'avoit éxilé, répandit sur lui un si prodigieux torrent de bile, de médisances & de calomnies hyperboliques, supprimant universellement tout ce qui pouvoit être loué; que quand on n'en croiroit que la moitié, ce Tyran ne seroit bon qu'à jetter aux chiens? Quoiqu'il en soit, il trouva le secret de se faire aimer de la femme de Damascon, un des premiers de Syracuse, & ensuite de son mari, qui le poussa si loin, que de simple soldat qu'il étoit d'abord, il le fit passer à la charge de Tribun d'une cohorte de mille hommes, à la tête de laquelle il donna de grandes marques de bravoure & d'habileté. Damascon étant mort, la veuve fit de son galant son mari, & lui apporta de si grandes richesses, qu'il se crut en état de s'emparer un jour du trône de Syracuse. Mais avant que d'y parvenir, il fallut courre mille fâcheuses avantures. Il s'élevoit, puis retomboit avec tant de hâte & de rapidité, que ses disgraces & ses prospérités touchoient presque les unes aux autres; mais ces alternatives ne l'ébranloient pas. Sûr de ne pouvoir descendre plus bas qu'il n'avoit été, il ne songeoit qu'à mettre à profit les momens heureux que la fortune lui présentoit pour satisfaire son ambition.

Peu de tems après son mariage, les Crotoniates, assiégés par leurs voisins, recoururent à l'assistance de Syracuse; elle y envoia une armée commandée par Heraclite & Sosistrate, deux Généraux lâches & pillars. Agathocles y fit des actions si surprenantes de valeur, qu'il se fit admirer de toute l'armée. Ses Généraux, selon la coûtume des ames basses & envieuses des actions d'autrui, gardérent sur lui un profond silence. Rien ne touche davantage un homme de cœur, que ces sortes d'injustices. Agathocles, outré d'une action si basse & si criante, se rend leur dénonciateur, & les accuse d'attenter à la liberté de la République. Le peuple n'y ajoute aucune foi, mais l'on connut bientôt qu'il avoit dit vrai; Sosistrate s'empara de la Souveraineté: Agathocles fut obligé de s'enfuir en Italie. A peine y a-t-il mis le pied, qu'il pense à une entreprise sur Crotone, qu'il croioit emporter d'insulte; mais aiant manqué son coup, il se trouve abandonné, & réduit à un tel point de misére, que de la charge de Colonel, où il étoit monté par son courage, il descendit au plus bas de la rouë. Cette disgrace ne le rebute pas, il part pour Tarente, où il s'enrole en qualité de soldat à la simple paie: encore le chassa-t-on bientôt, lorsqu'on s'apperçut qu'il étoit capable de bien des choses par son esprit hardi, remuant & factieux.

Ne sachant où donner de la tête, il s'avise de ramasser les éxilés de Syracuse, qui étoient errans dans le païs; il en forme une bonne troupe, repasse en Sicile, va au secours de Rhége, qui étoit en guerre contre Heraclite & Sosistrate, ses deux ennemis, que leur tyrannie fit bientôt chasser de Syracuse. Voilà Agathocles qui y rentre, & qui se remet comme auparavant à la tête de sa cohorte. Sur ces entrefaites, six cens des amis des deux Tyrans, appuiés d'un corps de Carthaginois, tentent de rentrer dans la ville; Agathocles leur tombe dessus, & les met en fuite. Les applaudissemens qu'il

reçut pendant le cours de cette guerre contre les proscrits, lui enflérent tellement le cœur, qu'il pensa à quelque chose de plus solide que des éloges; il songe à se faire Roi de Syracuse. Acertoride, Préteur de la ville, le fait observer, & découvre enfin le complot. Le voilà chassé comme un misérable: c'est Diodore qui nous apprend tout ceci. Justin dit qu'il se fit Corsaire. Nous allons suivre cet Auteur, car Diodore est trop étendu: encore faut-il que je me restraigne.

Après cette affaire, il eut encore mille autres traverses à essuier. Il entreprit deux fois d'usurper le Souverain Gouvernement de Syracuse, & manqua deux fois son coup. Exilé chez les Murgantins, il obtint la dignité de Préteur, & peu après ils le firent Généralissime de leur armée. Nouvelle espérance de se rendre maître de Syracuse: il l'attaqua; mais comme les Carthaginois vinrent au secours de la place, Agathocles qui vit qu'il alloit échouër dans son entreprise, rechercha l'amitié du Général Carthaginois, qui s'entremit de la paix entre Syracuse & lui; elle fut concluë à l'avantage d'Agathocles, qui fit autant de sermens qu'on en voulut, bien résolu de n'en tenir aucun: tant la réligion du serment l'incommodoit peu. Cela me fait souvenir d'un passage de Polyen, qui fait voir l'impiété de ce Prince dans toute son étenduë. Il dit „ qu'a-„ près avoir fait serment aux ennemis avec lesquels il traitoit, & à ceux qui s'é-„ toient rendus sur sa parole, il tourna la chose en raillerie avec ses amis, & dit: *Nous avons soupé, vomissons les sermens que nous avons avalés.* Il ne manqua pas d'en faire autant de ceux qu'il avoit faits aux Syracusains, après avoir été reçu dans la ville: car à peine fut-il le maître, qu'il se servit des cinq mille hommes qu'Amilcar, Général des Carthaginois, lui avoit laissés, pour se défaire des plus puissans de Syracuse, qu'il fit impitoiablement massacrer. Tout autre se fût contenté d'un meurtre si affreux; ce ne fut pas assez, il ordonna qu'on fît main basse sur tout le Sénat, & commit tant d'autres crimes pour se maintenir sur le trône, qu'on en est tout épouvanté.

Ceux qui conjurent contre la liberté d'une République, & qui cherchent à se la soumettre, n'ont pas moins besoin de grands vices que de grandes vertus, pour réussir dans une entreprise si délicate & si dangereuse. Un génie médiocre, & médiocrement scélérat, échoueroit infailliblement. Agathocles allioit tout cela ensemble au souverain dégré; car après s'être défait de tous ceux qui pouvoient lui donner quelque ombrage, Diodore de Sicile dit que n'aiant plus rien à craindre après un tel coup de précaution, il changea de méthode, & gouverna avec toute sorte de douceur, de justice, de sagesse & d'humanité; qu'il ne prit ni couronne, ni diadême; qu'il ne voulut ni Gardes, ni Officiers, ni rien qui marquât la moindre défiance contre ses sujets: qu'au contraire, il ne travailla & ne s'appliqua qu'au bonheur de ses peuples, comme s'il en avoit été le pére, & à leur faire perdre le souvenir de tant de meurtres & de cruautés éxercées sur les plus grands de la ville, & sur les principaux soutiens de la liberté. Du moins le Tyran ne perdit-il pas celui de sa premiére bassesse, c'est Plutarque qui nous l'assûre; car il dit que devenu Roi, il se faisoit servir à table, non en argenterie, mais en vaisselle de terre, afin de donner à connoître qu'il étoit fils de potier; méprisant d'ailleurs les fastueux dehors des grandeurs humaines, qui souvent font tout le mérite de ceux que la nature en a revêtus, & se bornant à la gloire d'y être parvenu, malgré les obstacles que la naissance & la fortune lui avoient opposés.

On voit dans Polybe de quelle ruse il se servit pour se défaire des principaux Syracusains qui ne lui étoient pas favorables.

„ Agathocles, dit cet Auteur, informé que les principaux de Syracuse penchoient à la „ révolte, prit occasion d'une victoire remportée sur les Carthaginois pour faire un sa-

„ cri-

„ crifice & un festin, où il convia cinq cens hommes du nombre de ceux qui lui „ étoient suspects. L'appareil du banquet étoit magnifique; & quand le vin eut mis „ tout le monde dans la joie, Agathocles parut au milieu de l'assemblée, vêtu d'une „ robe légére à la Tarentine, joua de la flutte & de la lyre, & dansa. Le plaisir avoit „ tout mis en mouvement, & l'assemblée étoit tumultueuse. Il feignit que la lassitude „ l'obligeoit de se retirer, & dans le moment des gens armés en grand nombre en- „ vironnérent le lieu de l'assemblée. Ils étoient mille. Deux se mirent contre cha- „ cun des conviés, & les tuérent tous.

Après s'être bien affermi sur le trône par tant de meurtres, il trouva sa puissance un peu trop bornée pour mériter le titre de Roi: c'étoit en effet se moquer, que d'être Souverain d'une seule ville, ou d'un Etat d'une très-petite étenduë, & de ne rien être au dehors; il cherche à se mettre un peu plus au large. Il attaque donc toutes les villes qu'il trouve à sa bienséance, s'entendant avec Amilcar, qui cherchoit à se faire un Etat des places que Carthage possedoit en Sicile. Le Sénat averti que ce Général visoit à la tyrannie, & à se rendre indépendant dans les places où il commandoit, envoie à sa place un autre Amilcar fils de Gescon; mais l'autre étant mort sur ces entrefaites, Agathocles ne douta point qu'on ne s'en servît contre lui, & qu'il n'eût bientôt sur les bras toutes les forces Carthaginoises; il n'eut garde de les attendre, il les prévint & marcha droit aux Carthaginois; il s'en trouva mal. Le nouveau Général marche à sa rencontre, le bat & le met en déroute. De retour à Syracuse, il léve encore de plus grandes forces, retourne aux Carthaginois, leur donne une grande bataille près de la riviére d'Himére, la troisiéme année de la 117. Olympiade. Il la perd. Après cette journée, le victorieux court promptement à Syracuse, & y met le siége; Agathocles ne se décourage point, il met ordre dans la ville pour une vigoureuse défense; mais comme il vit bien qu'il faudroit à la fin succomber, il pense à un dessein également grand & hardi. Dessein qui fait voir que les hommes d'un vrai courage, quoique réduits aux derniers périls, trouvent souvent des ressources dans l'extrémité même de leurs affaires, & lorsqu'il ne paroît plus rien qui ne concoure à leur ruine. On voit bien que je veux parler de cette diversion tant vantée, si mémorable, & dont les Historiens de l'antiquité ont fait tant de bruit: je n'en sache effectivement aucune qu'on puisse mettre en regard avec celle-ci.

Craignant d'être abandonné de ses Alliés, irrités de sa tyrannie, & des guerres qu'il leur avoit faites, ou suscitées à tous, il chercha les moiens de se tirer d'affaire; & voici ce qui lui vint dans l'esprit.

„ Il prit, dit Justin, la résolution de transporter la guerre en Afrique. Har- „ diesse étonnante! Il est hors d'état de résister aux Carthaginois sur son propre „ terrain, & il pense à mettre le siége devant leur capitale: il ne peut défendre „ son Etat, & il veut attaquer un Etat étranger; vaincu il prétend insulter aux „ vainqueurs ". Qui ne sera frapé d'admiration de la hardiesse de cette entreprise! Qui le croiroit! Trop foible pour entreprendre sur un ennemi puissant & victorieux, qui l'assiége dans sa capitale; tout vaincu qu'il est, il se croit assez fort pour attenter sur Carthage même, aussi méprisable dans son propre païs, que redoutable dans celui des autres. On ne sait si un dessein si grand & si hardi, est plus digne d'éloges, que les mesures prises pour le cacher à ses ennemis; car sans s'ouvrir à ceux de la ville de ce qu'il s'étoit résolu de faire, il ne leur dit autre chose, sinon qu'un peu de patience & de courage, & une résistance de peu de jours leur suffisoit: puisqu'il osoit leur déclarer, que la route qu'il alloit prendre pour la victoire, étoit si sûre & si abrégée, qu'ils pouvoient tout espérer de sa conduite & de leur salut; qu'il

permettoit, au reste, à ceux qui se trouvoient hors d'état de rester dans la ville, de se retirer où il leur plairoit.

Après avoir donné ses ordres pour la défense de la place, plein d'espérance & de résolution, il se dispose à partir pour une si grande expédition, sans autres forces que ses deux fils, seize cens hommes de troupes réglées, & cinquante talens: comptant plus sur son courage & sur les richesses de ses ennemis, dont il avoit le pillage en vûe, que sur les secours de ses Alliés, qu'il avoit trop peu ménagés pour en rien attendre. Mais avant que de mettre à la voile, il donna la liberté à tous les esclaves capables de porter les armes, & il en fit un corps assez considérable; persuadé qu'en les séparant de ses vieux soldats d'élite, & en les rendant égaux par la liberté, l'émulation en seroit plus grande.

Polyen dans son cinquiéme Livre des ruses de guerre, dont la version Françoise, qui est du savant Dom Lobineau, Réligieux Benedictin, m'est tombée entre les mains encore manuscrite; Polyen nous apprend, dis-je, „ que ce Prince étant prêt „ de mettre à la voile, fit dans le dessein d'éprouver ceux qui seroient en disposition „ de le suivre courageusement, courir une déclaration, par laquelle il permettoit à ceux „ qui voudroient penser à leur conservation, de sortir des vaisseaux, & d'emporter ce „ qui étoit à eux. Il y eut assez de gens, dit l'Auteur, qui prirent ce parti. A- „ gathocles les fit tous mourir comme lâches & sans foi; & aiant loué comme cou- „ rageux & fidéles ceux qui étoient demeurés, il fit le trajet avec soixante vais- „ seaux.

Il n'y a guéres d'événement un peu considérable, que les Historiens de l'antiquité n'accompagnent de quelque prodige, ou de quelque chose un peu extraordinaire. Les éclipses de Lune & de Soleil passoient sur ce pied-là chez les Anciens, qui en ignoroient la cause. L'année de cette fameuse diversion, & la septiéme du régne d'Agathocles, est marquée par une éclipse de Soleil; c'est Diodore & Justin qui nous l'assûrent. On l'apperçut à Syracuse le 15. d'Août, selon Petau, l'an 4414. de la Période Julienne. Frontin prétend que cette éclipse arriva sur le point qu'Agathocles alloit donner une bataille. Il en donna la raison à ses soldats, pour leur en ôter l'étonnement, *de peur qu'ils ne prissent un effet naturel pour un obstacle à leur dessein.*

Ce Prince aiant mis à la voile, sans que qui que ce fût des gens de sa flotte sût où il alloit, il arriva en Afrique, où il mit pied à terre avec toutes ses troupes, ausquelles il fit une harangue, qui me paroît un peu trop longue pour être rapportée. Elle rouloit sur ce qui touche le plus le soldat, c'est-à-dire sur le pillage des villes, & la nécessité de vaincre ou de périr, puisque la retraite étoit impossible. L'un & l'autre encouragent beaucoup; mais comme une flotte qu'on fait dans un port, fait qu'on régarde quelquefois derriére soi, Agathocles y fit mettre le feu, & la réduisit en cendres.

Cette action est sans doute digne d'admiration. Pour moi, je crois que notre homme oublia dès-lors Syracuse, qu'il trouvoit trop petite pour son grand cœur: se souciant peu qu'on la prît, pourvû qu'il commandât dans Carthage. Il me semble qu'il y comptoit fort; il s'avance dans le païs, & débute par tous les maux de la guerre. Il n'alla pas fort loin sans rencontrer une armée Carthaginoise qui lui vint au-devant. Elle fut bientôt rompuë & mise en déroute. Cette bataille est des plus célébres de l'antiquité, & très-détaillée dans Diodore: elle se donna près de Megalopolis. Agathocles y perdit deux mille hommes, & les vaincus trois mille, avec Hannon leur Général. Après cette victoire, Agathocles maître de la campagne, se déborde dans le païs comme un torrent qui emporte tout, & se présente à cinq milles de Carthage, où

il

il assit son camp; afin qu'on vît des murs de Carthage ce qu'on voioit de ceux de Syracuse, & que chacun avoit son tour.

Le bruit de cette victoire fit un si grand effet sur l'esprit des peuples, qui gémissoient sous le joug d'un gouvernement tyrannique, que toute l'Afrique se souleva contre Carthage, & se tourna vers le victorieux, qui commença à reconnoître cette grande maxime, qu'un habile Général fournit à la guerre par la guerre même. Une révolution si désagréable fut suivie d'une autre infortune. On apprit bientôt que l'armée qui étoit occupée au siége de Syracuse, avoit été taillée en piéces dans une sortie générale, & qu'Antandre frere d'Agathocles, avoit fait le coup. A cet autre mal il s'en mêle un autre, qui réduit les Carthaginois à perdre patience: les Princes qui leur étoient Alliés, comme les autres qui leur paioient tribut, se tournent contre eux.

Aphellas Roi des Cyréniens, envoie des Ambassadeurs à Agathocles pour se liguer avec lui, & lui propose ridiculement de l'aider de ses forces pour la conquête de l'Afrique, & qu'il l'aideroit à son tour pour celle de la Sicile. Le rusé Syracusain accepte le parti, ce Prince le joint avec de grandes forces. On auroit dit qu'ils n'étoient pas moins unis d'intérêt qu'ils paroissoient l'être d'inclination, & cependant Agathocles le trompoit, & pensoit à la plus noire & à la plus énorme de toutes les perfidies; car après lui avoir fait adopter son fils, il le fait assassiner, & se rend ensuite maître de ses troupes, qu'il joint aux siennes, & gagne ensuite une bataille signalée contre Carthage, qui avoit levé de nouvelles forces. Ce malheur les réduisit à l'extrémité. Ils firent pendre leur Général sous prétexte de trahison, il s'appelloit Bomilcar. Il fit paroître tant de courage dans cet excès de cruauté de ses Citoiens, qu'étant au haut de la potence, comme sur la tribune aux harangues, il les accabla de reproches les plus sanglans, leur fit voir leurs crimes, leurs injustices, leur mauvaise foi, leurs perfidies, leur ingratitude; enfin tous les vices imaginables, & débita tout cela comme s'il eût parlé à des étrangers, à qui toutes ces choses fussent inconnuës.

Agathocles presque maître de l'Afrique par tant de victoires sur Carthage, laisse là son armée sous les ordres d'un de ses fils, & repasse en Sicile. Syracuse se trouvant encore assiégée par une nouvelle armée que les Carthaginois y avoient envoiée, il en fait non seulement lever le siége, mais il les chasse encore de toute la Sicile, dont il se rendit le maître. Il revient ensuite en Afrique, après avoir fait massacrer cruellement cinq cens Syracusains, apparemment sur quelque soupçon de conjuration. En arrivant il trouve son armée révoltée faute de paië, il appaise la sédition par son éloquence. De là il les méne contre l'ennemi retranché dans son camp, il l'attaque & se fait bien battre; ce mauvais succès aidé d'un reste de mauvaise humeur dans son armée, qui lui fit appercevoir quelque conjuration sur sa personne, le détermina à l'abandonner, & à s'enfuir en Sicile; il prend le chemin de ses vaisseaux avec son fils Archagathe, qui s'égare: son pére le laisse là, & met à la voile. Qui auroit jamais crû qu'un guerrier si brave & si déterminé, eût été capable d'une telle action? Beau sujet de réflexion, si c'étoit ici le lieu.

Après cette infamie d'Agathocles, car quel autre nom pourrions-nous lui donner? les soldats désespérés déchargérent leur rage sur les propres enfans de leur Général, & les égorgérent sans miséricorde. Justin dit là dessus, que dans le tems qu'Archésilaus étoit prêt de tuer Archagathe, ce malheureux Prince lui demanda s'il pensoit bien à ce qu'il alloit faire, puisque son pére étoit en état de venger la mort de ses enfans sur les siens propres, qu'il avoit en sa puissance; & qu'il lui répondit aussi-tôt qu'il ne s'en mettoit guéres en peine, qu'il lui suffisoit d'etre assûré qu'ils survivroient à ceux d'Agathocles. Cependant cet Archésilaus étoit ami du même Agathocles, dont il égorgeoit

geoit les enfans; mais les Princes ont-ils jamais eu des amis? Après une action si lâche, cette armée de mutins se rangea du parti des Carthaginois.

Carthage délivrée d'une guerre si malheureuse, ne songea qu'à recouvrer ce qu'elle avoit perdu en Sicile. Elle y fit passer de si grandes forces, qu'Agathocles se vit obligé de faire la paix sous des conditions également avantageuses aux deux partis.

Il est décidé & conclu que les Princes ambitieux & guerriers ne seront jamais en repos. Agathocles n'est-il pas bien de ce nombre? Après s'être enfui de l'Afrique, & avoir laissé là son armée & ses deux fils, qu'on lui égorge, il fait la paix avec Carthage avec un égal avantage, quoique la fin de sa guerre eût été très-honteuse. Le voici qu'il entre dans une autre, qu'il prend quelques villes de la Sicile qui avoient quitté son parti pendant le siége de Syracuse, qu'il rançonne d'une maniére inouië & barbare.

Ce qu'il fit aux Agestains est à peine concevable. La vengeance qu'il prit de la mort de ses deux enfans, ne se concevroit pas non plus, si les Tibéres, les Caligulas, les Nérons, & une infinité de Tyrans Romains, ne nous fournissoient des éxemples de cruauté bien autrement barbares que ceux d'Agathocles, qui n'est qu'un enfant en comparaison de ces monstres abominables. Je n'en suis donc pas étonné, mais je le suis beaucoup de voir que cet homme, qui n'a plus qu'un souffle de vie, pense encore à la guerre, & à s'agrandir du côté de l'Italie.

Après avoir si mal réussi en Afrique, puisqu'il se trouvoit trop resserré dans les bornes étroites de la Sicile, dont les Carthaginois tenoient la meilleure partie, que n'attaquoit-il donc les Carthaginois? Car la bonne politique éxige de commencer par chasser les ennemis du dedans, avant que de porter ses vûes sur ceux du dehors; bien que les Carthaginois fussent des plus puissans en Sicile, & qu'ils y eussent envoié un Général habile, expérimenté, & qui selon Plutarque sembloit redoutable à Agathocles même; il étoit toujours moins à craindre que les Brutiens & les Léontins. Il passa pourtant. *Ceux-ci aiant été vaincus*, dit Polyen, *Agathocles leur envoia Dinocrate, l'un de ses Généraux, pour leur dire qu'il vouloit imiter à leur égard l'humanité dont avoit usé Denys pour sauver les Italiens, qui avoient été vaincus auprès de l'Elépore. Les Léontins le crurent, & s'estimérent fort heureux. Agathocles étant entré dans la ville, ordonna qu'ils se rendissent tous à l'assemblée sans armes. Le Général dit*, „ que celui-là léve la main qui est de même sentiment qu'Agathocles": *Agathocles dit aussi-tôt:* „ mon sentiment est qu'ils soient tous mis à mort". *Ils étoient dix mille, & les soldats d'Agathocles les massacrérent sur le lieu même.* Après une action si inhumaine & si infame, il marcha contre les Brutiens: ceux-ci surpris de voir le Tyran, lui envoiérent des Ambassadeurs pour traiter d'une alliance. Mais ils furent bientôt délivrés de cette crainte par la maladie d'Agathocles, qui l'obligea de se rembarquer & de s'en retourner en Sicile, où il eut le chagrin avant que de mourir, de voir son fils & son petit fils en armes pour s'emparer du Roiaume, tant ils s'ennuioient de vivre en simples particuliers; le dernier eut le dessus, après avoir tué l'autre. Agathocles jugea que les affaires de sa famille n'auroient pas une bonne issuë. Il songea à faire embarquer sur ses navires sa femme Texéne, ses deux enfans, & tous ses trésors, & les fit passer en Egypte: prévoiant que celui qui régneroit, aussi injuste & aussi cruel que lui, auroit moins de conduite & moins de courage pour se conserver sur le trône. Agathocles mourut le premier homme de sa race, comme le dernier, après un régne de vingt-huit ans, rempli de mille événemens bizarres & tout extraordinaires. Diodore prétend qu'Archagatus, son petit fils, l'avoit fait empoisonner.

OB-

OBSERVATIONS

Sur l'art de harceler & d'inquiéter une armée engagée dans un siége.

CEtte entreprise des deux Généraux rebelles, est belle & remarquable, il faut en convenir. Notre Auteur n'en convient-il pas aussi ? Porter *son ambition jusqu'à vouloir mettre le siége devant Carthage même*, est une chose hardie, très-digne de nos éloges & de leur grand cœur. Ce furent pourtant deux soldats, qui roulérent dans leur tête un dessein de cette nature, si grand, si hardi, & si relevé. Mais qu'est-ce que cela fait, si les courages les plus extraordinaires, & les qualités les plus sublimes du cœur & de l'esprit sont de tous les païs & de toutes les conditions ? Il n'est pas rare de voir des Empereurs, des Rois, des Princes penser & agir comme de simples soldats, & de simples soldats penser & agir comme ces premiéres têtes devroient faire. La naissance & les grandes dignités donnent le pouvoir, mais elles ne donnent ni l'esprit ni le courage. L'Histoire nous fournit un assez grand nombre de Mathos & de Spendius, qui ont été de très-grands hommes, & qui ont sû beaucoup mieux que les autres profiter des occasions & de leurs victoires.

Nos deux Capitaines révoltés, après quelques avantages, ne crurent pas avoir assez fait, pouvant faire encore plus. Bien différens de ces Généraux, qui se souciant peu du bien public, s'endorment tranquillement, & se reposent sur leurs premiers succès, sans penser ni aux moiens ni aux occasions d'aller plus loin, & de finir la guerre par quelque action éclatante & décisive; ils vont bravement, après quelques succès, & la prise de quelques postes qui leur ouvrent le chemin de Carthage, droit à cette capitale, & en font hardiment le siége: bien assûrés que s'ils peuvent s'en rendre les maîtres, toute la puissance Carthaginoise tombera par terre: sans espérance, après des guerres qui avoient épuisé cette République & d'hommes & d'argent, de pouvoir jamais se relever. Quel ambitieux, mais quel beau dessein! Cela fût sans doute arrivé, s'ils n'eussent eu en tête un aussi grand homme que Barcas, qui rabattit beaucoup de leurs espérances & de leur ambition. En un mot, il fit évanouïr toutes ces idées magnifiques; car dès qu'il les vit engagés dans une entreprise si hardie & si scabreuse, il choisit Annibal, *& prit encore avec lui Naravase; & accompagné de ces deux Capitaines*, dit notre Auteur, *il bat la campagne pour couper les vivres à Mathos & à Spendius.* Voilà tout ce qu'on peut faire de mieux dans ces sortes de conjonctures; mais la maniére dont il faut agir lorsque l'on se trouve trop foible contre un ennemi trop fort, pour faire lever un siége, ou du moins pour pousser à bout la patience des assiégeans, n'est pas une chose aisée à pratiquer. Cette sorte de guerre est très-difficile à manier, elle mériteroit d'être traitée avec méthode.

Personne jusqu'ici, ancien ni moderne, n'a pensé, je ne dis pas à en écrire, mais à nous insinuer même que c'est une partie de la science des armes la plus curieuse & la plus intéressante qu'on puisse traiter. Nous ne la laisserons pas dans l'oubli & dans les ténébres. On peut compter, sinon sur mon intelligence, au moins sur ma bonne volonté. Contentons-nous en attendant de quelque petite escarmouche sur ce sujet, c'est-à-dire d'une assez bonne idée de cette sorte de guerre, & rien davantage: notre dessein étant d'en traiter dans un Ouvrage régulier, & d'une assez juste étenduë.

Celui

Celui de tous les Capitaines de l'antiquité qui a le plus excellé en l'art d'inquiéter un siége, de le rendre difficile, incommode, long, fâcheux, rebutant, & qui enfin par sa façon de faire la guerre, a réduit les assiégeans aux plus tristes extrémités; celui-là, dis-je, est un Romain, sans contredit le plus fameux guerrier que Rome ait jamais produit. C'est Sertorius, quoique ni nos Ecrivains, zélés admirateurs des Anciens, & qui ont pris pour sujet de leurs éloges, les actions des grands hommes des siécles les plus reculés, ni nos guerriers de la premiére volée, beaucoup plus connoisseurs que les autres, n'en aient presque rien dit dans leurs écrits, & n'en disent rien dans les entretiens qu'ils ont quelquefois ensemble. En vérité cela n'est pas concevable.

Sertorius à l'égard de cette partie de la guerre, dont je n'ai qu'un mot à dire, est sans doute le plus célébre & le plus habile de tous. Nul n'a fait voir de si grands talens dans cet art admirable. Quelle prévoiance! quelle vigilance! quelle activité! quelle hardiesse! quelle conduite mêlée par tout dans cette foule d'entreprises subites, & comme enchaînées les unes aux autres!

Un Général, qui s'engage dans un siége considérable, tout rempli, tout enflé de l'opinion de ses forces, comme de celle de son courage & de son habileté, se trouve bientôt hors de mesure, & réduit à ne savoir où se prendre, contre un Antagoniste, qui semble d'abord méprisable par sa foiblesse, qui fuit devant nous, & qui hors d'état de paroître en campagne, se jette dans les places fortes.

Que fait alors une armée, aux entreprises de laquelle rien ne semble s'opposer, & qui se voit maîtresse de la campagne? Je ne pense pas qu'elle ait autre chose de plus important à faire, que d'entreprendre sur les places de son ennemi, & d'attaquer celle qu'elle jugera le plus à sa bienséance. Métellus ne fit rien autre chose contre Sertorius. Celui-ci trop foible pour oser lui tenir tête, & se présenter de front contre des forces si disproportionnées aux siennes, ne cherchoit qu'à lui échaper, & à changer de poste à mesure que l'ennemi s'avançoit pour l'en déloger & pour le combattre.

Métellus, ennuié de tant de mouvemens inutiles, perdit à la fin patience, & le laissa là; il crut trouver mieux son compte de tomber sur ses places, & d'en faire le siége. C'étoit justement ce que Sertorius souhaitoit le plus; & lorsqu'il le sentoit engagé dans ces sortes d'entreprises, il abandonnoit alors ses montagnes, ses vallées, ses forêts & ses aziles impénétrables, pour se jetter dans les plaines, où il se campoit en corps d'armée & la tête levée: car alors le fort qui se trouve engagé dans son siége, se voit réduit au seul parti de la défensive, & enfermé dans ses lignes; & au lieu d'un ennemi contre lequel il avoit affaire, il en trouve deux, l'un au dehors, & l'autre au dedans, & le plus formidable est sans doute celui du dehors, s'il sait la véritable méthode d'inquiéter & de harceler un siége.

Cette façon de guerre est rude, incommode & fatiguante: car elle git en des manœuvres subtiles, rusées & profondes, vives, changeantes & ruineuses à l'ennemi occupé dans son siége. Il le croit faire tranquillement, à son aise, & à couvert dans ses lignes, lorsqu'il se voit tourné & investi de toutes parts par une armée plus foible, qui se forme, qui se rompt & se partage en plusieurs corps, qui voltigent deçà delà autour de son camp, & qui le tiennent sans cesse en cervelle & en de perpétuelles inquiétudes, tantôt de jour, & le plus souvent la nuit, qui est l'heure la plus commode.

Par cette façon de guerre, on jette bientôt la famine dans un camp; les fourrages deviennent très-difficiles & très-dangereux: si l'on y va, ce n'est plus qu'en corps d'armée, l'ennemi disparoît alors, se réunit aux lieux où vous fourragez, pour tomber avec tout ce qu'il a de troupes sur vos escortes, ou pour vous combattre en partie, ou séparé en plusieurs corps, pour percer votre chaîne, ou pour couper la file de vos fourrageurs; & lors même qu'il vous occupe dans ces endroits éloignés de votre siége, où il

il vous fait foible & dégarni, il détachera promtement, ou embusquera des troupes qui s'approcheront de vos lignes, & se glisseront par les endroits les moins fortifiés & les moins gardés, & souvent par le plus fort, qui se trouvera d'autant plus foible qu'on s'y sera dégarni, sur l'opinion ordinaire qu'on n'oseroit tenter de ce côté-là sans témérité & sans imprudence.

Ce que je viens de dire ici, n'est pas le moindre des dangers ausquels on est exposé dans une maniére de guerre si fine & si rusée. L'ennemi n'est jamais court en piéges & en artifices; comme les manœuvres des petites armées sont toujours promtes & accélérées, qu'elles se remuent aisément, l'éxécution des entreprises prévient les devants que l'ennemi peut prendre pour s'y opposer, & le secret en est mieux gardé; tout est simple dans une petite armée, au lieu que tout est composé, lent & embarassé dans une grande. Une tête ne suffit pas, parce qu'un Général ne sauroit porter si loin sa vûe sans avoir besoin de celle des autres; ce qui fait perdre beaucoup de tems, & ce tems perdu est au profit de l'ennemi. D'ailleurs le Général se trouve souvent dans la nécessité de s'abandonner à la conduite de ses Lieutenans, qui ne remplissent pas toujours leurs devoirs, soit par lâcheté ou par ignorance.

Un Sertorius dans une occasion comme celle du siége de Lille, en 1708. n'auroit-il pas ruiné & anéanti la puissance des Alliés devant cette place? Cette armée formidable n'eût-elle pas péri de faim & de misére? Qui doute que ce ne fût la chose du monde la plus aisée? On venoit de lui couper les vivres. Voilà un convoi le plus grand dont on ait jamais ouï parler, qu'on tâche d'y faire passer. On avoit pris de très-bonnes mesures pour l'enlever, & les ennemis de très-mauvaises pour le sauver. La chose sembloit infaillible, & l'étoit en effet entre les mains de tout autre que M. d'Albergotti. Quel choix! l'homme le moins propre à cela & le moins entreprenant; il le laissa passer tranquillement & sans rien faire, & ne passa pas moins pour un excellent Officier dans l'opinion de la populace: car les armées ont aussi leur populace. Ce coup manqué fut l'occasion de tous les malheurs de cette campagne, je le déclare à regret. Feu M. de Vendôme choisissoit rarement les hommes les plus capables de l'éxécution des grandes entreprises, il prenoit assez souvent la lie d'une armée; il en usoit de même dans le choix de ses amis, dont il fut toujours trahi. Revenons à Sertorius, ou à sa façon de faire la guerre: car il est aisé au lecteur tant soit peu éclairé, de tirer le précepte des faits qu'on rapporte, lorsque l'on s'y prend d'une certaine maniére.

Ce grand Capitaine, toujours en mouvement, toujours attentif à ce que l'ennemi devoit ou pouvoit faire, lui rompoit toutes ses mesures; un convoi étoit-il en campagne, il lui alloit au-devant avec une incroiable diligence, il devançoit la pensée pour ainsi dire. Il se campoit sur le chemin dans le poste le plus avantageux. Marchoit-on à lui pour l'en déloger, s'il jugeoit qu'il pouvoit en être chassé, il l'abandonnoit par des retraites fausses, ou véritables: persuadé qu'il n'étoit pas honteux de se retirer devant des gens plus forts que soi, mais qu'il l'étoit beaucoup de se faire battre.

S'opiniâtroit-on à le suivre, il s'enfonçoit & se nichoit dans des lieux impraticables, ou tout parsemés de piéges & de chicanes. Qui est le Général assez hardi pour s'engager dans ces sortes de coupe-gorges, s'il n'est très-habile, & très-instruit du païs où il va se fourrer, où l'on ne trouve le plus souvent aucune issuë lorsqu'on y est une fois entré? S'il est sûr d'en sortir en suivant son ennemi, celui-ci ne l'est pas moins d'échaper à toutes ses ruses. S'il se voit pressé, il le laisse là, & par une marche diligente & forcée il se déborde alors dans son païs, qu'il va ravager: l'ennemi revient sur lui pour l'en chasser, il le laisse venir; & lui échapant encore une fois, il le prévient sur son siége, attaque ses lignes dégarnies, & jette un secours dans la place. Peut-on beau-

coup espérer d'un siége, quand on a un tel Antagoniste en tête? Métellus en eut un tel, & peu de tems après le grand Pompée, qui vint pour le relever.

Celui-ci aiant joint Métellus avec de plus grandes forces, plein de l'opinion de son mérite, crut avoir bon marché de Sertorius, s'il s'opiniâtroit à le suivre, persuadé qu'à la fin il l'obligeroit à combattre. Celui-ci le délivra de ce soin; car au lieu de l'attendre de pied ferme, comme Pompée & Métellus le desiroient, il fit la moitié du chemin pour les rencontrer: & bien qu'inférieur en nombre, il ne laissa pas que d'en avoir raison, & de les bien battre.

A quelle extrémité ce dernier ne se trouva-t-il pas réduit, pour avoir tenté un siége contre un ennemi si incommode & si difficile à réduire, & qui semoit des piéges à chaque pas qu'il faisoit? Plutarque nous apprend un très-grand nombre de faits très-remarquables, & très-dignes d'avoir place ici. Mais le moien de les mettre tous? Un ou deux nous suffisent. Je me sers de la version de M. Dacier.

„ Si Métellus mettoit le siége devant une place, *Sertorius* arrivoit aussi-tôt, & l'assiégeoit lui-même par la disette où il le réduisoit, à tel point que ses soldats n'en „ pouvoient plus...... Un jour Métellus s'étant apperçû que les Laccobrites don„ noient beaucoup de secours à Sertorius, & qu'on pouvoit facilement les prendre par „ la soif, car ils n'avoient dans la ville qu'un puits, & les ruisseaux & les fontaines qui „ se trouvoient dans les fauxbourgs, ou aux environs de la ville, étoient au pouvoir „ de celui qui l'assiégeroit, il résolut d'en faire le siége, dans l'esperance qu'il en seroit „ maître dans deux jours, parce qu'ils manqueroient d'eau. Il ordonna donc à ses „ troupes de prendre des vivres pour cinq jours, & se mit en marche. Mais Sertorius „ imagina promptement les moiens de la secourir; il ordonna qu'on remplît deux mille „ outres, & promit pour chaque outre une certaine somme d'argent. Quantité d'Es„ pagnols & de Maurusiens se présentérent pour éxécuter l'entreprise. Sertorius choisit „ les plus robustes & les plus légers, & les envoia par la montagne, avec ordre que „ quand ils auroient livré leurs outres aux habitans, ils fissent sortir de la place tou„ tes les bouches inutiles, afin que cette eau pût fournir plus longtems à ceux qui la „ défendroient.

„ Métellus, averti du succès de ce stratagême, en fut très-fâché: car les vivres „ qu'il avoit fait prendre à ses troupes, étoient déja consommés. Il envoia sur l'heure „ Aquinus avec six mille hommes, pour lui amener un convoi. Sertorius en fut „ bientôt averti. Dès qu'Aquinus fut passé, il lui dressa une embuscade sur le che„ min; & quand il revint avec son convoi, il fit lever trois mille hommes du ravin „ couvert où il les avoit cachés, pour les charger en queuë; & lui-même en personne „ l'attaquant de front, il le mit en fuite, lui tüa une grande partie de ses gens, & fit „ prisonniers les autres. Aquinus perdit ses armes & son cheval dans ce combat, & se „ sauva de vîtesse dans le camp de Métellus, qui par cet échec fut obligé de lever „ honteusement le siége, & eut la douleur de se voir moqué & sifflé par les Es„ pagnols.

Barcelonne a eu cet avantage, parmi les villes qui se sont renduës célébres par les siéges qu'elles ont soutenu en différens tems, qu'elle ne s'est jamais démentie dans tout ce qui peut illustrer une défense: au lieu que l'on remarque dans les autres du plus ou du moins, quoiqu'infiniment plus fortes que celle dont nous parlons. Je pourrois citer quelques éxemples qui se sont passés de nos jours, pour prouver cette vérité, s'il étoit permis de faire tant de honte aux vices & aux foiblesses des hommes, qu'il n'y eût plus que de la vertu dans le monde, comme disoit la Reine Elisabeth à un Auteur tout plein de zéle & d'amour pour la vérité. Revenons à Barcelonne.

Le dernier siége de cette place est quelque chose de si grand & de si glorieux à ses habi-

habitans, qu'on peut le comparer sans hyperbole aux plus fameux de l'antiquité, puisque l'on trouve dans le Général qui l'attaqua, comme dans celui qui la défendit, toute l'habileté, le courage & la conduite qui rendent un siége recommandable, & l'on peut dire que le Maréchal de Berwick n'y acquit pas moins de gloire que feu M. de Vendôme dans le premier de 1697. car à l'égard de l'autre de 1706. il faudroit y passer l'éponge, s'il étoit possible de faire que ce qui a été fait ne fût pas, ou d'en effacer la mémoire. Contentons-nous seulement de dire, que dans tous ces trois siéges il y parut quelque chose des principes de Sertorius, car les assiégeans n'étoient pas moins inquiétés ni moins investis que les assiéges.

M. de Vendôme eut de plus grands obstacles à surmonter que n'en eurent les autres. Son grand courage, sa hardiesse & son expérience l'en délivrérent. Il avoit à se défendre contre une puissante garnison, très-brave & très-aguerrie, & contre l'audace réglée d'un Gouverneur très-entreprenant. Ce Prince environné de tant de périls, de craintes & d'inquiétudes, se doute d'une sortie générale; il apprend même qu'elle est déja résoluë, & que ceux du dehors comme ceux du dedans devoient tomber, les uns sur son camp, & les autres sur la tranchée, il les délivra de cette fatigue; il marche secrétement à la faveur d'une nuit sans Lune droit aux deux camps du Vice-Roi, qu'il surprend si heureusement, qu'il n'y trouve aucune résistance: tout s'enfuit & tout s'en va dans une confusion & un désordre épouvantable, les soldats se gorgent de butin; & après avoir fait mettre le feu dans les deux camps, il se retire à son siége, & fait avorter, par une entreprise si hardie, tous les desseins de ses ennemis. On peut voir, par cet éxemple du Vice-Roi Espagnol, combien les Sertorius sont rares, & que le Général François étoit plus habile en ce cas-là que Pompée & que Métellus.

Feu M. de la Feuillade, depuis Maréchal de France, moins habile que M. de Vendôme, ne fut pas si heureux que lui dans son siége de Turin: peut-être l'eût il été, si lui-meme en personne, plutôt que ceux qu'il emploia, eût marché contre M. de Savoie, aujourd'hui Roi de Sardaigne; je dis peut-être, parce qu'il avoit un Sertorius très-alerte & très redoutable en tête, & non pas un Vice-Roi malhabile, sans précautions & sans expérience. Il fut traité comme Métellus par ce grand Capitaine, qui l'inquiéta & qui le harcella tellement dans son siége, qu'il n'en vit le bout que par une catastrophe très-chagrinante pour lui, & très-fâcheuse pour la France.

Les Généraux qui ont imité Sertorius, autant qu'il est possible d'approcher d'un si grand homme dans sa façon de faire la guerre, ont été toujours fort rares; ils ne se présentent guéres que de loin à loin. Quel espace entre Amilcar Barcas & Sertorius! Quel plus grand entre celui-ci & le Roi de Sardaigne! Cependant ce dernier, quoique grand Capitaine, n'a pas égalé le Romain, parce que l'on ne s'est pas encore mis sur la bonne voie dans cette maniére de guerre, qui n'a pas moins besoin de théorie que de pratique, & où même celle-ci dépend absolument de l'autre.

Lorsque Pompée fut chargé de cette guerre contre Sertorius, & qu'il fut arrivé avec une bonne armée au secours de Mételus, qui n'en pouvoit plus, & dont on n'étoit pas trop content à Rome, quoiqu'il fût très-habile; lorsque Pompée, dis-je, fut arrivé, tout bouffi d'orgueil & de présomption, donna-t-il de plus grandes marques de son courage & de son intelligence dans les armes, qu'il n'en parut dans Métellus? Tout au contraire, celui-ci valoit infiniment plus que lui, car il avoit tenu tête tant bien que mal à son ennemi, quoique son armée fût moindre de la moitié avant la venuë de Pompée: car après cette jonction, ils entrérent en campagne à la tête d'une armée *de six vingt mille hommes de pied, six mille chevaux, & deux mille frondeurs & gens de trait.* C'est Plutarque qui nous apprend ceci, & cependant Sertorius n'oppose à des forces si prodigieuses que *deux mille six cens hommes, qu'il appelloit Romains, quoiqu'il*

 y eût

y eût sept cens Afriquains parmi, qui l'avoient suivi d'Afrique, quatre mille rondachers & sept cens chevaux.

Ce Pompée pourtant, qu'on regardoit à Rome sur le pied du plus grand Capitaine du monde, ne passa pas pour tel dans son armée, car il se fit toujours battre. Sertorius en fit si peu de cas, qu'il dit à son arrivée en Espagne, qu'*il n'emploiroit que des verges & la férule contre cet enfant, s'il ne craignoit cette vieille.* Il vouloit dire Métellus, qui venoit toujours à son aide; mais il ne l'empêcha pas d'être pris pour dupe à Lauron, où il fut battu & bien étrillé, & s'il vous plaît à la tête d'une armée de près de cent mille hommes contre sept mille trois cens hommes. Jamais Pompée ne fut plus méprisé de son ennemi, (car César n'en fit jamais aucun cas,) qu'il le fut de Sertorius. L'affaire de Sucron lui fit-elle plus d'honneur que celle de Lauron? Le lendemain de cette grande action de Sertorius, il fut bravement lui présenter la bataille; mais il se retira, sur l'avis que Métellus s'avançoit au secours de Pompée. Il fit sonner la retraite, selon Plutarque, en disant: *Si cette vieille ne fût venuë, j'allois renvoier ce petit garçon à Rome, après lui avoir fait à coups de verges une petite correction.*

OBSERVATIONS

Sur la conduite que tint Amilcar avec les Etrangers rebelles, après le Traité qu'il avoit fait avec eux.

TOut ce qui me déplaît, dans ce que j'ai à traiter ici, est de trouver un sujet de blâme & de reproche dans la conduite du guerrier de l'antiquité le plus digne de nos éloges, & celui peut-être de tous qui fait le plus d'honneur à la nature: peu s'en faut que je ne le mette au-dessus de tous. Au moins tant de belles qualités, tant de vertus, des connoissances si profondes dans la science des armes, méritent une grande distinction. Y prenez-vous bien garde, dira quelqu'un? C'est un Carthaginois: vraiment, est-ce qu'il n'y avoit pas de vertus à Carthage? En étoit-elle si fort dépourvûë, qu'il n'y en eût pas une seule dans son enceinte? Il y en avoit, & même de plus pures que dans les Etats les moins corrompus; il est assez ordinaire que dans ceux, d'où les vices les ont délogées, on trouve des hommes qui leur ont donné retraite, & qui les ont prises sous leur sauve-garde.

Amilcar étoit un de ces hommes divins qui s'étoient conservés purs au milieu de la corruption; mais il faut l'avouër, il se sentoit un peu du terroir où il étoit né, & nous nous en sentons tous: les uns plus, les autres moins, soit en bien, soit en mal. Celui d'Afrique, plus qu'aucun autre, laissoit toujours aux plus gens de bien certaine pente à la fourbe. On ne peut guéres résister contre l'intempérie de l'air du païs; je ne sai pourtant s'il faut porter les soupçons contre ce grand homme aussi loin qu'il semble qu'on le pourroit. Je vois dans sa conduite à l'égard des rebelles, une espéce d'équité: au moins souhaité-je qu'elle soit irréprochable. Mais examinons la chose sans prévention.

Grotius est formellement opposé au sentiment de Ciceron, qui décide nettement qu'*un Pirate n'est point au nombre des ennemis publics, & qu'on ne doit lui garder ni foi, ni serment.* En effet il seroit difficile de donner une bonne couleur & quelque mar-

marque de vraisemblance à cette maxime, quand même ceux, qui seroient parvenus au comble de la méchanceté, & qui ne feroient partie d'aucun Etat, pourroient être punis par qui que ce soit selon le droit naturel. Car cela même ne seroit vrai qu'autant que l'on n'auroit pas traité avec eux. Lorsqu'il y a des conventions faites, & que la rémission des peines y est spécifiée, ce seroit un acte d'injustice & de mauvaise foi très-infame & très-criminel que de n'y avoir pas d'égard.

„ Pompée termina par des traités la plus grande partie de la guerre des Pirates de Ci- „ licie, dit Grotius "; car aiant mis en mer une puissante flotte, & l'aiant partagée en plusieurs escadres, qu'il répandit en différens endroits de la Méditerranée, il les défit tous en une seule campagne; il en prit un grand nombre sans les faire mourir, & traitant avec les autres, il les relégua dans les endroits éloignés de la mer: par là il leur donna le moien de vivre sans piraterie, il rendit la mer libre, & la nettoia de ces brigans.

„ César écrit aussi, dit le même, qu'en la troisiéme guerre civile l'accord fut „ fait par les Généraux Romains, avec les bandits & les fuiards qui s'étoient retirés „ dans les Pirenées.

„ Qui osera donc dire, ajoute-t-il encore, que si l'on avoit stipulé quelque „ chose dans ces traités, cela n'étoit d'aucune obligation? A la vérité ces sortes de „ gens n'ont pas cette communauté de droit propre à des ennemis publics, laquelle le „ droit des gens a introduite dans une guerre solemnelle & pleine; mais cela n'empêche „ pas, que par-ce qu'ils sont hommes, ils ne participent au droit naturel avec les au- „ tres hommes, comme dit très-bien Porphyre, & que de là il ne naisse l'obligation „ d'accomplir ce qu'on leur promet.

„ Ainsi Diodore rapporte, que Luculle garda la foi qu'il avoit donnée à Apollo- „ nius, Chef des transfuges; & Dion remarque qu'Auguste, pour ne pas manquer „ à sa parole, paia au voleur Grocota le prix auquel sa tête avoit été mise, étant ve- „ nu se présenter lui-même à cet Empereur.

„ La foi n'est pas moins inviolable à l'égard des guerres des sujets contre les Rois; „ quand même il arriveroit, dit le même, que l'injustice de la cause, ou de l'opiniâ- „ treté de la résistance des sujets contre leur Souverain, auroient été telles qu'elles mé- „ riteroient un rigoureux châtiment; en ce cas-là même le Souverain n'a pas droit, „ s'il a traité avec eux comme avec des déserteurs & des rebelles, d'opposer la peine à „ la promesse; c'est-à-dire de l'annuller, en punition de ce qu'ils ont mérité, sui- „ vant ce que nous venons de dire: car même la probité des Anciens a estimé qu'on „ devoit garder la foi à des esclaves, & l'on a cru que les Lacédémoniens ne s'étoient „ attirés la colére divine, que pour avoir tué les esclaves de Tenare contre la „ foi du traité.

Qui osera donc dire que Barcas ne devoit garder ni foi ni serment à des rebelles, tout couverts de crimes énormes, qui avoient même violé le droit des gens en la personne des Hérauts qu'on leur avoit envoiés, & égorgé même ceux qui avoient été pour traiter avec eux. Cependant il s'est trouvé des gens qui ont soutenu pis que tout cela. Car ils prétendent qu'on n'est point obligé de garder la foi aux Hérétiques, non plus qu'aux Infidéles. Il y a longtems même que cette maxime a fait fortune. Jean Hus & Jerôme de Prague, en furent les victimes au Concile de Constance. Quelque tems après, Uladislas Roi de Hongrie, croiant sur la foi d'Eugéne IV. qu'il n'étoit pas même permis d'en douter, & s'étant en conséquence laissé persuader par le Cardinal Julien, qu'il feroit une bonne œuvre de violer la tréve de dix ans qu'il avoit concluë avec Amurath II. il la rompit, quoique pûssent lui dire & le Despote de Servie, & d'au-

d'autres en grand nombre. Mais son infidélité lui coûta cher, il perdit la bataille de Varne & la vie. Le Cardinal Julien, Légat du Saint Pére, qui avoit fait de son mieux pour engager les Polonois dans cette guerre, ne put éviter une pareille fortune: encore fut-elle pire, comme cela étoit très-juste; il fut pris par des voleurs, qui le massacrérent, & le laissérent là comme à la voirie.

Barcas savoit parfaitement que toutes sortes de capitulations doivent être réligieusement observées, que le droit naturel nous impose une obligation indispensable de tenir ce dont nous sommes volontairement convenus avec l'ennemi pendant une suspension d'armes; qu'il n'est pas permis, par éxemple, de rompre un traité bien conclu, & d'arrêter, sans en avoir aucune raison, des Députés, tels qu'ils puissent être, après avoir accordé & agréé que les Chefs, coupables de tous les maux & de toutes les horreurs d'une guerre injuste & perfide, vinssent pour traiter des conditions de la capitulation; mais soit qu'il eût des ordres secrets de la République de tromper ces scélérats, & de les exterminer tous, sans aucun égard au droit des gens, qu'ils avoient violé en tant de façons, & d'une maniére qui n'a presque aucun éxemple; soit qu'il crût qu'il étoit juste & raisonnable que chacun souffrît autant de mal qu'il en avoit fait, & que le droit de représaille n'étoit pas moins permis à l'égard de la foi donnée, que dans les autres cas de la guerre, comme il est vrai à certains égards; soit qu'il crût enfin que ce fût une action louable, permise, & selon les régles de la bonne politique, de manquer à sa parole, & d'user de supercherie à l'égard d'une armée de scélérats, dont on ne pouvoit pardonner les crimes sans des conséquences très-dangereuses, puisque ç'auroit été enhardir les autres à se révolter à la premiére occasion, par l'espérance d'être traités de même; soit que toutes ces raisons ensemble lui passassent par la tête, pour se soulager dans ses scrupules, il prit un milieu pour sauver quelque chose de sa réputation; il eut recours à la doctrine des équivoques, des ambiguités, des réservations mentales, & de ce que les Rhétoriciens appellent le dire & le penser: car cette doctrine est très-ancienne; elle n'étoit pas moins en vogue chez les Carthaginois, que chez les Grecs & chez les Romains. Voici le fait, pour épargner la peine à mes lecteurs de revenir sur leurs pas, & de feuilleter plusieurs pages pour le chercher dans le texte.

Notre Auteur dit qu'Amilcar aiant attiré les rebelles dans des pas de montagnes très-dangereux, il leur coupa les vivres, & les enferma de toutes parts par des retranchemens qu'il tira dans les gorges de ces montagnes par où ils pouvoient s'échaper. „ Ils furent „ contraints, dit notre Auteur, tant la famine étoit grande dans leur camp, de se man„ger les uns les autres: Dieu punissant par un supplice égal l'impie & barbare traite„ment qu'ils avoient fait à leurs semblables: quoiqu'ils n'osassent ni donner bataille, „ parce qu'ils voioient leur défaite assurée, & la punition dont elle ne manqueroit pas „ d'être suivie, ni parler de composition, à cause des crimes qu'ils avoient à se repro„cher, ils souffrirent cependant encore quelque tems la disette affreuse où ils étoient, „ dans l'espérance qu'ils recevroient de Tunis les secours que leurs Chefs leur pro„mettoient. Mais enfin n'aiant plus ni prisonniers, ni esclaves à manger, rien „ n'arrivant de Tunis, & la multitude commençant à menacer les Chefs, Autarite, „ Zarxas & Spendius prirent le parti d'aller se rendre aux ennemis, & traiter de „ paix avec Amilcar. Ils dépêchérent un Héraut pour avoir un saufconduit, & „ étant venus trouver les Carthaginois, Amilcar fit avec eux ce traité: *Que les Carthaginois choisiroient d'entre les ennemis ceux qu'ils jugeroient à propos au nombre de dix, & renvoieroient les autres chacun avec son habit.* „ Ensuite il dit qu'en „ vertu du traité il choisissoit tous ceux qui étoient présens, & mit ainsi en la puis„sance des Carthaginois Autarite, Spendius, & les autres Chefs les plus distin„gués.

Il

d'autres en grand nombre. Mais son infidélité lui coûta cher, il perdit la bataille de Varne & la vie. Le Cardinal Julien, Légat du Saint Pére, qui avoit fait de son mieux pour engager les Polonois dans cette guerre, ne put éviter une pareille fortune: encore fut-elle pire, comme cela étoit très-juste; il fut pris par des voleurs, qui le massacrérent, & le laissérent là comme à la voirie.

Barcas savoit parfaitement que toutes sortes de capitulations doivent être réligieusement observées, que le droit naturel nous impose une obligation indispensable de tenir ce dont nous sommes volontairement convenus avec l'ennemi pendant une suspension d'armes; qu'il n'est pas permis, par éxemple, de rompre un traité bien conclu, & d'arrêter, sans en avoir aucune raison, des Députés, tels qu'ils puissent être, après avoir accordé & agréé que les Chefs, coupables de tous les maux & de toutes les horreurs d'une guerre injuste & perfide, vinssent pour traiter des conditions de la capitulation; mais soit qu'il eût des ordres secrets de la République de tromper ces scélérats, & de les exterminer tous, sans aucun égard au droit des gens, qu'ils avoient violé en tant de façons, & d'une maniére qui n'a presque aucun éxemple; soit qu'il crût qu'il étoit juste & raisonnable que chacun souffrît autant de mal qu'il en avoit fait, & que le droit de représaille n'étoit pas moins permis à l'égard de la foi donnée, que dans les autres cas de la guerre, comme il est vrai à certains égards; soit qu'il crût enfin que ce fût une action louable, permise, & selon les régles de la bonne politique, de manquer à sa parole, & d'user de supercherie à l'égard d'une armée de scélérats, dont on ne pouvoit pardonner les crimes sans des conséquences très-dangereuses, puisque ç'auroit été enhardir les autres à se révolter à la premiére occasion, par l'espérance d'être traités de même; soit que toutes ces raisons ensemble lui passassent par la tête, pour se soulager dans ses scrupules, il prit un milieu pour sauver quelque chose de sa réputation; il eut recours à la doctrine des équivoques, des ambiguités, des réservations mentales, & de ce que les Rhétoriciens appellent le dire & le penser: car cette doctrine est très-ancienne; elle n'étoit pas moins en vogue chez les Carthaginois, que chez les Grecs & chez les Romains. Voici le fait, pour épargner la peine à mes lecteurs de revenir sur leurs pas, & de feuilleter plusieurs pages pour le chercher dans le texte.

Notre Auteur dit qu'Amilcar aiant attiré les rebelles dans des pas de montagnes très-dangereux, il leur coupa les vivres, & les enferma de toutes parts par des retranchemens qu'il tira dans les gorges de ces montagnes par où ils pouvoient s'échaper. „ Ils furent „ contraints, dit notre Auteur, tant la famine étoit grande dans leur camp, de se manger les uns les autres: Dieu punissant par un supplice égal l'impie & barbare traitement qu'ils avoient fait à leurs semblables: quoiqu'ils n'osassent ni donner bataille, „ parce qu'ils voioient leur défaite assurée, & la punition dont elle ne manqueroit pas „ d'être suivie, ni parler de composition, à cause des crimes qu'ils avoient à se reprocher, ils souffrirent cependant encore quelque tems la disette affreuse où ils étoient, „ dans l'espérance qu'ils recevroient de Tunis les secours que leurs Chefs leur promettoient. Mais enfin n'aiant plus ni prisonniers, ni esclaves à manger, rien „ n'arrivant de Tunis, & la multitude commençant à menacer les Chefs, Autarite, „ Zarxas & Spendius prirent le parti d'aller se rendre aux ennemis, & traiter de „ paix avec Amilcar. Ils dépêchérent un Héraut pour avoir un saufconduit, & „ étant venus trouver les Carthaginois, Amilcar fit avec eux ce traité: *Que les Carthaginois choisiroient d'entre les ennemis ceux qu'ils jugeroient à propos au nombre de dix, & renvoieroient les autres chacun avec son habit.* „ Ensuite il dit qu'en „ vertu du traité il choisissoit tous ceux qui étoient présens, & mit ainsi en la puissance des Carthaginois Autarite, Spendius, & les autres Chefs les plus distingués.

Il semble d'abord que le Général Carthaginois ne fit rien d'injuste & de contraire au droit des gens, puisqu'il stipule dans le traité, *que les Carthaginois* choisiroient *d'entre les ennemis ceux qu'ils jugeroient à propos au nombre de dix.* Les Députés n'y consentent-ils pas; & ce consentement ne laisse-t-il pas Amilcar dans le plein droit de commencer par eux, & d'en faire ce qu'il lui plaît? Il le semble ainsi, & cependant c'est un manque de foi, une surpercherie manifeste: car pour faire que cette action devînt juste, d'injuste qu'elle étoit, il falloit renvoier les Députés, & s'en saisir ensuite après l'éxécution de la capitulation, parce qu'ils ne jouissent plus du droit d'Ambassade, qui cesse du moment qu'ils sont arrivés dans leur camp; les Carthaginois craignoient-ils qu'ils ne leur échapassent? Je ne vois pas que cela fût possible, parce que toute l'armée répondoit de ces dix personnes, & qu'il étoit aisé de s'en assûrer, en faisant avertir ceux du camp qu'on éxécuteroit les conditions du traité dans toute son étenduë & dans la bonne foi, en s'assûrant de dix personnes qui en étoient exceptées; ils pouvoient alors les nommer.

Je ne sai comment Grotius, qui cite par tout Polybe, qu'il savoit si bien, a pû oublier ce cas de paix & de guerre, qui semble assez différent de tous les autres qu'il allégue. A l'égard des paroles, ausquelles chacun donne des sens différens ou forcés dans un traité de paix, ou dans une capitulation, il n'eut, ce me semble, jamais pû décider en faveur du Général Carthaginois, par la raison alléguée plus haut. Car l'ancienne formule des alliances, qu'on trouve dans Tite-Live, n'est pas moins une loi invariable dans les nôtres, qu'on en usera *sans dol ni malice, & selon le vrai sens qu'on donne aujourd'hui à ces paroles.*

„ La régle de la vraie interprétation, dit Grotius, s'établit donc sur la présomp-
„ tion de la volonté, tirée d'indices les plus probables qu'il est possible. Ces indices
„ sont de deux genres, les paroles & les autres conjectures; on considére ces conjec-
„ tures, ou séparément d'avec les paroles, ou conjointement avec elles.

„ S'il n'y a aucune conjecture qui détourne ailleurs les paroles, il faut les enten-
„ dre dans le sens qui leur est propre: non selon la Grammaire, en s'attachant à leur
„ étymologie, mais selon l'usage populaire.

Grotius s'étend beaucoup sur cette matiére, qui me paroît d'une très-grande instruction pour les hommes d'Etat & pour les gens de guerre, & sur tout pour les Gouverneurs de places, pour se garantir des surprises dans une capitulation, où les assiégés ne tombent que trop souvent. Ce grand Jurisconsulte militaire rappelle dans le paragrafe 28. tout ce qu'il a dit sur cette matiére, que nous ne saurions rapporter ici; il conclut seulement, *que la nature des pactes, confirmés dans un serment est telle, qu'ils doivent être entendus selon la signification la plus reçuë par l'usage, rejettant absolument toutes les réserves tacites, qui, selon la nature de la chose, ne seroient pas absolument nécessaires.*

Il s'en faut bien que cette action d'Amilcar soit aussi basse, aussi infame & aussi criminelle que celle de Maynard, Général de l'armée Catholique, contre les Hussites; cela me semble affreux: cependant à voir l'utilité qui en revenoit à la Bohéme, je ne sai si elle est aussi condamnable, que les circonstances en sont horribles. L'éxemple mérite d'avoir place ici, & d'être rapporté dans toute son étenduë, par rapport aux instructions que les Ministres & les Généraux d'armées y trouveront à l'égard de certains rebelles; car bien qu'il ne soit pas permis de violer la foi donnée, il est pourtant expédient de savoir quelles raisons peuvent nous porter à justifier les plus méchantes actions, & nous obliger d'exterminer des gens qui se sont rendus dans la bonne foi, & qu'on fait périr non pas dans les premiers mouvemens de l'action, mais de sang froid, à tête reposée, & par trahison.

May-

Maynard, Général de l'armée Catholique, aiant surpris les Hussites dans leur camp en 1434. „ au lieu de s'amuser à poursuivre les fuiards, fit une action de grand Capitaine, dit Varillas, il acheva de se rendre maître du camp ennemi ", *les aiant tous envelopés comme par un coup de filet.* L'armée victorieuse s'assembla, (*après les avoir désarmés & donné quartier*,) „ pour délibérer sur ce qu'elle en feroit, & les „ Gentils-hommes Catholiques étoient presque d'avis de sauver la vie à tant de milliers „ d'hommes, lorsque Maynard leur remontre que la clémence étoit hors de saison, & „ qu'ils sembloient ne pas assez connoître l'importance de leur victoire. Que la plûpart des vaincus étant nés dans l'armée, ne connoissoient point d'autre patrie que le „ camp, & ne savoient point d'autre métier que la guerre; & que le reste, après y „ avoir demeuré vingt ans continuels, n'étoit plus capable d'une autre profession; qu'il „ s'ensuivoit bien de ces principes, que cette infanterie étoit la meilleure qu'il y eût au „ monde depuis celle des Romains; mais qu'il s'ensuivoit aussi qu'il s'en falloit absolument défaire, puisqu'après tout il n'y avoit rien de si dangereux pour la Monarchie de Bohéme, que de laisser vivre tant de soldats aguerris; que cet Etat, par ses „ maximes fondamentales, étoit d'autant plus éloigné de la violence, qu'il se trouvoit „ heureusement tempéré d'Aristocratie, & même de Démocratie, & que par conséquent il ne seroit jamais en sûreté tant qu'il donneroit retraite à plus de vingt mille „ hommes, accoûtumés à tuer, à voler & à piller en toutes occasions; que si on les „ laissoit vivre ensemble, ils éliroient un Chef, & renouvelleroient la guerre; si on „ les distribuoit dans les villes & dans les villages, ils corromproient la bourgeoisie & „ les païsans; qu'encore que l'on trouvât moien d'éviter ces deux inconveniens, il y „ en auroit un troisiéme insurmontable, qui consistoit, en ce que le premier esprit remuant qui voudroit exciter la guerre civile en Bohéme, attireroit sous ses enseignes „ tous les soldats, qui faisoient maintenant pitié, & usurperoient la tyrannie par leur „ moien, pour peu d'aisance & de conduite qu'il eût.

„ Ces considérations, & principalement la derniére, changérent l'inclination des „ Catholiques, & les portérent à résoudre que l'infanterie Hussite seroit exterminée, „ & en laissérent le soin à Maynard, qui se chargea de cette sorte d'une si sévére „ commission.

„ Comme il faisoit scrupule de confondre, avec les coupables, un assez grand „ nombre d'innocens, qui ne s'étoient engagés à suivre l'armée des Hussites que „ par d'autres motifs que celui de porter les armes, il inventa cette ruse pour les „ séparer, sans que les uns ni les autres pénétrassent dans son dessein. Il fit publier „ par un Héraut, dans les quartiers du camp où l'on tenoit enfermés les fantassins „ Hussites, que la guerre n'étoit pas finie, & que Coapehon s'étoit sauvé dans „ Colnits avec presque toute la cavalerie, dont il étoit Général, & qu'il prétendoit rétablir l'armée Hussite; que sa réputation attireroit bientôt auprès de lui un „ grand nombre de gens de guerre, parce que c'étoit un excellent Capitaine, qui „ s'étoit autrefois ouvert l'épée à la main un chemin depuis la Bohéme jusqu'à la „ mer Baltique; qu'il avoit ravagé toute la Prusse..... Que l'unique moien de prévenir les desseins de Coapehon, étoit de l'investir incessamment dans Colnits, de l'y „ forcer en toute maniére, & qu'ensuite il falloit se venger de tant de nations Allemandes, qui étoient si souvent venuës ravager la patrie; que la Bohéme ne pouvoit „ entreprendre, ni éxécuter ces grands projets, que par l'assistance de tant de braves „ soldats, qui s'étoient rendus si expérimentés sous la discipline de Zisca; que les „ Etats du Roiaume, pour donner une marque honorable de l'estime qu'ils en faisoient, vouloient assigner une pension à chacun d'eux sur les deniers publics, à proportion de son mérite, & pour empêcher qu'il ne se glissât parmi eux des passe-vo-

„ lans,

„ lans, on prioit les vrais soldats de passer tous dans les granges voisines, & ceux „ qui ne l'étoient pas de retourner dans leurs maisons.

„ Les soldats Hussites ne furent pas assez crédules pour ajouter foi à tout ce qu'on „ leur disoit, mais ils le furent assez pour s'en persuader une partie ; ils ne s'imaginérent pas à la vérité, que l'Etat fût assez bien intentionné à leur égard pour leur donner pension, ou pour les emploier dans une longue guerre contre l'Allemagne : mais „ ils crurent qu'on prétendoit se servir d'eux pour ruiner Coapehon, c'est-à-dire pour „ achever d'exterminer les Hussites par les Hussites mêmes. Sur cette supposition, ils „ inventérent une contre-ruse ; & se séparant, comme ils firent, des vivandiers & des „ autres bouches inutiles, & en se retirant dans les granges qu'on leur avoit montrées, „ leur dessein n'étoit pas d'obéir aux vainqueurs, mais de les endormir, en leur témoignant que l'infanterie Hussite consentoit à marcher contre Coapehon ; & en se laissant ainsi mener à Colnits, ils trouvérent dans les granges une grande abondance de „ viandes & du vin qu'on leur avoit préparé, & s'en remplirent de sorte qu'ils étoient „ accablés d'un profond sommeil à minuit : quand l'armée Catholique, après avoir environné les granges de peur que quelqu'un n'échapât, y mit le feu, qui prit incontinent parce que les murailles n'étoient presque que de bois, & les couvertures que „ de chaume. Ainsi périt l'armée que Zisca avoit formée & aguerrie, & qui avoit „ ravagé durant vingt ans les plus riches Provinces du Septentrion.

Faisons quelques observations sur ce narré de Varillas : j'aurois peut-être mieux fait de recourir à Æneas Sylvius, que de m'arrêter à l'autre, un peu soupçonné de romaniser les faits qu'il rapporte. Mais je ne me défie pas de lui dans ce cas-ci. Je trouve les raisons du Général Maynard si fortes & si pressantes, qu'il seroit très-difficile de ne pas reconnoître, que la bonne politique & le salut des Etats dans certaines guerres, nous obligent nécessairement à des desseins qui paroissent contre les régles de l'honnêteté & de la bonne guerre, & qu'on peut quelquefois user du droit du talion dans les conventions faites avec des rebelles, noircis de mille crimes, & de mille actes de trahison & de mauvaise foi ; alors les raisons qui ne sont d'abord que probables, deviennent justificatives à tout égard. Celles de Maynard me semblent sans replique : on peut pareillement justifier celles des Carthaginois à l'égard de leurs soldats révoltés, au hazard de tomber en contradiction ; car bien qu'il le semble, je ne laisse pas de convenir que Maynard & Barcas ont faussé la foi du serment : mais en ce cas c'est tomber dans un mal, pour s'empêcher de tomber dans un très grand, qui seroit la ruine totale de la patrie.

Un des plus savans hommes de notre siécle, & dont je fais une estime toute particuliére, (M. le Clerc,) dit dans l'extrait d'un Livre Anglois, qui traite d'une matiére assez approchante de la nôtre, qu'*à la vérité il y a de grandes difficultés sur cette matiére, à cause des malheurs des guerres civiles, que l'on doit tâcher d'éviter autant qu'il est possible. Mais il semble que tout le droit que l'on peut établir dans cette occasion, étant fondé sur le bien public, qui est la souveraine loi, il faut voir si ce qu'on entreprend fera probablement plus de mal que de bien à la société. Si cela est, ce qu'on fait devient injuste; mais si le bien qui en revient, est beaucoup plus grand que le mal, l'entreprise*, ou la supercherie *pourra être nommée juste.*

Les mêmes raisons que Maynard allégue pour exterminer toute cette infanterie, sont les mêmes que celles que les Carthaginois pouvoient alléguer contre les révoltés ; la situation & le cas où ils se trouvoient, étoient les mêmes à tous égards. En effet les Bohémiens comme les Carthaginois, couroient les mêmes dangers, si pour ne pas manquer aux conditions du traité, ils laissoient aller des gens si redoutables & si dangereux ; il étoit donc de la bonne politique, & pour éviter un plus grand mal, de

de les détruire & de les exterminer. Toute cette infanterie n'étoit pas coupable, Maynard, par une adresse qu'on ne sauroit trop admirer, sût distinguer les uns des autres, & sauver les innocens; & c'est ce qui justifie pleinement ce Capitaine d'une action qui eût été très-infame & très-barbare, si ceux-ci eussent été confondus avec les coupables.

Amilcar ne manquoit d'aucune raison justificative à l'égard de l'armée rebelle; c'est ce qu'on ne voit pas dans Maynard: bien que le premier eût manqué de foi aux Députés qui étoient venus pour traiter, on ne pouvoit l'accuser d'en avoir manqué à l'égard des autres, puisqu'ils furent les premiers à rompre la tréve; car aiant appris que leurs Chefs avoient été arrêtés, ils prirent les armes fort imprudemment, & sans attendre qu'on pût les informer des raisons que les Carthaginois avoient euës d'arrêter leurs Généraux. Ils eussent dû envoier un Héraut à la premiére nouvelle, & c'est à quoi ils manquérent: l'ennemi, qui le souhaitoit sans doute, se vit par-là dégagé de sa parole; & trouvant l'occasion favorable de les tailler en piéces, il n'eut garde de n'en pas profiter.

Grotius dit „ que les Historiens ont accoûtumé d'apporter pour cause du carnage „ que l'on éxerce contre des ennemis que l'on fait prisonniers de guerre, ou qui se „ sont rendus, la loi du talion, ou l'opiniâtreté qu'ils auroient fait paroître à résister; „ mais ces raisons, poursuit-il, sont plutôt persuasives que justificatives. Le talion, „ pour être véritablement un talion appuié sur la justice, doit s'éxercer sur la même „ personne qui est coupable: là où il arrive au contraire souvent dans la guerre, que „ ce qu'on appelle talion, se tourne contre ceux qui sont tout-à-fait innocens du crime dont on se plaint ". Il s'ensuivroit donc de tout ceci, que j'aurois eu très-grand tort, & que je serois obligé à réparation à l'égard de Barcas & du Général Maynard, & qu'ils n'auroient rien fait contre les loix de la religion du serment, ou des promesses faites dans un traité solemnel. Le Carthaginois seroit même moins coupable que le Général Bohémien, à l'égard du supplice éxercé sur les rebelles; car ceux-ci avoient formellement rompu la tréve, & violé le traité conclu entre leurs Généraux & les Carthaginois, comme je l'ai dit plus haut; que seroit-ce si l'on suivoit la morale, qui décide *que ceux qui ont accoûtumé de dire qu'ils jurent par tout ce qu'ils peuvent jurer, ne veulent dire autre chose, sinon qu'ils ne jurent en effet par aucune chose, puisqu'il ne leur est pas permis de jurer pour quoique ce soit sans nécessité.* La morale militaire ne le permet pas même dans une simple promesse, il iroit de la réputation & de l'honneur de ceux qui embrasseroient une telle opinion.

Les Argyraspides étoient-ils plus gens de bien que les troupes révoltées des Carthaginois, & que celles de Zisca? Je crois au contraire qu'ils étoient mille fois plus infames, & plus à détester que les autres, en un mot les plus traîtres & les plus méchans de tous les hommes: trouve-t-on beaucoup d'éxemples dans l'Histoire qu'une armée vaincuë, plus par lâcheté que par infortune, livre son Général à l'ennemi victorieux? Cette armée étoit pourtant composée des plus braves soldats d'Aléxandre: ces Argyraspides tant renommés, pour ravoir leurs bagages, vendirent Eumenes à Antigonus; cet infortuné Prince, un des plus grands Capitaines des successeurs d'Aléxandre, s'écria lorsqu'il fut devant son ennemi: „ O les plus méchans de tous les „ Macédoniens qui aient vécu, lui fait dire Plutarque, jamais Antigonus auroit-il osé „ se flater d'élever un si grand trophée à sa gloire, que celui que vous élevés vous„ mêmes à votre honte, en livrant votre Général après l'avoir chargé de chaînes! N'é„ toit-ce pas déja une action assez lâche, après avoir remporté la victoire, de se con„ fesser vaincus pour retirer des bagages, comme si la victoire consistoit dans les biens, „ & non dans la seule valeur, & dans les seules armes? Falloit-il donner pour rançon

„ de

„ de ces malheureux bagages, votre propre Général "? Tout le reste de ce discours d'Eumenes, que Plutarque a cru devoir nous donner d'un bout à l'autre, nous remplit le cœur d'indignation contre ces misérables soldats, qu'Antigonus surprit après la bataille qu'il perdit contre lui. Antigonus aiant très-bien jugé qu'il trouveroit ses ennemis dans le relâchement que les grandes victoires produisent ordinairement dans les troupes, il les surprit dans leur camp, pilla leurs bagages, & les dissipa entiérement: l'action qu'ils firent ensuite de leur défaite, parut si atroce & si indigne à Antigonus, qu'après avoir fait mourir Eumenes, il résolut d'exterminer cette armée de mutins, & en vint à bout. Voici ce que Plutarque rapporte de cet événement en fort peu de mots.

„ Eumenes étant mort de cette maniére, les Dieux irrités ne commirent la puni-
„ tion des Officiers & des soldats, qui avoient éxécuté un si abominable crime, qu'à
„ Antigonus lui-même, qui poursuivant à outrance ces Argyraspides comme des scé-
„ lérats, des félons & des impies, les livra à Ibyrtius, Gouverneur de l'Arachosie, &
„ lui ordonna de les faire tous périr, & de les exterminer; afin qu'il n'y en eût pas un
„ seul qui retournât en Macédoine, & qui vît seulement la mer de la Gréce ". Il ne se contenta pas de punir tous ces scélérats, malgré le traité qu'il avoit fait avec eux; il fit mourir encore leurs Chefs, plus coupables qu'eux. Antigéne fut enfermé dans une basse fosse, & il le fit brûler ensuite tout vif. „ Il fit mourir aussi Eudemus, Cel-
„ banus, & quelques autres ". Ainsi la justice divine, dit Dacier dans ses notes,
„ voulut que ces scélérats, qui avoient commis un si horrible crime, fussent punis de-
„ vant les troupes mêmes qui l'avoient vû commettre à leurs yeux.

Selon ce principe de politique, que Maynard étale dans Æneas Sylvius, d'où Varillas l'a tirée, il s'ensuivroit que le Maréchal de Villars, qui finit la guerre des Fanatiques en 1704. par une négociation telle que l'on eût pû faire avec un Souverain, auroit pû fort bien, sans qu'il y fût allé de son honneur, manquer aux conditions du traité, & faire punir du dernier supplice Cavalier, le Spendius de ces misérables, & tous ceux qui se soumirent. Que ne méritoient pas des gens dont la vie étoit noircie de mille méchantes actions, de mille actes d'infamie, d'inhumanités, & de supplices les plus affreux éxercés sur des innocens? Cette guerre ne fut rien moins qu'une affaire de Religion, & ce n'étoit nullement le dessein de ceux qui la fomentoient, & qui l'entretenoient, qu'ils la fissent de la sorte: car s'ils l'eussent faite en gens d'honneur, je ne sai ce qu'il en seroit arrivé. Ce fut un bonheur pour la France, que de si braves gens n'aient été conduits que par des Chefs plus dignes de commander une troupe de brigands & de voleurs de grands chemins, que des hommes valeureux & intrépides, dont le nombre eût augmenté infiniment, s'ils eussent eu d'honnêtes gens à leur tête.

Je ne sai si la reception de Cavalier en Hollande & en Angleterre, est telle qu'on l'a publiée. S'il fut reçû comme un Héros, je m'en étonne, il n'étoit rien moins que cela: si on le regarda comme un insigne scélérat, on avoit raison. Larrey nous l'apprend sans aucun détour. „ Il dit qu'on le fit venir à la Cour, où il fut admis à
„ parler à Sa Majesté; mais soit qu'il fût mécontent de la maniére dont Chamillart
„ en usa à son égard, soit qu'il appréhandât que dans une autre occasion on ne lui
„ fit sentir les effets d'une vengeance tardive, il trouva le moien de s'enfuir, lorsqu'on
„ le menoit à Brisac, & de gagner la Suisse: d'où passant en Hollande & en An-
„ gleterre, il tomba peu à peu dans un mépris général: destinée ordinaire de ces
„ faux braves, ajoute l'Auteur, dont le mérite n'est fondé que dans l'imagination
„ de leurs partisans.

Roland son Lieutenant, qui se fit tuer dans une avanture amoureuse & nocturne,

 tout

tout de même que les autres, valoient infiniment plus que ce ridicule Chef de bandits. On ne doit guéres attendre des gens d'une naissance vile & abjecte, & qui ne savent ce que c'est qu'honneur & bonne guerre, que des sentimens dignes d'eux.

OBSERVATIONS

Sur la défaite des Rebelles d'Afrique dans les Détroits de la Hache.

NOtre Auteur passe un peu trop légérement sur une si prodigieuse défaite, comme si c'étoit une bagatelle, & cependant c'est une affaire si complette & si décisive, que je ne pense pas qu'on en ait vû de semblable. Rien ne me met plus de mauvaise humeur qu'une telle négligence. N'ai-je pas raison de m'en plaindre? Cette action célébre d'Amilcar, qui fut le chef-d'œuvre & la couronne de sa prudence & de son savoir dans l'art militaire, & le salut d'une République très-puissante, tombée dans les extrémités les plus tristes; cette action, dis-je, se trouve dépouillée d'une infinité de circonstances très-importantes pour l'intelligence d'un événement si mémorable. Si l'Auteur manquoit de mémoires, au moins auroit-il dû nous apprendre qu'il en manquoit; mais auroit-il été bien cru, puisqu'il pouvoit s'instruire de ceux-mêmes qui s'y étoient trouvés?

Autant que j'en puis juger, cette campagne de Barcas est tout ce qu'on voit de plus fin & de plus profond dans la science des armes, & dans cette partie qui demande le plus de génie & de talens extraordinaires: on entend bien que je veux parler ici de la guerre des montagnes, qui est de toutes la plus scabreuse & la plus hérissée de difficultés. L'Histoire ancienne & moderne ne nous offre rien de comparable à la conduite de cet excellent Capitaine. Polybe dit plus qu'il ne pense, en comparant Amilcar à un habile joueur d'échecs. Il nous fait comprendre par-là, que la destruction des rebelles prit sa source dans cette multitude de mouvemens & de campemens, qui seuls conduisirent le rusé Carthaginois au succès entier de cette campagne. Je le trouve moins grand dans sa victoire, que dans les mesures prises pour y parvenir. Qui peut nier que la profondeur & la sagesse de ces mesures viennent de l'habileté, du coup d'œil & de l'expérience? On prévoit que tels & tels mouvemens pourront produire de tels & tels effets, & alors les mêmes effets sont le fruit de la prudence & de la prévoiance.

Amilcar avoit en tête des troupes aguerries & en plus grand nombre que les siennes. Leur révolte étoit tout ce qu'il y avoit de moins blâmable en elles, elle n'étoit pas sans fondement; mais elle devint criminelle, irréconciliable, & sans espoir de pardon, par les crimes & les inhumanités les plus affreuses. Les soldats des deux partis se virent dans la dure nécessité, ou de périr les armes à la main, ou de mourir dans les supplices les plus cruels & les plus atroces. Deux points donnés qui nous portent aisément au choix du premier pour nous garantir du second. Les premiéres cruautés s'éxercent par elles-mêmes, elles se tournent en nécessité dans la crainte d'une juste représaille, elles vont par dégrés, c'est un enchaînement de cruautés qui deviennent toujours plus terribles & plus féroces, elles enchérissent les unes sur les autres. Il faut que cela arrive, les loix & la politique militaire l'éxigent. Un incendie doit en produire dix autres, pour réprimer & intimider l'ennemi, l'arrêter dans ses violences, par la crainte d'une seconde re-

représaille plus forte & plus éclatante. Il en doit être ainsi des barbaries réciproques, il faut qu'elles aillent par gradation des plus petites aux plus grandes.

Cette sorte de guerre furieuse & violente, touchoit extrêmement Amilcar; mais celle qu'il lui fallut faire dans les montagnes, l'embarassoit encore plus. Ses principales forces consistoient en cavalerie, sur laquelle il comptoit beaucoup : elle lui devint inutile. Il fallut mettre toute son espérance dans son infanterie, qu'il avoit formée, endurcie & disciplinée, & que les combats précédens avoient aguerrie; mais si fort inférieure à celle de l'ennemi, que pouvoit-elle sans le secours de sa cavalerie? Il fallut pourtant se résoudre à n'emploier que cette seule arme, & changer tout l'état de la guerre; cela est fâcheux pour un Général, lorsque la nécessité d'une offensive l'y contraint.

Il n'en est pas de la guerre dans les païs de montagnes, rudes, escarpées, remplies de profondes vallées, & parsemées de défilés, comme de celle que l'on fait dans les plaines, où le nombre donne de grands avantages. Dans la premiére, tout dépend de la supériorité du génie, & de la connoissance des lieux; dans l'autre, un esprit médiocre dans un païs qui n'offre aucune variété de situation & de terrain, peut espérer de réussir, pourvû que plus foible du côté du nombre, il soit égal en courage & supérieur en habileté. Dans les plaines rases & découvertes, c'est être hébêté que de se laisser battre par de moindres forces; mais à l'égard d'une guerre de montagne, il faut raisonner autrement.

J'ai déja dit que de toutes les parties qui composent la science militaire, celle qui regarde la guerre des hautes montagnes, comme les Alpes & les Pirenées, étoit la plus difficile, & celle qui prêtoit le plus à la ruse & à l'artifice. On la divise en offensive & en défensive; celle-ci demande des talens tout particuliers, l'acquis & le naturel, ou pour mieux dire, elle les demande tous. Où trouver de tels hommes? Voir par les yeux d'autrui, dans des païs tout différens de ceux des montagnes, quelque variés & parsemés de chicanes qu'ils puissent être, si ces yeux empruntés sont bons, c'est assez pour le Général qui ne peut faire autrement que de les prendre pour guides. Mais les situations, dont il est ici question, éxigent les yeux & l'étude du Général. Un païsan, un berger, un chasseur, connoissent parfaitement ces montagnes: je les consulterai, dira le Général chargé de cette guerre. Fort bien; mais les yeux de ce païsan, de ce berger, de ce chasseur, ne sont pas des yeux militaires. D'ailleurs il ne suffit pas de voir, il faut outre la présence des objets, de l'étude, des réfléxions, des consultations, des raisonnemens.

Une guerre offensive dans ces sortes de païs, est plus favorable au foible qu'au plus fort en nombre: cela est incontestable. Un Prince qui fait la guerre par ses Lieutenans, qui leur ordonne de ne rien risquer, de ne rien entreprendre, & de se tenir sur la défensive, de garder tous les passages, les détroits, les vallées, &c. raisonne en aveugle, & leur demande ce qui ne leur est pas toujours possible de pratiquer; il court souvent à sa perte & à sa honte. Il veut qu'ils tiennent bon au poste où ils sont. Mais peuvent-ils répondre de ceux où ils ne sont pas? Peuvent-ils se multiplier? Il n'y a point de montagnes, quelque difficiles, quelque terribles, quelque impraticables qu'elles nous paroissent, qui n'aient des revers, & pourvû qu'un homme y passe, mille passeront aussi. Saisissez-vous de tous les passages, leur dit-on, sans savoir qu'il peut y en avoir mille sur tout un front de montagnes, que celui qui se défend ignore, & par où celui qui attaque feroit tout ce qu'il voudroit s'il les connoissoit tous: je ne l'ai que trop souvent remarqué.

Il faut donc réduire tout en postes, & par conséquent faire d'un tout un rien, & se faire battre en détail, lorsqu'on pourroit vaincre avec le tout réuni & en

 masse.

masse. En se gouvernant de la sorte, & selon des ordres si peu raisonnables, celui qui agit offensivement, quelque inférieur qu'il puisse être, avec une capacité très-médiocre, aura le dessus: au lieu que l'autre a besoin d'une prévoiance sans bornes, d'un sens exquis, enfin de toutes les qualités acquises & naturelles d'un Général du premier rang. La Cour en donnant ses ordres au Général, ne le met pas en état de les éxécuter selon son bon plaisir, & ne fait pas qu'un homme soit plus habile, pour être plus avancé dans les honneurs de la guerre. Le Prince n'a qu'à faire un bon choix, & laisser agir le Général selon le tems, les lieux & les occasions; car à moins qu'il n'y ait qu'un passage pour pénétrer dans un païs, il est très-difficile qu'un Général puisse échaper aux marches & aux manœuvres rusées d'un ennemi vigilant, qui le tient divisé & sans cesse en échec sur tous ses postes.

La campagne de 1707. en est une preuve très-marquée. M. de Savoie s'étant avancé dans la vallée de Prajelas avec toutes ses forces, nous nous vîmes obligés assez mal à propos de dégarnir le poste de Suze. Les ennemis n'eurent garde de ne pas profiter de cette faute, ils détachérent un grand corps par leurs derriéres, qui fit une telle diligence, qu'il chassa ce que nous avions de troupes au pas de l'Ane, & investit Suze, dont ils firent le siége, & qu'ils prirent en fort peu de jours, le chateau s'étant très-mal défendu.

L'offensive est plutôt le fait d'un Général médiocre, que la défensive qui demande, non pas un homme, mais un demi-Dieu. Comme homme je suivrois la méthode de Barcas, & cette méthode n'est autre qu'une défensive qu'on tourne en offensive selon le tems, les lieux & les conjonctures.

Un Général vif, impétueux, qui par la haute opinion qu'il a de ses forces & de son courage, se laisse transporter à tout entreprendre, qui ne cherche qu'à combattre, quoique l'occasion ne soit pas mûre, en trouve bientôt une de ruine & de honte, si son Antagoniste plus foible, mais plus rusé & plus patient, lui chicane le païs, & lui échape souvent par des mouvemens adroits & insidieux. Par là il se rend maître des occasions, & le fort se voit alors obligé de se régler sur ses mouvemens, s'il veut le joindre & le combattre. Il faut que celui-ci aille ouvertement & à la franche guerre dans ses desseins, pendant que l'autre plus fin & plus profond dans les siens, qui ne sont connus que de lui, les lui couvre & les envelope par des retraites simulées & craintives en apparence, & par cette conduite profonde & trompeuse, le rend moins attentif & moins précautionné. Les postes avantageux qu'on nous abandonne, sont des amorces qui nous conduisent à notre perte. Il n'y a pas de stratagême plus fin & plus impénétrable, que celui qui est fondé sur des déhors foibles & craintifs; on ne les interpréte jamais en faveur du plus foible qu'après l'événement. Les conduites, les entreprises où l'on n'avance qu'à mesure qu'on retrograde, qu'on fait se couvrir, se déguiser, cacher sa marche, & prendre des circuits, sont toujours lentes, mais elles sont sûres.

Barcas se trouva embarqué dans cette sorte de guerre, ou pour mieux dire, il y fut conduit par la crainte que les rebelles avoient de sa cavalerie, dont ils manquoient eux-mêmes, & qui ne servoit de rien dans ces païs après & difficiles. Il vit bien qu'il avoit plus besoin de la tête que des bras pour s'en bien démêler; foible comme il étoit, ç'eût été une imprudence d'aller de droit front à un ennemi si extraordinairement supérieur; il avoit l'esprit trop solide pour donner tout au hazard, il vouloit devoir le succès de cette campagne à la science & à la ruse; il songeoit bien moins à remporter la gloire particuliére d'un combat qu'à finir la guerre, sans trop hazarder la vie de ses soldats. Il avoit disposé secrétement les choses à l'éxécution d'un dessein, qui comme j'ai dit, n'étoit connu que de lui, & qu'il ne pouvoit trop cacher, jusqu'à ce qu'il eût

eût attiré l'ennemi dans les défilés des montagnes, où il s'étoit résolu de les enfermer, & de leur couper les vivres. Il faut une connoissance bien profonde de la guerre & des lieux pour former un tel plan de conduite. Cela n'appartient pas à tout le monde. Traîner la guerre en longueur, attendre du tems, étoit une chose impossible. Les affaires de sa patrie étoient réduites à l'extrémité, sans vivres, sans argent, & presque sans troupes. Extrémité triste & fâcheuse, qui, comme il me semble l'avoir dit, nous porte à nous en délivrer par une autre, c'est-à-dire à risquer le tout pour le tout. Point de milieu entre la liberté & l'esclavage.

Cet habile Général voioit tout cela. Il n'eut garde de rien faire à la volée, & par un coup de désespéré. Son esprit fertile en expédiens, lui fait imaginer une maniére de guerre toute nouvelle, ou du moins très-peu commune. Il ouvre la campagne en homme qui craint & qui redoute ses ennemis; il affecte une contenance mal assûrée, espérant par des mouvemens faux & très-difficiles à bien démêler, de profiter des avantages qui en pourroient naître.

Il avoit en tête des Généraux braves & entreprenans, mais bien au dessous de lui en science, en expérience, en mérite. Il crut qu'en les balottant & les roulant par des marches & des contre-marches faites à propos, il trouveroit l'occasion de les attirer dans le piége qu'il préparoit.

Amilcar a été le premier des Anciens qui ait réduit en art & en méthode la science des mouvemens & des remûmens d'armées, par camps & par postes dans les païs de montagnes. On ne peut pas la pousser plus loin. Il espéra par une conduite si profonde & si admirable d'enfermer les ennemis, & de vaincre presque sans perdre un seul homme. Sa prévision fut juste par la netteté & la justesse des principes qu'il s'étoit formés, & qu'il avoit appliqués au païs, dont il avoit une très-grande connoissance, & par celle des Généraux rebelles, dont il avoit étudié le génie, les mœurs & le caractére: qualité qu'il laissa en propre à Annibal, avec ses autres talens pour la guerre. C'étoit un grand pas pour la victoire, que de régler & fonder ses démarches sur toutes ces connoissances, & de mettre tout à profit, ne considérant pas tant le nombre que les Chefs qui le commandoient, allant par dégrés, & faisant son plan à mesure que les changemens de postes & les événemens lui en donnoient occasion; il engageoit de tems en tems de petits combats, qui ne décidoient rien, pour venir à son but, sans qu'on pût soupçonner qu'il en eût d'autre que celui de traîner les affaires en longueur. Il trouva enfin le secret de remporter la victoire. Ces sortes d'événemens n'arrivent pas par hazard, ce fut l'effet d'un concours de causes qui naissent de la science & de la connoissance des lieux. Il faut pour suivre un dessein si grand & si profond, une tension d'esprit & des vûes surprenantes, une vigilance incroiable pour juger que telle marche, tel mouvement, tel passage abandonné, quoiqu'important en apparence, & tel autre occupé qui ne le semble pas, produiront tels effets, & la catastrophe surprenante d'une armée prodigieuse vaincuë & atterrée par une autre si inférieure. Je ne vois que Sertorius en Espagne, & César contre Afranius, qui aient fait de tels coups, & qui puissent entrer en paralléle avec Barcas. Ces grands Capitaines sont peut-être les trois qui aient le plus excellé dans la science des postes & des grandes manœuvres dans les païs de montagnes.

Amilcar, à force de remuer & de rouler les Généraux rebelles de camp en camp, & de poste en poste, trouva le secret de faire naître mille occasions, & de les engager dans des combats, ou ils furent toujours battus. *On vit alors*, dit l'Auteur, *d'une maniére bien sensible, combien une expérience éclairée & la science de commander l'emportent sur une aveugle & barbare pratique de la guerre.* Quoique ces combats ne décidassent rien, ils ne laissoient pas d'aguerrir ses troupes, & de les préparer par de petits succès à l'assûrance d'en remporter de plus grands.

Les

Les rebelles, croiant que Barcas n'évitoit un engagement général, que dans la crainte de leurs forces, en deviennent plus audacieux & plus méprisans. Ils s'enfoncent si avant dans ces pas de montagnes, & se tiennent si peu sur leurs gardes, qu'ils oublient de se précautionner & de garder ceux qu'ils laissoient derriére eux. Barcas attentif à toutes leurs démarches, se poste dans un lieu très-avantageux, & se saisissant de tous les passages (2), (3), leur coupe les vivres & la retraite, leur ferme les issuës par où ils pouvoient échaper, s'y fortifie pour se défendre autant contre les attaques de ceux du dedans, que contre les secours qu'ils pouvoient attendre de ceux du dehors. Tout cela fut éxécuté avec tant de conduite & de bonheur, que les rebelles se virent enveloppés & enfermés de toutes parts, & réduits à telle extrémité, qu'*ils furent obligés, tant la famine étoit grande dans leur camp, de se manger les uns les autres.* Je doute qu'on puisse trouver un événement semblable dans aucun Historien à l'égard d'une armée en pleine campagne: cela s'est vû dans quelques siéges, mais non pas par une délibération publique, & par le consentement des Chefs.

On se souviendra de Vercingentorix, bloqué par César à Aléxia. Il se vit réduit à l'extrémité faute de vivres. Se voiant dans cet état, dit César, il assembla les principaux Officiers de la place *pour délibérer sur ce qu'ils avoient à faire. Après divers avis, dont les uns alloient à se rendre, les autres à faire une sortie généreuse, tandis qu'il restoit encore quelque vigueur, la harangue de Critognat, Seigneur Auvergnac de grande naissance & de grand crédit, me semble digne d'être rapportée*, dit César, & le mériteroit si elle n'étoit trop longue; il s'éléve avec indignation & avec mépris contre ceux qui parloient de se rendre, qu'il ne tient pas pour véritables Citoiens; il s'adresse aux braves & aux gens d'honneur, & les exhorte de périr tous les armes à la main, plutôt que de rien faire d'indigne de la nation. Tout cela est rempli d'une éloquence militaire, qui fait beaucoup plus d'effet sur le cœur qu'elle ne plaît aux esprits Académiciens. Il dit ensuite, „ quel est donc mon avis en cette rencontre? D'imiter le „ courage de nos ancêtres, qui en la guerre des Teutons & des Cimbres, laquelle é- „ toit beaucoup moins dangereuse que celle-ci, se voiant enfermés dans leurs villes, „ & réduits à une extrême nécessité, soutinrent leur vie par la mort de ceux qui „ n'étoient pas en âge de combattre, plutôt que de se rendre honteusement. Quand „ nous n'aurions pas un si grand éxemple, nous le devrions laisser à la postérité, „ pour montrer ce qu'on doit faire pour s'affranchir de la tyrannie.

Cette proposition ne fut pas seulement écoutée, dit César, tant elle fit horreur, mais les rebelles en vinrent aux effets. Il y a plus de férocité dans cette action que de courage. Je m'étonne qu'étant si braves, si déterminés, & dans un état à n'espérer aucun quartier, ni pour eux, ni pour leurs Généraux, encore plus coupables, ils n'aient pas pris la résolution de forcer les passages, & de mourir les armes à la main, puisqu'ils n'avoient que ce parti à prendre.

L'Histoire nous a conservé le nom de l'endroit où se passa une action si célébre & si mémorable. *C'étoit un lieu qui s'appelle la Hache, parce que sa figure ressemble assez à cet instrument.* Rien n'exprime & ne donne plus une idée de l'âpreté de ces montagnes, que le nom dont ce lieu étoit appellé.

Les rebelles (2) s'étoient sans doute campés & retranchés dans la vallée dont Amilcar avoit saisi toutes les issuës. Il n'avoit garde de les attaquer dans cet état de désespoir, ç'eût été une imprudence. On n'use pas ses forces sur une armée dont on voit la perte assûrée, leur conservation est le principal trésor de l'Etat, & ce trésor une fois perdu ne peut plus se remplacer. Ils se mangeoient eux-mêmes, comme je l'ai dit plus haut; cette boucherie de chair humaine ne pouvoit durer longtems. Ils eurent le loisir de manger tous leurs esclaves & leurs prisonniers, sans qu'il leur vînt de secours.

Dans



A Camp de l'Armée.
B Retranchement.
C. Infanterie Cartaginoise en Bataille.

BA'

Dans une si affligeante & si affreuse extrémité, les Généraux songent enfin à implorer la miséricorde de leurs ennemis, & à se soumettre à toutes sortes de conditions. Ils furent si imprudens, & si dépourvûs de jugement, qu'ils abandonnérent leur armée, & allérent traiter eux-mêmes des conventions de la paix. Le Carthaginois ne laissa pas échaper l'occasion de s'assûrer des auteurs d'une guerre si enragée & si barbare. Bien des gens conviennent qu'il manqua au droit des gens, en ne respectant pas une députation solemnelle, dont les personnes qui la composent, telles qu'elles puissent être, doivent être sacrées & inviolables. C'est, ce me semble, une question dans un cas aussi nouveau que celui-ci, qui a échapé à Grotius: il eût pû facilement la résoudre, s'il eût fait un peu plus d'attention à ce passage de Polybe.

Je ne sai si dans le monde on rend assez de justice aux actions d'Amilcar, elles sont moins de bruit dans l'Histoire que celles de mille grands hommes de l'antiquité, qui ne le sont pas à beaucoup près tant que lui. Avouons-le à la gloire de ce célébre Général, qu'aucun ancien ni moderne ne l'a surpassé dans la science des postes, & dans une nature de guerre aussi difficile & aussi profonde que celle-ci. Si je voulois faire une masse générale des vertus & des belles actions de cet habile Guerrier, que ne dirois-je pas qui ne pût surpasser celles des plus grands Capitaines?

Réfléxions sur les fautes des Généraux rebelles.

SI les Généraux rebelles eussent bien sû, comme je l'ai dit si souvent, qu'il n'y a point de montagnes, ou très-peu, quelqu'affreuses qu'elles soient, qui n'aient des revers où des hommes peuvent passer, ils n'eussent eu garde de s'enfoncer si avant dans ces vallées: car dans toutes les guerres de cette nature, le bon sens veut qu'on commence par s'assûrer ses derriéres, & que l'on ne s'éloigne pas des passages par où l'on tire ses convois: lorsqu'on est obligé de s'en éloigner, le plus sûr & le plus prudent est de s'y fortifier; c'est ce que les régles de la guerre nous apprennent. Mais les Généraux rebelles pensérent si peu à ces sortes de précautions, & s'en embarassérent si peu, tant ils avoient bonne opinion de leur nombre & de leur courage, qu'ils songeoient bien moins à se défendre, qu'à joindre Barcas qui leur échapoit, & dont le but étoit de les engager de plus en plus dans ces défilés par des retraites rusées, & de leur couper la retraite & les vivres, lorsqu'il se trouveroit en lieu de pouvoir le faire: c'est à quoi il ne manqua pas.

Quand on est réduit à l'extrémité, les résolutions les plus hardies & les témérités les plus foles sont toujours les plus sages & les plus sûres. Quand les rebelles se virent ainsi enfermés, le plus court & le meilleur étoit de ne perdre pas un instant, de forcer les passages avec tout ce qu'ils avoient de troupes d'élite, avant que l'ennemi s'y fût établi, de tenter en même tems tous les endroits qui pouvoient être praticables, & de former une infinité de fausses attaques pour diviser l'attention & les forces de Barcas. Ces sortes d'entreprises ne s'éxécutent jamais le jour, la nuit est plus favorable pour dérober à l'ennemi la distribution & l'ordre des attaques. Les revoltés ne firent rien de tout ce qu'ils auroient dû faire pour se tirer d'un si mauvais pas. Flatés de l'espérance d'un secours qu'ils attendirent vainement, ils donnérent le tems à Barcas de se fortifier, & de prendre toutes les mesures nécessaires pour les forcer dans ses différens postes.

Ces deux fautes furent suivies de deux autres qui ne sont pas moins grossiéres. Ils ne devoient pas douter que Barcas ne se précautionnât non seulement contre eux-mêmes, mais encore contre le secours qu'ils pouvoient espérer de Tunis. Dans cette attente ils con-

consument tous leurs vivres. Ne devoient-ils pas plutôt tenter tout ce qu'il étoit possible de faire à la témérité la plus audacieuse, sans attendre la plus affreuse extrémité où jamais armée se soit trouvée? S'ils eussent vû des obstacles tout à fait insurmontables, une entiére impossibilité de se tirer d'un danger si pressant, ils eussent dû sans perdre un moment négocier leur pardon. Rien de tout cela, ils attendirent que la faim & la misére les eussent réduits à n'avoir pas la force de se soutenir & de défendre leur camp, qui fut emporté sans peine. Des scélérats ne sauroient suivre la maxime des Lacédémoniens: que bien vivre & bien mourir c'est vivre & mourir vertueusement. De là cette épitaphe dans Plutarque: *ceux-ci sont morts, persuadés que le bonheur ne consiste ni à vivre ni à mourir, mais à faire l'un & l'autre avec gloire.*

Si ces Généraux eussent choisi d'autres Députés qu'eux-mêmes pour traiter avec l'ennemi, qui doute qu'ils n'eussent pû obtenir des conditions plus favorables pour eux & pour leurs troupes? Amilcar voioit bien que pour finir cette guerre, il y avoit plus que cette armée à détruire, qu'il y en avoit encore une autre à combattre, & qu'il avoit beaucoup à craindre du désespoir de celle-ci, qui se sentoit des Chefs capables de lui inspirer cette audace & cette hardiesse désespérée qui naît de la nécessité. Barcas eût-il été inéxorable? Il falloit alors attaquer, & faire succéder les attaques coup sur coup jusqu'à la derniére, puisqu'il leur restoit encore assez de forces pour combattre, & pour tenter de forcer les passages. Mais comme il n'y a rien de plus méprisable qu'une armée sans Chefs, le Carthaginois qui étoit le maître de ceux des rebelles, s'imagina bien qu'après la nouvelle de ce qui venoit d'arriver à leurs Généraux, ils ne manqueroient pas de s'engager dans quelque fausse démarche, qu'ils romproient la tréve, & qu'alors il seroit en droit d'en user comme il jugeroit à propos. Le salut de Carthage dépendoit de la destruction de cette armée, qui menoit plus sûrement à celle de l'autre. Mais le droit des gens permettoit-il qu'il rompît le prémier la tréve, & qu'il manquât à la foi promise? Ce n'est pas ici le lieu de traiter d'une matiére aussi curieuse que celle-ci, elle mérite un article à part.

Je ne conseillerois pas à un Général d'armée, qui seroit tombé dans le piége où ceux des rebelles tombérent, de les imiter dans leur conduite: particuliérement lorsqu'une guerre se fait sans quartier contre un ennemi irrité par les perfidies & les barbaries dont on a usé à son égard. Un Pilote ne doit jamais se désaisir du gouvernail, ni s'en éloigner pour courir à des manœuvres qui dépendent du matelot, & sur tout dans un tems orageux, où il ne peut quitter son poste, sans un péril évident & certain. Un Gouverneur de place ne seroit-il pas bien prudent, d'en sortir pour traiter de capitulation à la tête de tous les Chefs principaux de sa garnison? Ne seroit-ce pas la livrer, & se mettre à la discrétion de son ennemi? On a beau alléguer le droit des gens, & la foi violée d'un saufconduit, on se moque; car quand l'ennemi n'auroit que de mauvaises raisons à donner, cela ne justifie pas la sottise du Gouverneur. On a recours à mille subterfuges: ce qui s'est fait ailleurs contre la bonne foi, nous porte à la représaille contre ceux qui l'ont enfrainte, comme cela arriva à Namur au Maréchal de Boufflers en 1695. car après avoir fait une capitulation honorable, le Prince d'Orange la viola, & le fit arrêter par une représaille mal entenduë. Encore une fois, quand on n'auroit que de mauvaises raisons, on les accommode aux conjonctures.

Barcas pouvoit dire aux Députés, vous avez les premiers manqué aux loix de la nature & des gens dès le commencement & pendant cette guerre: je les enfrains aujourd'hui, encore ne sommes-nous pas en mêmes termes: je manque à la bonne foi, lorsque vous manquez en tout. On n'a garde d'alléguer les véritables raisons, on les

les cache, on craint un secours, on se voit hors d'état de suivre plus longtems un siége, on redoute un changement qui peut renverser tous les projets d'une campagne, & nous faire manquer notre coup: dans ces cas extrêmes on a peu d'égard à la bonne foi & à la parole donnée, lorsque violer l'une & l'autre nous peut être une occasion de salut. Dans l'état où se trouvoit Amilcar, on n'y regarde pas de si près, & on le doit moins à l'égard d'une armée de scélérats & de bandits, commandée par des Généraux plus coupables & plus bandits qu'eux. Passons maintenant à la conduite qu'il nous paroît qu'on doit observer dans une guerre telle que celle que décrit notre Auteur. C'est une matiére très-belle, très-savante, très-curieuse, & très-digne d'être traitée avec toute la profondeur possible. Je m'en tirerai le moins mal que je pourrai.

La défensive est la partie de la guerre la plus importante & la plus fine, je ne sache pas qu'aucun de nos Auteurs dogmatiques en ait parlé. Montécuculi prétend que Frontin l'a traitée dans un ouvrage particulier. Il nous en donne le titre, *De constituendo statu belli*, de l'art d'établir l'état de la guerre. Cet ouvrage ne se trouve point. J'ai consulté tous les Savans, j'ai fouillé dans toutes les Bibliothéques sans en apprendre la moindre nouvelle. Seroit-il manuscrit dans la Bibliothéque de l'Empereur? Je l'ignore: quoiqu'il en soit, il ne paroît pas que ce grand Capitaine ait puisé dans cet Auteur ce qu'il nous en apprend; il ne fait qu'effleurer la matiére, quoiqu'il fût très-capable de la traiter dignement, & de l'approfondir. J'en ai regret, nous la traiterons en son lieu, & plus amplement que nous ne le faisons ici.

Un Général d'armée qui établit l'état de la guerre sur la connoissance qu'il a des forces de son ennemi, sur celle qu'il peut avoir du païs où il doit faire la guerre, & sur les instructions qu'il peut tirer des gens des lieux mêmes: un Général, dis-je, qui régle son projet de campagne sur toutes ces connoissances, est un grand homme. Je ne connois parmi les grands Capitaines de l'antiquité qu'Amilcar, Annibal, Scipion, Fabius Maximus, Sertorius & César; & chez les Modernes, Henri IV. Gustave-Adolphe, M. de Turenne & Montécuculi, qu'on puisse dire avoir excellé dans cette savante partie de l'art.

Le plus grand nombre, pour ne pas dire presque tous, s'en tient à certaines régles générales, très-superficielles. La Cour régle, avec celui qui doit commander, le nombre des troupes qu'on a résolu de mettre en campagne, les vivres, l'artillerie, les munitions de guerre, les places de dépôt le long de la ligne qu'on a à défendre, & où l'on soupçonne que l'ennemi portera l'effort de ses armes; dans le reste on attend que l'ennemi se dévelope dans ses desseins, pour se régler là-dessus. C'est là tout le sérieux, tout le profond d'un projet de campagne défensive. Celui d'offensive est bâti à peu près sur les mêmes principes. On ne porte pas plus loin ses vûës, c'est ce que nous appellons aujourd'hui *régler l'état de la guerre*. On se trompe. C'est bien là une partie de la disposition universelle qui regarde le Ministre de la guerre, mais ce n'est point le fait du Général; il consiste uniquement à régler, à établir, à concerter par avance & dans le cabinet les mesures & les moiens d'agir en campagne par rapport à l'ennemi, au païs, à la nature de ses forces, & à la victoire, qui dépend de la connoissance des trois autres choses. Oserai-je dire qu'il ne paroît pas que l'on fasse ordinairement beaucoup d'attention à cette maxime? On vit au jour la journée, on attend à former ses desseins que les objets soient présens, on ne les forme que sur les démarches de l'ennemi, qu'on n'a pas prévûes, & que l'on peut prévoir très-facilement, en méditant sur ce qui lui est le plus avantageux par rapport aux places & au païs où il veut, & où il peut porter la guerre. Faut-il s'étonner, après cela, si le hazard a tant d'influence sur les affaires de la guerre, & s'il est par tout le maître?

Considérons Barcas (car les réfléxions sur la conduite de ce grand Capitaine portent

tent leurs leçons avec elles,) il forme son plan de campagne, il l'établit plusieurs mois avant l'éxécution. Il sait que les ennemis ne peuvent tenir les plaines par le défaut de cavalerie; qu'il faut d'ailleurs se rendre maître des pas des montagnes dont les rebelles se sont saisis, & qu'on ne peut forcer que par de longs circuits, & par des marches très-difficiles & très-scabreuses, dans des païs presque impraticables, c'est-à-dire prendre les revers de toutes ces montagnes pour sauver sa patrie, & lui ouvrir le païs & les communications des villes que les rebelles gardoient encore. Il faut qu'il pénétre dans ces montagnes rudes, escarpées & remplies de vallées profondes, où l'on ne peut entrer si l'on n'en a une connoissance parfaite; ce païs ne pouvoit lui être inconnu; mais l'étoit-il moins aux rebelles, qui commencérent la guerre par se saisir de tous les passages? Et par là Carthage se vit tout d'un coup bloquée: combien de combats ne fallut-il pas donner pour se délivrer d'un mal si incommode? Encore ne réussit-on pas.

La victoire remportée proche le Macar, & la prise d'une place, ne put encore les délivrer de la famine qu'ils souffroient depuis si longtems, mais elle leur ouvroit le païs pour entrer dans ces montagnes, dont Barcas connoissoit toutes les entrées & les issuës, il régle l'état de la guerre sur ces connoissances. Voilà pour le païs. Il mesure ensuite ses forces il les compare avec celles de l'ennemi. Celles-ci l'emportoient de beaucoup en nombre sur les siennes; mais la nature du païs, qui étoit très-étroit & très-resserré, ne permettant pas de s'étendre sur un grand front, suppléoit au petit nombre de son infanterie. Il ne doute pas de la valeur des rebelles, & de leur audace à attaquer; mais l'ignorance de leurs Généraux les lui rend moins redoutables; il voit bien qu'il ne peut emploier la force pour réussir dans ses desseins, & que tout consiste dans l'adresse & la souplesse de ses mouvemens, ausquels les lieux, qu'il connoît parfaitement, lui semblent très-favorables. Il étend ses vûës plus loin. Il étudie le génie & le caractére des Généraux ennemis sur les campagnes précédentes. C'est sur cette sorte d'étude réfléchie & méditée, qu'il régle l'état de la guerre: les lieux, le païs, les postes remplissent tout son esprit, & l'éclairent dans les desseins qu'il s'est résolu de suivre. Les expédiens & les ressources naissent de ces méditations. Il pousse ses raisonnemens jusqu'à la certitude, & la présence des objets ne peut apporter qu'un léger changement dans le plan de conduite qu'il s'est formé.

Un Général de tête perce loin dans l'avenir, il prévoit & peut prophétiser les événemens futurs. Si j'occupe ce poste, l'ennemi fera cela; si je l'abandonne ensuite, il arrivera telle chose; tel mouvement sera pris pour un piége, on s'en défiera; il sera suivi de tel autre qui en sera véritablement un, & où l'on tombera. Mais un trépié plus sûr que celui de Delphes, c'est la connoissance des lieux où l'on doit porter la guerre, & où l'on craint qu'elle ne soit portée. A l'aide de cette connoissance, on ne prononce que des oracles infaillibles. Avec elle un Général prévoit & prédit aussi sûrement ce qui arrivera, qu'un Astronome prévoit & prédit les éclipses. Mais sans elle on marche en aveugle dans la guerre des montagnes. On ne fait rien, ou l'on se fait battre. Le hazard dispose de tout à son gré. Le foible n'ose paroître, & le fort entreprend tout ce qu'il lui plaît.

Si les deux Chefs n'en savent pas plus l'un que l'autre, celui qui agit offensivement dans cette guerre, la fait sans contredit & plus heureusement, & avec plus de facilité. Les événemens sont pour ainsi dire en sa disposition. Plus foible que son Antagoniste, tant qu'il vous plaira, pourvû qu'il soit plus hardi, il le ménera tambour battant. Le nombre fait peu dans ces détroits de montagnes, où l'ennemi ne sauroit opposer qu'un front égal & de petite étenduë; s'il s'engage dans une telle vallée,

vallée, disoit Barcas, j'occuperai un tel poste: je ferai mine de m'y défendre, & je l'abandonnerai tout d'un coup pour le réduire à un seul endroit. Il me suit, je l'arrête à un autre. Pour l'engager de plus en plus, je veux lui abandonner un grand païs, l'éloigner de ses vivres, & lui faire paroître de la crainte par de fausses retraites & des mouvemens irréguliers, plus dangereux que ceux que je devrois faire selon les régles de la guerre, & contraires au dessein que j'ai, pour l'éloigner des soupçons qu'il pourroit prendre si j'allois par des voies plus directes. L'ennemi qui s'apperçoit de toutes ces rétrogradations, attribuë à foiblesse ce qui n'est que l'effet d'un dessein très-profond. Il s'enfonce de plus en plus dans ces défilés, il se tient moins sur ses gardes. Ces fausses retraites le rendent moins circonspect dans ses démarches, il néglige davantage les passages qu'il laisse sur ses derriéres; il les fait garder, je le veux, mais il ne peut s'imaginer que l'ennemi ait seulement la pensée d'entreprendre dessus; & s'il ignore qu'on peut y aller par des routes détournées, il ne les garde point, ou fort négligemment. Que peut-on craindre de ses dérriéres, à couvert de toute une armée, & où l'on croit qu'on ne sauroit se porter? Peut-on s'imaginer que l'ennemi veuille tourner une défensive craintive en une offensive, lorsqu'à peine il ose paroître? Et c'est sur cette crainte apparente & d'amorce que les rebelles se négligérent, où ils avoient le plus de sujet d'appréhender; ajoutez le mépris qu'ils faisoient de la foiblesse de leurs ennemis: foiblesse qui tire ses forces de ce même mépris. Cette sorte de guerre est tout ce qu'on peut voir de plus grand & de plus savant. Quelle conduite que celle de Barcas, en comparaison de celle que l'on suit communément!

On se voit tout à coup surpris & bloqué de toutes parts, de front & par ses derriéres. Un moment suffit à l'ennemi pour s'y fortifier, & de telle sorte qu'on ne sauroit non seulement l'en déloger, mais qu'on n'en a pas même la pensée, comme cela arriva aux rebelles. Bien des armées sont tombées dans de pareils malheurs; mais presque toujours par un effet de la négligence des Généraux, qui s'engageoient dans de mauvais pas sans aucune connoissance du païs, plutôt que par dessein prémédité de la part de l'ennemi, qui profite de l'occasion que la fortune lui offre. Telle fut l'affaire des fourches Caudines, qui fit tant de honte au nom Romain. Les Modernes ont leurs fourches Caudines comme les Anciens. L'éxemple mérite d'être rapporté, & d'être mis en regard avec les deux autres.

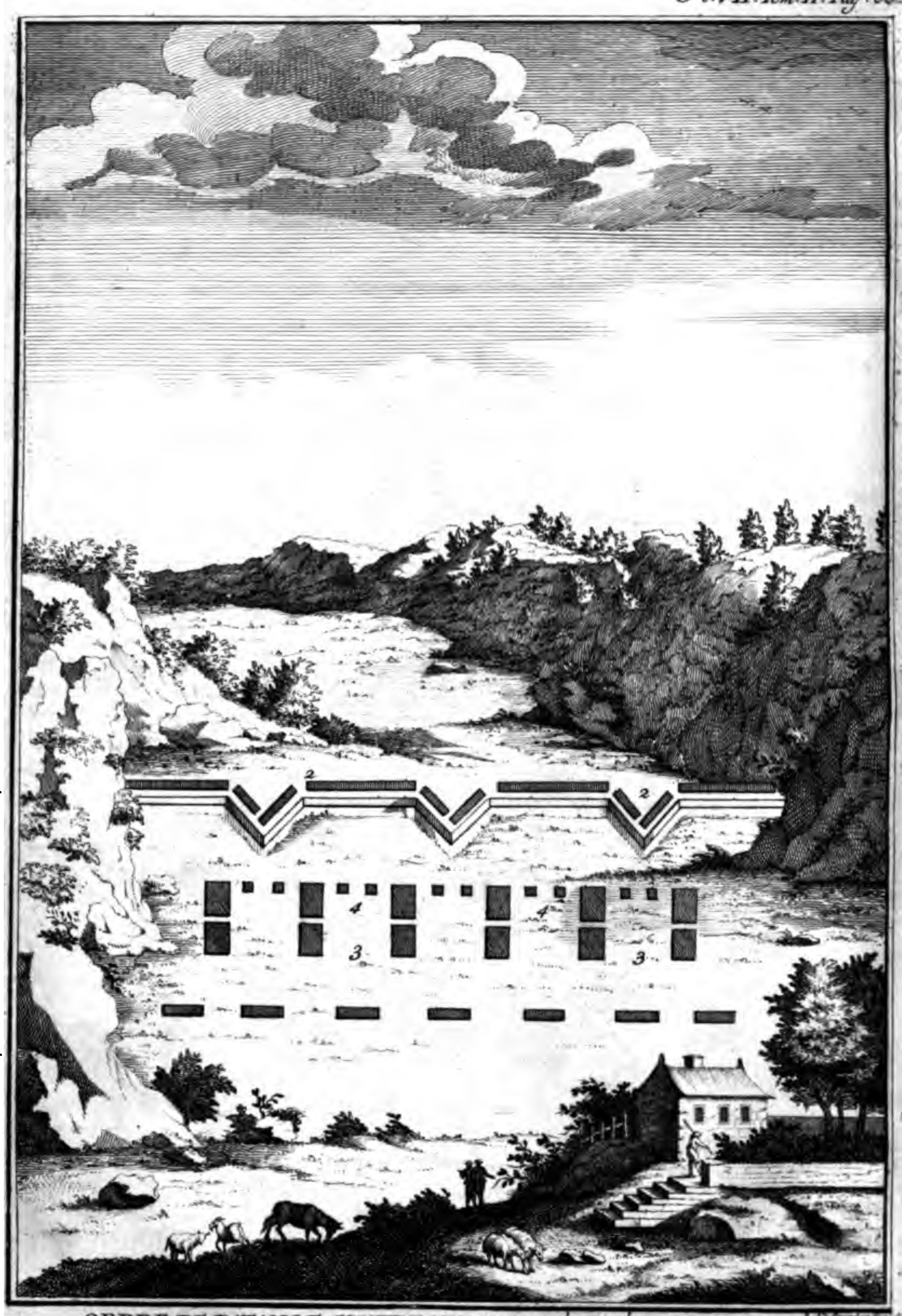
Zisca n'aiant point de cavalerie pour tenir tête aux Impériaux, n'osa les attendre en rase campagne, parce que se trouvant absolument dénué de cette arme, il ne pouvoit éviter d'être défait. Il se retira dans un pas des montagnes de Bohéme, où il attendit l'ennemi dans un terrain si étroit, & si peu favorable à la cavalerie, qu'il jugea bien qu'il n'y auroit rien à gagner pour elle, si elle faisoit tant que de s'engager dans ce coupe-gorge. Les Catholiques, qui étoient aux trousses des Hussites, s'imaginérent folement que Zisca ne les attendroit point dans ce poste, dont ils n'avoient pourtant aucune connoissance. Ils marchoient dans un grand ordre, à cause d'un corps de païsans qui les suivoit, & qui leur parut assez redoutable pour user de précautions. Ils s'entétérent si fort de cette opinion, qu'au lieu de s'étonner de voir l'ennemi qui faisoit halte dans ce défilé, ils s'en réjouirent. Ils s'y engagérent. Zisca ravi de les avoir attirés dans le piége qu'il leur tendoit, inventa cette ruse pour finir tout d'un coup avec eux. Il envoia les plus déterminées de ses troupes occuper l'entrée du détroit, & leur aiant coupé retraite, il commanda aux femmes, qui suivoient l'armée, de jetter sur le champ de bataille les chemises, les habits & les autres affiquets de toile plissée, dont elles étoient revêtuës à la mode du païs. Les Catholiques ne craignoient rien tant que Zisca ne forçât de marche, & qu'il ne leur échapât; ils le trouvérent au contraire,

& contre leur attente, en bonne posture: mais comme ils s'étoient engagés dans un païs où leurs chevaux leur étoient tout à fait inutiles, ils mettent pied à terre, & laissent là leurs chevaux, la situation des lieux ne leur permettant pas de combattre d'une autre maniére. Mais ils ne pensérent pas qu'ils avoient de gros & longs éperons, selon la mode de ce tems-là, & cousus aux bottes. Comme le champ de bataille étoit tout couvert de ces habits, de ces linges, & de tous ces colifichets plissés des femmes de l'armée, ces cavaliers ne furent pas plutôt devenus fantassins, que ces linges se prirent à leurs éperons, & s'y embarassérent de sorte qu'ils ne pûrent s'en dépétrer, & se trouvérent hors d'état d'attaquer & de se défendre. Plus ils faisoient d'efforts pour se dégager de ces sortes d'entraves, & moins ils avançoient, la plûpart tomboient, & ne se relevoient qu'avec peine. Dans cet état d'immobilité, les Hussites les abordent, les chargent, les raillent, & leur crient qu'ils se laissoient tuer sans donner aucune marque de courage. Toute la cavalerie Catholique fut ainsi défaite. Varillas fait ici mention d'infanterie, qu'il avoit apparemment oubliée. Il dit qu'elle s'enfuit sans attendre le choc, apparemment qu'elle suivoit en queuë la cavalerie: les plus vîtes arrivérent les premiers à l'entrée du défilé; mais les Hussites, qui s'en étoient rendus les maîtres, les taillérent en piéces: de sorte qu'il n'en échapa aucun, à ce que dit l'Auteur où j'ai lû cet éxemple.

Les païs de montagnes sont très-favorables pour ces sortes de stratagêmes, l'Histoire en est toute parsemée. S'ils sont rares aujourd'hui, ce n'est pas un signe que nous soions plus habiles: mais une marque évidente qu'il se trouve peu de Capitaines comme les Barcas, les Césars & les Ziscas.

Ceux qui, comme le premier, se forment un projet semblable, n'ont qu'à imiter ce grand homme, céder, abandonner un terrain lorsqu'on connoît éxactement & en Capitaine celui qu'on a sur ses derriéres, & où l'on a résolu de faire ferme: que l'on connoît encore les chemins de traverse, les revers des montagnes qui peuvent être favorables à notre dessein, & les vallées qui aboutissent dans celle où les armées sont entrées. Lorsqu'on se trouve dans des cas si avantageux, comme il est très-rare qu'il ne s'en trouve pas, pourvû que l'on consulte les gens du païs, & que l'on soit assez heureux pour les rencontrer, on fait marcher secretement & nuitamment un corps de soldats choisis & résolus avec des outils, des vivres & des munitions de guerre pour plusieurs jours, qui se saisissent des hauteurs, des passages & des défilés sur les derriéres des ennemis, & s'y retranchent des deux côtés avec toute la diligence possible.

L'éloignement où est une armée du poste qu'on veut occuper, n'est d'aucune conséquence, lorsqu'on peut le soutenir & communiquer par d'autres sur les hauteurs de l'un à l'autre jusqu'à l'armée. L'établissement d'un poste aussi important, que celui où l'on est en état de couper les vivres & la retraite à l'ennemi, & de lui fermer toutes les issuës, est très-aisé à faire: la meilleure barriére, & les obstacles les plus difficiles à vaincre, sont ceux que l'on fait avec des arbres coupés en abattis; on les étend tout de leur long le pied en dedans, qu'on attache ferme les uns contre les autres, & si près à près, que les branches de l'un se prennent & s'embarassent dans celles de l'autre. On ne se précautionne pas moins contre les attaques de ceux du dedans, que contre celles de ceux du dehors. Tout ce que l'ennemi peut faire, dans un événement si imprévû & si extraordinaire, est de ne perdre aucun tems. On doit marcher à ces passages, comme je l'ai déja dit plus haut, & concerter, s'il se peut, avec ceux qui viennent à notre secours, attaquer en même tems des deux côtés sans aucun intervalle d'une attaque à l'autre, sans se rebuter, quoiqu'on soit repoussé, & faire succéder de nouveaux corps à ceux qui ont combattu, qui se rallient derriére pour retourner au combat, si les



ORDRE DE BATAILLE CONTRE UN CORPS D'ARMÉE RETRANCHÉ DANS UN DETROIT DE MONTAGNE.

les autres sont repoussés à leur tour : observant de remplir tout le front de l'attaque, sur une ou deux colonnes.

La nuit est l'heure la plus commode pour ces sortes d'entreprises. On ne doit pas seulement s'attacher au poste qui nous ferme le chemin de notre retraite ; mais à toute l'armée ennemie, quelque avantageusement postée & retranchée qu'elle puisse être. Voici l'ordre de bataille sur lequel je voudrois combattre.

Je suppose l'ennemi (2) sur un front de petite étenduë, retranché dans la vallée : celui qui attaque doit le faire sur une ligne de colonnes (3) de deux bataillons chacune. Les compagnies de grenadiers (4) entre les distances des colonnes, chaque soldat aiant une fascine qu'on se donnera de main en main, pendant que les grenadiers feront un feu continuel ; mais je crois que le mieux est de tâcher de franchir le fossé. Je n'entre point dans le détail de ces sortes d'affaires, parce que ce n'est pas ici le lieu.

L'Auteur ne nous apprend pas si les rebelles tentérent quelque chose sur Barcas, il vaut mieux croire qu'ils ne firent rien, non plus que ceux qui venoient du côté d'Utique. Peut-être trouvérent-ils la chose impossible. Les Romains faillirent à éprouver la même avanture dans la guerre contre les Eques ; mais ils furent plus heureux, & le secours sauva l'armée de Minutius engagée dans des détroits, où il n'y avoit qu'une issuë ; ce qui est encore pire, & dont les Eques se rendirent les maîtres. L'éxemple mérite d'être rapporté. Nous le tirerons de Tite-Live & de Denys d'Halicarnasse. Il vaut mieux puiser dans ces deux Historiens, que dans l'Auteur de la nouvelle Histoire Romaine : un stile si étudié, si contraint & si précieux, se feroit trop remarquer dans un ouvrage aussi simple, aussi uni & aussi naturel que l'est celui-ci.

Gracchus, Général des Eques, informé que les Romains étoient en campagne, décampe tout aussi-tôt. Le Consul, qui ne doutoit point qu'il ne vînt à sa rencontre, apprend avec beaucoup de surprise qu'il prenoit une route toute contraire, & qu'il se retiroit en hâte comme s'il avoit grand peur. Le sujet de cette marche étoit un piége que Gracchus vouloit lui tendre dans un détroit, bordé de toutes parts de hautes montagnes & de rochers inaccessibles. L'imprudent Général ne voiant d'autre raison de cette retraite que la terreur de ses armes, se met étourdiment sur ses traces. Les Eques s'enfoncent dans ces défilés ; les Romains s'y engagent sans aucune défiance. Gracchus les voiant dans le piége, fait mine de camper dans un endroit qu'il connoissoit parfaitement, comme si la nuit étoit un obstacle à sa marche : le Consul campa où il se trouva, résolu d'attendre le jour, & de le combattre dans ces défilés. Le Général des Eques, qui connoissoit le païs, & le revers de ces montagnes, que le Romain ignoroit, profite de l'obscurité, gagne secrétement les hauteurs par des routes détournées, s'empare de l'entrée de la vallée, s'y campe avec toutes ses troupes, & s'y fortifie.

Le Consul apprend bientôt qu'il s'est engagé dans un défilé, sans aucune autre issuë que celle par où il étoit entré le jour précédent, & que les hauteurs par où les Eques s'étoient échapés étoient gardées, sans qu'il fût possible de tenter de ce côté-là. Les Romains sont effraiés, nul passage que l'on pût forcer, nulle subsistance ni pour eux, ni pour leurs chevaux. Les choses leur parurent si desespérées, qu'ils ne trouvérent pas de meilleur parti que celui que leur offroit la nécessité ; & bien qu'elle soit la plus forte & la plus redoutable de toutes les armes, la situation où ils voioient les ennemis, l'étoit encore plus. On ne perd rien à tout tenter dans le tems d'une extrémité nécessaire, & lorsqu'il y a plus d'inconvénient à attendre qu'à hazarder le combat, quelque périlleux qu'il puisse être. Les Romains s'avancent en bataille, & fondent sur les Eques l'épée à la main ; mais Gracchus, qui s'y étoit attendu, s'étoit si bien pré-

cau-

cautionné contre leurs attaques, qu'ils furent repoussés, après avoir laissé un grand nombre de morts sur la place.

Cet avantage enfle le cœur de Gracchus ; mais l'ardeur avec laquelle il avoit été attaqué lui faisant craindre une seconde tentative encore plus vive & plus vigoureuse, il redouble ses précautions. Il ajoute un fossé & une palissade aux ouvrages déja construits, & s'étant délivré par là de toute inquiétude d'être emporté d'insulte, il se flate de réduire les Romains au parti de mourir de faim, ou de rendre les armes.

Cette nouvelle aiant été portée à Rome par quelques cavaliers, qui traversérent l'armée ennemie à la faveur de la nuit, jetta la consternation dans toute la ville; elle fut si grande, qu'on eut recours au reméde qu'on emploioit dans les grandes extrémités. On nomme un Dictateur, & le choix tomba sur Lucius Cincinnatus, le plus honnête homme de son païs, & le plus en butte à l'envie & à la jalousie de ses Citoiens. On l'alla prendre à la charruë: car dans les grandes infortunes, où l'Etat menace ruine, on a recours à la vertu. Tous se réunissent à l'élever & à s'y soumettre, pour l'opprimer & le perdre après la tempête.

Ce grand homme part avec ce qu'il avoit de troupes, & les joint à celles du Questeur Quintius. Après cette jonction, ils se hâtent de marcher aux ennemis. Ils y arrivent de nuit, c'étoit l'heure la plus favorable pour l'éxécution de leur entreprise. On aborde à l'entrée du défilé où les Eques s'étoient retranchés, & où l'armée se met en bataille. Cincinnatus, sans perdre aucun tems, va reconnoître l'entrée du détroit, & la situation du camp ennemi, autant que la nuit le pouvoit permettre, pour voir de plus près ce qu'il falloit faire. Il fait ensuite avancer son armée dans les détroits de ces montagnes, pour en boucher l'entrée par un bon retranchement & une frise de longs pieux qu'il avoit fait apporter de Rome, dont il garnit tout le front, malgré les attaques des Eques, qui tâchoient d'en empêcher le travail; de sorte que les ennemis se trouvent enfermés entre deux armées. Gracchus tâche de dégager son armée, & de se tirer d'un si mauvais pas, mais envain : soit que la surprise & la nuit le rendissent moins hardi à entreprendre avec toutes ses forces, soit que ses soldats fussent rebutés, abattus & consternés d'une avanture si surprenante, & à laquelle ils ne s'étoient pas attendus.

Ces attaques, & le bruit des armes aiant fait comprendre à Minutius que le secours étoit arrivé, il s'avance en bataille, & attaque de son côté; mais il trouve tant de résistance, à cause de l'avantage du lieu, & de la force des retranchemens, qu'il fut repoussé vigoureusement, & avec beaucoup de perte de ses gens. Il n'en étoit pas de même du côté du Dictateur, où les Eques se trouvérent très-insultables, parce qu'ils ne s'étoient pas précautionnés à leurs derriéres, ne pouvant s'imaginer qu'ils auroient sitôt les Romains sur les bras, & qu'il fût même possible qu'ils pûssent lever de si grandes forces en si peu de tems. Il falloit donc qu'ils y suppléassent par un plus grand nombre de troupes, ce qui faisoit une très-grande diversion de leurs forces: & les attaques dans le plein jour se trouvant également vigoureuses des deux côtés, Gracchus vit bien que cette affaire ne conserveroit pas longtems l'équilibre, qu'il seroit enfin forcé & emporté des deux côtés, pris à dos & de front tout ensemble. Dans un état si pressant, il a recours à la négociation. C'étoit le seul parti qui lui restoit à prendre dans une conjoncture si affligeante. Il envoie des Députés au Consul, ils le conjurent d'épargner le sang d'une nation, dont la perte ne sauroit apporter aucune gloire lorsqu'elle s'avouë vaincuë, & qu'elle se livre à la discretion du vainqueur; qu'il souffre qu'ils se retirent nûs & désarmés.

Minutius les renvoië avec cette réponse: que c'est au Dictateur à décider de leur sort. Ils se présentent à Lucius, qui ajoute l'ignominie & le mépris à leur infortune.

Vous me demandez la vie, leur dit-il fiérement, je vous l'accorde: ne vous estimant pas assez pour vous redouter tandis que vous vivrez, & pour tirer aucun profit de votre perte, l'une & l'autre étant une chose très-indiférente à la République; mais il ne me l'est pas à moi, après la grace que je vous accorde, de voir votre Général chargé de chaînes, & les principaux de vos Chefs. Je veux, que pour un plus grand témoignage de votre défaite & de votre honte, vous passiez tous sous le joug nûs & désarmés: ce sera la porte par où vous retournerez à votre païs. Les Eques se soumettent à ces conditions. On fiche deux javelines en terre, & une troisiéme est attachée de travers sur l'extrémité des deux autres. Tous les Eques défilent par cette porte pour se rendre dans leur païs, sans habits & sans armes, où ils portent cette note d'infamie, qui n'est pas moins honteuse à ceux qui en sont chargés, qu'à la nation même. Gracchus & les Officiers Généraux, plus coupables que leurs soldats, qui ont été plutôt trompés que vaincus, sont livrés aux vainqueurs, pour servir de jouët au triomphe du Dictateur.

L'Histoire est remplie d'une infinité d'éxemples de semblables événemens. Celui-ci n'est-il pas bien conforme à celui des rebelles d'Afrique? Les Romains, eux-mêmes, ont-ils été éxemts de pareille infamie? Celle des fourches Caudines leur faisoit-elle beaucoup de plaisir? Le compliment que le Dictateur fit au Consul, devroit servir de modéle aux Princes, dont les Généraux risquent leur armée par leur ignorance & leur peu de prévoiance. *Allez*, leur doit-on dire, *vous ne commanderez jamais mes armées jusqu'à ce que vous aiez fait paroître plus de courage & de capacité.*

Finissons ces observations par un éxemple paralléle à celui de Barcas, soit qu'on le considére dans la conduite ou dans les circonstances. Je le tire de la guerre de Jugurtha contre les Romains.

Ce Capitaine, après avoir bien étudié le génie & le caractére des Grands de Rome, dont les vices, les mœurs & la bassesse de sentimens étoient tout ce que l'on pouvoit imaginer de plus méprisable, crut qu'il n'avoit pas de meilleur expédient pour se garantir d'une guerre, & se maintenir dans ses usurpations, que d'emploier l'intrigue, la négociation, les présens. On n'envoioit pas un Général contre lui qu'il ne corrompît par ses largesses, & qui ne retournât à Rome deshonoré. Cette prostitution passa même dans le Sénat, tant l'or avoit d'attraits pour ces ames basses & vénales. Ce commerce honteux fut remarqué. Les gens de bien se soulévent contre cet infame trafic. On cherche un homme incorruptible & capable de suivre cette guerre; chose rare en ce tems-là. On l'oppose au Numide, qui met en jeu ses machines ordinaires; elles tombent & se démontent. Il n'eut plus d'autres ressources qu'en son courage & en son adresse. Le Consul le méne haut à la main par son habileté & son expérience; mais aiant été obligé de quitter l'armée, il laisse Aulus pour commander en sa place; sujet méprisable & indigne, qui n'avoit pour tout mérite qu'une grande présomption, compagne ordinaire de la lâcheté & de l'ignorance. Son avarice sordide, & son avidité pour les richesses, l'engagerent, dans la saison la plus fâcheuse de l'hiver, au siége d'une place très-forte, où il y avoit un château sur la croupe d'une montagne, au milieu d'un profond marais tout-à-fait impraticable. Il savoit que Jugurtha y tenoit une partie de ses trésors. Je laisse à juger quelles agréables chiméres il se forgea sur cette prétenduë conquête.

Jugurtha n'eut garde d'y apporter le moindre obstacle. Il feint même d'en être troublé par des apparences de crainte & de découragement. Lorsqu'il vit l'affaire embarquée, il fait mine de venir au secours de la place. Il s'en approche, & campe à la vûe de l'armée Romaine. Ses mouvemens embarassés, & sa retraite rusée, qui en est l'objet, font soupçonner son courage, & le peu de résolution de ses troupes; l'avare & malhabile Général laisse là son siége, avec la moindre partie de son armée, pour suivre & courir a-

près le plus rusé & le plus fin de tous les hommes, qui le jouë par des mouvemens faux & des fuites apparentes. Aulus le fuit sans relâche par des païs qui lui sont inconnus; il ne craint rien, sinon qu'il ne lui échape. Il ne s'agit pas ici de la prise de la place qui renferme tant de trésors, il est aussi assûré de cette proie que s'il la tenoit dans ses coffres; il veut joindre, à tant de richesses imaginaires, un triomphe qui ne l'est pas moins.

Le rusé Numide, qui ne connoît pas moins son homme que le païs où il l'attire, use de tant d'art & de tant de souplesses, qu'il le conduit enfin dans des défilés & des pas de montagnes, dont l'entrée n'est pas moins dangereuse que la sortie. Il fait promptement boucher les gorges & les issuës par une partie de ses troupes, & les environne avec l'autre.

Les accidens imprévûs étonnent les plus grands hommes, à plus forte raison les mauvais Généraux qui n'ont jamais l'esprit & le courage d'y remédier, & de tirer parti de la chose même. Aulus en est tellement surpris & effraié, que les armes lui tombent des mains. Il ne voit aucune ressource dans son infortune. Une résolution prompte & hardie le tiroit de ce mauvais pas; il n'en prit aucune. L'ennemi, qui le tient enfermé de toutes parts, n'attend pas, comme Gracchus, que la faim détruise cette armée; il achéve le tems plutôt que de l'attendre. Il ne fait pas ce qui peut arriver. Il paroît tout à coup sur les hauteurs, & fond de tous côtés sur cette armée consternée. Il n'a pourtant garde d'en venir aux mains, il se contente d'en approcher à la portée du trait. Les Romains s'en voient accablés; nul moien de s'en garantir: nulle espérance de se sauver, & de forcer les obstacles qu'on leur oppose. La plûpart sont tués & percés de coups, sans pouvoir se défendre. L'imprudent Général trouve le moien de s'échaper, avec un nombre d'Officiers principaux de son armée: il gagne le sommet d'une montagne à la faveur de la nuit, & ne laisse à ces troupes sans Chef, que l'unique ressource d'entrer en composition. Jugurtha pouvoit anéantir cette armée, & la tailler toute en piéces, sans qu'il en restât la moindre trace: il ne le fait point. Il lui accorde la vie & la liberté; mais il attache à cette grace la honte & l'infamie. Il la fait passer sous le joug. *Cérémonie ignominieuse*, dit un Ecrivain poli, *par laquelle les vainqueurs semblent attacher une honte éternelle à la disgrace des vaincus.* Disgrace que les Romains ont plus souvent éprouvée qu'aucun de leurs ennemis.

Ces deux éxemples, que je viens de rapporter, nous font voir l'instabilité des choses de la guerre: ceux, qui aujourd'hui se glorifient si fort de leurs victoires, & qui nous regardent de haut en bas, seront demain très-humiliés, & traités de même qu'ils auront traité les autres. Considération qui a toujours retenu les hommes sages & les grands Capitaines dans la modestie, & qui les a empêché de devenir insolens dans la victoire, & d'ordonner rien de cruel ou de déshonorant contre les vaincus.

OBSERVATIONS.

Sur l'enlévement du quartier d'Annibal.

IL ne sera pas inutile de relever ici une faute d'Amilcar, qui n'est que trop ordinaire aux Généraux du commun: ce qui ne surprend pas dans ceux-ci, parce qu'on les voit clocher si souvent, & en tant de diverses occasions, qu'à la fin on s'y accoûtume; mais dans un Chef d'armée comme Amilcar, on en est tout interdit. Il se sent

ici

ici de la foiblesse humaine, & fait voir qu'il est homme comme nous. Il a bien fait d'en fournir une bonne preuve: jusqu'ici je l'aurois pris pour tout autre, Dieu soit loué; sans cela je n'eusse pas manqué de le déïfier dans mon Livre. Le voilà donc homme, dont les fautes telles qu'elles soient, font plus d'impression sur l'esprit que celles des autres, & instruisent davantage; parce qu'il est rare qu'ils ne les réparent pas sur le champ, ou dans la suite. On me pardonnera ce petit préambule un peu licentieux, en faveur d'une note que l'on ne trouvera pas mal remplie de réfléxions utiles pour l'instruction des Généraux.

Amilcar entreprend un siége très-difficile, sans songer à aucune des précautions qu'on prend ordinairement dans l'investiture d'une place, où une armée, composée de soldats expérimentés, & déterminés à tout oser & à tout faire, se trouve enfermée. Il auroit dû prévoir que les assiégés n'étoient pas gens à s'amuser à des desseins de petite importance, qu'ils sortiroient en grand nombre, & sur tout contre une armée partagée en différens quartiers, & fort éloignés les uns des autres, à cause de la grandeur de la circonvallation, qui ne permettoit pas de les établir à une distance raisonnable. Je n'ai garde pourtant de mettre ce défaut en ligne de compte, parce qu'on ne pouvoit faire autrement, quoique les Anciens y remédiassent par des forts, qu'ils élevoient de la ligne entre les distances des quartiers: mais il est apparent que les assiégeans n'eurent pas le tems d'y travailler.

Aussi ce n'étoit pas là le plus pressé, il falloit songer d'abord à établir des communications entre les quartiers d'Amilcar & ceux d'Annibal, en ouvrant plusieurs routes pour aller de l'un à l'autre: c'est à quoi les deux Généraux ne pensérent pas. Comment le premier a-t-il pû faillir si grossiérement? Cela n'est pas concevable dans un si grand homme: & comment Polybe, si attentif & si alerte sur les fautes des Généraux, a-t-il pû passer celle-ci sans la relever? Comment a-t-il passé si légérement sur un événement si intéressant, & qui produit la levée d'un siége? N'eût-il pas dû nous en apprendre les circonstances les plus capitales?

Il paroit que les assiégeans tirérent une ligne environnante contre ceux de la ville. Je doute fort qu'elle fût achevée ou perfectionnée, car elle fut d'abord emportée. Quoiqu'il en soit, les deux Généraux en y faisant travailler d'abord, commencérent justement par où ils devoient finir: car dans les siéges des places où les garnisons sont fortes & vigoureuses, on ne doit point partager les quartiers, & séparer ses forces, que les communications des uns aux autres ne soient achevées. Ces sortes de négligences sont assez ordinaires dans les camps; mais il semble qu'elles devroient l'être beaucoup moins dans l'investiture d'une place assiégée. Car il n'est pas d'une ligne de circonvallation, où l'on est obligé d'embrasser un grand terrain, comme d'un camp retranché, où toute une armée se trouve unie & rassemblée, sans aucune distraction de ses forces. Dans une circonvallation, où les troupes sont divisées par quartiers, avec de grands vuides de l'un à l'autre, il est besoin non seulement de se fortifier par de bonnes lignes de contrevallation, si la garnison est nombreuse, ou de circonvallation, si l'on craint les ennemis du dehors; mais il est encore plus nécessaire d'établir de bonnes communications tirées d'un quartier à l'autre, où les troupes puissent marcher sur un grand front, & sans aucun détour, pour se porter plus promptement où il est besoin.

Or comme il se rencontre presque toujours, dans un si grand espace de terrain, des endroits coupés de défilés, de ravins, de ruisseaux, de champs clos, de fossés, de marais, &c. on doit d'abord commencer par ouvrir les uns, combler les autres, s'il se peut, sinon les mettre en rampe, ou par escaliers de facinages, à cause de l'humidité & des pluies, qui les rendent glissans, & par-là impraticables; s'il y a des ruisseaux, dont le fond soit de mauvaise tenuë, ou trop profonds, on doit y dresser des ponts

faits de pieds d'arbres, traversés de perches & de fascinages par dessus, qu'on couvre de terre: observant de les faire de telle largeur, qu'on y puisse tout au moins défiler par manches, & pour n'être pas obligés de se séparer & passer en divers lieux; ce qui rompt & retarde la marche: car il n'en coûte pas plus de tems & de travail de faire un passage, ou un pont de cent à six vingt pieds de largeur, que plusieurs de douze ou de quinze. Je sai bien que ce n'est pas l'usage, & c'est pour cette raison que je propose cette méthode. On doit en user de même à l'égard des marais, sur lesquels on doit tirer de larges chaussées, afin qu'on puisse communiquer & aller au secours des quartiers attaqués, sinon en bataille, du moins sur un bon front d'hommes, pour étre en état de charger tout en arrivant.

Amilcar eût dû prendre ces sortes de précautions; s'il l'eût fait, il avoit du tems de reste pour secourir Annibal, & par-là Spendius eût figuré sur la croix pendant tout le cours du siége, & le malheureux vaincu n'eût pas pris sa place, pour satisfaire à la vengeance du victorieux, & lui servir de jouët.

Si Amilcar n'eût commandé lui seul les forces de Carthage, & qu'il eût eu un Hannon pour Collégue, comme auparavant, j'étois tout prêt à le soupçonner de l'avoir laissé battre par belle malice, & de ne s'être pas trop pressé de courir à son aide, pour lui apprendre à se mieux connoître. Mais ici c'est toute autre chose. Il n'y a nulle raison, nulle apparence d'arrêter le service de la patrie, pour se vanger d'un ignorant présomptueux, & rongé d'envie contre un homme qui l'obscurcit par tant de rares qualités qui lui manquoient.

Annibal étoit purement à ses ordres, sans aucun partage de commandement, sans aucune jalousie à l'égard de son Général, & chacun dans une estime réciproque, & dans un desir ardent de servir la patrie, & cependant tous les deux tombent dans une faute irréparable, & tout à fait grossiére. Amilcar, pour avoir manqué aux précautions alléguées plus haut; l'autre pour s'être tenu dans son camp, comme si l'ennemi en étoit à cent lieuës, dans la plus grande sécurité du monde, sans rien craindre, sans rien soupçonner d'une armée, dont les restes échapés de la derniére défaite, & renfermés dans la ville, étoient mille fois plus redoutables qu'ils ne l'étoient avant leur infortune, parce qu'ils ne voioient aucune ressource pour se sauver, que celle qu'on tire des desseins les plus téméraires. Ceux-ci pouvoient les sauver ou les perdre, & sans eux il ne falloit pas moins périr.

Annibal pouvoit-il ignorer à quels hommes il avoit à faire? Il les méprise pourtant, par l'opinion où il est de ses forces, & de la victoire précedente: toutes choses qui nous jettent dans le relâchement de la discipline militaire. Le supplice de Spendius, à la vûe des assiégés, & donné en spectacle aux victorieux, fit croire à ceux-ci que les rebelles, se trouvant sans Chef capable de les conduire, n'oseroient rien tenter de grand & de généreux; qu'abattus & consternés de leur défaite, & de la mort honteuse de leur Général, ils songeroient bien moins à attaquer qu'à se défendre, sans s'appercevoir que les fautes de leurs Généraux fournissoient aux assiégés l'occasion du monde la plus heureuse, & la plus favorable de tenter l'un sans négliger l'autre.

Ceux-ci n'avoient-ils pas encore Mathos à leur tête? N'étoit-il pas bien digne de les commander? Combien de preuves n'avoit-il pas donné de sa fermeté, de son expérience, & de son courage? Le cédoit-il à Spendius en quoi que ce soit? Non sans doute: n'avoit-il pas assez de soldats pour un coup hardi & résolu? Puisque ces soldats, d'ailleurs braves & déterminés, & capables de tout, s'étoient eux-mêmes choisis des Chefs, auparavant leurs camarades, pour les commander & pour les conduire; s'étoient-ils trompés dans leur choix? Etoient-ils moins capables d'en élire un autre, & plusieurs autres même, si celui-ci leur eût manqué? Quand même ils se seroient trouvés sans Chefs,

Chefs, à des hommes si intrépides & si expérimentés, la fureur & le désespoir eussent servi de guide & de conducteur. Des gens de cette trempe, qui voient du haut de leurs murailles des gibets plantés de toutes parts, où l'on attache leur Général, & tous les prisonniers qui avoient été pris à la journée de la Hache, loin d'être intimidés par ce spectacle honteux, poussent au contraire plus loin leur audace, croiant indigne d'eux de recourir à la clémence de leurs ennemis : ils ne desirent & ne souhaitent que la vengeance, qui leur semble plus douce & plus glorieuse que le pardon de leurs crimes. Des soldats qui pensent de la sorte, sont-ils gens à s'en tenir à une simple défensive ? Il faut bien se garder de le croire, & Annibal se l'imagine très-fortement.

Quand même ils auroient tenté le dessein du monde le plus téméraire, le plus étrange, & le plus fou qui puisse entrer dans l'esprit des hommes les plus enragés, nous eussions dû le regarder comme très-sage & très-sensé : car la folie se tourne en sagesse lorsque notre salut en dépend, & qu'il n'y a pas à choisir. Ici il n'y a rien d'insensé & de téméraire.

Mathos étoit informé qu'Annibal n'étoit pas sur ses gardes, & que les troupes d'Amilcar, qui étoient à l'opposite, se trouvoient trop éloignées pour venir au secours de celles sur lesquelles il avoit dessein d'entreprendre, outre les obstacles & la difficulté des lieux, qui ne pouvoient que retarder la marche ; il fit donc résolution d'attaquer le quartier d'Annibal, & de l'enlever avant que l'autre pût arriver à tems pour le secourir ; il sortit avec toutes ses forces, surprend ce Général, le bat, le prend prisonnier, & par une juste représaille détache Spendius de la croix à laquelle il avoit été attaché, & ordonne qu'on mette en sa place l'infortuné Annibal ; mais comme il ne crut pas sa vengeance assez satisfaite, il fait immoler aux mânes du premier trente des plus considérables d'entre les prisonniers Carthaginois, qu'il fit égorger autour de son corps. Ces sortes de représailles ne sont pas rares, les Historiens nous en offrent de plus rudes encore, & de telles que celle-ci me paroît très-modérée en comparaison des autres que j'ai lû, non dans les Anciens, mais dans les Modernes : non parmi les Turcs, & les autres nations mille fois plus barbares, mais parmi des Chrétiens : telles sont celles du Baron des Adrets. En voici une qui a quelque rapport à celle de Mathos.

Le Duc de Bourgogne, assiégeant le Duc René de Lorraine dans Nanci, prit un Gentilhomme Provençal nommé Chifron, qui vouloit se jetter dans la place ; il le fit pendre tout sur le champ, & sans miséricorde. Il ne fut pas longtems sans s'en repentir : car les Lorrains, ou leurs alliés, s'étant rendus maîtres de quelques petites places, retorquérent au Bourguignon par une penderie de six ou sept de ses principaux Officiers : la représaille étoit un peu forte, mais elle ne laisse pas que d'être juste. Là-dessus M. Amelot de la Houssaie, dans ses Mémoires politiques & historiques, dit que „ les loix de la milice doivent être égales à tous : rien n'est permis „ à celui qui est sur l'offensive, qui ne le soit aussi à celui qui est sur la défensive. On peut faire pendre un espion, un homme qui n'a point l'épée au „ côté, ou qui n'est pas homme de guerre ; mais il me semble qu'on ne doit „ point traiter ainsi un Officier qui se jette dans une place par ordre de son „ Prince. Une épée, comme on dit, retient l'autre dans le fourreau. Rien n'abat „ plus le courage des troupes, que ces sortes de cruautés, parce qu'on craint la „ représaille si l'on est pris ; ce qui fut en partie cause du malheur du Duc de „ Bourgogne". Je suis fort du sentiment de M. de Louvois, qui mandoit au Maréchal de Boufflers : *pour un village qu'on brûlera dans votre Gouvernement, brûlez en dix.* Cette différence du nombre, à l'égard de la représaille du Duc René, surprend ; mais elle est nécessaire pour arrêter la cruauté de certains Généraux,

raux, & leur apprendre à faire bonne guerre. Revenons à l'entreprise de Mathos.

On ne sait pas si elle s'éxécuta de jour ou de nuit, on ne sait point même si Annibal fut surpris sans rendre aucun combat. Il faut, dit-on, beaucoup de bon goût, & une grande intelligence pour être estimé un excellent Abreviateur. On diroit que le nôtre manque dans tous les deux, & en effet il réussit fort mal lorsqu'il se mèle d'accourcir un fait ; c'étoit le défaut ordinaire des Anciens : les Modernes s'en tirent beaucoup mieux sur certaines matiéres ; mais à l'égard des faits militaires, ils sont tous comme les autres, lorsque l'expérience leur manque. Reprenons notre sujet, dont cet écart ne nous éloigne guéres.

Ces sortes d'entreprises sur les quartiers d'une circonvallation, se présentent tous les jours, mais plus rarement dans le cas dont je viens de parler, que dans les attaques d'une ligne environnante : ce n'est pas que les assiégeans n'établissent des communications d'un quartier à l'autre; mais elles sont si étranglées, pour ainsi dire, & si peu commodes, qu'on est obligé de défiler sur un très-petit front : tant on est négligent, ou ignorant sur ce point-là. Je l'ai si souvent remarqué, & l'on tombe si souvent dans ce défaut, pour ne pas dire toujours, que cela n'est pas concevable : car les plus habiles des Généraux n'en sont pas éxemts. Les Historiens de notre tems sont tous parsemés de ces sortes d'événemens. J'en pourrois citer un bon nombre, mais je me borne à deux : l'un est de M. de Feuquiéres, aussi grand Négociateur que grand Capitaine. Je le tire des Mémoires de Sirot; Bussi-Rabutin me fournit l'autre.

„ On ne peut pas blâmer les troupes de n'avoir pas fait leur devoir", rapporte le premier, „ elles se battirent jusqu'à la derniére extrémité. Aussi furent-elles toutes „ taillées en piéces. On ne peut pas non plus accuser la cavalerie de lâcheté. Elle ne „ put jamais joindre l'infanterie pour la soutenir. Le pont jetté sur la riviére étoit „ trop près de la ville, & le canon battoit si rudement dessus, qu'on n'y osoit passer. Le Marquis de Praslin en avoit averti M. de Feuquiéres. Mais la venuë de „ Picolomini embarassoit tellement, qu'il perdit ses mesures. Son infanterie fut taillée en piéces, parce que les régimens trop séparés les uns des autres, ne se pûrent „ joindre. La cavalerie voiant qu'elle ne pouvoit arriver au pont pour aller soutenir „ l'infanterie, & que le canon tuoit autant de soldats qu'il en passoit, se retira enfin après beaucoup de perte dans ce désordre. Le Marquis de Feuquiéres fut pris, „ & fait prisonnier. Il mourut de ses blessures un an après dans Thionville". Mauvaises raisons, & peu dignes d'un homme de guerre, que celles de Sirot pour justifier les troupes & les Généraux qui servoient sous Feuquiéres. Est-il probable qu'on établisse un pont de communication au quartier de l'infanterie, sous le feu de la place? Feu M. de Gadagne, qui m'a raconté cette affaire, ne dit pas cela : mais tout le contraire. Cette réthorique de Sirot ne sert de rien; car lorsqu'il s'agit du salut des troupes & d'un siége, on n'allégue jamais le danger qu'il y a d'aller au secours. N'eût-il pas mieux fait de dire, que n'y aiant qu'un seul pont, il étoit impossible que la cavalerie eût pû passer assez-tôt pour secourir l'infanterie? D'ailleurs nous n'ignorons pas que la cavalerie fit très mal, & que les Généraux ne firent pas mieux, & qu'ils se justifiérent aux dépens de Feuquiéres, qui valoit mieux qu'eux pour le courage & pour l'habileté, mais c'est toujours le vaincu qui a le plus grand tort. Passons à l'affaire de Valenciennes, que Bussi-Rabutin a très-bien décrite : nous n'en prendrons que ce qui fait à notre sujet, & nous laisserons le reste.

M. de Turenne aiant assiégé Valenciennes en 1656. M. le Prince de Condé, qui commandoit les forces d'Espagne contre nous, fit résolution de la secourir. „ Sans „ attendre l'extrémité, il vint se camper, dit Bussi, sur une éminence à la vûe de

„ nos

„ nos lignes, près de l'Escaut, du côté du Quesnoy, & fit deux ponts sur la ri-
„ viére, pour être en état de passer promptement quand il voudroit, & pour nous
„ donner jalousie de tous côtés.

„ Le 11, le 13 & le 14. de Juillet nous eûmes pendant la nuit de continuelles
„ alarmes, tantôt par des gens qui venoient tirer le coup de pistolet aux petits corps-
„ de-garde de cavalerie que nous avions hors des lignes, tantôt par de grands bruits
„ que les ennemis faisoient dans leur camp.

„ Enfin la nuit du 15. au 16, ils attaquérent & forcérent presque en même tems
„ les lignes du Maréchal de la Ferté: nous ne pûmes faire passer des troupes sur notre
„ digue pour l'aller secourir; parce que les ennemis, qui avoient lâché leurs écluses
„ à Bouchain, avoient noié cette digue, & le Maréchal de Turenne y voulut inu-
„ tilement faire passer les régimens de Rambures & de la Feuillade: ils ne pûrent
„ guéres aller plus loin que la moitié. Le Maréchal de la Ferté, après avoir fait ce
„ qu'humainement un Général d'armée peut faire, fut pris à la tête de ses Gendarmes.

„ Gadagne, l'un de ses Lieutenans Généraux, qui avoit le poste du côté de Con-
„ dé à garder, le défendit si bien contre Marchin, qui l'attaquoit, qu'il ne put être
„ pris que par derriére, par ceux qui avoient forcé les lignes dans les autres quar-
„ tiers. Ce sont ces actions-là pour lesquelles il n'y a point de trop grandes récom-
„ penses: & un juste estimateur de la gloire en donnera plus à un homme battu,
„ comme le fut Gadagne, qu'à celui qui le battit.

„ Cet accident eut plusieurs causes: premiérement l'épargne qu'on fit à la digue;
„ l'armée de la Ferté, qui n'étoit pas assez forte pour garnir suffisamment la ligne:
„ & plus que tout cela le coup, que je tiens quasi sûr, d'attaquer des lignes de
„ nuit.

Ces réfléxions de Bussi sont bonnes; mais il auroit pû dire que cette épargne, qu'il appelle de la digue, fut l'unique & la principale cause de ce malheur: car à l'égard de la foiblesse du Maréchal de la Ferté, je sai de M. de Gadagne lui-même, que M. de Turenne voulut lui envoier des troupes de renfort le jour avant l'attaque des lignes, qu'il refusa plutôt par vanité, que par manque de besoin. M. de Bussi auroit bien pû rapporter cela; mais il n'aimoit pas M. de Turenne, qui ne lui rendoit pas moins la pareille.

Ces deux éxemples modernes sembleront d'abord étrangers à mon sujet, puisqu'il ne s'agit que d'une attaque de quartier par les ennemis de dehors, & sur une circonvallation; ce qui est bien différent, dira-t-on, d'une sortie générale sur une partie de la circonvallation des Carthaginois: mais l'on verra, si l'on y prend bien garde, que je n'envisage dans ce fait que ce qui a rapport à mon sujet; s'agit-il d'autre chose que de la faute des deux Généraux François, à l'égard de la communication des deux quartiers qui se trouva coupée en deux par une digue & un canal, sans s'appercevoir que cette digue pouvoit être inondée? Le pis est qu'ils ne jettérent qu'un seul pont sur ce canal, au lieu d'en dresser plusieurs, pour y défiler en grand nombre en cas d'accident. Ils étoient déja avertis du dessein des ennemis, ils ne pouvoient non plus ignorer que le Gouverneur de Bouchain lâcheroit ses eaux vers Valenciennes, comme cela arriva: car les eaux du canal montérent si haut, qu'elles couvrirent la digue, ou pour mieux dire, la chaussée qu'on avoit tirée des deux côtés pour aller au pont; au lieu qu'en l'élevant davantage, la communication eût été toujours libre. Voilà certes une grande faute. Qu'arriva-t-il? Il est aisé de le concevoir. M. de Turenne ne put aller au secours du Maréchal de la Ferté, & la retraite de ceux qui échapérent de la défaite fut si difficile, qu'il s'en noia une infinité dans le canal: l'obscuri-

té

té de la nuit les empêchant de distinguer l'endroit où étoit le pont, où ils n pouvoient aller qu'à travers l'inondation. Revenons aux Carthaginois.

La conduite de Mathos, dans cette entreprise sur le quartier d'Annibal, est tout ce qu'on peut imaginer de plus hardi & de mieux concerté ; il est certain que la sagesse présida au conseil. Il n'eut garde d'attaquer Amilcar, il le croioit trop habile & trop éclairé pour se laisser surprendre. Il n'en est pas de même d'un Général médiocre ; car quelque bien posté, & quelque supérieur qu'il soit à son ennemi, il est toujours plus foible, & plus facile à vaincre qu'un autre qui n'auroit aucun de ces avantages. Dans celui-ci le courage & l'intelligence font tout : sans ces deux qualités on ne fait rien à la guerre. M. le Prince de Condé pensa comme Mathos, il n'eut garde non plus d'attaquer le quartier de M. de Turenne, il y eût usé ses troupes très-inutilement ; il crut avoir meilleur marché de l'autre, qu'il estimoit peu à l'égard de l'habileté. L'action du dernier est d'autant plus belle & plus remarquable, que le souvenir du massacre effroiable des forces de son parti dans les détroits des monts de la Hache, étoit encore tout récent, sans qu'un si grand malheur, où les rebelles avoient perdu toute la fleur de leurs troupes, leur abattît le cœur & les espérances. Quand même l'entreprise de Mathos auroit été imprudente & téméraire, la situation où il se trouvoit, consacroit, pour ainsi dire, les résolutions les plus désespérées : car c'est dans ces cas seuls, & lorsqu'on n'a plus rien à perdre, qu'un Général seroit blâmable de ne pas hazarder le reste ; ceux qui en usent ainsi, ont cet avantage, qui ne se rencontre que dans les entreprises de cette nature, de ne rien perdre par la défaite ; puisqu'il faut nécessairement périr sans aucune espérance de salut en ne faisant rien, lorsqu'on peut se sauver par la victoire : du moins meurt-on généreusement les armes à la main dans l'ardeur du combat ; au lieu qu'en se rendant, les rebelles ne pouvoient éviter une mort cruelle & infame.

Examinons encore un peu cette conduite de Mathos, & ajoutons-y quelques remarques : car on ne sauroit peu profiter dans les choses qui sont peu communes à la guerre, & les fautes qui produisent les grands événemens fournissent aussi les plus belles leçons.

Le Général rebelle ne crut jamais qu'il dût avoir si bon marché d'Annibal ; il s'attendoit à une grande resistance, qu'il ne trouva pas dans l'éxécution de son dessein. Toute son espérance rouloit non sur l'éloignement du quartier d'Amilcar, mais sur les obstacles des chemins pour venir au secours ; & comme il vit qu'Annibal avoit négligé de remédier à ce défaut, il crut qu'il auroit le tems de terminer cette affaire, avant qu'on pût y remedier, comme en effet cela arriva. Là-dessus j'établirai cette maxime, que la proximité d'un secours ne doit pas nous empêcher d'entreprendre sur un quartier ou sur un poste qui s'en trouve séparé, lorsque la situation & les obstacles du païs qu'il y a à traverser pour arriver à tems, nous donnent le loisir de nous saisir des défilés, & de les disputer avec peu de troupes, pendant que le gros attaque aux autres endroits.

OB-

OBSERVATIONS

Sur l'invasion de la Sardaigne par les Romains.

§. I.

Injustice de cette entreprise.

L'Idée que nous nous faisons de l'ancienne Rome, & les raisons pour lesquelles ses admirateurs la mettent au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer de grand & de beau, & même de merveilleux; cette idée, dis-je, pourroit être fausse à certains égards, & tous les raisonnemens que l'on fait pour l'entretenir pleine & entiere dans notre imagination, seroient très-aisés à refuter, si c'étoit ici le lieu.

Je ne cherche point à rabaisser la gloire des Anciens, & particuliérement celle des Romains, que j'ai uniquement en vûe dans ces observations: je laisse ce soin aux esprits superficiels, ou entêtés de leurs préjugés; c'est un champ vaste que celui-là, où ils peuvent ranger en bataille & de plein front tout ce que leur imagination leur peut fournir de vague & de ridicule, pour tourner en mépris & décrier ce que tout le monde admire: j'entens ici le monde intelligent, les esprits justes & bien faits, qui déposent en faveur de cette République.

Je remarque mille endroits admirables dans les Romains, mais j'en remarque aussi qui ne le sont pas. Je ne déciderai point s'ils ont eu plus d'esprit que nous, il faut en avoir beaucoup pour en bien juger, & ce beaucoup me manque: mais à l'égard de la guerre & de la politique, je suis prêt à leur servir de caution, & à déclarer que je ne vois rien de plus grand, de plus profond, & de plus digne d'être admiré. Pour ce qui regarde la guerre, la question est aisée à résoudre: leurs victoires presque perpétuelles, & l'étenduë de leur Empire, qui n'eut pour bornes que le monde inconnu, est une preuve toute manifeste de l'excellence de leur discipline militaire, & de l'habileté de leurs Généraux, qui se forment par elle: car les Etats s'élévent ou s'abaissent selon que cette discipline est plus ou moins en recommandation, ou plus ou moins parfaite, & l'on peut dire de celle des Romains, ce que dit Végéce de leurs légions, qu'elle est bien plus l'effet d'une inspiration divine qu'une invention de l'esprit humain. *Non tantum humano consilio, sed etiam divinitatis instinctu.*

Quant à leur politique, Machiavel l'a très-bien connuë dans le bon & dans le mauvais; mais l'oserois-je avancer sans m'attirer des affaires? Il y avoit plus de celui-ci que de l'autre. Nous allons démontrer bientôt que cette politique tant vantée, étoit injuste & tyrannique à bien des égards, mais très-favorable & très-propre à leurs intérêts. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est qu'elle fut toujours parée & ornée des atours de l'équité & de la justice; les plus fins y furent trompés. Jamais Conquérans n'en établirent une plus rusée: ce que j'ai admiré plus haut, & ce que je blâme plus bas, est encore un sujet d'éloge. Tout cela joint ensemble, a produit la secte des immodérés admirateurs des Anciens. Avoüons le franchement, les Romains ont poussé trop loin au-delà des bornes raisonnables; ils l'ont fait avec tout l'excès possible, lors même que leur vertu étoit dans sa fleur, à plus forte raison lorsque le pillage & les ri-

chesses de tant de peuples soumis à leur puissance, & transportées dans Rome, eurent inondé cette capitale de tous les vices des vaincus, infiniment moindres & plus supportables que ceux de leurs propres vainqueurs, dont la pauvreté, vertueuse en apparence, les mettoit auparavant dans l'impuissance de les découvrir, & de les faire paroître tels qu'ils étoient. Mais dès qu'ils eurent étendu leurs mains au-delà des bornes de l'Italie, & qu'ils les eurent appesanties sur la Sicile, de cette pauvreté tant vantée on vit sourdre en foule tous les vices & tous les crimes qui accompagnent les richesses, & tous les desirs les plus injustes & les plus iniques de les augmenter par de nouvelles conquêtes.

Ceux qui éxaminent les guerres dans leurs principes, & qui cherchent avec soin les causes & les raisons qui les justifient, ou qui nous y portent par un mouvement d'intérêt plutôt que de justice, n'auront pas peine à reconnoître que la plûpart de celles où les Romains s'engagérent après la premiére Punique, sont toutes pleines d'injustice, de mauvaise foi, & dépourvûës de toute équité & de toute raison. Pour en bien juger, comme je l'ai déja dit, il faut remonter à leur source, & observer éxactement les causes & les prétextes toujours ou presque toujours spécieux & blâmables, dont les Romains se sont servis. Un peuple, dont tous les desseins ne visent qu'à la propagation de sa puissance, par l'abaissement & par la ruine même de celle des autres, ne sauroit rien entreprendre sur ses voisins, ni leur faire la guerre que sur des fondemens peu équitables. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à bien étudier l'esprit & les maximes du peuple Romain dans ses guerres, & dans son gouvernement politique & militaire. On reconnoîtra avec étonnement, qu'il s'en faut bien que cette foi, cette droiture, cette justice & cette magnanimité, dont on fait tant de bruit à nos oreilles, fussent si épurées qu'on le prétend. Il en a donné à la vérité de grands éxemples, on ne les lui conteste pas; mais on ne nous contestera pas non plus qu'il n'en ait fourni, & en plus grand nombre, d'une très-grande corruption, par des guerres injustes & des traités perfidement violés.

Les Carthaginois pouvoient avec beaucoup de raison & de justice, rétorquer sur les Romains la perfidie qu'on leur reprochoit. La premiére guerre Punique a été mise en question, j'en ai prouvé la justice dans mes observations sur les deux combats de Messine; mais les autres étoient-elles bien fondées sur cette justice? Celle qui fait le sujet de ces remarques, étoit-elle bâtie sur un bon fondement? N'étoit-ce pas plutôt une perfidie criante? Le Roi des Indes, qui accusoit Semiramis *d'entreprendre une guerre, sans qu'on lui eût fait aucune injure, avoit raison.* Les Carthaginois en avoient-ils moins de se plaindre de l'entreprise injuste des Romains sur la Sardaigne? Quels droits avoient-ils sur cette Isle? Aucun: n'avoit-elle pas été enlevée aux Carthaginois par leurs soldats étrangers, qui s'étoient mutinés à l'imitation de ceux d'Afrique? Ces usurpateurs avoient formé comme un Etat dans la Sardaigne; mais comme ils sentirent qu'ils s'étoient embarqués dans une affaire dont ils ne se tireroient pas si facilement à leur honneur, que celles des révoltés d'Afrique n'alloient pas le train dont ils s'étoient flatés, que cette guerre tiroit sur sa fin, & que l'orage alloit bientôt fondre sur leurs têtes, ils reconnurent alors l'énormité de leur crime, & leur impuissance à se maintenir dans leur Isle contre les forces de Carthage: & pour éviter le danger qui les menaçoit, ils eurent recours aux Romains, & les invitérent à la conquête de cette Isle, qu'ils s'offrirent de leur livrer. *Ceux-ci n'en voulurent rien faire*, dit notre Auteur, *& ils demeurérent fidéles au traité, jusqu'à refuser ceux d'Utique pour sujets, quoiqu'ils vinssent d'eux-mêmes se soumettre à leur domination.* Ils n'avoient garde d'accepter de si grands avantages, & l'on va voir que c'étoit bien moins par vertu, que parce que l'injustice & un tel acte de mauvaise foi eût été trop indigne & trop criant.

Les

Les Romains avoient-ils plus de droit sur la Sardaigne, que ceux qui l'avoient usurpée sur les Carthaginois? Ils sentirent assez qu'ils n'étoient pas mieux fondés: car bien que cette Isle fût tout-à-fait à leur bienséance, & que cette conquête les tentât beaucoup, ils n'osérent jamais l'entreprendre, quoique les rebelles la leur offrissent: ç'eût été, sans doute, une très-grande flétrissure à leur réputation, que de la prendre des mains de ces usurpateurs, une infraction du traité de paix la plus énorme & la plus infame, un vrai brigandage plutôt qu'une guerre. Ils attendirent que le tems leur fournît une occasion de guerre, qu'ils pûssent appuier de quelque apparence de raison; ce qui ne pouvoit manquer d'arriver. En effet les Carthaginois arméreent contre ces brigands pour recouvrer leur Isle, & s'en remettre en possession. Les Romains, qui apprirent qu'ils préparoient une flotte pour cette expédition, feignirent que ces préparatifs les regardoient. *Comme vers ce tems-là*, dit notre Auteur, *les étrangers de Sardaigne étoient venus d'eux-mêmes offrir cette Isle aux Romains, ceux-ci prirent le dessein d'y passer. Les Carthaginois le trouvérent fort étrange, parce que la Sardaigne leur appartenoit à plus juste droit*; mais les Romains ne se mirent pas fort en peine de leurs plaintes; ils leur donneront bientôt de plus grands sujets de crier & de se plaindre, tant leur politique étoit injuste & tyrannique.

Ils refusent d'abord de recevoir la Sardaigne des mains de ces usurpateurs, pour éblouir le monde d'une apparente modération: mais ils attendent que les Carthaginois soient prêts d'y passer avec toutes leurs forces navales, pour les y prévenir sous le vain & injuste prétexte que cet armement les regardoit, & là-dessus ils leur déclarent la guerre, & se saisissent de cette Isle importante, que les étrangers leur avoient si souvent offerte.

Cette action des Romains fait d'autant mieux connoître leur mauvaise foi & leur infamie, que les Carthaginois *sortis comme par miracle de la derniére guerre*, dit notre Auteur, *& n'étant point du tout alors en état de se mettre mal avec les Romains, avoient cédé au tems, & avoient mieux aimé abandonner la Sardaigne.* Des gens réduits à cette extrémité avoient-ils dessein d'attaquer les Romains? Et ceux-ci ne sont-ils pas de vrais brigands, & d'indignes usurpateurs? Grotius a pourtant prétendu que cette guerre des Romains étoit juste & honnête, il s'abuse furieusement. *Saint Augustin*, dit ce Sçavant célébre, *nous apprend qu'il faut garder la foi, même à des traîtres, & sans contredit cela doit s'étendre à des ennemis publics, qui ont manqué de parole, tels qu'étoient les Carthaginois, à qui les Romains gardérent pourtant toujours réligieusement la foi,* „ ne regardant pas ceux à qui ils la gardoient ", *dit Valére-Maxime sur ce sujet, & que Saluste exprime ainsi:* „ Quoique dans toutes les guerres d'Afrique les Carthaginois „ fissent quantité d'actions de mauvaise foi, pendant la paix & pendant la tréve, „ les Romains toutefois ne prirent jamais occasion de faire le semblable.

Il n'y a rien de plus faux que cela: il est vrai que les Carthaginois commirent quelques actes d'hostilité; mais ces actes d'hostilité n'étoient-ils pas justes & légitimes? Ils étoient fondés non seulement sur le droit des gens, mais encore sur le droit naturel: car *il faut distinguer*, dit le même Grotius, *l'état de la guerre: si je ne puis prendre mes sûretés qu'en retenant les choses qu'on veut porter à mes ennemis, la nécessité m'en donne droit; mais à la charge de les restituer si autre prétention n'intervient.* En effet qui y a-t-il qui ne reconnoisse que les secours donnés aux ennemis d'une Puissance qui est en paix avec nous, ne soit une infraction au traité de paix ou de tréve? Les Romains font-ils autre chose, puisqu'ils souffrent que ceux, qui passent d'Italie en Afrique, assistent de vivres, de troupes & de sujets rebelles, ceux contre lesquels les Carthaginois sont en guerre? ce qui les obligea de courre sus aux marchands Romains, de leur enlever leurs vaisseaux, & enfin de les traiter en ennemis. Cela étoit-il déraisonnable,

nable, & contraire au droit des gens? Ceux-là, dit Amalasunthe à Justinien, *sont dans le parti des ennemis, qui fournissent les choses qui sont nécessaires pour faire la guerre.* Cependant les Carthaginois en usérent très-noblement avec les Romains: car ceux-ci aiant reclamé leurs prisonniers, on les leur renvoia de très-bonne grace. Démétrius en usa avec moins de douceur; car étant maître de la campagne dans l'Attique, & s'étant emparé des villes d'Eleusine & de Rhamnus, il se proposa d'affamer Athénes. Comme un navire se mit en état d'y porter du bled, il fit pendre le marchand & le pilote: de sorte, dit Plutarque, que tous les marchands & les pilotes épouvantés, ne se hazardérent plus à y en porter; ce qui causa une si grande famine dans la ville, qu'elle fut obligée de se rendre.

On peut voir par tout ce que nous venons de dire, que les Romains ne se portérent à une entreprise si injuste & si contraire au droit des gens, que par un violent desir d'étendre leur domination. Il n'étoit pas difficile à notre Auteur, lui qui éxamine si sévérement les motifs & les raisons bonnes ou mauvaises des guerres qu'il rapporte, de découvrir l'injustice de celle-ci. Nous n'avons garde d'attribuer son silence à un défaut de pénétration, nous savons qu'il n'en manquoit pas. Nous savons aussi ce que l'on doit penser des endroits où il leur distribuë ses louanges sans poids & sans mesure, où ils en méritent à peine les plus médiocres, & où même il n'y a rien que de mauvais & de blâmable. Il conte rapidement, & saute même pardessus des choses qu'il ne devoit pas oublier, tant il a peur de nous les représenter tels qu'ils se trouvoient en effet. Il nous les fait voir presque toujours par les beaux endroits, & dans ceux-ci il n'y a point de superlatifs qu'il n'escalade, qu'on me permette ce terme, pour les bien louër; mais lorsqu'il les rencontre en défaut & dans des défilés désavantageux, il narre le fait tout uniment, il dissimule, ou n'exprime que foiblement ce qui ne leur est pas favorable. Dans cette entreprise sur la Sardaigne, comme dans bien d'autres, nous les regardons comme des usurpateurs, & des prévaricateurs insignes de toute équité & de toute justice dans le fait comme dans le droit. Les Romains sont d'autant plus injustes dans ce cas-ci, que les Carthaginois armoient pour recouvrer cette Isle, bien loin qu'ils pensassent à les attaquer. Dès que les premiers eurent reconnu que les Carthaginois n'avoient nul dessein de leur faire la guerre, ne devoient-ils pas leur restituer & leur remettre une conquête qui ne leur appartenoit point? Le droit des gens ne permet point de changer le droit de la propriété.

Entre les choses qui sont comprises dans le droit postliminaire, dit Grotius, *les terres sont les premieres.* „ Il est constant ”, *dit Pomponius dans le même Auteur*, „ qu'aiant „ chassé les ennemis de dessus les terres qu'ils avoient occupées, la propriété en revient „ à leurs premiers maîtres: or les ennemis sont censés être chassés d'un lieu, dès qu'il „ est visible qu'ils ne peuvent plus y retourner.

Les Lacédémoniens rendirent l'Isle d'Egine aux anciens propriétaires après l'avoir conquise sur les Athéniens. Justin & les autres Empereurs, rendirent aux héritiers des anciens propriétaires, les terres qu'ils avoient recouvrées des mains des Goths & des Vandales, sans avoir égard aux prescriptions par lesquelles on pouvoit exclure les propriétaires, suivant les loix Romaines.

Les Romains ne pouvoient alléguer la prescription à l'égard de ces soldats étrangers & rebelles, qui s'étoient emparés de la Sardaigne, puisqu'il y avoit à peine deux ans entre l'usurpation de ceux-ci & celle des Romains. Il semble, dit-on, que les Anciens sont des astres lumineux qui éclairent sur nos têtes, & dont rien ne peut obscurcir l'éclat; j'y consens de tout mon cœur, parce que je les connois parfaitement par bien des endroits admirables; mais à l'égard de la justice de leurs guerres, c'est des Romains dont je veux parler, je ne vois rien que de très-inique & de très-malhonnête. S'ils avoient

avoient été aussi justes & d'aussi bonne foi qu'on nous les représente, ils n'eussent pas différé un instant de restituer une conquête si mal acquise, puisque la propriété en revenoit à ses premiers maîtres par le droit de postliminie.

Les Athéniens, dit encore Grotius, *se fondant sur cette maxime, se défendoient de recevoir l'Isle d'Halonise, que des pirates leur avoient prise, & que Philippe avoit reprise sur ces pirates; ils refusoient de la recevoir des mains de ce Prince comme un présent qu'il leur fit: mais ils vouloient bien la recevoir comme une chose qu'il leur rendoit.*

Ainsi donc on peut revendiquer & répéter les choses qui ont été prises par ces sortes de gens en quelques lieux qu'elles se trouvent, si ce n'est qu'il est du droit naturel de rendre à celui qui a acquis la possession à ses dépens, autant que le propriétaire eût lui même volontiers emploié pour les recouvrer.

Philippe, qui n'étoit pas autrement fort contraint en matiére d'usurpation, se fait ici conscience de garder une Isle qu'il vient de prendre sur des usurpateurs; il offre de la rendre aux Athéniens, les Romains font tout le contraire. Et ce qu'il y a de plus étrange & de plus perfide, ils rançonnent encore les Carthaginois, leur font paier même au-delà des frais avec toute la dureté des plus infames Tyrans. Encore une fois, cette action passe tellement les bornes de l'équité, que cela me les rend très-odieux. Les Carthaginois se soumirent à tout ce qu'il plut à leurs ennemis de leur imposer. Que pouvoient-ils faire de plus dans l'état où ils se trouvoient? Jamais accommodement ne fut conclu plus promptement que celui-là, & jamais injure ne fut plus grande & plus capable d'allumer une juste & violente guerre contre les Romains. Cependant *cette affaire n'eut pas de suite*, dit notre Auteur: quand même il ne nous en eût pas dit les raisons, il étoit aisé de les déviner sans recourir aux étoiles. Les Romains avoient la force qui manquoit aux autres; ceux-ci en avoient de reste pour punir quelques misérables soldats révoltés, qui se trouvoient trop foibles pour tenir la campagne, mais non pas pour tirer raison de ces nouveaux maîtres, dont la mauvaise foi & la perfidie étoit mille fois plus à détester, que celle de cette troupe de mutins.

Les Romains se servoient d'une certaine formule dans la déclaration de leurs guerres; ils envoioient des Hérauts à ceux ausquels ils la déclaroient, comme nous le pratiquions autrefois. *Je vous prens à témoins*, leur disoient-ils, *que ce peuple est injuste, qu'il ne satisfait point à ce qu'il doit.* Je laisse à penser si les Hérauts, qui furent envoiés à Carthage, pûrent s'empêcher de rire en la débitant.

§. II.

Causes injustes de la guerre.

Rien ne prouve davantage la mauvaise foi, la dureté & l'avarice insatiable des Romains, que les douze cens talens ajoutés à la somme que les Carthaginois leur devoient: j'y reviens toujours, tant l'injustice est criante. On ne trouvera rien dans aucune des guerres qu'ils entreprirent depuis la premiére Punique, qui les mît en état de penser à de plus grandes entreprises, & d'oublier leur ancienne vertu, qui subsista encore quelque tems après la conquête de la Sicile; mais malheureusement pour leur réputation, elle vint échouer en Sardaigne très-honteusement.

C'étoit assez la coûtume chez les Anciens, comme parmi nous, d'excuser & (a) de justifier les guerres les plus injustes. Polybe s'en acquite merveilleusement bien en faveur

(a) *De justifier les guerres les plus injustes.*] Il *doit être appellée offensive; ce qui n'est pas vrai,* y a des gens qui croient que toute guerre *injuste* dit M. Bernard dans les Nouvelles de la Républi-

veur des Romains. Ils avoient un très-grand besoin du secours de sa rhétorique, mais elle lui a manqué. Il voioit bien que ce n'étoit pas là un poste soutenable pour chicaner le terrain. Aussi en rapportant simplement le fait sans aucune raison justificative sur cette guerre, il verse un tel deshonneur sur ces grands hommes, qu'on voit bien son impuissance à les tirer de cet embarras.

Un Historien, un peu moins épris du mérite des Romains, n'eût pas manqué de leur appliquer le compliment que leur fait dans Tacite certain personnage, qui les appelloit les Pirates de toutes les mers, & les brigands de toutes les terres. Celui des Scythes à Aléxandre le Grand, ne lui eût pas non plus échapé; ils le traitérent de brigand & de voleur; les Indiens de scélérat: on est pourtant forcé d'admirer celui-ci, qui étoit un grand Conquérant, comme nous faisons les autres qui se sont mis sur le même pied. *Il y a des crimes qui deviennent glorieux par leur éclat*, dit la Rochefoucaut: *de là vient que, prendre des Provinces injustement, s'appelle faire des conquêtes.* Tous ont donné dans cet excès, l'ambition nous y porte lorsque la bonne fortune est d'accord avec elle. Grotius rapporte sur la foi de Justin, que *Philippe*, pére d'Aléxandre, *avoit chassé deux Rois de Thrace de leurs Etats, usant envers eux de mauvaise foi & de violence, comme auroit fait un voleur.* Les Romains en font-ils moins à l'égard des Carthaginois?

Supposons que ces ambitieux Républicains crussent bonnement que tous ces préparatifs de guerre & ces remûmens d'armes des Carthaginois les regardassent eux-mêmes plutôt que la Sardaigne, car c'est là le prétexte qu'ils prirent pour leur déclarer la guerre; ou supposons qu'ils craignissent de bonne foi, qu'après avoir recouvré cette Isle, l'envie leur eût pris de passer en Sicile, ou en Italie, quoiqu'ils fussent aussi peu en état d'entreprendre sur l'une que sur l'autre; la crainte d'un événement incertain ne les mettoit pas en droit de les prévenir. Ce seroit une chose éloignée de toute équité; les Romains pouvoient avoir des raisons un peu plus supportables que celles que je viens d'alléguer: car il y en a une infinité qui peuvent colorer une guerre injuste, dont les Princes, ou leurs Ministres, se servent comme on feroit d'une selle à tous chevaux. Ceci m'engage, pour l'instruction tant des gens de guerre, que des autres qui cherchent à se rendre utiles à leur patrie, d'insérer dans ces observations un précis des causes injustes des guerres, que je tire de Puffendorf dans son Traité du *Droit de la nature & des gens*, dont M. Barbeyrac nous a donné une excellente version.

„ Gro-

blique des Lettres; *car s'il y a des guerres offensives, qui soient justes, comme on n'en peut pas douter, il y a donc des guerres défensives qui sont injustes, comme lorsque nous nous défendons contre un Prince, qui a raison de nous attaquer. Il ne faut pas croire non plus, que celui qui le premier fait tort à un autre, commence par-là une guerre offensive; & que l'autre qui veut qu'on lui fasse justice pour le tort qu'il a reçu, soit toujours sur la défensive. Il y a beaucoup d'injustices qui peuvent allumer une guerre, & qui ne sont pourtant pas la guerre: comme lorsqu'on a maltraité les Ambassadeurs d'un Prince, qu'on a pillé ses sujets, &c. Si donc on prend les armes pour venger une telle injustice, on commence une guerre offensive, mais une guerre juste, & le Prince qui a fait tort, & qui ne veut pas le réparer, fait une guerre défensive, mais injuste. La guerre offensive n'est donc injuste, que lorsqu'elle est entreprise sans une cause légitime; & alors la guerre défensive, qui dans d'autres occasions pourroit être injuste, devient juste. En général donc le premier qui prend les armes, soit qu'il le fasse justement ou injustement, commence une guerre offensive; & celui qui s'oppose à cette guerre, soit qu'il ait, ou qu'il n'ait pas raison de le faire, commence une guerre défensive. Ceux qui regardent le mot de guerre* offensive *comme un terme* odieux, *& qui renferme toujours quelque chose d'injuste, & qui considérent au contraire* la guerre défensive, *comme inséparable de l'équité, brouillent toutes les idées, & embarassent une matiére, qui paroît d'elle-même assez claire. Il en est des Princes comme des Particuliers; le Demandeur, qui commence un procès, a quelquefois tort; mais il a aussi quelquefois raison: il en est de même du Défendeur. On croit à tort de ne devoir pas paier une somme qui est justement dûë, comme on a raison de se défendre de paier ce qu'on ne doit point.*

„ Grotius fait une éxacte énumeration des *causes injustes* de la guerre, dont les „ unes sont telles inconteſtablement; au lieu que les autres ont quelque apparence „ de raiſon, quoiqu'aſſez légére : les premiéres peuvent être rapportées à deux prin- „ cipales ; ſavoir l'avarice, ou le deſir d'acquérir des choſes ſuperfluës; & l'ambi- „ tion, ou le deſir d'étendre ſa domination, & d'acquérir de la gloire par des con- „ quêtes. On cache ordinairement avec beaucoup de ſoin l'avarice, qui eſt regardée „ comme la marque d'une ame baſſe : mais pluſieurs tirent vanité de leur ambition, „ & veulent faire paſſer leur humeur guerriére pour la marque d'une ame grande, & „ d'un courage héroïque.

„ Les autres cauſes injuſtes, mais qui paroiſſent avoir quelque fondement, ſont, „ par éxemple, la crainte que l'on a de la puiſſance d'un voiſin, l'utilité ſeule qui „ peut venir de la guerre, ſans aucun droit de l'entreprendre, l'envie de s'établir „ dans un endroit plus commode; le refus de ce que l'on nous doit purement & „ ſimplement, en conſéquence de l'obligation qu'impoſent les vertus diſtinctes de la „ juſtice proprement ainſi nommée ; le deſir d'ôter une choſe à quelqu'un, „ qui nous paroît indigne de la poſſéder; l'envie de ſe délivrer de l'incommodité „ qu'on reçoit d'un droit d'autrui légitimement acquis ; & autres ſemblables pré- „ textes.

Grotius s'étend beaucoup ſur cette matiére, & ce beaucoup ne me permet pas de le tranſporter dans ces obſervations. M. Barbeyrac en donne un extrait dans ſes notes, que nous allons rapporter en nous ſervant de ſes termes mêmes : ceci eſt d'une grande inſtruction pour les gens de guerre. „ Grotius, dit le Traducteur, les „ diſtingue en raiſons juſtificatives, & motifs de la guerre, (*Causæ justificæ & causæ* „ *suasoriæ.*) Les premiéres ſont celles qui rendent, ou qui paroiſſent rendre la guer- „ re juſte par rapport à l'ennemi; en ſorte qu'on croit ne lui faire aucun tort en „ prenant les armes contre lui. Les *motifs*, ce ſont les vûës d'intérêt qui obligent „ à déclarer la guerre. Dans une guerre innocente à tous égards, il faut non ſeule- „ ment que la *raiſon juſtificative* ſoit véritablement légitime avec les *motifs*; c'eſt-à- „ dire que l'on n'entreprenne la guerre que par la néceſſité où l'on ſe voit réduit de „ ſe défendre contre les inſultes d'autrui, de ſe faire rendre ce qui nous eſt incon- „ teſtablement dû, & d'obtenir réparation d'une injure manifeſte. Ainſi une guerre „ peut être vicieuſe ou injuſte à l'égard de ſes cauſes en quatre maniéres.

„ 1. Lorſqu'on l'entreprend ſans aucune *raiſon juſtificative*, ni aucun *motif* d'utili- „ té tant ſoit peu apparente; mais ſeulement par une fureur inſenſée & brutale, qui „ fait aimer le ſang & le carnage pour lui-même. Mais il y a lieu de douter, ſi on „ peut trouver aucun éxemple d'une guerre ſi barbare.

„ 2. Lorſqu'on attaque les autres uniquement pour ſon propre intérêt, ſans qu'ils „ nous aient fait aucun tort; & ces ſortes de guerres ſont, par rapport à l'agreſſeur, „ de véritables brigandages.

„ 3. Lorſque l'on a des *motifs* fondés ſur des *raiſons juſtificatives*, mais qui „ n'ont qu'une équité apparente, & qui étant bien éxaminées, ſe trouvent au fond „ illégitimes. Telles ſont celles dont notre Auteur parle dans le §. ſuivant après „ Grotius.

„ 4. Enfin lorſqu'aiant de bonnes *raiſons juſtificatives*, on entreprend la guerre par „ d'autres *motifs*, qui n'ont aucun rapport avec le tort que l'on a reçû : comme, „ pour acquérir une vaine gloire, pour étendre ſa domination, pour s'enrichir, „ pour ſatisfaire ſon reſſentiment, & par quelque autre vûë d'intérêt, ou pu- „ blic, ou particulier, mais détaché de la *raiſon juſtificative* de la guerre où l'on „ s'engage.

„ De

„ De ces quatre sortes de guerres, dont l'entreprise renferme quelque chose d'in-
„ juste ou d'illicite, la troisiéme & la derniére sont très-communes, n'y aiant guéres
„ de peuple assez féroce & assez barbare pour prendre les armes sans alléguer du moins
„ quelque espéce de *raison justificative.*

„ La troisiéme est aussi fort ordinaire : mais il n'est pas difficile d'en découvrir
„ l'injustice. Pour la quatriéme, quoique peut-être la plus commune de toutes, elle
„ n'est pas tant injuste en elle-même, que par rapport aux dispositions & aux vûes
„ de celui qui la fait. Il est d'ailleurs bien difficile de l'en convaincre : les motifs é-
„ tant d'ordinaire impénétrables, ou du moins la plûpart des gens prenant beaucoup
„ de soin pour les cacher. Ainsi l'on n'est pas tenu de restituer ce que l'on a pris sur
„ l'ennemi dans une telle guerre, jusqu'à la concurrence du dommage ou du tort
„ qu'il nous avoit fait.

Il se présente encore une autre question à résoudre. On demande si on a un sujet suffisant de faire la guerre à un peuple, qui immoleroit des victimes humaines à ses Dieux, ou à ceux qui souffrent les doctrines les plus abominables dans leurs Etats, ou les injustices & la tyrannie la plus horrible & la plus contraire à la société humaine. Il est certain qu'une guerre fondée sur de tels motifs, seroit juste & honnête : *ainsi que fit Hercule*, dit Grotius, *qui contraignit les anciens Gaulois de quitter cette abominable coûtume de sacrifier des hommes à leurs Dieux.* César auroit pû se servir de ce prétexte de leur faire la guerre, puisque ces sacrifices subsistoient encore dans les Gaules lorsqu'il y entra : *Aussi on peut dire avec raison de ces sortes de gens barbares*, dit le même, *& qui sont plutôt des bêtes sauvages que des hommes, ce qu'Aristote a dit des Perses*, que la guerre contre eux est naturelle.

Les Carthaginois immoloient aussi à leurs Dieux des hommes innocens. Darius, Roi de Perse, & Gélon Roi de Syracuse, ont mérité tous les deux de grandes louanges, d'avoir forcé les Carthaginois d'abolir une coûtume si détestable. Plutarque raconte pareillement à ce sujet, que les Romains voulurent punir certains barbares qui sacrifioient des victimes humaines à leurs Dieux ; mais que les barbares s'étant excusés sur l'ancienneté de cette coûtume, on ne leur fit aucun mal : on se contenta de leur défendre de rien commettre de semblable à l'avenir.

Grotius trouve qu'il n'y a aucune injustice à faire la guerre à de telles gens, il a sans doute raison. Saint Augustin, dans le même Auteur, n'en a pas moins de dire, que „ s'il se trouvoit un Etat dans le monde, qui commandât de faire quelques
„ grands crimes, le genre humain en ordonneroit la destruction & la ruine ".

Puffendorf prétend qu'on peut légitimement prendre les armes contre un Etat qui seroit tout composé d'Athées, ou contre ceux qui outragent insolemment la Divinité même qu'ils adorent. Je suis persuadé qu'une guerre entreprise contre cette sorte de gens, supposé qu'il y en eût au monde, seroit très-juste : mais je ne sai si M. Barbeyrac y a bien pris garde dans ses notes sur Puffendorf, lorsqu'il ne fait aucune différence entre un païs où l'Inquisition est établie & dominante, & un autre qui seroit tout composé d'athées ou d'impies. Il ne fait aucun doute que les Princes Protestans ne pûssent en bonne conscience se liguer, pour obliger les Puissances qui souffrent ce Tribunal inique dans leurs Etats pour détruire „ cette grande cabale, sous laquelle
„ le Christianisme gémit depuis si longtems, & qui sous un faux prétexte de zéle
„ éxerce la tyrannie la plus horrible & la plus contraire à la société humaine. Ceux
„ qui aiment, continuë-t-il, à acquérir la gloire des armes, ne sauroient trouver une
„ occasion plus belle ni plus légitime de signaler leur courage, supposé qu'ils eussent
„ d'ailleurs assez de forces pour s'engager dans une telle entreprise : & jamais Héros
„ n'auroit dompté de monstres plus furieux & plus funestes au genre humain, que
„ celui

„ celui qui viendroit à bout de purger la terre de ces ames scélérates, qui abusent „ si impudemment du beau prétexte de la Réligion, pour avoir dequoi vivre dans „ une molle oisiveté, & pour tenir dans leur dépendance les Souverains, aussi-bien „ que les sujets.

M. Barbeyrac a très-bien fait de prêcher sa Croisade chimérique de loin & en sûreté contre le Tribunal de l'Inquisition, car sans cela je le tenois très-brûlable. S'il eût lû le Livre du Pére François Macedo, intitulé, *Schema sacra Congregationis S. Officii Romani*, il se fût un peu moins échauffé dans son harnois, & peut-être eût-il tenu un tout autre langage, tant l'Auteur est grave; pour le coup le Professeur Potestant a oublié son Ecriture sainte. Dequoi s'avise-t-il de maltraiter si fort les Inquisiteurs & leur Tribunal, que *Macedo* trouve clairement dans l Ecriture? Il met sa premiére institution dans le Paradis terrestre, & prétend que Dieu y fit la premiére fonction d'Inquisiteur, & qu'il la continua hors du Paradis contre Caïn, & contre ceux qui bâtirent la Tour de Babel, & que S. Pierre agit en la même qualité contre Ananias & Saphira, & qu'il la transmit aux Papes, qui en investirent Saint Dominique & ses successeurs; de sorte que voilà ce Saint dépossédé de l'inspiration & de l'établissement de l'Inquisition. Après cela proposez des Croisades contre. Au reste, je crois que le Pére Macedo n'a jamais eu en vûe la *grande Cabale*, mais seulement le Saint Office Romain, éxercé à Rome & dans tous les païs de la dépendance du Pape, où l'Inquisition n'est pas à beaucoup près si persécutrice, ni si cruelle. Je suis bien persuadé, mais non pas d'une conviction mathématique, qu'il ne croioit pas que celle d'Espagne & de Portugal fût jamais sortie du Paradis terrestre, ni des maximes de l'Evangile.

„ A l'égard de la crainte ou de l'ombrage que donne la puissance, ou l'agrandissement d'un voisin, cette raison toute seule ne fournit un juste sujet de guerre, que „ quand on a une certitude morale des mauvais desseins qu'il forme contre nous. Un „ simple soupçon peut bien nous obliger à prendre nos précautions, & à nous mettre „ de bonne heure en état de défense: mais il ne nous donne aucun droit d'attaquer, pas „ même pour demander simplement à celui qui nous est suspect quelque sûreté réelle, „ comme on parle, à la faveur de laquelle on se croit désormais à couvert de ses insultes; en effet tant qu'on n'a point été actuellement offensé par quelqu'un, & qu'on „ ne le surprend pas dans une machination manifeste; (car on peut quelquefois tirer „ raison par les armes d'une injure seulement commencée, aussi-bien que si elle étoit „ achevée:) en ce cas-là on doit présumer qu'il continuera à s'acquiter de son devoir, „ sur tout lorsqu'il nous en fait mille protestations amiables, & qui paroissent fort sincéres: ainsi il seroit injuste d'éxiger par force d'un tel homme quelque sûreté réelle, „ pendant que lui est obligé de se fier uniquement à notre bonne foi. Mais, posé qu'il „ y ait d'ailleurs un juste sujet de prendre les armes contre un voisin, qui devient „ trop puissant; cette raison doit entrer en grande considération, lorsque l'on délibére si on lui déclarera la guerre: l'expérience faisant voir que la plûpart des „ gens deviennent plus ambitieux & plus entreprenans à mesure qu'ils acquiérent „ des forces.

„ Pour ce qui est de l'utilité toute seule, il faudroit être bien imprudent pour prétendre qu'elle donne sur le bien d'autrui le même droit que la nécessité: d'autant „ mieux qu'il seroit au fond très-inutile au genre humain, de permettre à chacun d'enlever à autrui tout ce qui l'accommoderoit, & qu'il trouveroit à sa bienséance, puisque les autres à leur tour s'attribueroient la même liberté à son égard. Il faut dire „ la même chose des autres prétextes, dont parle Grotius.

§. III.

Nouvelles raisons contre l'usurpation de la Sardaigne par les Romains.

SI l'on écoute les admirateurs outrés & injustes des Romains, à l'égard de leur politique militaire, ils nous diront gravement que ces grands hommes ne cherchoient la gloire des armes que dans l'unique vûe de porter par tout la paix, & de faire le bonheur des peuples contre lesquels ils entroient en guerre, au lieu qu'ils ne pensérent jamais qu'à pousser leurs conquêtes au loin & au large, pour contenter un luxe déméfuré, & une ambition sans bornes.

C'est cette ambition, jointe à un violent desir de s'enrichir, & de s'élever sur les ruines & les débris de tant de nations vaincuës, qui les porta à des entreprises extraordinaires, toujours heureuses par l'habileté de leurs Généraux, & plus encore par l'excellence de leur discipline militaire, qui fait tout, qui rend tout aisé aux Généraux mêmes les plus médiocres. C'est donc ce luxe & ce desir furieux & immodéré de dominer qui vengérent l'univers vaincu, dit un bel esprit, en corrompant les vainqueurs. Parlons comme les Anciens & les plus sages d'entre nos Modernes, qui disent sans aucun détour, qu'ils étoient venus au monde pour être le plus grand fleau du genre humain.

Ecoutons Sénéque dans Grotius: „ Nous arrêtons, disons-nous, les homicides & „ les meurtres; & pourquoi n'arrêtons-nous pas aussi la guerre, dont nous faisons tant „ de gloire, en détruisant des nations entiéres ? L'avarice, la cruauté ne peuvent „ s'assouvir. On commet des crimes en vertu des Arrêts du Sénat & des résultats du „ peuple, on ordonne en public ce qu'on défend en particulier.

Ne pouvons-nous pas appliquer ceci aux Romains à l'égard de la Sardaigne? „ Il „ est vrai, dit encore le même, que les guerres entreprises par l'autorité publique ont „ quelques effets de droit, aussi-bien que les Sentences juridiques; cependant elles ne „ sont pas moins criminelles.

Les Anciens n'entreprenoient jamais une guerre, qu'ils ne l'eussent auparavant dénoncée dans toutes les formes: j'entens celles qui étoient justes & solemnelles; „ afin „ que chacun sût, dit Grotius, que la guerre n'étoit pas un attentat de quelques par„ ticuliers: mais bien une entreprise formée du consentement de l'un ou de l'autre „ Etat, ou des Chefs de ces Etats ". Et cela se pratiquoit avec beaucoup de cérémonie, & même avec certaine pompe. Ils la faisoient déclarer par des Hérauts d'armes, qui étoient, comme autrefois les nôtres, en très-grande considération, & que les Romains appelloient *Féciaux*. Je ne sai s'ils se contentoient de cette seule voie. Selon le droit des gens, la dénonciation étoit nécessaire; mais comme cette démarche ne faisoit pas preuve à l'égard de la justice de la guerre, je ne doute pas que les effets ne fussent précédés de certains écrits publics à peu près comme les nôtres, que nous donnons sous le titre de *Manifestes*, & qui contiennent les raisons justificatives pour la réparation des torts que nous prétendons avoir reçûs, ou les prétentions bien ou mal fondées de l'un ou de l'autre parti.

Il ne faut pas douter que ces sortes de piéces d'éloquence ne fussent en usage chez les Anciens, comme elles le sont aujourd'hui parmi nous, où celui qui n'avoit que les causes persuasives, sans les justificatives, étaloit toutes les adresses, tous les artifices de sa Rhétorique, & tout ce qu'elle a de subterfuges & d'échapatoires, pour faire voir la justice de sa cause. Je ne trouve aucun de ces écrits publics dans les Historiens de l'antiquité. Pour moi je crois qu'ils se servoient d'une autre méthode peu différente

rente de la nôtre, & qu'ils publioient les harangues de leurs Envoiés, ou de leurs Ambassadeurs, qui précédoient la dénonciation faite par les Hérauts d'armes. Nous trouvons ces harangues dans presque tous leurs Historiens. Polybe nous en donne quelques-unes : Tite-Live plus grand harangueur & plus éloquent, en est tout plein ; & Thucydide, infiniment au dessus de tous les Historiens de l'antiquité, nous en fournit en grand nombre : qu'elles soient de leur crû ou non, il est très-probable, pour ne pas dire certain, que le fond en est vrai, & que les raisons justificatives, ou seulement persuasives, ont été publiés ou alléguées des deux côtés. Ces sortes de piéces sont d'un grand ornement dans une Histoire, & d'une grande utilité à nos faiseurs de manifestes modernes. Sans doute que les Romains emploioient toutes leurs forces de plume pour justifier leurs guerres du mieux qu'il leur étoit possible. Jamais peuple n'eut plus besoin des adresses & des supercheries de l'éloquence, que celui-là. Je ne crois pas que dans cette guerre de la Sardaigne, ils pûssent rien produire de fort persuasif, ni se plaindre d'aucune injure reçuë de la part des Carthaginois, qui ne leur avoient fait aucun tort. La guerre des étrangers les avoient trop abaissés & trop humiliés, pour penser à troubler le repos de voisins, aussi ambitieux & aussi redoutables qu'étoient les Romains, qui se crurent permis d'user de perfidie & de mauvaise foi à l'égard d'un peuple sans foi, qui en avoit si souvent manqué aux autres, comme s'il étoit du droit des gens de punir le crime qu'ont fait des gens qui nous sont indifférens, & ausquels nous ne prenons aucun intérêt, par un autre tout semblable, pour notre profit, sans en apporter aucun aux autres.

Si ces Romains, dont on vante tant la justice, la droiture & le désintéressement, selon le droit commun à tous les hommes dans l'état de nature, avoient voulu venger l'injustice & le dommage fait aux autres, & en éxiger la réparation par la force de leurs armes, il n'y auroit rien de plus juste que cela. „ Car il est d'autant plus honnête, „ dit Grotius, de venger plutôt les injures faites aux autres qu'à nous-mêmes, qu'il „ est plus à craindre dans celles qui nous touchent, que le ressentiment que nous en „ avons nous fasse passer les bornes d'une juste vengeance, ou du moins nous corrom- „ pe l'esprit ". Comme Servius Galba les outrepassa à l'égard des Portugais qui avoient violé l'alliance, & qu'il fit mourir après les avoir trompés à son tour par un nouveau traité ; *il a*, dit Appien, *imité les Barbares mêmes, aiant contre la dignité & l'honneur du peuple Romain vengé cette perfidie par une autre perfidie.*

Les Romains trouvérent cette action très-barbare & très-injuste. Il fut accusé par Libon, Tribun du peuple. Valére-Maxime dit, & Caton aussi dans Cicéron, que sans ses enfans & ses larmes il auroit été puni. Le Sénat pourtant n'agit pas moins injustement contre les Carthaginois dans leur entreprise sur la Sardaigne ; car s'ils ne l'avoient faite que dans le dessein de rendre cette Isle à ceux à qui les Carthaginois l'avoient enlevée, pour n'avoir pas ceux-ci pour voisins, & qu'ils en eussent usé de même à l'égard de la Sicile, je ne trouverois rien de plus admirable, de plus glorieux & de plus équitable que des guerres entreprises pour la liberté & le bonheur des peuples opprimés, & soumis à une Puissance injuste & sans foi ; mais de se mettre en la place des usurpateurs étrangers, c'est marque qu'on n'a pas d'autre sujet de guerre que la guerre même, qui est la plus injuste de toutes les guerres. Je doute que les Romains aient jamais produit aucune raison justificative, ni même persuasive de cette guerre ; elle étoit d'une nature à ne pouvoir être justifiée que par la devise de Brennus, qui disoit que tout appartenoit au plus fort.

Les Romains n'eussent-ils pas mieux fait d'imiter le Préteur des Latins, qui, se trouvant dénué de toute cause de guerre pour engager le peuple Latin à déclarer la guerre

guerre aux Romains; après bien des contestations, qui tendoient toutes à chercher de bonnes couleurs pour orner un manifeste, leur dit tout franchement: *Ad summam rerum nostrarum pertinere arbitror, ut cogitetis magis, quid agendum nobis, quam quid loquendum sit; facile erit explicatis consiliis accommodare rebus verba.* Il me semble, leur dit-il, & je suis de son avis, qu'il nous est plus avantageux pour le bien de nos affaires, que vous examiniez plutôt la maniére dont il faut agir, que celle dont il faut parler; car lorsqu'on se sera déclaré par des faits, il ne sera pas mal aisé d'y accommoder des paroles. „ Rien n'est plus vrai que cette pensée, dit Machiavel, & „ elle doit être dans l'esprit de tous les Princes & de toutes les Républiques: car tant „ qu'on est incertain de ce qu'on veut faire, l'on ne peut pas y ajuster des paroles; „ mais dès que la résolution est formée, & qu'on est fermement déterminé, alors les „ paroles se trouvent aisément.

Je crois que les Romains en usérent de même, qu'ils armérent sans dire mot: aussi embarassés que le Préteur des Latins, ils attendirent qu'ils se fussent déclarés par des faits: après cela il leur fut aisé d'y ajuster des paroles, & cela paroît visiblement par la narration de Polybe. Il falloit, pour donner quelque couleur à la violation du traité, que les Carthaginois armassent pour reprendre la Sardaigne; les Romains trouvoient alors une abondance de prétextes absurdes pour s'en saisir eux-mêmes.

Je veux que cette Isle fût très-avantageuse aux Carthaginois pour passer en Italie, & un sujet de crainte & d'inquiétude aux Romains: cela ne donnoit pas droit à ceux-ci de s'en rendre les maîtres. Si les Carthaginois n'y avoient pas plus de droit que les Romains, pour l'avoir usurpée sur les autres avant la perfidie des rebelles, il étoit de l'équité de la rendre à ses premiers maîtres, comme je l'ai déja dit; par cette action de justice & de droiture, ils se délivroient du soupçon, que si Carthage devenoit trop puissante, il ne lui prît envie, par l'avantage de cette Isle, de tenter la conquête de l'Italie. Les Romains pensoient tout le contraire, ils avoient bien plutôt en vûe celle de l'Afrique, & l'oppression de leurs voisins, que de se précautionner contre une puissance si souvent vaincuë & ruinée par les guerres précédentes, outre que la crainte que l'on prendroit d'une Puissance voisine ne suffit pas pour justifier une guerre.

Un Auteur politique, dont je fais une estime très-particuliére, & dont je donne ici un article que je tire de l'extrait que Bayle en a fait dans sa *République des Lettres*, s'est proposé cette question, *s'il est permis d'empêcher un Prince de s'emparer d'un païs, dont la prise le rendroit notre voisin, & lui donneroit le moien de nous faire beaucoup de mal.* Il répond qu'à la vérité c'est ce qui excite fortement à prendre les armes, mais qu'elle n'en donne pas un droit suffisant; *car il importe au genre humain de ne se hâter pas d'entrer en guerre, le centre de tous les maux, pendant qu'on ne trouble point notre repos, & que nous ne faisons que conjecturer le mal à venir, il faut excepter les cas*, ajoute-t-il, *où nous avons une certitude morale, qu'on en veut à nos voisins, principalement afin de nous pouvoir opprimer.* „ M. Naudé, dans ses coups d'Etat, fait „ une réfléxion, dit Bayle, sur la coûtume qu'ont les peuples de se liguer contre „ un voisin puissant, & en conclut que la prudence politique est le renversement „ de toutes les vertus morales, puisqu'elle veut bien souvent que nous déclarions „ la guerre à ceux qui nous ont rendu mille services; c'est-à-dire que nous rendions „ le mal pour le bien.

De toutes les guerres que les Romains ont entreprises contre leurs voisins, j'en vois fort peu qui ne soient illicites par quelque bout, si on remonte jusqu'à leur source, & même dans ce qui semble n'en pas découler. C'est par ces sortes de

moiens

moiens qu'on découvre les véritables motifs des Princes ou des Républiques qui les ont entreprises, & qu'on pénétre tous les secrets, les ruses & les adresses les plus cachées du Cabinet.

Polybe, qui cherche toujours à farder & à couvrir autant qu'il peut l'injustice des Romains, apporte souvent des excuses, qui ont quelque apparence de justice; mais qui étant pesées au poids de la droite raison, se trouvent de très-mauvais aloi, & très-injustes, dit quelque part Grotius; & alors, comme parle Tite-Live, on ne conteste plus sur le droit, mais qui sera le plus fort. Plutarque a raison de dire, „ que la guerre & la paix, ces noms si respectables, sont pour les Princes deux sor-„ tes de monnoies qui ont cours, dont ils se servent toujours pour leurs intérêts, „ & jamais pour la justice.

Les Romains, par une adresse d'esprit qu'on ne sauroit trop admirer, quoiqu'elle soit contraire à l'honnête, ont toujours couvert l'injuste sous le masque de l'équité, quoiqu'ils fussent les auteurs & les boute-feux de presque toutes les guerres qui naissoient entre les Puissances voisines de leur Empire; car pour les mettre aux mains ensemble, ils ménageoient si bien les choses, ils usoient de tant d'artifices, de souplesses, de fourberies & de malice, qu'il étoit très-difficile de soupçonner qu'ils eussent la moindre part à toutes ces querelles.

La politique des Puissances ambitieuses, est de se faire des Alliés autant qu'elles peuvent. Les Romains n'en manquoient pas de ce côté-là, ils en avoient un très-grand nombre; mais d'où vient qu'ils cherchoient plutôt l'alliance des foibles que des puissans? Cette question n'est pas, ce me semble, fort difficile à résoudre, quoique qui que ce soit ne se soit peut-être encore avisé de la faire; c'est que les premiers étant plus exposés aux injures & aux attentats des derniers, & ne pouvant se faire raison par eux-mêmes, ils imploroient l'assistance des Romains, qui ne leur étoit pas refusée: & cette alliance leur enflant le cœur, ils osoient bien attaquer un ennemi beaucoup plus puissant; ce qui produisoit des guerres dont les Romains savoient très-bien profiter. Ils poussoient souvent leurs Alliés à se la faire injustement les uns aux autres, pour tomber ensuite sur le plus fort, qu'ils opprimoient, en attendant l'occasion de subjuguer l'autre. Cet artifice leur étoit d'un très grand usage, & ne manquoit jamais d'avoir son effet; car les Républiques, semblables aux Sociétés Réligieuses, ne meurent jamais: le même esprit & la même politique ne sont point sujets à changer qu'autant qu'il leur plaît; tout au contraire des Monarchiques, qui n'ont pas le don d'immortalité, tout y change par la mort du Prince regnant; celui qui lui succéde gâtera & corrompra tout, s'il vaut moins que son prédécesseur, ou raccommodera tout s'il vaut plus.

Pour revenir aux Romains, je regarde leur politique comme très-fine, puisqu'elle faisoit passer pour une vertu ce qui n'étoit dans le fond qu'un violent desir de s'agrandir, & de ruiner les uns par les autres: car se joignant ensuite au plus foible lorsqu'il touchoit aux derniers périls, ils accabloient le victorieux de leur puissance & de leurs forces, & le subjuguoient par le droit de la guerre: de la faire pour autrui, & s'en retourner les mains vuides, ç'eût été une honte pour les Romains.

Cette politique, diront quelques-uns, est très-mauvaise, très-perfide & très-criminelle. Elle sera pis, si l'on veut, je ne m'y oppose pas: mais il faut que l'on convienne, malgré tout cela, que ce n'est pas l'ouvrage de gens dépourvûs des plus grands talens de l'esprit le plus subtil, le plus rafiné, le plus pénétrant, & qui voit de loin. Cette politique, après tout, n'a rien, ce me semble, de fort blâmable pour des Conquérans.

Grotius n'a pas, ce me semble, pensé à ce point de jurisprudence militaire à l'égard de l'adroite politique des Romains, d'opprimer les uns pour venger les injures

 des

des autres, & de susciter de nouvelles affaires à ceux-ci après les avoir tirés de l'oppression, pour les subjuguer à leur tour. Je demanderois volontiers aux Jurisconsultes de paix & de guerre, si sur ce pied-là ils trouvent que les guerres des Romains soient bien légitimes & du droit des gens, je ne sai comment ils s'y prendroient pour résoudre cette question; mais il me paroît que de la maniére dont ces déliés Républiquains s'y prenoient pour avancer leurs affaires, on ne pouvoit les accuser de manquer dans tout ce qui rend les guerres justes & solemnelles, du moins à l'égard des hommes: car pour ce qui est de Dieu, la plûpart des Princes ne le consultent guére.

On peut voir par tout ce que je viens de dire, que ces Romains tant vantés, & si fort encensés des Modernes, n'étoient guéres de meilleure foi que les autres que l'on blâme tant. Ils n'avoient que l'avantage de couvrir plus subtilement leurs injustices; mais dans le fond ils ne valoient guéres mieux que les Carthaginois du côté de leur politique militaire. Celle de nos Modernes n'est guéres moins Carthaginoise, à bien des égards. Je crois que nous ne ferons pas mal de faire voir l'application de ce que nous venons de dire dans ces observations, à quelques éxemples remarquables: je dis quelques; car si je voulois mettre mon tems à l'éxamen des guerres des Romains, particuliérement contre Carthage, pour en faire voir les mauvais endroits, j'aurois trop affaire. J'ai regret de n'avoir pas le Livre de Budéus, intitulé: *Jurisprudentiæ historicæ specimen*, où il éxamine la justice des guerres des Romains: peut-être y aurois-je trouvé beaucoup de justice & peu de mauvaise foi, & un Panégyriste au lieu d'un Juge intégre & sevére de ces grands hommes.

§. IV.

Bonheur des armes, source de la corruption des bonnes mœurs dans la République Romaine. Mauvais effets de la prospérité dans toute sorte d'états.

LEs hommes les plus éclairés, & les plus généralement estimés de tout le monde par l'étenduë de leurs connoissances, par leur sagesse & par leur esprit, enfin par toutes les belles qualités qui établissent une grande réputation, sans qu'on y trouve à redire, sont sujets quelquefois à révision & à correction dans ce qu'ils disent. Je dis ceci à propos du passage de Juvenal, que *la débauche efféminа les Romains, & vengea l'univers vaincu en corrompant les vainqueurs.* J'avouë que cette pensée, que j'avois adoptée d'abord dans le paragrafe précédent, m'avoit ébloui; je la tiens fausse, ou peu s'en faut dans celui-ci. Je pense donc que c'est bien moins ce luxe qui vengea l'univers vaincu, que les vices qui naissent du bonheur des armes; car la prospérité en produit un très-grand nombre, où la débauche n'a aucune part, (comme celle des soldats de César qui ne les efféminà en aucune sorte,) ou du moins elle n'est qu'accessoire à l'orgueil, qui naît uniquement des grandes conquêtes. L'infidélité marche après l'orgueil, n'étant que trop ordinaire aux Puissances, à qui la fortune est trop favorable, de concevoir un si grand mépris pour tous ceux qui les environnent, qu'ils ne les croient pas dignes qu'on garde avec eux aucune borne de justice & de bonne foi. Voilà la véritable cause de tant d'actes de mauvaise foi, de perfidies & d'usurpations, dont les Romains trop heureux sont coupables, sans considérer cette maxime établie avant eux, que *la perfidie est tôt ou tard pernicieuse à ceux qui en usent, & que tout tombe en décadence & en confusion dès que ce lien commun des affaires humaines est rompu.*

Annibal apprit bientôt aux Romains la vérité de cette maxime, car il est rare que les violateurs de la foi ne soient pas punis par leur propre crime: les éxemples sont infinis sur cette matiére; mais comme il faudroit battre trop de païs pour y appliquer les faits,

faits, nous nous bornerons à quelques-uns, qui nous feront voir qu'une Monarchie ou une République qui se gouvernera sur les mêmes principes de politique, que celle des Romains, peut aller très-loin, sans que pour cela son entiére décadence en soit moins certaine & moins assurée. Car quelque atterrés, quelque humiliés, quelque misérables, & quelqu'esclaves que soient les peuples soumis injustement à notre domination, & quelque tremblans que soient nos voisins, qui ont éprouvé les effets de notre puissance, ne doutons pas un seul moment qu'il ne s'éléve un jour quelque homme de bien, de grand esprit & de grand cœur, qui vengera l'univers vaincu des injustices & des attentats des vainqueurs.

Les Romains trouvérent de ces sortes de gens en leur chemin, & Dieu se sert souvent des hommes les plus misérables & les plus méprisables en apparence pour faire des coups de cet éclat. Deux soldats, dont l'un avoit été esclave des Romains, on comprend bien que je veux parler de Spendius & de Mathos, se mettent en tête de faire la guerre aux Carthaginois par le soulévement de leurs soldats étrangers, ils n'en viennent pas seulement à bout; mais le feu de la rebellion s'étend encore sur les peuples soumis à leur Empire, leur perfidie & leur tyrannie étoient en horreur; l'on a pû voir par tout ce que nous en avons dit, & par ce que l'Auteur rapporte, qu'ils ne s'en tirérent que par une espéce de miracle, comme dit Polybe: ces sortes de miracles qui nous délivrent des plus grandes infortunes, & sur le point que nos affaires croulent & s'en vont en décadence, n'arrivent pas toujours. L'on remarque pourtant dans l'Histoire des plus grandes Monarchies, des Roiaumes & des Républiques, que les uns comme les autres ont trouvé, dans les périls les plus éminens & les chûtes les plus prochaines, des ressources inespérées. On a vû arriver des cas subits & extraordinaires ausquels ils ne se fussent jamais attendus, & passer en un moment, comme par miracle, d'un revers épouvantable à une grande fortune, & de la honte à la gloire. Une bataille gagnée, une faute de l'ennemi suffit pour cela, lorsqu'on saisit l'occasion & que l'on en profite très-promptement. L'événement de Dénain, si souvent cité, en est une preuve tout aussi fraîche qu'on puisse la desirer; & si l'on remonte aux tems les plus reculés, l'infortune de Cannes, qui fit tant de honte au nom Romain, retomba sur le victorieux, qui négligea d'en tirer parti. La chûte de Rome dépendoit de deux ou de trois marches, Annibal n'avoit qu'à s'y présenter: & pour ne l'avoir pas fait, sa négligence fut cause de la grandeur Romaine, & de la ruine de Carthage.

Les Romains revenant de leur épouvante, reprirent le dessus du vent, regagnérent ce qu'ils avoient perdu, & poussérent plus loin leurs conquêtes après l'expulsion d'Annibal hors de l'Italie; car ce ne fut qu'après la seconde guerre Punique, que l'on remarqua que les grandes prospérités, ensuite des plus grands revers, sont le présage le plus certain de la décadence des Monarchies les plus ambitieuses. Il est rare que celles qui se sont élevées par des guerres illégitimes, ne continuent & n'augmentent même tous les jours leurs injustices & leurs usurpations. Les Romains continuérent toujours de la sorte contre les Carthaginois, n'agissant dans leurs guerres, & n'y étant poussés que par un mouvement d'intérêt.

On attribuë cette maxime à Lycurgue, que les enfans jouoient aux noix, & les vieillards aux sermens; c'est-à-dire que les hommes ne cherchent qu'à tromper par leurs sermens, ausquels ils ne se croient engagés qu'autant qu'ils s'accordent avec leurs intérêts. Ne pourrions-nous pas savoir pourquoi Lycurgue introduit ici les vieillards qui jouent à ce jeu? Ne sont-ce pas plutôt les Princes, ou leurs Ministres? Car la Réligion des Souverains est toute autre que celle des particuliers. La maxime de Lysandre me paroît incomparablement plus éxacte que celle du Législateur de Lacédémone. Polyen me la fournit. *Les enfans*, dit cet Auteur des ruses de

de guerre, auſſi-bien que de la politique, *il faut les tromper avec des oſſelets, & les ennemis avec des ſermens.* Après tout peu nous importe de ſavoir le *pourquoi* de la ſentence de Lycurgue, puiſque tous les hommes jouent généralement à ce jeu, chacun ſelon ſon opulence. Je ne ſai ſi Carthage perdit autant de ſa réputation à ce jeu contre ſes voiſins, que Rome contre les ſiens. Je ne trouve que cette différence de l'une à l'autre, que la derniére couvroit mieux le ſien.

Appien nous fait une longue énumération des vices les plus odieux des Carthaginois. Il nous les repréſente mille fois plus noirs que des diables, politique cruelle & perfide, oppreſſion des foibles, fourberies, manque de foi, & tous les autres talens d'un peuple brigand, fourbe & corſaire. A la vérité les Romains, tout auſſi brigands qu'eux, ne ſont pas oubliés. Enfin il nous les dépeint comme de francs ſcélérats, toujours prêts à mal faire. Diſons la vérité, ce portrait qu'il copie d'après les faits, ne laiſſe pas que de me paroître un peu trop chargé: nous n'avons pour preuve de tout ceci que les Hiſtoriens du parti oppoſé aux Carthaginois, nous n'écoutons qu'une partie: ſi nous avions en main les Hiſtoriens Carthaginois, peut-être ne les trouverions-nous pas ſi noirs. Paſſons condamnation, pour nous épargner le reproche d'eſprit vain & ſingulier, qui heurte les opinions les plus généralement reçûes, & les vérités les plus reconnuës. Mais les Romains à bien des égards ſont-ils plus honnêtes gens? Les faits ne trompent point: reconnoiſſoient-ils d'autre juſtice que celle qui faiſoit le plus à leurs intérêts, & à tout ce qui pouvoit ſervir à les agrandir à droit & à gauche? N'eſt-ce pas là la meſure & la régle du droit & de l'honnête? Semblables aux Lacédémoniens, il leur ſuffiſoit qu'une choſe fût utile pour paſſer pour très-juſte & très-légitime. Parlons ſincérement, tous les Princes du monde, anciens & modernes, ceux d'aujourd hui comme ceux qui viendront après, & juſqu'à la diſſolution de notre planette, n'auront pas d'autres principes que ceux des Lacédémoniens, de Rome, de Carthage, d'Athénes; car tous qui plus qui moins ont embraſſé cette méchante morale, que tout le monde déteſte, & que tous ſuivent chacun dans ſa ſphére, & ceux-mêmes qui par leur état devroient nous en éloigner, ſont les premiers à nous en donner l'éxemple.

Les grands de Carthage n'étoient-ils pas plus gens de bien que ne le furent jamais ceux de Rome? Qui pourroit nous le conteſter? L'Hiſtoire nous fait aſſez connoître qu'ils furent infiniment moins corrompus, moins méchans & moins cruels. Carthage fut pure & nette de tout reproche dans ſon commencement; Rome eût le même avantage. Elles ſe corrompirent peu à peu, & devinrent à la fin très-vicieuſes & très-ſcélérates; qui le croira! La premiére ne pouſſa jamais ſi loin au-délà des bornes de la cruauté & de la tyrannie. C'eſt l'ordinaire des choſes du monde de ſe corrompre en vieilliſſant. *Il n'en eſt pas du genre humain*, dit très-judicieuſement l'Auteur de l'abrégé de la Religion Mahométane, *comme du jeu des échets; ici les pions deviennent meilleurs à meſure qu'ils avancent, au lieu qu'à l'égard des hommes c'eſt tout le contraire.* Il en eſt de même à l'égard des grands Empires, des Roiaumes & des Républiques. Horace avoit dit cela avant l'Auteur Arabe, que Reland a traduit.

Damnoſa quid non imminuit dies?
Ætas parentum pejor avis, tulit
Nos nequiores, mox daturos
Progeniem vitioſiorem.

Qu'eſt-ce que le tems ne corrompt pas? On étoit bien moins méchant au ſiécle de nos

nos ancêtres que du tems de nos péres; & nous, qui valons encore moins qu'eux, nous laisserons des enfans plus vicieux que nous.

Il ne faut pas être fort savant dans la science de l'avenir, pour prédire de semblables choses. Qui est-ce qui n'en est pas capable? De l'air dont les Romains s'y prenoient, & sur le pied où se trouvoient alors leurs affaires, on voioit bien qu'ils iroient peu à peu le même branle de bien en mal, & de mal en pis; car les grandes prospérités nous ménent nécessairement à la corruption, & à des vices qui s'entent les uns sur les autres, & qui forment des branches à l'infini. La politique, qui n'est d'abord que grossiére, (j'appelle ici *politique grossiére* celle qui est fondée sur la franchise & la bonne foi, & sur les loix les plus rigides de l'équité,) s'affine à mesure que notre puissance s'augmente par la terreur de nos armes. Qu'est-ce que la *fine politique* dans son propre? Est-ce autre chose que l'art de tromper finement & frauduleusement ses voisins? C'est ainsi qu'on la définit, nous osons l'appliquer aux Romains à très-juste titre; car bien qu'ils aient fourni de grands éxemples de vertu, on ne doit pas conclure de là qu'ils n'en aient pas donné de tout contraires en bien des occasions.

Il est des Etats politiques aussi-bien que des militaires, comme de toutes les Réligions, de toutes les Sectes, de tous les Ordres Ecclésiastiques & Réligieux. Tous sans exception se corrompent à mesure qu'ils s'éloignent de leur source; les richesses, le bien être qu'elles procurent, & l'ambition qui éclot de toutes les deux, ont porté le coup dans ceux-ci; & dans les autres, les grandes conquêtes, & une constante prospérité, qui engendre l'orgueil, celui-ci l'infidélité, la perfidie, le manque de foi, & une multitude de vices auparavant inconnus, & de toute espéce.

Le célébre Bayle m'a fait naître toutes ces réfléxions, dont j'aurois pû fort bien me passer, si j'étois homme à brider un peu plus mes fantaisies. Elles me sont venuës dans l'esprit à propos d'une sentence de sa façon, qui me paroît très-vraie, que *les Sectes & les Communautés Réligieuses ressemblent à l'homme, qui n'est innocent qu'au berceau, & un peu après.* Cela convient parfaitement aux Romains, qui se sont conservés purs & nets de toute action inique & injuste, ou peu s'en faut, jusqu'à l'usurpation de la Sardaigne, où toutes leurs vertus s'évanouïrent, & se brisérent comme contre un roc. Semblables à ceux qui périssent au milieu d'une mer immense, dont on ignore le naufrage, & qu'on attend tous les jours au port, comme s'ils vivoient encore; ils soutinrent assez longtems leur vieille réputation dans l'opinion des Puissances voisines; aucune ne soupçonna le naufrage, tant ils sûrent le couvrir & le masquer adroitement. Ils se reposoient doucement, tranquillement, & sans appréhension aucune, sous le canon de leur antique renommée, quoique les Carthaginois opprimés s'apperçûssent fort bien que le canon ne tiroit plus pour les causes justes & honnêtes, mais seulement pour favoriser l'injustice: d'abord contre les foibles, pour le pointer ensuite contre les puissans.

Mais on étoit si prévenu contre Carthage, & si entêté en faveur de Rome, plus adroite & plus artificieuse à couvrir & à colorer ses injustices, qu'on ne pouvoit rien croire à son désavantage: & comme l'on se persuade qu'une nation, dont il étoit établi qu'il ne falloit pas trop s'y fier, en matiére de bonne foi, n'est jamais attaquée sans cause, & contre tout droit d'équité & de justice, la réputation des Romains ne souffrit aucune altération: on en ignoroit le naufrage, les Romains l'avoient trop bien couvert. Outre qu'ils furent les premiers à se plaindre sans aucun sujet légitime, il prétextérent certaines injures reçuës, certains actes d'hostilité, qui ne pouvoient fournir aucune occasion de guerre, & débitérent tout cela avec autant de hardiesse, que si leur prise d'armes étoit la plus juste & la plus claire du monde.

Les Carthaginois se voiant attaqués, criérent aux infracteurs de la paix. Personne ne

ne se remua en leur faveur, on n'en crut rien: car les fourbes ne sont pas écoutés, lors même qu'ils ont raison. Leurs plaintes, disoit-on, sont celles du Ciclope; ils sont les premiers infracteurs, ils se plaignent; les raisons des Romains furent mieux écoutées, elles passérent pour très-solides & très-équitables, & firent leur chemin tranquillement.

Je ne m'étendrai pas davantage sur cette matiére. Passons à une autre plus agréable & plus amusante, qui fera la clôture de ces observations. Rien ne fait plus de plaisir que les éxemples: ceux que je vais citer regardent l'injustice des guerres des Romains; ils seront en petit nombre, encore ne ferons-nous que glisser dessus, sans nous trop asservir à l'ordre des tems; mais avant que de les étaler à mon Lecteur, je dois m'imaginer qu'il ne sera pas fâché d'apprendre une chose, dont les chercheurs de causes paroissent assez étonnés. Ils demandent comment les Romains, dont l'ambition deméfurée devoit être apperçuë des moins clairvoians, ont pû attaquer & heurter toutes les Puissances de la terre, & se les soumettre toutes les unes après les autres, sans qu'une conduite si illégitime ait produit une ligue génerale de toutes ces Puissances. Etoient-elles sottes, endormies, ou brutes? Nous allons faire voir qu'elles étoient tout cela. Nous pousserons un peu loin cette matiére; mais pour la faire bien comprendre, nous ne saurions éviter de retoucher ce que nous avons déja dit de leur politique à l'égard de leurs Alliés.

§. V.

Pourquoi il ne se forma point de ligues contre les Romains. Moiens dont ils se servirent pour empêcher que l'on ne vît où tendoit leur politique.

LA bonne & la fine politique d'une Puissance ambitieuse, est d'éviter sur toutes choses de s'attirer plusieurs guerres tout à la fois; car l'on n'avance pas lorsqu'on est réduit à se défendre contre des armées qui bloquent, & qui environnent nos frontiéres de toutes parts par mer & par terre. Où trouver dans l'Histoire des événemens si surprenans, & d'un tel éclat; sur tout lorsqu'on résiste à tous, & qu'on remporte par tout la victoire? Sera-ce chez les peuples de l'Asie, chez les Grecs, ou chez les Romains? Non certainement: l'antiquité ne nous en fournit aucun de cette espéce. A peine croiroit-on qu'il s'en soit jamais vû, si le régne de Louis XIV. chose assez surprenante! ne nous en fournissoit trois pendant le cours de trois guerres différentes, où l'on a vû contre lui toutes les Puissances de l'Europe liguées ensemble, & l'attaquer en même tems sur toutes les frontiéres de son Roiaume par mer & par terre.

La guerre de 1672. est sans doute très-remarquable; mais les deux de 1688 & de 1701, dont nous avons été les témoins, frapent davantage l'imagination, parce que les ennemis étoient en plus grand nombre, leurs efforts beaucoup plus puissans, & la guerre d'autant plus difficile, que personne n'ignore, du moins à l'égard de la derniére, que nous manquions de ce qui nous étoit le plus nécessaire pour la faire avantageusement. Les deux premiéres furent toujours heureuses & glorieuses à la nation: la derniére faillit à nous accabler par des infortunes presque continuelles; mais la fin fut plus honteuse à nos ennemis, que nos pertes & que nos malheurs ne nous l'avoient été.

Je ne sai si ces trois événemens du régne de Louis XIV. ont été bien remarqués, & autant qu'ils méritent de l'être, dans les éloges qui ont été faits de ce grand Roi, dont la plûpart ne sont dignes que d'un Pédant de Collége, ou d'un Régent de Rhétori-

torique flateur, qui s'attache bien moins aux faits, qui louent, qu'à de grands mots qui ne disent rien, & à des pensées surannées qui ne signifient guéres plus.

Il est certain que ce qui fait le plus bel endroit du régne de ce Prince, est le seul qui manque à la gloire des Romains, si ce n'étoit pas une plus grande gloire d'avoir sû échaper à ces sortes de guerres par une politique qui me paroît inspirée, & au-dessus de tout ce qu'on peut imaginer de sage, de prévoiant & de profond.

La premiére chose à quoi ils s'appliquérent le plus, fut de se comporter avec toute sorte de modération & de douceur envers leurs voisins & leurs Alliés, affectant dans toutes leurs démarches & dans leur conduite de ne reconnoître d'autre justice que celle qui tendoit au repos de tous, d'empêcher que les plus puissans n'attentassent sur les biens & la liberté des plus foibles, & de couvrir leur ambition par tous les moiens qui pouvoient la cacher aux esprits les plus pénétrans. Leur zéle pour la Réligion, & leur respect pour les Dieux, étoient extrêmes: & l'on peut avancer sans rien craindre de l'Inquisition, qu'ils étoient plus honnêtes gens que leurs Dieux. Jamais peuple ne fut plus dévotement superstitieux que celui-là; le Sénat n'étoit pas moins peuple à cet égard que les moindres artisans, & cela servoit merveilleusement au bien & à la prospérité de leurs affaires.

Je serois curieux de savoir s'il étoit établi en ce tems-là comme en celui-ci, du moins parmi les particuliers un peu éclairés, qu'on se défiât des dévots? Je pense que non: on va voir qu'on l'auroit dû, & que la dévotion des Romains contribua très-fort à l'agrandissement de leur République. Ne seroit-il pas mieux de dire, qu'elle fut le principal fondement sur lequel ils élevérent si haut leur puissance? Après cela qu'on dise qu'un peuple réligieux & d'un zéle ardent pour ses Dieux, & pour les superstitions les plus ridicules & les plus folles, n'est pas propre pour acquérir des Roiaumes, & former un Empire très-vaste, très-redoutable & très-absolu. Rome telle que je l'ai représentée, en vint à bout; & s'il vous plaît dans l'espace de cinquante-trois ans, c'est Polybe qui nous apprend cette merveille, si nous n'en connoissions une autre beaucoup plus grande & plus admirable dans la Rome nouvelle, qui n'a eu besoin pour s'élever au point où nous la voions, que d'une politique purement spirituelle, sans aucun secours des armes temporelles; au lieu que l'ancienne alloit à rien, si celles-ci n'eussent été jointes à l'autre, & accompagnées d'une politique encore plus efficace.

La bonne foi, l'équité, la justice & la sainteté du serment, étoient en telle recommandation dans le corps du Sénat, que ceux qui le composoient ne reconnoissoient rien de plus sacré & de plus inviolable. Ils regardoient au contraire comme infames & sacriléges les parjures, & les infracteurs des alliances les plus solemnelles. Les Ambassadeurs & les Députés des Puissances voisines, n'étoient imbus que de ces sortes de discours lorsqu'ils entroient dans le Sénat; c'étoit encore plus au dehors & parmi le peuple que l'on étoit de bonne foi. Un si beau langage, & certaines actions de justice & d'équité, qui ne le démentoient pas, leur acquit une si belle réputation dans le monde, qu'on se croioit trop heureux d'entrer dans l'alliance d'un peuple si vertueux, si juste & si équitable. Elle étoit telle cette réputation, que les Rois & les Républiques les plus éloignés de leur Empire, ne recherchoient rien tant que d'en être honoré: ce qui augmenta leur pouvoir, sans qu'il parût que cette politique étoit le plus puissant moien pour se servir des unes, & pour ruiner les autres. Voilà le véritable esprit des Romains, & la théorie de leur gouvernement.

La pratique en étoit encore plus belle, quoiqu'elle ne répondît pas à tous ces beaux discours que l'on entendoit dans le Sénat, & au culte réligieux & dévot que le peuple rendoit à ses Dieux. Je dis que la pratique étoit encore plus belle, parce qu'ils sûrent couvrir leurs injustices avec tant d'adresse, que les guerres qu'ils entreprenoient contre

leurs voisins paroissoient toujours fondées sur des raisons très-justes. Leurs Alliés & leurs ennemis mêmes ne pouvoient en disconvenir, parce qu'ils ne pénétrérent jamais dans le fond d'une politique si rusée & si profonde. Cette ignorance fut l'unique cause pour laquelle on ne vit jamais de ligues générales d'offensive & de défensive pour les détruire. Toujours attentifs à suivre le plan de leur politique, ils évitérent autant qu'il leur fut possible de rien faire qui pût choquer ou offenser leurs Alliés, & les Puissances contre lesquelles ils ne vouloient pas entrer en guerre, lorsqu'ils en vouloient à une seule.

Ce qu'il y a de bien remarquable, c'est que je ne vois nulle part dans l'Histoire, que dans ce nombre de guerres qu'ils ont entreprises depuis la premiére Punique, si l'on en excepte l'usurpation de la Sardaigne, il s'en trouve aucune qui les regarde personnellement. C'étoit toujours, au moins en apparence, pour soutenir la cause de quelqu'un de leurs Alliés, ou d'entre leurs Alliés qui entroient en guerre les uns contre les autres. Qu'on note bien ceci, on auroit dit à leurs allûres qu'ils cherchoient bien moins à opprimer leurs voisins & à s'agrandir, qu'à empêcher que les autres ne les opprimassent & ne leur ravissent leur liberté. Qui auroit jamais pû soupçonner qu'il y eût là un piége propre à surprendre les politiques les plus rafinés & les plus pénétrans? N'étoit-ce pas là un excellent moien pour empêcher que leurs Alliés n'ouvrissent les yeux, & qu'ils ne s'unissent tous ensemble pour leur faire la guerre, & pour les détruire? Non: personne ne remarqua, ni ne soupçonna même, que sous ce masque apparent du bien public & du repos de tout le monde, il y avoit une trahison très-dangereuse.

Il n'y eut, je pense, que les Rhodiens qui s'apperçûrent que cette conduite des Romains n'étoit pas tout à fait impénétrable. Il paroît qu'ils s'en défiérent, & longtems, puisqu'ils ne recherchérent leur alliance que lorsqu'ils sentirent que leur puissance s'étoit étendue & affermie bien loin au-delà d'eux, craignant avec raison qu'ils ne leur suscitassent quelque guerre par le moien de leurs Alliés, & qu'ils ne se joignissent ensemble pour les accabler.

Tout ce que je viens de dire de la conduite des Romains dans leur politique militaire, n'est pas le plus fin & le plus approfondi: on va voir quelque chose de plus admirable.

J'ai dit que leur plus grande attention fut toujours de se faire un grand nombre d'Alliés; ils la redoublérent, lorsqu'ils s'apperçûrent que l'excellence de leur discipline militaire, qui seule fut la cause de leurs perpétuelles victoires, les méneroit aussi loin qu'ils voudroient aller. De là naquit l'idée de la Monarchie universelle. Lorsqu'elle est appuiée sur un tel fondement, on peut très-raisonnablement s'assûrer d'y parvenir: il suffit de prendre ses mesures de loin, & de bien arranger ses piéces, pour les mouvoir à propos. Ils n'y manquérent pas: non seulement ils travaillérent à s'attirer un très-grand nombre d'Alliés parmi les plus puissans, & plus encore parmi les plus foibles, qui fournissent le plus des occasions de guerre; parce que ceux-ci n'attentent guéres sur les plus forts, & qu'on est toujours obligé de les défendre: mais ils portérent encore leur vûe bien loin au-delà des bornes de leur Empire, bien assûrés qu'avec des troupes aussi braves & aussi bien disciplinées que les leurs, ils étoient en état de conquérir toute la terre.

Une Puissance qui se mettroit aujourd'hui de semblables idées en tête, sur l'opinion de ses forces & de ses moiens, pourroit-elle espérer de les remplir en entier comme les Romains? Je ne le crois pas: ce dessein passeroit dans le monde pour une chimére toute pure; mais en seroit-ce une, si cette Puissance, bien fournie de lumiéres, & bien instruite de l'antiquité, s'avisoit, avant toutes choses, d'introduire dans ses troupes &

dans ses armées tout ce qu'on pourroit découvrir des loix militaires des Romains? Je pense que non: car il faut rapporter à ces loix tout ce que les Romains ont produit de merveilles: ce sont elles qui ont formé les grands Capitaines. Bien entendu qu'on accommoderoit ces loix à la maniére de nos armes, & au tems où nous vivons. Je dirois, aux mœurs de la nation qui rouleroit de si grandes pensées, si je n'étois bien persuadé que les mœurs dépendent des loix, des bonnes loix naissent les bonnes mœurs. Nous n'avons que faire de recourir aux éxemples anciens; les Moscovites, si misérables autrefois, & si redoutables aujourd'hui, sont une preuve bien démonstrative de ce que j'avance ici. Il n'y a point de nation, quelque corrompuë qu'elle soit, je dis plus, quelque lâche qu'on nous la représente, qui ne puisse devenir la plus brave & la plus redoutable du monde.

§. VI.

Motifs des différens Traités d'alliance que firent les Romains.

ON peut voir par tout ce que nous avons avancé dans ce paragrafe, comme dans les précédens, sur la politique des loix militaires des Romains, que l'idée de la Monarchie universelle n'étoit pas une illusion, une vision creuse & Platonique; mais une chose très-réelle & très-évidente. Ils ne pouvoient se tromper dans leurs espérances. Ils ne se trompérent point non plus, ils se virent les maîtres du monde en très-peu de tems, c'est-à-dire dès qu'ils pensérent à se rendre puissans sur mer: car sans cela toute leur politique ne leur eût servi de rien; ils n'eussent rien fait, ni pû rien entreprendre de grand ni de fort extraordinaire. Je ne sai même s'ils eussent pû se maintenir sur terre; & à l'égard des Puissances éloignées, je ne vois pas qu'aucune se fût fort empressée de rechercher leur alliance: que ceci nous serve d'un pensez-y-bien.

Longtems avant qu'ils passassent en Espagne, ceux de Marseille, comme gens qui voioient de loin, traitérent d'alliance & d'amitié avec les Romains, qui étoient déja tout établis dans la Ligurie. Ce voisinage les inquiétoit, ils craignoient qu'il ne leur prît envie d'attenter sur la Provence, dont ils étoient en partie les maîtres. Que savoient-ils si, sous le prétexte apparent de défendre quelque nouvel Allié, ils ne leur feroient pas la guerre, & ne s'empareroient pas des places qui seroient le plus à leur bienséance, & qui leur ouvriroient une route pour passer en Espagne, où les Carthaginois étoient entrés, & où ils avoient fait de grandes conquêtes? D'ailleurs les Marseillois avoient un très-grand besoin de s'appuier de leur puissance contre les Gaulois, peuple remuant & inquiet, qui les tenoit dans une crainte perpétuelle; ce qui produisit cette union fraternelle entre ces deux Républiques.

Les Sagontins imitérent les Marseillois. Comme ils étoient beaucoup plus éloignés de Rome que ceux-ci, ils s'étoient formés une idée infiniment plus grande de la vertu & de l'équité de ses Citoiens, qu'elle ne l'étoit en effet. Ils firent voir peu de tems après, à la honte des Romains, qu'ils étoient plus gens de bien qu'eux, plus grands dans leurs sentimens, & plus fidéles dans leur alliance. Ils se virent abandonnés dans leurs plus grandes infortunes, & contre la foi du traité. Annibal fit le siége de leur ville; ils la défendirent avec tant de courage & d'obstination pendant neuf mois qu'il fut devant, qu'on peut regarder ce siége comme un des plus mémorables de l'antiquité; & lorsque ces généreux habitans se virent réduits dans l'état du monde le plus déplorable, sans aucune espérance de secours, & au moment qu'ils touchoient à leur ruine, ils prirent la plus étrange de toutes les résolutions, qui fut de se brûler tous avec leur ville, plutôt que de se rendre & de se ranger du parti de leur vainqueur. Un évé-

nement si terrible, quoiqu'il ne soit pas sans éxemple dans l'Histoire, & particuliérement dans notre Auteur, frapa tout le monde, & le remplit d'indignation & de mépris contre les Romains, qui s'amusérent à de vaines négociations, & à des menaces contre Carthage, au lieu de marcher au secours de leurs Alliés. La destruction de cette ville fut le principe de la seconde guerre Punique, que Polybe appelle la guerre d'Annibal.

Cette guerre m'a toujours semblé juste & honnête de la part des Carthaginois: car il ne s'agit pas ici de justifier celle qui se fit contre Sagonte, mais seulement la seconde Punique, qui fit tant de honte au nom Romain, s'il n'y en a pas davantage dans l'abandon de leurs Alliés.

Il faut que je hazarde une pensée qui m'est venuë mille fois à l'esprit, au péril de passer pour un esprit paradoxe & singulier dans mes sentimens. Je panche fort à croire, que toutes les guerres sont également injustes, de quelque côté qu'on les envisage. On ne doit pas être plus surpris de mon opinion que de celle de Carnéades, qui soutenoit, sans qu'il fût possible de lui résister, qu'il n'y avoit point de justice. Les plus grandes vérités ne se refutent point. Sans avoir la moindre ombre de son éloquence, je prouverois tout aussi-bien mon opinion que toutes les guerres sont également injustes, qu'il prouvoit la sienne: car si on les éxamine avec soin, & si l'on est assez muni de patience pour les suivre à la trace, l'on en trouvera la source dans l'ambition, plutôt que dans le droit & dans l'équité: j'excepte pourtant celles qui nous déterminent à une défensive nécessaire contre les Conquérans les plus ambitieux, en prenant ce mot dans son sens propre & naturel, & non selon l'idée qu'y attache la flaterie. Sur ce pied-là un Conquérant n'est autre chose qu'un illustre scélérat, un brigand insigne; tels les Cyrus, les Aléxandres, les Attilas, les Cingis-Can, les Timurs-Bec, & les Romains eux-mêmes, sans leur rien refuser des éloges qu'ils ont mérités à très-juste titre par leurs vertus militaires, dont la plûpart se sont trouvés autant bien fournis qu'ils l'étoient de grands vices; on est forcé de les admirer par ces deux endroits, & je les admire. Mais qu'est-ce que cela conclut?

On entend dire qu'une compagnie de voleurs de grands chemins ne s'est pas seulement défenduë contre une troupe d'archers plus forts qu'elle, mais que ceux qui la composent ont été encore les chercher, qu'ils les ont battus & exterminés, & qu'ils ont tellement intimidé les autres, qu'ils n'osent plus paroître ni tenir la campagne. Voilà de hardis pendarts, diront quelques-uns, je le veux: mais ils ne pourront s'empêcher de louer leur courage & leur hardiesse. Si après cela on met des troupes à leur quête, & qu'elles ne soient pas mieux traitées que les archers; qu'on en envoie ensuite de cette défaite un plus grand nombre d'autres, & qu'elles éprouvent le même sort, on sera tout étonné. On s'informera curieusement quel est le chef de ces brigands, on admirera son esprit, son adresse & sa conduite: s'il continuë sur le même ton, que rien ne lui resiste, qu'il se soit enfin établi dans quelque bon poste, où il se fera très-bien fortifié, qu'il ait pris ensuite quelques villes, qui feront ensemble un petit Etat; la chose devenant sérieuse, il faudra y marcher en forces, & l'on se trouvera battu dans toutes les régles du métier: alors ce nom odieux de chef de bandits & de voleurs sera biffé de ses titres. On s'en formera une idée plus noble, il ne sera plus regardé que sur le pied d'un Capitaine très-brave, très-hardi & très-entendu: sa vertu lui attirera des partisans, ou du moins des admirateurs. S'est-il emparé de toute une Province, s'est-il formé une frontiére pour couvrir sa conquête? On trouve cette conduite fort sage & fort prudente, on voit bien qu'il a dessein sur les autres Provinces. En effet il n'en demeure pas là, il gagne une seconde bataille; le voilà bien-tôt aux portes d'une Capitale, ce chef de voleurs est regardé véritablement sur le pied d'un

d'un usurpateur ; mais il a cela de commun avec les plus grands Conquérans ; les Roiaumes & les Empires se sont-ils formés autrement , & sur un meilleur droit ? Que ce chef sorti du néant aille toujours le même train , & qu'il vienne enfin à détrôner son maître, alors ses actions passeront en titre d'exploits. Sur ce principe le trône appartiendroit au plus fort & au plus habile. Si la fortune peut consacrer les crimes de cette nature , sur ce pied-là ils deviendront des vertus , s'ils sont couronnés par des succès.

Jettez les yeux sur quelques Empereurs Romains, une bataille perduë & décisive les mettoit sur le pied d'usurpateurs de l'Empire, quoique le droit fût de leur côté: leurs concurrens, qui n'en avoient aucun , étoient alors regardés comme Souverains légitimes par Arrêt du Sénat.

On dira tout ce qu'on voudra , il n'y a qu'une très-petite distance entre ce chef de voleurs de grands chemins, & un Conquérant. Je dis plus, il ne s'en trouve aucune, sinon que celui-ci est à la tête d'une armée de scélérats très-déterminés, comme leur chef , qui leur donne l'éxemple , & que l'autre ne commande qu'un très-petit nombre de gens tout semblables. Que l'on se rappelle ici le compliment de certain Corsaire à Aléxandre le Grand, beaucoup plus Corsaire que lui.

Je ne connois aucun Conquérant qui ait fait la guerre sur la moindre apparence de raison justificative. Tous ceux qui se sont mêlés de ce métier-là , n'auroient-ils pas mieux fait, sans recourir aux subterfuges de leur rhétorique, d'avouër tout franchement qu'ils n'avoient autre régle de justice que le desir du bien d'autrui, que leur ambition, & que la gloire qui est attachée à la conquête des Roiaumes & des Empires, & à la ruine du genre humain. Ils eussent dû en user de meilleure foi , & n'avoir pour toute divise sur leurs étendarts & sur leurs drapeaux , que *Domini est terra , qui potest capere capiat*. Elle est connuë de tout le monde , & cependant jamais Conquérant ne s'en est servi ; car qui est-ce qui demeure court en raisons ou en prétextes bons ou mauvais de faire la guerre ? Cela ne s'est jamais vû.

Les Romais n'eurent garde de parer leurs drapeaux de cette devise, c'eût été renverser tout le fondement de leur politique , qu'ils eurent grand soin de couvrir du voile de l'équité & de la justice: car sans cela ils n'eussent rien fait. Je demanderois volontiers s'ils avoient plus de droit sur l'Espagne que les Carthaginois ? En avoient-ils plus sur la Gaule Narbonnoise ? D'où leur seroit-il venu ? Seroit-ce de la façon toute singuliére, peu s'en faut que je ne dise autrement, dont le Roiaume de Cypre passa aux Vénitiens comme de droit incontestable ? Seroit-ce par quelque Princesse Volce ou Arecomique, qui en qualité de fille de Romulus, eût épousé le Sénat ou la République en la personne de quelqu'un des Consuls ? Car c'est par un mariage de cette espéce qu'une Princesse de Cypre fit passer , comme je l'ai dit , ce Roiaume aux Vénitiens, sous le nom imaginaire qu'ils lui donnérent de fille de Saint Marc, & de femme postiche ou métaphysique du Doge Cornaro , chacun le sait ; sans l'avoir épousé au sens litteral ou selon la chair , mais seulement au sens mystique. Un mariage si singulier surprend sans doute moins que les épousailles annuelles du Doge avec la mer Adriatique. Revenons aux Romains.

Suite du Paragrafe précédent.

JE ne vois nulle part dans l'Histoire comment & par quels moiens les Romains passérent dans la seconde Narbonnoise, & dans le païs des Volces & des Arecomiques ; c'est-à-dire depuis le Rhône jusqu'en Roussillon, où ils fondérent des villes, des colonies & des chemins militaires jusqu'en Espagne. Ce païs renfermoit un peuple très-bel-

belliqueux : je crois qu'ils s'en firent des Alliés , & se les soumirent peu à peu par la douceur de leur joug , qui ne fut rude que lorsqu'ils n'en eurent plus rien à craindre.

Il est certain que cette conquête, depuis la Ligurie ou la Gaule chéveluë jusqu'aux Pirenées, se fit sans guerre & sans bruit. Il faut que cela soit ainsi, puisque les Historiens n'en parlent point. Suivons-les dans leurs démarches, les voilà maîtres d'une très-grande étenduë de païs, où ils n'avoient aucun droit. Leur puissance, ou la douceur de leur gouvernement, ou leur politique très-sage, qui permettoit aux peuples qui se soumettoient volontairement de se gouverner selon leurs loix ; tout cela joint ensemble se trouva du goût de ces peuples , qui ne craignant rien des attentats de leurs voisins, vivoient en repos sous l'alliance & la protection des Romains.

Cette politique & cette attention constante & continuelle de se faire des Alliés par tout où ils pouvoient porter leur vûe , est si admirable , si prévoiante , si sage & si prudente, que je ne puis m'empêcher d'y revenir sans cesse & perpétuellement. En effet il n'est pas difficile de comprendre quelle fut la source & le grand mobile de leur agrandissement. Qu'on ne me dise pas qu'ils parurent dans un tems favorable , & entre certaines circonstances, où cette politique occulte pouvoit être d'un grand effet, & qu'elle eût misérablement échoué dans un siécle aussi rafiné que le nôtre , où les arbres sont plus gros & les fruits plus beaux & de meilleur goût qu'ils ne l'étoient dans ces tems antiques. Ce seroit, je pense, mal raisonner, le tems change & s'enfuit, & avec lui les conjonctures ou les occasions , & ce qui peut être alors bon , sage, prudent & salutaire , est très-imprudent , très-mauvais & très-ruineux après, lorsque le tout s'est évanoui. Je lui donnerai telle durée que l'on voudra, dix ans : ajoutons-encore vingt, cent si l'on veut, & c'est beaucoup pour une chose si passagére ; mais que tout cela subsiste plusieurs centaines d'années, car il n'en faut pas moins compter que cinq cens, d'une conduite toujours uniforme & constamment suivie , sans qu'il paroisse que ces grands hommes s'en soient jamais éloignés ni écartés le moins du monde, pendant que la République étoit dans sa fleur; encore une fois, on ne sauroit attribuer au tems où l'on vit, à certaines circonstances, ou aux occasions, la cause de leur agrandissement, mais à la profondeur de leur politique qui les a fait naître, & qui produira toujours les mêmes & semblables effets en la suivant dans tous ses principes.

De toutes les alliances que les Romains contractérent avec leurs voisins, ou avec les Puissances les plus éloignées qui demandoient d'y entrer, je n'en vois aucune qui n'ait été cimentée d'une union & d'une amitié intimes & fraternelles, saintes & inviolables. La précaution étoit bonne; car si la Réligion du serment n'y étoit pas entrée, le fondement de leur alliance eût été peu solide. Sur ce pied-là les amis & les ennemis des Romains, comme ceux de leurs Alliés, étoient les amis & les ennemis de tous. Qui attaquoit l'un pouvoit s'assûrer de les avoir tous sur les bras, parce qu'ils prenoient ensemble les mêmes engagemens.

Nous avons déja expliqué la ruse & l'artifice, & les moiens indirects & occultes dont les Romains se servoient pour les mettre aux mains les uns contre les autres, pour opprimer peu à peu les uns par les autres. Ce qu'il y a de bien surprenant ; c'est que la ruine de l'ennemi de l'un satisfaisoit agréablement la vengeance de celui qui avoit eu d'abord du dessous, parce qu'il ne se retiroit jamais sur ses pertes; car les Romains, qui attendoient le moment qu'il alloit succomber, se déclaroient pour lui contre le plus puissant, qu'ils accabloient de leurs forces, & s'emparoient de ses Etats, ou d'une bonne partie, comme acquis injustement. Tout cela réussissoit merveilleusement, sans qu'on pût y trouver à dire ; parce que la guerre sembloit juste , & qu'on ne s'apperçût jamais que cette conduite cachoit une trahison manifeste.

La politique d'Artaxerxès étoit assez dans l'esprit de celle de Rome. *Il prenoit soin*, dit

dit Polyen, *de fomenter la guerre parmi les Grecs, mais il se déclaroit pour le parti le plus foible. Il affectoit d'égaler le vaincu au vainqueur : mais son véritable but étoit de ruiner les forces de ceux qui avoient l'avantage.* Cette politique étoit très-rusée, mais j'en connois une qui l'est encore plus : c'est celle de Philippe, pére d'Aléxandre le Grand. Le même Auteur nous l'apprend toute entiére, ce seroit dommage de la laisser là. Nous n'aurons garde. *Philippe voulant se rendre maître de la Thessalie*, dit-il, *ne fit point la guerre ouvertement aux Thessaliens ; mais il profita des divisions qui étoient entre ceux de Pelinne & de Pharsale, & entre ceux de Phére & de Larisse, qui se faisoient la guerre, & tout le païs partagé en factions, prenoit parti pour les uns ou pour les autres. Philippe donnoit secours à ceux qui lui en demandoient ; & lorsqu'il avoit vaincu, il ne détruisoit point ceux qui avoient eu du désavantage ; il ne les désarmoit point, il ne rasoit point leurs murailles ; en un mot il nourrissoit plutôt les divisions qu'il ne les appaisoit ; il protégeoit les plus foibles ; & détruisoit les plus puissans ; il étoit aimé des peuples, & favorisoit les Orateurs*, vrais artisans des divisions, & les boute-feux des Républiques : *ce fut par ces artifices, & non par les armes, que Philippe se rendit maître de la Thessalie.*

Les Romains rafinérent sur Philippe, & allérent infiniment plus loin : car ils ruinérent & soumirent les Grecs par les Grecs mêmes, sans qu'il parût qu'ils eussent jamais donné la moindre atteinte à la foi des traités ; & ce qui paroît sans doute bien singulier, c'est que dans toutes les guerres qu'ils ont entreprises, les troupes de leurs Alliés composoient les deux tiers de leurs forces, & quelquefois même les trois quarts, tant en cavalerie qu'en infanterie, sans que ces troupes fussent à charge à la République, chacun les paiant & les entretenant de ses propres deniers. C'étoit la clause ordinaire des traités conclus entre leurs Alliés ; on les trouve par tout dans mon Auteur & dans Tite-Live, & dans presque tous les Historiens qui ont écrit des guerres des Romains. Les Grecs eux-mêmes ont mis en jeu cette machine de politique. Qu'on lise Thucydide, on verra qu'ils n'y étoient pas moins grands maîtres que les premiers. Qui doute que ceux-ci n'aient tout emprunté d'eux ?

Qui n'admirera cette conduite des Romains ! Quel Etat aujourd'hui qui se gouverne par une politique si rusée & si profonde, & qui fasse la guerre aux dépens de ses voisins, qu'il soumette les uns par les autres sans qu'il y mette du sien, ou qu'il n'y mette que fort peu de chose ? Peut-on être étonné, après cela, qu'ils aient pû s'agrandir & s'élever si prodigieusement en un espace si court que celui de cinquante-trois ans ? Pour moi je ne vois pas qu'il y ait là un si grand sujet de surprise & d'étonnement.

Ces habiles Politiques voiant que leurs affaires prenoient le train auquel ils devoient raisonnablement s'attendre, Carthage soumise, ou du moins très-humiliée & très-abaissée, pensérent à la conquête de l'Asie en vrais Conquérans, on sait ce que cela veut dire. L'entreprise n'étoit pas aisée, s'ils ne commençoient par les Grecs. La Gréce étoit un composé de plusieurs petits Etats ou villes libres, qui vivoient chacune selon ses loix : mais si mal d'accord ensemble, si divisées, si hargneuses & si ennemies les unes des autres, chacune cherchant à s'agrandir & à empiéter sur son voisin, que toute l'Histoire Gréque n'est qu'un tissu de guerres intestines, de désunion, de brouilleries les unes envers les autres. Mais comme ce peuple étoit très-brave & très-aguerri, & que leurs loix militaires & leur tactique étoient admirables, il étoit difficile qu'il ne se trouvât pas parmi des Officiers expérimentés & des Capitaines habiles & capables de les bien conduire : car il est certain que Rome n'en a jamais formé de si grands dans les armes. Les Romains virent bien qu'ils n'en viendroient jamais à bout, s'ils ne cherchoient l'occasion de les entretenir dans leurs divisions, & d'attaquer les uns, tandis

que ceux-ci seroient aux mains avec les autres, & de se ranger du côté des plus foibles en s'alliant avec eux : cela arriva en effet. Leurs quérelles perpétuelles firent que les Etoliens appellérent les Romains à leur secours. Les voilà dans la Gréce après l'abaissement & l'humiliation de Carthage. Philippe, fils d'Antigonus, fut la source de tous les malheurs des Grecs comme du sien propre, & de la ruine du Roiaume de Macédoine. Les Grecs eussent dû oublier tous les maux qu'il leur avoit fait souffrir, & ne point l'abandonner dans sa guerre contre les Romains, puisque la perte de leur liberté dépendoit de la ruine de Philippe. Ils devoient donc se liguer avec lui, ou du moins avec Persée, après avoir vû succomber son pére. Quelle lourderie pour des gens si fins !

Ce fut sous le régne de Philippe, pére d'Aléxandre, que les Macédoniens, qui avoient fait une très-petite figure dans le monde, commencérent à s'élever & à devenir formidables à tous leurs voisins : ce dernier Philippe jetta les fondemens de la ruine de cette Monarchie ; ce Prince le plus ambitieux & le plus dangereux artisan de ligues & de guerres que la Gréce ait jamais produit, se vit accablé de la puissance Romaine jointe à celle des Grecs, dont la plûpart s'étoient unis aux Romains contre lui : il fut défait dans une grande bataille.

Après cela Rome n'eut plus qu'un pas à faire pour entrer dans l'Asie : car par cette victoire les Grecs se trouvoient comme vaincus, & soumis aux Romains sous le nom d'Alliés. Ils s'imaginérent bien qu'il s'en trouveroit quelques-uns qui appelleroient Antiochus à leur secours, dont les forces étoient très-redoutables ; mais comme ces adroits politiques voioient de loin, ils usérent de tous les artifices imaginables pour lui susciter des affaires, & faire diversion de ses forces, par les alliances qu'ils s'étoient formées en Asie, ils s'etoient fait déclarer tuteurs du jeune Ptolomée Roi d'Egypte ; ils s'étoient encore unis avec quelques autres Puissances très-capables d'embarasser Antiochus. On voit un traité conclu entre les Romains & les Juifs, qui avoient recherché leur alliance contre Démétrius. On va voir par ce traité combien leurs vûës & leurs précautions étoient étenduës. Je le trouve dans le premier Livre des Macchabées. On ne sera pas fâché de voir en entier ce traité d'alliance : car tout ce Chapitre qui mériteroit d'être transcrit, nous fournit une idée magnifique & presque complette de la République Romaine avant la troisiéme guerre Punique, qui est le tems où elle se trouvoit dans toute sa fleur sans aucune flétrissure, au moins en apparence.

Judas Macchabée & le peuple Juif accablés de la puissance de Démétrius, envoiérent des Ambassadeurs aux Romains, „ pour faire alliance avec vous, *dit l'Ecriture*, cette proposition leur plut. Et voici le récit qu'ils firent graver sur des tables d'airain, & qu'ils envoiérent à Jérusalem, afin qu'il y demeurât comme un monument de la paix, & de l'alliance qu'ils avoient faite avec les Juifs.

„ Que les Romains & le peuple Juif soient comblés de biens à jamais sur mer & sur terre, & que l'épée & l'ennemi s'écartent loin d'eux.

„ S'il survient une guerre aux Romains, ou à leurs Alliés dans toute l'étenduë de leur domination,

„ Les Juifs les assisteront avec une pleine volonté, selon que le tems le leur permettra.

„ Sans que les Romains donnent & fournissent aux gens de guerre ni bled, ni armes, ni argent, ni vaisseaux : car c'est ainsi qu'il a plû aux Romains, *& ces soldats Juifs* leur obéiront sans rien recevoir d'eux.

„ Et de même s'il survient une guerre au peuple Juif, les Romains les assisteront de bonne foi, selon que le tems le leur permettra.

„ Et les Juifs ne fourniront point à ceux que l'on envoira à leur secours, ni bled,

„ ni

„ ni armes, ni argent, ni vaisseaux; car c'est ainsi qu'il a plû aux Romains, & ils
„ leur obéiront sincérement.

„ C'est là l'accord que les Romains font avec les Juifs.

„ Que si à l'avenir les uns & les autres veulent ôter ou ajouter quelque chose à ce
„ qui est écrit ici, ils le pourront faire de concert; & tout ce qui en sera ôté, ou
„ ajouté, demeurera ferme & stable.

„ Et pour ce qui est des maux que le Roi Démétrius a faits au peuple Juif, nous
„ lui en avons écrit en ces termes: pourquoi avez-vous accablé d'un joug si pesant
„ les Juifs, qui sont nos amis & nos Alliés?

„ *Sachez donc que s'ils* reviennent se plaindre à nous de nouveau, nous leur ferons
„ toute sorte de justice, & nous vous attaquerons par mer par terre.

De la maniére dont ce traité est conçu, comme tous les autres qu'ils faisoient avec leurs Alliés, ils se déclaroient ennemis de leurs ennemis, & amis de leurs amis; de sorte que leurs guerres paroissoient toujours justes & honnêtes. La lettre qu'ils écrivirent à Antiochus Soter, marque des gens qui ont une très-grande envie de lui déclarer la guerre; ce qui produisit cette alliance entre les Juifs & les Romains: car c'étoit à peu près dans le tems qu'ils projettérent de passer en Asie.

Il auroit été à souhaiter pour les hommes d'Etat, que Grotius eût un peu plus approfondi la politique militaire des Romains. Je suis persuadé qu'il eût reconnu l'injustice de presque toutes leurs guerres, quoiqu'elles parussent très-justes en apparence, comme je l'ai déja dit plusieurs fois. Cet Auteur célébre eût pû hardiment décider cette question, j'ose presque assûrer qu'il eût été de mon opinion. Sans vouloir agir en maître, & sans sortir des bornes étroites où je me trouve sur certaines matiéres, il me semble que je puis me hazarder de décider sur une vérité si palpable que celle-ci, & que personne n'a ce me semble remarquée: si on me demandoit des exemples de l'injustice des guerres des Romains, nous ne finirions pas sitôt. Nous nous bornerons à quelques-uns qui n'ont pas échapé aux Auteurs qui en ont écrit.

La guerre contre les Illyriens avoit-elle une cause bien légitime? On m'alléguera peut-être l'injure faite à leurs Ambassadeurs. Mais on m'avouëra qu'elle ne l'étoit pas avant l'assassinat de l'un d'eux. Celle contre Philippe de Macédoine étoit-elle mieux fondée? Zonaras nous apprendra qu'elle étoit contre toute sorte de droit, d'équité & de justice; l'oppression des Grecs Alliés des Romains, étoit le prétexte, mais le véritable motif fut la conquête de la Macédoine. Il falloit affoiblir ce Prince, & l'obliger bon gré malgré de recevoir la paix sous des conditions très-desavantageuses, qui l'obligeassent à céder ce qu'il avoit de places fortes, & dont la perte laissoit son Roiaume tout à découvert. Car ce ne fut qu'ensuite de cette paix, & après la défaite de Persée, qu'ils se rendirent maîtres de la Macédoine, & peu à peu de la Gréce, qui ne se conserva pas longtems libre.

Le même Zonaras prétend que la guerre des Romains contre Lysimaque, n'étoit pas mieux fondée que celle contre Philippe. Celle contre Antiochus, si on remonte jusqu'à sa source, eut la même cause que l'autre contre Philippe; & comme une guerre améne l'autre, de celle-ci naquit la guerre contre les Etoliens, qui ne fut pas moins injuste. Selon le droit des gens la dénonciation étoit nécessaire; ils les attaquérent pourtant, & répondirent à ceux qui y trouvoient à redire, que *les Etoliens s'étoient eux-mêmes déclaré la guerre*, parce qu'ils s'étoient joints ouvertement à Antiochus. Je veux que cette guerre des Romains fût fondée sur des raisons justificatives à l'égard des Etoliens, qui étoient de tous les peuples de la Gréce les plus méchans & les plus injustes: mais il me semble qu'il y a peu de justice dans cette rogation contre Antiochus, *qu'ils vouloient & ordonnoient que l'on fît la guerre au Roi Antiochus, & à ceux qui*

qui avoient suivi son parti. Ce qui fut même observé dans le décret contre le Roi Persée. En rigueur ce décret, au moins il me le semble ainsi, ne prouve pas la justice de la guerre contre les Alliés de Persée & d'Antiochus, puisqu'ils étoient obligés en vertu de l'alliance de fournir chacun leur contingent. Il n'y avoit rien là qui dût porter les Romains à leur déclarer la guerre. Si celle d'Antiochus eût été la leur propre, & non pas celle de leurs Alliés, & qu'ils eussent déclaré que tous ceux qui l'assisteroient de leurs forces, seroient traités en ennemis, il y auroit eu du moins quelque apparence de droit, ou de raison justificative; mais on ne voit rien de tout cela dans la déclaration de leurs guerres.

La France ne regarda jamais comme ennemis, ou du moins n'usa-t-elle jamais d'aucun acte d'hostilité contre les Puissances dont les troupes servoient dans les armées des Anglois & des Hollandois, qui les avoient prises à leur solde. Si nous avions eu le dessus, & que la fortune nous eût été favorable en tout, n'eût-on pas trouvé fort étrange que nous fussions tombés sur les Danois, sur le Roi de Pologne, comme Duc de Saxe, sur quelques Princes d'Allemagne, & sur les Suisses mêmes, dont les drapeaux, comme ceux des autres, brilloient dans les armées des Princes Alliés contre nous? Encore une fois, on eût trouvé cela fort étrange. Les Gallo-Grecs, ou les Galates, étoient dans l'armée d'Antiochus comme les Danois, les Saxons & les Suisses dans celles des Anglois, des Hollandois, & de l'Empereur lui-même. Pour moi je panche fort à croire, que les Romains n'avoient aucune raison légitime d'enveloper dans la même ruine Antiochus & ses Alliés.

Caton fut d'avis de livrer César aux Allemans, parce qu'il leur avoit fait la guerre sans aucune forme de justice; mais chacun sait qu'il aimoit beaucoup moins César que les Gaulois & les Allemans. Ce Caton, si sévére dans sa morale, se relâchoit très-fort quelquefois; il ne ressembloit pas mal à l'autre qui conseilla la troisiéme guerre Punique, qui fut de toutes les guerres des Romains la plus inique & la plus criante, un vrai brigandage. Cette guerre de César, contre laquelle Caton & le Sénat se recriérent si fort, jusqu'à proposer, comme je viens de le dire, de le livrer aux Allemans, étoit-elle plus mal fondée que toutes les autres des Romains? N'étoit-ce pas à l'occasion de ceux d'Autun & des autres Alliés de la République qu'il entreprit cette guerre pour les délivrer de l'oppression d'Arioviste? Voions si cette guerre étoit si injuste que Caton le prétend, César nous l'apprendra.

Dans l'entretien qu'eut avec lui Divitiac, qui portoit la parole pour tous les autres Alliés des Romains, il lui répresénta qu'*il y avoit deux factions parmi les Celtes, dont les Auvergnacs étoient chefs de l'une, & de l'autre ceux d'Autun. Qu'après avoir disputé longtems la Principauté avec les armes, à la fin les premiers, aidés de ceux de la Franche-Comté, avoient imploré le secours des Allemans. Qu'ils avoient donc passé le Rhin au nombre de quinze mille; mais qu'aiant reconnu la bonté du païs, ils y étoient accourus en foule, & qu'ils étoient bien maintenant six-vingt mille. Que ceux d'Autun & leurs Alliés avoient perdu en deux batailles toute leur cavalerie, leur noblesse & leur Sénat; de sorte qu'ils avoient été contraints de donner en ôtage ceux de la Franche-Comté, avec serment de ne les redemander jamais, & de n'implorer jamais le secours du Peuple Romain, pour se soustraire à leur domination.*

Caton & le Sénat avoient-ils bonne grace d'accabler César de tant de reproches, sans prendre garde qu'ils en étoient eux-mêmes très-dignes? N'avoient-ils pas envoié César dans les Gaules? Etoit-ce pour autre dessein que pour en faire la conquête, sous le prétexte de secourir leurs Alliés, puisque ceux d'Autun avoient plusieurs fois envoié à Rome pour se plaindre de l'invasion des Allemans dans les Gaules, qui avoient passé le Rhin en si grand nombre, & qui s'y établissoient peu à peu, qu'ils avoient déja soumis

mis une partie du païs en deçà de ce fleuve, chassé les anciens habitans de leurs villes & de leurs héritages, & pris des ôtages des peuples voisins, après les avoir vaincus & soumis à leur puissance, de libres qu'ils étoient auparavant? Les Romains prirent ce prétexte pour entrer dans les Gaules. César ne pouvoit rien faire s'il ne renvoioit de tels ennemis d'où ils étoient venus. Les ordres du Sénat n'étoient-ils pas de secourir les Alliés de la République contre les attentats de leurs voisins? César fait-il autre chose que d'éxécuter ce qui lui est ordonné? Ce qu'il y a de bien étrange, c'est de voir tout le monde soulevé contre l'auteur de la guerre contre Arioviste, qu'on traite d'injuste, pendant qu'on ne trouve rien à redire dans celle qu'il entreprend contre les autres peuples des Gaules, sur les Etats desquels les Romains n'avoient reçû aucune injure, non plus que leurs Alliés. C'est cette guerre, & non celle contre Arioviste, sur laquelle Caton, le plus hargneux de tous les Romains, eût dû crier de toutes ses forces, & demander qu'il fût livré aux Gaulois plutôt qu'aux Allemans, qui s'étoient injustement emparés des Provinces voisines du Rhin; car dans le tems que César les attaqua, ils se préparoient à passer plus avant dans les Gaules, & à y pénétrer par la Franche-Comté. De toutes les guerres des Romains, je n'en vois point de plus juste & de plus honnête, quoique Grotius soit d'un tout autre sentiment, comme tous les autres qui ont écrit de la justice des guerres des Romains: car il y en a bien peu qu'ils traitent d'injustes, tant ils sont aveugles & prévenus en leur faveur.

Si nous nous engagions à prouver par des éxemples l'injustice des guerres des Romains, nous aurions trop à faire; outre que ce n'est pas ici le lieu, du moins à l'égard de la seconde & de la troisiéme Punique, & de toutes les autres que notre Auteur rapporte, qui n'ont eu d'autres principes & d'autres prétextes que celles de leurs Alliés, qu'ils faisoient naître eux-mêmes. Cette politique admirable, qui n'étoit dans le fond qu'une trahison manifeste, est très-digne de nos éloges, & d'être imitée des Princes ambitieux & guerriers, qui se trouvent fournis d'une milice bien entretenuë & bien disciplinée; on va loin avec cela. Les Romains en sont un bel éxemple. Je les admire en tout: car enfin le crime dont on les accuse, de s'être fraié le chemin à la Monarchie universelle par tant de guerres injustes, par tant de sang répandu, dont ils inondérent presque toutes les parties de la terre, sans mettre aucune borne à leur ambition, & au désir d'étendre leurs conquêtes, & de s'élever sur les ruines & les débris de tant de peuples vaincus; ce crime, dis-je, peut fournir une très-ample matiére au juste éloge d'un Prince qui entreprendra un semblable dessein avec les moiens & les mesures nécessaires pour y parvenir, c'est-à-dire les mêmes que les Romains ont prises pour aller à leur but.

Les Puissances de l'antiquité, particuliérement celles de la Gréce, furent toujours entêtées de ce vaste & chimérique projet d'agrandissement & de conquêtes. Philippe, Roi de Macédoine, fut le premier qui se mit en tête le projet de la Monarchie universelle. Il en jetta les premiers fondemens, & Aléxandre le Grand, qui lui succéda, éleva furieusement dessus par la conquête du plus grand Empire du monde. On ne sait s'il eût été aussi heureux en Europe & en Afrique, qu'il le fut en Asie. Ses conquêtes, qu'on fait sonner si haut, ne sont pas si grandes que la renommée le publie, puisqu'il y a des Conquérans dans les dix & onziéme siécles, & même après, qui ont poussé beaucoup plus loin que ce guerrier célébre, contre des ennemis plus braves & plus aguerris que les anciens Perses, & qui ont remporté un plus grand nombre de victoires, & fait des siéges, où ils ont trouvé infiniment plus d'obstacles, de résistance & de capacité dans la défense, qu'Aléxandre n'en rencontra jamais dans les plus mémorables des siens, qui ne sont pas

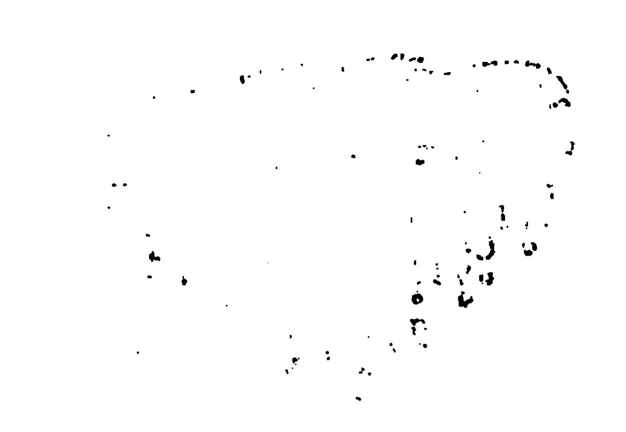
pas en fort grand nombre. Pour revenir aux Grecs, moins profonds politiques que les Romains, sans être moins braves, moins aguerris & moins bien disciplinés, ils se crurent tous en état d'imiter Aléxandre: je pardonne aux Athéniens cet entêtement chimérique, mais on ne peut s'empêcher de rire en voiant toutes ces petites Républiques piquées par-ci par-là dans le Péloponése, toutes attaquées de la maladie épidémique de conquêtes & d'agrandissement.

Les Modernes n'ont pas été éxemts de cette maladie. La Maison d'Autriche jetta les fondemens de la Monarchie universelle sous Ferdinand, Charles-Quint s'en coeffa très-bien. Philippe II. qui vint après sans être guerrier, se la mit très-fortement dans l'esprit, & s'imagina que ce que son pére n'avoit pû faire avec le tranchant de l'épée, il en viendroit à bout avec des paroles, c'est-à-dire par le moien de l'intrigue & des maximes de Machiavel sans sortir de son cabinet, sinon pour aller de Madrid à l'Escurial & de l'Escurial à Madrid; quelle vision! Aussi reconnut-il qu'il en étoit une très-réelle. On l'admire pourtant, je n'en vois pas le sujet. Un Historien qui a si bien imité Tacite, & bien répandu d'affreuses vérités dans son Histoire, dit *que Philippe déploroit l'épuisement de sa Monarchie. Il voioit avec regret que la conquête du Portugal étoit le seul fruit qu'il eût recueilli de ce nombre surprenant de millions dépensés, & de ces torrens de sang répandu, dont il inonda presque toute l'Europe;* quel avantage ses successeurs tirérent-ils encore de la conquête du Roiaume de Portugal?

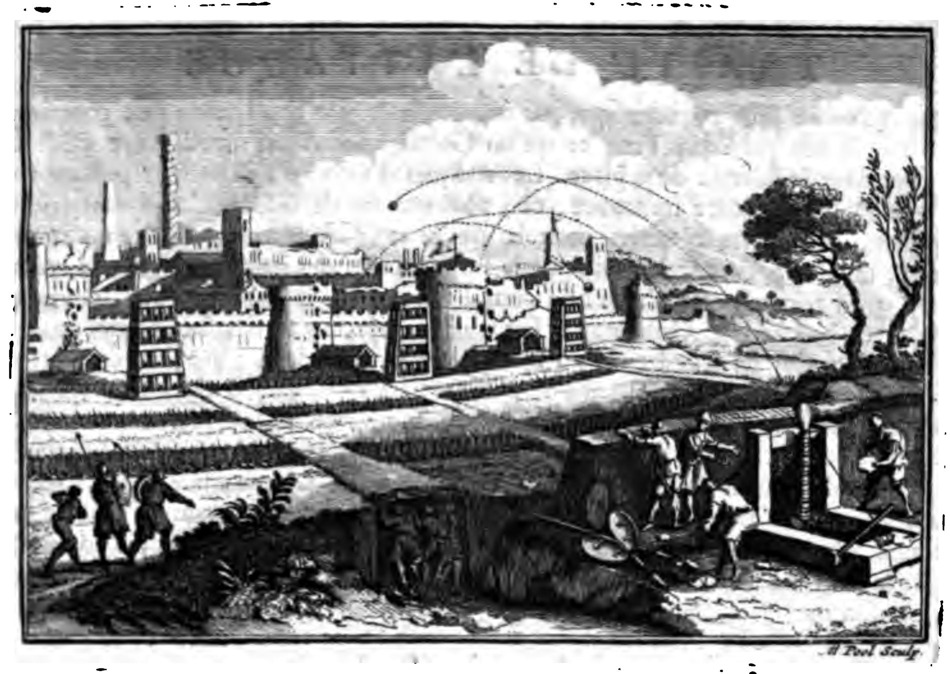
On accuse Louïs XIV. d'avoir aspiré comme les autres à la Monarchie universelle; & moi je l'en louë. Celui-là eût réussi infailliblement, s'il eût toujours eu à la tête de ses armées de ces hommes, qui semblent nés pour être tout ensemble la terreur & l'admiration de la terre. Avec ce secours, qu'un Louvois lui eût pû toujours fournir, il eût sans difficulté fait la conquête de toute l'Europe. Il me seroit très-aisé de le prouver; mais comme cette matiére n'est pas de notre sujet, & qu'elle nous méneroit où nous ne voulons pas aller, nous nous en abstiendrons pour cette fois.

Il n'y a point de dessein, quelque grand & quelque vaste qu'il puisse être, auquel un grand Capitaine ne puisse aspirer. Charles XII. Roi de Suéde, n'en eut jamais de petits & peu dignes de son courage. La bataille de Pultowa les fit évanouir très-promtement, tout dépendoit de la ruine du Czar: car s'il eût pû le détrôner & se mettre en sa place, où ne seroit-il pas allé? Il avoit la conquête de l'Asie en vûe, mais il falloit auparavant chasser le Turc de l'Europe. Cette entreprise étoit-elle bien difficile, avec une armée aussi brave & aussi bien disciplinée que l'étoit la sienne? Je ne sai à quel dessein il s'étudioit à la former: mais je connois plusieurs Officiers Suédois qu'il avoit envoié voiager en plusieurs endroits de l'Asie, jusqu'en Egypte, pour reconnoître le païs. C'est tout ce que j'en sai, & ceux de qui je l'ai appris ne me démentiroient pas si je les nommois.

La vertu d'un particulier, dit-on, est de conserver son bien, & celle d'un Prince de conquérir celui d'autrui. Cette morale paroîtra sans doute très-relâchée, j'en connois de pire. Il n'y a point d'Empire, point de Roiaume, point de République, dont le païs qu'elle posséde n'ait été usurpé sur les autres. Ceux-ci qui en ont été dépossédés, n'y avoient pas plus de droit que leur vainqueur. La prescription ne fait rien, quelque longue qu'elle puisse être. On est toujours en droit de réclamer contre une possession mal acquise, tout est usurpation. Sur ce pied-là toute guerre seroit juste: le païs n'est pas plus à vous qu'à moi, il est donc au plus fort & au plus brave. Diogéne disoit que tout appartient aux sages & aux hommes de grande vertu & de courage, parce que tout appartient aux Dieux, & qu'entre amis tout est commun.



TRAITÉ DE L'ATTAQUE ET DE LA DÉFENSE DES PLACES DES ANCIENS.



TRAITÉ DE L'ATTAQUE ET DE LA DEFENSE DES PLACES DES ANCIENS.

PREMIERE PARTIE.

DE L'ATTAQUE.

ARTICLE I.

Il y a moins d'art & de science dans l'attaque que dans la défense des places.



LE siége de Lilybée est le chef-d'œuvre de l'intelligence, de la conduite, du courage & de la patience des deux nations qui se disputérent si longtems & si opiniâtrément l'Empire. C'est dans ce siége célébre où l'on vit pratiquer dans les deux partis ce que l'attaque & la défense ont de plus fin, de plus rusé, de plus hardi & de plus profond. La premiére est aisée à acquérir, l'expérience de quelques siéges suffit presque ; mais l'autre est incomparablement plus étenduë, elle roule sur des principes plus profonds & sur des talens plus parti-

 culiers,

Nous donnerons les Plans, les Figures & le principe du mouvement de toutes ces Machines, que nous accompagnerons d'un grand nombre d'Estampes des siéges les plus mémorables des Anciens, l'investiture des places, leurs lignes de circonvallation & de contrevallation, leurs places d'armes, leurs approches blindées, ou par tranchées du camp au corps de la place, leurs batteries de jet & de beliers, leurs galeries souterraines, leur méthode dans les sappes, la décente ou le comblement, & le passage du fossé, leurs logemens dans le fossé & sur les bréches; enfin les différens principes de pratique dans l'art d'attaquer & de se défendre dans les siéges réglés & de vive force comme dans les autres.

Cette matiére est sans doute digne de l'attention des habiles gens, nous y avons mis toute la nôtre: car il faut convenir qu'elle n'est pas sans difficulté. Aussi laissons-nous au Lecteur à juger combien cette entreprise nous a coûté de peines, de soins, de recherches & de dépense, si l'on peut mettre au rang des choses qui coûtent, ce qui plaît, ce qui nous attache, & que la gloire suit, si l'on a rencontré juste.

Un Ecrivain, qui s'attend avec quelque apparence à cette gloire & à cette couronne, qui l'envisage & qui la voit comme suspenduë au dessus de sa tête, & prête à lui être accordée à la fin de la cariére, travaille avec plus de soin & d'ardeur; cette ardeur, loin de s'éteindre à la vûe des difficultés, a toujours augmenté en nous, parce que nous avons, à ce qu'il nous semble, plus de raison d'espérer qu'un autre qui entreprendra d'écrire sur le même sujet. Au moins nous avons tâché de conduire nos Lecteurs à travers de nouvelles terres & de païsages tout nouveaux. On a parsemé cet ouvrage d'un grand nombre de Figures. Sans ce secours on auroit beaucoup de peine à bien comprendre, par une simple narration, ou même par une éxacte description, une infinité de choses qui ont besoin d'être accompagnées de Plans & de Figures; nous ne nous contentons pas de cela, nous tâchons encore d'éclaircir les sujets qui nous paroissent les plus importans par des raisons & par des faits, & que nous étaions encore de l'autorité des Auteurs les plus respectables, ce qui nous a semblé infiniment plus utile que les meilleurs raisonnemens.

culiers, qu'on ne peut acquérir que par une étude & une application peu commune.

On voit à peu près dans l'une ce qu'un Gouverneur d'une intelligence médiocre peut faire dans la défense de sa place. Les attaques d'aujourd'hui ne sont presque fondées que sur l'expérience imitatoire, non plus que les défenses. L'assiégeant fait ses approches, établit ses batteries pour battre & raser les défenses, insulte un chemin couvert, ou l'emporte par le moien de la sappe, ouvre des galeries jusqu'à la contrescarpe, qu'il renverse, ou s'attache à combler le fossé ; il passe de là aux ouvrages, qu'il bat en bréche, le Gouverneur fait quelques petites sorties sans beaucoup d'effet, sinon au plus de retarder de quelques jours la perte de la place, on emporte enfin les dehors, rarement y soutient-on l'assaut ; on s'y loge, on bat le corps de la place, on comble le fossé: l'ouvrage achevé, disons mieux, ou presque achevé, le Gouverneur capitule & se rend, & souvent prisonnier de guerre. C'est la méthode d'aujourd'hui, tout le sérieux d'une défense se fait aux dehors, sans qu'il s'y passe aucune action considérable. Il n'est pas besoin d'un génie fort sublime, & d'un courage au dessus du commun dans ces sortes d'attaques & de défenses, l'homme du monde le plus médiocre & le plus terre-à-terre en fera bien tout autant.

La raison pour laquelle nous voions si peu d'attaques & de défenses savantes tout en même tems, c'est qu'une résistance intelligente ne sauroit se faire connoître, ni se pratiquer que dans une attaque égale en capacité. Une place mal attaquée, soit par l'ignorance des Chefs ou par le peu de vigueur des troupes, durera longtems, & finira par la levée du siége, avec une expérience médiocre de la part de celui qui la défend. La valeur seule de sa garnison fera tout le mérite d'un siége dans l'esprit de la multitude; mais les Connoisseurs, qui éxaminent de plus près les choses & dans leurs circonstances, en jugent tout autrement.

On trouve dans les Romains, comme dans les Carthaginois, tout ce que ces deux parties du métier ont de grand & d'achevé, car ce qui illustre une défense n'est pas tant la longueur, ou l'abandon d'un siége, que la conduite & les moiens dont on s'est servi pour emporter la place attaquée, c'est ce qui en fait tout le mérite si elle est prise; ou la honte, si l'assiégeant se voit contraint de quitter partie.

On voit tous les jours des faiseurs de siéges, & des preneurs de villes avec les talens acquis pour n'en prendre aucune ; ils emploient trois ou quatre mois où un habile homme n'en emploie qu'un, & celui qui se défend, qui pourroit résister six mois contre une attaque sans art, ne se soutient qu'un mois ou six semaines. S'il passe au-delà c'est un Imilcon, c'est un Héros dans l'opinion de la populace; & cependant les assiégeans, comme les assiégés, soit qu'ils réussissent, ou qu'ils échouënt, ne passent pas pour cela pour fort habiles, & ne le sont pas en effet.

Démétrius, qu'on appelloit le preneur de villes, n'en assiégea jamais qu'il ne s'en rendît le maître. Il fut longtems sans trouver un homme capable de lui tenir tête. Le siége de Rhodes, comparable à celui de Lilybée, dans presque toutes ses circonstances, lui fit trouver cet homme, qui plus habile & plus éclairé que lui, mit à bout ce grand Maître de l'art, qui n'oublia pourtant rien de tout ce que son esprit, vif & fécond en expédiens & en ressources, put lui suggérer pour réussir dans une entreprise si célébre. Ruses, travaux, machines nouvelles & extraordinaires d'un esprit inventif & profond, tout céda à une intelligence plus grande & plus étenduë. Ce grand Capitaine fut enfin forcé de lever honteusement le siége: je dis honteusement, car on ne sauve jamais sa réputation par un traité, lorsqu'une nécessité amenée par la ruine prochaine d'un projet nous y force.

Ce n'est pas tant l'attaque que je considére que la défense, parce que celle-ci est plus profonde & plus savante, quoique d'ailleurs nous sachions fort bien qu'une défense

fenſe n'eſt belle & glorieuſe qu'autant qu'elle répond au merveilleux de l'attaque. Il eſt de cela comme des batailles rangées, dont la célébrité dépend de l'intelligence des deux Chefs & de l'excellence de leurs ordres.

J'eſtime les Romains dans leur hardieſſe, dans leur conduite, dans la grandeur de leurs travaux, & dans tout ce qui reléve une entrepriſe auſſi grande que celle de Lilybée; mais nous ne ſaurions nous empêcher d'admirer le courage, la patience, la prévoiance, l'habileté & la ſageſſe d'Imilcon, qui défendit cette place, & qui fit échouer tout ce que l'art a de plus redoutable par l'oppoſition d'un plus grand, & par cette réſolution déterminée de périr ou de vaincre. Il y a toujours de la honte à céder un dépôt à tout autre qu'à celui qui nous l'a confié, ſans avoir auparavant tenté tous les efforts, & éprouvé tous les maux & tous les périls qui naiſſent des grandes extrémités, & épuiſé toutes les reſſources du courage & de l'intelligence. Imilcon en vit le bout, il ne déſeſpéra pourtant de rien.

Les Romains avoient pouſſé leurs travaux juſques dans la ville, où les aſſiégés s'étoient retranchés; il jugea bien que les chicanes d'un bout de terrain qui lui reſtoit, ne ſerviroient qu'à prolonger le ſiége de quelques jours. Dans les périls preſſans on a recours aux remédes extrêmes plutôt qu'aux palliatifs; il n'en vit point d'autre que de faire une ſortie générale, & de tomber ſur les travaux des Romains; il fit des efforts ſurprenans ſans aucun ſuccès. Le voilà réduit aux abois, diſoit-on peut-être, c'eſt le dernier ſoupir de la place, elle n'a plus qu'un bout de vie, mais une criſe la tira d'affaire.

Imilcon ſe vit aux derniers périls, lorſqu'un ſecours, auquel il ne s'attendoit plus, eſt pouſſé dans le port par un vent frais & favorable, comme s'il eût été lancé par une machine; il conçoit de nouvelles eſpérances, & ſes troupes reprennent une nouvelle ardeur; il en profite à l'inſtant, & revenant ſur nouveaux frais, avec de plus grandes forces, les aſſiégeans ſont attaqués de toutes parts, avec tant de vigueur & de conduite, qu'après un combat, qui dura une partie de la nuit, ils furent obligés de céder & d'abandonner leur ſiége par l'incendie de leurs machines, qu'ils virent brûler à leurs yeux. Tout autres que des Romains euſſent laiſſé là Lilybée, & cent autres places où il y auroit eu de tels Gouverneurs; ils ne ſe trouvérent pas de cette humeur, ils rentrérent humiliés dans leur camp, & tournérent leur ſiége en blocus. Jamais les Carthaginois n'acquirent tant de gloire que dans celui-ci, ſi fécond en événemens extraordinaires. On vit plier cette patience tant vantée des Romains, mais elle ne rompit pas. Les grands hommes, qui ſentent leur mérite, ne ſe retirent pas aiſément ſur leurs pertes; ils ne déſeſpérent & ne ſe rebutent jamais, parce que les mêmes choſes qui nous portent à la patience & à attendre du tems, nous rendent opiniâtres à ſupporter tout ce que la mauvaiſe fortune a de plus fâcheux; l'attente vient du fond du courage & de notre intelligence: de là naiſſent les reſſources dans les affaires les plus délabrées. On peut comparer les Romains aux reſſorts qui prêtent & cédent à la puiſſance qui les preſſe pour revenir bientôt dans leur état naturel. C'étoit le caractére, ou pour mieux dire la politique de ces grands hommes d'attendre le tems & l'occaſion, ſans abandonner leurs entrepriſes; c'eſt ce qu'on appelle patience militaire, ſouvent plus puiſſante que la force.

ARTI-

ARTICLE II.

Différentes méthodes des Anciens dans l'art de prendre les places.

UN siége aussi important que celui de Lilybée, demandoit non seulement des préparatifs conformes à la grandeur de cette entreprise, mais encore des mesures & des précautions très-sérieuses pour s'empêcher d'être inquiétés & troublés. Les Romains n'en oubliérent aucune. Les Carthaginois avoient une armée sous Drépane, soit qu'ils fussent étonnés des infortunes précédentes, ou que leur foiblesse les mît hors d'état de paroître en campagne contre les forces réunies des Romains, ils attendirent l'occasion de les attaquer lorsqu'ils les verroient engagés dans leur siége, & divisés en différens quartiers autour de la place. C'eût été un bon coup à faire, si les assiégeans ne se fussent pas précautionnés par de bonnes lignes de circonvallation & de contrevallation, qui les missent en état de ne rien craindre & de faire leur siége en repos. Ces lignes environnantes, dont nous devons l'invention aux Anciens, & dont nous ignorons l'origine, méritent d'être traitées avec soin ; mais avant que de nous y engager, il nous importe de donner une petite idée de leurs différentes méthodes d'attaquer & de prendre les places, & ces méthodes sont les mêmes dont nous nous servons aujourd'hui, sans qu'il nous ait paru que nous aions enchéri sur aucun des peuples qui les ont pratiquées. On peut les réduire à six.

La premiére regarde les attaques par surprise, qu'on peut appeller sourdes, ou cachées; ce qui se fait par le moien des intelligences qu'on a dans la ville qu'on veut surprendre, soit avec les habitans, soit avec ceux de la garnison, soit par le peu d'expérience, ou la négligence du Gouverneur, soit enfin en faisant entrer des soldats déguisés qu'on introduit secrétement dans la place.

La seconde est celle qui se fait d'emblée ou d'insulte, & haut-à-la-main, par une escalade environnante, ou en plusieurs endroits, en donnant en même tems de fausses alarmes. Celle-ci doit tenir un peu de la surprise, elle dépend du secret des préparatifs & de celui de la marche.

La troisiéme peut être mise au rang de celles de la seconde espéce. La différence ne consiste, qu'en ce que l'escalade étoit générale, & que la cavalerie y entroit pour quelque chose. Dès que l'armée étoit arrivée auprès de la ville, elle se rangeoit sur trois lignes. La premiére composée des troupes armées à la légére, c'est-à-dire des Archers & des Frondeurs. La seconde marquée par la trace des troupes pésamment armées, & la troisiéme de toute la cavalerie, qui formoit une ligne environnante autour de la place, partagée par escadrons, les espaces de l'un à l'autre plus ou moins grands selon le nombre, & l'étenduë du terrain qu'elle embrassoit. Lipse & ses Copistes, n'ont pas pensé en la rangeant comme ils font, que les Anciens avoient très-peu de cavalerie, à peine un dixiéme. Lipse & ses Echos font paroître un tiers plus de cavalerie qu'il n'y a d'infanterie.

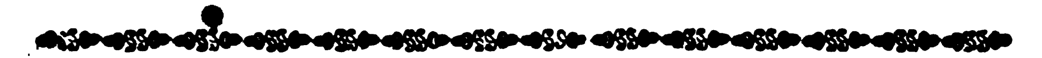
Ces trois lignes formoient chacune un cercle autour de la ville, & à mesure qu'elles s'en approchoient le cercle devenoit plus petit ; de sorte qu'il ne restoit aucun intervalle, ou fort peu entre les corps. Dès qu'on étoit arrivé sur le bord du fossé, car il falloit qu'il fût sec pour ces sortes d'attaques brusques & d'insulte, les Frondeurs, & les Archers & autres gens de traits faisoient pleuvoir une grêle de fléches & de pierres

contre ceux qui paroissoient aux défenses: alors les pésamment armés descendoient en hâte dans le fossé, s'avançoient au pied des murailles, où ils appliquoient des échelles. Les autres formoient la tortuë, pour sapper les murs. Les Romains appelloient cette sorte d'attaques, *corona capere*. Les escalades sont plus rares aujourd'hui qu'elles ne l'étoient anciennement; peu de gens en ont vû, je me suis trouvé à une à Modéne sur la fin de la campagne de 1706. Montécuculi semble approuver l'attaque en couronne, & la propose. *Pendant l'escalade*, dit-il, *qu'il y ait des fuseliers commandés pour tirer continuellement aux flancs & aux défenses.*

La quatriéme est celle qui se fait pendant un assaut, pour faire diversion des forces des assiégés, pendant qu'on donne sur toutes les bréches. Le Marquis de Goesbriand, qui défendit Aire avec tant de bravoure, d'intelligence & d'obstination, faillit à éprouver une pareille avanture. Les Généraux ennemis s'y étoient déterminés, voiant qu'il tenoit bon nonobstant trois ordres du Roi, qui lui ordonnoit de rendre la place.

La cinquiéme sorte d'attaque est lente, c'est celle qui se fait par blocus. On se sert de cette méthode contre les places qui ne peuvent être assiégées à cause de leur force extraordinaire, ou contre les grandes villes puissamment fortifiées, & défenduës par de grosses garnisons.

La sixiéme & la derniére, c'est ce que nous appellons siége dans les formes, réglé & de pied-à-pied. Voilà les différentes maniéres d'attaquer & de prendre les places dont les Anciens se servoient, & qui nous sont communes avec eux. A l'égard des siéges réguliers & de vive force dont nous usons aujourd'hui, nos pratiques sont peu différentes: disons plutôt, elles ne différent en rien des anciennes. C'est ce que nous prouverons par des faits incontestables. Nous commencerons par les lignes de circonvallation & de contrevallation.



ARTICLE III.

L'investiture des Anciens, leurs lignes de circonvallation & de contrevallation.

IL y a une infinité de choses de pratique à la guerre, dans l'attaque comme dans la défense des places, dont on ne sauroit découvrir l'origine; peu s'en faut que je ne dise dans tout ce qu'il y a de grand & d'essentiel. Mais, diront quelques-uns, les Historiens nous apprennent le nom des inventeurs. Gardons-nous bien de les croire, & d'en croire aucun. Les Grecs pleins de l'opinion de leur mérite, s'attribuënt les plus belles découvertes militaires. Ils nomment leurs gens & le païs de leur naissance, vanité impertinente; pas un mot de vrai: ils cédent aux Carthaginois l'invention du belier, la principale piéce de l'art de prendre les places. Les Romains ne veulent pas non plus se dépouiller de la gloire d'une infinité d'usages & de découvertes dont ils se disent les créateurs & les inventeurs, visions que cela; nous les en dépossédons sans aucun scrupule. Les Modernes se mêlent aussi d'en avoir, leurs tranchées, leurs parallêles, leurs sappes, leurs galeries souterraines, leurs batteries; tout cela, disent-ils, est tiré de leur cerveau: ils s'abusent très-grossiérement; ils apprendront ici tout doucement à se mieux connoître.

Hérodote nous apprend qu'Harpage, aiant été fait Général de l'armée de Cyrus, *passa en même tems dans l'Ionie, où il prenoit aisément les villes*, dit l'Auteur, *par le* Herodote, L. I.

 moien

moien d'une circonvallation, dont il les environnoit, après avoir contraint les habitans de se retirer entre leurs murailles; & la premiére des Ioniens, dont il se rendit le maître par cette invention, fut la ville de Phocée. L'Auteur Grec eût pû remonter plus haut que le tems de Cyrus pour trouver les lignes de circonvallation & de contrevallation, qu'il attribuë faussement à Harpage. Il s'en faut bien qu'il en soit l'inventeur, elles étoient en usage plusieurs siécles avant que les Perses fussent au monde, & qu'ils y fissent figure. Je m'étonne que Lipse, qui avoit une science si vaste, s'en soit tenu seulement aux Grecs & aux Romains, sans porter plus loin sa vûe dans ce qu'il nous apprend des lignes environnantes dans les siéges. S'il eût pris garde au passage d'Hérodote, les peuples d'Occident se fussent vûs dépossédés de cette invention. Mais pourquoi recourir à Hérodote? Qui l'empêchoit de chercher dans les Historiens sacrés? S'il n'y eût pas trouvé la source de ces sortes de pratiques, du moins en eût-il fort approché. On ignore qui des Egyptiens, des Juifs, des Assyriens, ou des Médes, s'en est servi le premier. Je pancherois plutôt pour les premiers que pour les autres, parce que je les crois plus anciens. Moïse se retrancha toujours dans ses campemens. L'Ecriture ne dit pas qu'il ait été le premier qui se soit servi de ces sortes de précautions; & lorsqu'elle parle de l'investiture des villes, on ne voit rien qui puisse marquer ou faire conjecturer que c'est pour la premiére fois; nous ne sommes donc assûrés de rien. Nous ne pouvons pas non plus nous en tenir au témoignage des Auteurs Grecs, plus anciens que les Latins, puisqu'ils laissent un intervalle infini d'années entr'eux & les Livres sacrés, qui les démentent dans une infinité d'usages, de pratiques & d'inventions militaires, que les nations d'Occident ont prises de celles de l'Asie. Il se peut aussi que les unes & les autres aient eu les mêmes pensées & les mêmes vûes; mais il sera toujours vrai que les plus anciennes dans une infinité d'inventions, dont on ne voit point l'origine, doivent être attribuées à celles-ci plutôt qu'aux autres qui sont plus récentes, & qui sont sorties de ces premiéres. Les lignes de circonvallation & de contrevallation, & tout ce qui sert à nous couvrir contre les attaques des ennemis, ou pour les enfermer lorsqu'on est en état de le faire, viennent naturellement à l'esprit; je conclus de là qu'elles sont aussi anciennes que le tems, où l'on commença d'enfermer les villes de murailles, dès qu'on s'avisa de les attaquer & de les prendre. Ces sortes de lignes environnantes étoient en usage longtems avant Moïse. Les premiéres, dont l'Ecriture fasse mention, n'ont rien qui sente l'ignorance des premiers tems: on les voit toutes parfaites, sans qu'il paroisse que ceux qui sont venus mille ans après, & de là au siécle où nous vivons, aient enchéri sur les premiers, & fait aucun changement du moins dans l'essentiel, les Généraux augmentant ou diminuant selon les forces de l'ennemi, selon leurs craintes ou leurs idées.

Lipsii *Poliorcet. Dial.* 1. 2. *Hist. de la Milice Franc.* T. I. l. 7. c. 2.

Lipse s'est fort étendu sur cette matiére. Le Pére Daniel n'a pas crû qu'on pût percer plus loin que cet habile Ecrivain; il l'a presque tout copié, il s'est donc trompé. S'il avoit consulté l'Ecriture, puisque l'autre ne l'a point fait, il nous eût appris de fort bonnes choses, & nous eussions vû que la méthode d'environner les villes par un fossé & un retranchement contre les assiégés, & un autre en dehors du côté de la campagne, & le camp entre ces deux lignes, étoit en usage parmi les nations Asiatiques longtems avant les Grecs & les Romains, & peut-être plusieurs siécles avant Moïse.

Deut. ch. xx. 19.

Lorsque vous mettrez le siége devant une ville, dit ce grand Législateur, *& que vous l'aurez environnée de fortifications pour la détruire. Vous ne couperez point les arbres fruitiers, & vous ne ravagerez point la campagne des environs en coupant les arbres; car ce n'est que du bois, & non pas des hommes capables de vous faire la guerre. Que si ce sont des arbres sauvages & qui ne produisent point du fruit, vous les pouvez couper pour en faire des fortifications.*

On

On emploioit ces sortes de moiens & de précautions lorsque les villes étoient extrêmement fortes & peuplées, on les bloquoit par une ligne ou par une contreligne avec son fossé palissadé en dedans, & quelquefois sur le berme avec un parapet, dont on soutenoit les terres par un fascinage. „ Ce sont proprement les fossés, les murs, les „ palissades, les terrasses, dont on environnoit la ville, qui sont appellés *Mazor*", dit un des plus célébres Commentateurs * de notre siécle, „ tout cela ne pouvoit se „ faire sans emploier les arbres de la campagne". Ce qu'il y a de bien admirable dans ces sortes d'ouvrages, c'est qu'ils sont tous semblables à ceux des Grecs & des Romains dans leur construction, si l'on en excepte les tours, qui donnoient des flancs à ces sortes d'ouvrages; je ne me souviens pas d'en avoir remarqué dans les camps des Hébreux, non plus que dans ceux des peuples contre lesquels ils étoient en guerre, avant le siége de Jérusalem par Nabuchodonosor.

* Dom Calmet Comment. Litt. sur le Deut. ch. XX.

Il y a un si grand nombre de passages dans les Auteurs sacrés, qui démontrent pleinement les lignes de circonvallation & de contrevallation, qu'il seroit superflu de les rapporter, & même de les indiquer aux Lecteurs; nous nous bornons à un petit nombre, & je crois que cela suffit. Le Prophéte Isaïe parle de ces sortes d'ouvrages comme d'une chose qui n'étoit pas nouvelle de son tems; car il promet au Roi Ezéchias que Sennacherib n'assiégera point Jérusalem, qu'il n'entreprendra rien sur elle, & qu'*elle ne sera point environnée de retranchemens ni de terrasses.* Ces retranchemens signifient que le Roi des Assyriens n'en feroit point l'investiture, & qu'il ne l'environneroit pas d'une ligne de circonvallation.

Le Prophéte va encore plus loin, il distingue la ligne environnante des terrasses, qu'il ne confond pas avec l'autre; car ces terrasses, si je ne me trompe, ne marquent pas toujours de hautes élevations de terre, qui dominoient les murs, ou qui les égaloient presque en hauteur, sur lesquelles on élevoit des tours, ou des machines de jet, & où l'on plaçoit des archers, des frondeurs, & autres gens de traits; ce seroit tout cela dans le sens de Dom Calmet, je crois qu'il se trompe; c'étoit seulement un épaulement environnant sur le bord du fossé, tout semblable à nos tranchées, où les archers & les frondeurs tiroient à couvert & sans cesse contre les défenses de la ville, pendant qu'on l'insultoit de toutes parts. On voit même en plusieurs endroits de l'Ecriture, que ces sortes d'ouvrages ne servoient pas seulement à cet usage, mais encore de contrevallation pour brider & resserrer de plus près ceux de la place. Je m'en apperçois dans un passage du second Livre des Rois dans la guerre contre Saba sous le régne de David. *Joab & ses gens*, dit l'Auteur sacré, *vinrent donc l'assiéger à Abela & à Beth-Maacha; ils élevérent des terrasses autour de la ville, & ils l'envelopérent, & tous les gens de Joab travaillérent à sapper la muraille.*

Les Commentateurs ne sont pas d'accord à l'égard de ce passage. Grotius prétend qu'ils comblérent le fossé de la ville pour pouvoir attacher plus aisément l'escalade. La conjecture du Commentateur Bénédictin me paroît plus juste à certain égard; mais non pas en tout, *j'aime mieux dire que suivant l'ancienne maniére d'assiéger les places*, dit-il, *ils élevérent des terrasses contre les murailles pour y placer des archers qui tiroient sur ceux qui défendoient les murs, & donnoient par là le loisir aux assiégeans d'aller à la sappe.* Je conviens de cela, mais non pas tout-à-fait dans le sens de Dom Calmet. Le verset suivant est contre Grotius. D'où vient donc que les Commentateurs n'y ont pas pris garde? Citons le passage, je m'assûre que bien des gens m'en sauront gré. *Alors une femme de la ville, qui étoit sage, écoutez, écoutez, écoutez: dites à Joab qu'il s'approche, & que je veux lui parler.* S'il s'agissoit d'une contrevallation, comme Grotius le prétend, la voix de cette femme n'eût pû être entenduë; car le terme de contrevallation signifie un retranchement qu'on fait autour du camp de la ville assiégée. L'Auteur

teur sacré se sert de deux termes. *Ils élevérent*, dit-il, *des terrasses:* selon mon sens il entend qu'ils tirérent un retranchement autour de la ville; il ajoute ensuite, & ils *l'envelopérent, & tous les gens de Joab travaillérent à sapper le mur.* Cela veut dire qu'ils s'avancérent sur le bord de la contrescarpe, où ils tirérent un fossé, ou un épaulement tout autour semblable à nos tranchées, comme je l'ai déja dit plus haut, qu'on garnit de toutes sortes d'armes de jet.

Dom Calmet a cru que Joab avoit fait élever une terrasse, un cavalier, ou pour mieux dire, un amas prodigieux de terre autour de la ville. Cela ne me paroît pas vraisemblable, l'Histoire ne nous fournit aucun éxemple d'un travail si immense, outre que Joab ne se morfondit pas longtems devant la place; il vaut mieux croire qu'on environna la place, outre la circonvallation & la contrevallation, d'une tranchée environnante sur le bord du fossé, & peut-être y communiquoit-on du camp par une communication oblique. Cet usage étoit, je crois, longtems avant David, & même avant Moïse. Je suis fort du sentiment du Bénédictin, qui croit que Joab employa dans ce siége tout ce que la guerre fournit de mesures & de précautions. Il vouloit prendre le Chef des rebelles; mais comme ceux-ci n'étoient pas tous enfermés dans la place, il se précautionna contre leurs attaques par une circonvallation & par une autre opposée.

On voit dans le dernier siége de Jérusalem par Nabuchodonosor, Roi de Babylone, que ce Prince suivit la même méthode contre Abéla. Il ne faut pas douter qu'il n'eût couvert son siége d'une circonvallation contre les entreprises du Roi d'Egypte, qui marchoit au secours de Sédécias, & une autre de contrevallation opposée à ceux de la ville, quoique l'Ecriture n'en parle pas; elle dit seulement que *la ville étoit enfermée par une circonvallation qu'il avoit faite jusqu'à l'onziéme année du Roi Sédécias.*

Rois ch. XXIV. v. 2.

On peut voir par ce que nous venons de dire, que ce n'est pas dans les Historiens Grecs & Latins qu'il faut aller chercher les monumens militaires & les usages les plus anciens, mais dans les Livres sacrés des Hébreux. *C'est la source*, dit l'éclairé Bénédictin que je viens de citer, *où tous les peuples doivent venir puiser, s'ils veulent vérifier & rectifier ce que les plus anciens de leurs Ecrivains racontent touchant leurs Histoires*, & les différens usages comme les diverses méthodes dans certains arts & certaines sciences dont ils se disent les auteurs & les inventeurs.

D. Calmet. *Dissert. sur la Milice des Hébreux.*

Ceux qui prétendent qu'Homere, le plus ancien Ecrivain Grec, avoit emprunté toutes ses connoissances dans les Livres saints, se font des illusions. M. & Madame Dacier ne sont pas les seuls qui y soient tombés; sur quoi fondés? Sur certaines phrases qui sont conformes à l'Ecriture: cela ne prouve rien. Ce grand Poëte ne connut jamais les Hébreux ni leurs Livres; car s'il y eût puisé, il ne faut pas douter qu'il n'eût mis en jeu les lignes de circonvallation dans son siége de Troie, dont l'éxistence est imaginaire, & auquel on ne fait quel nom donner: car il n'est ni siége, ni blocus. Il place l'armée Gréque fort loin de la ville & sur le bord de la mer, où il imagine un camp, qu'il fortifie de part & d'autre d'un mur & d'un fossé, dans le fond duquel il plante une palissade, & le tout flanqué de tours d'espace en espace. S'il eût connu l'investiture Asiatique, & ses deux lignes environnantes, croiez qu'il n'eût pas manqué d'en faire un ornement de son Poéme. Il est certain qu'il ne connoissoit pas même les Livres des autres nations de cette partie du monde. Il lui suffisoit de voiager pour se mettre au fait de bien des choses, à l'égard de la guerre: car leurs machines de jet, comme les balistes & les catapultes, & le belier même, éxistoient longtems avant qu'il y eût des Homéres au monde. Il ignoroit donc tout cela. Cette ignorance a produit un profond silence sur des choses si dignes d'être insérées dans un Poéme: il est hors de doute qu'il en eût mieux valu, & que tout ce qu'il eût débité là-dessus eût été nou-

événemens mémorables de leur païs, ne sont pas venuës jusqu'à nous, quoiqu'elles subsistassent encore du tems de Josephe, qui les cite. Nous ne laissons pourtant pas, malgré les ténébres d'une antiquité de tant de siécles, de rencontrer la lumiére dans une infinité de passages de l'Ecriture sur ce qui regarde la guerre, & de voir pleinement cette lumiére comme en plein midi. Nous ne voions rien chez les Grecs & chez les Romains, que les Hébreux & les autres peuples de l'Asie n'eussent auparavant pratiqué. Si les Auteurs sacrés fussent entrés dans un plus grand détail des siéges qu'ils n'ont fait, ou que les Annales, ou les Histoires des autres peuples n'eussent pas été perduës, je ne sai si les Grecs & les Romains ne seroient pas au dessous des Orientaux, à l'égard d'une infinité d'inventions que les premiers s'attribuent.

Je suis persuadé que les premiéres fortifications de campagne & les premiéres lignes environnantes, dans les blocus & les siéges des places des Anciens, ont été faites d'arbres coupés, étendus tout de leur long avec toutes leurs branches, que nous appellons abattis. Si cette maniére de fortification n'est pas la primitive, j'ose assûrer, (quoiqu'on dise que les premiéres inventions sont imparfaites & informes dans leur commencement,) qu'elle étoit la meilleure & la plus forte, comme elle l'est encore aujourd'hui. Tous les peuples du monde l'ont connuë & l'ont pratiquée: on la trouve par tout dans les Historiens de l'antiquité. Hérodote, Thucydide, Xénophon, Polybe, Denys d'Halicarnasse, Plutarque, & une infinité d'Auteurs Grecs & Latins, tous généralement font mention de ces sortes de fortifications; il n'est pas jusqu'aux Modernes qui ne s'en soient servis: mais ceux-ci en connoissent bien moins la force & le mérite que les Anciens. Cette méthode regardoit plutôt les camps que l'investiture des villes, où il en eût fallu un trop grand nombre.

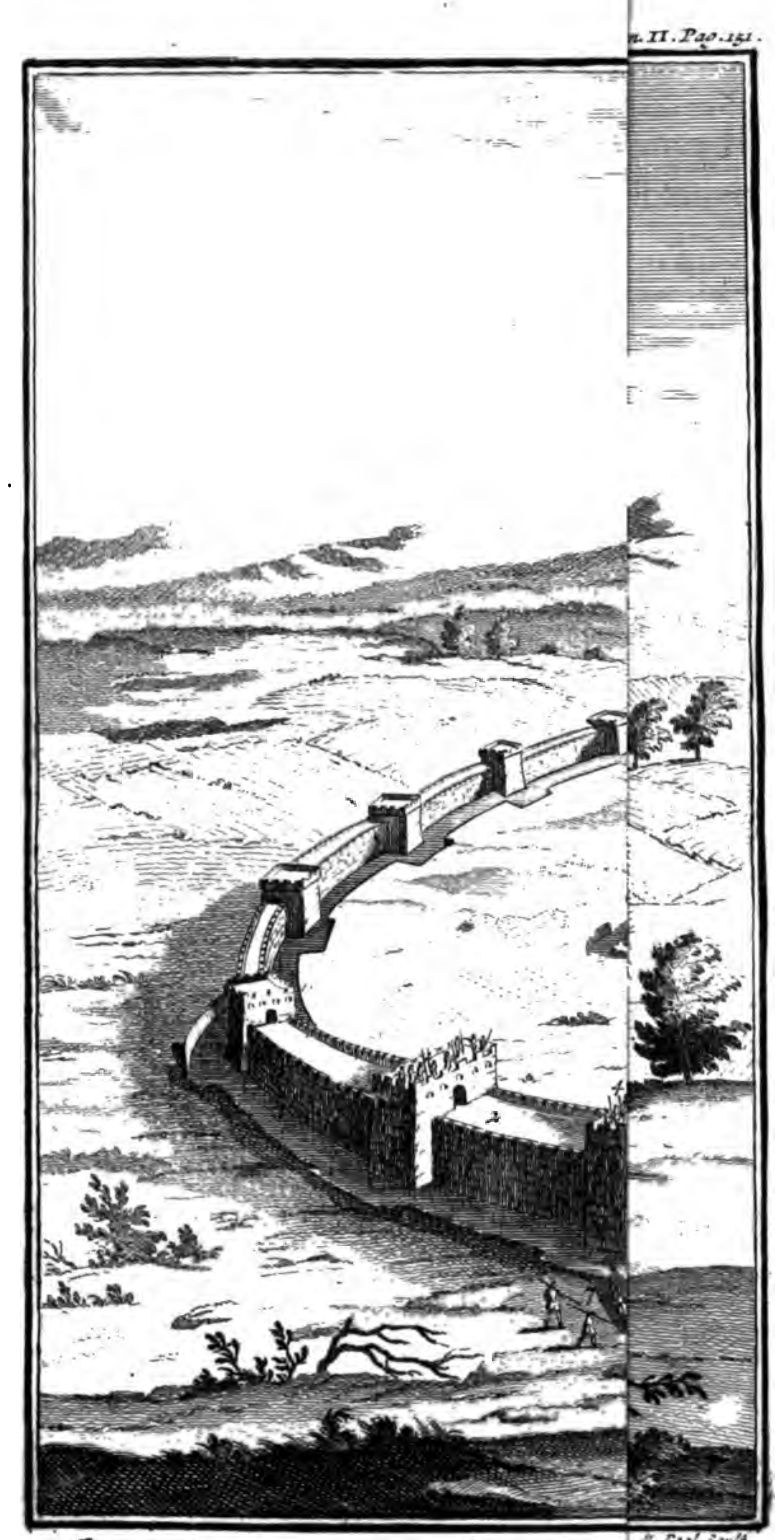
On voit dans Plutarque que l'armée Romaine s'étant trouvée assiégée par les Volsques, Camillus marcha au secours, *& faisant un grand circuit autour du mont Marcius, sans être apperçû des ennemis, il alla camper derriére eux, & par un grand nombre de feux qu'il fit allumer, il avertit les assiégés de son arrivée. A cette vûe ils reprirent courage, & résolurent de sortir pour combattre; mais les Latins & les Volsques se renfermérent dans leur camp, qu'ils retranchérent & fortifiérent par de bonnes palissades, & avec quantité d'arbres qu'ils mirent en travers.* On trouve encore dans Tacite, que Germanicus s'étant ouvert un passage à travers la forêt de Cécia, se fortifia dans son camp par des arbres coupés.

Plutarque, *vie de Camillus.*

Tacit. *Annal.* l. I.

La circonvallation de Platée, par les Lacédémoniens & les Thébains, me paroît très-remarquable. Cet Auteur dit qu'Archidamus, Roi de Lacédémone, renferma la ville d'une circonvallation d'arbres étendus tout de leur long & près-à-près, avec toutes leurs branches entrelassées les unes dans les autres, & tournées du côté de la ville, pour empêcher que rien n'entrât ni ne sortît de la place; il ne manqua pas d'opposer les mêmes obstacles contre les secours qui pouvoient venir du dehors. Après cela l'on commença le siége, qui est un des plus célébres de l'antiquité par la grandeur des travaux de part & d'autre, & plus encore par la résistance & l'intelligence de ceux de la ville, qui réduisirent les assiégeans à abandonner le siége, & à le tourner en blocus. C'est dans ce blocus où l'on voit changer ces deux lignes environnantes d'arbres coupés, en une autre toute différente & d'un travail immense, après tant d'autres ouvrages qui ne l'étoient pas moins. La description que Thucydide nous en donne, doit avoir ici sa place. Nous nous servirons de la traduction d'Ablancourt, parce qu'il ramasse & transporte ce qu'il trouve de trop écarté dans son Auteur, pour faire voir tout l'état des deux lignes dans un même lieu; ce qui rend la description plus nette & plus facile à comprendre, quoiqu'elle ne soit pas sans quelque besoin de Commentaire, malgré les soins du Traducteur. Il nous importe d'autant plus d'éclaircir cette affaire-ci, que Lipse, & tous

ceux



H. Pool Sculp.

BLOCUS D

ceux qui l'ont copié, n'y ont vû que ténébres. La figure qu'il en donne est honnêtement fausse; ce qui n'est pas surprenant, puisqu'Ablancourt, plus éclairé, s'il n'étoit plus savant, n'y a guéres davantage compris.

Lips. Poliorceticon, dialog. 1.

La circonvallation, dit l'Auteur Grec, *étoit composée de deux murailles, à seize pieds de distance, & les soldats logeoient dans cet intervalle, qui étoit distingué par chambres: de sorte qu'on eût dit que ce n'étoit qu'un seul mur avec de hautes tours d'espace en espace, qui occupoient tout cet entre-deux, pour pouvoir se défendre en même tems contre ceux du dedans & contre ceux du dehors. On ne pouvoit faire le tour des chambres qu'en passant à travers les tours, & le haut de la muraille étoit bordé d'un parapet de bois d'osier, où l'on faisoit la garde ordinairement; mais durant la pluie les soldats se mettoient à couvert dans les tours qui servoient comme de corps-de-garde. Voilà l'état de la circonvallation, qui avoit un fossé de part & d'autre, dont la terre avoit servi pour faire la brique du mur.*

La circonvallation n'est autre chose que la ligne du côté de la campagne. Il y en a une autre contre la ville. J'aimerois mieux traduire, *les deux lignes environnantes*.

Thucyd. L. III.

Ces deux murs environnants n'étoient pas d'une grande circonférence; car outre que la ville étoit petite, ils les avoient élevés le plus près qu'ils avoient pû, & peut-être à la portée des machines, pour diminuer de la grandeur de l'ouvrage, n'en aiant rien à craindre à l'abri d'un mur: d'ailleurs l'espace d'entre les deux murs étoit en maniére de plate-forme, ou de terrasse (2), sous laquelle les soldats logeoient. C'est ce que Lipse n'a pas remarqué, quoique cela fût très-aisé à comprendre: car cette description n'est pas si obscure qu'on n'en puisse bien tirer des lumiéres, sans qu'il soit besoin de recourir aux conjectures. Lipse laisse un vuide entre les deux murs, au bas desquels il bâtit les barraques des soldats, sans faire attention qu'il n'y a qu'un espace de seize pieds, & qu'on entre par les tours d'une chambre à l'autre, étant visible que l'entre-deux des murs n'est qu'un seul bâtiment, & un corps de cazernes. Afin de donner à mes Lecteurs un exemple qui les convainque, combien il faut regarder de près aux choses, si l'on veut bien déveloper un fait qui ne peut être éclairci que par l'examen des circonstances, l'entreprise d'une garnison de la ville, qui se sauva par dessus la circonvallation, prouve manifestement la vérité de la plate-forme, quand même l'Historien Grec ne le diroit pas.

Ceux qui se sauvérent emploiérent des échelles, qu'ils appliquérent contre le mur intérieur (3); après l'avoir franchi ils arrivérent sur la plate-forme (1), & se saisirent des deux tours (4), (5); ils retirérent ensuite les échelles, & les transportérent de l'autre côté du mur extérieur (6), par où ils descendirent, & se mettant en bataille à mesure qu'ils arrivoient en bas, ils prirent ensuite le chemin d'Athénes à la faveur d'une nuit sans Lune.

Si Lipse avoit éxaminé avec un peu plus d'attention les circonstances de cette entreprise, il auroit vû que l'espace entre les deux murs étoit couvert d'un plancher plat en forme de terrasse, comme les toits des bâtimens des païs brûlans. Thucydide ne dit-il pas que l'intervalle des deux murs *étoit distingué par chambres, de sorte qu'on eût dit que ce n'étoit qu'un seul mur?* Quoi de plus clair! Certains Critiques diront que ce passage ne suffit pas, qu'il peut être entendu d'un tout autre sens; mais on va voir que ce ne peut être que dans un sens forcé & de pure chicane: c'est ce que nous allons prouver d'une maniére incontestable.

Il est évident, par le récit de l'Historien Grec, que cette partie de la garnison de Platée qui se sauva par dessus les deux murailles, n'appliqua les échelles qu'en deux endroits, d'abord au mur intérieur, & qu'après avoir gagné le haut les soldats descendirent par le mur du côté de la campagne. Si les deux murs n'avoient pas été joints par un plancher ou une plate-forme, au dessous de laquelle étoient les cazernes, ou les chambres environnantes, il eût fallu que les deux cens vingt hommes de la garnison, qui

qui s'échapérent, eussent appliqué deux fois les échelles à chacune des deux murailles. Il falloit d'abord monter la muraille intérieure, la descendre ensuite, après avoir tiré les échelles de l'autre côté, revenir après cela au mur extérieur, & faire de même pour gagner la campagne; ce qu'on ne voit pas dans le texte. Il dit seulement qu'à mesure qu'*ils montoient* le mur du côté de la ville, *ils redescendoient de l'autre côté, & se rangeoient sur le bord du fossé* (7), *qui étoit en dehors, pour tirer contre ceux qui se présentoient.* Car si le logement des soldats de l'entre-deux des deux murailles, avoit été tel que Lipse le représente dans la figure qu'il en donne, où il n'y a même aucun fossé, qui doute que les Platéens n'eussent été attaqués par les troupes ennemies, logées en bas dans l'entre-deux des deux tours, & que ceux des autres quartiers ne fussent venus au secours des deux côtés, puisqu'on ne communiquoit pas moins d'une tour à l'autre par le bas que par le haut? Mais ce qui prouve encore plus que tout cet entre-deux étoit couvert & en terrasse, c'est qu'après qu'il y en eût eu un certain nombre de montés, ils passérent *des échelles du haut de la muraille contre les tours* pour gagner le haut; le Grec dit plusieurs échelles. Or il n'étoit pas possible qu'on pût poser plusieurs échelles de front, l'épaisseur du mur ne le permettant pas; au lieu que la circonvallation étant couverte en terrasse, il étoit aisé d'en appliquer plusieurs pour gagner le haut des tours.

J'ai bien crû que d'Ablancourt se trouveroit embarassé de ces échelles appliquées contre les tours au moment que les Platéens s'en rendirent les maîtres, & qu'il ne manqueroit pas d'y ajouter une remarque, je ne me suis pas trompé; mais cette remarque n'éclaircit point le passage, il eût donc pû se dispenser de la faire. *Cela est fort extraordinaire*, dit-il, *car apparemment les tours devoient être percées vis-à-vis du parapet pour passer les rondes, outre que les soldats s'y retiroient quand il pleuvoit, & qu'il n'y a pas d'apparence qu'ils envoiassent pour cela querir des échelles pour y monter.* Il le semble ainsi au premier coup d'œil; mais si l'on fait attention à ce qui précéde comme à ce qui suit de la narration de Thucydide, on ne verra rien de fort extraordinaire dans cette manœuvre d'échelles appliquées sur le haut de la terrasse contre les tours. *Les premiers*, dit-il, *qui étoient montés s'étant saisis des deux tours qui flanquoient l'intervalle, où étoient plantées les échelles, & aiant tué ceux qui les gardoient, les autres qui les avoient suivis défendirent le passage.* Mettons ceci dans tout son jour. Il en monta d'abord douze, qui se partagérent en deux, six d'un côté & autant de l'autre. Ils entrérent dans les deux tours (4) (5), & égorgérent ceux qui étoient retirés dedans, & se rendirent maîtres des deux portes par où l'on communiquoit sur la terrasse. Après le coup fait, ils montérent sur le haut de chaque tour, sans doute par l'échelle dont les autres étoient descendus pour se garantir de la pluië, & la retirérent après eux, de peur que l'ennemi n'en profitât, s'il revenoit en force pour les attaquer & se rendre maître du haut après avoir regagné le corps de garde. Cependant les soldats qui suivoient en queuë ceux qui étoient les premiers montés sur la terrasse, défendirent les deux portes en deçà, plutôt que les deux autres en delà, qui communiquoient aux autres tours, dont les ennemis étoient les maîtres, pour être plus à portée des échelles du mur extérieur. Une autre raison encore plus forte qui les dispensoit de garder le corps de garde & de défendre les deux passages, c'est qu'il y avoit sans doute un escalier à chaque tour, par où ceux des chambres d'en bas communiquoient dans le corps de garde, où il y avoit une échelle pour monter sur le plus haut de la tour, comme nous le pratiquons encore dans nos redoutes de maçonnerie à deux étages.

Si les Platéens avoient voulu garder le corps de garde de chaque tour, il eût fallu qu'outre les deux passages ils eussent mis encore du monde à l'escalier par où l'on descen-

qui s'échapérent, eussent appliqué deux fois les échelles à chacune des ... les. Il falloit d'abord monter la muraille intérieure, la descendre ensuite, après avoir tiré les échelles de l'autre côté, revenir après cela au mur extérieur, & faire de même pour gagner la campagne; ce qu'on ne voit pas dans le texte. Il dit seulement qu'à mesure qu'*ils montoient* le mur du côté de la ville, *ils redescendoient de l'autre côté, & se rangeoient sur le bord du fossé* (7), *qui étoit en dehors, pour tirer contre ceux qui se présentoient.* Car si le logement des soldats de l'entre-deux des deux murailles, avoit été tel que Lipse le représente dans la figure qu'il en donne, où il n'y a même aucun fossé, qui doute que les Platéens n'eussent été attaqués par les troupes ennemies, logées en bas dans l'entre-deux des deux tours, & que ceux des autres quartiers ne fussent venus au secours des deux côtés, puisqu'on ne communiquoit pas moins d'une tour à l'autre par le bas que par le haut? Mais ce qui prouve encore plus que tout cet entre-deux étoit couvert & en terrasse, c'est qu'après qu'il y en eût eu un certain nombre de montés, ils passérent *des échelles du haut de la muraille contre les tours* pour gagner le haut; le Grec dit plusieurs échelles. Or il n'étoit pas possible qu'on pût poser plusieurs échelles de front, l'épaisseur du mur ne le permettant pas; au lieu que la circonvallation étant couverte en terrasse, il étoit aisé d'en appliquer plusieurs pour gagner le haut des tours.

J'ai bien crû que d'Ablancourt se trouveroit embarassé de ces échelles appliquées contre les tours au moment que les Platéens s'en rendirent les maîtres, & qu'il ne manqueroit pas d'y ajouter une remarque, je ne me suis pas trompé; mais cette remarque n'éclaircit point le passage, il eût donc pû se dispenser de la faire. *Cela est fort extraordinaire*, dit-il, *car apparemment les tours devoient être percées vis-à-vis du parapet pour passer les rondes, outre que les soldats s'y retiroient quand il pleuvoit, & qu'il n'y a pas d'apparence qu'ils envoiassent pour cela querir des échelles pour y monter.* Il le semble ainsi au premier coup d'œil; mais si l'on fait attention à ce qui précéde comme à ce qui suit de la narration de Thucydide, on ne verra rien de fort extraordinaire dans cette manœuvre d'échelles appliquées sur le haut de la terrasse contre les tours. *Les premiers*, dit-il, *qui étoient montés s'étant saisis des deux tours qui flanquoient l'intervalle, où étoient plantées les échelles, & aiant tué ceux qui les gardoient, les autres qui les avoient suivis défendirent le passage.* Mettons ceci dans tout son jour. Il en monta d'abord douze, qui se partagérent en deux, six d'un côté & autant de l'autre. Ils entrérent dans les deux tours (4) (5), & égorgérent ceux qui étoient retirés dedans, & se rendirent maîtres des deux portes par où l'on communiquoit sur la terrasse. Après le coup fait, ils montérent sur le haut de chaque tour, sans doute par l'échelle dont les autres étoient descendus pour se garantir de la pluië, & la retirérent après eux, de peur que l'ennemi n'en profitât, s'il revenoit en force pour les attaquer & se rendre maître du haut après avoir regagné le corps de garde. Cependant les soldats qui suivoient en queuë ceux qui étoient les premiers montés sur la terrasse, défendirent les deux portes en deçà, plutôt que les deux autres en delà, qui communiquoient aux autres tours, dont les ennemis étoient les maîtres, pour être plus à portée des échelles du mur extérieur. Une autre raison encore plus forte qui les dispensoit de garder le corps de garde & de défendre les deux passages, c'est qu'il y avoit sans doute un escalier à chaque tour, par où ceux des chambres d'en bas communiquoient dans le corps de garde, où il y avoit une échelle pour monter sur le plus haut de la tour, comme nous le pratiquons encore dans nos redoutes de maçonnerie à deux étages.

Si les Platéens avoient voulu garder le corps de garde de chaque tour, il eût fallu qu'outre les deux passages ils eussent mis encore du monde à l'escalier par où l'on descen-

descendoit aux casernes, au lieu qu'ils n'avoient à défendre que les deux parties d'en deçà.

Ceux qui étoient montés au plus haut des deux tours aiant tiré l'échelle par les raisons alléguées plus haut, on en appliqua en dehors, par où l'on fit monter quelques soldats pour renforcer ceux qui étoient montés les premiers, & qu'on laissa pour favoriser en même tems leur retraite, pendant que le reste des troupes montoit le premier mur pour redescendre par l'autre. Lorsqu'ils furent tous de l'autre côté, ceux qui étoient sur le haut des tours descendirent sur la plate-forme par des échelles, & de là au bas du mur; les autres qui gardoient les deux passages, les suivirent promtement, & se joignant au gros ils se retirérent à Athénes.

Je me suis un peu étendu sur ce passage de Thucydide, que j'ai cru trop important pour le laisser passer sans de bons éclaircissemens: car jusqu'ici aucun Commentateur ne s'étoit avisé de tenter l'avanture. Lipse ne l'avoit pas mieux compris que d'Ablancourt, c'eût été dommage de laisser un fait si curieux dans les ténébres: car c'est un des plus beaux endroits de l'Histoire de la guerre du Péloponése, qui n'est pas de si petite considération que d'Ablancourt le prétend; comme si le mérite d'une guerre dépendoit de la puissance des peuples qui se la font, & du nombre des armées qu'ils mettent en campagne. Celle du Péloponése n'eut jamais besoin de l'éloquence d'un grand Historien pour la rendre illustre; elle l'est par elle-même, non seulement par la grandeur des événemens, mais encore par le mérite des Généraux: car je n'en vois guéres de plus belles & de plus instructives dans l'antiquité, & nous osons avancer sans craindre de nous tromper qu'elle surpasse, ou du moins qu'elle égale la premiére guerre Punique entre les Romains & les Carthaginois.



ARTICLE V.

Lignes environnantes de Lilybée, de Numance, & de Perouse. Réfléxions critiques sur ces travaux.

LE siége de Lilybée, un des plus mémorables événemens de la premiére guerre Punique, étoit de nature à éxiger tout ce que la science des armes peut imaginer de ruses & de stratagêmes, pour empêcher les secours qui pouvoient venir par mer. L'armée navale des Romains les mit en état de ne rien craindre de ce côté-là; ils n'avoient pas moins à se précautionner du côté de la terre. Les Carthaginois assembloient une armée pour marcher au secours de la ville. Voilà un sujet de crainte & d'attention pour les Romains; ils n'avoient pas moins à redouter la puissance & l'audace des assiégés, les assiégeans se réglérent là-dessus, & tirérent une ligne de circonvallation & une autre de contrevallation qui aboutissoient à la mer. Notre Auteur n'en dit qu'un mot en passant. Il n'y a pas là grand mal, mais le mal est en ce qu'il est un peu obscur. Il rapporte que les Romains *aiant fortifié l'espace, qui étoit entre les deux camps, d'un fossé, d'un retranchement & d'un mur*. Bien des gens s'imagineront qu'ils avoient tiré un double retranchement du côté de la campagne, & ce n'est sûrement pas cela: l'Auteur veut dire qu'ils tirérent un retranchement avec son fossé du côté de la campagne, & qu'ils élevérent le mur du côté de la ville, ce qui étoit dans les régles contre une place où il y avoit plus de vingt mille hommes de défense commandés par Imilcon, l'homme du monde le plus capable de tout oser & de tout entreprendre.

Il y a une chose à remarquer, à l'ég.
environnantes des Anciens, c'est que la p
souvent du terme de muraille fort mal-à-pro
ble & fort élevé, ne pouvant s'imaginer qu
sans recourir à la maçonnerie; c'est qu'ils ne 1.
le moien d'un fassinage ou d'un gazonnage, com
distinguer ces sortes de travaux, qui étoient moin
rité le terme de mur, quoique ce fût toute autre ci.
une infinité d'Auteurs qui parlent de murailles, lorsq
de ces lignes & de ces camps, qu'ils sont de maçon
terre.

Les deux lignes environnantes de Platée sont visiblement
brique à chaux & à sable. Le camp de l'armée Romaine d
dans l'Histoire, parce qu'il étoit d'un travail immense, outre
grande étenduë de terrain. Il est bon de mettre aux yeux des 1
d'être connu. Lipse ne l'a pas oublié; il ne rapporte pas seulem
d'Appien, mais il donne encore la figure de l'investiture & des d
vallation & de contrevallation, sans penser que le récit qu'Appien
ment mutilé, très-approchant du galimatias en quelques endroits,
nent les Historiens peu éxacts & sans expérience du métier. Nous
cela par de bonnes conjectures, sans aucun égard au texte & à l'éxact
d'une traduction de mot à mot: car sans cela le lecteur n'y verroit q
ce n'est pas notre dessein qu'il marche sans savoir où il est, ni où il va

Numance avoit vingt-quatre stades de circuit. Scipion l'aiant investie
circonvallation (2), qui devoit embrasser plus de deux fois autant de ter
ceinte de la ville. Pour finir plutôt cet ouvrage, & qu'on y pût travaille
même tems, il partagea le terrain à ses troupes, avec des gens qui avoient
Appian. in Iberi-cis. sur le travail, chacun à son poste; & comme il n'étoit pas sans appréhensio
des ennemis, qui pouvoient sortir sur les travailleurs & interrompre l'ouvra
avoit des signaux concertés, le jour par une robe de pourpre qu'on élevoit
perche, & la nuit par des flambeaux allumés; afin que lui, ou son frére 1
pûssent marcher au secours. Lorsque l'ouvrage fut fait, on ouvrit une autre lig
à une distance raisonnable de la premiére composée d'un rempart (4) de huit
* Vallos in ea de-fixit. d'épaisseur sur dix de hauteur, qu'on garnit d'une pallissade (5) en maniére de fra
le tout flanqué de tours (6) à cent pieds l'une de l'autre.

Il y avoit une flaque d'eau qui rompoit la communication des deux lignes, au mi
lieu de laquelle on fit une jettée, où l'on éleva un parapet (7) au-dessus, d'une hau
teur égale au rempart. La riviére de Duére couloit non loin des murs de la ville, ce
qui étoit d'une ressource infinie aux assiégés pour tirer des secours par le moien des bar-
ques qui pouvoient passer à la faveur du courant ou d'un vent favorable, ou à force
de rames, & favoriser le passage des plongeurs qui pouvoient leur donner des nou-
velles.

La largeur de ce fleuve & sa rapidité ne [illegible]ettant pas d'y jetter des ponts, Scipion
se détermina à leur enlever cette ressource [illegible]r le moien de quatre forts (8), qu'il fit
élever sur l'une & l'autre rive aux endroits du fleuve où la circonvallation aboutissoit,
où l'on fit une estacade, ou comme une c[illegible]ne de poutres flotantes liées bout-à-bout ou
accrochées les unes aux autres; elles étoie[illegible] percées & traversées de longs pieux (9),
Elles é-toient armés de pointes de fer. La partie des pieux qui [illegible] dans l'eau, se trouvant pous-
sée par la violence du courant, tenoit la [illegible]tuel. Par cet ex-
pédient

Pl. IX. Tom. II. Pag. 154.



M. Pool Sculp.

ONANTES.

pédient le Général Romain ferma le paſſage non ſeulement aux ſecours qui pouvoient venir de dehors, mais encore aux plongeurs, à cauſe de ces pieux qui entroient dans l'eau, contre leſquels ils craignoient de heurter & de s'y enferrer. Par cette ruſe Scipion ſe délivra de la crainte des plongeurs, afin que ceux de la place n'euſſent aucun avis de ce qui ſe paſſoit autour d'eux.

semblables à ce que nous appellons *Cheval de Friſe*.

L'ouvrage fini, on dreſſa des batteries de baliſtes & de catapultes ſur les tours & dans les forts, où l'on fit porter toutes les munitions néceſſaires pour le ſervice de ces machines. Les archers & les frondeurs occupérent les forts, & l'on établit des poſtes de diſtance en diſtance tout autour des deux lignes, qui communiquoient de l'un à l'autre par des ſentinelles, qui faiſoient garde jour & nuit. Ceux qui étoient dans les tours avoient ordre de faire les ſignaux concertés, au cas qu'ils fuſſent attaqués, & ceux des autres quartiers d'en lever de tout ſemblables après les premiers donnés; & par cette méthode on s'appercevoit d'abord des endroits où les ennemis paroiſſoient.

L'armée Romaine, les auxiliaires compris, étoit de ſoixante mille hommes, dont la moitié reſtoit à la garde des deux lignes. Vingt mille furent réſervés pour l'attaque de la place, ſi l'on jugeoit à propos d'emploier cette voie, les dix mille qui reſtoient ſervoient comme de réſerve. Ils avoient leur poſte fixe, ſans qu'il leur fût permis de s'en éloigner que par l'ordre exprès du Général, ſi ce n'eſt dans un cas preſſant qui les obligeât de courir aux endroits où l'on leveroit les ſignaux. Bien que les travaux de la circonvallation renfermaſſent un eſpace de cinquante ſtades, Scipion ne laiſſoit pas que de les parcourir une fois le jour & autant la nuit.

Nous nous ferions conſcience de laiſſer cet événement de Numance ſans quelques remarques de notre façon, car je ne ſache pas qu'aucun de nos Critiques ſe ſoit encore aviſé de les faire. Nous avouerons donc que nous entrons dans un très-grand ſoupçon de la vérité de ce que les Auteurs qui en ont écrit nous en diſent. Ce n'eſt pas la circonvallation que nous avons en vûe, il n'y a rien là de fort merveilleux, & qui ne ſoit très au deſſous de mille autres dont l'Hiſtoire eſt toute parſemée. Encore une fois, nous n'entrons dans aucune défiance là-deſſus: nous ne nous défions pas non plus d'Appien dans ce qu'il nous apprend des circonſtances, & des travaux des Romains devant cette place. Ils y paroiſſent avec toute leur gloire; mais ſi l'on jette les yeux ſur ce que les autres Auteurs en écrivent, entr'autres Florus, on ne pourra s'empêcher d'en rire. Le récit qu'il fait de ce ſiége va devenir ridicule dans ces remarques, & rendra ridicules les Romains & leur Général mille fois plus que l'Auteur Latin, s'il y a des gens aſſez ſots & aſſez ſimples pour ajouter foi à une fable auſſi impertinente que celle-ci. De grace qui ne riroit de voir une armée de quarante ou de ſoixante mille hommes aiant le Vainqueur de Carthage à ſa tête, inveſtir & enfermer, par des travaux ſurprenans, une petite ville toute ouverte, c'eſt-à-dire un beau village, ſans murailles & ſans tours, aſſiſe ſur une petite éminence près le fleuve Duéro, & défenduë par quatre mille Celtibériens? Il ſembleroit même par les paroles de l'Auteur, que Numance ſeule avoit ſoutenu un ſiége de quatorze ans; mais l'on ſent bien qu'il faut joindre à ce ſiége la guerre que Rome eut avec Viriatus. Je demande s'il y a beaucoup de Lecteurs qui le ſentent? Non ſans doute: le plus grand nombre s'imaginera que cet événement eſt encore plus mémorable que celui du ſiége de Troie; mais je doute qu'il s'en trouve un ſeul, quelque dénué de ſens commun qu'il puiſſe être, qui ne ſe moque d'un Auteur qui nous fait voir une puiſſante armée campée autour d'une ville ſans murailles & ſans aucun avantage naturel; & cependant ces Romains, dont le nom fait tant de bruit à nos oreilles, n'oſent l'attaquer à force ouverte, quoiqu'il n'y ait que quatre mille hommes pour la défendre.

Petau *Hiſt. univ.* L. IV.

Florus agréra s'il lui plaît que nous regardions sa description de Numance comme une fable très-sotte; ne vaut-il pas mieux s'en tenir à ce qu'Appien nous en dit? Est-il bien difficile de comprendre, dans la description qu'il donne de cette ville, qu'elle étoit très-bien fortifiée? Ne dit-il pas que la Duére couloit tout auprès de ses remparts, & que Scipion s'étoit d'abord déterminé à l'assiéger dans les formes? Assiége-t-on une ville ouverte, sans murailles & sans tours? Mariana, à l'éxemple de l'Ecrivain Romain, s'égare très-fort quelquefois en matiére de jugement. On nous pardonnera cette petite secousse; car bien que nous devions des égards aux grands hommes à cause de leur mérite, cela ne veut pas dire que nous devions respecter leurs fautes, du moins celles qui heurtent le bon sens tout de droit fil. Cet Historien célébre nous donne une description de Numance, je suis tenté de la mettre ici. Nous la tirons de la traduction manuscrite de l'Abbé de Vairac, infiniment meilleure que celle qui vient de paroître.

L'Abbé de Vairac dans Mariana, guer. de Numance, ch. I. *Numance, la terreur du peuple Romain, la gloire & l'ornement de l'Espagne, étoit à l'extrémité de la Celtibérie dans les Arevacs. On voit à Puente-Guaray plus de quatre milles au dessus de Soira, non loin de la source du Duéro, les ruines de cette ville; elle devoit moins sa force à l'art qu'à la nature: située sur le penchant d'une douce colline, elle ne laissoit pas que d'être d'un accès difficile, étant environnée de montagnes de tous côtés, & n'aiant qu'un endroit qui aboutissoit à une plaine fertile, qui s'étend jusqu'à douze milles le long du Ter. Elle étoit bâtie à la Lacédémonienne, sans murailles & sans tours.* Qu'y a-t-il à reprendre dans ce passage? dira quelqu'un: rien que deux fautes de jugement, lui répondra-t-on. L'une est purement de la façon de l'Auteur Espagnol; & l'autre, qu'il adopte, appartient de droit à Florus. Mariana convient que Numance étoit bâtie à la Lacédémonienne, sans murailles & sans tours; nous lui passons ceci, mais nous n'aurons garde de lui passer l'autre, *elle devoit moins sa force*, dit-il, *à l'art qu'à la nature:* voilà qui est le mieux du monde. *Elle est située*, poursuit-il, *sur le penchant d'une douce colline; elle ne laissoit pas que d'être d'un accès difficile.* On croiroit d'abord que c'est de la ville qu'il entend parler, point du tout: c'est qu'elle est *environnée de montagnes de tous côtés*. Cela est absurde: on juge de la force d'une place par sa situation ou par les ouvrages de l'art; mais on ne s'est jamais avisé d'en juger par ses environs: car les montagnes qui l'environnent ne sont pas un rempart, puisqu'elles laissent une plaine entr'elles & la ville; car si ces montagnes étoient capables d'empêcher l'ennemi d'entrer dans la plaine pour en faire le siége, elle seroit forte non par elle-même, mais par les montagnes qui empêcheroient l'entrée du païs; mais cela n'étant pas, Mariana est très-digne du reproche d'avoir très-mal raisonné. Je ne puis m'empêcher, avant que de passer aux deux lignes environnantes d'Alexia, de dire un mot de celles de Perouse; c'est un fait très-remarquable, & par conséquent il faut qu'il fasse la clôture de cet Article.

Pendant la guerre civile, Antoine, dont les affaires ne prenoient pas un fort bon train, s'étant jetté dans Pérouse, Auguste se mit à ses trousses, & ne voulant pas qu'il échapât: pour finir au plutôt la guerre, & se délivrer d'un concurrent qui lui paroissoit incommode pour le dessein qu'il avoit, quoiqu'il fût bien jeune, il l'investit de toutes parts par deux lignes environnantes de cinquante-six stades, car il ne craignoit pas moins les ennemis du dehors que ceux du dedans; ces deux lignes aboutissoient des deux côtés au Tibre, qui les coupoit en deux, & sur lequel il jetta des ponts pour la communication des deux camps. Antoine ne s'endormit pas, il fortifia le bas de la colline par un bon retranchement. Auguste qui s'étoit bien attendu qu'Asinius & Ventidius viendroit au secours de son ennemi, & que sa circonvallation seroit attaquée, se précautionna autant qu'il lui fut possible: il y ajouta encore pour suppléer à sa foiblesse.

blessé. Il donna trente pieds de largeur à son fossé, & fit élever ses retranchemens jusqu'à la hauteur de trente pieds, qu'il borda d'une palissade, avec des tours de bois à la distance de soixante pieds l'une de l'autre, au nombre de mille cinquante à la ligne tournée du côté de la campagne, & autant à l'autre qu'il avoit tirée contre ceux de la ville.

ARTICLE VI.

Blocus d'Alexia. Les Commentateurs de César n'ont presque rien connu dans la description de ce siége.

POurroit-on s'imaginer que dans l'art d'enfermer les places, on pût aller au-delà des mesures & des précautions qu'on a pû remarquer dans les éxemples déja cités? Il est pourtant certain que César a enchéri sur tous les autres au fameux siége d'Alexia, comme il plaît à tous les Auteurs de le donner sous ce titre, quoique ce ne soit qu'un blocus. C'est ici le chef d'œuvre du plus grand Capitaine dont l'Histoire ancienne & moderne fasse mention. Un Général d'armée, qui n'auroit autre titre à produire qu'un fait tout semblable à celui d'Alexia, auroit dequoi s'immortaliser.

Je ne citerai pas les Auteurs qui ont écrit, raisonné & conjecturé sur les deux lignes, cela seroit fort inutile; mais je serois très-curieux de connoître celui qui le premier les a mises en réputation par des Plans & des Figures, des raisonnemens & des éclaircissemens en queuë: celui-là est le centre, tous les autres ont tourné autour sans s'en éloigner, sans y rien ajouter; pas un seul d'excentrique, nation moutonniére qui va non pas où il faut aller, mais où l'on va.

Lipse est ce me semble le premier qui s'est le plus étendu sur les lignes de circonvallation & de contrevallation des Anciens; il nous fournit un assez bon nombre d'éxemples très-remarquables, & une foule de remarques grammaticales dont nous n'avons que faire. Le blocus d'Alexia ne lui est pas échapé; il nous en donne la figure, où il n'y a de vrai que ce qui saute aux yeux de tout le monde, & nous laisse là à l'égard du reste. Vigénére en a fait tout de même, & ne nous en apprend guéres davantage. Celui-ci est un grand Auteur; il valoit bien Lipse en Grec & en Latin, quoiqu'il fût homme de guerre; mais comme il avoit servi dans la cavalerie, & que César est un Fantassin, cette matiére n'étoit pas assez claire pour qu'il la comprît bien. Nous allons voir si nous serons plus heureux que ces deux-ci & que les autres.

Vercingentorix s'étant enfermé dans Alexia après la défaite de sa cavalerie, c'est-à-dire sottement & sans beaucoup de sujet, & s'il vous plaît avec quatre-vingt mille hommes d'élite; César qui vouloit couper court à la révolte, l'investit. Cette place étoit située sur le sommet d'une montagne de difficile accès. L'entreprise étoit tout ce qu'on pouvoit imaginer de plus embarassant, de plus grand & de plus hardi, & au milieu d'une nation toute ennemie. Il avoit à se défendre contre une ville, où les assiégés étoient en plus grand nombre que les assiégeans; & ce qu'il y avoit encore de plus redoutable à surmonter, c'est qu'il alloit avoir sur les bras toute la puissance des Gaules soulevées & conjurées contre les Romains, & toutes prêtes à fondre sur lui. Il falloit se précautionner contre cette multitude d'ennemis. César n'eut garde de s'endormir, *il fait tirer un fossé perdu & à fond de cuve de vingt pieds de large à quatre cens pas de la circonvallation*, dit ce grand Capitaine dans d'Ablancourt, qui le fait parler aussi.

aussi dignement François que le Romain écrivoit en Latin ; *afin qu'on ne pût venir à lui en bataille, ni l'attaquer de nuit & à l'impourvû, ou de jour interrompre ce travail. Ensuite il commença la circonvallation, qui consistoit en deux fossés de quinze pieds de largeur & autant de profondeur, avec un rempart derriére de la hauteur de douze pieds, garni d'un parapet avec ses crenaux, & d'une espéce de fraize à l'endroit qui joignoit le parapet, pour empêcher l'ennemi de monter ; le tout flanqué de tours à quatre-vingt pieds l'une de l'autre, & le dernier fossé rempli de l'eau de la riviére aux endroits les plus bas, ou dans la plaine.* Le texte est si clair dans cet endroit, que je m'étonne que Lipse n'ait pas compris que César tira une circonvallation intérieure avec son fossé perdu, & une autre extérieure qu'il environna d'un fossé égal à l'autre. C'étoient donc deux fossés perdus, l'un du côté de la campagne, & l'autre de celui de la ville, sans doute fort près du pied de la montagne. Lipse n'a pas erré à l'égard de ces deux fossés, ils sont tels que César les décrit dans ses Commentaires ; mais il n'est pas vrai qu'il y eût deux fossés perdus à la circonvallation & autant à la contrevallation, c'est-à-dire un fossé & un avant-fossé ; c'est ce qu'on ne voit pas dans le texte. Vous verrez que Lipse aura pris les *duas fossas* pour autant de fossés à chaque ligne, au lieu que César entend parler de celui de toutes les deux.

Vigénére qui a donné la figure du blocus d'Aléxia, est plus éxact ; il n'a eu garde de tomber dans la faute de Lipse, il n'a placé qu'un seul fossé dans les retranchemens des deux lignes : à cela près il n'est pas éxemt des défauts des autres, & n'a pas mieux compris son texte dans le reste de la description de César. Il prétend que les terres des deux lignes environnantes, qui étoient de douze pieds de hauteur sur berme, ce qui est un très-grand travail, étoient soutenuës d'un gazonnage ; c'est une conjecture qui ne me paroît pas vraisemblable, je croirois plutôt que le rempart étoit revêtu de fascines comme nous en usons aujourd'hui, méthode que nous tenons des Anciens. Pourquoi plutôt l'un que l'autre, dira-t-on ? en voici la raison ; c'est qu'un retranchement, soutenu d'un gazonnage, n'est pas l'ouvrage d'un jour, & d'un Général qui n'avoit aucun tems à perdre ; au lieu que les ouvrages où l'on emploie les fascines, sont faits en fort peu d'espace. Je mets donc un fascinage (2) au lieu d'un gazon, avec son parapet (3) & sa fraize (4), faite de gros pieux, avec leurs branches taillées en pointe, & brûlées par le bout, semblables au bois d'un cerf ; ce qui représentoit comme des aîles au dessous du parapet, ou comme les rames d'une galére inclinées ou à demi baissées comme nos fraizes, bien plus mal imaginées, qui sont faites de palissades toutes unies, un peu baissées pour empêcher l'escalade, que nous fichons tout de même au bas du parapet, & qui forment comme un cordon très-agréable à l'œil : car le terme de *cervis* peut s'appliquer à la palissade branchuë, comme à celle qui ne l'est pas. A l'égard des crénaux, dont César parle, nos Commentateurs les représentent mal dans la figure qu'ils en donnent ; ils étoient semblables à nos embrazures de canons, comme on voit en (5), où l'on plaçoit les archers ; il y en avoit de plus grands pratiqués sur le parapet des tours (6), où l'on plaçoit les balistes de campagne pour tirer en flanc. J'ai déja dit que ces tours n'étoient pas toujours de bois, mais de terres garnies d'un fascinage ou de gazons, beaucoup plus élevées que le reste du retranchement, & sur lesquelles on dressoit quelquefois des tours de charpente pour battre les endroits qui dominoient sur le camp.

Grandibus cervis.

Lipse & les autres Commentateurs se trompent à l'égard de l'intérieur des retranchemens & des forces de campagne des Anciens. L'on croiroit qu'il sont faits tout comme un mur de maçonnerie, à plomb & perpendiculaire ; cela paroît ridicule, & l'est en effet. Il y avoit un terre-plein, avec son talud, ou plusieurs banquettes (7), ou dégrés de fascinages pour monter dessus, & souvent des rampes de distance en distance

distance (8); ce qui se faisoit selon le plus ou le moins de largeur & de profondeur que l'on donnoit au fossé, qui fournissoit plus ou moins de terres : & comme les lignes de César étoient fort élevées, & qu'il falloit leur donner beaucoup de talud pour empêcher l'éboulement des terres, il avoit sans doute pratiqué les escaliers ou banquettes dont j'ai parlé, pour monter sur les remparts de divers côtés, outre les rampes pratiquées à chaque tour. Voilà quant aux deux lignes, passons aux ouvrages du dehors; c'est-à-dire au terrain enfermé entre le fossé perdu (9) & l'autre (10) des deux lignes environnantes. C'est ici l'endroit le plus curieux de ce blocus célébre, & qui mérite d'être un peu mieux éclairci qu'il ne l'a été jusqu'aujourd'hui.

Comme les soldats étoient occupés en même tems à aller querir du bois & des vivres assez loin, dit César, *& à travailler aux fortifications, & que l'ennemi faisoit souvent des sorties par plusieurs portes pour interrompre l'ouvrage, César trouva à propos d'ajouter quelque chose au travail des lignes, afin qu'il fallût moins de gens pour les garder. Il prit donc des arbres de médiocre hauteur, ou des branches fortes qu'il fit aiguiser, & tirant un fossé de cinq pieds de profondeur devant les lignes, il les y fit enfoncer & attacher ensemble par le pied, afin qu'on ne pût les arracher. On recouvroit le fossé de terre, en sorte qu'il ne paroissoit que la tête du tronc, dont les pointes entroient dans les jambes de ceux qui pensoient les traverser : c'est pourquoi les soldats les appelloient des ceps; & comme il y en avoit cinq rangs de suite, qui étoient entrelassés, on ne les pouvoit éviter. Au devant il fit des fosses de trois pieds de profondeur, un peu étroites par le haut, & disposées de travers en quinconce. Là dedans on fichoit des pieux ronds de la grosseur de la cuisse, brûlés & aiguisés par le bout, qui sortoient quatre doigts seulement hors de terre; le reste étoit enfoncé trois pieds plus bas que la profondeur de la fosse, pour tenir plus ferme, & la fosse couverte de broussailles, pour servir comme de piége. Il y en avoit huit rangs de suite, chacun à trois pieds de distance l'un de l'autre, & les soldats les nommoient des Lys, à cause de leur ressemblance. Devant tout cela il fit jetter une espéce de chausse-trapes, qui étoient de pointes de fer attachées à des bâtons, de la longueur du pied, qui se fichoient en terre; tellement qu'il ne sortoit que ces pointes, que les soldats appelloient des aiguillons, & toute la terre en étoit couverte. Voilà*, continuë ce grand Capitaine, *quelle étoit la circonvallation intérieure de la place, outre laquelle César pour empêcher les secours de dehors, en fit tirer une seconde toute pareille à la première; afin que si par hazard on venoit attaquer ses lignes en son absence, on ne pût les investir en même tems de tous côtés avec une grande multitude.*

Il n'y a point d'Auteur qui ait écrit avec cette noble simplicité & cette clarté si ordinaire aux gens de guerre, savans & expérimentés dans leur art. Cette description des travaux d'Alexia, dont César lui seul est l'auteur & l'inventeur, à l'égard des dehors de ces deux lignes, est admirable : cependant cette description, très-claire pour ceux de son tems, se trouve un peu embarassante en bien des endroits dans les choses de la guerre, à cause de la singularité de certains travaux. César a donc besoin de Commentaire dans ce qui regarde la guerre, non seulement ici, mais presque par tout, & particuliérement dans sa tactique, qui fait le grand & le sublime de ce Capitaine. Ceux qui se sont mêlés de l'expliquer à leur mode, n'y ont pas réussi; ils s'arrêtent aux choses qui sont de leur portée, & qu'on découvre au premier coup d'œil, & laissent là ce qui mérite le plus d'être éclairci, parce qu'ils sont hors d'état de le faire, non faute de savoir & d'esprit, dont nous reconnoissons avoir moins qu'eux, mais faute d'expérience dans le métier. Il n'y en a point qui ait bien rencontré dans l'explication des ouvrages pratiqués entre les deux fossés, ni qui ait compris l'artifice de ces arbres entiers plantés en terre, attachés & enfoncés ensemble par le pied, dont

Il y a une chose à remarquer, à l'égard des retranchemens des camps & des lignes environnantes des Anciens, c'est que la plûpart, qui ne sont pas du métier, se servent souvent du terme de muraille fort mal-à-propos, pour signifier un ouvrage considérable & fort élevé, ne pouvant s'imaginer qu'on pût les porter à une si grande hauteur sans recourir à la maçonnerie; c'est qu'ils ne savent pas que l'on soutenoit les terres par le moien d'un fassinage ou d'un gazonnage, comme nous l'emploions aujourd'hui. Pour distinguer ces sortes de travaux, qui étoient moindres, ils ajoutent de leur pure autorité le terme de mur, quoique ce fût toute autre chose. J'ai remarqué cette bévûe en une infinité d'Auteurs qui parlent de murailles, lorsqu'on s'apperçoit par les attaques de ces lignes & de ces camps, qu'ils font de maçonnerie, qu'ils étoient faits de terre.

Les deux lignes environnantes de Platée sont visiblement composées de deux murs de brique à chaux & à sable. Le camp de l'armée Romaine devant Numance est célébre dans l'Histoire, parce qu'il étoit d'un travail immense, outre qu'il embrassoit une plus grande étenduë de terrain. Il est bon de mettre aux yeux des Lecteurs un fait si digne d'être connu. Lipse ne l'a pas oublié; il ne rapporte pas seulement le passage qu'il tire d'Appien, mais il donne encore la figure de l'investiture & des deux lignes de circonvallation & de contrevallation, sans penser que le récit qu'Appien en fait est visiblement mutilé, très-approchant du galimatias en quelques endroits, & tel que les donnent les Historiens peu éxacts & sans expérience du métier. Nous supplérons à tout cela par de bonnes conjectures, sans aucun égard au texte & à l'éxactitude scrupuleuse d'une traduction de mot à mot: car sans cela le lecteur n'y verroit que ténébres, & ce n'est pas notre dessein qu'il marche sans savoir où il est, ni où il va.

Numance avoit vingt-quatre stades de circuit. Scipion l'aiant investie, fit tirer une circonvallation (2), qui devoit embrasser plus de deux fois autant de terrain que l'enceinte de la ville. Pour finir plutôt cet ouvrage, & qu'on y pût travailler par tout en même tems, il partagea le terrain à ses troupes, avec des gens qui avoient inspection sur le travail, chacun à son poste; & comme il n'étoit pas sans appréhension à l'égard des ennemis, qui pouvoient sortir sur les travailleurs & interrompre l'ouvrage, il y avoit des signaux concertés, le jour par une robe de pourpre qu'on élevoit sur une perche, & la nuit par des flambeaux allumés; afin que lui, ou son frére Fabius, pûssent marcher au secours. Lorsque l'ouvrage fut fait, on ouvrit une autre ligne (3) à une distance raisonnable de la premiére composée d'un rempart (4) de huit pieds d'épaisseur sur dix de hauteur, qu'on garnit d'une pallissade (5) en maniére de fraize *, le tout flanqué de tours (6) à cent pieds l'une de l'autre.

Appian. in Iberi- cis.

* *Vallos in ea defixit.*

Il y avoit une flaque d'eau qui rompoit la communication des deux lignes, au milieu de laquelle on fit une jettée, où l'on éleva un parapet (7) au-dessus, d'une hauteur égale au rempart. La riviére de Duére couloit non loin des murs de la ville, ce qui étoit d'une ressource infinie aux assiégés pour tirer des secours par le moien des barques qui pouvoient passer à la faveur du courant ou d'un vent favorable, ou à force de rames, & favoriser le passage des plongeurs qui pouvoient leur donner des nouvelles.

La largeur de ce fleuve & sa rapidité ne permettant pas d'y jetter des ponts, Scipion se détermina à leur enlever cette ressource par le moien de quatre forts (8), qu'il fit élever sur l'une & l'autre rive aux endroits du fleuve où la circonvallation aboutissoit, où l'on fit une estacade, ou comme une chaîne de poutres flotantes liées bout-à-bout ou accrochées les unes aux autres; elles étoient percées & traversées de longs pieux (9), armés de pointes de fer. La partie des pieux qui entroit dans l'eau, se trouvant poussée par la violence du courant, tenoit la machine dans un branle perpétuel. Par cet expédient

Elles é- toient



M. Pool Sculp.

ONANTES.

pédient le Général Romain ferma le passage non seulement aux secours qui pouvoient venir de dehors, mais encore aux plongeurs, à cause de ces pieux qui entroient dans l'eau, contre lesquels ils craignoient de heurter & de s'y enferrer. Par cette ruse Scipion se délivra de la crainte des plongeurs, afin que ceux de la place n'eussent aucun avis de ce qui se passoit autour d'eux. semblables à ce que nous appellons *Cheval de Frise*.

L'ouvrage fini, on dressa des batteries de balistes & de catapultes sur les tours & dans les forts, où l'on fit porter toutes les munitions nécessaires pour le service de ces machines. Les archers & les frondeurs occupérent les forts, & l'on établit des postes de distance en distance tout autour des deux lignes, qui communiquoient de l'un à l'autre par des sentinelles, qui faisoient garde jour & nuit. Ceux qui étoient dans les tours avoient ordre de faire les signaux concertés, au cas qu'ils fussent attaqués, & ceux des autres quartiers d'en lever de tout semblables après les premiers donnés, & par cette méthode on s'appercevoit d'abord des endroits où les ennemis paroissoient.

L'armée Romaine, les auxiliaires compris, étoit de soixante mille hommes, dont la moitié restoit à la garde des deux lignes. Vingt mille furent réservés pour l'attaque de la place, si l'on jugeoit à propos d'emploier cette voie, les dix mille qui restoient servoient comme de réserve. Ils avoient leur poste fixe, sans qu'il leur fût permis de s'en éloigner que par l'ordre exprès du Général, si ce n'est dans un cas pressant qui les obligeât de courir aux endroits où l'on leveroit les signaux. Bien que les travaux de la circonvallation renfermassent un espace de cinquante stades, Scipion ne laissoit pas que de les parcourir une fois le jour & autant la nuit.

Nous nous ferions conscience de laisser cet événement de Numance sans quelques remarques de notre façon, car je ne sache pas qu'aucun de nos Critiques se soit encore avisé de les faire. Nous avouerons donc que nous entrons dans un très-grand soupçon de la vérité de ce que les Auteurs qui en ont écrit nous en disent. Ce n'est pas la circonvallation que nous avons en vûe, il n'y a rien là de fort merveilleux, & qui ne soit très au dessous de mille autres dont l'Histoire est toute parsemée. Encore une fois, nous n'entrons dans aucune défiance là-dessus: nous ne nous défions pas non plus d'Appien dans ce qu'il nous apprend des circonstances, & des travaux des Romains devant cette place. Ils y paroissent avec toute leur gloire; mais si l'on jette les yeux sur ce que les autres Auteurs en écrivent, entr'autres Florus, on ne pourra s'empêcher d'en rire. Le récit qu'il fait de ce siége va devenir ridicule dans ces remarques, & rendra ridicules les Romains & leur Général mille fois plus que l'Auteur Latin, s'il y a des gens assez sots & assez simples pour ajouter foi à une fable aussi impertinente que celle-ci. De grace qui ne riroit de voir une armée de quarante ou de soixante mille hommes aiant le Vainqueur de Carthage à sa tête, investir & enfermer, par des travaux surprenans, une petite ville toute ouverte, c'est-à-dire un beau village, sans murailles & sans tours, assise sur une petite éminence près le fleuve Duéro, & défenduë par quatre mille Celtibériens? Il sembleroit même par les paroles de l'Auteur, que Numance seule avoit soutenu un siége de quatorze ans; mais l'on sent bien qu'il faut joindre à ce siége la guerre que Rome eut avec Viriatus. Je demande s'il y a beaucoup de Lecteurs qui le sentent? Non sans doute: le plus grand nombre s'imaginera que cet événement est encore plus mémorable que celui du siége de Troie; mais je doute qu'il s'en trouve un seul, quelque dénué de sens commun qu'il puisse étre, qui ne se moque d'un Auteur qui nous fait voir une puissante armée campée autour d'une ville sans murailles & sans aucun avantage naturel; & cependant ces Romains, dont le nom fait tant de bruit à nos oreilles, n'osent l'attaquer à force ouverte, quoiqu'il n'y ait que quatre mille hommes pour la défendre. Petau *Hist. univ.* L. IV.

Florus agréra s'il lui plaît que nous regardions sa description de Numance comme une fable très-sotte; ne vaut-il pas mieux s'en tenir à ce qu'Appien nous en dit? Est-il bien difficile de comprendre, dans la description qu'il donne de cette ville, qu'elle étoit très-bien fortifiée? Ne dit-il pas que la Duére couloit tout auprès de ses remparts, & que Scipion s'étoit d'abord déterminé à l'assiéger dans les formes? Assiége-t-on une ville ouverte, sans murailles & sans tours? Mariana, à l'éxemple de l'Ecrivain Romain, s'égare très-fort quelquefois en matiére de jugement. On nous pardonnera cette petite secousse; car bien que nous devions des égards aux grands hommes à cause de leur mérite, cela ne veut pas dire que nous devions respecter leurs fautes, du moins celles qui heurtent le bon sens tout de droit fil. Cet Historien célébre nous donne une description de Numance, je suis tenté de la mettre ici. Nous la tirons de la traduction manuscrite de l'Abbé de Vairac, infiniment meilleure que celle qui vient de paroître.

L'Abbé de Vairac dans Mariana, guer. de Numance, ch. I.

Numance, la terreur du peuple Romain, la gloire & l'ornement de l'Espagne, étoit à l'extrémité de la Celtibérie dans les Arevacs. On voit à Puente-Guaray plus de quatre milles au dessus de Soira, non loin de la source du Duéro, les ruines de cette ville; elle devoit moins sa force à l'art qu'à la nature: située sur le penchant d'une douce colline, elle ne laissoit pas que d'être d'un accès difficile, étant environnée de montagnes de tous côtés, & n'aiant qu'un endroit qui aboutissoit à une plaine fertile, qui s'étend jusqu'à douze milles le long du Ter. Elle étoit bâtie à la Lacédémonienne, sans murailles & sans tours. Qu'y a-t-il à reprendre dans ce passage? dira quelqu'un: rien que deux fautes de jugement, lui répondra-t-on. L'une est purement de la façon de l'Auteur Espagnol; & l'autre, qu'il adopte, appartient de droit à Florus. Mariana convient que Numance étoit bâtie à la Lacédémonienne, sans murailles & sans tours; nous lui passons ceci, mais nous n'aurons garde de lui passer l'autre, *elle devoit moins sa force*, dit-il, *à l'art qu'à la nature*: voilà qui est le mieux du monde. *Elle est située*, poursuit-il, *sur le penchant d'une douce colline; elle ne laissoit pas que d'être d'un accès difficile.* On croiroit d'abord que c'est de la ville qu'il entend parler, point du tout: c'est qu'elle est *environnée de montagnes de tous côtés*. Cela est absurde: on juge de la force d'une place par sa situation ou par les ouvrages de l'art; mais on ne s'est jamais avisé d'en juger par ses environs: car les montagnes qui l'environnent ne sont pas un rempart, puisqu'elles laissent une plaine entr'elles & la ville; car si ces montagnes étoient capables d'empêcher l'ennemi d'entrer dans la plaine pour en faire le siége, elle seroit forte non par elle-même, mais par les montagnes qui empêcheroient l'entrée du païs; mais cela n'étant pas, Mariana est très-digne du reproche d'avoir très-mal raisonné. Je ne puis m'empêcher, avant que de passer aux deux lignes environnantes d'Alexia, de dire un mot de celles de Perouse; c'est un fait très-remarquable, & par conséquent il faut qu'il fasse la clôture de cet Article.

Pendant la guerre civile, Antoine, dont les affaires ne prenoient pas un fort bon train, s'étant jetté dans Pérouse, Auguste se mit à ses trousses, & ne voulant pas qu'il échapât pour finir au plutôt la guerre, & se délivrer d'un concurrent qui lui paroissoit incommode pour le dessein qu'il avoit, quoiqu'il fût bien jeune, il l'investit de toutes parts par deux lignes environnantes de cinquante-six stades, car il ne craignoit pas moins les ennemis du dehors que ceux du dedans; ces deux lignes aboutissoient des deux côtés au Tibre, qui les coupoit en deux, & sur lequel il jetta des ponts pour la communication des deux camps. Antoine ne s'endormit pas, il fortifia le bas de la colline par un bon retranchement. Auguste qui s'étoit bien attendu qu'Asinius & Ventidius viendroit au secours de son ennemi, & que sa circonvallation seroit attaquée, se précautionna autant qu'il lui fut possible: il y ajouta encore pour suppléer à sa foiblesse.

blessé. Il donna trente pieds de largeur à son fossé, & fit élever ses retranchemens jusqu'à la hauteur de trente pieds, qu'il borda d'une palissade, avec des tours de bois à la distance de soixante pieds l'une de l'autre, au nombre de mille cinquante à la ligne tournée du côté de la campagne, & autant à l'autre qu'il avoit tirée contre ceux de la ville.

ARTICLE VI.

Blocus d'Alexia. Les Commentateurs de César n'ont presque rien connu dans la description de ce siége.

POurroit-on s'imaginer que dans l'art d'enfermer les places, on pût aller au-delà des mesures & des précautions qu'on a pû remarquer dans les éxemples déja cités? Il est pourtant certain que César a enchéri sur tous les autres au fameux siége d'Alexia, comme il plaît à tous les Auteurs de le donner sous ce titre, quoique ce ne soit qu'un blocus. C'est ici le chef d'œuvre du plus grand Capitaine dont l'Histoire ancienne & moderne fasse mention. Un Général d'armée, qui n'auroit autre titre à produire qu'un fait tout semblable à celui d'Alexia, auroit dequoi s'immortaliser.

Je ne citerai pas les Auteurs qui ont écrit, raisonné & conjecturé sur les deux lignes, cela seroit fort inutile; mais je serois très-curieux de connoître celui qui le premier les a mises en réputation par des Plans & des Figures, des raisonnemens & des éclaircissemens en queuë: celui-là est le centre, tous les autres ont tourné autour sans s'en éloigner, sans y rien ajouter; pas un seul d'excentrique, nation moutonniére qui va non pas où il faut aller, mais où l'on va.

Lipse est ce me semble le premier qui s'est le plus étendu sur les lignes de circonvallation & de contrevallation des Anciens; il nous fournit un assez bon nombre d'éxemples très-remarquables, & une foule de remarques grammaticales dont nous n'avons que faire. Le blocus d'Alexia ne lui est pas échapé; il nous en donne la figure, où il n'y a de vrai que ce qui saute aux yeux de tout le monde, & nous laisse là à l'égard du reste. Vigenére en a fait tout de même, & ne nous en apprend guéres davantage. Celui-ci est un grand Auteur; il valoit bien Lipse en Grec & en Latin, quoiqu'il fût homme de guerre; mais comme il avoit servi dans la cavalerie, & que César est un Fantassin, cette matiére n'étoit pas assez claire pour qu'il la comprît bien. Nous allons voir si nous serons plus heureux que ces deux-ci & que les autres.

Vercingentorix s'étant enfermé dans Alexia après la défaite de sa cavalerie, c'est-à-dire sottement & sans beaucoup de sujet, & s'il vous plaît avec quatre-vingt mille hommes d'élite; César qui vouloit couper court à la révolte, l'investit. Cette place étoit située sur le sommet d'une montagne de difficile accès. L'entreprise étoit tout ce qu'on pouvoit imaginer de plus embarassant, de plus grand & de plus hardi, & au milieu d'une nation toute ennemie. Il avoit à se défendre contre une ville, où les assiégés étoient en plus grand nombre que les assiégeans; & ce qu'il y avoit encore de plus redoutable à surmonter, c'est qu'il alloit avoir sur les bras toute la puissance des Gaules soulevées & conjurées contre les Romains, & toutes prêtes à fondre sur lui. Il falloit se précautionner contre cette multitude d'ennemis. César n'eut garde de s'endormir, *il fait tirer un fossé perdu & à fond de cuve de vingt pieds de large à quatre cens pas de la circonvallation*, dit ce grand Capitaine dans d'Ablancourt, qui le fait parler

aussi dignement François que le Romain écrivoit en Latin ; *afin qu'on ne pût venir à lui en bataille, ni l'attaquer de nuit & à l'impourvû, ou de jour interrompre ce travail. Ensuite il commença la circonvallation, qui consistoit en deux fossés de quinze pieds de largeur & autant de profondeur, avec un rempart derriére de la hauteur de douze pieds, garni d'un parapet avec ses crenaux, & d'une espéce de fraize à l'endroit qui joignoit le parapet, pour empêcher l'ennemi de monter; le tout flanqué de tours à quatre-vingt pieds l'une de l'autre, & le dernier fossé rempli de l'eau de la riviére aux endroits les plus bas, ou dans la plaine.* Le texte est si clair dans cet endroit, que je m'étonne que Lipse n'ait pas compris que César tira une circonvallation intérieure avec son fossé perdu, & une autre extérieure qu'il environna d'un fossé égal à l'autre. C'étoient donc deux fossés perdus, l'un du côté de la campagne, & l'autre de celui de la ville, sans doute fort près du pied de la montagne. Lipse n'a pas erré à l'égard de ces deux fossés, ils sont tels que César les décrit dans ses Commentaires; mais il n'est pas vrai qu'il y eût deux fossés perdus à la circonvallation & autant à la contrevallation, c'est-à-dire un fossé & un avant-fossé; c'est ce qu'on ne voit pas dans le texte. Vous verrez que Lipse aura pris les *duas fossas* pour autant de fossés à chaque ligne, au lieu que César entend parler de celui de toutes les deux.

Vigénére qui a donné la figure du blocus d'Aléxia, est plus éxact; il n'a eu garde de tomber dans la faute de Lipse, il n'a placé qu'un seul fossé dans les retranchemens des deux lignes: à cela près il n'est pas éxemt des défauts des autres, & n'a pas mieux compris son texte dans le reste de la description de César. Il prétend que les terres des deux lignes environnantes, qui étoient de douze pieds de hauteur sur berme, ce qui est un très-grand travail, étoient soutenuës d'un gazonnage; c'est une conjecture qui ne me paroît pas vraisemblable, je croirois plutôt que le rempart étoit revêtu de fascines comme nous en usons aujourd'hui, méthode que nous tenons des Anciens. Pourquoi plutôt l'un que l'autre, dira-t-on? en voici la raison; c'est qu'un retranchement, soutenu d'un gazonnage, n'est pas l'ouvrage d'un jour, & d'un Général qui n'avoit aucun tems à perdre; au lieu que les ouvrages où l'on emploie les fascines, sont faits en fort peu d'espace. Je mets donc un fascinage (2) au lieu d'un gazon, avec son parapet (3) & sa fraize (4), faite de gros pieux, avec leurs branches taillées en pointe, & brûlées par le bout, semblables au bois d'un cerf; ce qui représentoit comme des aîles au dessous du parapet, ou comme les rames d'une galére inclinées ou à demi baissées comme nos fraizes, bien plus mal imaginées, qui sont faites de palissades toutes unies, un peu baissées pour empêcher l'escalade, que nous fichons tout de même au bas du parapet, & qui forment comme un cordon très-agréable à l'œil: car le terme de *cervis* peut s'appliquer à la palissade branchuë, comme à celle qui ne l'est pas. A l'égard des crénaux, dont César parle, nos Commentateurs les représentent mal dans la figure qu'ils en donnent; ils étoient semblables à nos embrazures de canons, comme on voit en (5), où l'on plaçoit les archers; il y en avoit de plus grands pratiqués sur le parapet des tours (6), où l'on plaçoit les balistes de campagne pour tirer en flanc. J'ai déja dit que ces tours n'étoient pas toujours de bois, mais de terres garnies d'un fascinage ou de gazons, beaucoup plus élevées que le reste du retranchement, & sur lesquelles on dressoit quelquefois des tours de charpente pour battre les endroits qui dominoient sur le camp.

Grandibus cervis.

Lipse & les autres Commentateurs se trompent à l'égard de l'intérieur des retranchemens & des forces de campagne des Anciens. L'on croiroit qu'il sont faits tout comme un mur de maçonnerie, à plomb & perpendiculaire; cela paroît ridicule, & l'est en effet. Il y avoit un terre-plein, avec son talud, ou plusieurs banquettes (7), ou dégrés de fascinages pour monter dessus, & souvent des rampes de distance en

distance

distance (8); ce qui se faisoit selon le plus ou le moins de largeur & de profondeur que l'on donnoit au fossé, qui fournissoit plus ou moins de terres : & comme les lignes de César étoient fort élevées, & qu'il falloit leur donner beaucoup de talud pour empêcher l'éboulement des terres, il avoit sans doute pratiqué les escaliers ou banquettes dont j'ai parlé, pour monter sur les remparts de divers côtés, outre les rampes pratiquées à chaque tour. Voilà quant aux deux lignes, passons aux ouvrages du dehors; c'est-à-dire au terrain enfermé entre le fossé perdu (9) & l'autre (10) des deux lignes environnantes. C'est ici l'endroit le plus curieux de ce blocus célébre, & qui mérite d'être un peu mieux éclairci qu'il ne l'a été jusqu'aujourd'hui.

Comme les soldats étoient occupés en même tems à aller querir du bois & des vivres assez loin, dit César, *& à travailler aux fortifications, & que l'ennemi faisoit souvent des sorties par plusieurs portes pour interrompre l'ouvrage, César trouva à propos d'ajouter quelque chose au travail des lignes, afin qu'il fallût moins de gens pour les garder. Il prit donc des arbres de médiocre hauteur, ou des branches fortes qu'il fit aiguiser, & tirant un fossé de cinq pieds de profondeur devant les lignes, il les y fit enfoncer & attacher ensemble par le pied, afin qu'on ne pût les arracher. On recouvroit le fossé de terre, en sorte qu'il ne paroissoit que la tête du tronc, dont les pointes entroient dans les jambes de ceux qui pensoient les traverser : c'est pourquoi les soldats les appelloient des ceps; & comme il y en avoit cinq rangs de suite, qui étoient entrelassés, on ne les pouvoit éviter. Au devant il fit des fosses de trois pieds de profondeur, un peu étroites par le haut, & disposées de travers en quinconce. Là dedans on fichoit des pieux ronds de la grosseur de la cuisse, brûlés & aiguisés par le bout, qui sortoient quatre doigts seulement hors de terre; le reste étoit enfoncé trois pieds plus bas que la profondeur de la fosse, pour tenir plus ferme, & la fosse couverte de broussailles, pour servir comme de piége. Il y en avoit huit rangs de suite, chacun à trois pieds de distance l'un de l'autre, & les soldats les nommoient des Lys, à cause de leur ressemblance. Devant tout cela il fit jetter une espéce de chausse-trapes, qui étoient de pointes de fer attachées à des bâtons, de la longueur du pied, qui se fichoient en terre; tellement qu'il ne sortoit que ces pointes, que les soldats appelloient des aiguillons, & toute la terre en étoit couverte. Voilà*, continuë ce grand Capitaine, *quelle étoit la circonvallation intérieure de la place, outre laquelle César pour empêcher les secours de dehors, en fit tirer une seconde toute pareille à la première; afin que si par hazard on venoit attaquer ses lignes en son absence, on ne pût les investir en même tems de tous côtés avec une grande multitude.*

Il n'y a point d'Auteur qui ait écrit avec cette noble simplicité & cette clarté si ordinaire aux gens de guerre, savans & expérimentés dans leur art. Cette description des travaux d'Alexia, dont César lui seul est l'auteur & l'inventeur, à l'égard des dehors de ces deux lignes, est admirable : cependant cette description, très-claire pour ceux de son tems, se trouve un peu embarassante en bien des endroits dans les choses de la guerre, à cause de la singularité de certains travaux. César a donc besoin de Commentaire dans ce qui regarde la guerre, non seulement ici, mais presque par tout, & particuliérement dans sa tactique, qui fait le grand & le sublime de ce Capitaine. Ceux qui se sont mêlés de l'expliquer à leur mode, n'y ont pas réussi; ils s'arrêtent aux choses qui sont de leur portée, & qu'on découvre au premier coup d'œil, & laissent là ce qui mérite le plus d'être éclairci, parce qu'ils sont hors d'état de le faire, non faute de savoir & d'esprit, dont nous reconnoissons avoir moins qu'eux, mais faute d'expérience dans le métier. Il n'y en a point qui ait bien rencontré dans l'explication des ouvrages pratiqués entre les deux fossés, ni qui ait compris l'artifice de ces arbres entiers plantés en terre, attachés & enfoncés ensemble par le pied, dont

cinq

cinq rangs étoient autour des deux lignes., si près-à-près à chaque enceinte, que les branches formoient comme une haie hérissée de pointes du côté de l'ennemi.

Les Commentateurs se sont imaginés que ces arbres étoient plantés droits & perpendiculaires, & leurs troncs hors de terre, comme Lipse & Vigénére les représentent dans la figure qu'ils en ont donné, & cependant les paroles du texte sont formellement contraires à cette opinion. Il y a plus que ceci, nous croions César trop habile pour avoir placé ces arbres, dont le pied étoit tout entier dans terre, droits & perpendiculaires; ces arbres devoient être inclinés comme en abattis (11), les branches présentant leurs pointes en haut, le corps & les jambes de ceux qui auroient voulu les aborder, n'en eussent rien eu à craindre, & ceux qui auroient voulu pousser jusques-là, après avoir surmonté tous les autres obstacles qu'il y avoit en deçà, se fussent trouvés à couvert derriére, sans être vûs du rempart, & sans rien craindre des fléches, des traits, & des pierres lancées par les machines: car les branches de ces arbres présentant leurs pointes en haut, comme il le semble d'abord par le terme de *cacuminibus*, dont César se sert, elles eussent rompu la force des coups; ce qui ne pouvoit arriver étant inclinés, outre qu'il étoit très-difficile que ces branches pûssent être coupées, étant disposées de la maniére que nous l'entendons, & que tout homme, qui a quelque expérience de la guerre, doit l'entendre; outre qu'il eût été très-difficile de couper les branches qui présentoient la pointe devant l'estomac de quelque côté qu'on les abordât, au lieu qu'étant droits il étoit aisé de les couper sans danger jusqu'au dernier rang.

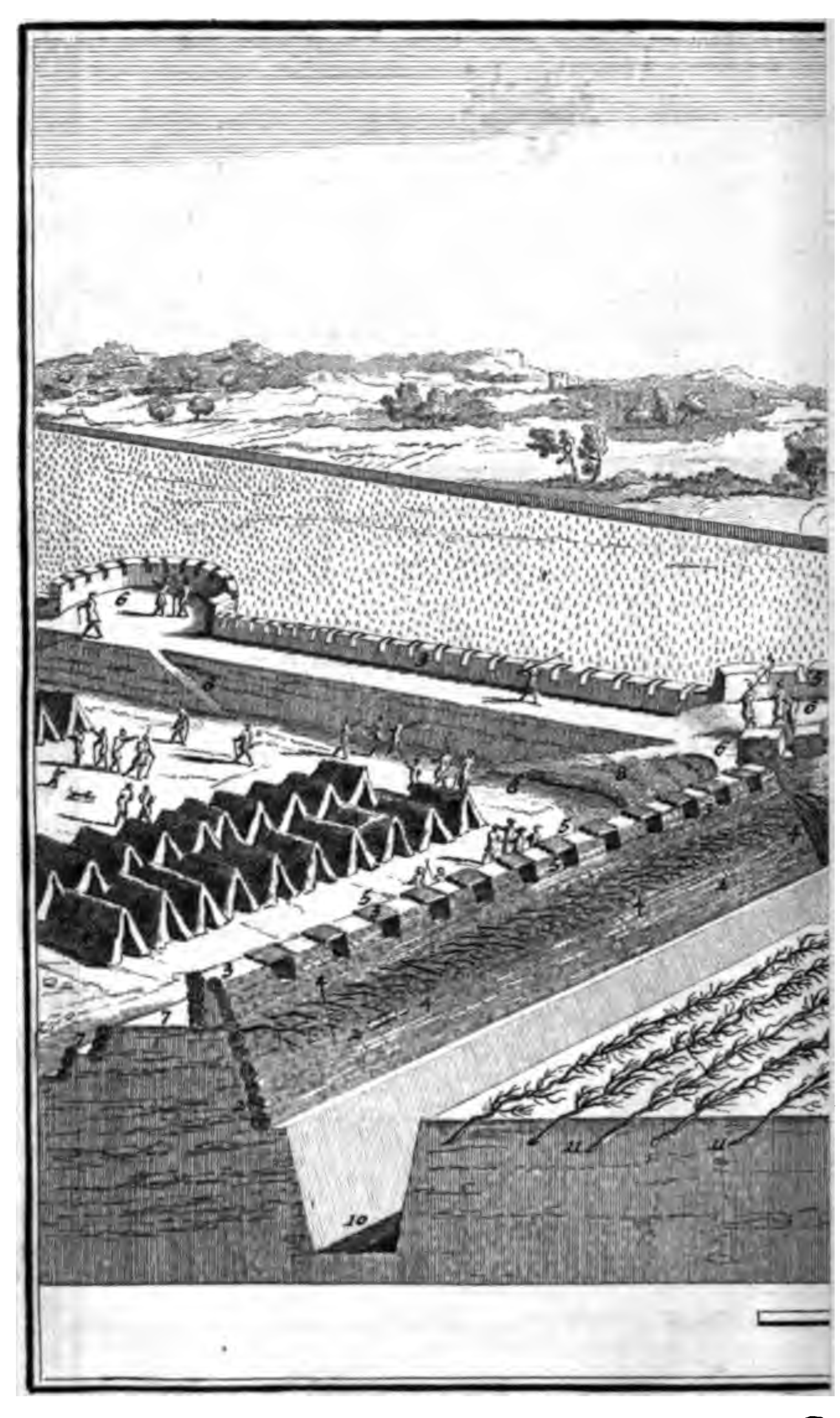
On sait quelle est la force de la palissade inclinée, qu'on ne peut couper ni aborder. Les arbres, disposés comme nous l'entendons, & comme César l'entendoit aussi, sont inabordables, & leurs branches qui présentent des pointes aiguës de toutes parts, ne sauroient être coupées. De tous les arbres, les Saules sont les plus propres pour ces sortes d'ouvrages, & ceux qui donnent moins de prise à la hache & à la serpe: non seulement les branches de cet arbre ne cédent pas aux coups; mais il est encore impossible de se couler entre elles ou de les écarter, se trouvant trop près les unes des autres. Voilà selon mon opinion comment ces arbres étoient disposés & rangés sur cinq rangs & par files obliques, s'il m'est permis de hazarder ce terme.

Les fosses (12), où César fit enfoncer des pieux aiguisés par le bout, n'étoient pas un obstacle si difficile à surmonter que les arbres inclinés, qui étoient autant de hérissons, & un abattis très-redoutable. Pour les ceps (13), je crois qu'ils étoient plus dangereux que nos chausse-trapes, qui sont des clous à quatre pointes de fer disposées en triangle, de telle sorte qu'il y en a toujours trois qui portent à terre, & une reste debout. Il est certain que les aiguillons de César à Alexia étoient plus dangereux que nos chausse-trapes, dont nous nous servons rarement, je ne sai pourquoi: car lorsque les bréches en sont parsemées, il est difficile & presque impossible de les éviter. Les Anciens connoissoient ces sortes de machines. Procope fait mention d'une chausse-trape assez singuliére, je ne vois pas à quel usage on la pouvoit mettre. En voici la description, que je tire du Président Cousin, qui a traduit cet Auteur.

Procope, Hist. de la guerre des Gots.

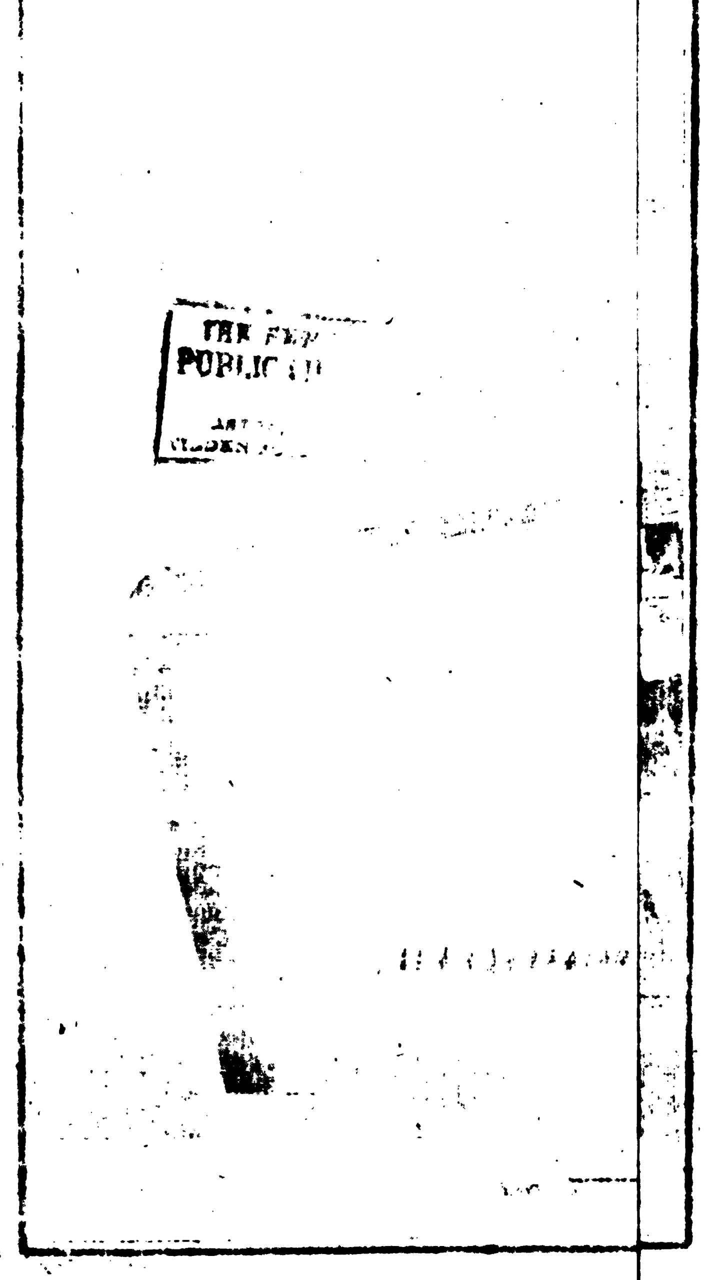
Une chausse-trape est une machine faite avec quatre pieux d'une longueur égale, & dont les extrémités sont jointes ensemble; de telle sorte que de quelque côté que ce soit, les raions forment toujours un triangle. Quand on jette la machine à terre, il y a trois pieux qui sont couchés, & un qui est debout, & qui arrête les hommes & les chevaux; toutes les fois que l'on la tourne, le pieu qui étoit droit tombe à terre, & un autre se reléve.

ARTI-



PROFIL D'UNE PARTIE DE LA C

CAMI


THE FRE
PUBLIC LI

ARTICLE VII.

Des approches des Anciens, du camp au corps de la place. Tranchées connuës, & pratiquées dans leurs sieges.

CEux qui prétendent que les Anciens n'alloient pas par tranchées, ou par travaux équivalens au corps de la place, donneront pour preuve de leur sentiment, qu'ils ne font aucune mention de ces sortes de travaux. Je demande à ces gens-là, si nos Historiens, qui nous donnent la description des siéges les plus célébres, entrent ordinairement dans le détail & le progrés des travaux des assiégeans jusqu'au comblement du fossé. Ils n'ont garde de le faire, le récit en seroit trop sec & trop ennuieux. Témoin l'Histoire militaire de Louis XIV. Qui est le Lecteur si phlegmatique qui lise sans impatience la description que l'on y fait des siéges? Dans un Traité de l'attaque des places, de tels détails pourroient servir d'éxemple, c'est là leur place; mais l'Histoire ne souffre point cet amas énorme de petites circonstances qui n'apprennent rien, & où la plûpart des Lecteurs n'entendent goute.

On ne doit pas non plus s'étonner si notre Auteur n'entre pas ordinairement dans la description des approches jusqu'aux batteries des machines de jet & de celles des béliers qui battoient en bréche. On voit peu d'Historiens qui s'embarquent dans la description des approches, & beaucoup moins les Anciens que les Modernes, qui y entrent quelquefois; & lorsqu'ils le font, ils ne traitent pas cette matiére aussi clairement qu'il seroit à souhaiter: je l'ai déja dit dans mon Livre des Nouvelles Découvertes sur la Guerre. La raison de cela est, qu'ils écrivoient dans un tems où personne n'ignoroit ces sortes de choses: comme nous faisons aujourd'hui, lorsque nous disons qu'on ouvrit un tel jour la tranchée, nous savons d'abord ce que cela veut dire. Chap. IX.

Ce qui excuse notre Auteur dans une description aussi succinte des travaux de Lilybée, c'est que le premier Livre comme le suivant, n'est qu'une introduction à son Histoire; il l'assûre lui-même, quoiqu'il fasse en bien des endroits un tout autre personnage que celui d'Abréviateur: car il entre souvent dans le détail de certaines actions où il ne laisse rien à désirer, & passe légérement sur les autres qui ne paroissent pas si importantes, ou qui ne le touchent pas.

A l'égard des approches des travaux des Anciens dans leurs siéges, la recherche est plus curieuse qu'elle n'est importante. Nous sommes assez avancés dans cette partie de la guerre des Anciens, pour en parler & pour en écrire. Nous aurions pourtant souhaité que notre Auteur se fût un peu plus ouvert dans ce qu'il nous apprend des travaux de Lilybée. Avec tout cela ce qu'il en dit n'est pas si concis, que nous ne puissions raisonner dessus, & découvrir ce qui manque par ce que nous trouvons ailleurs. *Ils commencérent*, dit-il, *par la tour qui étoit la plus proche de la mer, & qui regardoit la mer d'Afrique; de nouveaux ouvrages succédant toujours aux premiers, & s'avançant de plus en plus, ils renversérent six tours.* Par ces ouvrages qui se succédent, l'Auteur nous conduit sans doute du camp aux batteries béliéres, c'est-à-dire tout-à-fait au corps de la place: car on ne battoit avec ces machines qu'après le comblement du fossé, ou lorsqu'il étoit à demi comblé, alors on les poussoit à une certaine distance du mur que l'on vouloit battre.

Pour revenir à notre sujet, je dis que quand notre Auteur ne nous apprendroit pas

ailleurs que les Anciens alloient par tranchées ou par des lignes blindées jusqu'à leurs batteries, je ne le croirois pas moins. Peut-il entrer dans l'esprit d'un homme raisonnable, qu'on approchât d'une place & qu'on en fît le siége tout à découvert & comme à une insulte, sans être exposé aux machines des assiégés, dont les remparts étoient tout bordés, & dont les coups étoient bien plus certains & plus assûrés que ceux de nos fusils & de nos canons? Prétend-on que les Anciens fussent absolument dépossédés de sens & d'esprit? Peut-on les dégrader & les abaisser jusqu'à ce point, que de leur refuser les précautions les plus simples, & qui viennent si naturellement à l'esprit? On leur ôte pourtant tout, comme on feroit aux hommes les plus stupides & les plus insensés, pendant qu'on les éléve & qu'on les louë avec tant de profusion dans tout le reste. Non seulement ils alloient par lignes creusées dans terre, & couvertes d'un blindage de fascines ou de claies, mais nous trouvons encore que nos sappes couvertes & nos paralléles en places d'armes ne sont pas une invention moderne, & que les autres les ont pratiquées avant nous; d'abord les peuples de l'Asie, comme nous le prouverons par l'Ecriture: après eux les Grecs, qui s'attribuent tout, & après ceux-ci les Romains.

Les Auteurs modernes, qui ont écrit si affirmativement que les Anciens ne se servoient pas de tranchées ou d'ouvrages équivalens dans les siéges des places, ont décidé bien légérement. Le Fragment du IX. Livre de Polybe est bien mortifiant pour eux. C'est dans le siége d'Egine où l'on voit formellement qu'ils alloient non seulement par tranchées, mais encore par paralléles tirées sur tout le front de l'attaque, & des boiaux de communication d'une attaque à l'autre. Quand même ce reste précieux d'Histoire nous manqueroit, & que nous serions même dénués d'un nombre d'autorités & de preuves authentiques, que nous trouvons dans les Auteurs Grecs & Latins, & dans les Livres sacrés, nous ne demeurerions pas moins fermes dans notre opinion, & nous sommes même convaincus qu'on les mit en usage avant l'invention des machines de jet: à plus forte raison lorsque l'on commença à s'en servir, car alors on approcha de moins près les places qu'on vouloit attaquer, & les précautions furent plus grandes.

ARTICLE VIII.

Preuves que les Anciens alloient par tranchées du camp au corps de la place.

JE ne sai si Philippe fut le premier qui alla par tranchées ou par paralléles avec des communications couvertes & blindées par dessus, j'ai lieu d'en douter: car s'il en eût été l'inventeur, Polybe n'eût pas manqué de nous l'apprendre; c'est ce qui me persuade que ces sortes d'approches n'étoient pas nouvelles. Bien que les autres Historiens qui ont écrit avant, ou après cet Auteur, si l'on en excepte Diodore de Sicile, ne nous en apprennent rien dans la description des siéges les plus mémorables qu'ils rapportent, ce n'est pas une preuve de la nouveauté de cette méthode, ni que l'on ne la pratiquât pas avant & quelques siécles après Polybe, c'est-à-dire pendant que Rome se conserva dans l'ancienne discipline & dans la gloire des armes: car depuis la décadence de cette Capitale de l'univers, on n'en voit aucune trace, quoique ce soit le seul & unique moien d'approcher une place. J'aurois de la peine à me le persuader, si nous ne voyions par une infinité d'exemples anciens, & de nos jours même, que ceux-là se trompent qui croient que les meilleures loix, & ce qu'il y a de plus excellent dans les arts,

ans, ne se perd pas pour faire place à tout ce qu'on peut imaginer de mauvais, de faux & de plus opposé au bon sens ; car quoique nous aions eu les éxemples des Anciens à l'égard de certaines pratiques, nous les avons oubliés sans raison, & sans aucune apparence de raison pour les reprendre dans la suite, & même plusieurs siécles après, comme cela est arrivé à l'égard de nos lignes de circonvallation & de contrevallation.

Pour revenir aux approches des Anciens, je ne vois pas que leurs tranchées fussent tout-à-fait semblables aux nôtres, & qu'ils se terrissent si profondément que nous faisons aujourd'hui, pour nous couvrir contre le feu de la place, dont la violence est tout autrement redoutable que celle de leurs balistes & de leurs catapultes, qui ne laissoient pourtant pas de produire des effets surprenans, comme nous espérons de le démontrer dans le cours de cet ouvrage.

Ce qu'on peut avancer avec certitude, c'est qu'ils alloient à couvert du camp à leurs batteries; ils se précautionnoient plus ou moins selon la puissance & la valeur des assiégés, & le nombre de leurs machines: car celles-ci régloient la forme des approches ou des tranchées. Il y en avoit de deux sortes. Les premiéres étoient composées d'un blindage de fascines, ou de claies dressées & mises à côté l'une de l'autre, sans aucun intervalle entr'elles; de sorte qu'elles formoient comme une muraille de cinq à six pieds de haut avec des crénaux pratiqués dans les claies, ou entre les fascines. Pour soutenir ce blindage, on plantoit (car faute d'autorités il faut sur ce point hazarder nos conjectures,) des fourches en terre, sur lesquelles on mettoit des longues perches en travers, où les fascinages étoient appuiés.

Les pavesades, dont parle l'Auteur de l'Histoire de la Milice Françoise, étoient en usage longtems avant Philippe-Auguste, & Froissart ne les donne pas comme une chose nouvellement inventée. Le Pére Daniel nous les représente sous la figure d'un bouclier, je ne sai où il a pris cela; c'étoient des mantelets de claies, qu'on rangeoit sans doute par lignes paralléles ou par lignes obliques du camp aux travaux les plus proches du corps de la place, derriére lesquelles les soldats à couvert ouvroient un petit fossé assez profond pour les maintenir droites & fermes. On les rangeoit dans ce fossé, qu'on couvroit ensuite de terre; ce qui se pratiquoit dans les siéges réguliers: mais dans les attaques d'insulte on y alloit avec moins de cérémonie, & les claies étoient plus petites pour être transportées plus aisément; c'est là le *retranchement portatif*, comme l'appelle le Pére Daniel, en usage plusieurs siécles avant celui de Philippe-Auguste. On les appelloit des pavesades ou *tallenas*, parce qu'elles servoient à couvrir; mais cela ne veut pas dire que ce fussent de vrais pavois. Procope & Anne Comnéne font mention de ces sortes d'ouvrages dans leur Histoire. Salignac dans sa relation du siége de Metz par Charles-Quint, dit que M. de Guise fit *mettre des pavesades du côté des bréches*. C'étoit donc derriére ces *tallenas* les plus près de la ville qu'on logeoit les archers, qui tiroient continuellement contre ceux qui paroissoient sur les défenses. Ces sortes de tranchées blindées (2) étoient plus ou moins solides & les blindes plus élevées, à mesure qu'on approchoit des murailles de la ville & à la portée des machines.

Il y avoit une autre maniére d'approches moins cavaliére, & fort différente de la premiére, c'étoient plusieurs fossés de communication couverts par dessus (3), tirés en ligne droite du camp (4) aux travaux, ou aux paralléles blindées (2), assez semblables aux nôtres. Ces galeries de communication, dont nous donnons le profil (5) étoient creusées dans terre de dix à douze pieds de largeur. Les travailleurs jettoient les terres des deux côtés, qu'ils soutenoient d'un fascinage, qu'on couvroit pardessus de claies & de terres, soutenuës par des perches ou des soli-

 veaux.

veaux. Tout le long de ces galeries pratiquées entre deux terres, on perçoit des créneaux des deux côtés dans l'épaisseur de l'épaulement & des issuës (6), d'espace en espace pour pouvoir sortir. Ces tranchées couvertes, ou communications, aboutissoient aux paralléles ou places d'armes, qui s'étendoient sur tout le front de l'attaque. Elles étoient larges, spacieuses, & capables de contenir un grand corps de troupes en bataille: car c'étoit là qu'elles se tenoient pour soutenir leurs tours, leurs tortuës & leurs batteries de béliers & de jet, contre les sorties des assiégés.

La premiére paralléle (2), la plus proche du corps de la place, étoit tirée sur le bord du fossé, & servoit de communication aux tours & aux tortuës béliéres (7) des assiégeans. Ces sortes de communications aux tours ambulatoires, étoient quelquefois couvertes par dessus d'un blindage de claies ou de fascines; parce qu'étant tirées sur le bord de la contrescarpe, elles se trouvoient exposées aux coups plongeans des tours & des remparts des assiégés, à cause de leur hauteur; ce qui obligeoit les assiégeans de couvrir ces sortes d'ouvrages par dessus, à couvert desquels les archers tiroient sans cesse, des crénaux pratiqués dans l'épaisseur des terres. Ces paralléles blindées, & quelquefois couvertes par dessus, servoient encore au comblement du fossé, où l'on ouvroit des passages pour communiquer aux tortuës béliéres (7), qu'on faisoit avancer sur le comblement (8) pour battre en bréche. Voilà la description de la paralléle couverte & tirée sur la contrescarpe, & telle que Polybe la représente dans son Fragment du siége d'Egine. On les couvroit par dessus pour n'être pas plongé des coups d'en haut; mais lorsque les murs de la ville étoient bas, on se contentoit d'un parapet tiré des terres du fossé, comme nous le pratiquons dans nos tranchées.

A quelque distance de cette paralléle, on en creusoit une autre derriére, toute semblable à nos places d'armes, comme nous les appellons; c'étoit dans celle-ci que l'on élevoit les batteries de balistes & de catapultes, & dont la construction ne différoit en rien des nôtres. Il y en avoit quelquefois une troisiéme sur une même ligne paralléle; ces places d'armes contenoient toutes les troupes destinées à la garde des travaux, on communiquoit d'une paralléle à l'autre par plusieurs galeries ou fossés blindés par dessus (9). Ces sortes de travaux ne se pratiquoient qu'aux siéges des villes considérables, & où les machines étoient en grand nombre. Car dans les siéges moins importans, les ouvrages & les précautions étoient beaucoup moindres; on emploioit les blindes & les fascinages, qu'on élevoit plus ou moins haut, à mesure qu'on approchoit le corps de la place, de peur d'être vûs & plongés des coups des assiégés; mais je suis persuadé, quand même nous manquerions de preuves, qu'on se terrissoit parallélement lorsqu'on étoit arrivé sur le bord du fossé, & que les terres qu'on en tiroit servoient d'appui aux blindes paralléles.

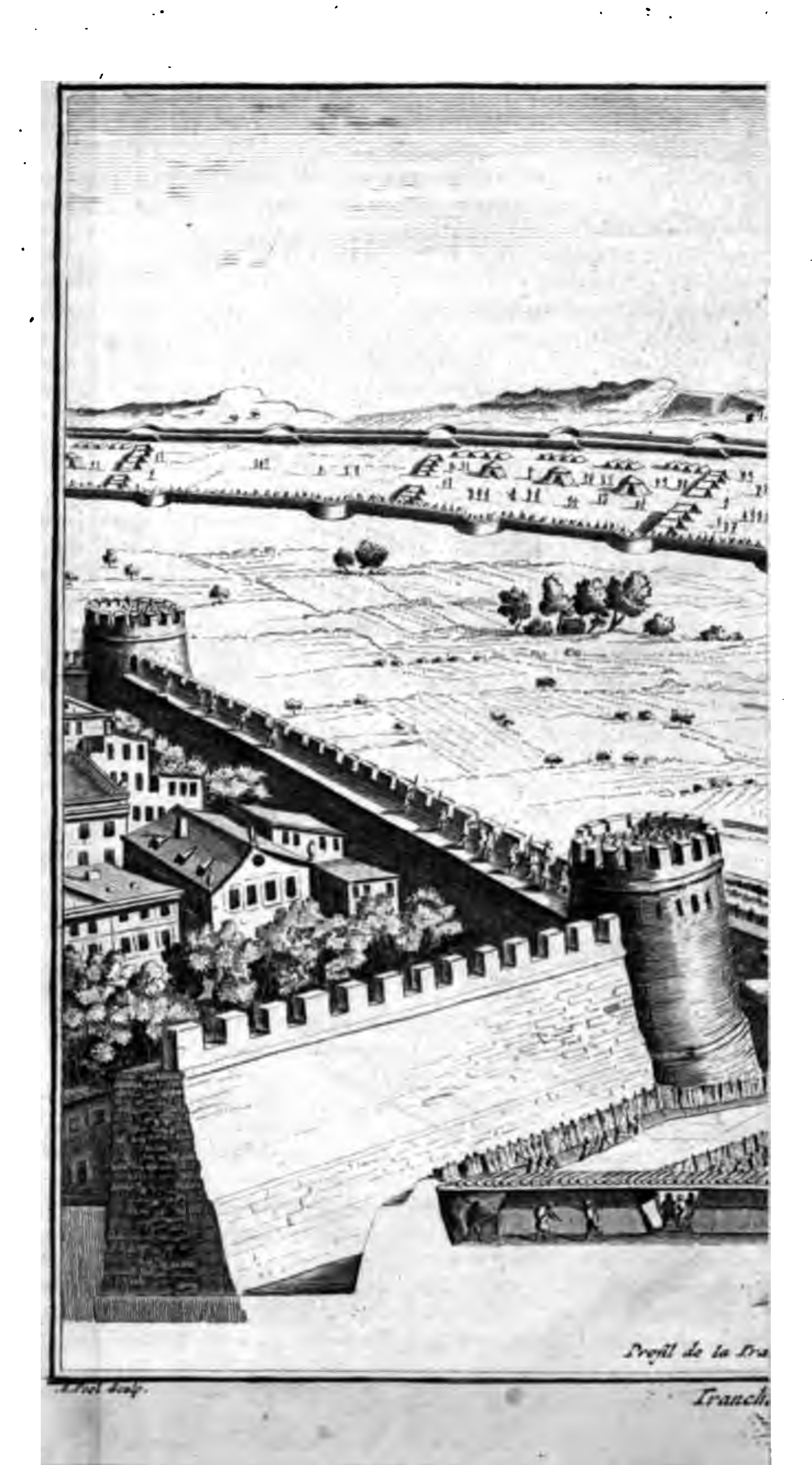
Polybe, Liv. IX.

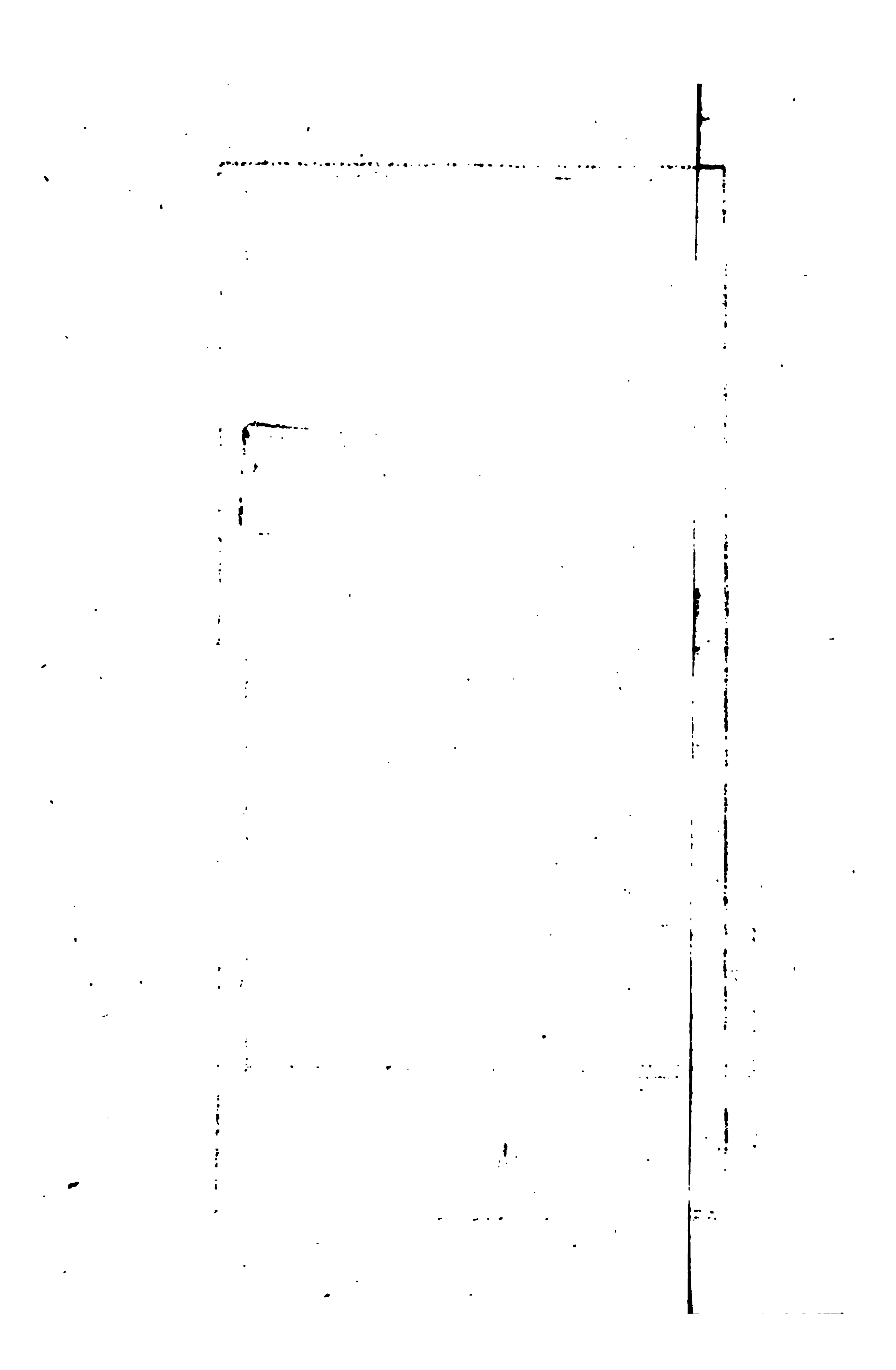
Je pourrois encore fortifier mon sentiment sur les tranchées par deux passages de Tacite. Cet Auteur, parlant de l'attaque de Crémone, dit que les soldats vouloient obliger Antoninus leur Général de les mener contre la ville, qu'ils se faisoient forts d'emporter d'insulte à la faveur des ténébres d'une nuit sans Lune. Ce Capitaine n'eut garde de se rendre à leurs raisons, il leur représenta qu'*il n'y avoit point d'apparence d'attaquer la nuit, une ville pleine d'ennemis, sans l'avoir été reconnoître, & qu'il ne voudroit pas l'entreprendre, quand on lui ouvriroit les portes, ni commencer l'attaque, sans sçavoir le foible ou le fort de la place, la hauteur du mur, & la profondeur du fossé, s'il falloit faire ses approches à couvert des mantelets, ou donner l'assaut, à la faveur des machines & des gens de traits.*

Tacite, Liv. III.

Les paralléles de Lilybée devoient être construites de la maniére dont nous venons de l'expliquer plus haut, & par conséquent elles devoient être semblables aux nôtres. Nous les voions sous cette forme dans le Fragment qui nous reste du siége d'Egine; car

avant


Profil de la Tra
Tranch



avant le Maréchal de Vauban, qui a perfectionné l'art d'attaquer les places, on alloit par lignes obliques des unes aux autres, & ces lignes étoient d'une fort petite étenduë; au lieu que les Anciens communiquoient à leurs grandes paralléles par une ou deux lignes droites & couvertes par dessus. Encore une fois, il seroit tout-à-fait absurde de s'imaginer que les troupes, qui montoient & descendoient la tranchée, y allassent tout à découvert, exposées à un orage de traits & de pierres, & aux machines des assiégés. Le péril étoit d'autant plus grand, que les coups lancés & tirés de ces différentes sortes d'armes de jet étoient infiniment plus justes, plus assûrés & plus continus que ceux de nos armes à feu: car un seul archer, un seul frondeur, une seule machine tiroit plus de coups dans une minute que nos fusils, nos canons & nos mortiers pierriers dans un quart d'heure, & ne faisoient pas moins de désordre ni moins d'effet, & les catapultes infiniment plus.

Qui pourroit s'imaginer que les troupes qui étoient à la garde des ouvrages, comme les travailleurs, restassent tout à découvert, & servissent comme de but aux armes des assiégés? Car cette garde devoit être très-considérable. Comment peut-on avancer, comme Lipse & le Pére Daniel l'assurent, qu'ils n'avoient d'autres moiens de se couvrir contre les armes de jet des assiégés, dont les effets étoient si terribles, que leurs tortuës & les autres mantelets mobiles & d'approches? Le bois de toute une forêt eût à peine suffi, pour mettre à couvert une si grande multitude de soldats & de travailleurs; car si l'on considére la force, la vigueur & l'audace furieuse de la garnison de Lilybée, il falloit au moins dix mille hommes pour s'opposer aux nombreuses & perpétuelles sorties des assiégés, il falloit pour cela que les paralléles ou places d'armes des assiégeans fussent capables de contenir un grand nombre de monde pour soutenir leurs tours ambulatoires, leurs tortuës, leurs béliers & leurs machines de jet.

Pour désarmer, s'il est possible, les zélés pour la secte formée contre les Anciens, & pour ôter toute créance aux Commentateurs, & particuliérement au Pére Daniel, qui a soutenu que les Anciens ne connoissoient point nos approches, nous trouvons à propos de mettre les choses dans un tel train d'évidence aux deux Articles suivans, qu'ils n'auront pas le mot à dire; il le faut pour que cette erreur ne fasse pas davantage figure dans le monde savant, c'est autant de pris sur l'ennemi, c'est-à-dire sur les admirateurs des Modernes, & l'on conviendra ici, comme dans tout le cours de ce Traité, qu'à tous égards nous sommes fort inférieurs aux Anciens sur toutes les parties de la guerre.



ARTICLE IX.

On achéve de démontrer les approches que faisoient les Anciens du camp à leurs batteries. Paralléles découvertes.

J'Ai dit quelque chose des attaques d'approches des Anciens dans mes Nouvelles Découvertes sur la Guerre, où je prouve par quelques passages des Auteurs de l'antiquité que les tranchées, les paralléles répétées & les sappes couvertes, dont les Modernes s'attribuent l'invention, sont uniquement dûës aux Anciens, & que Mahomet II. qui le premier les remit en usage, & qui fut le plus universel génie de son tems, auroit bien pû puiser ces connoissances dans Polybe, cet Ecrivain ne pouvant lui être inconnu;

Nouv. Décou-vertes sur la Guerre, p. 108. *Je conviens*, dis-je, *que les Auteurs, si j'en excepte Polybe, César & Diodore de Sicile, ne s'expliquent pas d'une maniére assez précise & assez claire pour ne laisser aucun doute dans l'opinion que je soutiens. Il faut avoir droit & demi, lorsqu'on veut combattre un sentiment universellement reçû de tous les Savans. Il n'y a pas ce me semble de meilleur moien que de laisser les raisonnemens, quelque sensés qu'ils puissent être, & les preuves équivoques, pour venir à la démonstration.* Il m'importe de le faire, & d'épuiser cette matiére autant que nous en serons capables, & de transporter même le Fragment du siége d'Egine de notre Auteur pour n'en pas faire à deux fois, & pour traiter tout de suite & par ordre deux importantes parties de la guerre, c'est-à-dire l'attaque & la défense des places des Anciens. Il se pourroit bien que cet ouvrage ne fût lû que par morceaux, & qu'on y cherchât ce qu'on souhaite selon le besoin. Ne vaut-il pas mieux que le Lecteur avide des nouveautés de Littérature, trouve la matiére en entier plutôt que par détachemens, par parties & sans ordre, dans un ouvrage d'une si vaste étenduë que celui-ci? Ne pourroit-il pas arriver qu'une bonne partie demeureroit inconnuë à la plûpart? J'aurois peur qu'on ne me reprochât cette digression si je l'allongeois davantage. Revenons donc à notre sujet.

N'est-ce pas une chose bien étrange, que nous aions ignoré jusqu'à aujourd'hui que les Anciens se servoient de tranchées dans leurs siéges, pour communiquer sans péril du camp à leurs batteries de jet qu'ils dressoient dans les paralléles, & de là à leurs béliers? J'avois longtems crû avec le reste du monde, que ces travaux leur étoient inconnus. Tous nos Auteurs, qui ont écrit sur la milice des Anciens, dont Juste-Lipse après Philander peut être regardé comme le chef, sont unanimes sur ce point: tous en attribuent la gloire aux Modernes. Le parti de Perrault triomphe, & son triomphe est certainement imaginaire.

Hist. de la Milice Franç. L. XIII. p. 613. L'Auteur de la Milice Françoise décide nettement en plusieurs endroits, comme dans l'Histoire de France, que *les approches des Anciens ne se faisoient pas par tranchées.* Je ne conseillerois à personne de se paier de cette décision, je voudrois de bonnes cautions pour ce sentiment. Où les prendre? Sera-ce dans les Auteurs modernes? Mais les Modernes ne font pas preuve. Il faudroit, avant toutes choses, qu'ils nous fissent voir clairement par le témoignage de toute l'antiquité, que les approches par tranchées, ou par tout autre moien équivalent, ne se trouvent nulle part. Nous voions pourtant le contraire dans les Historiens les plus graves, militaires & dogmatiques. Le Pére Daniel s'est donc abusé, & nous apprend par là qu'on doit être un peu plus en garde qu'il ne l'a été lorsqu'il s'agit de décider, & qu'on ne le doit que dans ce qui est constamment vrai. Cette négative est donc mal hazardée. En effet nous voions, par un très-grand nombre de passages Grecs & Latins, que les approches par tranchées, ou par blindes paralléles, étoient en usage chez les Anciens. La difficulté, ou même l'impossibilité de comprendre des faits de pratique militaire, ne doit pas être une raison de les nier: car ce qui est difficile à un Auteur qui n'a jamais fait, ni vû de guerre, & qui ne connoît rien dans cette science, est aisé à celui qui l'a faite & étudiée toute sa vie, & qui joint à l'expérience une étude méditée & constante des Historiens de l'antiquité; c'est à quoi nous nous sommes attachés avec une très-grande attention. Ce n'étoit donc pas l'affaire de ce savant Jésuite; la guerre n'étant pas son métier, il s'appliquoit à des études plus convenables à sa profession: études qui lui ont acquis plus de gloire que nous n'en acquerrons jamais par les nôtres.

Pour détruire un sentiment généralement reçu, il faut être retranché jusqu'aux dents. Il faut outre la voie du raisonnement, des faits & des témoignages incontestables, & en très-grand nombre, avec cet appui, qui est celui des plus grandes vérités, les

les préjugés les plus enracinés s'évanouissent bien vîte. Citons d'abord un passage du texte de César dans ses Commentaires, afin que nos Lecteurs aient l'esprit en repos, & sans aucun soupçon de supercherie. Voici l'endroit, c'est du siége de Bourges dont ce Capitaine parle : *Legiones*, dit-il, *intra vineas in occulto expeditas cohortatus, ut aliquando pro tantis laboribus fructum victoriæ perciperent; iis qui primi murum ascendissent, præmia proposuit.* D'Ablancourt, quoiqu'on en dise, s'est très-bien servi du terme de tranchée pour rendre *intra vineas*. Voici comme il traduit : „ César „ aiant fait entrer les légions à couvert dans la tranchée, les encouragea à cueillir le „ fruit de leurs travaux, & proposa un prix à ceux qui monteroient les premiers sur la „ muraille. *Cæsaris Comm. L. VII.*

N'écartons pas un endroit du texte, qui prouve formellement dans le même siége que les Anciens commençoient leurs approches du camp au corps de la place ; *Cæsar qua intermissa à flumine & palude aditum, ut supra diximus, angustum habebat, aggerem apparare, vineas agere, turres duas constituere cœpit.* „ César s'étant campé „ à l'endroit que j'ai dit, qui n'étoit fermé, ni du marais ni du fleuve, commen„ ça à faire ses approches à la faveur des mantelets, & éléva une terrasse ou batte„ rie, avec deux tours dessus : car l'assiette de la place ne souffroit point de cir„ convallation.

Certainement le *vinea* étoit ici toute autre chose que ce que Lipse & tous les Commentateurs s'imaginent. Ce terme souffre différentes interprétations, il signifioit tantôt une galerie creusée dans terre & couverte de blindes, tantôt un fossé tout ouvert semblable à nos paralléles, dont le revers ou les terres étoient soutenuës par un fascinage, ou par des claies : car le *vinea* ne dénote pas moins des claies & des fascines qu'un ouvrage de charpente. Les approches par *vineas* ne sont pas moins formelles dans le siége dont il est ici question, que dans celui de Namur, dont César fait la description dans son second Livre. Il faut entendre aussi par *vinea* une tortuë, ou galerie, *porticus*, composée d'une charpente légére qu'on avançoit sur le bord du fossé dans l'attaque des places, où les machines n'étoient pas en grand nombre ; mais dans les siéges importans, comme celui de Bourges, où il y avoit deux légions, c'est-à-dire dix mille hommes aux travaux, sans compter cette multitude de travailleurs, il seroit absurde de croire qu'on pût construire un nombre si prodigieux de ces sortes de tortuës, le front de l'attaque auroit pû à peine contenir trente ou quarante, ou si l'on veut, six fois autant de ces hutes ambulantes, & ce nombre eût à peine suffi à une cohorte. Concluons que le terme de *vinea* doit s'entendre selon les cas & selon les différentes significations dont j'ai parlé plus haut ; mais il faut une grande experience de la guerre & une grande intelligence de la milice des Anciens, pour entendre le *vinea* selon le sens qu'il convient lui donner. Cela est fâcheux qu'on ne puisse bien entendre un Auteur sans les avantages que je dis ici : car l'on n'ignore pas, comme il me semble l'avoir dit ailleurs, combien la langue Gréque, & plus encore la Latine, étoient stériles & misérables en termes militaires, & l'on ne doit pas s'étonner si nos Traducteurs tombent si souvent dans des fautes énormes. Voici un passage encore plus fort, car nous allons par dégrés. *Le porticus étoit aussi un fossé creusé dans terre, & couvert par dessus.*

César parlant du siége de Marseille, dit que les assiégés étoient si bien fournis de machines, & particuliérement de balistes, qu'*elles lançoient d'en haut des soliveaux de douze pieds de long, armés par le bout d'une pointe de fer qui perçoit quatre rangs de claies, & s'enfonçoit encore dans terre.* Ces claies étoient donc sur plusieurs rangs, par intervalles & par paralléles ? Quel nom donnerons-nous à ces sortes de blindages par lignes redoublées ? Je ne vois pas qu'un Traducteur puisse se servir d'un autre terme équivalent que de celui de tranchées, ou d'*approches blindées*, & ce terme est le plus *Cæsaris Comment. de Bello Civili, L. II.*

con-

conforme à l'idée qu'on se formoit en ce tems-là, & que nous devons nous former aujourd'hui de ces sortes d'ouvrages. Ce qui démontre plus précisément que les claies, ou les fascinages étoient par paralléles, derriére lesquelles les soldats étoient à couvert, est un passage de Joséphe, où l'on voit que les assiégeans laissoient des passages entre les paralléles pour communiquer des uns aux autres : le voici. *Les Juifs ne laissoient pas*, dit-il, *de faire des sorties, où après avoir arraché ce qui couvroit les travailleurs, & les avoir contraints de quitter la place, ils ruinoient les ouvrages & mettoient le feu aux claies & aux autres choses dont ils se couvroient. Vespasien aiant reconnu, que ce qui restoit de vuide, entre les ouvertures de ces ouvrages, donnoit le moien aux assiégés de les traverser, il les fit fermer de telle sorte qu'il n'y restoit aucun intervalle.* On voit dans le même Joséphe, que les Romains n'emploioient pas seulement les claies & les fascinages pour se couvrir, mais qu'ils se servoient encore de gabions : *Les Romains*, dit-il, *de leur côté*, couvroient leurs travailleurs *des claies & des gabions.* On ne pouvoit pas se dispenser de remplir ces gabions de terre, ce qu'on ne pouvoit faire qu'en creusant des fossés & en se terrissant ; & très-certainement ces claies & ces fascines, que le terme *crates* signifie également, soutenoient les terres qu'on avoit tirées du fossé qui servoient de parapet.

Joséphe, L. V. ch. 13. dans le siége de Jotapat.

Qu'on lise la suite du passage du texte de César cité plus haut, où il parle du siége de Marseille, ce passage est remarquable : car ce grand Capitaine ne nous donne pas seulement les divers sens de le *vinea*, mais encore ceux de l'*agger*, dont nous traiterons dans l'Article suivant. Si je m'engageois à citer tous les passages des Auteurs qui favorisent mon opinion, cela iroit à l'infini. Je ne suis pourtant pas encore satisfait, on pourroit me chicaner, & je ne veux point qu'on me chicane ; il n'y a pas de meilleur moien que de tirer des Auteurs les plus respectables, les faits où les termes ne souffrent aucun sens équivoque. En voici un, qui sera bientôt suivi d'un autre, qui désarmera la chicane la plus déterminée. Je le tire du Fragment du neuviéme Livre de Polybe, où il parle du siége d'Egine ; je le transporte ici, il ne sauroit être mieux.

Le dessein pris de faire l'attaque de la ville par les deux tours, Philippe fit mettre devant chacune une tortuë & un bélier. D'un bélier à l'autre, vis-à-vis l'entre-deux des tours, on conduisit une galerie paralléle à la muraille. A voir cet ouvrage, on l'eût pris pour une muraille : car les claies, qu'on avoit élevées sur les tortuës, formoient, par la maniére dont elles étoient placées, un édifice tout semblable à une tour ; & sur la galerie, qui joignoit les deux tours, il y avoit d'autres claies, où l'on avoit pratiqué des crénaux. Au pied des tours étoient des travailleurs, qui avec des terres applanissoient les inégalités du chemin, pour faciliter l'approche de ceux qui servoient le bélier. Au second étage, outre les catapultes, on avoit porté de grands vaisseaux & les autres munitions nécessaires contre tout embrasement ; enfin dans le troisiéme, qui étoit d'égale hauteur avec les tours, étoit nombre de soldats pour tenir tête à ceux qui auroient voulu s'opposer à l'effort du bélier. Depuis la galerie, qui étoit entre les deux tours jusqu'au mur qui joignoit celle de la ville, on creusa deux tranchées, où l'on dressa trois batteries de balistes, dont une jettoit des pierres du poids de trente mines. * *Et pour mettre à l'abri des traits des assiégés tant ceux qui venoient de l'armée aux travaux, que ceux qui retournoient des travaux à l'armée, on conduisit des tranchées blindées depuis le camp jusqu'aux tortuës* ; c'est-à-dire, une galerie entre deux terres.

* La mine faisoit environ huit de nos livres de douze onces chacune. Ces pierres devoient donc peser 254. livres.

Voilà les tranchées & les paralléles tout à découvert & sans équivoque ; notre Auteur entend parler ici de deux tranchées, parce qu'il y avoit deux attaques, & que l'on alloit par chacune du camp par deux lignes droites aux travaux. Ces deux lignes

étoient creusées dans terre, c'est-à-dire deux fossés; c'étoit là la méthode des Anciens, comme je l'ai dit ailleurs, qui n'étoit pas si mauvaise qu'on diroit bien. Par ce moïen l'on communiquoit droit à la premiére paralléle, & de celle-ci aux autres par des communications obliques; mais comme ceux qui relevoient la tranchée & les autres qui la descendoient, ou qui alloient & venoient des travaux auroient été vûs, enfilés & exposés aux traits & aux machines des assiégés, on avoit blindé ces deux lignes par en haut en maniére de sappe couverte, ou de galerie, où l'on pratiquoit des issues ou plusieurs passages pour sortir à la campagne, & des crénaux dans l'épaisseur des terres, ce qui servoit encore à donner du jour dans la galerie. Il n'étoit pas même nécessaire d'aller par lignes obliques de l'une à l'autre; parce que les paralléles, où ils avoient leurs batteries de jet, & les plus proches de la contrescarpe, où étoient leurs tours & leurs tortuës béliéres, étoient toujours bien garnies de monde contre les sorties des assiégés, & par cette méthode ils abrégeoient le chemin du camp aux batteries. Je demande si l'on peut desirer quelque chose de plus clair & de plus précis, il n'y a point de subterfuge qui puisse tenir contre une vérité si palpable. Nous avons cru devoir rapporter tout le passage du Fragment de Polybe, parce qu'on y voit comme un abrégé de tout ce qui se pratiquoit dans les siéges, outre que ce passage nous sert dans ce qui nous reste à dire de l'attaque des places des Anciens.

Si Philippe avoit été l'auteur & l'inventeur de ces sortes d'approches, Polybe, si éxact, n'eût eu garde de le taire: mais je crois que c'étoit la méthode ordinaire des Anciens dans leurs siéges pour aller à découvert du camp aux batteries; car ce qui confond & embrouille tant dans l'Histoire, c'est que les Anciens se trouvant très à l'étroit dans leurs termes militaires, il y en avoit peu par conséquent qui ne fussent génériques. Il est certain que la *vinea* étoit chez les Latins dans certains cas, ce que Polybe nous explique dans le siége d'Egine sous le titre de tranchée couverte & de communication aux paralléles, toutes semblables aux nôtres, dans lesquelles nous plaçons nos batteries de canons & de mortiers, & cette *vinea* signifioit aussi les paralléles des Latins, & c'est dans ce sens que nous entendons les *vineas* de César aux siéges de Namur, de Bourges, de Marseille & des autres siéges de ce grand Capitaine, comme dans ceux de tous les autres Chefs d'armées des Romains, particuliérement celui de Veies, qui devint un siége régulier après un blocus très-long.

Les tranchées sont visibles dans Tite-Live. Voici ce me semble comment il faudroit traduire le passage du texte de cet Historien Latin. „ Car après avoir „ tiré une ligne, ou une tranchée de communication du camp jusqu'aux travaux „ les plus proches de la ville, & n'étant plus question que de pousser les ouvra„ ges jusqu'auprès des murailles à couvert des mantelets & des galeries ". *Nam cum agger promotus ad urbem*, dit le texte, *vineaque tantum non jam injuncta manibus essent, dum opere interdiu fiunt intentius, quam nocte custodiuntur.* On verra dans l'Article suivant que l'*agger* est un terme générique comme celui de *vinea*, & qui signifie non seulement une grande élevation de terre, un cavalier, mais encore une tranchée toute semblable aux nôtres: car si cet *agger* étoit un cavalier dans ce passage, on ne l'eût pas commencé si loin de la ville; l'on voit clairement qu'après l'*agger*, qui signifie la communication & les paralléles, venoient ensuite les travaux les plus proches du corps de la place, comme les tortuës béliéres, celles du comblement, les ouvrages de claies, de fascines & de gabions sous le nom de *vineas*, qui désigne ceci comme le reste. Il en est de même dans nos siéges: car après les derniéres paralléles les plus proches du chemin couvert, le travail est tout différent; on va par la voie des sappes ou couvertes, ou par traverses tournantes.

Il y a certaines approches qu'on peut appeller par galeries hors de terre. Je les trouve dans Grégoire de Tours, elles me semblent fort singuliéres, & je ne pense pas qu'aucun autre Auteur en ait fait mention. Il dit donc qu'au siége de Comminges Landegésile, Général de l'armée de Gontran Roi de Bourgogne, aiant investi cette place & préparé toutes choses pour l'attaquer, se trouva fort embarassé pour approcher de la place, & la battre avec le bélier. Il ne trouva pas de meilleur expédient pour le mener à couvert, que de ranger deux files de chariots joints bout-à-bout. On couvrit l'entre-deux des ais en travers avec des claies par dessus; ce qui formoit une galerie, à la faveur de laquelle on pouvoit marcher sans danger jusqu'auprès de la ville, & dont Landegésile se servit pour conduire le bélier & les choses nécessaires pour faire le siége.

J'ai dit plus haut que les tranchées d'Egine n'étoient pas si nouvelles, qu'on n'en trouvât de toutes semblables dans les Historiens de l'antiquité. Diodore de Sicile nous fournit un fait paralléle dans sa description du siége de Rhodes par Démétrius *Poliorcétes*. Il dit que ce Guerrier célébre *fit encore construire des tortuës & des galeries creusées dans terre, ou des sappes couvertes pour communiquer aux batteries de béliers, & ordonna une tranchée blindée pardessus pour aller en sûreté & à couvert du camp aux tours & aux tortuës, & revenir de même. Les gens de mer furent chargés de cet ouvrage, qui avoit quatre stades de longueur.* Voilà les tranchées, & longtems avant celles de Philippe au siége d'Egine sans en découvrir pourtant l'origine, pas seulement dans l'Ecriture, où elles sont assez clairement marquées, comme nous espérons de le prouver. Or que ces faits soient véritables, c'est ce que personne ne sauroit contester; nous n'en demeurerons pourtant pas là, nous voulons pousser plus loin nos recherches. Encore un coup, ces autorités ne nous satisferoient pas, si les monumens de marbre & de pierre ne venoient à notre secours. Nous trouvons les approches par paralléles creusées dans terre, & par les blindes en plusieurs endroits de la Colonne Trajane & dans l'Arc de Sévére.

C'est une découverte que nous avons faite, & qui avoit échapé à nos Antiquaires; qui l'auroit crû? Le célébre Auteur de l'Antiquité expliquée l'a presque déviné. Il dit dans l'explication qu'il donne d'un combat entre les Romains & les Daces, représenté dans cette Colonne, que ce combat *se donne dans des retranchemens*. Il a raison; mais je suis persuadé que c'est une sortie, & par conséquent un siége ou un camp attaqué dans les formes. On ne peut bien débrouiller les assiégeans des assiégés, peut-être par l'ignorance des Sculpteurs; mais peu nous importe. Il nous suffit de faire voir que ces ouvrages ne peuvent être ceux d'un camp, où il n'y avoit qu'une seule enceinte; ici c'est toute autre chose, il y en a trois (2), & ce qui suit du reste de la Colonne en forme d'autres. Il sembleroit que les Romains ont assiégé les Daces, & que ceux-ci ont forcé leurs lignes par une sortie, & que les Romains les regagnent par le secours (3) qui leur arrive du camp, & l'on voit qu'il leur vient par une communication creusée dans terre, car il ne paroît que la tête des soldats; ce qui le démontre encore plus, c'est que les Romains (4) & les Daces (5) sont mêlés dans l'entre-deux des paralléles, & qu'après avoir repris leurs travaux ils repoussent ceux (6) qui y veulent rentrer.

Voici encore un monument plus authentique, & où les tranchées, les blindes d'approches & la communication couverte pardessus, se trouvent très-bien représentées. Nous tirons ceci de l'Arc de Sévére. La vérité saute aux yeux, c'est un siége dans les formes, & ce sera celui qu'il plaira aux Savans d'imaginer. J'ai pourtant lieu d'être surpris que nos Antiquaires n'aient pû débrouiller cette Figure; je ne parle pas du bélier qui y est représenté, nous l'expliquerons en son lieu, mais des autres ouvrages qui se-

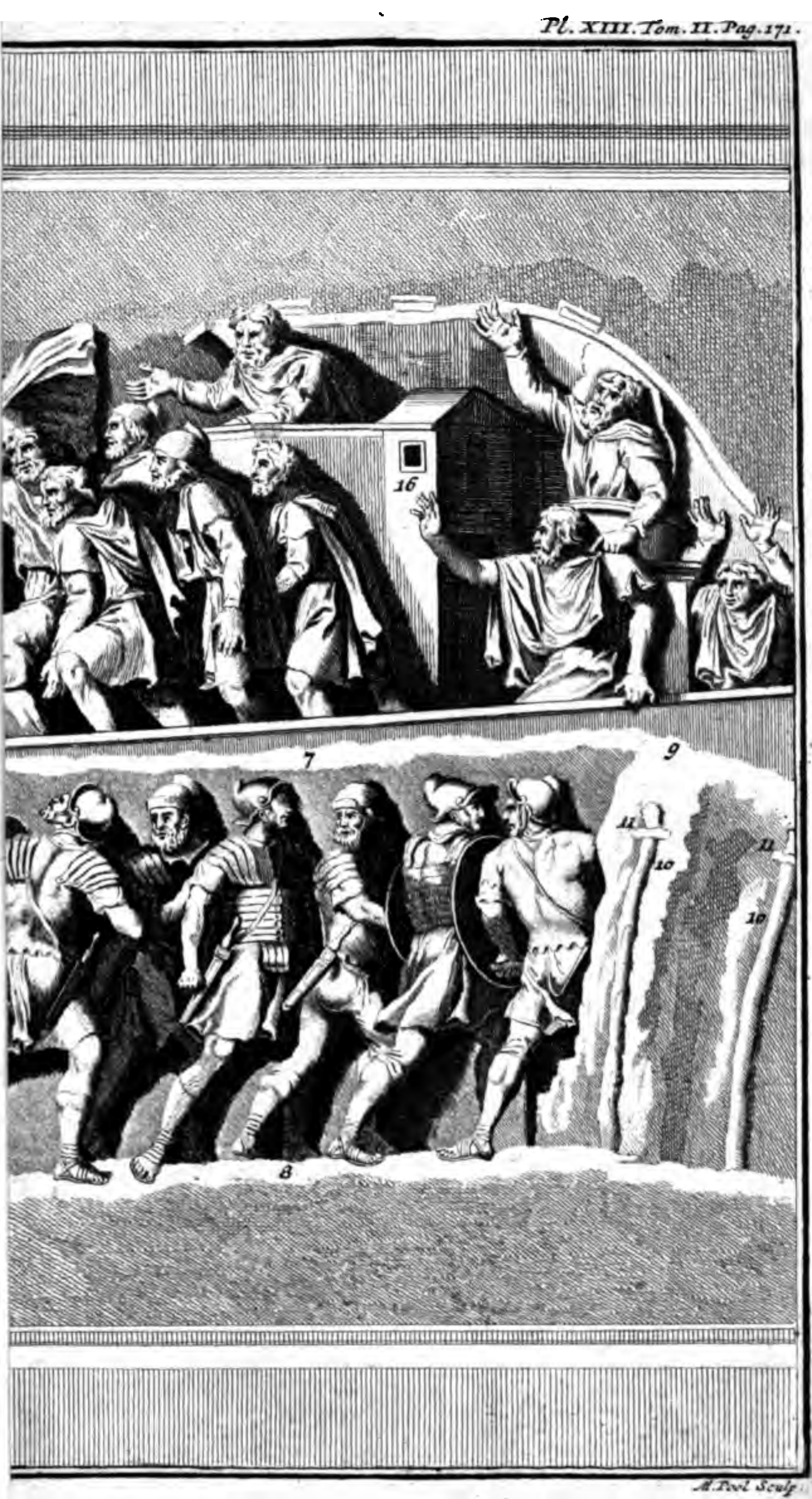


A. Poel Sculp.





DÉCOUVERTE DES



ENTRE DEUX TERRES, BLINDES,

LIERE .

regardent notre sujet. Je ne crois pas qu'on puisse révoquer en doute que le Sculpteur n'ait voulu représenter, dans cet endroit de l'Arc de Sévére, tous les travaux d'un siége; on voit les soldats (7) dans une paralléle (8) tirée sur le bord du fossé de la ville, & une partie de la même paralléle couverte de terre par dessus à l'endroit (9); que signifient les poteaux debout (10), avec leurs liens (11), si ce n'est pour soutenir le poids des terres, & les claies ou fascinages au dessous? On voit les soldats (7) comme colés & appuiés contre le parapet, pour se garantir des coups plongeans des assiégés. A côté du bélier (12) on voit un soldat derriére le mantelet (13), enfoncé dans terre, & appuié contre les terres (14), pour être plus à couvert des machines: la malhabileté des Sculpteurs fait qu'on ne peut pas distinguer si ce mantelet est de claies, ou de madriers.

Derriére le bélier (12) on apperçoit visiblement la ligne de communication (15) du camp aux travaux; tout ce qui paroît au dessus de cette communication sont les troupes commandées pour donner l'assaut dans le moment que ceux de la ville (16) demandent à capituler. C'est là l'explication de ces deux Figures, l'une tirée de la Colonne Trajane, & l'autre de l'Arc de Sévére, toutes les deux très-aisées à expliquer, quoique les Antiquaires ne l'aient pas fait. Passons à l'*agger*, car nous ne sommes pas si tôt prêts de finir. Si l'Auteur de la Milice Françoise avoit lû Polybe avec la même attention que Rigord & Guillaume le Breton, Contemporains de Philippe-Auguste, il eût trouvé les approches par galeries blindées pardessus depuis le camp jusqu'aux batteries dans le premier, comme dans les deux autres Historiens qu'il cite sur ces sortes d'ouvrages. En effet au siége de Château-Gaillard Philippe-Auguste se servit de galeries couvertes, *pour que les soldats pûssent conduire en sûreté ce qui étoit nécessaire pour les travaux.*

ARTICLE X.

*Que les Commentateurs ont crû faussement que l'*Agger *ne signifioit qu'une terrasse, ou un cavalier. Observations sur ces sortes d'ouvrages.*

LE terme d'*agger* est générique comme celui de *vinea*, & une infinité d'autres dont les Latins ne sont que trop fournis pour les péchés des Savans & des Traducteurs, qui se trompent souvent, en donnant à ces mots un sens différent de celui du texte, & qui renverse souvent tout un raisonnement, & quelquefois un fait en entier. Je m'en suis apperçû en bien des endroits de nos traductions à l'égard de l'*agger*: car outre une grande élevation de terre, ou un cavalier qu'il signifie, on voit que les Latins s'en servoient encore pour en exprimer les tranchées, ou les claies paralléles, *aggeres*, & le comblement du fossé. Il est de tous les termes le plus incommode, & produit mille ténébres dans bon nombre de nos traductions, & souvent du galimatias le plus fin. Le mot mal rendu peut faire le coup.

L'Auteur de l'Histoire de la Milice Françoise comme Lipse, qu'il a suivi réligieusement, sont tombés dans bien des erreurs dans l'explication de l'*agger*. Il nous importe de les relever sans craindre que qui que ce soit nous en blâme, parce que ce terme est répandu par tout dans les Historiens Latins. Pour le connoître sous ses diverses figures, il faut l'examiner dans les circonstances & les suites d'un fait;

on sent alors si l'Historien entend par *agger* un cavalier, c'est-à-dire une grande élevation de terre transportée en forme de quarré, ou de quarré long, qui égaloit & surpassoit quelquefois la hauteur des murs de la place assiégée, ou si cet Historien entend parler d'une ou de plusieurs paralléles de blindes, ou creusées dans terre, & c'est de ces sortes d'ouvrages dont nous avons dessein de traiter dans cet Article.

Nous allons citer un passage de Tacite, qui vient ici tout à propos. Cet Historien, parlant du siége de Jérusalem, s'exprime ainsi: *Nam adversus urbem gentemque Cæsar Titus, quando impetus & subita belli locus abnueret, aggeribus, vineisque certare statuit.* Voici comme je voudrois traduire. „ Tite s'étant campé devant la place avec „ ses légions, comme il vit qu'il ne pouvoit l'emporter d'insulte, se résolut d'en faire „ le siége, & de le pousser pied-à-pied. Il commença ses approches à couvert des „ mantelets & des lignes creusées dans terre.

Tacit. *Annal.* L. V.

Le *vineis* ne peut être pris ici pour des tortuës ou des galeries de charpente dont on n'usoit qu'aux ouvrages les plus près du corps de la place; mais seulement pour des claies, ou des fascinages. Le terme d'*aggeribus* ne doit pas non plus être entendu pour des cavaliers ou de grandes élevations de terre qu'on n'élevoit que sur le bord de la contrescarpe, puisque Tacite dit plus bas que Tite commença ces premiers travaux pendant qu'on préparoit les machines pour battre la place, ausquelles il faisoit travailler en diligence. L'*aggeribus* signifie donc ici un épaulement, un parapet de terre tirée du fossé de chaque paralléle, qui servoit pour se couvrir des coups de machines & des autres armes des assiégés; c'est ce que nous appellons aujourd'hui le revers de la tranchée, ou peut-être l'Auteur entend par *aggeribus* plusieurs communications creusées en terre, & couvertes pardessus comme celles d'Egine & de Rhodes. C'est dans ce cas que l'*agger* doit se prendre pour l'*élevation de terre d'une grande étenduë*, dont parle le Pére Daniel, & non pas pour plusieurs cavaliers comme il l'a crû. Je reviens à ce que j'ai déja dit, que ce terme souffre plusieurs interprétations: la seule expérience nous fait conclure à cette derniére. Si Tacite avoit parlé des tours & des béliers, qui sont les ouvrages les plus près du corps de la place, & qu'il eût ajouté l'*agger* parmi tout cela, je ne doute point que le cavalier n'eût alors prévalu sur toute autre interprétation.

L'*agger* étant donc un terme générique, il est besoin de l'expérience du métier pour juger sainement de ses divers sens, ce qui n'est pas difficile pour peu d'attention qu'on y apporte. Quand nos Historiens écrivent qu'on éleva la tranchée en certains endroits, cela ne veut pas dire qu'on ait fait un cavalier, mais seulement qu'on haussa le parapet par les terres que l'on tira de la tranchée, soit en l'approfondissant ou en l'élargissant pour se garantir des coups plongés d'un bastion ou d'un cavalier élevé dessus: car lorsque César, ou tout autre Historien Latin emploie tout simplement le terme d'*aggeres* au plurier dans la description d'un siége, sans entrer dans un plus grand détail, je comprens aisément qu'il entend parler des ouvrages en général qui servent à couvrir depuis le camp jusqu'aux batteries, c'est-à-dire des fossés paralléles ou des blindes au front de l'attaque, ou des communications creusées dans terre & couvertes pardessus, ou ouvertes & tirées obliquement pour s'empêcher d'être enfilés. Mais dès que l'Auteur entre dans un détail plus étendu, qu'il explique l'*agger* comme une élevation au haut de laquelle on a placé des machines, & que le tout commande, ou du moins se trouve à niveau des murailles de la ville, c'est d'une plate-forme, d'un cavalier dont il veut parler. César emploie en plusieurs endroits de ses Commentaires le terme d'*aggeres*. Or ce terme au plurier ne sauroit signifier plusieurs terrasses, cela seroit tout-à-fait absurde si l'on considére la grandeur de ces sortes de travaux. Il sera aisé de le comprendre

par

par l'explication & la construction de l'*agger*, considéré comme une terrasse ou un cavalier.

Thucydide nous en fournit un dans le fameux siége de Platée, qu'Archidamus fit élever contre la place. Il dit que le Roi de Lacédémone *fit couper des arbres sur la montagne de Citheron, & les entrelassa de fascines pour soutenir la terrasse de part & d'autre; puis il fit jetter dedans du bois, de la terre & des pierres, en un mot tout ce qui pouvoit servir à la remplir.* Le Pére Daniel qui veut que l'*agger* ne soit autre chose qu'une terrasse très-haute & très-étenduë, & que les tranchées n'aient point été connuës des Anciens, dit que les *Romains faisoient leurs approches, non par tranchées comme aujourd'hui, mais par des élevations de terre, liées avec des fascines, soutenuës par les côtés de claies, de troncs d'arbres, & quelquefois de maçonnerie par intervalles. Ils donnoient à ce travail le nom d'*agger*, à cause qu'il étoit fait de terres assemblées & battuës. Il étoit en façon de plate-forme d'une grande étenduë; ils le poussoient jusques sur le bord du fossé le plus près de la muraille qu'il étoit possible.* Cet Historien confond ici les approches avec les autres ouvrages les plus près du corps de la place; car si les Anciens n'alloient pas par tranchées, pourquoi dire qu'ils faisoient leurs approches par des élevations de terre? Cette maniére de s'expliquer me semble bien peu éxacte pour un Ecrivain de sa force, & implique même contradiction, & confond toutes les idées qu'on se forme du terme d'*approches*. Thucyd. L. II.

Il n'est pas vrai qu'ils poussassent toujours cette masse de terre le plus près de la muraille qu'il étoit possible, puisqu'il falloit tout l'espace du fossé pour battre avec le bélier. César n'approche son cavalier des murailles de Bourges, que parce que le bélier n'étoit d'aucun effet contre les murs de cette place, & il ne dit pas qu'elle fut battuë avec cette machine, mais insultée sur tout le front de l'attaque, c'est-à-dire escaladée, sans qu'il fasse la moindre mention des bréches, car il n'en fut jamais.

Pour revenir à l'*agger*, considéré comme un cavalier, il ne faut pas croire que cette masse prodigieuse de terres s'étendît sur tout le front de l'attaque. L'auteur de la Milice Françoise est seul de cette opinion: car je défie qu'on trouve un seul éxemple dans l'Histoire, je dis plus, dans nos Romans les moins raisonnables, d'un ouvrage aussi prodigieux que seroit celui-là.

Thucydide ne nous apprend rien de la hauteur & de la longueur de la terrasse de Platée; mais si ces terrasses avoient été d'*une grande étenduë*, les assiégés n'eussent jamais pensé à miner par dessous, & à en enlever les terres, après les avoir soutenuës par des étançonnages pour y mettre le feu, comme ils firent. Ce travail étoit sans doute très-grand par rapport à la garnison & au nombre des habitans, qui ne faisoient en tout que quatre cens habitans & quatre-vingt Athéniens; car outre ce travail, ils élevérent encore *un mur de bois sur la muraille de la ville, vis-à-vis la plate-forme*; l'Auteur dit de plus, qu'*ils remplirent les intervalles de briques prises des démolitions de la ville.* Or je demande si une place, aussi petite que celle de Platée, & où il y avoit si peu de monde pour sa défense, eût pû fournir tant de matériaux & de travailleurs pour la construction non seulement de cet ouvrage, mais encore pour sapper la terrasse des assiégeans, pour en enlever les terres par dessous, comme pour la soutenir en l'air par des bois debout, & pour y mettre ensuite le feu. Encore un coup, si ces terrasses eussent été d'une grande étenduë, vingt mille hommes n'en fussent jamais venus à bout: je crois qu'elle étoit extraordinairement élevée, car Thucydide dit *que toute l'armée travailla jour & nuit sans interruption l'espace de soixante & dix jours, la moitié se reposant tandis que l'autre travailloit.* Mais il ne faut pas croire que cette armée fût fort considérable, à peine étoit-elle de quinze mille hommes, & il n'y en avoit guéres plus d'un tiers qui travaillât, si l'on en ôte les gardes ordinaires. Thucyd. L. II.

On en a sans doute dressé de plus hautes que celle de Platée, comme je le ferai voir dans l'Article suivant; mais je ne me souviens pas d'avoir lû qu'on en ait construit une plus considérable que celle de César au siége de Bourges, par rapport au peu de tems qu'on emploia pour la faire. César dit qu'elle fut faite en vingt-cinq jours, & qu'elle touchoit presque aux remparts de la ville: *Qui muros hostium penè contingeret.* C'est une hiperbole, qui réduite à sa juste valeur, veut dire que le talus de la terrasse portoit sur le bord du fossé fort près des galeries, ou tortuës béliéres; c'est de la sorte qu'on doit l'entendre: car si cette terrasse avoit porté en partie sur le comblement du fossé, les batteries de jet qu'on avoit dressées sur la plate-forme & sur les tours de charpente, qui étoient dessus, pour dominer le haut des remparts de la ville; ces batteries de jet, dis-je, eussent été sans effet à cause de leur proximité, si l'on en excepte les catapultes. Quoiqu'il en soit, cet ouvrage si surprenant, comme celui d'Archidamus à Platée, ne contribuérent en rien à la prise de ces deux forteresses; car dans ces deux siéges, les assiégeans élevérent des cavaliers contre lesquels les assiégés en dressérent d'autres sur leurs remparts, & percérent encore des galeries souterraines jusqu'au dessous de la terrasse des assiégeans, *pour travailler à couvert*, dit Thucydide, *de quoi les assiégeans furent longtems sans s'en appercevoir, tant qu'ils virent que leur ouvrage n'avançoit pas, & que la terre s'affaissoit, à mesure qu'on en mettoit de nouvelle;* ce qui obligea les assiégeans de mettre *des paniers de joncs remplis de mortiers en la place de la terre* que l'on avoit *enlevée, parce qu'on ne les pouvoit pas emporter si aisément*, ce qui rebuta les assiégés. Ceux de Bourges en usérent autrement, ils mirent le feu au cavalier, après en avoir enlevé les terres du dessous, & l'avoir soutenu avec des madriers & des étais de poutres, comme ceux de Platée, qui firent tout ce qu'on pouvoit attendre de leur valeur & de leurs forces. Ceux de Bourges allérent plus loin, parce qu'ils étoient en plus grand nombre: car après avoir mis le feu à la plate-forme, ils sortirent par la droite & par la gauche, & tombérent sur les travaux des Romains avec une fureur digne de la nation, & de l'importance d'une place d'où dépendoit le salut & la liberté des Gaules.

Je trouve que les assiégeans communiquoient des deux côtés de la terrasse par deux paralléles, qui faisoient la tête de leurs travaux. On en conviendra peut-être par ces deux sorties, l'une à la droite du cavalier & l'autre à la gauche: car il est aisé de comprendre qu'il n'étoit pas insultable par sa hauteur extraordinaire. „ De sorte, *dit César*, qu'on ne savoit où courir ni où porter du secours: *Vix ratio iniri potest*". Cependant, continue-t-il, „ comme il y avoit toujours deux légions en garde dans „ les retranchemens *, tandis que deux autres travailloient; les uns font tête à ceux „ qui étoient sortis, les autres reculent les tours & entr'ouvrent les terrasses, tandis „ que la multitude du camp accouroit pour éteindre l'embrasement.

* Dans la tranchée.

Il est évident que ceux qui sortirent n'insultérent pas la terrasse, ni, comme d'Ablancourt traduit, les retranchemens, mais les deux paralléles: car on ne peut pas dire que les deux légions fussent à la garde du camp, puisqu'il n'y avoit point de circonvallation, la situation du terrain ne le permettant pas. *Nam circumvallare loci natura prohibebat.* César distingue l'*agger*, il explique l'un par une terrasse très-élevée, & l'autre par une véritable tranchée, ou par des paralléles blindées, *aggerem aparare*, c'est le cavalier; *vineas agere*, voilà les paralléles creusées en terre. Il ne faut pas douter qu'il n'y en eût plusieurs autres derriére composées de blindes ou semblables aux deux premiéres; il est hors de doute que celle qu'on avoit tirée sur le bord du fossé, devoit être semblable aux nôtres. J'ai fait voir dans l'Article III. de ce Traité, que les peuples de l'Asie, & particuliérement les Juifs, se servoient de ces sortes d'ouvrages dans leurs

leurs siéges. J'y renvoie le Lecteur, pour ne me voir pas dans l'importune nécessité de répéter à tout moment les mêmes passages.

Si Polybe, comme César & la foule des Historiens Grecs & Latins, n'explique que rarement les approches, & seulement par certains termes génériques, c'est qu'il suppose que personne n'ignore ces sortes de choses, comme nos Ecrivains le supposent aussi dans les siéges qu'ils rapportent. Je serois curieux d'apprendre des Auteurs, qui décident si hardiment que les tranchées, ou les paralléles équivalentes, sont une invention moderne, où ils ont trouvé tout cela. Est-ce parce que Végéce n'en parle pas, non plus que les autres Auteurs dogmatiques Grecs & Latins? Mauvaise conséquence: ce sont des Abréviateurs qui ne font que glisser sur tout; d'ailleurs ces gens-là n'ont écrit que dans les tems d'ignorance & de barbarie, où l'on ne voioit presque aucune trace des anciens usages. L'*agger* n'a pas été bien connu de ces Ecrivains militaires, encore moins des nôtres; les croirons-nous plutôt qu'une foule d'Historiens de l'antiquité la plus reculée, qui n'ont rien dit ni rien écrit qu'ils n'eussent vû & pratiqué eux-mêmes, & dont le plus grand nombre s'étoit trouvé à la tête des armées, ou du moins avoit éxercé de grands emplois dans la milice? Je doute que Végéce eût lû Polybe. A l'égard de César, je ne pense pas qu'il l'ait jamais lû, tout son savoir consistoit dans la discipline militaire & dans quelque teinture de la tactique; c'étoit beaucoup dans un siécle où la plûpart des Généraux ne savoient que leur routine, & les autres rien.



ARTICLE XI.

Quelle étoit la méthode des Anciens dans la construction de leurs cavaliers. Exemples remarquables de ces sortes d'ouvrages.

J'Aurois souhaité que l'Auteur de l'Histoire de la Milice Françoise nous eût donné une explication un peu plus étenduë & moins vague de l'*agger*, considéré comme un cavalier, puisqu'il ne l'entend que sur ce pied-là. Cet ouvrage est si considérable, qu'il méritoit ce me semble que cet Historien s'y arrêtât un peu plus qu'il n'a fait. Les éxemples ne lui manquoient point pour nous en instruire; car bien que ces sortes de travaux ne se pratiquent plus dans nos siéges, & que les Turcs aient été les derniers qui les aient abandonnés, nous ne laissons pas d'en admirer la construction, & je ne sai si nos machines d'aujourd'hui n'auroient pas dû nous en faire conserver l'usage, quoique ces sortes d'ouvrages soient des greniers à mines & à fourneaux. Ceci feroit la matiére d'une longue dissertation, si nous ne nous étions renfermés dans certaines bornes; je n'en dirai rien pour le coup, l'envie m'en prendra peut-être, si l'occasion se présente en tout autre endroit que dans celui-ci, dont la matiére n'est que trop abondante.

Le Pére Daniel donne la description du cavalier d'une maniére assez embarassée, & qui me fait beaucoup soupçonner qu'il ne l'a pas comprise. *Ces élevations de terre*, dit-il, *se commençoient par les côtés, que l'on soutenoit avec des poutres bien liées, & quelquefois avec de la maçonnerie. Le milieu d'abord étoit vuide, mais on le remplissoit peu à peu en avançant toujours vers la ville; cependant les tours s'élevoient, & on les poussoit en avant à mesure que le terrain du milieu se remplissoit.* Peu de Lecteurs verront clair dans ce passage. Il faut l'éclaircir, le besoin ne sauroit être plus grand. *Hist. de la Milice Franç. L. VII. p. 551.*

On commençoit la terrasse sur le bord du fossé, & non loin en deçà ; quoiqu'on en dise, elle formoit un quarré long. On y travailloit à la faveur des mantelets (2), qu'on élevoit fort haut, derriére lesquels les soldats travailloient à couvert des machines des assiégés. Ces sortes de mantelets n'étoient pas toujours de claies ou de fascinages ; mais de peaux cruës, de matelats, ou d'un rideau fait de gros cables, le tout suspendu entre des mâts (3) fort hauts & plantés en terre, ce qui rompoit la force des coups qui s'amortissoient contre. César se servit d'un mantelet de cables au siége de Marseille pour travailler à une tour de brique ; *parce qu'on avoit remarqué*, dit ce grand homme, *qu'il n'y avoit que cela à l'épreuve des machines*, on continuoit ce travail jusqu'à la hauteur de ces rideaux suspendus, qu'on guindoit plus haut à mesure que l'ouvrage s'élevoit. On remplissoit en même tems l'espace vuide de la terrasse avec des pierres, des terres & toute autre matiére, pendant que d'autres régaloient & battoient les terres pour rendre le terrain ferme & capable de soutenir le poids des tours & des machines qu'on dressoit sur la plate-forme.

Cæsaris Comment. de Bello Civili, L. II.

Je trouve toujours Joséphe en mon chemin dans ces sortes d'ouvrages. Cet Auteur parlant du siége de Jotapat, dit que les Romains élevérent une terrasse d'une hauteur extraordinaire, qui commandoit à la muraille ; il vit bien qu'il ne pouvoit se sauver qu'en leur en opposant une autre. *Il crut qu'il lui seroit honteux de n'entreprendre pas d'aussi grands travaux pour défendre la place, que ceux que les Romains faisoient pour l'attaquer. Ainsi il résolut de faire un mur beaucoup plus haut que n'étoit leur terrasse: & sur l'impossibilité d'y travailler qu'alléguoient les ouvriers, à cause de la quantité de traits que lançoient continuellement les Romains, il trouva un moien pour rémédier à cette difficulté. Il fit planter debout dans la terre de grosses poutres, ausquelles on attacha des peaux de bœufs fraichement tués, dont les divers plis ne rendoient pas seulement inutiles les coups de fléches & de traits ; mais rompoient encore la force des pierres lancées par les machines, & amortissoient celle du feu par leur humidité.*

On peut juger, par ce que je viens de dire, de la grandeur de ces travaux, quelle force il falloit pour soutenir cette masse prodigieuse de terres, & pour en empêcher l'éboulement : mais si l'on considére la hauteur & le poids énorme des terres des grandes terrasses, on peut bien s'imaginer qu'il falloit bien d'autres forces pour les soutenir & résister contre l'effort & la pesanteur, non seulement de ces terres, mais encore des tours & des machines qu'on élevoit dessus.

Lipse & le Pére Daniel s'abusent, lorsqu'ils nous disent qu'on élevoit des murs de maçonnerie, cela ne peut venir à l'esprit. Le terme de *murus* ne signifie pas toujours une muraille de maçonnerie, & il ne le dénote pas dans des fortifications de campagne, outre qu'une muraille de maçonnerie à chaux & à sable n'est pas meilleure qu'une autre de pierre séche, car ce qui est fraîchement bâti n'a aucune force. On les construisoit de poutres couchées en long, & d'autres traversantes, comme je le dirai en son lieu. Lorsque le cavalier étoit d'une très-grande hauteur, on en tiroit un second en dedans (4) à une certaine distance, & quelquefois un troisiéme. On remplissoit les espaces ou les vuides que laissoient les murs de l'un à l'autre de terre battuë & mélée avec des fascinages, & souvent on y jettoit des arbres entiers (5) avec toutes leurs branches : par ce moien la terre séparée en plusieurs parties par ces murs intérieurs & traversans, n'avoit pas tant de force pour pousser en dehors les murs de devant & des côtés, outre qu'on donnoit beaucoup de talus à ces sortes d'ouvrages. La Figure explique assez clairement cette structure, sans qu'il soit besoin d'entrer dans un plus grand détail.

Le même Auteur de la Milice Françoise s'est mépris avec Lipse, lorsqu'il assûre qu'on *élevoit les tours, & qu'on les poussoit en avant à mesure que le terrain du milieu*

se

Sculp.

Profil et Construction des Cavaliers des Anciens.

se remplissoit. Ce que cet Historien avance ici est impossible : pour faire ce qu'il dit, il eût fallu hausser les tours pour mettre les terres par dessous à mesure que la terrasse s'élevoit. Il ne pouvoit ignorer que ces tours étoient d'un poids si prodigieux & si excessif, que les moindres pesoient au moins quatre mille milliers. Cette opinion ne fera pas sûrement fortune. Je suis surpris qu'il ait pû ne pas savoir qu'on portoit les tours démontées sur la plate-forme de la terrasse, & que là-dessus on en faisoit l'assemblage à la faveur de la nuit, ou des mantelets en plein jour.

Dans les siéges des grandes villes où il y avoit de puissantes garnisons, & où les machines étoient en grand nombre, on y alloit avec beaucoup de précautions. On commençoit ces sortes d'ouvrages d'un peu loin, en poussant & en avançant toujours les terres vers la ville, comme les flots de la mer qui suivent à la queuë les uns des autres ; & lorsqu'on en étoit proche, on commençoit le mur de poutres ou de fascinages des deux côtés, & qu'on prolongeoit jusques sur le bord du fossé : lorsqu'on avoit poussé jusques-là, l'on tiroit alors le mur qui faisoit face aux murailles de la ville, & à mesure que l'ouvrage s'élevoit, on remplissoit & on égaloit les terres avec le mur jusqu'à la hauteur qu'on vouloit donner au cavalier. Alors on perfectionnoit & on applanissoit le plateau de la plate-forme, sur laquelle on dressoit des tours, & des batteries de balistes & de catapultes, d'où il partoit une grêle de pierres, de fléches & de gros dards sur les remparts & les défenses des assiégés. On pouvoit faire plus que tout cela, mais je n'en trouve aucun éxemple dans les Historiens de l'antiquité. Quoiqu'il en soit, ce que je vais dire vient purement de nous.

D'où vient que les Anciens, après avoir porté la terrasse jusques sur le bord du fossé, & l'avoir perfectionnée de tout point, ne pensérent jamais à pousser & à prolonger la terrasse du côté de la ville, c'est-à-dire en jettant les terres entre le cavalier & les murailles de la place ? Cet espace auroit été, ce me semble, d'autant plus aisé à remplir par les terres mêmes de la plate-forme, qu'il se seroit trouvé beaucoup plus petit que toute la largeur du cavalier. Il se pourroit bien que j'aie lû cela quelque part ; s'il est vrai que je l'aie lû, & que cette pensée ne soit pas de moi, j'ai regret d'avoir oublié le nom de l'Auteur. Ce n'est sûrement pas Thucydide, quoiqu'il y ait quelque chose d'assez approchant : c'est au siége de Platée. Citons le passage. *Les assiégeans*, dit l'Auteur Grec, *voiant que l'attaque ne leur réussissoit pas, & que le nouveau mur rendoit* la plate forme *inutile, desespérérent de forcer la place, & se résolurent a la bloquer ; mais ils essaiérent auparavant d'y mettre le feu, croiant la pouvoir brûler aisément à cause de sa petitesse, en prenant l'occasion de quelque grand vent : car ils recherchoient toutes les inventions imaginables pour s'en rendre maîtres promtement & sans dépense. Ils jettérent donc des fascines entre la plate-forme & le mur, & remplirent en moins de rien cet espace, à cause de la multitude de leurs gens ; puis ils y mirent le feu avec de la poix & du souffre, ce qui causa tout a coup un si grand embrasement, qu'il ne s'en est jamais vû de semblable. Cette invention faillit à perdre la ville, qui avoit résisté à toutes les autres ; & si le tems eût été favorable, comme l'espéroient les ennemis, c'étoit fait de la place : mais il survint en un instant, à ce qu'on dit, une pluie qui éteignit le feu.* On voit par cet éxemple qu'il étoit donc possible de remplir l'espace qui restoit entre le cavalier & le mur. Je crois que Vitruve & Végéce avoient soupçonné que cela se pouvoit faire ; car ces deux Auteurs parlant des murs de leur tems, disent qu'il faut les terrasser, & y pratiquer un large terre-plein pour pouvoir élever des cavaliers & des tours dessus. Je donne ceci comme une conjecture, que le Lecteur prendra s'il lui plaît sur ce pied.

C'est que les assiégés avoient élevé un cavalier sur leurs murailles, qu'ils opposérent à celui des assiégeans.

Vitruv. Lib. I. cap. 5.

J'estime plus Aléxandre le Grand dans ses siéges que dans ses autres actions, dont la plûpart sont moins l'effet de son intelligence que de la lâcheté & de l'ignorance de ses ennemis.

ennemis. Il en a fait trois ou quatre très-remarquables par la grandeur des ouvrages qu'il fallut faire pour réussir dans ces sortes d'entreprises. La terrasse du roc de Coriénés est quelque chose de surprenant. L'exemple est un peu long; mais qui est-ce qui ne sera pas ravi de le voir cité dans cette page? „ Les affaires de la Sogdiane étant terminées, „ *dit Arrien*, il marcha contre les Paritaques, sur la nouvelle qu'il y avoit aussi en ce „ païs-là une forteresse qu'on estimoit imprenable, nommé le roc de Coriénés, où „ les plus Grands du païs s'étoient retirés, avec un grand nombre de Barbares. Ce „ lieu avoit deux mille cinq cens pas de hauteur, & sept à huit mille de tour, & étoit „ escarpé de tous côtés, n'aiant qu'un sentier taillé dans le roc, où un homme à peine „ pouvoit monter. D'ailleurs il étoit ceint d'un profond abîme qui lui servoit de fossé, „ qu'il falloit remplir si l'on avoit envie d'en aborder. Cela ne fut pas capable d'en „ détourner Aléxandre, qui ne trouvoit rien d'impossible à son courage, ni à sa for„ tune. Il commença donc à faire couper de hauts sapins qui environnoient le lieu „ en grand nombre, pour s'en servir comme d'échelle, pour descendre dans le fossé. „ Ses soldats travailloient nuit & jour à cet ouvrage, Aléxandre étant présent de jour „ avec la moitié de ses troupes, & de nuit en laissant la conduite à Perdicas, Léonat „ & Ptolomée, qui se relevoient tour à tour, avec le reste de l'armée partagée en „ trois. Comme on fut descendu à l'endroit le plus étroit, quoiqu'on ne fît pas plus „ de trente pieds par jour & un peu moins la nuit, tant l'ouvrage étoit difficile, on „ enfonça des pieux dans le roc, à une distance raisonnable, *avec des poutres en tra„ vers*, pour pouvoir soutenir la charge qu'on vouloit mettre dessus; & après avoir „ fait comme un pont de claies & de fascines, on le remplit de terre jusqu'à la hau„ teur du bord du fossé, pour pouvoir approcher de plein pied au bas du roc. Les „ Barbares, qui s'étoient moqués de l'entreprise, la croioient impossible: comme ils „ se virent incommodés des fléches des ennemis, qui travailloient à couvert derriére „ des mantelets, ils commencérent à perdre cœur; & Coriénés aiant demandé à parler „ à Ozyarte, l'autre lui fit sonner si haut la valeur des Macédoniens, & la foi du „ Prince qu'il avoit éprouvée, qu'il lui persuada de se rendre. Il vint donc trouver „ Aléxandre, qui après quelques caresses le retint, & renvoia quelques-uns de ceux „ qu'il avoit amenés pour faire rendre la place ". Aléxandre alloit toujours au grand, & souvent au-delà de l'extraordinaire; & comme l'un & l'autre se trouvoient dans son esprit & dans son courage, il ne faut pas être surpris s'il manquoit rarement dans ses entreprises, quoiqu'elles n'aient jamais surpassé celles de César, moins impétueux, mais plus solide dans ses desseins, & beaucoup plus savant dans l'art militaire: car il falloit être au dessus du Grec pour réussir contre des ennemis plus braves & plus éclairés que des Perses efféminés.

Arrian. L. IV.

Un éxemple du même Aléxandre se présente encore à ma mémoire; c'est un ouvrage qui ne tient pas moins du gigantesque que celui que je viens de citer, & par la même raison le Lecteur ne sera pas moins aise de voir encore ces sortes d'ouvrages extraordinaires. Ceci se passa après la prise de Tyr. Ce grand Capitaine qui vouloit entrer en Egypte, entreprit le siége de Gaze, qui étoit une ville puissamment fortifiée, autant par sa situation sur une éminence que par la force de ses murailles. „ Il se campa „ d'abord, *dit Arrien*, du côté qui étoit le plus facile à battre, & commanda qu'on „ préparât les machines. Mais ceux qui en avoient l'intendance, dirent qu'il étoit „ impossible qu'elles fissent aucun effet, à cause de la hauteur du lieu sur lequel le mur „ étoit bâti. La difficulté ne servit qu'à accroître l'envie du Prince, d'autant plus „ que cela porteroit un grand coup dans l'esprit des peuples, d'avoir pris une ville que „ tout le monde jugeoit imprenable. D'ailleurs il ne faisoit pas sûr à la laisser derriére, „ & c'étoit une mauvaise nouvelle à porter en Gréce & en Babylone. Il résolut d'éle-

„ ver

„ ver une batterie de ce côté-là aussi haute que son rempart, afin de pouvoir rouler les
„ machines de plein pied contre le mur, & fit commencer l'ouvrage du côté du Midi,
„ où l'attaque étoit plus facile. Comme il fut planté assez haut il fit élever ses machi-
„ nes dessus pour battre la place. . . . Mais comme les ennemis eurent fait une grande
„ sortie pour y mettre le feu, & qu'il vit les Macédoniens percés d'en haut à coups
„ de traits, & renversés en bas de la terrasse. . . . Il se mit à la tête de son régiment
„ des gardes, & courant à l'endroit où l'on en avoit le plus de besoin, arrêta la fuite de
„ ses gens, & rétablit le désordre. Mais dans cette conjoncture, il fut blessé d'un
„ dard lancé par une machine, qui lui perça son harnois & son écu, & le navra du-
„ rement à l'épaule. . . . Tandis que sa plaie se guérissoit, les machines dont il s'étoit
„ servi à la prise de Tyr étant arrivées, & la batterie élevée tout autour à la hauteur
„ de deux cens cinquante pieds, & autant de pas de largeur, il les fit dresser dessus,
„ & rouler contre le mur, aiant fait miner auparavant le rempart sur lequel il étoit bâti,
„ & emporter secrétement la terre: de sorte qu'il fondit en divers lieux. Cependant
„ les Macédoniens à coups de traits repoussoient les Barbares, qui combattoient du
„ haut de leurs tours. Ils ne laisserent pas pourtant de soutenir trois assauts, mais
„ au quatriéme la ville fut emportée.

La terrasse de Massada est remarquable, Joséphe nous en donne la description; c'est un des chef-d'œuvres de la patience des Romains, comme de l'habileté & du courage des Juifs dans la défense de cette place.

Sylva aiant assiégé Massada du côté du château, où il y avoit un roc plus grand que celui sur lequel étoit bâti le château de la ville, mais plus bas de trois cens coudées; après s'en être rendu maître, il fit élever dessus *une masse de terre de cent coudées*, dit Joséphe, *mais parce que ce terre-plein ne paroissoit pas assez ferme & assez solide pour soutenir les machines, Sylva fit construire dessus, avec de grandes pierres, une espéce de cavalier qui avoit cinquante coudées de haut & autant de large. Outre les machines ordinaires, il y en avoit d'autres que Vespasien & Tite avoient inventées, & on éleva encore sur ce cavalier une tour de soixante coudées, toute couverte de fer, d'où les Romains lançoient sur les assiégés avec leurs machines tant de traits, * & tant de fléches & tant de pierres, qu'ils n'osoient plus paroître sur leurs murailles.* Ce passage m'engage dans une digression que je ne saurois éviter, j'y apperçois je ne sai quoi qui a tout l'air d'une absurdité: car il dit que le *terre-plein*, puisque le Traducteur l'appelle ainsi très-improprement, *ne paroissoit pas assez ferme & assez solide pour soutenir les machines.* Si les terres ne peuvent soutenir un si grand poids, elles soutiendront encore moins un cavalier de grosses pierres, & pardessus une tour de soixante coudées. Il faut que le texte soit corrompu, ce qui ne seroit pas un miracle, & ç'en seroit presque un que Joséphe eût si mal raisonné. Pour rétablir ce passage, ou du moins pour le donner à entendre, je voudrois dire que Sylva revêtit la terrasse (2), & la fit soutenir d'un mur (3) de grandes pierres, pour élever dessus un autre cavalier (4) de cinquante coudées, sur le haut duquel il planta une tour de soixante coudées de hauteur (5): avec un tel secours le Lecteur se trouve en repos & dans le plein jour. Voilà l'affaire instruite, revenons à notre sujet. C'étoit à la faveur de ces terrasses, & sous la protection des machines de jet de toute espéce, qu'on faisoit avancer le bélier pour battre en bréche.

Guerre des Juifs contre les Rom. Liv. VII. ch. 32.

* Il faut bien prendre garde que le texte distingue ici les traits des fléches. Les traits étoient lancés par les balistes. Il y en avoit de si gros, que les moindres étoient de quatre pouces de diamétre, & longs de six à sept pieds.

Puisque nous sommes en train sur une matiére aussi curieuse que celle-ci, un petit moment, & nous allons citer le passage de Joséphe tout en entier. Nous sommes persuadés que les Lecteurs prendront grand plaisir à voir éclaircir les plus beaux endroits de l'Histoire d'un Auteur si célébre: car outre que ces sortes d'éclaircissemens & de découvertes plaisent par leur nouveauté, nous y trouvons encore notre propre instruction, pour l'intelligence des Auteurs de l'antiquité dans les choses de la guerre à l'égard de l'attaque

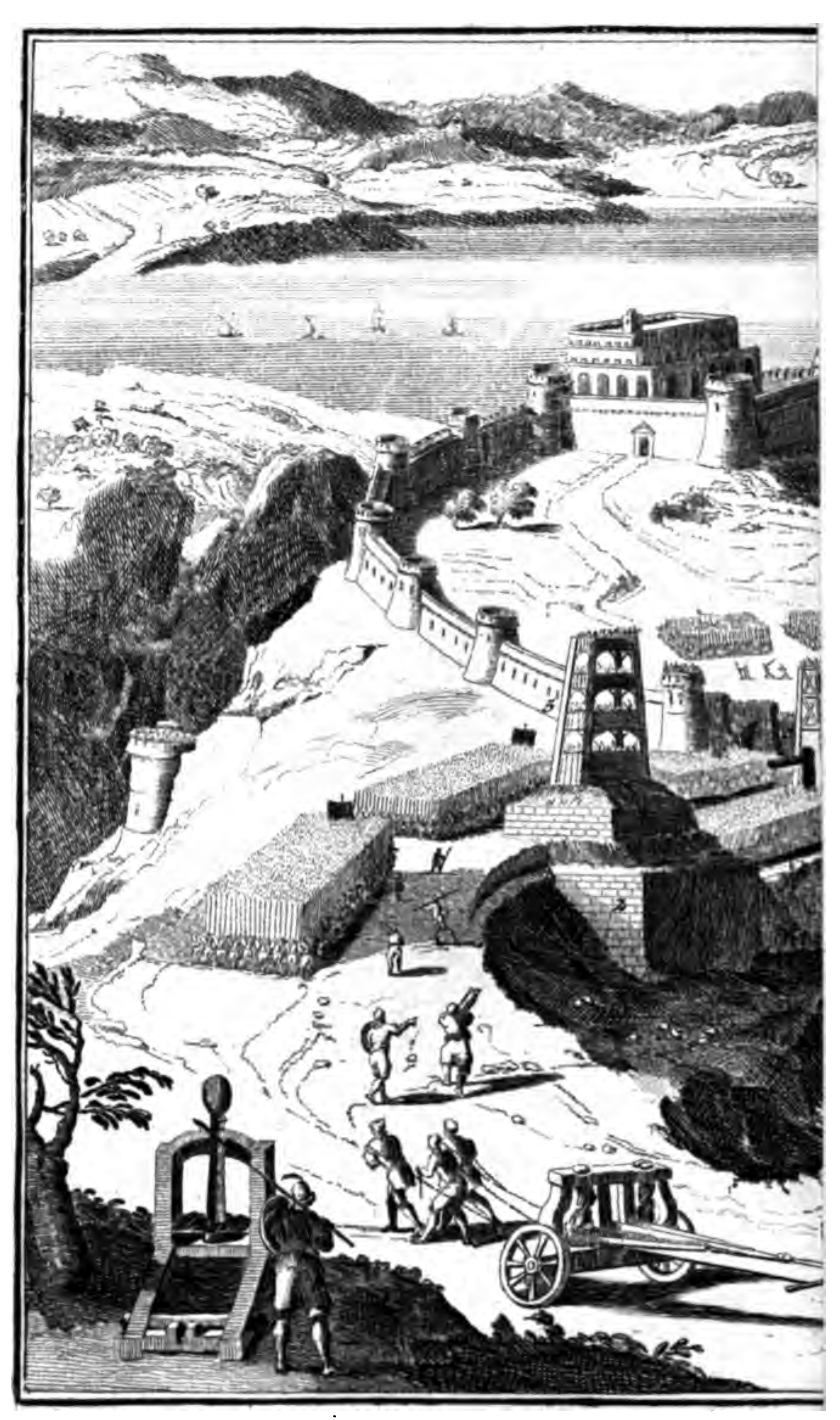
l'attaque & de la défense des places des Anciens; puisqu'on ne sauroit révoquer en doute que leurs travaux ne fussent infiniment plus considérables, plus difficiles, & même plus savans que les nôtres ne le sont aujourd'hui dans ces deux grandes parties de la guerre. Tous ceux qui ont écrit des ouvrages des Anciens dans leurs siéges, n'ont presque rien connu dans leur construction; à peine nous en ont-ils donné une idée, non faute d'esprit & de savoir, nous nous rendons justice, & nous croions fort au dessous d'eux à bien des égards; mais en ce qu'ils manquoient du seul avantage sans lequel on ne voit que ténébres dans les choses de la guerre, je veux dire l'expérience & de longs services; avec cela, & une petite portion de génie inventif, un homme d'une intelligence aussi médiocre que la nôtre ira mille fois plus loin que ces Savans du premier ordre qui ont écrit de la milice des anciens Grecs & Romains, qu'ils ont cru les seuls dignes de leurs travaux, quoique les Hébreux le fussent bien tout autant. Cela soit dit en passant pour justifier ma hardiesse dans une entreprise comme celle-ci. Revenons maintenant à notre sujet.

J'ait dit plus haut que c'étoit à la faveur de ces hautes élevations de terre que les Anciens approchoient leurs tortuës béliéres pour battre en bréche. Dans ce siége de Massada, Sylva ne pouvoit ruiner la muraille, parce qu'elle étoit assise sur un roc, & qu'on ne pouvoit la battre qu'en s'élevant extraordinairement; il dressa donc cette terrasse prodigieuse de cent coudées pour pouvoir battre le mur à la juste portée d'un bélier d'une grande longueur; mais comme cette terrasse n'étoit qu'à la juste hauteur du roc (7), & seulement pour que le bélier (8) pût battre le bas du mur (9), Sylva qui vouloit soutenir cette attaque fit élever encore un second cavalier, comme je l'ai déja dit. Rapportons le passage.

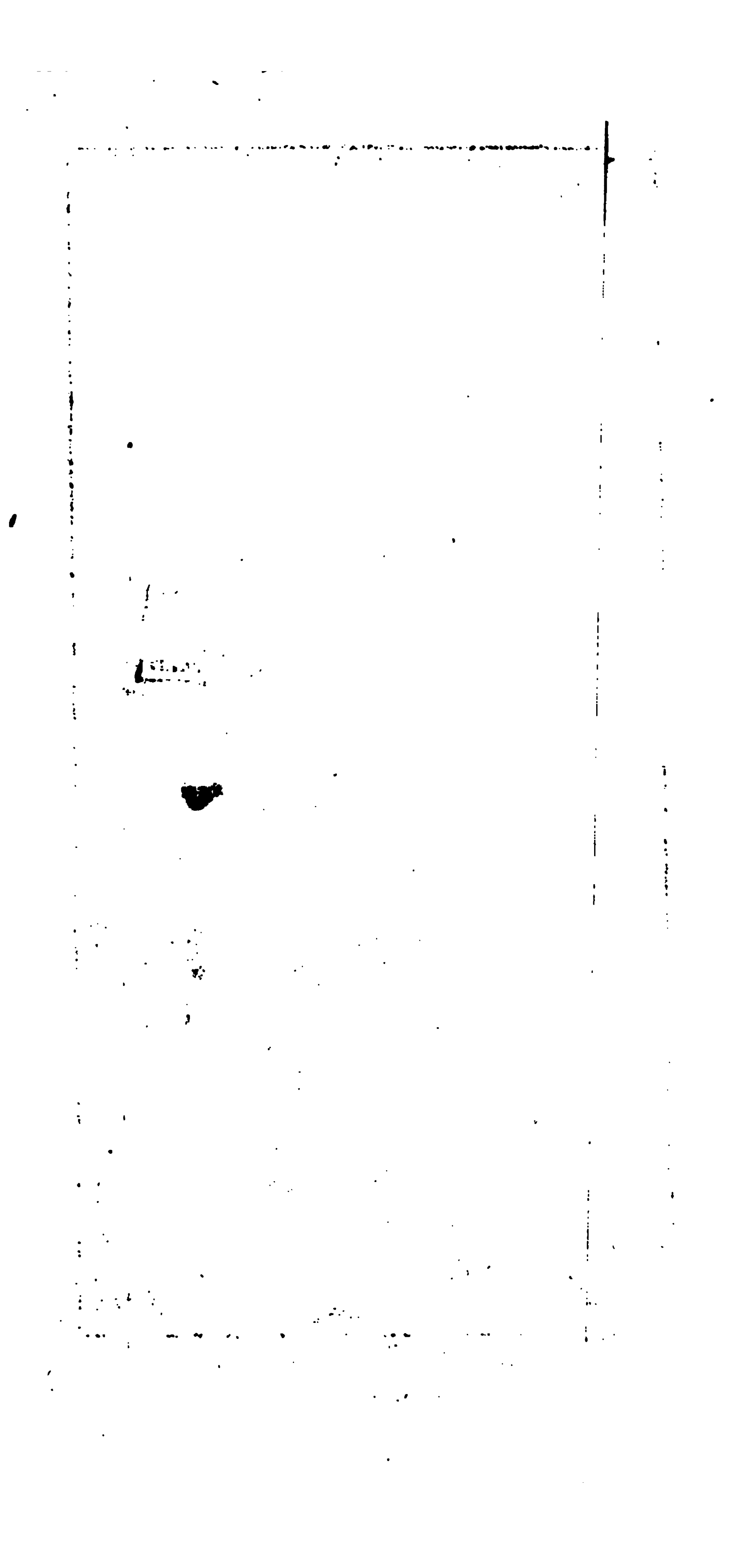
Sylva fit ensuite fabriquer un grand bélier, dont il battit sans cesse le mur: mais à peine put-il faire quelque bréche; & les assiégés firent avec une incroiable diligence, un mur qui ne craignoit point l'effort des machines; parce que n'étant pas d'une matiere qui résistât, il amortissoit leurs coups, en cédant à leur violence. Ce mur étoit construit en cette maniére. Ils mirent deux rangs de grosses poutres emboîtées les unes dans les autres, qui avec l'espace qui étoit entre deux, avoient autant de largeur que le mur. Ils remplirent cet espace de terre; & afin qu'elle ne put s'ébouler, la soutinrent avec d'autres poutres. Ainsi l'on auroit pris cet ouvrage pour quelque grand bâtiment, & les coups de machines ne s'amortissoient pas seulement, mais pressoient & rendoient encore plus ferme cette terre qui étoit argileuse. Sylva après avoir considéré ce travail, crut ne le pouvoir ruiner que par le feu, & fit jetter par ses soldats une si grande quantité de bois tout enflammé, que comme ce mur n'étoit presque composé que de la même matiére, & qu'il y avoit beaucoup de jour entre-deux, le feu s'y prit, gagna jusqu'au gazon, & une grande flamme commença à paroître.

Joséphe est fort embarassé dans la description de l'avant-mur de Massada, nous n'en sommes pas étonnés: c'est le vice radical de presque tous les Ecrivains de l'antiquité de tomber dans les ténébres les plus épaisses, en décrivant des ouvrages d'une construction peu commune. Les termes de l'art leur manquent, & voilà la source du galimatias dont la plûpart nous paient, & ce galimatias étant répandu dans ce qu'ils nous apprennent de la structure de leurs machines de guerre, elles sont devenuës incompréhensibles dans presque tous les Auteurs. Les Anciens qui étoient si appliqués à leur métier, négligeoient tout comme nous l'étude des arts qu'on appelle serviles, comme si cette connoissance n'étoit pas nécessaire à l'homme de guerre; du moins faut-il qu'il en ait quelque teinture, particuliérement de la grosse charpente. Cette connoissance n'est pas seulement nécessaire aux Généraux, elle l'est encore à ceux qui veulent écrire l'Histoire. On voit combien César excelloit dans cette sorte de méchanisme. Je suis

bien

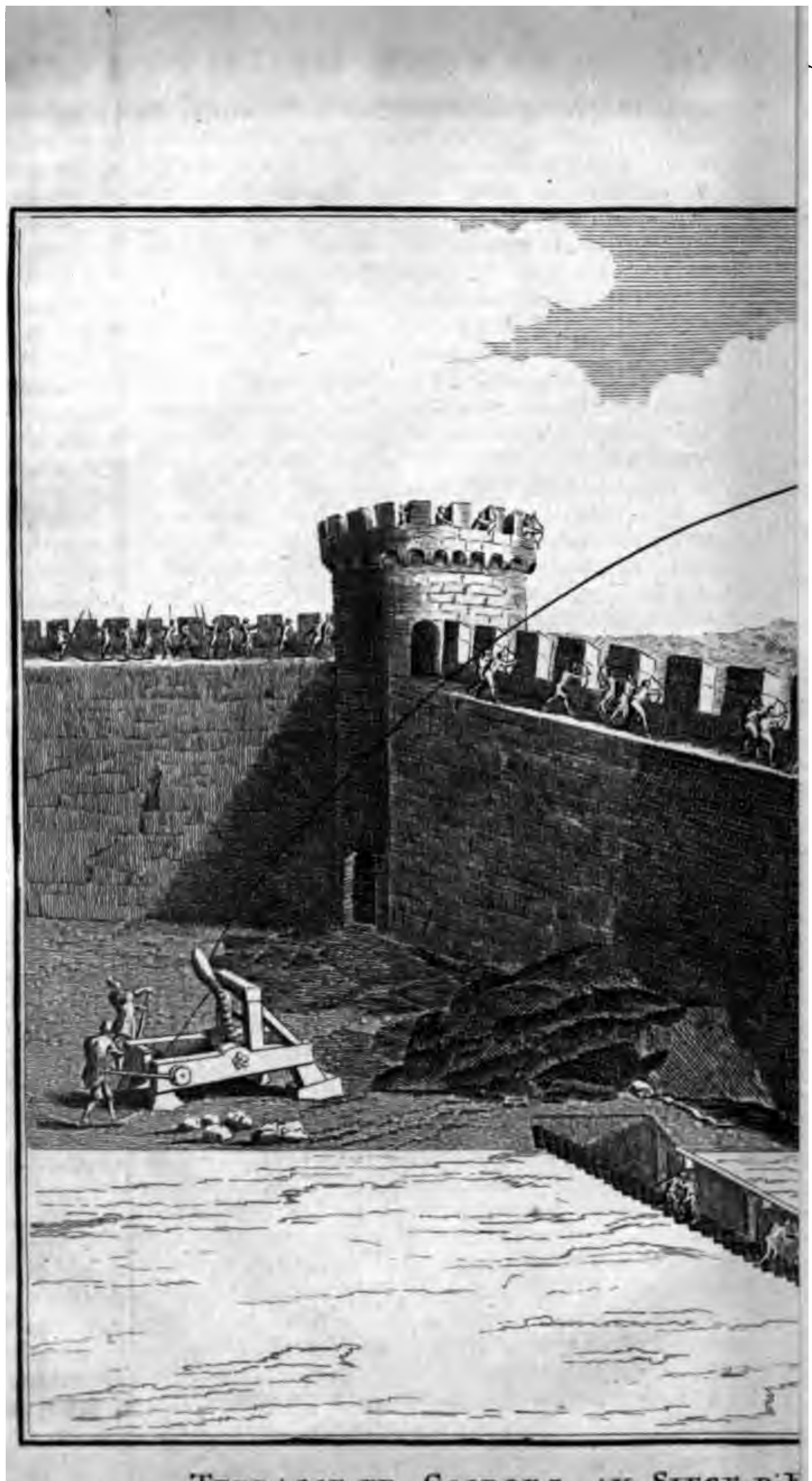


TERRASSE SURPRENANTE DES ROMAINS. AU
LA FORTERESSE. LA PETITE ELEU



remuoient la terre furent à couvert. Voilà encore un sujet de critique, on me le pardonnera ; le moien de s'en empêcher. En effet voici Procope qui débite une absurdité toute des plus grandes, je n'ai garde de la laisser en repos : car sans cela on me rétorqueroit ce passage en faveur du Pére Daniel & de Lipse même, qui prétendent qu'on élevoit quelquefois les terrasses de fort loin pour les approcher ensuite de la place ; ne diroit-on pas qu'une masse aussi étonnante de terre se dût transporter tout aussi aisément qu'un gabion farci ? L'Auteur dit que cette plate-forme fut construite pour battre les murailles ; il se contredit assez lourdement, puisque la suite fait voir tout le contraire. Ces élevations de terre ne se faisoient que pour dominer sur les défenses de la place ; comment cela se peut-il hors la portée du trait ? Et si elle est hors de cette portée, d'où vient que les travailleurs s'en trouvent accablés ? Remarque-t--on bien cela ? Le reste de la narration prouve manifestement que cet ouvrage fut élevé à la distance ordinaire ; mais comme tout ce qui suit du récit de ce fait est souvent interrompu par plusieurs pourparlers entre les Perses & les Romains, nous ne prendrons que ce qui a rapport à notre sujet.

Les assiégés redoutant un ouvrage qui surpassoit déja la hauteur de leurs murailles, entreprirent d'en élever un autre vis-à-vis ; mais la grandeur de cet ouvrage, & le tems qu'il falloit pour cela, les aiant épouvantés, ils prirent le plus court moien. Ils s'avisent de miner sous la plate-forme des assiégés, & d'y mettre le feu. Ils ouvrirent pour cela une galerie souterraine, & poussérent jusqu'au milieu du cavalier, sous lequel ils fouillérent, en enlevérent les terres, & étaiérent le reste avec des bois debout, en s'élargissant dedans de plus en plus. Les assiégeans sentent qu'ils ont les assiégés sous eux : dans un danger si pressant ils ne voient point d'autre remméde que d'éventer la mine, & d'ouvrir des contre galeries par les deux côtés de la plate-forme. Les mineurs s'appercevant qu'on venoit à eux, remettent des terres aux endroits où les assiégeans fouilloient pour les amuser, & remplissent promtement une chambre de bois sec, enduit & trempé d'une composition de bitume, d'huile & de souffre, & après y avoir mis le feu ils se retirent. Soit que les mineurs Perses eussent manqué la chambre où le feu étoit déja, ou qu'ils se fussent négligés dans leur travail, ils ne s'apperçûrent pas que le feu étoit dans la terrasse ; mais comme il ne faisoit pas tout le progrés que les assiégés souhaitoient, outre que le tems pressoit, la terrasse se trouvant finie & commandant sur leurs murailles, ils portérent une si grande quantité de matiéres combustibles & de bois dans le fourneau, qu'enfin la flâme commença à gagner tout l'intérieur du cavalier, & la fumée commençant à sortir par différens endroits, ils craignirent que les assiégeans ne rendissent ce feu sans effet s'ils recouroient promtement au remméde ; & pour leur faire accroire que le feu étoit au dessus de l'ouvrage plutôt qu'au dessous, ils eurent l'adresse de jetter une si grande quantité de dards & de traits enflâmés, & d'autres matiéres combustibles sur la plate-forme, que ces feux, qui pleuvoient de toutes parts, leur dérobérent la connoissance d'un plus grand qu'ils avoient sous leurs pieds, ils s'a tachérent à éteindre l'un sans penser à l'autre. Cosroez se transporta lui-même sur la terrasse ; il s'apperçut bientôt que ce n'étoit pas là le plus grand danger, & que le mal étoit sous la terrasse. Il la fit ouvrir promtement en plusieurs endroits, pour éteindre l'incendie du dedans par des terres & de l'eau, qui augmentoient la violence du feu, bien loin de la réprimer. Ils emploiérent toute la journée à cet ouvrage, dont les assiégés se moquoient : parce qu'on donnoit de l'air à la flâme, qui s'ouvrant un passage par ces ouvertures, s'éleva tout d'un coup à une si grande hauteur & avec tant de violence, que l'embrasement *fut apperçû*, dit Procope, *par les Carrédiens & d'autres peuples encore plus éloignés :* & comme les avantages, qui naissent des grandes extrémités, relévent les courages presque abattus par les malheurs précédens, les assiégés voiant la plate-forme



TERRASSE DE COSROEZ AU SIEGE D'E

A Etançons qui soutiennent la terrasse. B Co

forme prête à fondre, & à disparoître, sortirent de toutes parts sur les Perses, consternés d'un événement si extraordinaire, & les chasserent des ouvrages qu'ils conservoient encore. Cet exemple n'étoit-il pas digne d'avoir place ici? Je vais finir par deux autres. Arrien me fournit le premier: je tire l'autre d'un Historien Arabe qui a tout l'air de la nouveauté.

La prise du rocher d'Aorne est célébre dans les Historiens qui ont écrit des guerres d'Aléxandre le Grand, je les soupçonne un peu de donner dans le merveilleux. Ce Prince s'étant résolu de l'assiéger ou de le bloquer, s'il ne pouvoit l'emporter d'emblée, y marcha en diligence, & s'en étant approché, il jugea bientôt que l'entreprise n'étoit pas la chose du monde la plus aisée. Il voulut pourtant la tenter sur l'avis de quelques gens du païs, qui lui promirent de le mener dans des endroits où l'attaque seroit plus facile. Il détacha un grand corps de troupes, commandé par Ptolomée, pour s'en rendre le maître, parce qu'il falloit y aller par des défilés; on s'en saisit, & l'on s'y logea. Aléxandre ne laissa pas que de donner de son côté, où il fut repoussé, à cause de la difficulté des lieux. Ce succès aiant enhardi les Barbares, ils tournérent toutes leurs forces contre Ptolomée, qui les repoussa à son tour, & l'attaque alla à rien. Aléxandre ne pouvoit aller à lui sans forcer les passages dont les ennemis étoient les maîtres. Il s'y résolut, il en voioit trop bien la nécessité. *Le combat fut grand jusqu'à midi*, dit Arrien, *les uns tâchant de monter, les autres les repoussant vigoureusement: enfin sur le soir les Macédoniens se rafraîchissant l'un l'autre gagnérent le passage, & se joignirent à Ptolomée. Toute l'armée étant réunie, donna ensemble dès le lendemain; mais on ne put rien faire ce jour-là. Celui d'après, le Prince aiant commandé dès le point du jour à ses soldats de couper chacun une centaine de pieux, fit dresser une terrasse depuis le haut de la colline sur laquelle il étoit campé jusqu'au roc, afin de mettre dessus des tireurs de fronde, & les machines pour écarter les Barbares. Pas un de ses soldats ne fut éxemt du travail, de sorte qu'ils firent une levée de terre de cent vingt-cinq pas de long en un jour. Aléxandre étoit présent à tout, & châtioit les paresseux comme il louoit les autres. On mit dessus dès le lendemain les tireurs de fronde, avec les machines pour empêcher les sorties & assûrer les travailleurs, de sorte qu'en trois jours l'ouvrage fut achevé. Le quatriéme, quelques Macédoniens se saisirent d'une éminence égale en hauteur au rocher qu'on assiegeoit, & le Prince sans se reposer fit continuer le travail jusques-là. Les Barbares, étonnés de la promtitude de l'un & de la hardiesse des autres, cesserent leur défense, & envoiérent un hérault pour être reçûs à composition.*

Ce surprenant ouvrage, dont Arrien oublie de nous donner la hauteur, est à peine concevable. Il paroît assez par le récit de l'Auteur, qu'il devoit être prodigieusement élevé. Timur-Bec, qui n'a pas moins conquis de païs qu'Aléxandre, & qui n'est pas moins merveilleux en grandes actions, nous fournit plusieurs éxemples de ces sortes d'ouvrages. En voici un qui ne le céde pas au roc d'Aorne.

L'Historien de Timur-Bec nous donne la description d'une terrasse que ce Conquérant fit élever au siége d'Avenit; quoique l'Auteur ait négligé de nous informer de l'étenduë & de la hauteur de cet ouvrage, il est aisé de juger qu'il devoit être immense & prodigieusement élevé. La situation de la place, qui étoit bâtie sur un rocher d'un abord très-difficile & fort haut, nous fait assez comprendre la grandeur d'un tel travail. *On abattit d'abord*, dit l'Historien, *tous les arbres d'autour de la place pour la construction d'un* MEL-JOUR, c'est le nom qu'on donnoit à ces sortes de travaux; *à mesure que les bois étoient rangés les uns sur les autres, l'on remplissoit le milieu de pierres & de bonës que l'on paitrissoit ensemble, & ainsi le mel-jour fut achevé en peu de tems, & se trouva plus haut que la forteresse, de sorte qu'il en commandoit tout l'intérieur. Un*

régiment monta dessus, & aiant tendu les machines à pierres, on en tira une si grande quantité qu'il sembloit que la montagne se bouleversât sur eux. Nous allons passer à une autre matiére, qui ne paroîtra pas moins curieuse & moins neuve que celle dont nous venons de parler.



ARTICLE XII.

Les Anciens avoient différentes méthodes pour le passage, ou l'abord du fossé des places assiégées.

ON éléve jusqu'aux nuës les Historiens de l'antiquité Grecs & Romains, on a raison à bien des égards, mais non pas en tout : ils ont besoin de beaucoup d'indulgence pour être soufferts en bien des choses dans ce qu'ils nous apprennent de leurs siéges les plus dignes de passer à la postérité. Il y a une infinité de choses importantes qu'ils ont négligé de nous apprendre, ou du moins qu'ils n'ont dites qu'en courant, de sorte qu'on est réduit à deviner avec beaucoup de peine & de tems. Mais enfin l'on devine ; qui peut lire l'Histoire à ce prix, s'il n'a autre chose en tête que de s'amuser ? N'est-ce pas un travail très-grand & très-pénible, que de méditer & de réfléchir sans cesse & à tout moment sur ce qu'on lit pour trouver le véritable sens des termes ? Nous ne blâmons point les Historiens, qui écrivent certaines Histoires particuliéres, de s'être négligés dans le détail de certains usages & de certaines pratiques de leur tems, & dont l'origine vient de loin, mais ceux qui comme Tite-Live écrivent une Histoire générale, sont impardonnables : car les endroits de son Histoire où il auroit dû parler, par éxemple des attaques de places par approches, sont encore en entier ; au lieu que Polybe est éxempt de ce reproche. Cette partie de son Histoire où il en est parlé, n'a pû échaper à l'ignorance des tems. La descente ou l'abord du fossé, est-ce une chose qu'on doive supprimer ? Je ne dis pas qu'il le soit de telle sorte que nous n'y connoissions rien ; mais ce que les Historiens nous en disent est si abrégé que rien plus.

Tout homme qui se mêle d'écrire l'Histoire, écrit-il uniquement pour le siécle où il vit ? N'est-ce pas pour la postérité ? Et qui est-ce qui n'écrit pas pour elle ? Les plus mauvais comme les plus célébres visent à ce but. Je ne me lasse point de faire ces réfléxions ; parce qu'à l'égard des Anciens, je supporte à tout moment le travail & la peine de cette négligence. Ce qu'il y a de plus étrange, c'est que les anciens Dogmatiques militaires qui nous restent, entr'autres Enée, Onozander, Végéce, & tous presque, ne sont pas moins dignes de reprimande, & plus même que les Historiens, car c'est dans le passage du fossé où les difficultés & les chicanes sont plus grandes. D'où vient qu'ils ne nous en apprennent rien ? Il est très-désagréable de courir & d'aller sans cesse à la quête des conjectures. Polybe, d'ailleurs si éxact, donne dans cette négligence : peut-être le blâmons-nous sans raison, & que tout ce qui regardoit ces sortes d'usages s'est perdu. César notre Maître, est-il moins digne de repréhension dans son siége de Bourges & dans les autres ? Les travaux de ce siége jusqu'à l'abord du fossé étoient très-considérables. Cette place fut emportée d'insulte. Si le fossé étoit plein d'eau, comme il y a de l'apparence, il ne pouvoit aborder les murs de la place qu'en le comblant ; & s'il étoit sec, il eût dû nous expliquer, ou du moins nous apprendre la descente, ou le débouchement dans le fossé. C'est ce que ce grand Ecrivain a négligé de

de faire, quoique ces sortes de travaux ne soient pas moins recommandables que les autres.

Le siége de Marseille est le plus bel endroit de ses Commentaires. Il mit en œuvre tout ce que l'esprit d'un grand Capitaine peut imaginer de ruses & d'artifices. Fait-il la moindre mention de la descente ou du comblement du fossé? Je ne vois ni ombre, ni trace de tout cela. Polybe tombe dans le même défaut à l'égard du siége de Lilybée; il dit bien qu'on ouvrit des galeries ou des routes souterraines jusqu'au pied des tours, qu'on en sappa par dessous les fondemens, & qu'on les renversa par ce moien; mais il ne dit pas si ces galeries traversoient sous le fossé, quoiqu'on soit très-persuadé qu'il y en avoit un.

On voit ailleurs que les assiégés allérent aux mineurs par des contregaleries, & leur coupérent route; tous ces combats, toutes ces chicanes se passérent sous le fossé: ce qui obligea les Romains de s'attacher au dessus, après avoir perdu le dessous, & de mettre le bélier en œuvre. Pour approcher cette machine, il étoit nécessaire de combler le fossé: cependant Polybe ne dit pas un mot de ce fossé. Cette négligence des Historiens a fait croire à bien des Savans, que la plûpart des places fortes des Anciens n'avoient point de fossé, & qu'ils se contentoient de leurs murailles & de leurs tours; ce qui est visiblement faux: car les fossés sont aussi anciens que les murailles. Ils allèguent pour preuve de cette belle imagination, que les Auteurs ne font aucune mention du fossé, ni de sa descente dans la plûpart des siéges qu'ils rapportent, & même dans ceux de la premiére volée. Voilà sur quoi ils se fondent, & c'est pour cela que Lipse a négligé d'en mettre dans les figures qu'il donne des siéges, hors dans ceux où il est parlé de fossé.

Il est certain qu'on ne combloit pas toujours le fossé, on y descendoit quelquefois par des galeries souterraines, comme nous le pratiquons aujourd'hui. On ouvroit ensuite la contrescarpe pour descendre dans le fossé, où l'on dressoit une galerie composée d'une forte charpente pour aller à couvert jusqu'à la muraille, qu'on sappoit, qu'on étançonnoit avec des bois debout, ausquels on mettoit le feu pour la faire crouler & renverser dans le fossé. Il est fâcheux de recourir à certains Historiens pour expliquer les autres, ce qui nous arrive souvent, particuliérement dans ce qui regarde les approches & la descente ou le passage du fossé: les conjectures sont notre unique ressource, lorsque les Historiens & les Auteurs dogmatiques nous manquent; ce qui arrive presque toujours, tant ils sont abrégés dans l'essentiel, & prolixes dans le reste: il faut pourtant leur rendre justice à l'égard de l'entrée dans le fossé, ou du passage dessus après le comblement: car ils distinguent fort bien l'un de l'autre, pour nous faire comprendre lorsqu'il est sec ou plein d'eau, par les circonstances qui naissent des faits, soit dans le commencement ou dans les suites; de sorte qu'on ne sauroit se tromper, & les termes dont ils se sont servis, se trouvent dans leur sens propre. Mais lorsque ces circonstances nous manquent, nous recourons aux conjectures, comme j'ai dit, & nous les embrassons hardiment, parce qu'elles sont sûres. Le Lecteur les prendra sur ce pied-là, puisque nous ne saurions autrement nous tirer d'affaire pour débrouiller les termes des Anciens, lorsque nous n'avons qu'eux pour toute ressource dans les endroits où les Auteurs ne font que courir pour dépêcher besogne, ou par ignorance des choses de la guerre; ce qui n'est pas rare dans ce qui regarde l'abord du fossé. Je ne parle pas du passage de ceux des camps retranchés, où il s'agit d'une attaque d'insulte, & que l'on combloit tout à découvert, parce qu'il ne falloit pas beaucoup de tems. Mais dans les siéges réguliers on y alloit avec de grandes précautions, parce qu'ils étoient très-larges & très-profonds.

Je ne dis pas qu'ils ne comblassent quelquefois les fossés secs, lorsqu'ils n'y pou-

voient aller par des galeries souterraines, aussi-bien que ceux qui étoient sous l'eau, qu'ils saignoient souvent, comme il y en a mille éxemples dans les Historiens. On ne voit pas que César ait battu les murailles au siége de Bourges, ni fait la moindre bréche, ni qu'il se soit servi du bélier, ni de sappe, ni de galerie, soit dessous, soit dessus, pour aller à couvert jusqu'au mur, qui ne pouvoit être battu, ni sappé; il insulte la place sur tout le front de l'attaque. Si le fossé eût été plein d'eau, il n'eût pû attaquer que par l'endroit ou le fossé avoit été comblé. Si l'on me dit que le comblement auroit pû s'étendre sur tout le front attaqué, je répondrai que cela ne peut venir à l'esprit: car si cela étoit vrai, César n'eût pas manqué de parler d'un ouvrage si prodigieux, puisqu'il eût été plus grand que celui de la terrasse qu'il fit élever, pour dominer & plonger sur les murs & les tours des assiégés, où il emploia toute son armée: il n'eût pû d'ailleurs se dispenser de parler des tortuës dont on se servoit ordinairement au comblement du fossé, & qu'on poussoit dessus, à mesure que l'ouvrage avançoit, & sous lesquelles on travailloit à couvert.

Les Traducteurs comme les Commentateurs se trompent souvent sur le comblement du fossé des places assiégées, ils le confondent avec les cavaliers ou terrasses élevées sur le bord pour dominer les murailles, & voir ce qui se passoit sur le parapet. Le fameux Arnaud d'Andilly a pris dans son Auteur le comblement du fossé pour un cavalier, ou une élevation de terre à hauteur des murs; ce n'est point cela, où je me trompe fort, quoique Joséphe se serve de ce terme. Il dit que les Romains dresférent quatre terrasses, qu'ils emploiérent dix-sept jours à cet ouvrage, & que ce travail fut reparti à un certain nombre de légions; qui ne croiroit au premier coup d'œil que ces terrasses ne fussent des cavaliers fort élevés & dominant les murs de la ville? On va voir que c'étoit le passage du fossé, & qu'on l'avoit comblé en quatre endroits. *Jean*, dit Joséphe, *fit miner jusqu'à la terrasse qui regardoit la forteresse Antonia, & soutenir la terre par de longs pieux, apporter une grande quantité de bois enduit de poix resine & de bitume, & y mit le feu. Ces étais aiant bientôt été consumés, la terre fondit.*

Joséphe L. V. ch. 10. Siége de Jérusalem.

Ibidem.

Le terme de terrasse, considéré comme un cavalier élevé prodigieusement haut, ne convient pas ici. Joséphe a entendu sans doute le comblement du fossé; la preuve de ce comblement est évidente dans le Chapitre second du sixiéme Livre: car il dit que *l'endroit du mur sous lequel Jean avoit fait cette mine, par le moien de laquelle il avoit ruiné les premiéres terrasses des Romains, se trouvant affoibli des coups que les béliers y avoient donnés, tomba tout soudain.* Il y a dans le passage qu'on plaça des béliers sur les terrasses. Quel effet en eût-on tiré? Plaçoit-on les béliers sur les terrasses, puisqu'elles se trouvoient souvent plus hautes que les murs de la ville, à moins que ce ne fût pour battre l'air? Si l'on me dit qu'on avoit placé ces machines pour raser les défenses, & empêcher que personne des assiégés ne parût dessus, nous répondrons que les Anciens n'ont jamais connu ces sortes de précautions, avant que de battre en bréche, parce que les béliers ne se dirigent pas comme nos canons: ils ne pouvoient battre qu'une fort petite étenduë de muraille, outre que les cavaliers étoient toujours élevés sur le bord du fossé, & jamais sur le comblement; de sorte que les vibrations de cette machine n'eussent jamais pû atteindre le mur, quand même il eût été plus long d'un tiers que celui d'Antonia. Quelque autre dira que la terrasse avançoit peut-être sur le comblement. Nous ne voions aucun de ces éxemples dans l'Histoire; en ce cas le bélier eût été absolument inutile, puisqu'il n'eût fallu qu'un travail très-médiocre pour remplir de terre ou de fascines l'espace d'entre la muraille de la place & la terrasse, qui donnoit aux assiégeans un passage libre & de plein pied sur les murs, & de là dans la ville. On ne battoit que le bas du mur, & lorsque le fossé étoit combl[é] on faisoit avancer les tortuës béliéres sur le comblement.

On n'appelle pas terrasse les terres, les bois, ou les fascines dont on se sert pour remplir le fossé, mais le comblement, & Joséphe l'entend sur ce pied: car après que Jean fût venu par dessous le fossé mettre le feu aux bois & aux fascines dont on s'étoit servi pour le combler, & qu'il y eût mis le feu, l'Historien dit, *qu'un si grand accident arrivé lorsque les Romains se croioient prêts d'emporter la place, les étonna & refroidit leur courage.* Si ç'eût été un cavalier, ce malheur ne pouvoit guéres empêcher la place d'être prise, puisqu'il n'y avoit que des machines de jet dessus; au lieu que le comblement étant détruit, on ne pouvoit plus aller à la bréche. Mais voici quelque chose de plus fort, & nous en avons un très-grand besoin, pour repousser les sorties des contradicteurs de telle sorte, qu'ils perdent toute démangeaison d'y revenir.

Joséphe poursuit & dit, que *deux jours après Simon avec les siens attaqua les autres terrasses, sur lesquelles les assiégeans avoient planté leurs béliers, & commençoient à battre le mur*, lorsqu'*un nommé* Téphehée, *qui étoit de Garsi en Galilée*, Mégasore, *qui avoit été nourri Page de la Reine Mariamne, & un* Adiabénien *fils de Nabathie surnommé le Boiteux*, *coururent avec des flambeaux à la main vers les machines. Ils se jettérent à travers les ennemis, comme s'ils n'eussent eu rien à craindre de tant de dards & de tant d'épées, & ne se retirérent qu'après avoir mis le feu à ces machines.* Je demande si Joséphe donne le moindre soupçon que ces braves, qui mirent le feu aux machines, aient monté une terrasse si élevée; & comment l'auroient-ils pû? Cela étoit impossible, si véritablement ces machines eussent été dessus une telle masse de terre revêtuë de poutres comme un mur? L'Auteur dit encore quelques lignes plus bas, que *cet embrasement des béliers & des tortuës passa de là aux terrasses, sans que les Romains pûssent y remédier.* Voilà des terrasses en feu qui prennent à d'autres terrasses; comment débrouiller tout ceci? Le Traducteur nous eût épargné la peine de le faire, s'il eût appellé l'endroit, où étoient les béliers, comblement; alors nous aurions compris que le feu passa aux terrasses ou cavaliers que les Romains avoient élevés sur le bord du fossé pour soutenir leurs batteries de béliers contre les sorties des assiégés, & pour empêcher qu'ils ne montrassent le nés sur les défenses. Mais je ne prens pas garde que ceci m'a mené un peu loin, quoique la chose le mérite assez, puisque c'est autant d'éclairci pour l'Histoire, & pour une infinité de passages d'Auteurs qui en ont grand besoin. Du reste je ne vois rien de plus aisé, après ces remarques, que de distinguer les terrasses considérées comme comblement, & les autres comme cavaliers: car lorsqu'on s'apperçoit qu'il y a des béliers sur la terrasse, il ne faut point douter que l'Auteur ne veuille parler du comblement du fossé; que s'il paroît que ces béliers soient véritablement sur un cavalier, il faut décider net & sans façon que l'Historien est un franc ignorant qui ne sait ce que c'est que la guerre, & le corriger dans la traduction. Si le terme est équivoque dans l'original, il faut s'en prendre au Traducteur, & non au texte.

Le comblement du fossé paroît évident dans le Fragment de notre Auteur du siége d'Egine dont nous avons parlé. Il n'est pas moins vrai que les Romains comblérent celui de Lilybée aux endroits où ils s'étoient servi du bélier, & qu'ils avoient avancé des tours mouvantes pour soutenir leurs tortuës bélieres, & leurs batteries de jet pratiquées dans leurs paralléles. On voit bien que Polybe ne s'attache qu'au gros des choses à l'égard des approches, & qu'il fait son capital du détail des sorties des assiégés sur les batteries & sur les tours, passant légérement sur ce qu'il nous importoit le plus de savoir. Il dit seulement que les Romains ouvrirent des galeries souterraines, qu'ils poussérent sous le fossé jusqu'aux fondemens des tours, qu'ils sappérent, & que les assiégés s'en étant apperçûs, coupérent chemin aux mineurs comme je crois l'avoir dit; c'est tout ce qu'il nous en apprend. Cette méthode me semble un peu trop abrégée

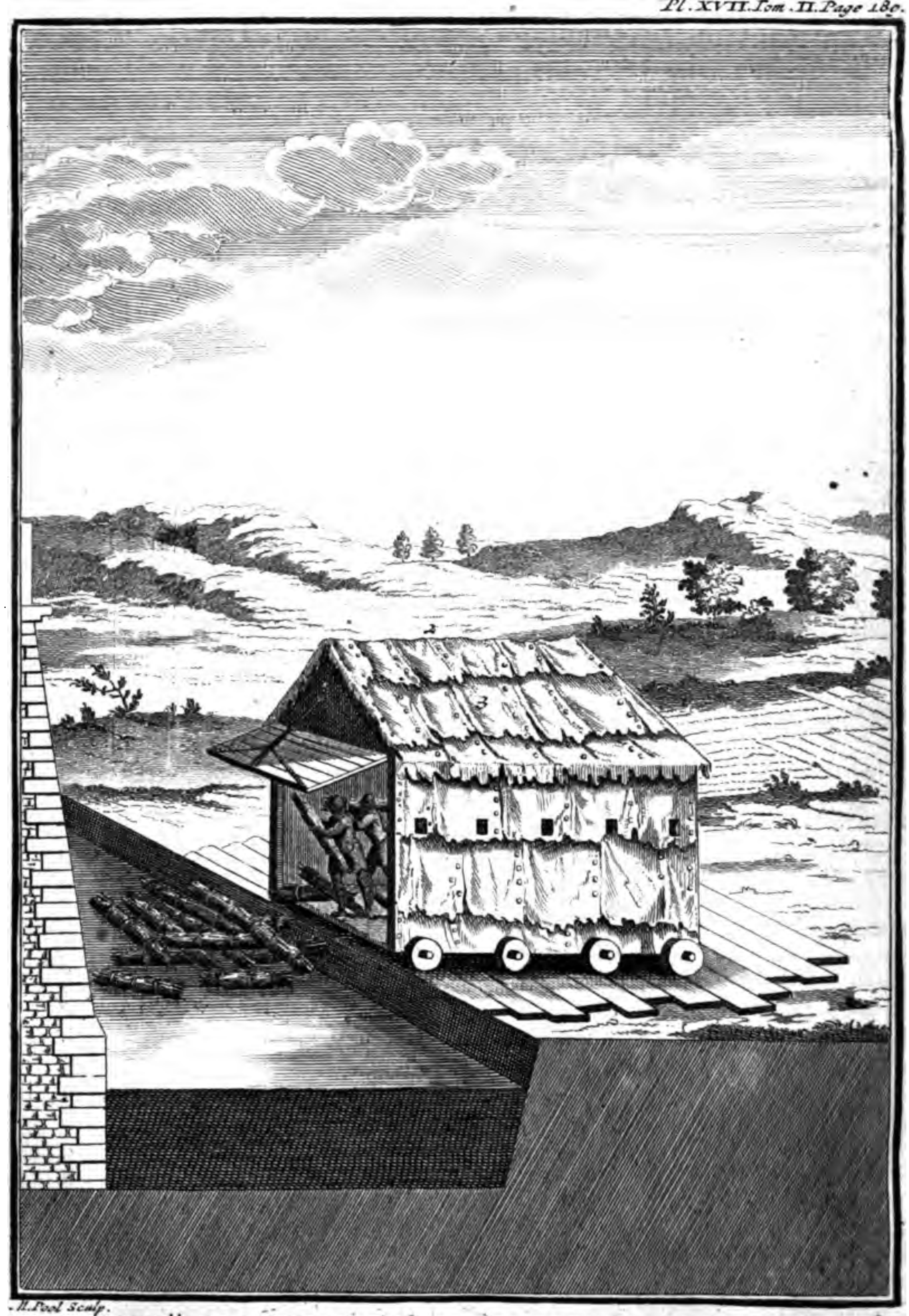
gée pour les gens de guerre, & sur tout dans un siége aussi mémorable que celui-là: car nous en voions peu dans l'antiquité, où l'intelligence, l'opiniâtreté, la valeur & les chicanes du terrain aient été portées si loin. Nous passons le détail des approches sans douleur & sans chagrin, parce qu'il n'y a rien de remarquable & de fort intéressant après les avoir vûes ailleurs; mais à l'égard des travaux les plus proches de la place, du remûment des tours, des tortuës, de l'attaque & de la défense des bréches, & des ouvrages pratiqués derriére, il eût bien pû se donner un peu carriére dans des choses si peu communes en faveur de la postérité. Il faut suppléer à cette négligence par ce que nous avons pû découvrir dans les différens textes des Auteurs: un terme est souvent capable de nous fournir des idées & des raions de lumiéres qui nous portent souvent à des conjectures heureuses, lorsqu'un homme du métier s'applique à ces sortes de recherches.

Lorsque les assiégeans avoient poussé leurs travaux à la juste portée des catapultes & des balistes, ils tiroient une paralléle sur tout le front de l'attaque, où ils dressoient leurs batteries de jet, dont la construction ne différoit en rien des nôtres de mortiers & de canons, comme nous le démontrerons dans le cours de ce Traité. Sous les différens tirs de ces machines, & à couvert des blindes paralléles, & souvent des tranchées dans les formes, on portoit les piéces démontées des tours & des tortuës mouvantes aux endroits les plus commodes & les moins exposés aux sorties des assiégés, & l'on en faisoit l'assemblage à couvert des mantelets & des rideaux de peaux cruës, ou faits de plusieurs cables, ce qui amortissoit & rompoit la force des gros traits & des pierres lancées par les machines.

Pendant qu'on travailloit à l'assemblage des piéces de charpenterie, qui composoient ces lourdes masses mobiles & ambulantes, on préparoit les différentes routes pour les pousser sur la contrescarpe, qu'on couvroit de forts madriers, de peur que les rouës ou les rouleaux sur lesquels elles étoient appuiées, n'enfonçassent dans les terres & ne demeurassent par les chemins: car bien que les Auteurs ne fassent aucune mention de ces précautions, on sent bien que cela ne pourroit être autrement. La nuit étoit principalement emploiée à ces sortes d'ouvrages, qu'on perfectionnoit le jour.

Vitruve nous a donné la description & la structure de la tortuë qui servoit à combler le fossé, qui devoit avoir d'autres usages que celui qu'il prétend, on la poussoit sur le comblement à mesure que l'ouvrage avançoit, jusqu'au pied du rempart ou des tours, qu'on sappoit à couvert de cette machine. Elle étoit composée d'une grosse charpente très-solide & très-forte. C'étoit un assemblage de grosses poutres, les sabliéres, les poteaux, & tout ce qui la composoit devoit être à l'épreuve des machines & de toutes sortes d'efforts; mais sa plus grande force devoit être portée au comble & dans les poutres qui la soutenoient, pour n'être pas écrasée des corps jettés d'en haut. On l'appelloit tortuë, parce qu'elle servoit de couverture & de défense très-forte & très-puissante contre les corps énormes qu'on jettoit dessus, & ceux qui étoient dessous s'y trouvoient en sûreté, de même que la tortuë l'est dans son écaille; elle servoit donc également pour le comblement du fossé & pour la sappe.

La hauteur de cette machine (2) jusqu'aux sabliéres d'en haut, sur lesquelles étoit appuié le comble, étoit de douze pieds; la base en étoit quarrée, & chaque face de vingt-cinq pieds. Les flancs ou les côtés, qui faisoient face à la ville, étoient couverts d'une espéce de matelas piqué, & composé de peaux cruës, entre lesquelles on mettoit de l'herbe marine, ou de la paille trempée dans du vinaigre, ce qui la mettoit à l'épreuve des artifices lancés par les machines. Voilà une maniére



H. Pool Sculp.

TORTUË QUI SERVOIT AU COMBLEMENT DU FOSSÉ D'UNE PLACE ASSIÉGÉE.

niére de mantelet que je ne me souviens point d'avoir vû dans aucun Auteur; mais que devient le toit (3)? Vitruve le laisse là : n'étoit-il pas le plus exposé aux coups des assiégés, lorsqu'il étoit à portée des coups d'en haut? Il devoit sans doute être chargé d'une plus grosse fourrure que les côtés; c'est ce que les Anciens nous apprennent, & ce que Vitruve auroit fait s'il ne l'eût oublié.

Cette lourde machine étoit soutenuë sur quatre rouës, dit notre Auteur, je crois plutôt sur huit qui tournoient sur leur pivot pour donner la facilité de la faire mouvoir de tous les sens. Je crains fort que les pivots ne soient imaginaires & de la façon de Vitruve: car outre que nous ne trouvons aucun Auteur qui parle de ces sortes de rouës à pivot sous de si lourdes masses, c'est qu'on ne sauroit bien concevoir comment des cilindres de bois fendus au gros bout d'en bas, par une mortaise où il y avoit une rouë avec son aissieu, pouvoient soutenir un poids si prodigieux sans se rompre, en faisant tourner la machine par les côtés.

A l'égard des poutres de saillie, qui traversoient de six à sept pieds les quatre coins de la base, je crois (avec tout le respect dû au jugement de M. Perrault,) que c'étoit bien moins pour couvrir les rouës contre les coups de machines, que pour donner plus d'empatement à la tortuë, afin que non seulement elle ne se renversât point en panchant plus d'un côté que de l'autre dans quelque mauvais pas, mais encore pour avoir plus de facilité de la relever à force de leviers: car il est visible que ces poutres en saillie ne couvroient nullement les rouës, puisqu'elles étoient couvertes indépendamment de ces poutres. Il me semble pourtant que cette saillie de six à sept pieds est éxorbitante; je crains que Vitruve ne confonde ici la tortuë de ce comblement & de sappe avec celle qu'on appelle béliére, qui n'auroit pas eu trop de six pieds de saillie, à cause de sa hauteur & du poids de la poutre de vibration. Je crains fort qu'il n'y ait faute au texte ici comme en bien d'autres endroits, peut-être me trompé-je, car il ne paroît pas que notre homme fût fort expérimenté & fort savant dans les machines de guerre de son tems; du reste je le crois un très-habile Architecte, & Ingénieur très-médiocre & très-ténébreux. J'oubliois, à l'égard de cette saillie, un éxemple que M. Perrault rapporte. Il dit qu'*au siége d'Ostende un Ingénieur fit construire une machine a l'imitation de la tortuë des Anciens*, qui faute *de telle précaution fut d'abord renduë inutile par un coup de canon qui rompit une rouë.* La Traducteur ne prend pas garde que les poutres disposées à la façon de Vitruve, n'eussent jamais pû garantir les rouës, puisqu'elles n'étoient point à pivot, outre qu'une poutre audevant de la rouë ne la garantira jamais d'un coup de canon de douze.

Pour revenir à nos tortuës de comblement, il falloit qu'on en joignît plusieurs ensemble à côté & fort près les unes des autres, & sur une même ligne. Je pensois que cela devoit être ainsi, lorsqu'en lisant le dix-septiéme Livre de Diodore de Sicile, je fus surpris d'y trouver que c'étoit en effet la méthode des Anciens: car cet Auteur, parlant du siége d'Halicarnasse par Aléxandre le Grand, dit que ce Conquérant fit d'abord *approcher trois tortuës pour combler le fossé de la ville, & qu'il fit alors avancer ses béliers sur le comblement pour battre en bréche.*

Il étoit nécessaire qu'il y eût plusieurs tortuës de front, & que le passage sur le fossé ou le comblement fût d'une très grande largeur, pour que les troupes commandées pour l'assaut défilassent à couvert & en grand nombre à travers & sous ces tortuës, & qu'elles pûssent attaquer sur un front égal à la bréche: méthode excellente & tout-à-fait inconnuë aux Modernes, qui s'en font si fort accroire dans l'attaque des places. Que peut-on imaginer de moins sensé & de plus contraire aux régles de la guerre, que le passage de nos fossés à nos bréches? A peine notre com-

comblement peut contenir six hommes de front à la face d'une bréche tout au moins de quinze toises : outre que nos logemens sur la bréche, lorsqu'il nous arrive d'en faire, (car il est rare que nos Gouverneurs attendent cette extrémité apparente, ce n'est plus la mode,) forment un très-grand obstacle pour attaquer sur un front tant soit peu supportable ; de sorte que si un défenseur de place connoissoit sa force & ses avantages dans ces cas-là, on attaqueroit avec plus de méthode & de précautions.

Le comblement du fossé de Lilybée devoit être aussi large que le front de l'attaque, puisque les Romains ne firent presque qu'une seule bréche de tout ce front : car ils renversérent jusqu'à six tours du côté de la mer, & plusieurs autres sur la gauche de l'attaque, ne se contentant pas seulement du dessous, où ils poussérent plusieurs galeries souterraines jusqu'aux fondemens des remparts, qu'ils sapérent en plusieurs endroits, comme je l'ai déja dit ; mais ils emploiérent encore les béliers & tout ce que l'art a de plus subtil pour réussir dans une entreprise d'où la conquête de la Sicile dépendoit absolument. La grandeur de ces bréches & un fossé comblé de presque toute l'étendue de l'attaque, facilita les sorties générales des assiégés, qui débouchoient en bataille de toutes ces ouvertures.

J'ai observé une chose que je pourrois oublier, & qui me semble très-importante pour l'intelligence des Auteurs anciens à l'égard de l'attaque des places ; j'ai observé, dis-je, qu'on ne poussoit pas toujours le comblement jusqu'au pied du mur, lorsqu'on emploioit les béliers : pour ouvrir une place autrement qu'avec cette machine, on ne remplissoit le fossé qu'à la distance nécessaire pour y planter ces machines. Si les décombres de la muraille n'étoient pas suffisants pour remplir l'intervalle qu'on laissoit entre le mur & les tortuës béliéres, on préparoit un pont de charpente qu'on jettoit promtement dessus, dont une des extrémités appuioit sur les débris de la bréche, & l'autre sur le comblement : car il ne faut pas s'imaginer qu'on fit un pont de charpente égal à toute la largeur du fossé, qui ne pouvoit être soutenu que par des bois debout dans le fond d'un fossé sec, puisqu'il est toujours libre aux assiégés d'y entrer quand il leur plaît, & par conséquent il est toujours en leur pouvoir de le ruiner par dessous & à couvert, & d'y mettre le feu. Nous ne voions rien de cela dans les Auteurs. Joséphe parle de ponts en quelques endroits de son Histoire de la guerre des Juifs contre les Romains. J'ai remarqué dans les assauts de Jotapat, dont l'Auteur fait un si beau détail, que le fossé de cette place étoit sec : & quand même il ne le diroit pas, la disette d'eau où les assiégés se trouvérent le prouveroit assez, outre que la ville étoit bâtie sur la montagne. Citons le passage.

Joséphe L. III. ch. 17. *Quoique les machines*, dit l'Auteur Juif, *ne cessassent point de battre durant toute la nuit, le mur ne fut pas achevé de ruiner qu'au point du jour ; & avant que les Romains pûssent dresser un pont pour aller à l'assaut, les assiégés réparérent la bréche avec un travail infatigable.* Il étoit impossible que les béliers pûssent battre à la distance de toute la largeur du fossé, c'est-à-dire sur le bord, à cause de sa largeur, quand même cette largeur n'eût été que de trente à quarante pieds ; il falloit donc que ces machines fussent posées sur le comblement. Cela est sans replique : ce qui restoit à remplir, entre la bréche & le comblement, se trouvant peu large, on y jettoit un pont pour ne perdre aucun tems. Voici encore un éxemple qui confirme ces sortes de ponts, dans un autre assaut beaucoup plus opiniâtré que les précédens, que les Romains donnérent, & qui ne fut pas plus heureux. *Les Juifs pour retarder leurs efforts, emploiérent encore un autre moien. Ils semérent sur leurs ponts du sénegré cuit ; ce qui les rendit si glissans, que les Romains ne pouvoient plus se tenir debout : les uns tomboient à la renverse sur les ponts, où ils étoient foulés aux pieds, & d'autres tomboient en bas, où les Juifs qui n'avoient point d'ennemis sur les bras les tuoient à coups de traits.* L'Auteur

Ibidem ch. 19.

parle

parle ici de plusieurs ponts jettés sur la bréche, ce qui marque évidemment qu'ils étoient petits & faciles à transporter. On les posoit près-à-près & à côté les uns des autres, pour n'en faire qu'un en plusieurs piéces; parce qu'il eût été impossible d'en faire un d'une seule piéce, & égal à la largeur de la bréche.

ARTICLE XIII.

Machines d'approches, de sappe & de comblement. Galerie de César au siége de Marseille.

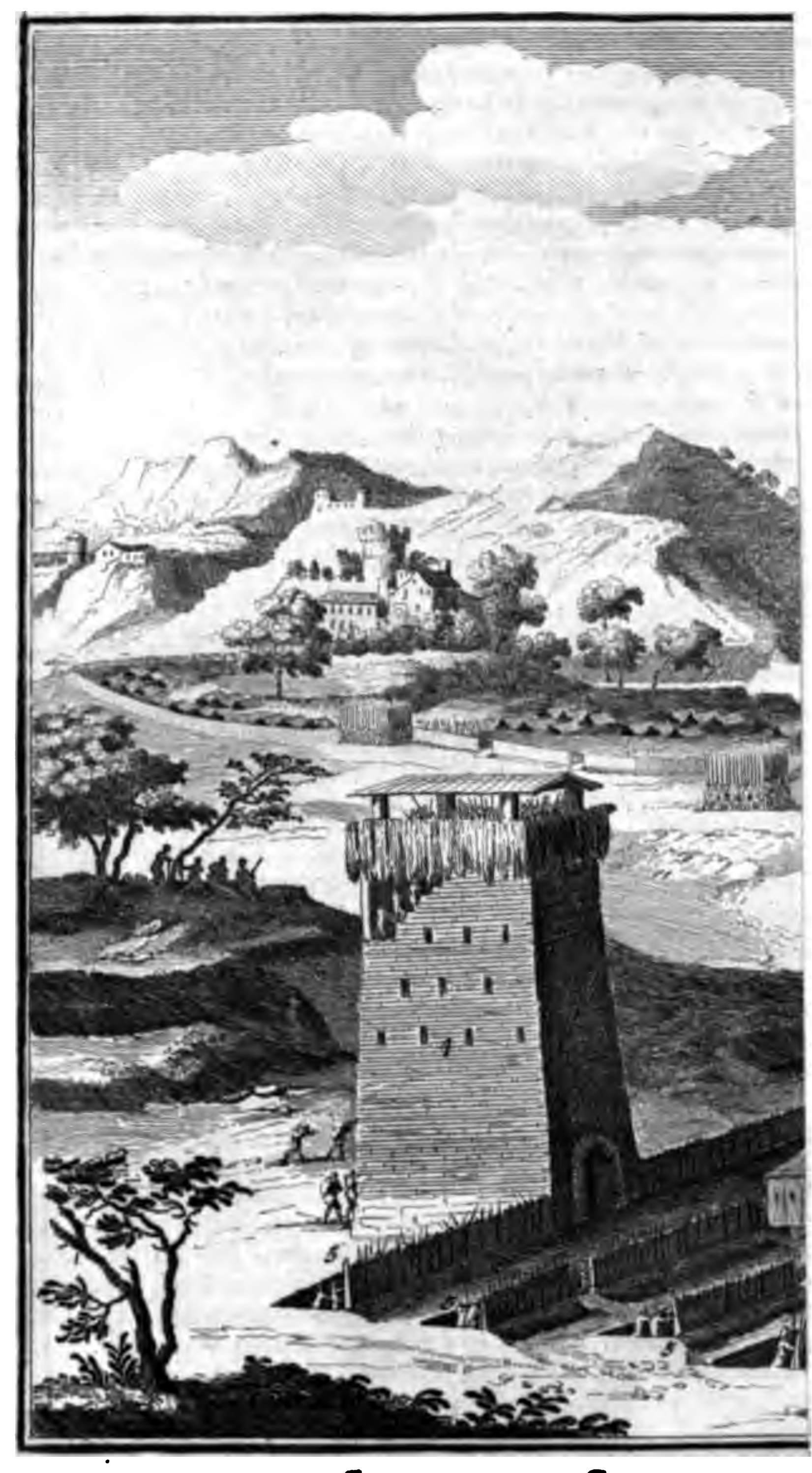
PAr tout ce que nous venons de rapporter & d'éclaircir dans l'Article précédent, on peut bien juger que les siéges des Anciens n'étoient pas un pur méchanisme, où l'on ne regardoit que la pratique sans aucune réfléxion sur la théorie; c'étoit une science capable d'occuper les génies les plus élevés, & qui en embrassoit beaucoup d'autres: car il n'appartient pas à tout le monde de faire des siéges réguliers, il faut une intelligence peu commune; il en faut encore plus dans la défense. Si l'on me demande pourquoi nous voions tous les jours les génies les plus médiocres, les plus bornés & sans aucune expérience du métier, se mettre dans le train, les uns d'attaquer & de prendre de bonnes places, & les autres de même volée de les défendre & de les rendre; & si ce n'est pas là un signe que l'art des siéges est purement méchanique, puisque les manœuvres prennent de bonnes places comme les maîtres, je répondrois à cela que ce raisonnement est absurde, & qu'il ne conclut pas que l'attaque & la défense ne soient pas une science. La tactique en est une très-profonde & très-étenduë, que bien des gens ignorent, & que nous ignorons peut-être tous, parce que les principes en sont perdus: cela n'empêche pas qu'on ne donne tous les jours des batailles, & que la plus grande partie de ceux qui se mêlent de ce métier n'y aillent bravement & hazardeusement, sans y rien entendre que ce qu'ils tirent de certaine routine que nous nous renvoions les uns aux autres. La hardiesse, jointe à celle-ci, fait le coup, & la fortune en décide; c'est un aveugle qui va contre un autre aveugle; & lorsqu'il se rencontre un borgne, il est toujours victorieux. La tactique n'est pas moins une science pour cela, fondée sur des principes certains & assûrés. Nous savons que toutes les parties de la guerre chez les Anciens étoient établies sur les mêmes fondemens, & que l'attaque & la défense des places avoient été poussées au dernier point de perfection où elles pouvoient aller.

Depuis la mort du Maréchal de Vauban, le plus grand homme de son siécle, l'art d'attaquer les places a beaucoup déchu, il faut en convenir; ce savant Général l'avoit porté bien loin, & fort près de sa perfection, où les Anciens étoient arrivés: car ils sont les premiers qui ont trouvés & établis les principes & les régles de cette science. L'invention de la poudre sembleroit avoir dû diminuer de ces régles & de ces principes, qui paroissent par-ci par-là comme des éclairs dans les ténébres des anciens tems; je l'ai longtems cru, mais l'étude de l'antiquité m'a tiré de cette erreur: car après avoir longtems réfléchi sur nos belles défenses depuis deux siécles, ou si l'on veut depuis l'usage des mines & de l'artillerie, je me suis apperçû que la cause de notre peu de progrès dans la science des siéges, vient uniquement de notre peu d'application, & de notre incapacité dans celle de la défense, qui découvriroit bientôt les défauts de l'attaque, si l'autre n'en étoit toute couverte, au lieu que les Anciens excelloient dans toutes les deux. Je ne

point qu'il n'y ait des Officiers, dans les armées des Princes de l'Europe; s, savans, & à grands talens, qui iroient aussi loin que les Anciens, & même , s'ils étoient connus & mis en œuvre: mais comment les découvrir & les dis- au milieu de cette foule d'ignorans & d'envieux, qui les dérobent aux yeux les nétrans? où les trouver? ce ne sera pas parmi ceux dont je viens de parler, ni les heureux, ce seroit un miracle; & lorsque cela est arrivé, l'on a vû tout ce science & l'expérience ont de plus grand & de plus fini dans ces deux parties de erre. Celui qui a le mieux & le plus savamment écrit de l'une & de l'autre, & culiérement de la défense, c'est M. Goulon Ingénieur & Général de l'Empereur, s ses *Mémoires pour l'attaque & la défense d'une place*; où il paroît par nos défenses s la guerre de 1701. que nos Ingénieurs n'avoient guéres puisé. Il me semble qu'à n des égards, il falloit de plus grandes connoissances dans l'attaque des places des nciens, qu'il ne nous en faut aujourd'hui dans nos siéges, à cause de la violence de os machines, qui abrégent furieusement la bésogne; je n'oserois pourtant l'affirmer, e seroit même une témérité, lorsqu'on a lû le savant Traité de M. Goulon: car il y a là une profondeur de science qui semble au dessus des Anciens, ce qui prouveroit que nous ne manquons point de principes, ni de méthode dans ces deux parties de la guerre; mais d'étude & d'application dans l'une & dans l'autre, & que l'ignorance des résistan- ces fait la moitié du mérite de nos attaques, car la perfection de celle-ci dépend de l'autre. Mais je ne prens pas garde que ce préambule pourroit être trouvé trop long, & peut-être auroit-il été mieux placé à l'Article précédent, je serois assez de cette opi- nion: mais ma paresse naturelle m'empêche de le tirer d'ici pour le transplanter où il de- vroit être. Passons à nos machines d'approche.

J'ai donné la description & la figure de la tortuë, dont les Anciens se servoient pour combler les fossés des places assiégées; je la donne sur la foi de Vitruve, sans trop ha- zarder, hors ses quatres rouës à pivot qui me paroissent fort suspectes, peu dignes d'u méchanicien de sa force, je conseille à mes Lecteurs de ne pas trop s'y fier. Il ne fa pas douter que ces sortes de tortuës ne fussent élevées sur une construction très-solide très-forte, comme je crois l'avoir dit. Le *musculus* étoit aussi une tortuë, celui César au siége de Marseille, passera sur ce pied, & c'en est une en effet, mais basse, d'une très grande longueur, (2) & en comble aigu; nous l'appellerions auj d'hui une galerie de charpente & ces sortes d'ouvrages ont été longtems en usage p nous pour le passage du fossé. Je crois que sa longueur étoit égale à la largeur du César la fit pousser sur le comblement (3) jusqu'au pied des murailles pour les par la sappe, je ne m'étois pas apperçu dans le détail de ce siége, qu'il eût mis liers en jeu pour battre en bréche, quoiqu'il soit fait mention d'une bréc communiquoit de sa tour de brique (4) aux paralléles (5), & à la ga tortuë.

Le *musculus* de Végéce étoit bien différent de celui de César. Qui croir plutôt l'un que l'autre? C'est sans doute ce dernier. Or le *musculus* du pre *vinea* du second. Cet embarras n'est pas petit, il s'en faudra tirer le mi pourra; mais nous croions que nous pourrons beaucoup. Très-assurément V trompé, ce qui le prouveroit, c'est qu'il prétend que cette machine serv lement à régaler les terres, mais encore au comblement du fossé. Je soupç ce mot est générique, & un surcroit de preuve de la stérilité de la Lang termes militaires: car j'en trouve une bonne quantité dont les Auteurs n conscience d'user, comme l'on feroit d'une selle à tous chevaux, & qu'i tantôt à un usage, & tantôt à un autre; de sorte qu'il faut que nos T



GALERIE DE CHARPENTE I

vinent, & rarement devinent-ils; ce qui produit très-souvent un assez honnéte galimatias, que nous tâchons d'éviter autant qu'il nous est possible.

Lipse, Stéwéchius, & je ne sai combien de Commentateurs, d'Antiquaires & d'Auteurs *Variorum*, comme on les appelle, raisonnent beaucoup sur le *musculus*, & tous d'une maniére très-discordante. Les deux premiers nous en ont donné un, qu'ils ont appuié du témoignage de Choul, qui me paroît assez burlesque; ils n'ont pas négligé de nous régaler de la figure, j'en ignore le pére. Le premier pour appuier ce muscule, cite un passage d'Isidore, qui ne prouve rien à l'égard de son usage; les autres s'arment de la même autorité. Ils ont cru que c'étoit une machine propre à ouvrir & percer les murailles, dont ils produisent la figure (A), que je copie d'après eux; & qu'ils tirent de leur cerveau. Stéwéchius l'orne d'une barbe de crin (B) en guise de moustaches, ce qui fait rire; au lieu qu'Isidore prétend que le muscule étoit une galerie, par le moien de laquelle on alloit au pied du mur pour le sapper. *Musculus cuniculo similis, quo murus perfoditur, ex quo & appellatur quasi murusculus.* Ces trois Auteurs, car je ne les cite pas tous, ne savent pourtant pas ce que cela veut dire, & concluent enfin que c'est une machine propre à rompre la muraille, & l'habillent en rat autant qu'il leur est possible. Si j'osois hazarder une plaisanterie, je dirois qu'il faut en avoir en quantité pour une telle imagination; ils y ont mis une manivelle (C), car sans cela leur rat se seroit trouvé sans queue. Pour la vis (D), je ne la comprens pas, je la laisse à deviner à de plus habiles que moi. Quoiqu'il en soit, ces Savans s'abusent sur cette machine; c'étoit visiblement une galerie de charpente pour aller à la muraille & la renverser par la sappe, comme celle de César dont je viens de parler plus haut; & comme elle est célébre, je ne veux pas qu'elle m'échape. Peut-on écarter la moindre chose de ce grand homme?

On fit, dit-il, *une galerie * de soixante pieds de long, pour aller à couvert, de la tour jusqu'à la muraille de la ville. On étendit pour cela par terre deux poutres de même longueur, vis-à-vis & à quatre pieds de distance l'une de l'autre. L'on mit dessus des poteaux debout de cinq pieds de hauteur, qui étoient assemblés en haut par deux sabliéres qui soutenoient le comble de la galerie, avec des poutres en travers qui alloient d'un poteau à l'autre; à chacune & au milieu desquelles étoit un poinçon auquel étoient attachés les contrefiches qui soutenoient le toit, qui étoit composé de chevrons couverts de mortier & de brique contre le danger du feu & du cuir par dessus, de peur qu'en versant de l'eau par en haut on ne détrempât le mortier; & pour la garantir contre les pierres & le feu, on les couvroit de feutres & de matelats; on fit tout cela à couvert des mantelets *, puis tout à coup on poussa le muscule sur des rouleaux jusqu'au mur.* Cette galerie (2) me semble bien peu large pour l'usage qu'on en vouloit faire. Car si le pied Romain est moindre que le nôtre, comme on le prétend, il étoit impossible que deux hommes pûssent travailler dessous pour la sappe sans s'embarasser.

*Musculum.

Quadratas regulas. Cæs Com. de bel. civ. l. II.

* *Vineis.*

Lipse raisonne, ce me semble, peu éxactement sur cette galerie de César à l'égard de la charpente; j'ai lieu d'en être surpris. Les soixante pieds de longueur l'étonnent, comme si on ignoroit l'assemblage de deux poutres bout-à-bout; il n'y a point de charp ntier qui ne se moquât de sa surprise, car ce savant Commentateur cite luimême des tortuës presque aussi longues que la galerie de César. S'il falloit s'en rapporter à la figure du *musculus* de ce grand Capitaine, dont Lipse nous régale, nous serions bien embarassés. Je ne pense pas qu'on puisse rien imaginer de plus ridicule, de moins sensé & de plus éloigné de son texte, que cette machine toute de sa façon. L'on n'y voit autre chose, sinon quatre poutres couchées de plat & quarrément en terre, & quatre autres façonnées en colonnes, aiant pris *columella* au sens littéral & pour de vérita-

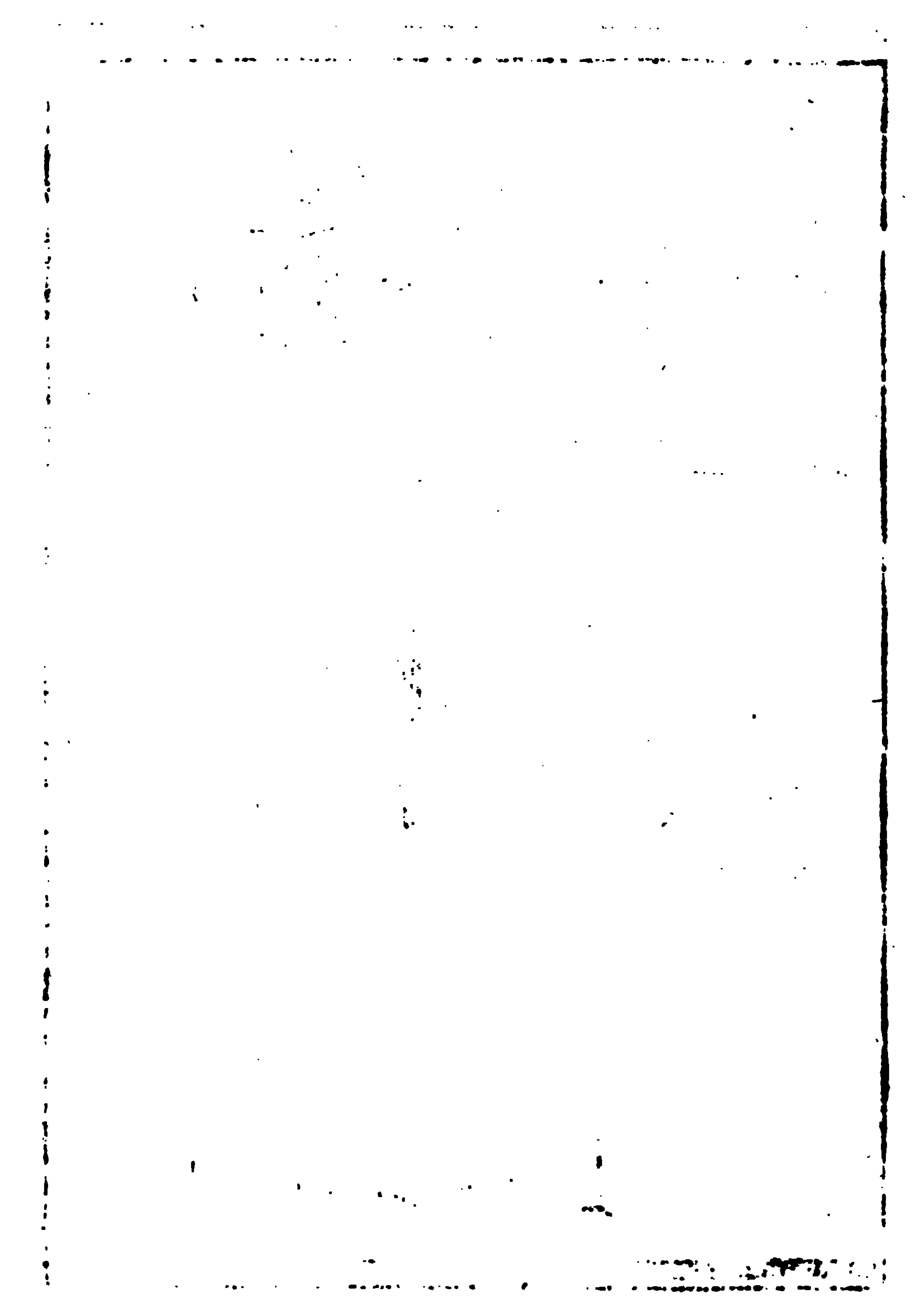
bles colonnes, une sur chaque angle, lesquelles portoient un toit à comble aigu; c'est tout ce qu'il y a de vrai dans la figure de son muscule, qu'il représente comme un dais portatif, & par conséquent les quatre côtés de sa machine sont à découvert. Nous laissons à penser si les soldats se fussent trouvés bien à leur aise, & fort à l'abri sous cette machine.

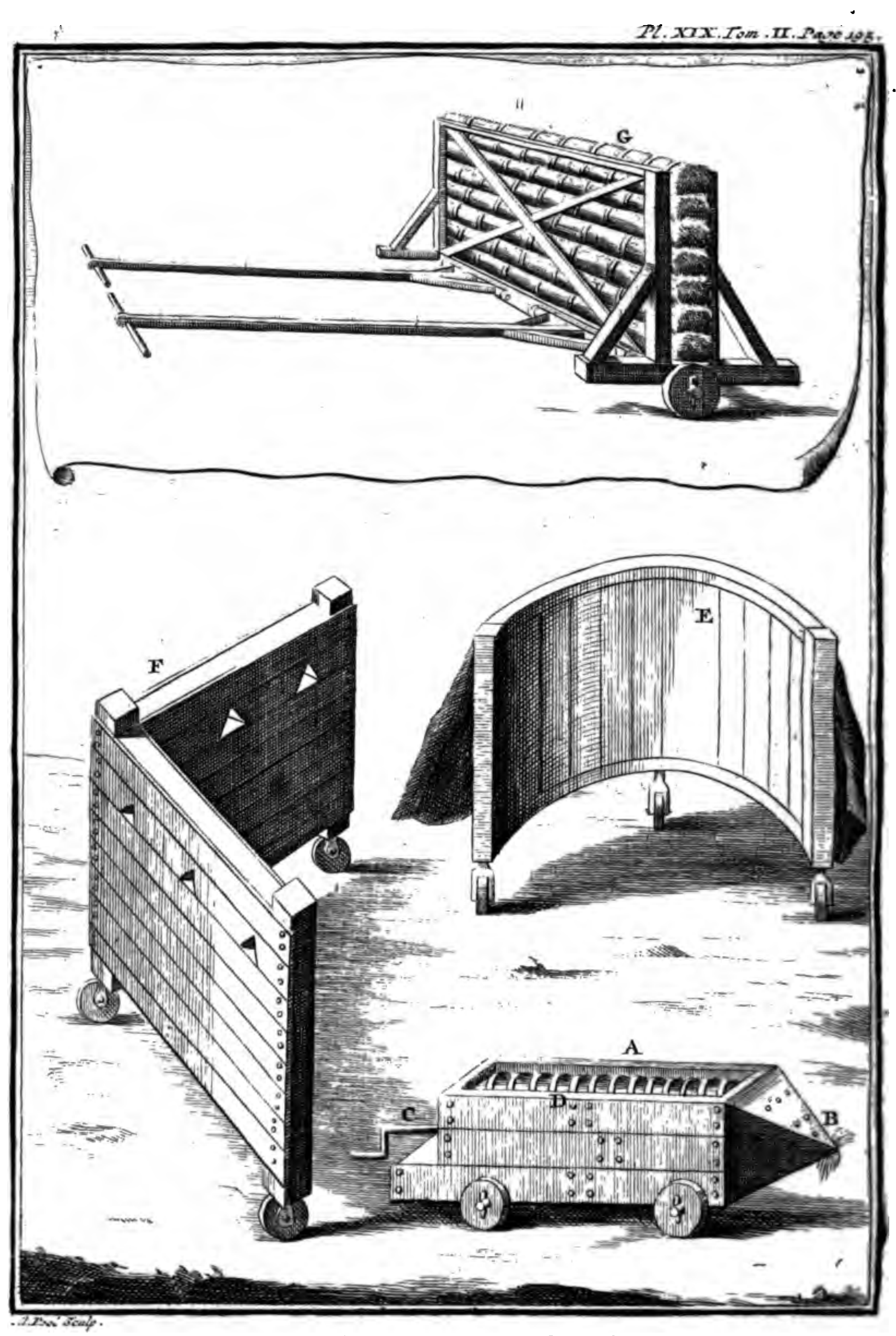
Pour revenir au *musculus* de César, Lipse s'est donc trompé dans la figure qu'il en donne, & ne l'a point comprise. Les deux usages que le Pére Daniel attribuë à cette machine, ne la changent pas dans sa figure. Il est certain qu'elle ne différoit de la tortuë, qu'en ce qu'elle étoit plus basse & moins large, car la longueur ne fait rien. César l'a donc prise dans le terme propre qui signifie une galerie de charpenterie de peu de largeur, couverte par dessus. Il y avoit un autre muscule qui servoit à applanir & battre les terres, & les couvrir de madriers, pour préparer les voies aux tortuës & aux tours ambulantes, afin qu'elles ne trouvassent point d'obstacles, & on les avançoit sur le bord du fossé; elles étoient plus longues que larges, & égales à la largeur du chemin.

Apollodore fait mention d'un muscule de sappe ou de galerie, qui approche fort de celui de César, & que Dom Bernard de Montfaucon a insérée dans son Livre de l'Antiquité expliquée. Il en donne la figure, très-mal dessinée; elle forme un toit en comble aigu, composé d'une charpente très-forte, très-solide & très-capable de résister au choc des masses les plus lourdes, & aux forces les plus redoutables des machines des assiégés. On couvroit cette galerie de terre grasse pour la garantir du feu. Je n'ai garde de donner la figure de cette machine telle qu'elle est représentée dans le manuscrit Grec, je respecte l'Auteur; mais je méprise fort ceux qui se sont mêlés de dessiner si pitoiablement ces machines: celle-ci se devine assez dans le texte, mais la plus grande partie des autres sont incompréhensibles sans la révélation.

César distingue souvent la tortuë du muscule: *testudinibus & musculis*, dit-il, quoique souvent ces deux machines ne différassent entr'elles, comme je l'ai dit, que dans leur grosseur: car on emploioit quelquefois de petites tortuës, mais solides & fortes de comble, pour régaler les terres du comblement du fossé. Cela se remarque dans presque tous les bons Auteurs; mais on voit souvent le *musculus* sur le pied du *pluteus*, autre preuve de la stérilité de la langue Latine. Cette machine, tout comme le muscule, paroissoit dans les siéges sous diverses parures de mantelets, & souvent sur le pied d'une tortuë fort légére & fort petite. Le P. Daniel en fait mention dans son Histoire de la Milice Françoise, où il tombe dans une contradiction manifeste. Il prétend que cette machine étoit couverte par dessus & en comble rond. Il cite un passage du Poéme du siége de Paris du Moine Abbon, dont le sens est *que les Normans emploiérent à ce siége une infinité de ces machines que les Latins appellent* plutei, *dont chacune pouvoit mettre à couvert sept ou huit soldats, & que ces machines étoient couvertes de cuir de bœuf*, & cependant il en donne une figure qui les représente découvertes.

L'Auteur leur donne, dit notre Historien, le nom de *temoria*, parce qu'elles n'étoient pas plates par dessus, mais comme arrondies. Ne diroit-on pas à ces derniéres paroles, qu'il est persuadé que le *pluteus* étoit couvert par dessus? On va voir que non; c'est ainsi en effet, continuë-t-il, que Végéce le décrit. Il cite le passage, il est nécessaire que nous le citions aussi: *Cette machine qu'on appelle* pluteus, *est composée d'une charpente en maniére de ceintre couverte d'un tissu d'ozier, & recouverte de* Veget. L. IV. *cuir ou de peaux cruës; elle est appuiée sur trois petites rouës, une au milieu, & les autres aux deux extrémités, par le moien desquelles on la conduit du côté où l'on veut.* Ce passage est clair, cependant le Pére Daniel le renverse & ne couvre point son *pluteus*, pour





A. Pra. Sculp.

LE MUSCULUS ET LE PLUTEUS DES ANCIENS.

pour ne pas s'éloigner des imaginations de Lipse, qu'il suit un peu trop scrupuleusement, & de qui il a tiré la figure (E), qu'il a adoptée sans trop de réfléxion, ou par l'estime qu'il en fait qui me semble un peu outrée. Avant que de passer à quelques remarques sur ce passage de Végéce, un petit trait de critique nous amusera.

Le Pére Daniel n'a pas fait assez d'attention en traduisant ce passage, où je me trompe fort. Voici comme il s'y prend: cette machine *a trois petites rouës, une derriére dans le milieu, & deux au-devant.* Cela s'appelle tourner le flasque d'une piéce de batterie du côté de l'ennemi: car la rouë du milieu est sur le devant de la machine, & les autres derriére. *Ternisque rotulis quarum una in medio, duæ in capitibus apponuntur.* Je doute fort que la machine fût d'une figure courbe, & en ceintre renversé, ce n'est sûrement pas la pensée de Végéce, mais que la couverture ou le comble étoit fait en ceintre; ce qui convient au terme de *absidis*, qui signifie une courbe, c'est-à-dire que les deux côtés de la couverture ceintrée posoient sur les trois piéces de bois qui la soutenoient, & qui formoient une figure triangulaire, & les trois rouës devoient tourner sur leurs pivots. Ce qui prouve que le *pluteus* devoit être couvert pardessus, c'est qu'on approchoit cette machine sur le comblement & au-devant des tortuës: car sans cela ceux qui se seroient trouvés derriére n'eussent pû se garantir des coups d'en haut. Je m'étonne que Lipse & le Pére Daniel n'aient pas fait cette remarque, & que ce dernier n'ait pas non plus pris garde à ce qu'il dit des *pavesades*, qui étoient de grandes claies portatives, derriére lesquelles les archers tiroient, il les pose contre le mur, ce n'est pas trop bien imaginer. Je demande si les archers qui étoient derriére, se trouvoient bien à couvert des coups plongeans. Ces fautes sont inexcusables, & nous en rencontrons par tout dans ces deux Auteurs, d'ailleurs très-recommandables.

Les Modernes ont leurs *plutei* comme les Anciens, sous le titre de mantelets. J'en ai vû un à Philippeville il y a environ trente-quatre ans; il étoit triangulaire (F) avec du liége entre deux planches, soutenu sur trois petites rouës tournantes chacune sur son pivot. Celui qui me vient dans la pensée me semble plus simple & d'une moindre dépense. La figure (G) mettra mon Lecteur au fait sans autre explication; les fascines doivent être d'osier de cinq à six pouces de diamétre, la hauteur doit être de quatre à cinq pieds sur six de longueur, les soldats les conduisent aisément devant eux, & travaillent à couvert derriére. Ce qui ne feroit pas, ce me semble, mauvais pour ouvrir des paralléles les plus proches du corps de la place, les rouës ne sont pas fort silentieuses; mais qu'importe, puisqu'on se trouve à couvert du feu de la place.

Les Anciens ménageoient un peu mieux la vie des hommes dans le siéges comme dans les batailles, que ne font les Modernes: les machines dont ils se servoient pour couvrir les travailleurs, sont infinies, & celles qui regardent la descente & le passage du fossé, & les précautions qu'ils prenoient pour travailler à couvert des armes de jet sont admirables: aussi tenons-nous d'eux ce que nous avons de meilleur dans l'attaque des places; car à l'égard de la défense nous sommes encore dans l'enfance, ce qui est plutôt un effet de notre paresse & de notre peu d'application que d'indigence d'esprit & de génie: car après ce que M. Goulon nous a donné de ces deux parties de la guerre, nous devrions, ce me semble, être plus habiles; nous ne nous sommes pas apperçûs dans la guerre de 1701. que qui que ce soit l'ait beaucoup lû.

La maniére dont les Anciens combloient les fossés des places assiégées, étoit peu différente de la nôtre: car hors les tortuës & les muscules, que l'invention de l'artillerie nous a fait abandonner, nous n'avons rien que les Anciens n'aient pratiqué avant nous. Ce qu'ils appelloient tortuës de terre, n'étoit autre chose qu'un fossé creusé dans terre, & blindé pardessus en forme de galerie, tiré de la derniére paralléle de claies jusques sur

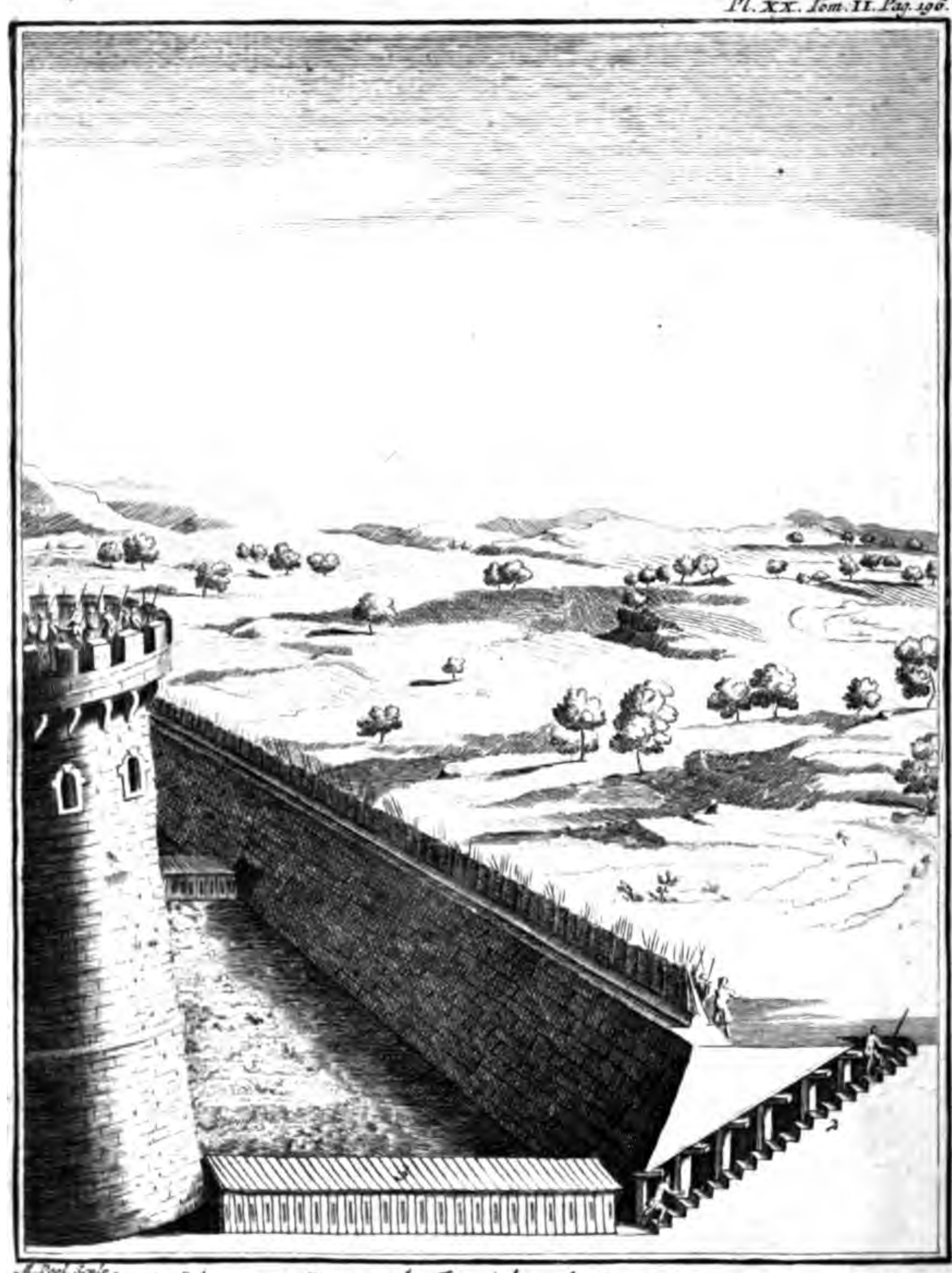
le bord du foſſé. Il paroît dans les Auteurs qu'ils ſe ſervoient d'une autre méthode dans les foſſés ſecs, ils ouvroient une galerie ſouterraine (2) juſques dans le foſſé; ils y entroient par une ouverture à la contreſcarpe, où ils élevoient une galerie de charpente (3) juſqu'au mur, qu'ils ſappoient à couvert de cette machine. Je ne vois pas que nos deſcentes dans le foſſé ſoient différentes de celles des Anciens; ils ne ſe ſervoient de cette méthode que dans les cas où les béliers étoient inutiles, mais la commune façon étoit le comblement du foſſé.

C'étoit ſous ces tortuës de terre, ou conduits des mines ſous les muſcules, & ſous les tortuës pouſſées ſur le bord de la contreſcarpe, que les ſoldats à couvert travailloient au comblement; ils ſe ſervoient de pierres, de troncs d'arbres & de faſcinages, le tout mêlé avec de la terre. Il falloit que ces ſortes d'ouvrages fuſſent d'une très-grande ſolidité, à cauſe du poids prodigieux des machines qui portoient deſſus, qui euſſent enfoncé, ſi cette eſpéce de chauſſée avoit été compoſée d'un ſeul faſcinage.

Il étoit difficile aux aſſiégés d'empêcher le comblement du foſſé, lorſque les aſſiégeans étoient une fois logés ſur la contreſcarpe; toute leur reſſource étoit dans leurs machines de jet & dans les artifices lancés par leurs baliſtes & par leurs gens de traits pour tâcher de brûler les tours & les tortuës. Leurs ſorties, qui étoient toujours groſſes au contraire des nôtres, étoient les plus efficaces pour réuſſir dans ces ſortes d'entrepriſes. Celles d'Imilcon à Lilybée, dont Polybe fait mention, ſont célébres dans cet Auteur, & c'eſt à ces grandes ſorties que l'habile Carthaginois dût ſa gloire & le ſalut de ſa place. Il en fit pluſieurs d'une partie de ſa garniſon, qui ébranlérent furieuſement les Romains; mais la derniére, qui fut générale, obligea enfin les aſſiégeans de quitter partie par l'incendie de leurs machines. Je ne vois preſque aucun éxemple de chicanes dans les foſſés ſecs des Anciens; cela me ſemble aſſez ſurprenant, eux qui étoient ſi habiles & ſi éclairés. Nous n'en voions guéres plus dans les Modernes, quoique nous ne ſoions pas moins grands remueurs de terre que les Anciens. Ces ſortes de chicanes ne ſont pas communes; car outre qu'elles demandent un courage intrépide, il faut y ajouter encore une très-grande intelligence & l'eſprit inventif, qualités [illegible] Goulon ne laiſſe pas que de nous apprendre cette méthode; & puiſque nous [illegible] mes trouvés en état de la pratiquer dans la guerre de 1701. ſi féconde en ſiég[illegible] lieu de m'étonner qu'on ne l'ait pas fait. En effet il y a mille moiens très-ſim[illegible] chicaner le foſſé, & longtems: nous ne voions aucun éxemple de cela, ce qui [illegible] peine concevable.

Les chicanes les plus ordinaires des Anciens dans leurs foſſés, étoient d'aller [illegible] leries de la ville ſous le comblement dont ils tiroient les terres, & pratiquoient [illegible] une ou pluſieurs chambres, & l'on étaioit les terres par des bois debout; & après avoir remplies de bois ſec & de matiéres combuſtibles, on y mettoit le feu, & les [illegible] res s'affaiſſoient tout d'un coup; les machines qui étoient deſſus s'enfonçoient ave[c] terres, & ſe renverſoient dans le foſſé avec un fracas épouvantable, & ce feu [illegible] s'échapant par les ouvertures, ſe prenoit aux machines; ce qui étoit toujours ſui[vi d'u]ne grêle de traits & de fléches enflammées, & d'une ſortie tout en même tems. [illegible] choiſiſſoit la nuit pour ces ſortes d'entrepriſes, qui eſt l'heure la plus commod[e] plus favorable. Imilcon, au ſiége de Lilybée, ne ſortoit jamais qu'à la faveur [illegible] nébres: car les traits enflammés & les feux qui voloient de toutes parts s'attach[illegible] tours, aux tortuës béliéres, & aux autres ouvrages des aſſiégeans, donnoient [illegible] aſſiégés contre ceux qui les défendoient, comme contre les autres qui travaill[illegible] éteindre le feu; la ſortie ſurvenant là-deſſus, il étoit rare qu'on pût remédier [illegible] d'embarras.

Nous avons deux exemples à rapporter, que nous ſommes perſuadés que les



M. Pool Sculp.

Décente et Passage du Fossé des Anciens.

ne feront pas fâchés de voir ici par leur singularité. L'un est de la moienne antiquité, & l'autre passera sur le pied moderne. Lipse nous fournit le premier, qu'il tire de Nicetas, qu'il a traduit du Grec en Latin, & que nous rendons du Latin en François, selon notre façon de traduire, qui est de rendre le texte non tel qu'il est, mais selon qu'il eût dû être: car nous cherchons bien plus l'instruction que l'éxactitude scrupuleuse, s'en accommodera qui voudra; mais c'est notre méthode dans tout ce qui n'est pas essentiel. Cette liberté est permise à un homme de notre profession.

Nicetas rapporte que Jean, qui étoit un Roi ou un Tyran de la Mœsie, aiant assiégé Varne, ville de la Bulgarie, fit dresser une tour quarrée d'une hauteur égale à la largeur du fossé, & d'une largeur égale depuis la base jusqu'en haut, & dont les quatre côtés étoient égaux à la hauteur des murs de la ville, & l'aiant fait avancer sur des rouleaux jusques sur le bord du fossé, il la fit renverser dedans; elle tomba de maniére que les deux extrémités aboutissant juste sur un bord, & sur l'autre opposé, le fossé se trouva tout à coup comblé; mais de telle sorte, que le haut de cette espéce de chaussée égaloit la hauteur des murs: les assiégeans passérent alors dessus, & de là sur les murailles de la ville, comme sur un pont, & s'en rendirent les maîtres. Ne me tromperois-je pas? Non: je crois cet éxemple unique dans l'antiquité. Celui que je vais rapporter est bien différent du premier. Celui-ci part d'un génie inventif & original, au lieu que l'autre est tout ce qu'on peut imaginer de plus méchant, de plus barbare & de plus inhumain.

Le Continuateur de Chalcondylle rapporte qu'Amurat IV. aiant assiégé Bagdet en 1638. ce Prince témoigna une passion si ardente de recouvrer cette place, que cela alla jusqu'à la fureur & à la rage. Les matériaux nécessaires lui manquant pour achever le comblement du fossé, qui étoit très-profond, il ordonna qu'on prendroit trois hommes par chambrée ou par tente, & qu'on les jetteroit dedans pour le remplir. Je ne saurois croire une résolution si barbare & si furieuse. Le Continuateur de Chalcondylle veut dire peut-être, que le Grand Seigneur fit prendre trois azapes par chambrées, qui sont de vieilles bandes Musulmanes plus anciennes que les Janissaires, mais fort méprisées. Ils servent de pionniers, quelquefois même, si l'on en croit quelques Historiens, de pont à la cavalerie dans les marais, & de fascines pour combler les fossés des places que l'on assiége. Mais ceci a tout l'air d'une fable. Je sai bien que cette sorte d'infanterie Turque est très-méprisable, mais il est incroiable qu'on l'ait mise à cet usage.

ARTICLE XIV.

Des tours mobiles, leur structure & leur hauteur.

BIen des Savans s'imaginent que c'est chez les Grecs qu'on doit chercher les machines de guerre, & les Grecs eux-mêmes, qui n'admiroient que leurs ouvrages & leurs propres actions, & devant lesquels tout peuple, qui n'étoit pas eux, leur sembloit barbare & sans esprit; ces Grecs, dis-je, s'attribuent l'invention de ces machines. Plutarque cite Ephorus; il dit qu'au siége de Samos *Périclés se servit pour la premiére fois de machines de guerre, & qu'il eut pour cet effet l'Ingénieur Artemon, qui étoit boiteux, & qui se faisoit porter en chaise à ses batteries quand les affaires pressoient; c'est pourquoi*, dit-il, *on l'appelloit ordinairement Peripherete.* Mais par ce que nous apprend le

le même Plutarque cet Artemon n'est pas l'inventeur des machines, il dit qu'Héraclite de Pont réfute Ephorus, & donne pour garant le Poëte Anacréon, qui le fait passer non pour guerrier, mais pour le plus lâche & le plus voluptueux homme de son tems, sans pourtant lui refuser le nom de guerre qu'Ephorus lui attribue. Je croirois plutôt Anacréon, tout Poëte qu'il est, que l'autre, puisque Thucydide dans ce qu'il écrit de ce siége de Samos par Periclés, ne fait non plus de mention de cet Artemon que s'il n'eût jamais éxisté.

Il n'est donc pas vrai que les Grecs soient les premiers qui se soient servis de machines dans leurs siéges, quand même il y auroit deux machinistes de ce nom. D'où vient que nos Savans de toute robe, qui ont traité de la milice des Anciens, n'ont pas poussé plus loin leurs recherches dans les Ecrivains d'une antiquité plus réculée que le tems de Periclés. Lipse, Stéwéchius, & tant d'autres, que leur état obligeoit à l'étude des Livres sacrés auroient trouvé dans ces Livres que les peuples de l'Asie, entr'autres les Hébreux, s'étoient servis de machines de guerre, non seulement longtems avant le siécle de Periclés, mais même près de trois cens ans avant celui d'Aléxandre le Grand. Les Auteurs Grecs ni ceux des Romains ne savoient peut-être pas ces nouvelles, car ces derniers auroient fort bien prêté serment que les Grecs en étoient les inventeurs; ainsi Diades, qui vivoit du tems d'Aléxandre le Grand, & qui avoit servi dans ses armées, se vante faussement d'être l'auteur & l'inventeur des tours roulantes. Il dit qu'il les faisoit porter démontées quand l'armée marchoit. Mais d'où viendroit le silence des Auteurs qui ont écrit des guerres d'Aléxandre le Grand? En est-il un seul qui nous ait appris qu'il y eût un Diades au monde? S'il eût été l'auteur d'une si belle découverte militaire, les Historiens n'eussent eu garde d'oublier les inventions d'un homme si rare. S'il n'avoit pas été en Judée avec ce Conquérant, je croirois qu'il auroit pensé comme les Asiatiques, ou comme les Juifs: car tous les hommes ne pensent pas différemment, & l'on peut accorder la gloire de l'invention à ceux qui ont rencontré après les autres sans l'avoir sû, mais lorsqu'un habile homme a voiagé dans les païs où certaines choses étoient connuës & en usage, on a lieu de le soupçonner de s'attribuer les inventions des autres, & de les avoir butinées. Il y a dans le monde une foule de ces sortes de maraudeurs dans les arts comme dans les sciences; on voit peu de gens qui se fassent conscience de rendre à chacun ce qui lui appartient; tout est plein de ces sortes d'impudens, & particuliérement dans les Cours des Princes.

Vitruve, L. X.

Nous avons vû un meûnier sorti des crevasses de je ne sai quelles montagnes de Lorraine, homme grossier, ignorant, sans esprit, sans nuls services à la guerre, & sans honte, s'attribuër faussement des découvertes imprimées connuës de tout le monde, & dont la plûpart se sont trouvées fausses & absurdes, & les autres dans les cabinets des Curieux; on a vû pourtant cet homme faire une espéce de fortune sous le gouvernement du Prince du monde le plus éclairé. Encore passe pour Diades, qui étoit un homme de service, qui avoit même écrit des machines de guerre. Je doute qu'il en soit l'inventeur, puisqu'il avoit servi dans les armées d'Alexandre: car toutes les machines étoient en usage longtems avant Aléxandre chez les Hébreux. Je les trouve dans Ezéchiel.

Ce Prophéte parlant du siége futur de Jérusalem aux Israélites, parle ainsi: *Prenez de l'argile*, dit le Seigneur, *& représentez en petit le plan de Jérusalem. Vous en formerez comme le siége. Vous éleverez des tours contre elle, vous ferez des terrasses, & vous dresserez un camp, & vous mettrez autour d'elle des béliers.* Voilà bien des découvertes dans un seul passage, les tours, les terrasses & les béliers; mais il n'y en a pas pour un. Voici encore le même Prophéte qui répéte presque la même chose parlant du siége de Tyr, que devoit former Nabuchodonosor. Dom Calmet l'a fort bien remar-

remarqué dans sa dissertation sur la Milice des Juifs; le Prophéte s'exprime d'une maniére très-digne d'attention. *Le Roi de Babylone dressera contre vous des tours. Il amassera des terrasses autour de vous, il élevera le bouclier contre vous, & il placera ses machines de cordes. Il les placera contre vos murs, & il détruira vos tours par ses armées.* Peut-on rien voir de plus précis? Car voici les balistes & les catapultes, dont nous parlerons en son lieu. Ezéchiel étoit plus de deux cens ans avant Aléxandre le Grand, & par conséquent longtems avant Diades. Que ce soient les Juifs ou les autres peuples de l'Asie, qui se soient servis des tours ambulantes & des autres machines de guerre, peu nous importe. Il nous suffit de démontrer par ces éxemples, que les Grecs n'en ont jamais été les inventeurs. Il y a dans l'Ecriture un autre endroit que je voudrois que l'on conciliât avec celui que je viens de citer. Puisque toutes ces machines étoient connuës du tems d'Ezéchiel & sous le régne de Sédecias, Ozias n'en étoit donc pas l'inventeur, puisqu'il régna longtems après. Cependant l'Ecriture dit qu'Ozias *fit de* plus dans Jérusalem des *machines d'une invention particuliére pour être sur les tours & sur les coins des tours, pour lancer des dards & de grosses pierres.* Ces machines ne pouvoient être que des balistes & des catapultes, & ce sont celles qu'Ezéchiel appelle des *machines de cordes*; quelles pouvoient être ces machines qu'Ozias avoit inventées, sinon celles dont Nabuchodonosor s'étoit servi, dont parle Ezéchiel, & qui étoient connuës longtems avant Ozias?

Voilà tout le chemin que nous avons pû faire pour découvrir l'origine des tours mobiles, nous ne pensons pas qu'aucun Auteur ait remonté aussi haut que nous avons fait sans trouver. Il est visible que les Grecs ignoroient ces sortes de machines avant les nations de l'Asie, comme toutes les autres avant le siége de Troie. Il n'est pas moins vrai qu'elles étoient inconnuës du tems d Hérodote; car bien que cet Auteur rapporte un grand nombre de siéges, on ne voit aucun vestige de tours ambulatoires, de tortuës, pas même du bélier, qui vient plus naturellement à l'esprit que l'arc & la fléche, & cependant toutes ces choses étoient connuës des Hébreux & des Tyriens, si voisins des Grecs. Si l'on excepte les balistes & les catapultes, les tours ambulantes sont ce qui nous semble de plus merveilleux dans l'attaque des places des Anciens. A considérer leur structure, c'est fort peu de chose; elle ne différe en rien de celle d'un bâtiment, & par conséquent il n'y a rien d'extraordinaire & de si surprenant, que nos Antiquaires le prétendent.

Vitruve nous explique la construction des tours mobiles après Athenée; Héron plus habile en traite d'une maniére assez vague; Onozander ne fait qu'indiquer; Végéce n'en dit pas davantage, & tous généralement s'amusent & s'étendent sur ce qu'il nous importe le moins de savoir, & tout ce qu'ils débitent de leur construction nous semble peu important, en comparaison des forces mouvantes de ces machines dont les Auteurs ne font aucune mention: car je ne vois pas comment on auroit pû les faire aller par le moien des leviers, & le plus souvent sur quatre roues; ce qui n'est pas concevable, car leur poids est tel qu'il n'est pas possible que quatre rouës pûssent suffire. Mais avant que de traiter ce principe du mouvement de ces tours, il nous importe d'en expliquer la structure, après avoir tâché d'éclaircir ce qui nous a semblé obscur & embarassé dans les différens textes des Auteurs qui ont écrit des machines de guerre des Anciens. Il est certain que la plûpart qui en ont traité sont tombés dans des erreurs très-grossiéres à l'égard des proportions de leurs tours. Je ne saurois me persuader qu'Athenée ait pû manquer de ce côté-là, & qu'il n'y ait faute au texte. En tout cas l'erreur n'est pas de quelques jours. On ne sauroit même en accuser les Copistes modernes, puisque Vitruve tombe dans les mêmes défauts après Athenée. Qui sait si les Copistes n'ont pas corrigé celui-ci sur ce qu'ils ont trouvé dans l'autre, qu'ils ont peut-être crû plus

habile

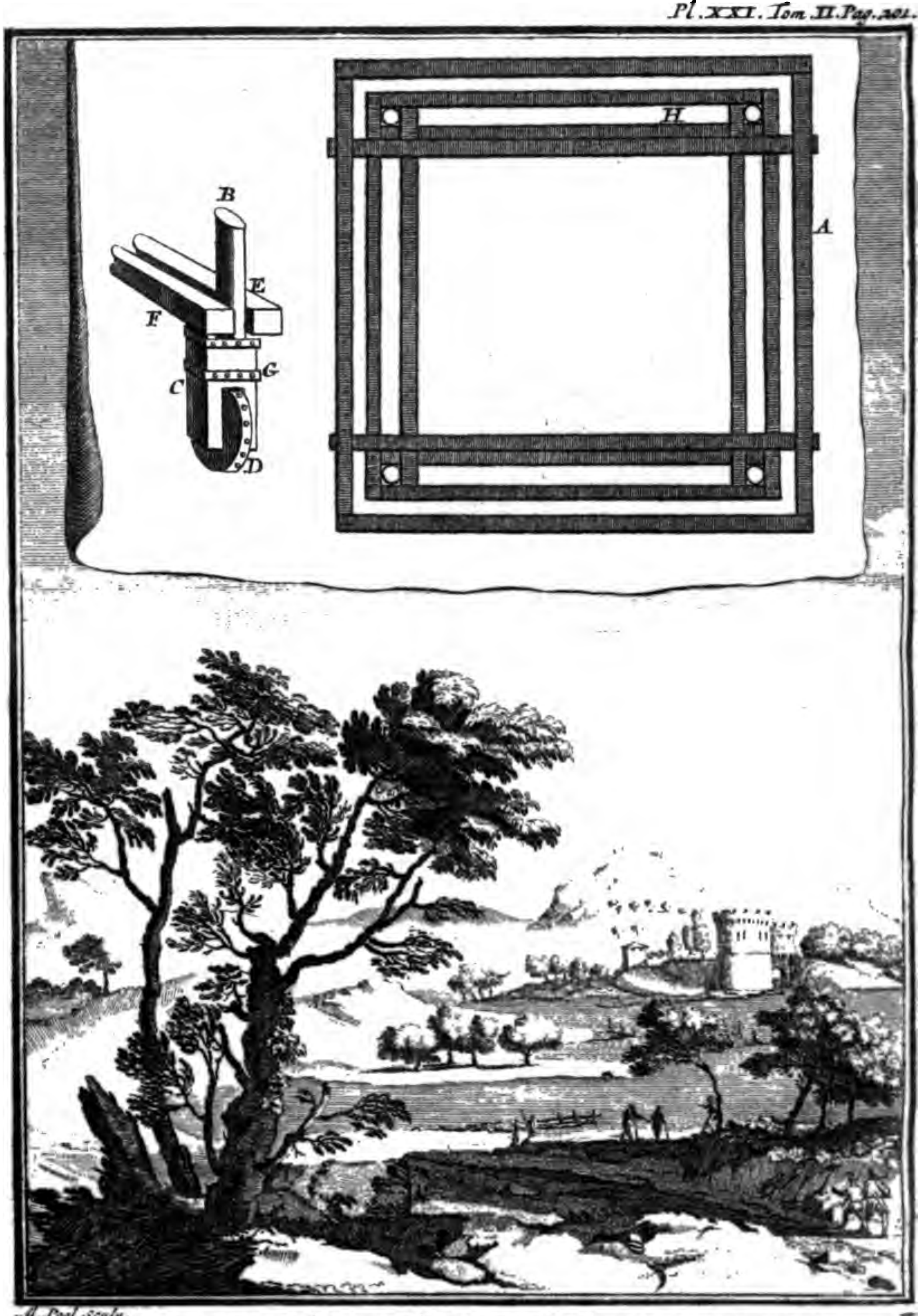
habile & plus expérimenté, quoiqu'il ne fût rien moins que cela à l'égard des machines de guerre, où il paroît mille ténébres & très-peu de jugement?

La structure des tours mobiles ne différoit presque en rien de celle d'une maison de charpente de plusieurs étages, sinon qu'elle étoit moins solidement construite que ces tours, qui font tant de bruit parmi les Savans. Elles étoient composées d'un assemblage de poutres & de grosses solives, capables de résister contre l'effort des masses lancées par les balistes & les catapultes des assiégés. Cet assemblage de montans & de traversans, étoit couvert de forts madriers mis en travers. Diades, que Vitruve cite, dit *que la plus petite tour qui se fasse ne doit pas avoir moins de soixante coudées de hauteur sur dix sept de largeur, & qu'il faut qu'elle aille en étrécissant, de sorte que le haut n'est que la cinquiéme partie de l'empatement.* Il donne dix étages à ce qu'il appelle petite tour, *qui ont tous des fenêtres*, & fait la plus grande de cent vingt coudées de haut & de vingt-trois & demi de large. *Le retrécissement du haut est aussi la cinquiéme partie. Il faisoit à cette grande tour vingt étagès, qui avoient chacun leurs parapets de trois coudées, & il la couvroit de peaux nouvellement écorchées pour la défendre de toutes sortes de coups.* C'est ainsi que Vitruve s'exprime dans le François de M. Perrault. L'erreur est dans l'empatement de cette tour, trop petit de deux cinquiémes pour une hauteur si éxorbitante, & c'est ce que le savant Traducteur a très-bien remarqué dans ses notes. Mais n'auroit-il pas mieux fait de corriger le texte dans la figure qu'il donne de cette tour? Car bien que cette largeur de la base soit la même dans tous les manuscrits, ce n'est pas une raison de faire graver la tour conformément aux proportions de Vitruve, puisqu'il n'y en a aucune dans vingt-trois coudées d'empatement, qui ne font pas six toises sur une hauteur de cent vingt coudées & demi; ce qui marque que le texte d'Athenée est corrompu, sans que Vitruve & les autres Auteurs, qui l'ont copié après lui, y aient pris garde par leur peu d'expérience, puisqu'on voit qu'Athenée donne à proportion un beaucoup plus grand empatement à la petite tour.

Les raisons que M. Perrault nous donne dans son Commentaire, ne me semblent pas bien fondées; & puisqu'il convient qu'il y a faute au texte, il devoit le corriger, sans avoir égard aux deux textes d'Athenée & de Vitruve. La petite tour se trouvant conforme aux régles de l'art dans sa largeur comme dans sa hauteur, il eût dû donner la figure de sa grande tour selon les proportions de la petite: car comme le Traducteur étoit un Ecrivain grave en matiére d'architecture, il eût pû donner la tour sans s'asservir au texte, sans rien craindre de la mauvaise humeur des Critiques; au lieu que sa tour gravée magnifiquement donne prise sur lui, par cela seul qu'il avouë qu'elle est contraire aux régles de l'art, cas le bas est aussi large que le haut; de sorte que ceux qui la voient, craignent fort qu'un souffle ne la renverse.

Comme les fautes des grands Auteurs sont plus sujettes à imitation & à propagation que les bonnes choses des médiocres, le Pére Daniel a fourré cette tour dans son Histoire de la Milice Françoise, qui jointe aux fantaisies de Lipse, qu'il a fait graver aussi, n'ornent pas beaucoup un ouvrage qui se seroit fort bien passé de ces sortes de parures, & toutes ces belles choses ont été fourrées dans la nouvelle Histoire Romaine, & une infinité d'autres Figures qui ne l'embellissent guéres. Je suis d'autant plus persuadé que le haut de la tour d'Athenée, ou de Vitruve, fait le tiers de cet empatement & cet empatement celui de la hauteur, que ces proportions se trouvent dans Diodore de Sicile, qui donne une description fort éxacte & fort détaillée du fameux hélépole de Démétrius au siége de Rhodes. Si M. Perrault eût consulté cet Auteur, il n'eût eu garde de délibérer un instant à corriger son texte.

Plutarque s'est grandement trompé dans la description de cette machine, il assûre que



M. Pool sculp.

PLAN DE LA BASE DE L'HELEPOLE DE DEMETRIUS,

Soutenuë sur des rouës avec leur axe tournant sur un pivot.

que Démétrius approcha des murailles de la ville *la plus grande de ses machines, dont la base étoit quarrée: chacun de ses côtés avoit*, dit-il, *quarante-huit coudées de largeur & soixante-six de hauteur.* C'est une chose surprenante que tous les Auteurs qui ont écrit de cette machine, conviennent si peu entr'eux : Diodore de Sicile est ce me semble le seul raisonnable dans ce qu'il nous en apprend. Plutarque la fait rouler sur quatre rouës. Quelle imagination! La grande tour d'Athenée, comme celle de Vitruve, n'en sont pas mieux fournies. Diodore la fait rouler sur huit rouës, cela me semble un peu plus supportable.

M. Dacier cite cet Auteur dans ses notes sur Plutarque, & lui fait dire bien des choses touchant l'hélépole, que je ne vois nulle part dans cet Historien. Ses côtés n'avoient pas quarante-cinq coudées de largeur, mais cinquante. Sa hauteur n'étoit pas de soixante-dix, mais de cent coudées; elle n'étoit pas soutenuë sur quatre rouës, mais sur huit. Diodore ne dit pas qu'il y eut des béliers dans cette machine, il ne dit pas non plus qu'il y eût des machines qui lançassent des pierres de quatre cens livres. Je ne trouve point ces deux cens hommes qui les servoient, ni que cette tour servît également à battre comme à sapper, puisqu'elle n'approcha jamais des murs de la ville. Pour faire voir que M. Dacier s'est trompé, je vais citer tout ce passage de Diodore, qui mérite d'avoir place ici, pour fixer une bonne fois les proportions de cette célébre machine. J'en donnerai aussi la figure & les forces mouvantes, qui jusqu'ici ne nous ont pas été connuës.

Démétrius aiant préparé quantité de matériaux de toute espéce, fit faire une machine qu'on appelle hélépole, *qui surpassoit en grandeur toutes celles qui avoient paru avant lui. La base en étoit quarrée. Chaque face avoit cinquante coudées. Sa construction étoit un assemblage de poutres équarries liées avec du fer*, (a) *des poutres distantes les unes des autres d'environ une coudée traversoient cette base par le milieu, pour donner l'aisance à ceux qui devoient pousser la machine. Toute cette masse étoit mise en mouvement par le moien de huit rouës proportionnées au poids de la machine, dont les jantes étoient de deux coudées d'épaisseur, & armées de fortes bandes de fer.*

Pour les mouvemens obliques, (b) *on avoit fait des* antistreptes, *par le moien desquels la machine se tournoit de tous les sens. Aux encognures il y avoit des poteaux d'égale longueur, & hauts à peu près de cent coudées, tellement panchés les uns vers les autres, que*

(a) *Des poutres distantes les unes des autres.*] Il falloit que ces poutres traversantes (A) saillissent de trois ou quatre pieds hors du chassis, ou de la base de la tour, non seulement pour faciliter le mouvement de la machine lorsqu'elle étoit arrivée près du fossé de la ville, & que les cordages ne pouvoient agir; mais cette saillie servoit encore a couvrir les rouës contre les coups de machines, & pour l'empêcher de verser au cas que les rouës s'enfonçassent dans quelque mauvais pas, ce qui arrivoit quelquefois.

(b) *On avoit fait des* antistreptes.] Je ne sai ce que c'est que ces *antistreptes*, si ce n'est des rouës avec leur axe qui tournoient sur un pivot, que Vitruve appelle du mot Grec, *amaxapodes*; ces *amaxapodes* étoient, selon l'explication du Commentateur, des piéces de bois cilindriques (B) (C) d'une grosseur conforme au poids qu'elles supportoient, & capables d'embrasser fermement la rouë (D), qui tournoit autour de son axe, dans la mortaise pratiquée dans l'épaisseur de la piéce cilindrique, dont la partie d'en haut (E) étoit moins grosse pour former un pivot qui traversoit les deux côtés de la base. Le rebord (F) devoit être fort large pour soutenir le poids énorme de la tour; & comme les jantes avoient deux coudées de largeur, il falloit nécessairement que ces cilindres fussent composés de trois piéces de bois assemblées & jointes avec beaucoup d'art, & assûrées avec plusieurs bandes & cercles de fer (G). Il falloit pour cela que le chassis de la base fût composé de huit grosses poutres aux quatre côtés (H) pour recevoir les *amaxapodas*. Je ne vois pas comment ces sortes de rouës à pivot, & en si petit nombre, pouvoient tourner en tous sens sans briser leur chape, j'ai de la peine à me le persuader. J'aime mieux croire que ces sortes de rouës étoient une imagination de Vitruve.

que la machine étant à neuf étages, (a) *le premier avoit quarante-trois lits, & le dernier n'en avoit que neuf. Trois des côtés de la machine étoient couverts de lames de fer, afin que les feux lancés de la ville ne pûssent l'endommager. Chaque étage avoit des fenêtres sur le devant d'une grandeur & d'une figure proportionnée à la grosseur des traits de la machine. Au dessus de chaque fenêtre étoit élevé un auvent, ou maniére de rideau fait de cuir garni & rembourré de laine, lequel s'abaissoit par une machine, & contre lequel les coups lancés par ceux de la place perdoient toute leur force. Chacun des étages avoit deux larges échelles, l'une desquelles servoit à porter aux soldats les munitions nécessaires, & l'autre pour le retour. Pour éviter l'embarras & la confusion,* (b) *trois mille quatre cens hommes poussoient cette machine, les uns par dedans & les autres par dehors. C'étoit l'élite de toute l'armée pour la force & pour la vigueur; mais l'art avec lequel cette machine avoit été faite, facilitoit beaucoup le mouvement. Démétrius emploia les équipages des vaisseaux pour applanir le chemin par où les machines devoient passer. Ce chemin étoit long de quatre stades:* (c) *de sorte que l'étenduë des travaux étoit de six entre-deux de tours & de sept tours, & le nombre tant des ouvriers que des travailleurs montoit à trente mille.*

Dans les siéges des places considérables, défenduës par de nombreuses garnisons, commandées par des Chefs habiles & entreprenans, pourvûes de toutes sortes de machines, & où les sorties étoient grosses & fréquentes, on y alloit avec de très-grandes précautions & un plus grand attirail de machines de la premiére grandeur; telles étoient celles de Démétrius au siége de Rhodes, & celles des Romains à celui de Lilybée. Car bien que Polybe ne soit pas entré dans un détail fort circonstancié des approches de ce siége, il est aisé d'en juger par la grandeur des travaux, par le nombre des assiégés, par leur obstination à la défense, par tant de tours, de tortuës & de béliers, par les galeries souterraines, par les combats du dessus comme par ceux du dessous, & par une infinité de travaux & de chicanes jusques dans l'intérieur de la place; il est aisé de juger, dis-je, que les machines devoient être en grand nombre, & conformes à la grandeur de cette entreprise: car quand même l'Historien ne nous l'apprendroit pas, cela se voit assez par les circonstances des combats qu'il rapporte, & de la grandeur de l'incendie des

(a) *Le premier étage avoit quarante-trois lits.*] Je ne comprend pas trop ce que Vitruve entend par ces quarante-trois lits. Ne seroient-ce point les solives qui soutenoient le plancher du premier étage? Et comme l'édifice alloit toujours en étrécissant, il en falloit moins au second, & ainsi des autres jusqu'au dernier, qui n'en avoit que neuf; ce ne peut être que cela.

(b) *Trois mille quatre cens hommes poussoient cette machine.*] Je comprens bien comment ceux du dehors poussoient cette machine dans l'occasion, mais je ne vois pas comment ceux du dedans s'y prenoient: car il falloit que les hommes commandés pour cette manœuvre fussent sur terre plutôt que sur ces poutres traversantes, pour faire agir les leviers. Diodore ignorant les forces mouvantes de la machine, ou écrivant pour ceux de son tems, qui les connoissoient, sans penser à la postérité, en est demeuré là. Nous y suppléerons dans l'Article suivant.

(c) *De sorte que l'étenduë des travaux étoit de six entre-deux de tours.*] Voici une nouvelle maniére de connoître l'espace de tout un front d'attaque. Je n'en avois jamais ouï parler, & je ne pense pas qu'aucun Auteur ancien se soit jamais avisé d'une échelle si singuliére. Qui voudroit réduire cet espace à sa juste valeur, ne seroit pas peu embarassé; je me dispenserai de cet embarras, ce seroit perdre son tems: car nous savons que l'espace d'une tour à l'autre dépendoit des circonstances, je suis très-persuadé qu'il n'y avoit point de régles. On éloignoit où l'on approchoit plus ou moins les tours les unes des autres, selon la résistance & les chicanes des assiégés en un endroit plus qu'en l'autre; les tours même étoient plus larges & plus étroites selon leur hauteur, qui régloit celle de leur base. Ceci me feroit croire que Diodore de Sicile se connoissoit peu en siéges, quoiqu'il en raisonne assez juste. On voit bien que Démétrius avoit avancé sept tours contre la place, & sur toute l'étenduë du front de l'attaque: là-dessus l'Auteur s'imagine que ces tours étoient à une distance égale les unes des autres, & qu'elles étoient toutes d'égale largeur, sans prendre garde que l'hélépole étoit infiniment plus grosse que les autres. Ce passage est très-obscur, & l'étoit certainement du tems de l'Auteur.

des machines ausquelles Imilcon mit le feu dans une grande sortie. Il paroît qu'il y eut plusieurs béliers mis en batterie, & par consequent un nombre de tours mobiles & de tortuës pour les soutenir.

Dans les grands siéges on approchoit les tours fort près les unes des autres, ou des tortuës qui servoient comme de redoutes pour les flanquer & les soutenir contre les sorties de ceux de la ville. Il paroît par Diodore que l'hélépole avoit deux autres tours, qui lui servoient comme de satellites. Tous les Auteurs sont unanimes à l'égard des machines que Démétrius dressa sur l'hélépole; comme elle étoit plus grosse que les tours ordinaires & les étages plus élevés, il en mit un plus grand nombre & des plus grandes. Ce fut Epimachus Architecte Athénien qui bâtit cette tour surprenante avec une dépense, dit Vitruve, & un travail extraordinaire. Il la fait plus grande que celle de Diodore, tant les Historiens conviennent peu ensemble; elle avoit, dit-il, cent vingt-cinq pieds de hauteur sur soixante de large, & couverte d'un tissu d'étoffe de poil, & par dessus de cuirs nouvellement écorchés; de sorte, dit Vitruve, qu'elle étoit à l'épreuve de tout.

Je ne puis encore revenir de ma surprise à l'égard des Auteurs qui ont écrit de cette machine. Aucun ne s'accorde ni sur sa hauteur, ni sur sa largeur, ni sur le nombre des étages, pas même sur ce qui la couvroit contre les feux & les coups lancés des machines des assiégés: car dans les uns c'est un tissu de crin & de peaux cruës, dans les autres des mantelets faits de gros cables ou de plaques de fer: rarement s'en contentoit-on, parce qu'elles n'étoient pas à l'épreuve des gros traits lancés par les balistes, contre lesquels rien ne résistoit lorsqu'on les garnissoit d'artifices. Aussi outre ces lames de fer dont on couvroit les tours, on se servoit des couvertures dont j'ai parlé plus haut; on n'avoit garde de les appliquer contre les tours, mais on les suspendoit en maniére de rideau à certaine distance; car bien qu'il paroisse dans la plûpart des Historiens qu'elles étoient attachées & comme jointes à la charpente, on doit bien se garder de le croire: ne voit-on pas que ces rideaux ainsi disposés n'auroient jamais pû résister aux traits & aux pierres lancées par les machines? Au lieu qu'étant suspenduës à deux pieds de la charpente, ils rompoient & amortissoient la force & la violence des coups.

Procope *Hist. de la guerre contre les Perses*, chap. XXVI.

Appollodore dit formellement que les rideaux, dont on couvroit les tours & les tortuës, étoient suspendus; c'est Dom Bernard de Montfaucon qui cite cet Auteur, & m'apprend en même tems une chose que j'ignorois. Ce savant Bénédictin dit donc que *pour empêcher que ceux qui sont sous la machine*, (il entend ici les tours comme les tortuës,) *ne soient brûlés par les sables ardents, la poix chaude, & l'huile bouillante que les assiégés jettent sur eux, il fait pendre à la machine des peaux avec leur poil, ficher dans la charpente qui la couvre de gros clous qui n'entrent pas tout-à-fait, mais qui s'élévent un peu sur la surface pour soutenir la terre molle qu'on y doit mettre, & qui sera retenuë par ces clous, qui doivent être mis fort dru & avoir la tête large: cette terre empêchera que les assiégés ne brûlent la machine.* Je ne pouvois auparavant comprendre comment cette terre grasse pouvoit tenir contre la charpente, Appollodore nous l'apprend ici.

Antiquité expliq. Tom. IV. Liv. V. ch. 7.

Les termes dont les Ecrivains se servent en parlant de ces sortes de rideaux, marquent précisément qu'ils étoient suspendus. Joséphe ne manque pas de nous l'apprendre, il seroit superflu de citer des éxemples sur les couvertures des tours; toute l'Histoire en est parsemée depuis le commencement qu'on les mit en usage dens les siéges jusqu'à l'invention de la poudre, qui les fit evanouir au moins cinquante ans après ou environ: car Mahomet II. fut, je pense, le dernier qui s'en servit au siége de Constantinople; mais

mais ce n'étoit plus le tems, car il s'apperçut bientôt que ces sortes de machines avoient perdu toute leur vertu.

Le siége de Tyr, par Aléxandre le Grand, est je pense le premier, où les Grecs aient emploié ces machines, qui leur étoient peu connuës avant ce tems-là; il est parlé des mantelets dont on les couvroit, c'est Arrien qui nous l'apprend. *On s'avisa de faire*, dit cet Historien, *de tours de bois à la tête du travail, pour assûrer les travailleurs, & l'on planta dessus des machines, à la faveur desquelles on continua l'ouvrage, après avoir tendu des peaux tout autour pour couvrir les ouvriers, & n'être point endommagé du feu.* Ces tentures ou mantelets nous ont un peu écarté de ce qui nous reste à dire des proportions de l'hélépole; ce qui me paroît d'autant plus important, que c'est une affaire de critique, que M. Perrault essuiera toute.

Je suis persuadé que cet habile homme se trompe à l'égard de l'hélépole de Démétrius, celle d'Athénée, que Vitruve copië, lui semble proportionnée; il a raison. Je reviens encore à ce que j'ai dit, si la petite tour de cet Auteur est dans sa juste proportion, comme le Commentateur l'a fort bien remarqué, pourquoi ne pas donner la figure de la grande sur le modéle de la petite ? Il a encore mal fait de corriger dans les notes le texte de Vitruve, à l'égard de la largeur par en bas ou de la base de cette hélépole. Le *latitudo pedum sexaginta* est à peu près le tiers de sa hauteur; il valoit mieux lui laisser les soixantes pieds d'empatement sur cent vingt-cinq de hauteur, que d'en ôter vingt.

Démétrius, qui étoit un grand homme dans l'art de prendre les places, le plus grand génie & le plus inventif qui fût jamais en fait de machines de guerre, avoit de bonnes raisons en bâtissant son hélépole sur ces proportions. Il n'ignoroit pas qu'il avoit affaire à de très-braves gens & à des Chefs très-entendus & très-habiles dans ce qu'il possédoit si bien lui-même; il savoit aussi que les assiégés avoient plus de huit cent machines de guerre presqu'aussi redoutables que les siennes. Il falloit, pour réduire une place si bien munie & si puissamment défenduë, une puissance plus grande & des machines capables de ruiner celles des assiégés, & augmenter tous les jours le nombre de ses attaques & de ses travaux. Il fit donc construire cette hélépole monstrueuse, où il mit un corps considérable de troupes, afin d'opposer une plus grande industrie & de plus grandes forces à de moindres. Il étoit d'ailleurs nécessaire que sa tour eût plus de largeur que les tours ordinaires, pour déboucher sur un plus grand front & en plus grand nombre contre les bréches, & empêcher que personne ne parût dessus, ni sur les défenses par la multitude de ses machines de jet, & par une grêle continuelle de dards, de fléches & de pierres, qui partoient des différens étages de son hélépole. Voilà les raisons qui obligérent Démétrius à donner plus d'empatement à sa machine; elle n'étoit pas trop basse, puisqu'elle avoit cent pieds de hauteur, selon Diodore de Sicile, & cent vingt-cinq selon Athenée; elle n'avoit pas non plus trop d'empatement par les raisons que j'ai alléguées.

Parmi les Auteurs qui ont écrit de cette machine, il y en a plusieurs qui prétendent qu'il y avoit un bélier au premier étage, & ces tours béliéres devoient avoir plus d'empatement que les autres tours, à cause de l'ébranlement & de l'agitation du bélier; souvent même on en plaçoit à côté l'un de l'autre, cela se remarque dans la tour d'Apollodore. Tous ces béliers introduits dans les tours n'étoient pas suspendus, & ne pouvoient l'être, comme nous le prouverons dans le cours de cet ouvrage. Après tout nous ne voions rien de fort surprenant dans l'hélépole de Démétrius devant Rhodes, ni dans sa largeur non plus que dans sa hauteur, comme nous l'avons déja remarqué; ce n'est pas ce que nous admirons le plus dans ce siége, ce sont ses tours flottantes pour attaquer le port, qui ne réussirent pas mieux que celles que Jean fils du Duc de Normandie

mandie fit dresser au siége d'Aiguillon, à quatre lieuë d'Agen ; *il fit élever*, dit le Pere Daniel, *des tours ou châteaux de bois sur des barques ; mais elles ne réussirent point, & furent fracassées par les machines du château.* Encore une fois, je ne vois rien qui doive nous surprendre dans cette hélépole de Démétrius, puisqu'elle fut renduë inutile & sans effet par un moien très-simple & très-mortifiant pour l'auteur de la machine. *Hist. de la Milice Franç. L. VII. ch. 3.*

ARTICLE XV.

Tours à ponts & à béliers, leur description & leur usage.

LEs tours mobiles servoient à différens usages. Il y en avoit aussi différentes sortes ; elles tenoient quelquefois lieu de tortuës béliéres, lorsqu'on introduisoit un bélier non suspendu à l'étage d'en bas, & quelquefois une espéce de pont-levis ou à coulisse, pratiqué à l'étage d'en haut, ou sur celui du milieu qu'on abattoit sur la muraille, ou sur la bréche, lorsqu'elle paroissoit trop difficile. La description de ces tours se trouve dans plusieurs Auteurs, & quelques Commentateurs en ont donné les figures selon leurs idées, qui ne sont pas toujours fort nettes. Végéce, succint & laconique à son ordinaire, nous donne un chapitre entier des tours mobiles, qui selon le Pére Daniel comprend tout ce que l'on peut dire sur ces sortes de choses. J'en laisse le jugement au Lecteur.

Les tours ambulatoires, dit cet Auteur, *sont faites d'un assemblage de poutres & de forts madriers assez conformes à une maison, pour les garantir contre le danger des feux lancés par ceux de la ville. On les couvre de peaux cruës ou de piéces d'étoffe faites de poil, leur hauteur se proportionne à celle de leur base. Elles ont quelquefois trente pieds en quarré, & quelquefois quarante ou cinquante pieds. Elles sont si hautes qu'elles surpassent les murailles, & même les tours de pierres. Elles sont appuiées sur plusieurs rouës selon les régles de la méchanique, par le moien desquelles on fait mouvoir facilement la machine, quelque grande qu'elle puisse être. La ville est en extrême danger, si l'on peut approcher la tour jusqu'à la muraille : car elle a plusieurs escaliers pour monter d'un étage à l'autre, & fournit différentes façons d'attaques, car il y a un bélier pour battre en bréche, & sur l'étage du milieu un pont-levis composé de deux poutres, avec ses gardes-fous garnis d'un tissu d'osier qui s'abat promtement sur le mur de la ville, lorsqu'on en est à portée, sur lequel les assiégeans passent par dessus, & s'en rendent les maitres. Sur les étages plus hauts il y a des soldats armés de pertuisannes, & des gens de traits qui tirent d'en haut continuellement & sans cesse sur les assiégés ; quand les choses en sont là, la ville ne tient pas longtems : car que peut-on espérer, lorsque ceux qui avoient mis toute leur confiance dans la hauteur de leurs remparts, en voient tout à coup paroître un autre qui les domine ?* Cette description des tours ambulantes n'étale pas tout ce qu'on peut dire de ces sortes de machines ; il s'en faut bien, & l'on s'apperçoit assez que Végéce ne s'est pas trop appliqué à ce sujet. *Veget. de remil. Lib. IV. cap. 17.*

Les béliers introduits dans les tours ambulantes n'étoient pas fort ordinaires ; & lorsqu'on s'avisoit d'en mettre, il ne faut pas croire qu'ils fussent suspendus comme la plûpart de ceux des tortuës béliéres, & le pont que Végéce applique à l'étage du milieu ne se rabattoit pas moins sur les bréches que sur les murs. Ces sortes de ponts-levis de-

devoient être fort longs, pour poser sur le parapet des murailles, ou sur la bréche; on les abattoit par le moien de deux cordages, ou de deux chaines attachées aux extrémités, où il y avoit des griffes de fer pour accrocher le mur. Ce pont étoit armé de ses gardes-fous, comme je l'ai déja dit, pour que les soldats passassent sûrement. Ils servoient non seulement pour se couvrir contre les coups tirés des flancs des tours opposées, mais encore pour que ceux qui passoient dessus pour se jetter dans la place marchassent sur un plus grand front serrés & en foule; de sorte qu'il étoit difficile d'en empêcher le débouchement, ceux de la queuë poussoient les autres qui les précédoient, sans que ceux-ci pûssent reculer en arriére. Les Auteurs n'expliquent pas la largeur de ces sortes de ponts; ils devoient être fort larges, & capables de contenir huit hommes de front, c'étoit le moins qu'on pût leur donner.

Les tours du premier rang avoient quelquefois deux ponts à côté l'un de l'autre, comme cela se voit dans la tour d'Appollodore. Lorsqu'on tentoit ces sortes d'attaques par les ponts des tours, on escaladoit en même tems la ville sur tout le front, & souvent par une insulte générale pour une plus grande diversion des forces des assiégés; mais le capital de l'entreprise rouloit sur le passage des tours sur les murailles, ou sur les bréches; parce que ceux qui attaquoient étoient soutenus par les machines plantées sur tous les étages des tours, & par les archers & autres gens de traits qui fourmilloient dessus; & ceux qui étoient sur le plus haut, comme les autres, avoient cet avantage, dit Joséphe, de ne pouvoir être vûs des assiégés: au lieu qu'il leur étoit facile de les voir, de tirer sur eux, & de soutenir leurs gens qui passoient sur les ponts d'en haut, comme par ceux d'en bas, qui portoient sur la bréche.

Antiq. expliq. Tom. IV. Liv. V.

Appollodore parle encore, & nous fait la description des ponts au plus haut des tours, pour porter sur le parapet des murs comme sur la bréche. Dom Bernard de Montfaucon donne la figure d'une tour roulante, que fit Possidonius Macédonien pour Aléxandre le Grand, dont Bitton fournit l'explication. Il en marque toutes les parties par des lettres numérales, qui ne se trouvent plus sur la machine faite à l'ordinaire par des Dessinateurs malhabiles & ignorans, de sorte qu'on a bien de la peine à les débrouiller; le pont se trouve rabattu sur la plate-forme d'une tour. Le savant Bénédictin n'a pas négligé de nous donner ces sortes de monumens, où il y a toujours du profit à faire pour ceux qui veulent écrire de la Milice des Anciens.

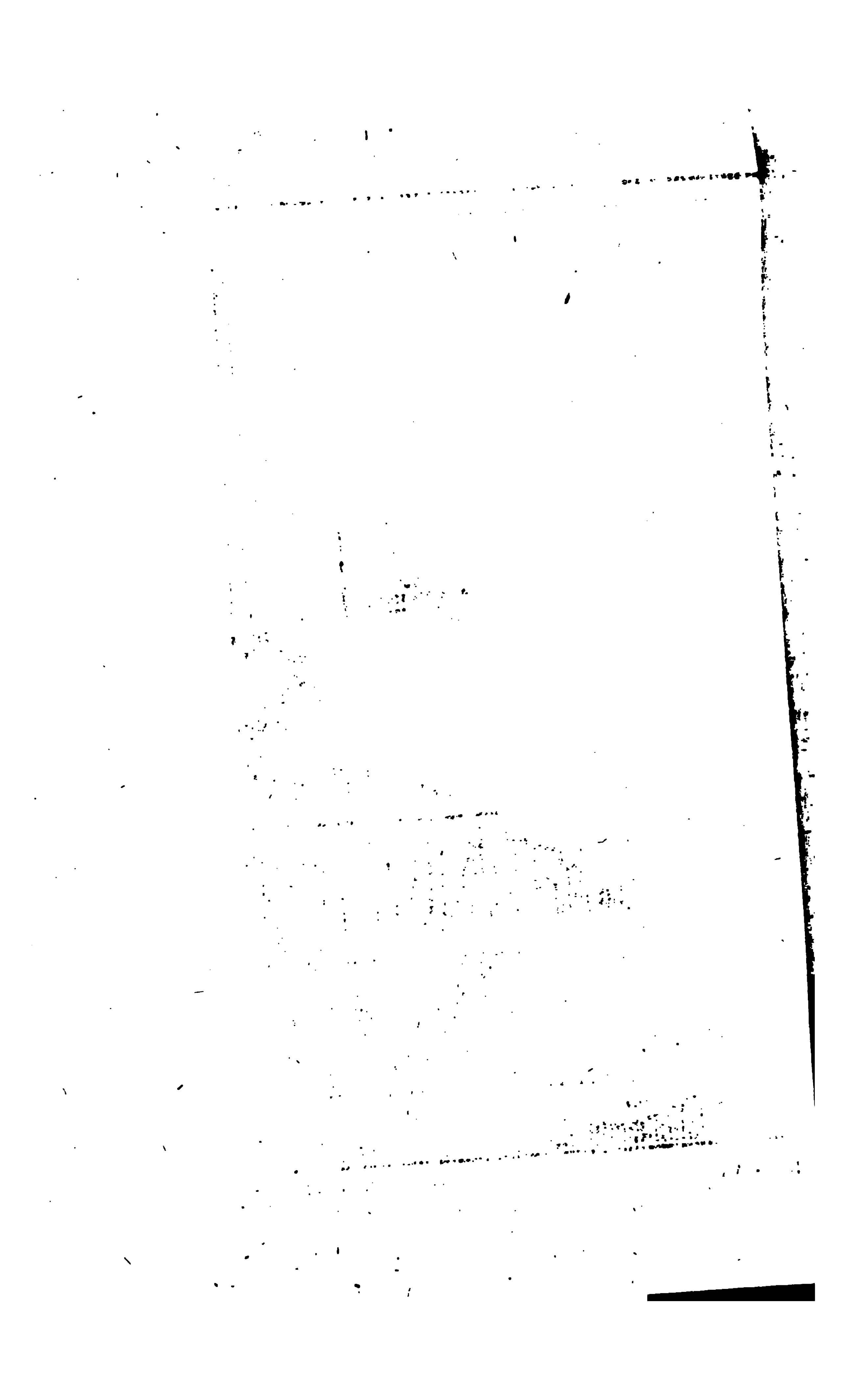
Hist. de la Milice Franç. L. VII.

Le Pére Daniel dans son Histoire de la Milice Françoise, cite Guillaume de Tyr, Auteur contemporain, dans son Histoire de la guerre sainte. Cet Auteur parlant du siége de Jérusalem, dit qu'il y avoit trois machines ou tours *quarrées; le devant qui étoit opposé à la muraille étoit double, c'est-à-dire à deux rangs de planches & de poutres; le premier pouvoit s'abattre, afin de servir de pont pour entrer sur la muraille dès que la machine en seroit approchée.* Il est difficile de bien comprendre cette construction. Car il n'y a personne qui ne s'imagine que cette tour étoit composée, sur le côté opposé à la muraille de la ville, d'un doublage de poutres & de madriers pour résister aux efforts des machines des assiégés; on cherche ensuite comment ces poutres & ces madriers, qui couvrent le côté de la tour, peuvent se détacher comme une écorce, & s'abattre comme un pont-levis pour passer sur la muraille, & on ne voit que ténébres. Il faut suppléer à ceci, & donner l'explication de cette machine, qui me semble le mériter, & y ajouter une figure pour plus grand éclaircissement.

Guillaume de Tyr veut dire qu'il y avoit trois tours, où l'on avoit pratiqué sur le devant de chacune (2) un pont composé de plusieurs longues poutres couvertes de planches, que la largeur de ce pont étoit égale à celle de la tour pour déboucher en plus grand nombre, & que ce pont, qui étoit levé, & comme appliqué contre la tour, comme on voit en (3), commençoit au premier étage: car il me semble que cela devoit



To



voit être ainsi & ne pouvoit être autrement, puisqu'il étoit fait pour monter sur les murs & non sur les bréches; qu'étant abattu dessus, par le moien de deux ou trois cables (4) passés dans des poulies, il servoit pour passer dès que la machine se trouveroit à la portée de cet énorme pont-levis. *Ce fut en effet par le moien de ces trois machines que la ville de Jérusalem fut prise.* Je n'en suis pas surpris. Le même Pére Daniel & Lipse dans son Poliorceticon, citent le siége de l'Empereur Fréderic I. mit devant Créme en Lombardie, où il fit faire des tours, dont quelques-unes avoient cent pieds de hauteur, & des ponts pour jetter sur les murailles. Lipf. Poliorcet. dial. 4. lib. 2.

La tour de Boémont, Général de l'armée des Croisés, est surprenante. Ce Général aiant tourné ses armes contre Aléxis, Empereur de Constantinople, & assiégé la ville de Duras, que les Grecs défendoient avec tout le courage & l'intelligence possible, eut le chagrin de voir brûler toutes ses machines, comme les Romains devant Lilybée, sans pouvoir faire bréche. Il ne lui restoit plus qu'*une tour de bois, & à la construction de laquelle il emploia un an entier. Les autres machines n'étoient que d'essai*, dit Anne Comnéne, *dont celle-ci étoit le chef-d'œuvre. Elle étoit quarrée & d'une si prodigieuse hauteur, qu'elle surpassoit de cinq ou six coudées les tours de la ville. Le dessein étoit d'en descendre sur les murailles par des ponts, & de fondre sur ceux qui les défendoient, avec une impétuosité d'autant moins soutenable, que ce seroit de haut en bas. Si cette tour étoit terrible à voir de loin, elle l'étoit encore plus lorsqu'à force de leviers elle se remuoit sur ses rouës, & qu'elle s'avançoit comme un géant sans que l'on vît ce qui lui imprimoit ce mouvement. Elle étoit percée en plusieurs endroits par où l'on tiroit sans cesse. Le plus haut étage étoit plein d'hommes qui avoient l'épée à la main, & qui ne respiroient que carnage.* Tillem. Hist. de l'Emp. Aléxis. L. XIII. ch. 1.

Ces masses énormes & ces ponts si hauts & si solidement construits, dont je viens de parler, me semblent, si je ne me trompe, fort au-dessus de l'hélépole du Roi Démétrius, qui demeura par les chemins, au lieu que celles de Frideric s'avancérent jusqu'au pied de la muraille. Nous donnerons les forces agissantes de cette tour célébre de Démétrius comme de toutes les autres, quoique les Auteurs n'en aient point parlé. Personne ne sait comment cela se faisoit, nous hazarderons là-dessus nos conjectures, & le Lecteur les prendra s'il lui plaît sur ce pied-là. Tout ce que les Anciens nous apprennent du mouvement de ces tours, c'est qu'elles alloient sur des rouës, & l'hélépole n'alla pas autrement, s'il en faut croire tous les Ecrivains qui en ont écrit, ausquels nous n'ajoutons guéres de foi. S'il faut s'en rapporter à Plutarque, l'hélépole marchoit si gravement & avec tant de lenteur, qu'elle étoit un mois à faire un stade, c'est-à-dire près de deux ans à faire une lieuë. Si ce que cet Auteur nous débite ici étoit vrai, Diodore de Sicile s'abuseroit furieusement dans le voiage de son hélépole, puisqu'il lui fait faire quatre stades en fort peu de tems : car il assûre qu'il n'y avoit pas moins du camp à la tête des travaux. Je ne vois rien que de fort commun dans les forces mouvantes de cette machine, & même fort approchant de l'absurde. Il falloit, dit Plutarque, trois mille hommes pour la remuer : cela n'est-il pas bien merveilleux à ceux qui n'éxaminent point les choses? Il s'en faut bien que nous pensions de même. Disons la vérité, le bon Plutarque ne voioit goute dans ces sortes d'affaires. Il écrit sans faire réfléxion sur le tems que Démétrius emploia au siége de Rhodes, & sur l'espace du camp aux batteries. Il ne considére pas qu'il falloit plus de quatre mois pour pousser son hélépole où il la vouloit conduire, puisque Diodore assûre qu'il y avoit quatre stades de chemin à faire, & cependant elle arrive fort près des murs de la ville en fort peu d'espace; ce qui ne me semble pas possible, si cette machine alloit sur quatre ou sur huit rouës. Il étoit d'ailleurs impossible qu'elle pût rouler sur la plate-terre. Il falloit qu'il y eût encore un plus grand nombre de rouës; il y avoit très-assûrément d'au-

d'autres forces qui nous sont aujourd'hui inconnuës par la négligence des Historiens, & une plus grande de Auteurs dogmatiques. Que veulent dire ces trois mille hommes pour la pousser? De grace que quelqu'un les place pour remuer cette tour, & la faire aller? Il se trouveroit bien empêché : car quand chacun prendroit un levier, trouveroit-on assez d'espace pour placer un si grand nombre derriére, à côté & au dedans? Cela ne vient pas à l'esprit d'un homme raisonnable.

Il est étonnant que des gens, qui écrivoient pour la postérité, comme pour ceux de leur siécle, se soient si peu mis en peine de s'instruire d'une chose qu'il leur étoit si facile d'apprendre des moindres ouvriers des armées; mais voiez je vous prie ce que c'est que les préjugés à l'égard de certains grands hommes, nos éloges, notre admiration, ou l'idée que nous nous formons de leur mérite, de leurs actions, & de leurs ouvrages, augmentent, s'élévent, embellissent ou diminuent, selon que nous les voions plus ou moins éloignés de nous. Démétrius dresse une tour plus haute qu'aucun autre Capitaine qui ait paru de son tems, voilà qui est le mieux du monde; elle sera tout aussi énorme qu'il nous plaira, y a-t-il là un si grand sujet de se récrier? Etoit-elle différente des autres à l'égard de la construction? Y avoit-il quelque chose de nouveau? Rien : sinon qu'elle étoit plus grosse que les tours ordinaires, & qu'elle se mouvoit par les mêmes principes de mouvement. Quels éloges cette hélépole n'a-t-elle pas eu parmi les Anciens? Quinze siécles après Boémont en fait une beaucoup plus grosse que celle de Rhodes, & l'on n'en parle pas : quel fracas, quel bruit en faveur de la premiére! Quelle immobilité, quel silence pour celle qui ne vient qu'après un si grand espace de siécles, sans se souvenir qu'il s'en trouve d'autres entre Boémont & Démétrius! Plutarque, comme les autres Ecrivains avant lui, ne cessent d'admirer cette hélépole; les Modernes, plus outrés, parce qu'ils sont plus bas de plusieurs dégrés, regardent la machine comme une invention au dessus de l'esprit humain, & cependant ces Modernes ont remué de plus lourds fardeaux. Plutarque s'étant entiérement épuisé en faveur de Démétrius, laisse là la tour de Mithridate au siége de Cyzique, ou n'en parle que très-sobrement, parce qu'il est trop proche de son tems, & cependant cette tour est de beaucoup plus haute que celle du Roi de Macédoine : car celle du premier avoit cent coudées de hauteur, prenez la coudée comme il vous plaira, elle sera tout au moins plus haute de vingt-cinq pieds. Ecoutons Plutarque là-dessus.

Après bien des accidens arrivés à Mithridate, que l'Auteur rapporte, où il n'y a rien moins que le Ciel qui s'en mêle, *le vent du Midi survint de cruë*, dit-il, *& souffla avec tant d'impétuosité & de violence, qu'il froissa & brisa toutes ces machines, & qu'en moins d'une heure il eut renversé la tour de bois qui avoit cent coudées de hauteur, & qui égaloit celle des murailles.* Cette tour avoit son pont pour passer sur le mur, comme l'Auteur le fait assez entendre.

Plutarque, *Vie de Lucullus.*

Radevic, que j'ai déja cité, parle de je ne sai quel siége par l'Empereur Frederic, où il y avoit des tours à ponts d'une grosseur surprenante, qui avoient cent pieds de haut, & capables de contenir un grand nombre de combattans : *Turres ipsæ nimiâ proceritate mirabiles, multorum hominum per singula diversoria capaces.*

Radev. *de gest. Frid.* L. II. cap. 59.

Il paroît dans presque tous les Historiens de l'antiquité, dans le détail des siéges, & particuliérement dans Arrien, que les tours béliéres, & même celles que l'on avançoit sur le comblement du fossé, avoient des ponts-levis pour s'en servir selon les occurrences. J'en ai remarqué une dans l'Antiquité expliquée, où il y a un pont assez singulier, & qui ne s'abat pas comme les autres. Il est composé d'un chassis à coulisse; Athenée en donne la description, la devinera qui pourra, mais je la soupçonne fort imaginaire. Ce pont est au plus haut de son hélépole, où il y a comme une porte; le pont est couché de plat au dedans de la tour; & lorsqu'on étoit à une certaine distance de

de la muraille, on le pouſſoit en avant. Encore une fois, je n'ai pas trop bonne opinion de ce pont, & encore moins de cette tour, qui me ſemble folle, & peu digne d'un Commentaire; j'emploierai mieux mon tems à la recherche des véritables forces mouvantes de ces lourdes machines dans l'Article ſuivant; car tout ce que les Auteurs en diſent me ſemble ſi peu ſenſé & ſi peu praticable, qu'on peut bien s'imaginer que j'aurai recours à la voie des conjectures & d'une méchanique ſimple, où je puiſſe faire voir comment & par quels moiens on pouvoit les faire mouvoir & aller avec la vîteſſe dont Céſar parle.

Dans les ſiéges des places conſidérables, munies de toutes les choſes néceſſaires pour une vigoureuſe défenſe, on approchoit les tours mobiles fort près les unes des autres, ou des tortuës, qui ſervoient comme de redoutes pour les épauler contre les ſorties des aſſiégés. Ils ne ſe ſervoient pas toujours de ces ſortes de machines pour ſoutenir les tours dont ils bordoient la contreſcarpe, ils pratiquoient auſſi des redoutes, que Diodore appelle *tortuës de terre.* Or ces tortuës, dans le ſens de cet Auteur, à l'endroit où il en parle, ne ſont pas celles dont on ſe ſervoit pour la deſcente du foſſé, en maniére de galerie, ou de communication couverte, comme je l'ai dit dans l'Article des tranchées; ces ſortes de tortuës, pratiquées dans l'épaiſſeur des terres, ou élevées deſſus par des terres tranſportées, ou par des gabions qui en étoient remplis, ne pouvoient ſervir à couvrir & à défendre les tours. Il eſt vrai qu'on pouvoit y percer des crénaux, comme dans celles dont Polybe fait mention dans ſon Fragment du ſiége d'Egine; pour moi je ſuis tenté de croire que c'étoit de véritables redoutes élevées à la tête des travaux, ſur leſquelles on élevoit un toît pour ſe couvrir des coups d'en haut; ces ouvrages ſervoient contre les ſorties, & couvroient les places d'armes. A l'égard des tortuës de charpente, leur uſage principal étoit pour la ſappe & le comblement du foſſé, & pour communiquer aux tortuës béliéres. Celles-ci étoient d'une hauteur tout-à-fait extraordinaire, très-fortes & très-ſolidement conſtruites, & d'un poids exceſſif. Nous allons expliquer ce que nous penſons & ce que nous nous imaginons du principe du mouvement de ces maſſes extraordinaires.

ARTICLE XVI.

Quelles pouvoient être les forces mouvantes des tours & des tortuës béliéres des Anciens.

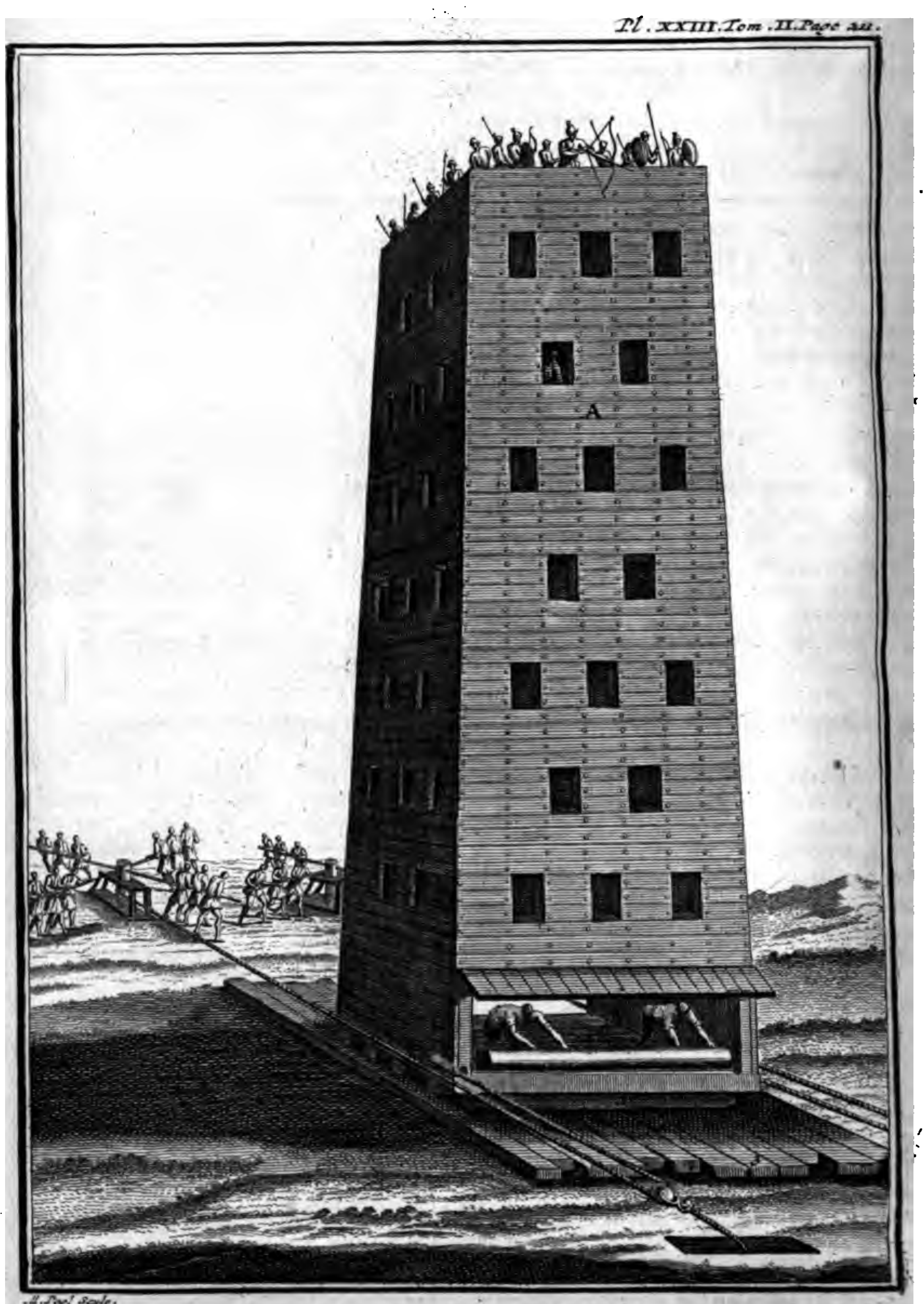
LEs Hiſtoriens de l'antiquité ont omis beaucoup de choſes comme connuës, qui avoient pourtant beſoin d'être expliquées, non ſeulement aux gens de guerre, qui ne ſont pas toujours attention à certaines pratiques peu communes qui ſe paſſent ſous leurs yeux, qu'ils oublient facilement, ou qu'ils ne comprennent pas d'abord; mais encore à ceux qui ne ſont pas du métier, ou qui ſont deſtinés pour les armes, & à qui il importe d'en être inſtruits: & cependant les Hiſtoriens négligent de le faire, ſoit par pareſſe, ſoit par ignorance, ou parce que ces choſes ſont connuës de tout le monde. C'étoit le défaut ordinaire des anciens Ecrivains & Hiſtoriens militaires; on le leur reproche avec raiſon, & ce reproche ne tombe pas moins ſur nos Modernes. J'ai vû pluſieurs de nos Hiſtoriens admirer certaines machines dont on s'eſt quelquefois ſervi pour tranſporter du gros canon ſur des rochers impraticables, ou pour les faire paſſer au travers des Alpes, ſans dire un ſeul mot des moiens dont on ſe ſervit pour cela; ſi

si je n'avois vû encore des marques sur les lieux mêmes qui m'ont fait comprendre comment cela se fit, je me fusse trouvé très-embarassé à la recherche des forces qu'on emploia pour les conduire & leur faire traverser des endroits si difficiles, & pour les guinder en d'autres. Heureusement les marques y paroissent encore; mais outre que l'on est obligé de se transporter sur les lieux, il faut deviner après qu'on y est arrivé, & bien des Curieux qui y vont ne devinent point.

Ceux qui écrivent les guerres qui se sont faites de leur tems, doivent avoir une extrême attention à nous faire part de ces sortes de choses, qui sont un des principaux ornemens de l'Histoire; & bien moins considérer le tems, où ils vivent, que la postérité, qui deviendra peut-être moins éclairée que nous ne le sommes aujourd'hui. Si elle nous surpasse dans certains arts & certaines sciences, lorsque l'on n'ignore pas les choses qui ont été découvertes & pratiquées dans les siécles passés, c'est autant d'avancé & de gagné pour pousser plus loin ces arts ou ces sciences. Si nous savions ce qui s'est perdu par la négligence ou l'ignorance des Ecrivains, nous aurions porté plus loin nos connoissances, & perfectionné ce que les Anciens ont pratiqué & découvert avant nous; au lieu qu'il faut commencer par la recherche de ces choses & les trouver, avant que d'enchérir sur leurs inventions.

Les découvertes que l'on fait tous les jours à la guerre, se perdent par la faute des Auteurs qui écrivent des choses de leur tems. Un espace de vingt années suffit pour cela. Les Officiers particuliers n'écrivent pas, ou très-rarement, & les Généraux encore moins. C'étoit tout le contraire chez les Anciens, aussi voit-on que la plûpart de leurs Historiens, & sur tout les meilleurs, étoient gens de guerre; il n'y avoit que le mérite qui pût avancer. Cependant ils ne sont pas moins dignes de blâme dans les choses qu'il nous importoit le plus de savoir, & qu'ils ont négligé de nous apprendre. Ils admirent eux-mêmes l'hélépole de Démétrius. Ils s'étendent beaucoup sur la construction dont nous n'avons que faire; mais en voit-on un seul qui ait poussé jusqu'à la puissance qui la mettoit en jeu? S'ils l'ignoroient, ils eussent mieux fait de nous le dire; mais comme cet aveu est trop modeste pour des Savans, ils ont eu recours à leur imagination, & ont cru que ces tours se mouvoient par le moien des leviers; ce qui ne vient pas à l'esprit, puisque ces tours faisoient beaucoup de chemin en très-peu d'espace.

Anne Comnéne, dans la description de la tour de Boémont, dont j'ai parlé dans l'Article précédent, dit que *si cette tour étoit terrible à voir de loin, elle l'étoit encore plus lorsqu'à force de leviers elle se remuoit sur ses rouës; & qu'elle s'avançoit comme un géant sans que l'on vît qui lui imprimoit ce mouvement.* Si cette Princesse Historienne étoit la seule qui nous eût parlé de leviers à l'aide desquels on poussoit ces tours, nous n'en ferions pas grand compte, mais il y a plusieurs Auteurs qui les mettent en jeu. J'ai pourtant démontré que ces forces n'étoient pas capables de les faire aller. Il est étonnant que ce mistére nous ait été caché jusqu'à aujourd'hui, on ne voit aucune trace de la puissance qui les faisoit agir; lorsque l'on considére la hauteur & le poids de ces machines prodigieuses, on ne sait où l'on en est, quoiqu'on ne révoque nullement en doute qu'elles ne se mûssent avec une très-grande facilité, & très-vîte. Encore une fois, ces leviers sont imaginaires: je passe pourtant les rouës aux petites tours, je les rejette de ma pure autorité dans celles du premier rang, ne concevant pas, au moins sans peine, comment ces rouës pouvoient tourner autour de leur axe, leur frottement eût été tel, qu'il ne me paroît guéres possible qu'elles eûssent pû rouler avec cette facilité qu'il plaît aux Anciens de nous le dire. Il falloit qu'elles fussent en plus grand nombre pour partager le poids surprenant du fardeau, en ce cas je passe cet expédient, mais non pas sans quelque scrupule. S'il m'est permis de hazarder mes conjectu-



TOUR MOUVANTE DE CESAR
au siege de Namur et ses forces mouvantes.

jectures, je croirois plutôt que ces lourdes masses portoient & couloient sur des rouleaux ou sur des cilindres faits de grosses poutres de toute la longueur de la machine. Athenée, Héron & Apollodore en font mention, aussi-bien que des rouës; & quand il n'y auroit que César, cette autorité ne suffiroit elle pas? Car l'évidence des faits anciens doit être bien moins dans le nombre des témoignages des Auteurs même contemporains, que d'un ou de deux qui seront reconnus pour habiles, & ausquels nous devons ajouter incomparablement plus de foi qu'au sentiment & à l'autorité des autres.

La galerie mobile de César, ou son muscule au siége de Marseille, fut poussé sur des rouleaux jusques sur le comblement du fossé. Que savons-nous si les Ecrivains n'ont pas pris des cilindres pour des rouës? Quoiqu'il en soit, ces machines énormes, à l'égard de leur marche, sont dignes de notre admiration: mais je ne voudrois pas dire, comme les zélateurs de l'antiquité, que ce soit un miracle & un prodige au dessus de la croiance, parce que nous ne pouvons comprendre comment cela se faisoit. Ne diroit-on pas que tout ce qui est au dessus de notre intelligence & de la portée de notre esprit, ne peut être compris d'aucun autre. Je crois au contraire que tout cela se faisoit par de moiens très-simples. J'ai ouï dire à un vieux Officier qui s'étoit trouvé dans les guerres de Louis XIII. qu'il avoit vu transporter un moulin à vent de brique d'un lieu à un autre par le moien de certaines forces ausquelles, dit-il, il ne comprit jamais rien: là dessus quelqu'un se prit à lever les épaules, disant que cela étoit impossible; on lui demanda pourquoi: c'est, répondit-il, que je ne saurois comprendre que des hommes puissent remuer de telles masses. Cela n'est-il pas bien concluant?

Je ne suis nullement surpris que ceux de Namur, assiégés par César, demandassent à capituler, lorsqu'ils s'apperçurent que cette tour prodigieuse (A), dont ils s'étoient auparavant moqués, & qu'ils voioient construire loin de leurs murs, s'ébranloit & s'avançoit droit à eux & fort vite, ils regardérent cela comme un prodige, s'étonnant, dit César, que des gens si petits, tels que nous leur paroissions, voulussent transporter contre leurs murailles une si lourde machine.

Turrim constitui procul viderunt, primum irridere ex muro, atque increpitare vocibus, quo tanta machinatio ab tanto spatio institueretur? Quibusnam manibus, aut quibus viribus, præsertim homines tantulæ staturæ (nam plerisque hominibus Gallis, pro magnitudine corporum suorum, brevitas nostra contemtui est,) tanti oneris turrim in muros se collocare confiderent? Il n'y a pas lieu de s'étonner de leur surprise, ils n'en avoient jamais vû ni ouï parler, outre que ces tours sembloient marcher comme par enchantement, & se remuer d'elles-mêmes & par des forces invisibles à ceux de la place. Les Députés, que les assiégés envoiérent à César, dirent qu'ils ne croioient pas que les Romains, sans le secours d'une divinité, pûssent conduire & gouverner une machine qui surpassoit la hauteur de leurs murailles avec tant de facilité & de promtitude: *Non se existimare, Romanos sine ope deorum bellum gerere; qui tantæ altitudinis machinationes tanta celeritate promovere, & ex propinquitate pugnare possent.*

Cæsaris Com. de bel. Gal. L. II.

J'ai déja dit, & je crois important de le répéter encore, qu'il seroit absurde de croire que ces grosses tours se remuassent à l'aide des leviers: cela ne peut venir à l'esprit du méchanicien le plus médiocre. Nous ne voulons pas nous en tenir à l'hélépole d'Athenée, qui n'avoit que vingt-trois coudées d'empatement sur cent vingt de hauteur, ce qui seroit contre les régles de la méchanique; le texte est corrompu en cet endroit, il faut mettre quarante coudées de base sur cent vingt d'élevation. Sur ces proportions nous pourrions nous en accommoder pour les leviers; mais il vaut mieux s'en tenir à celle de Plutarque, qui lui donne quarante-huit coudées par le bas sur soixante-six de hau-

hauteur, cet empatement me paroissant dans les régles pour le dessein de Démétrius. Malgré cette grande largeur à la base, il étoit impossible que quarante-huit leviers, supposé qu'on pût en mettre autant sur l'arriére de la tour, car c'est un homme par coudée, & autant aux côtés, ce qui ne feroit jamais que cent trente-quatre leviers; il étoit impossible, dis-je, qu'une telle force pût ébranler & faire mouvoir une machine si prodigieuse. Comme la quantité de puissance s'estime selon la quantité de pesanteur d'un corps qu'on veut faire aller, ou élever, il n'est pas croiable que cent trente-quatre leviers pûssent faire aller un fardeau de plus de dix mille milliers, car c'est le moins que cette hélépole pût peser. Selon cette proportion de méchanique, il y auroit de la folie de s'imaginer qu'un poids si prodigieusement lourd, eût pû jamais se remuer de sa place: si d'ailleurs l'on a égard au frottement des rouës, il est aisé de comprendre que ce frottement apportoit un très-grand obstacle au mouvement. Je conclus de là que les leviers sont imaginaires, & les rouës en si petit nombre ne le sont pas moins dans les tours du premier rang; à l'égard des petites, je pancherois fort à le croire, sans en être bien persuadé.

Quoiqu'il en soit, mon sentiment est que ces grandes tours portoient & se mouvoient sur plusieurs longues poutres cilindriques, & j'ose même l'assûrer sur la foi d'un grand nombre d'Auteurs, entr'autres de Héron, d'Athenée, d'Apollodore, & de César lui-même.

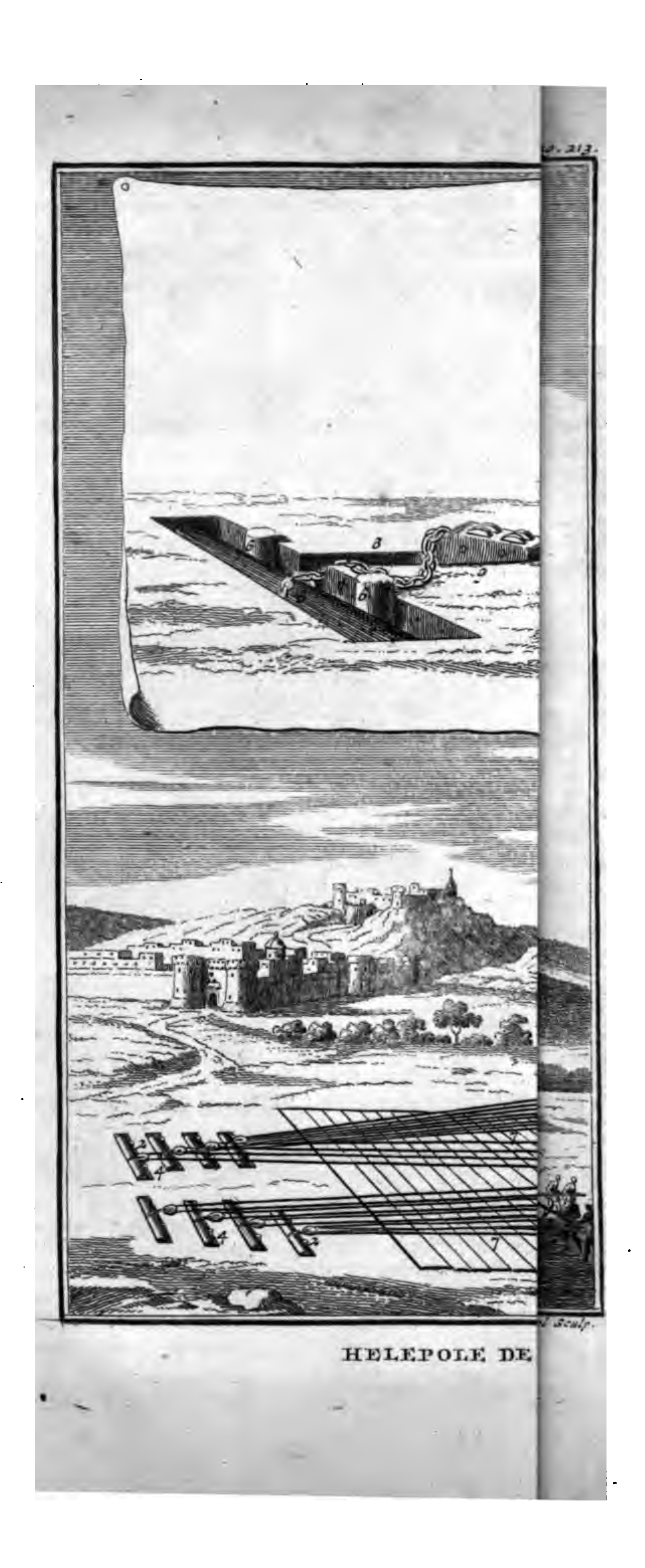
On élevoit ces machines sur ces cilindres (2), mis de travers sur une plate-forme (3), composée de poutres couvertes de madriers, sur laquelle on construisoit la machine; & lorsqu'elle étoit prête à marcher, on creusoit plusieurs petits fossés (4), disposés en quinconce de trois à quatre pieds de longueur sur autant de largeur, & paralléles à la tour; dans chacun desquels on étendoit une grosse piéce de bois de chêne (5), appuiée à quatre pieux (6), enfoncés obliquement & bien avant dans terre; ce qui empêchoit que le bout de bois en travers n'entrât dans terre, lorsqu'il étoit tiré par les cables (7), qui y étoient attachés & liés fortement: j'imagine ce bois en travers enfoncé dans terre, & appuié contre quatre pieux, ou deux selon la bonté & la légéreté des terres, ne croiant pas qu'un pieu, quelque enfoncé qu'il soit dans terre, puisse résister à la puissance des cordages, qui l'eussent infailliblement arraché, outre que ce que nous proposons est beaucoup plus simple & plus capable d'un grand effort. Mais comme les cables doivent tirer chacun à niveau du bout de bois (5), on devoit creuser une rigole (8) de même profondeur & de même largeur que le fossé; ce qui formoit comme une potence, ou la lettre T: car sans cette précaution chaque cable tirant du haut du bord du fossé (4), eût amené & fait sortir le bout de bois hors de sa place.

Voiez les Figures XIV. & XV.

J'ai dit qu'on attachoit de fortes amarres au milliéu du bois de travers, où l'on accrochoit des mouffles à plusieurs rangs de rouëts (9), garnies de cables, il y en avoit encore d'autres opposées (10): ces mouffles devoient avoir des crochets à leur écharpe, afin qu'elles pûssent s'ôter & se remettre; ces crochets prenoient aux poutres de saillie, ou du bas de la tour, & à la charpente de la tour.

Après avoir attaché les mouffles aux amarres des gros bouts de bois de travers, & contre la tour avec leurs cables autour des rouëts, on les laissoit lâches & sans être tendus jusqu'à ce que les cables (7) passassent chacun par autant de vindas ou cabestans (11), & par un plus grand nombre, selon la grandeur de la machine, où il y avoit plusieurs hommes qui viroient à chaque barre; mais il falloit qu'ils s'accordassent de telle sorte; qu'en virant on ne fît pas davantage de tours à un vindas qu'à l'autre, afin que les cables fissent leur effet tout d'un tems & d'un même mouvement: car sans cet accord dans les forces, la machine eût tourné tantôt d'un côté & tantôt de l'autre.

Elle étoit poussée sur plusieurs cilindres à mesure qu'elle avançoit. Il y avoit des hom-



HELEPOLE DE

des conjectures très-probables, pour transporter d'un lieu à un autre leurs tours & leurs grosses tortuës, il n'y a sans doute pas lieu de s'étonner du *tanta celeritate*; ce n'est pas là un si grand miracle de méchanique, quoique le merveilleux d'une machine soit dans la simplicité de ses mouvemens. On voit la même chose en Hollande, où l'on est sans cesse obligé de faire passer les vaisseaux nouvellement construits sur une digue pour les conduire à l'eau. Il est certain qu'il n'y a point de fardeau, quelque grand & prodigieux qu'il puisse être, qu'on ne remuë & qu'on ne transporte facilement d'un lieu à un autre, en augmentant la puissance à proportion de la pesanteur du corps qu'on veut transporter, & cette puissance produira infailliblement son effet.



ARTICLE XVII.

Polyspaste *de Vitruve. Erreur de cet Auteur touchant les tours à corridors. Tour de pierre transportée d'un lieu à un autre. Quelles pouvoient être les forces agissantes de cette tour.*

Vitruve. Liv. X.

LE *Polyspaste* d'Archiméde, dont Plutarque fait mention, n'est sûrement pas celui dont Vitruve nous donne la description. Le premier prétend que ce grand Géometre, par le moien de cette machine, traîna lui seul & sans peine un grand navire chargé, & le mit à flot. Elle ne pouvoit jamais produire un effet si surprenant, s'il est vrai que Vitruve ait jamais connu le *Polyspaste*. Je soupçonne fort ce célébre Architecte d'avoir imaginé cette machine, ce seroit peut-être la seule de sa façon : encore ne vaut-elle rien pour produire l'effet qu'il prétend. Cependant M. Perrault, dans son Commentaire, assûre que le *Polyspaste* de son Auteur est celui d'Archiméde. Je suis très-persuadé qu'il se trompe, car le véritable devoit être composé d'un grand nombre de pignons & de rouës à dents, par le moien desquelles on pût augmenter la force & la puissance autant que l'on auroit voulu : car il n'y a qu'à multiplier les rouës & les pignons. En les multipliant on augmente véritablement la force & la puissance ; mais on a le chagrin de perdre un très-long espace de tems & de lieu à mouvoir le fardeau, de sorte que si l'on gagne d'un côté on perd infiniment de l'autre : cela ne laisse pas d'être fort admirable ; mais celui de Vitruve ne l'est pas, puisqu'il est tout différent.

La machine qui se trouve dans le Livre de Ramelli pour traîner les plus lourds fardeaux, que quelqu'un a donné depuis peu comme de son invention, quoique cette machine soit connuë de tout le monde, est sûrement le *Polyspaste* d'Archiméde : car tous les Auteurs qui ont écrit des inventions de ce grand homme, disent que cette machine étoit fort petite & composée d'un grand nombre de rouës dentées ; celle de Ramelli, que j'ai vûe en Hollande, n'a guéres plus de deux pieds & demi en quarré. Je n'aurois pas conseillé aux Anciens d'amener leurs tours mouvantes par le moien de ce *Polyspaste*, six mois n'eussent pû suffire pour cette besogne. Car je pose en fait qu'une hélépole pesoit beaucoup plus qu'un vaisseau tout prêt à mettre à la voile ; & s'il est vrai que la plûpart de ces grandes machines fussent en corridors environnans à chaque étage, leur poids devoit être d'une grandeur au dessus de tout ce qu'on peut imaginer. Quelle puissance ne falloit-il pas pour les faire aller ? Elles alloient pourtant *cum tanta celeritate*. Je ne doute nullement de ces sortes de tours, les Auteurs & les marbres même les démontrent.

La

La tour à corridors (A), que Vitruve & Athenée expliquent assez ténébreusement, pour etre trop abrégés, & dont Stéwéchius nous donne la figure dans son Commentaire sur Végéce, n'est pas une imagination de cet Auteur, comme Perrault le prétend; tous ses raisonnemens contre cette opinion sont sans fondement, ou pour mieux dire tout-à-fait absurdes, & rebouchent contre lui-même. Athenée parle d'une tour semblable à celle du Commentateur de Végéce, mais un peu mieux digérée. Le *Circuitio* de Vitruve est le *Peridrome* d'Athenée. Les corridors étoient très-avantageux, & contenoient un très-grand nombre d'Archers. Perrault fait bouclier de l'autorité de Philander, qui estime „ que le *Circuitio* n'est rien autre chose que ce que les Anciens „ appelloient *Peribolon*, & *Lorica*, qui est interprété *Parapet* par d'Ablancourt. Cela ne prouve rien en faveur du Commentateur de Vitruve, puisque le corridor est réellement un parapet élevé sur les poutres qui saillent hors de la tour. Je ne vois pas comment un homme aussi habile que celui-là, ose raisonner ainsi - „ Ces corridors de „ Stéwéchius, qui sont en maniére de machicoulis, dit-il, me semblent inutiles, ces „ machicoulis n'étant bons qu'à empêcher que l'on approche du pied du mur, qui est „ une chose dont il ne s'agit point ici : joint que le mot *Peridrome*, dont Athenée „ s'est servi, ne signifie pas particuliérement un corridor hors d'œuvre; mais seulement quelque chose qui tourne tout à l'entour qui fait une enceinte, ainsi que l'explique Pollux, qui dit que *Peridrome* est l'appui des plates-formes qui sont sur le „ haut des maisons.

Vitruve dans Perrault, Liv. X. Ibidem. Liv. X.

Il est tout-à-fait surprenant que M. Perrault défende son sentiment par toutes les preuves que je voudrois emploier contre lui. Nous convenons avec le Traducteur qu'il ne s'agit point de machicoulis, qu'il est même absurde de le penser, puisque ces sortes de fortifications ne sont propres qu'aux ouvrages de maçonnerie, outre qu'une tour de bois étoit bien moins dressée pour se défendre que pour attaquer. S'il a crû que c'étoit réellement des machicoulis, il s'abuse on ne peut pas davantage; tout ce que Pollux & Athenée disent, ne marque autre chose que l'appui du corridor, ou le parapet élevé sur le hors d'œuvre. Athenée dit fort clairement, que le *Peridrome devoit avoir trois coudées* de saillie, c'est-à-dire cinq ou six pieds de large, comme un balcon, pour empêcher le feu. En effet rien n'étoit plus capable de l'empêcher & d'y couper court dans un instant, parce que ces corridors environnans (A) à chaque étage, se trouvant remplis & bordés de gens de traits, qui tiroient à travers les crénaux de ces espéces de parapets, ou de bordages (B), ils arrachoient les traits enflammés, & éteignoient les artifices lancés contre la tour; de sorte que tout ce qu'il y avoit de soldats se trouvoient comme hors de la tour, & par ce moien il étoit impossible que le feu y pût faire le moindre progrès, tant le remède étoit promt. Rien n'est plus aisé à comprendre que cela, & cependant cette réfléxion ne vient pas à l'esprit du Commentateur, & il décide que ces *trois coudées ne sont point la saillie des corridors*, *laquelle n'auroit rien fait*, dit-il, *contre les incendies*, *& auroit rendu l'assiette & l'empatement de la tour moindre du quart que le corps même de la tour*, *qui par le moien de ces saillies auroit été de six coudées plus larges que l'empatement.*

M. Perrault ne pouvoit ignorer sans doute, que le texte de Vitruve est corrompu & falsifié presque par tout par l'ignorance des Copistes à l'égard des proportions des machines; il s'en plaint lui-même, quoiqu'il lui fût très-aisé de le corriger, par les Auteurs qui ont traité de ces machines. La base des tours avoit ordinairement le tiers de leur hauteur, & quelquefois davantage, & c'est dans celles à corridors qu'on l'augmentoit. Je pancherois fort à croire que l'hélépole de Démétrius étoit à corridors, mais je ne croirai jamais que M. Perrault ait bien raisonné dans son X. Livre. Rien de plus mal imaginé que tout ce qu'il nous débite & tout ce qu'il pense des machines des

des Anciens. A l'égard de ces tours à corridors, Stéwéchius a très-bien rencontré. M. Perrault n'auroit pas dû ignorer que ces sortes de tours mobiles étoient très-communes. On en trouve plusieurs dans la Colone Trajane, à la vérité il n'y a qu'un seul corridor à l'étage d'enhaut; mais il faut considérer que ce sont des tours de charpente que les Romains élevoient dans leur camp, qui n'étoient qu'à deux ou trois étages. Passons à la tour de pierre.

Je ne suis pas si fort prévenu en faveur de l'antiquité, que je croie les Modernes au dessous des Anciens en bien des choses. Il y a mille éxemples qui nous font assez connoître que nous les surpassons même à l'égard de certains arts & de certaines sciences, mais non pas autant que M. Perrault nous le fait entendre. Je croirois assez qu'ils étoient plus profonds dans les méchaniques que nous ne le sommes aujourd'hui, la marque la plus évidente se trouve dans leurs tours, & plus encore dans leurs machines de jet. A l'égard de celles-ci, le nombre de ceux qui se sont desséchés l'esprit à la recherche du principe du mouvement de ces admirables machines, sans rien rencontrer, est presque infini. Cependant un Architecte célébre a fait plus que de remuer des tours & des tortuës. Bayle nous apprend cette nouvelle dans son Dictionnaire. Il nous donne le nom & le païs de cet homme, qui vivoit dans le quinziéme siécle, il s'appelloit Aristote, il étoit de Boulogne, non pas de celle qu'on appelle la grasse, mais de la maigre. Il étoit, dit-il, de la famille des Alberts.

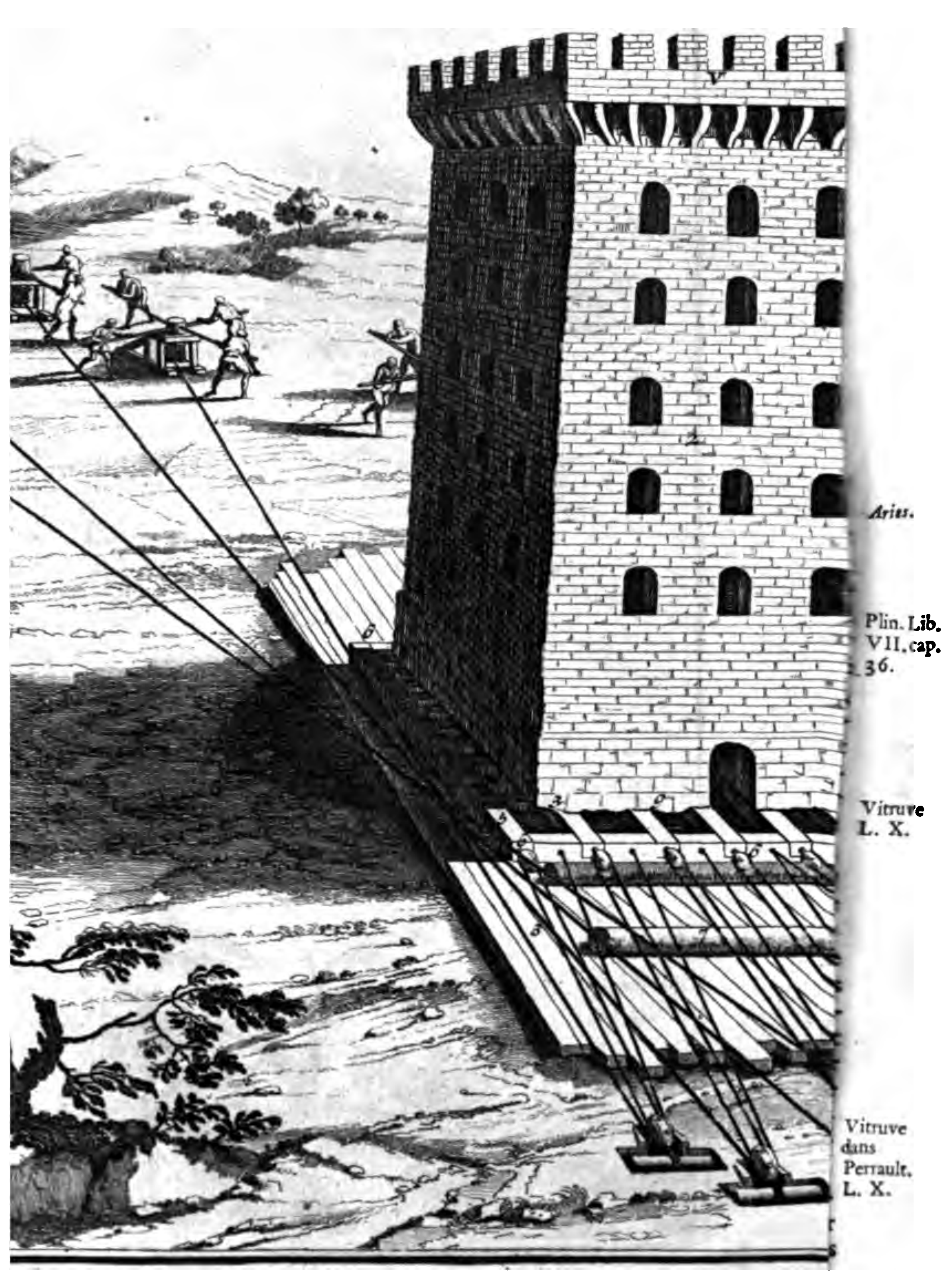
On prétend qu'il transporta une tour de pierre toute entiére d'un lieu à un autre: c'est ici toute autre chose que le moulin à vent de brique dont j'ai parlé dans l'Article précédent, qui pesoit beaucoup moins que l'hélépole de Démétrius. La tour de pierre devoit être d'un poids infiniment plus grand, & cependant elle alla son train comme les autres. Bayle cite Jonsius, & celui-ci deux Auteurs, qui parlent de cette merveille, Béroalde & Mathieu Palmerius. Rapportons les deux passages. *Non diu est quod Aristoteles civis noster mechanicus longe omnium præstantissimus, turrim ex sede sua movit, motamque arte mechanica in alium, aut longe dissitum locum transportavit, ne est mendacio locus cum adhuc supersint qui videre.* Ecoutons le second : *Aristoteles Bo nonienfis Architectura insignis habetur, qui lapideas turres integras illæsas subjectis fun damento lapidibus ad alium traduxit locum.*

Ce que je trouve de bien étrange, c'est que ces deux Auteurs ne nous aient rien a des moiens dont on se servit pour transporter cette masse affreuse. N'auroit-on pa emploié la même puissance dont j'ai parlé, les rouleaux, les palans à plusieurs rang de rouëts, & les vindas en grand nombre? Je ne pense pas qu'il y ait d'autres forces que celles-là pour remuer de si lourds fardeaux en fort peu de tems. Je crois que je n'y prendrois de la sorte, si je faisois tant que de me charger d'une telle entreprise. Je commencerois par percer le tour (2) en plusieurs endroits tout autour du rez de chaussée, les trous répondant les uns aux autres, assez larges pour y faire passer plusieurs grosses poutres équarries & préparées pour former un double chassis, & servir de base à la tour; ces poutres ainsi assemblées, & couchées de plat des deux côtés de la tour, & débordant de six pieds de la base de la tour, j'en ferois passer d'autres traversantes par les trous (3) du devant & du derriére pour former un grillage, ou une base quarrée (5), comme on peut voir dans la Figure V. assemblées à leurs extrémités ou par leurs bouts par quatre autres poutres (6), retenuës à tenons & à mortaises comme toutes les autres, qui entrent ferme par des entailles affermies par des tenons. Ce double chassis, sur lesquel la tour doit porter, & qui lui sert de base, doit avoir au moins cinq ou six pieds de saillie en dehors. Lorsqu'il sera assuré on le haussera par le moien des leviers aux quatre côtés, & l'on introduira dessous de longues poutres cilindriques (7), toutes égales dans leur diamêtre. Cela fait, & après avoir préparé la voie par une

des
M.
mun
seul
pent
ges.
J
dess
noît
mais
étoie
marq
de je
rech
est p
tours
donn
pello
la ma
O
c'est
précé
devoi
autre
Béro
Ariste
vit,
est m
nonien
damen
Ce
des m
emplo
rouëts
celles-
prend
comm
sée, l
grosse
la tou
& dé
les tr
(5),
leurs
tes les
chassis
cinq
des lev
(7),



TOUR DE PIERR



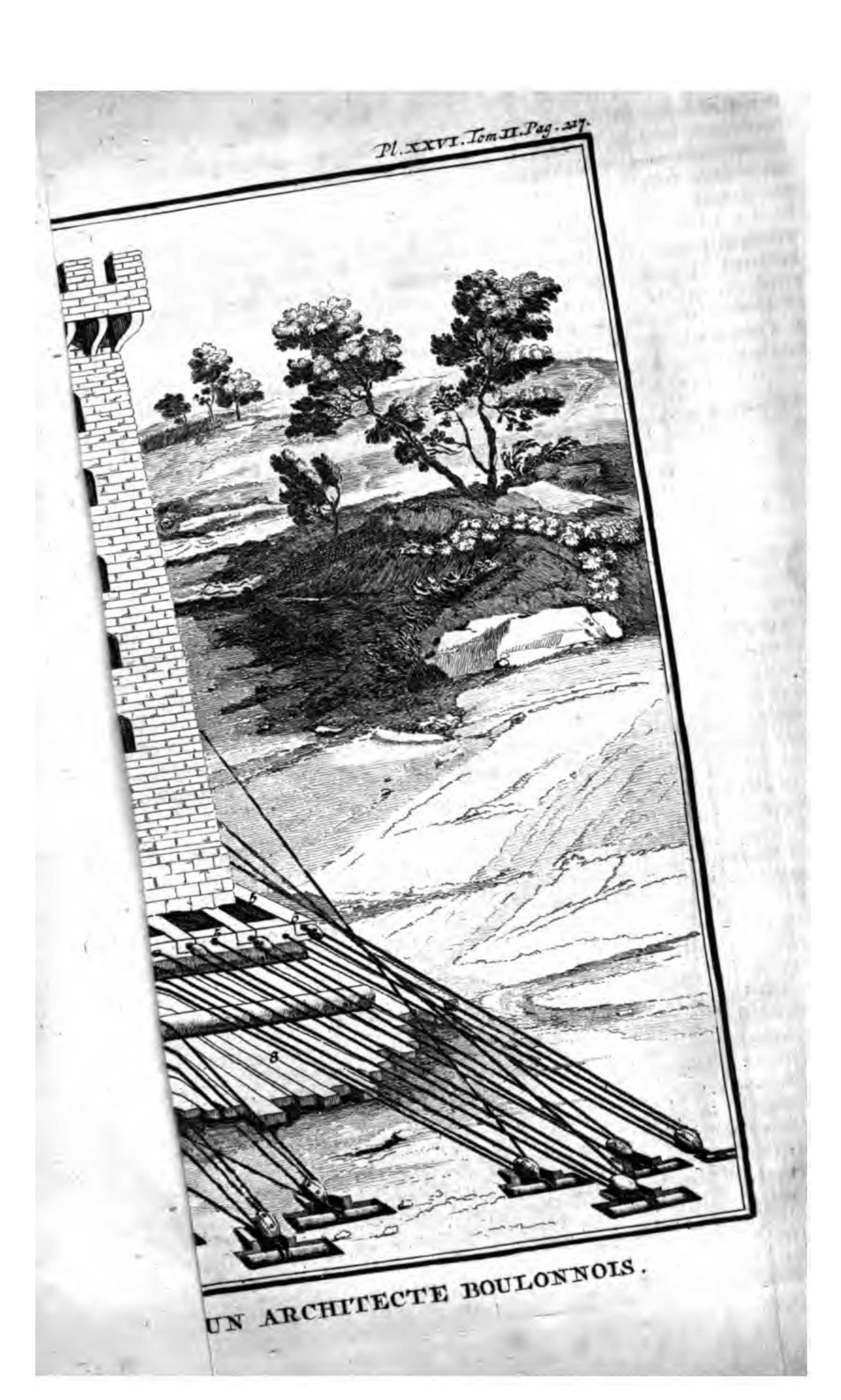
Aries.

Plin. Lib. VII. cap. 36.

Vitruve L. X.

Vitruve dans Perrault. L. X.

: TRANSPORTÉE D'UN LIEU EN UN AUTRE PAR 1



UN ARCHITECTE BOULONNOIS.

une plate-forme (8), composée de poutres & de fort madriers, on sappera le plus ras-de-terre qu'il sera possible les endroits du mur (9) qui soutiennent encore la tour sur ses fondemens, & qui sont entre les petits espaces des poutres qui forment le chassis; ces endroits étant sappés par tout en même tems, la tour appuiant sur le chassis, & le chassis sur les cilindres (7), on l'assûrera alors par plusieurs arcboutans, retenus à tenons & à mortaises aux poutres de la base & contre la tour, il ne restera plus qu'à la mettre en mouvement en emploiant les mêmes forces mouvantes dont j'ai parlé pour les hélépoles, en augmentant les mouffles & les vindas pour pousser la tour & la faire couler sur un plus grand nombre de rouleaux qu'il n'y en avoit au commencement. Ceci est démontré d'une maniére si claire & si solide, qu'il faudroit avoir l'esprit bien bouché & la conception bien dure pour ne le comprendre pas, & pour n'en être pas convaincu par l'explication & la figure que j'en donne.

ARTICLE XVIII.

Du bélier suspendu. On en ignore l'origine.

DE toutes les machines de guerre des Anciens, la plus simple, la plus ancienne & la plus usitée dans les siéges des places, étoit le bélier suspendu. Les Grecs & *Aries.* les Romains, comme tous les autres peuples du monde, s'en sont servis les uns plutôt & les autres plus tard; mais on ne sauroit en trouver l'origine. La plûpart des Ecrivains de l'antiquité en attribuent l'invention aux Carthaginois, ce qui me fait connoître qu'ils n'ont pas poussé trop loin leurs recherches. Pline révoit, je pense, lorsqu'il dit que ce fut [illegible]peus qui s'en servit le premier au siége de Troie. Je voudrois savoir le païs natal de cette opinion. Homére ne dit pas un mot de cette machine, outre que Troie ne fut jamais assiégée ni battuë, ni investie, pas une ombre de siége. Vitruve, Tertullien & beaucoup d'autres Auteurs en font honneur aux Carthaginois. Le premier ne l'assûre pas tout-à-fait, il se sert d'un *on dit*, & tous généralement auroient dû s'exprimer d'une maniére moins douteuse. *On dit que lorsque les Carthaginois mirent le siége devant Cadis*, dit Vitruve, *ils jugérent à propos de raser un château dont ils s'étoient rendus maîtres; mais manquant d'outils propres pour cet ouvrage, il leur vint en pensée de se servir d'une poutre que plusieurs hommes soutenoient de leurs mains, & du bout, frapant le haut des murs à coups redoublés, ils faisoient tomber des pierres qui étoient aux rangs d'en haut: ainsi allant d'assise en assise, ils abattirent toutes les fortifications.*

Plin. Lib. VII. cap. 56.

Vitruve L. X.

L'Auteur me permettra de douter un peu de ce qu'il nous débite ici, & je crois que les gens tant soit peu sensés n'y ajouteront pas plus de foi; à moins que les murailles de ce château ne fussent si mauvaises & bâties si peu solidement, si foibles & si décrépites, qu'il ne fallût pas d'autre force pour les ruiner & les jetter par terre. Après cet exemple, Vitruve nous en fournit un autre bien plus raisonnable: car il dit que sur l'idée de ce bélier porté sur les bras de plusieurs hommes, *un charpentier de la ville de Tyr, nommé Péphesmenas, instruit par cette premiére expérience, planta un mât, auquel il en suspendit un autre comme en balance, avec lequel par la force des grands coups que ce mât donnoit en allant & venant, il fit bréche à la muraille.*

Vitruve dans Perrault. L. X.

Le bélier de Cétras, pour battre les murs, est digne d'un homme qui fait peu d'usage de sa raison. C'étoit une poutre, comme celle du château de Cadis, portée sur

les bras de plusieurs hommes. Le Pére Daniel croit que cette poutre étoit fort vigoureuse, il en parle dans la recherche qu'il fait de l'origine de cette machine chez les François, qui la connoissoient du tems même de César; il décrit la maniére dont on abattit les murs de Saint Amant, & où l'on mit en œuvre cette méthode de nos premiers péres. Je voudrois demander à nos Antiquaires si ce bélier à bras est bien vrai dans la Colonne Trajane: car il y en a plusieurs de cette espéce. Ils me répondront que ce bélier est très-certain, & qu'il étoit en usage du tems de cet Empereur chez les Romains comme chez les Daces. Ne voient-ils pas que c'est une imagination?

Diodore de Sicile attribue à Périclés l'invention du bélier & des tortuës pour l'attaque des places. Il se servit, dit-il, pour la construction de ces machines d'un Architecte de Clazoméne nommé Artemon; il attaqua la ville de Samos par le moien de ces machines, & s'en rendit le maître. Je serois curieux d'apprendre où Diodore a trouvé cela. Thucydide ne dit pas un mot de ces machines. Plutarque n'est pas plus croiable sur cet article que Diodore: car hors qu'il n'accorde pas l'invention des machines à Périclés, mais à Artemon, il semble assez convenir que ces machines parurent pour la premiére fois au siége de Samos. Pure vision que cela. Je m'étonne que cet Ecrivain ait donné dans un tel travers; n'avoit-il pas lû Thucydide? Et s'il étoit vrai que les machines n'eussent été inventées qu'en ce tems-là, ce grand Historien eût-il pû nous cacher un fait de cette nature? Cet Artemon, dont Diodore ne dit mot, n'a garde d'être oublié dans Plutarque; le portrait qu'il nous fait de cet homme est tout-à-fait burlesque. Il cite Ephorus, pour preuve de ce qu'il avance à l'égard de l'invention des machines, qui écrit *qu'à cette derniére expédition* (de Samos), *Périclés se servit pour la premiére fois de machines de guerre, dont il trouva l'invention merveilleuse, & qu'il eut pour cet effet avec lui l'Ingénieur Artemon, qui étoit boiteux, & qui se faisoit porter en chaise à ses batteries. C'est pourquoi on l'appelloit ordinairement* Periphoréte. Plutarque cite *Héraclide de Pont, qui refute sur ce point Ephorus par les vers mêmes d'Anacréon, où ce même Artemon Periphoréte est nommé plusieurs siécles avant la guerre de Samos & ce blocus de Périclés.* Il faut donc le laisser en repos.

On a vû cette machine longtems avant tous ces éxemples que nous venons de citer. Dom Calmet lui donne une furieuse secousse vers son origine dans sa savante Dissertation sur la Milice des Hébreux sans la trouver. Il nous apprend par l'Ecriture & dans son Commentaire, que le bélier étoit connu des peuples de l'Asie longtems avant que les Occidentaux en eussent la moindre nouvelle. Il cite Ezéchiel lorsqu'il représente le siége de Jérusalem que devoit former le Roi de Chaldée; il s'exprime ainsi dans le passage que nous avons cité ailleurs, & qu'il faut répéter ici en faveur du bélier. *Prenez de l'argile*, lui dit le Seigneur, *& représentez en petit le plan de Jérusalem; vous en formerez comme le siége, vous éleverez des tours contre elle, vous ferez des terrasses, vous dresserez un camp, & vous mettrez autour d'elle des béliers.* Ce passage est sans replique. „ Il en parle encore, " *dit le même Commentateur*, „ dans un autre endroit où il décrit Nabuchodonosor, qui délibére & qui remue des baguettes divinatoires pour voir s'il doit assiéger Jérusalem, & placer ses béliers pour enfoncer les portes de cette place. Le terme Hébreu, dont le Prophéte se sert, de même que ceux dont se servent les Grecs, les Latins & les François, signifie un vrai bélier, & le mot Hébreu, *continue-t-il*, est *car*, d'où vient *carcamuse*, qui signifioit autrefois un bélier en François: *carcamusas arietes vulgo resonatos* ". Ce qui me feroit croire que les Hébreux ou les nations de l'Asie sont les premiéres qui ont connu cette machine, puisque le mot dont ils se servoient pour exprimer cette machine prend son origine chez les Hébreux.

Ezech. xxvj. 8. 9.

J'ai

Je ne pense pas que les Grecs aient rien ajouté au bélier suspendu. A l'égard du non suspendu, il ne paroît pas qu'aucun autre peuple s'en soit servi avant eux : ne les dépossédons pas de cette invention, on doit leur en faire honneur; elle est belle & très-ingénieuse. Nous parlerons de ce bélier dans l'Article suivant, après avoir épuisé tout ce qu'il nous sera possible d'apprendre du premier, qui nous est plus connu.

Le bélier suspendu étoit composé d'une poutre d'un seul brin de bois de chêne (2), assez semblable à un mât de navire d'une longueur & d'une grosseur prodigieuse, dont le bout étoit armé d'un tête de fer fondu (3) proportionnée au reste, & de la figure de celle d'un bélier, ce qui lui fit donner ce nom, à cause qu'elle heurte les murailles comme le bélier fait de sa tête tout ce qu'il rencontre. Tous ceux que l'on voit sur les monumens Grecs & Romains paroissent sous cette forme. Le bélier d'Agetor dont Vitruve fait la description, est le plus éxact. Il le *fait gros d'un pied & d'un palme, & épais d'un pied par le bas. Il alloit*, dit-il, *en étrécissant depuis la tête jusqu'à un pied de sa largeur, & jusqu'à un demi pied & un neuviéme de son épaisseur.*

Hist. de la guerre des Juifs contre les Rom. L. VII.
Veget. de re milit. L. V. cap. 5.

Ceci me paroît obscur, & je ne sai si M. Perrault l'a entendu. Un petit raion de ses lumiéres eût été très-nécessaire pour éclaircir cet endroit. Il nous laisse cette fusée à démêler comme beaucoup d'autres : car son but étant d'éclaircir Vitruve, il ne laisse pas de sauter par dessus bien des difficultés du texte de son Auteur, difficultés cependant qui ne sont pas en petit nombre dans le dixiéme Livre ; & dans celles qu'il tâche d'éclaircir, il n'a pas trop bien imaginé : de sorte que nous voilà chargé du débrouillement de la fusée, peut-être en viendrons-nous à bout sans nous croire plus habiles.

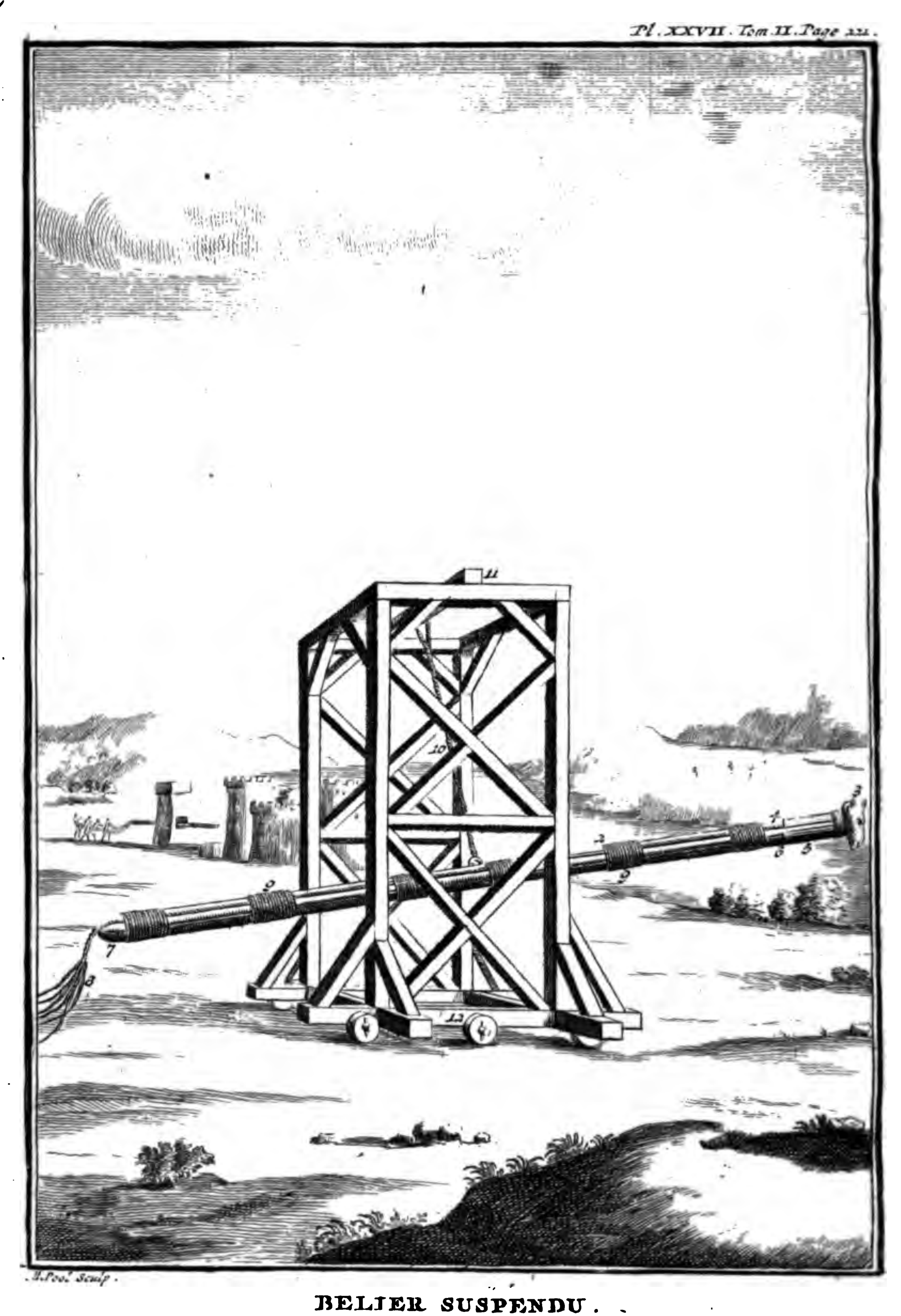
Je crois que Vitruve ne veut pas seulement dire que son bélier alloit en diminuant insensiblement vers sa tête, comme le bois d'une fléche d'arbalette, qui est d'une figure très-propre pour accélérer le mouvement, mais qu'il étoit encore coupé en élipse pour empêcher qu'il ne pliât par la suspension à cause de son extrême longueur, comme on voit dans la figure.

J'ai déja dit que le bout du bélier étoit armé d'une tête de fer, & *cette tête*, dit le même Vitruve, *portoit quatre bandes de fer*, longues environ *de quatre pieds*, *par lesquelles elle étoit attachée au bois.* A l'extrémité de chacune de ces bandes (4), il y avoit une chaîne (5) de même métal, dont un des bouts étoit attaché au crochet (6), & à l'autre extrémité des quatre chaînes il y avoit un cable, dont un des bouts de chacun étoit fortement amarré au dernier chaînon ; ces cables étoient alongés le long de la poutre béliére jusqu'à l'arriére (7) le long de la poutre, liés serrément tous les quatre ensemble par une petite corde qui les contenoit fermes & bandés autant qu'il étoit possible, ainsi qu'on le pratique ordinairement sous les brancards d'une chaise de poste pour leur donner plus de force.

A l'extrémité de ces cables il devoit y en avoir un autre & un trelingage (8) au bout, c'est-à-dire un cordage qui finit par plusieurs branches, à chacune desquelles il y avoit plusieurs hommes pour balancer la machine ; & pour fortifier davantage le bélier, on faisoit une lieure de plusieurs tours de cordes (9), à la distance d'environ deux pieds d'une lieure à l'autre, les tours de chaque cordage liés aussi serrément & près-à-près qu'il étoit possible & sans déborder. C'est ce que M. Perrault n'a point entendu, quoique son Auteur soit très-intelligible dans ce passage. Il s'est imaginé que c'étoit les haubans d'un vaisseau, & là-dessus il accuse son Auteur de s'être mal expliqué. Quoi de plus clair que ce qu'il dit que *ces cordes mises en travers comme des ceintures distantes l'une de l'autre d'un pied & d'un palme ?*

Vitruve, L. X.

Ce



H. Pool Sculp.

BELIER SUSPENDU.

Ce bélier ou poutre béliére devoit être d'une grosseur conforme à sa longueur. Vitruve lui donne quatre mille talens de pesanteur, c'est-à-dire quatre cens quatre-vingt mille livres, ce qui n'est pas exorbitant. Cette terrible machine, comme Joséphe l'appelle, étoit suspenduë & balancée en équilibre comme la branche d'une balance, avec une chaîne ou des gros cables (10), qui la tenoient suspenduë. Cette chaîne ou ces cables doubles étoient amarrés au milieu d'une puissante poutre de travers (11), pour tenir suspendu & comme en l'air une masse si prodigieuse. On faisoit pour soutenir la poutre traversante une base (12), non pas telle que Joséphe & Vitruve la représentent, mais en quarré long de trente à quarante pieds, & quelquefois davantage, sur plus ou moins de largeur selon la longueur de la poutre. Les Auteurs varient sur ces proportions comme dans tout le reste, car il ne faut point chercher l'uniformité dans ceux qui ont écrit des machines de guerre; on ne manque jamais de trouver le blanc & le noir sur les mêmes choses, parce que la plûpart ont écrit sans aucune expérience, & d'autres après les changemens qui ont été faits dans ces machines.

Sur les deux côtés de cette base on élevoit dix gros poteaux de vingt-cinq à trente pieds de haut sans les tenons, dont quatre faisoient les encognures; ces poteaux étoient joints en haut par quatre sabliéres pour recevoir les bouts des poteaux de même qu'ils l'étoient par en bas, avec les poutres qui faisoient le premier chassis, ou la base : sur cet assemblage de montans & de traversans, & les sabliéres qui alloient de chacun des poteaux à l'autre opposé, on passoit la porte de travers dont j'ai déja parlé, posée entre deux coins de bois de chaque côté, traversés de fortes chevilles de fer & de puissantes équierres, qui servoient à resserrer & tenir ferme les deux bouts de la poutre traversante qui soutenoit la béliére.

Toute cette charpente, qui prenoit quelquefois le nom de tortuë béliére à comble plat, & le plus souvent à comble aigu, étoit couverte de maniére différente selon les forces des assiégés. On l'envelopoit quelquefois d'un tissu d'osier vert enduit de terre grasse, & recouvert d'un rideau de peaux fraîchement écorchées, que l'on doubloit d'autres peaux, où l'on mettoit entre-deux de l'herbe marine piquée comme nos matelas, ou de la mousse; le tout trempé dans du vinaigre, afin que cette couverture fût à l'épreuve des dards & des pierres dont les assiégés n'étoient pas chiches : car ces rideaux matelassés étant suspendus à un pied de la charpente, rompoient la force des coups de machines; & lorsque la place en étoit abondamment fournie, on garnissoit les côtés de la charpente de forts madriers indépendamment des mantelets.

Comme le comble souffroit le plus, par les masses affreuses chassées par les grosses catapultes, qui faisoient autant de désordre que nos mortiers, on le couvroit de madriers revêtus de claies enduites de mortier ou d'argile paîtrie avec du crin & de la bourre.

On avançoit cette machine sur le comblement du fossé à une certaine distance du mur, par le moien de rouleaux ou de plusieurs rouës. Après cela on faisoit avancer le bélier, que l'on suspendoit à la poutre traversante, après avoir couvert de peaux cruës la partie de la poutre qui sortoit hors de la tortuë. On trempoit de tems en tems ces peaux de vinaigre. J'ai longtems ignoré la raison de ce vinaigre, & la vertu de cette liqueur; je trouvai par hazard l'une & l'autre dans le Traité d'Enée *de toleranda obsidione*, qui est un Auteur de la premiére antiquité. C'est tout ce que nous avons remarqué de rare dans cet ouvrage, cela veut dire qu'il n'y a rien que de fort commun, & que la lecture des Historiens instruit infiniment davantage que tous ces Auteurs dogmatiques qui ont échapé aux malheurs des tems. Il a rempli ce Traité d'un grand nombre d'exemples aussi peu rares que ses instructions. Quoiqu'il en soit, cet Auteur nous apprend qu'on avoit soin d'arroser & de frotter de vinaigre la charpente & les

 man-

mantelets des tours & des tortuës contre les artifices chassés & lancés par les machines, & que ceux mêmes qui étoient destinés pour l'éteindre s'oignoient les habits, les mains & le visage de cette liqueur, qui a la propriété, dit Enée, de résister au feu, & de l'éteindre beaucoup plus promptement que l'eau. Je ne sai si on ne se servoit pas de vinaigre contre le feu grégeois, je m'imagine l'avoir lû quelque part.

Pour reprendre l'article des couvertures des tortuës béliéres, il ne nous seroit pas difficile de prouver, par le témoignage d'Historiens, que les Anciens ne s'en tenoient pas à cela pour se garantir, non seulement des feux lancés, mais encore contre les sorties des assiégés, qui pouvoient les aborder & les brûler plus aisément. Ils pratiquoient pour cet effet des parapets de terre tout autour des béliers; c'étoit un puissant obstacle contre les assiégés, & qui étoit d'autant plus à craindre & à redouter, que les soldats en sortoient l'épée d'une main & le flambeau de l'autre, & en très-grand nombre selon la méthode de ces tems éloignés, beaucoup meilleure que n'est celle de nos défenses en ce cas-là comme presque en tout.

Comme le bélier étoit la principale piéce d'un siége, les assiégés emploioient une infinité de ruses & tous les artifices imaginables pour détruire & rendre inutile cette formidable machine, comme nous le dirons en son lieu. Cette poutre suspenduë & balancée en l'air, étant haussée & baissée, frapoit de sa tête contre le mur avec tant de force & de violence, que rien n'étoit capable de résister aux coups vifs & redoublés de cette masse étonnante.

On ne se précautionnoit pas moins aux béliers non suspendus, quoiqu'ils fussent renfermés dans une tortuë comme dans une redoute : car outre qu'elle étoit garnie de crénaux, on ne laissoit pas que d'y pratiquer autour un bon parapet qui lui servoit comme d'enceinte.

J'ai déja dit que les quatre cables alongés & bandés d'une extrémité du bélier à l'autre, & joints ensemble à son arriére, avoient un trelingage au bout, & des hommes pour faire aller la machine. Il faut bien se garder de croire que ces gens-là fussent sur le comblement, ils étoient postés en deçà & sur le bord du fossé. Il ne faut pas douter qu'ils ne travaillassent à couvert des traits & des machines des assiégés, & derriére les paralléles de blindes, pour approcher du corps de la place. Ils étoient encore protégés des tours & des batteries de jet qu'on dressoit dans les places d'armes tirés sur la contrescarpe, & des autres qu'on mettoit sur les tours mobiles & sur les cavaliers.

Lorsque les assiégeans avoient affaire à de puissantes garnisons, non seulement on battoit les murs de la ville par le bas, mais on les ruinoit encore par le haut, pour raser les défenses par le moien de certaines tours, où il y avoit deux béliers, l'un en haut & l'autre en bas. Il y en avoit quelquefois deux ensemble à l'étage d'en haut. Ces sortes de machines sont expliquées si obscurément dans Héron, dans Athenée & dans Apollodore, qu'il est très-difficile de les débrouiller. Les Romains ne s'en servoient pas, il n'y a que les Mathématiciens Grecs qui en parlent, & quelques-uns de leurs Historiens; mais d'une maniére si obscure, qu'il est très-difficile de se tirer d'embarras. J'ai eu recours aux conjectures dans cette tour à béliers doubles, qui ne sont pas mal fondées.

Le bélier double d'Apollodore, que l'Auteur de l'Antiquité expliquée nous a donné, ne me semble pas hors d'état d'être débrouillé; bien que les figures, qui se trouvent dans les manuscrits Grecs soient très-mal dessinées, & plus difficiles à deviner que le texte même. Les béliers doubles ou simples, qu'on élevoit sur le haut, ou sur le milieu des tours, n'étoient pas suspendus; cela me sembleroit impossible, mais non suspendus, comme ceux de toutes les tours béliéres. Lorsque les Antiquaires ont recours

aux

aux monumens antiques des machines de guerre sans les examiner, & sans faire aucun usage de leur esprit, ils s'égarent très-souvent, parce qu'elles sont faites par des Sculpteurs & des Dessinateurs ignorans qui n'en avoient jamais vû; & lorsqu on ne voit pas plus clair dans les différens textes des Auteurs que dans ces monumens, l'on ne sait où l'on en est. Les Savans se moquent de nous, & les ignorans nous admirent par cela seul qu'ils ne comprennent ni nos machines, ni nos raisonnemens; c'est le reproche que nous faisons à juste titre aux Auteurs modernes qui ont écrit des machines des Anciens, dont Philander se trouve le chef. Ceux qui ont traité de la milice des Grecs & des Romains ne sont pas exemts de ce reproche, & leurs erreurs ne sont pas moindres. Ils ont été plus fins que les autres, car ils ont écarté de leur milice tout ce qu'il y a de plus essentiel & de plus digne de la curiosité des Lecteurs.

ARTICLE XIX.

Exemples de certains béliers d'une grosseur extraordinaire. Sentiment de l'Auteur sur ces masses surprenantes.

LE plus long bélier & le plus hyperbolique dont l'Histoire fasse mention, est celui d'Antoine dans sa guerre contre les Parthes. Il avoit quatre-vingt pieds de longueur, tous les Auteurs sont unanimes sur ce point. Appien, quoique fort grave, ne me le semble pas trop dans ce qu'il raconte des deux béliers qui servirent à prendre Carthage. Il dit qu'ils étoient si puissamment gros, qu'il ne falloit pas moins de six mille hommes pour l'exécution du premier, & une multitude de matelots pour le service de l'autre. *Oppugnandæ Carthagini duos vastos arietes admovent, quorum alter à sex mille peditibus impelleretur; alter à sociorum navalium multitudine.* C'est ce me semble aller un peu bien vîte dans le merveilleux; cependant à voir comme il nous le débite froidement, & avec quel sérieux il nous apprend toutes ces choses, peu s'en faut qu'on ne s'imagine qu'il l'a crû tout bonnement. C'est une fable. Car je suis persuadé que s'il étoit possible de suspendre une montagne à un cable ou à plusieurs assez forts pour la soutenir, & qu'on les attachât à un même point fixe, les forces unies de six mille hommes seroient capables de la mouvoir & de la balancer comme un bélier, & très-aisément. Il se peut qu'Appien ait voulu dire, (car ce passage est assez embarassé,) qu'il fallût une multitude d'hommes pour transporter la machine d'un lieu à un autre, & pour la mettre en batterie: encore trouveroit-on des incrédules, & ceux-là ne seroient pas les plus sots, puisque les mêmes forces qui faisoient mouvoir leurs tours, qui pesoient beaucoup plus, auroient pû servir à transporter la machine.

Plutarque, *Vie d'Antoine.*

Appian. *de Bello Parth.*

Quoique je rende une espéce de culte aux Anciens en bien des choses, & que je sois très-persuadé du merveilleux de leurs machines de guerre dans le récit qu'ils en font, & de toutes les autres merveilles de méchanique où jamais les Modernes n'ont pû atteindre, je leur refuse toute créance dans ce qui passe les bornes de ce merveilleux. Ils ont emploié le prodige & l'incroiable avec un tel excès en bien des choses, qu'il faudroit être bien simple pour les croire. Pour revenir à nos béliers énormes, Lipse nous en fournit un auquel nous ajoutons un peu plus de foi, & même une foi entiére, en diminuant cependant quelque chose de sa longueur, & en le réduisant à la hauteur des arbres les plus grands & les plus élevés, & qui lévent leur tête au-dessus des plus grands de leur espéce. Je ne sai dans quel endroit de Héron Lipse a pris le bélier de Byzance.

Je me fie à lui à l'égard de la traduction Latine, étant persuadé que le texte n'est pas moins incompréhensible que le Latin. C'est en vérité du galimatias le plus fin, & pour y porter la lumiére & dissiper toutes ces ténébres nous n'aurions pas peu à faire, si les conjectures heureuses & le bélier de Vitruve ne venoient à notre secours.

Lipse qui a bien senti les ténébres où il se trouvoit, nous renvoie à Vitruve, où certainement ces deux béliers se trouveroient dans les ténébres les plus épaisses, si nous ne les avions éxaminés de plus près & avec un peu plus d'attention que M. Perrault & lui n'ont fait. Celui de Héron me semble inintelligible, nous l'avons cherché inutilement dans le *Veterum Mathematicorum collectio*, nous nous en tiendrons à Vitruve, qui me paroît moins ténébreux. *Il me semble*, dit cet Auteur dans la traduction de M. Perrault, *qu'il ne sera pas hors de propos de parler des proportions de la tortuë, qui fut faite par Agetor Bysantin. Sa base avoit soixante pieds de long, & dix-huit de large. Les quatres montans qui étoient posés sur l'assemblage, étoient faits chacun de deux poutres de trente-six pieds de hauteur, sur un pied & un palme d'épaisseur & un pied & demi de largeur. Cette base rouloit sur huit rouës de cinq pieds & trois quarts, & épaisses de trois pieds, qui étoient faites de trois piéces de bois jointes ensemble par des tenons à queuë d'Aronde, & bandées de fer battu à froid. Elles étoient aussi enchassées dans ces pivots appellés amaxapodes, sur lesquels elle tournoit. Il y avoit encore sur l'assemblage des poutres qui étoient sur la base des montans élevés qui avoient dix-huit pieds & un quart de longueur, trois quarts de pied de largeur, & un douziéme avec un huitiéme d'épaisseur, & qui étoient distants d'un pied & demi & d'un neuviéme : sur ces montans il y avoit d'autres poutres qui leur étoient jointes, & qui affermissoient tout cet assemblage ; elles étoient larges d'un pied, d'un neuviéme, & d'un demi pied & d'un neuviéme. Au-dessus de cela s'élevoient les contrefiches de la hauteur de douze pieds, & elles avoient au-dessus une piéce de bois avec laquelle elles étoient jointes. Il y avoit aussi des chevrons en travers qui étoient chevillés, & par dessus un plancher tout à l'entour qui couvroit le bas. Il y avoit encore au milieu un autre plancher posé sur des soliveaux, sur lequel étoient des scorpions & des catapultes.*

Outre tout cela on élevoit deux forts montans longs de trente-cinq pieds, & épais d'un pied & demi, larges de deux pieds, liés en haut par une piéce traversante qui avoit des tenons, & par une autre piéce qui lioit encore les montans ensemble par le moien des tenons, & par une autre piéce qui lioit encore les montans & le traversant. Il y avoit deçà & delà des dosses attachées fermement avec des équerres, & percées de deux rangs de trous alternativement pour servir d'amarres. Dans ces dosses il y avoit deux chevilles faites au tour, ausquelles s'attachoient les cordes qui tenoient le bélier suspendu.

Il y avoit au dessus de ceux qui travailloient au bélier, une guérite en forme de tourréle, où deux soldats étoient logés à couvert, pour découvrir & faire savoir tout ce que les ennemis entreprenoient.

Nous ne donnerons pas la description du bélier introduit dans cette tortuë extraordinaire, parce que nous l'avons déja fait ailleurs : aussi-bien ne s'agit-il pas de cela, mais uniquement de cette tortuë, dont la singularité auroit dû la distinguer des autres par un terme qui convînt à sa structure. On voit bien que Vitruve ne nous le donne que d'après Héron : à quelque chose près, il n'est guéres moins ténébreux que le Grec en bien des choses, mais il est plus clair en d'autres qui sont essentielles. Le Grec dit bien qu'elle rouloit sur huits rouës, mais non pas qu'elles fussent enchâssées dans ces pivots appellés *amaxapodes* ; ce qui nous semble absurde, puisqu'elles avoient cinq pieds & trois quarts de diamétre, & trois pieds dans leur épaisseur. La hauteur du premier plan-

plancher prouve la suspension du bélier, qui sans cela seroit fort douteuse. Je ne sai pourquoi Vitruve & Héron appellent cette machine une tortuë, car c'est une tour à deux étages extraordinairement élevés, en comprenant celui d'en bas où étoit le bélier; d'où vient que Lipse le met au second? Car Héron ne le dit pas non plus que Vitruve. C'est dans celui-ci où l'on plaça les scorpions ou balistes, & les catapultes, & pardessus les contrefiches, ou le comble sur lequel on éléva la tourrelle, où il y avoit deux soldats qui voioient sans doute dans l'intérieur de la place; ce qui n'est pas surprenant, puisque cette tour-tortuë avoit plus de cent pieds de hauteur, compris le comble & la tourrelle élevée dessus.

Je suis du sentiment de M. Perrault à l'égard de la capacité & du peu d'expérience de Vitruve, on a véritablement lieu de le soupçonner de *n'avoir pas bien compris les choses qu'il décrivoit, lorsqu'elles ne lui étoient connuës que par les Livres, telles qu'étoient la plûpart de celles qu'il décrit.* Héron, Athenée, Apollodore avoient-ils plus de capacité sur ces sortes de matiéres? Sont-ils plus clairs dans la description des machines de leur tems? Non sans doute: tout est plein de ténébres, mais ces ténébres ne doivent pas nous rebuter; il suffit de trouver les forces mouvantes d'une pour voir un peu plus clair dans les autres, car une vérité nous conduit nécessairement à un grand nombre d'autres.

L'Auteur de l'Histoire des successeurs d'Aléxandre, qui est assez mal écrite, parlant du siége de Rhodes par Démétrius Poliorcétes, dit que ce grand Capitaine *fit conduire des béliers faits d'une piéce de cent vingt pieds de longueur.* Voilà encore un éxemple d'un bélier extraordinaire. Cet Auteur, qui tire tout de Diodore, est je pense le seul qui alonge si fort les poutres béliéres. Vitruve n'a pas tout-à-fait tant augmenté la dose dans le sien, il lui donne cent six pieds de longueur. J'ai de la peine à le croire. Où trouver, je vous prie, des pieds de chêne d'un seul brin, si longs & si gros à proportion? Car ce bois étoit le seul qui pût être emploié à ces sortes de machines. Ce seroit sans doute une rareté qu'une poutre de cette longueur. Si cela étoit, elle feroit évanouir le bélier d'Antoine, qui n'avoit que quatre-vingt pieds de longueur, qu'on tenoit pourtant pour une merveille. Je ne nierai pas que les forêts du Nord ne produisent des mâts de sapin d'un seul brin de près de cent pieds; mais pour des chênes, je ne pense pas qu'il s'en trouve de tels, & encore moins de frêne, comme le prétend Ammien Marcellin, qui selon toutes les apparences ne se connoissoit guéres en bois pour ces sortes de machines, qu'il fait aussi de bois de sapin, le bois du monde le moins propre à résister à la violence du choc de pointe.

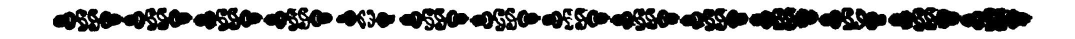
Apollodore est de tous les Auteurs machinistes militaires le plus fécond en béliers. Il dit qu'il y en avoit qui étoient composés de plusieurs piéces, apparemment faits de deux ou trois poutres de chêne de même longueur, jointes & assemblées ensemble avec beaucoup d'art & de soin, comme cela se pratique pour les mâts des vaisseaux de guerre du premier & du second rang. Ces sortes de béliers ont tout l'air d'un ouvrage qu'il tire de son imagination: supposant que ces sortes de béliers aient jamais éxisté, je ne sai s'ils étoient de longue durée, quand même ils eussent été assûrés d'un très-grand nombre de cercles de fer & de cordes tout autour d'une extrémité de la poutre à l'autre; si l'on fait bien attention à la violence & aux efforts d'une poutre qui agit par une puissance extraordinaire, & qui heurte sans cesse & perpétuellement contre une masse de pierre, je ne vois rien de plus violent que cela: on peut juger si cet assemblage auroit longtems résisté contre de tels efforts.

Une chose me met de mauvaise humeur contre la négligence des Ecrivains de l'antiquité: comment se peut-il qu'aucun ne nous ait parlé des moiens dont ils se servoient pour le transport de leurs béliers qu'ils traînoient à la suite de leurs armées? Car il ne faut

 pas

pas s'imaginer qu'on pût trouver des poutres d'une ſi immenſe groſſeur & d'une longueur ſi extraordinaire par tout où l'on en avoit beſoin, ces ſortes de poutres étoient plus difficiles à trouver qu'à tranſporter. Il eſt certain que les armées ne marchoient jamais ſans ces ſortes de machines. Plutarque nous apprend le voiage de celui d'Antoine, qui paſſoit pour le plus grand qu'on eût encore vû. Je m'étonne que nos Savans antiquaires, qui ont écrit des machines de guerre des Anciens, & qui ſe ſont morfondus en recherches, en conjectures & en raiſonnemens bons ou mauvais pour trouver la conſtruction & les forces mouvantes de ces machines, nous aient longtems entretenus du bélier, ſans ſonger que les armées ne marchoient jamais ſans en avoir un certain nombre à leur ſuite. S'ils euſſent penſé à cela, ils n'euſſent eu garde de nous laiſſer dans une ignorance craſſe des moiens qu'on emploioit pour les tranſporter ſans appeſantir & ſans retarder leur marche. Quand on penſe à la longueur de ces poutres énormes, on s'apperçoit bien que cette longueur rendoit leur marche mille fois plus incommode que leur peſanteur, qui eſt à peine concevable. Je m'imagine bien qu'elles alloient à leur aiſe dans les païs ras & ouverts; mais dans des défilés étroits, ſinueux, tortueux & profonds, comment pouvoir tourner dans ces replis courts & reſſerrés? Cela doit ſembler bien difficile. Il faut lever cette difficulté, hazarder nos conjectures, & les donner telles que le Lecteur ne puiſſe dire que cela ſe pouvoit faire autrement.

Je m'imagine qu'on tranſportoit la poutre ſur un chariot à quatre rouës d'une conſtruction particuliére (A), compoſé d'une charpente très-forte, & la poutre béliére (B) ſuſpenduë court ſur un très-fort montant (C), puiſſamment ſoutenu de toutes les piéces de charpente capables de réſiſter aux plus grands efforts, le tout retenu & bandé par de fortes lames & des équerres de fer. J'ait dit que la poutre devoit être ſuſpenduë court pour pouvoir la tourner à droit & à gauche, la baiſſer du côté (D) pour l'élever en (E), au gré des détours du chemin. Voilà la figure de ce chariot, de ſon montant & du bélier. Je ne crois pas qu'il faille d'autre explication pour comprendre qu'on ne pouvoit tranſporter autrement ces maſſes énormes. J'en laiſſe le jugement au Lecteur.

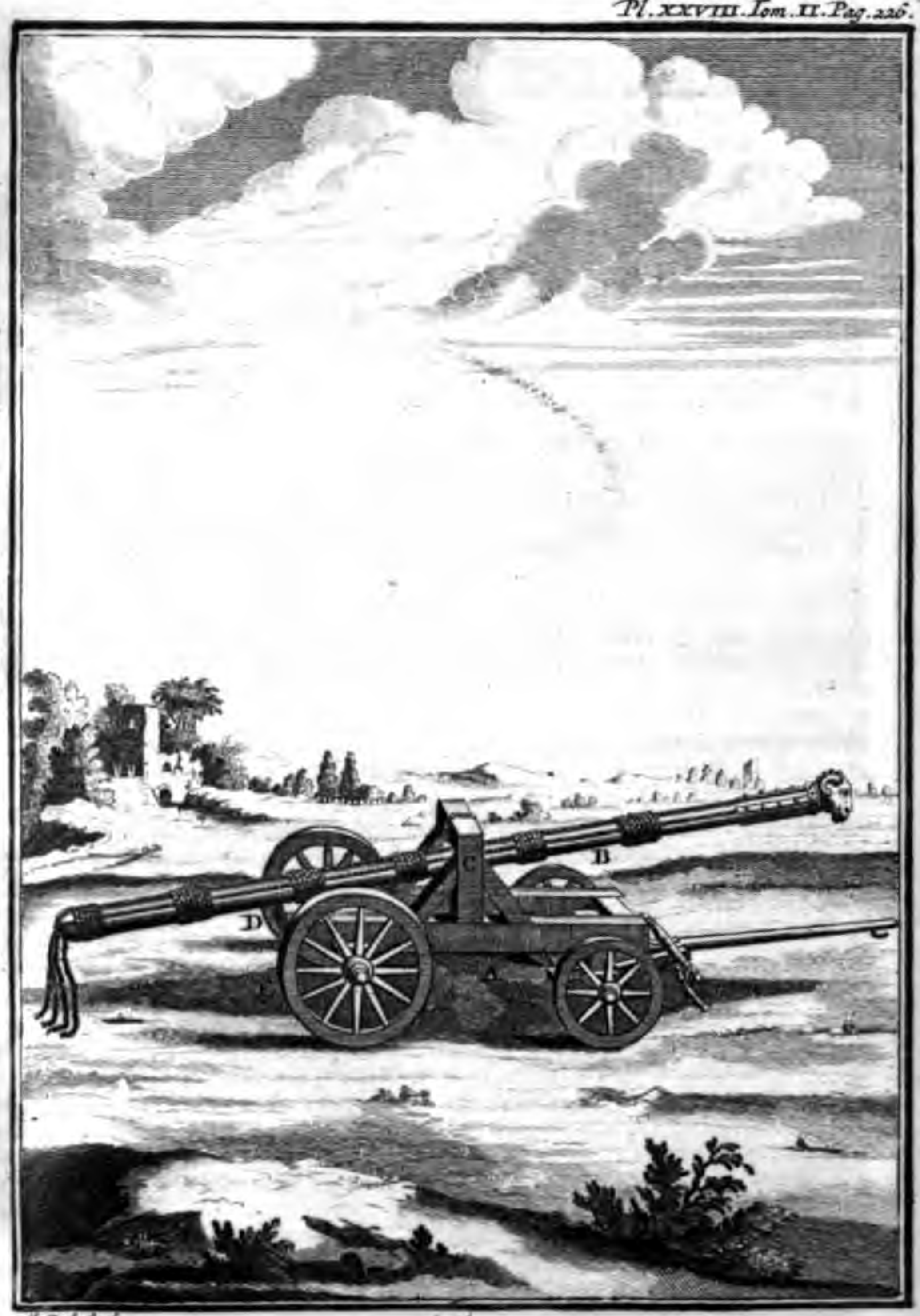


ARTICLE XX.

Du bélier non ſuſpendu, ſa deſcription & ſes forces mouvantes.

JE ne ſai que trop par ma propre expérience, que les Auteurs de l'antiquité qui ont écrit des machines de guerre de leur tems, l'ont fait à la maniére des Oracles, où l'on ne comprend rien que la choſe ne ſoit arrivée, ou que quelque habile homme ne les déchiffre. Bien des gens ont douté de l'effet ſurprenant de quelques-uns de ces machines, & s'en ſont mêmes moqués par les figures qu'un grand nombre d'Auteurs, d'ailleurs célébres, nous en ont données, & qui ne font que trop rabattre du mérite de ces Anciens tant révérés. Il ſeroit ſuperflu d'avertir les gens de bon ſens d'une vérité ſi frapante, & c'eſt ce qui a produit l'incrédulité où l'on eſt ſur leurs plus belles découvertes de méchanique. Il y a peu de Savans qui n'aient traité de chimére le bélier non ſuſpendu. Les méchaniciens l'ont regardé comme une choſe impoſſible, parce qu'ils ne l'ont pû comprendre, & ſe ſont tranquilliſés doucement ſur cette opinion ſans autre recherche, & ſans examiner ſi véritablement la choſe étoit telle qu'ils ſe l'étoient enchâſſée dans la tête. J'ai reſté longtems dans une eſpece d'incrédulité, ou

pour



M. Poel Sculp.

CHARIOT POUR LE TRANSPORT DES BELIERS.

pour mieux dire de pyrrhonisme méchanique, ne pouvant comprendre qu'une masse aussi prodigieusement pesante pût être remuée par une petite puissance sans être suspenduë.

La lecture des Auteurs de l'antiquité, qui parlent de ce bélier, la nature de quelques-unes de leurs machines où ils plaçoient leurs béliers, me l'a rendu seulement incertain & douteux: car l'incertitude d'une chose que nous avons d'abord crû impossible, vient de la vérité dont nous avons sujet de douter. J'ai longtems éxaminé cette affaire; comment se peut-il, ai-je dit, que des Ecrivains respectables, estimés, & d'ailleurs contemporains, aient pû écrire qu'il y avoit des béliers non suspendus? Sur ce raisonnement j'ai crû que véritablement il y avoit un bélier de cette espéce, & que ce prodige de méchanique étoit beaucoup moins prodige que celui du principe du mouvement de la baliste & de la catapulte, & qu'il étoit bon de douter quelquefois de l'apparente impossibilité d'une chose, & je me suis bientôt apperçû par la lecture méditée de Héron, d'Athenée & de Vitruve, quoique très-obscurs, que cette découverte n'étoit pas impossible; quelques mots lâchés des deux premiers qui semblent ne rien dire, les conjectures peu heureuses du Commentateur *, m'ont encore plus aidé à la recherche de la vérité que le texte même, ce qui m'a fait connoître que tout ce qui tient du prodige & de l'incroiable ne l'est pas.

* M. Perrault.

Pour peu que l'on éxamine avec attention le bélier à tortuë qu'on voit dans les marbres & dans les monumens antiques qui nous restent, on aura de la peine à se persuader que cette machine fût suspenduë. Il y a un grand nombre d'Auteurs Grecs & Latins, Historiens & dogmatiques qui parlent de la tortuë, au dedans de laquelle il y avoit un bélier; ils ne s'étendent pas moins sur la structure de certaines tours béliéres d'une hauteur & d'une grosseur extraordinaire, entr'autres Polybe, Héron, Athenée, Apollodore & Procope. Ils s'attachent principalement à la description de la tortuë, & nous en donnent la construction, & passent légérement sur le bélier; de sorte qu'ils nous laissent dans une profonde ignorance des forces mouvantes de cette machine, qui méritoit infiniment plus d'attention que le reste, qui sent plus son charpentier que le Géométre. On diroit qu'ils se sont tous donnés le mot pour nous en cacher le mistére, & nous faire enrager. Nous ignorerions encore aujourd'hui si ce bélier étoit suspendu ou non dans les tortuës à comble aigu, si nous ne nous étions fait une affaire sérieuse de percer à travers tant de ténébres, & de découvrir la clarté.

Végéce prétend que la tortuë a pris son nom du bélier, dont la tête sort de cette machine & y rentre ensuite, comme la tête de la tortuë à bélier sort de son écaille, & s'y renferme après. Cela peut être, mais je croirois plutôt que ce nom convient mieux à la tortuë à bélier non suspendu, qu'à celui à vibrations. A vrai dire ce terme de tortuë signifie plutôt tout ce qui sert à couvrir indépendamment du bélier; ce qui se voit presque par tout dans les Historiens, & plus encore dans César au siége de Marseille, & dans une infinité d'autres siéges qui n'étoient pas moins mémorables, & qui l'étoient même beaucoup plus pour la grandeur des travaux. Il paroît pourtant que le meme Végéce distingue la tortuë, qu'il appelle à faux, de celle où l'on mettoit un bélier en batterie. Dans la premiére il y avoit une poutre suspenduë qu'on balançoit en avant, au bout de laquelle étoit une maniére de faux, ou de fer courbé en grapin, ou en façon de pates semblables aux fers de nos galéres, avec lequel on tâchoit d'arracher & tirer à bas les pierres de la muraille que le bélier avoit ébranlées: c'est le corbeau à griffes dont j'ai donné la figure dans ma dissertation sur les corbeaux des Anciens.

Du tems que les tours & les tortuës béliéres étoient dans leur plus grande vogue, personne n'ignoroit ce que c'étoit; mais il n'y avoit que les gens du métier qui con-

nussent parfaitement leurs divers usages comme la différence de leurs constructions, & qui ne les confondissent pas avec les autres: car la structure des tortuës à bélier suspendu étoit toute autre que celle du non suspendu dans la longueur comme dans le comble. Il étoit plat dans celles-ci, qui étoient encore très-longues, & en façon de galerie à comble aigu. Les Auteurs disent bien qu'il y avoit un bélier, où les soldats qui le servoient étoient à couvert des traits des machines des assiégés. Cela se conçoit assez, à l'égard du bélier suspendu, où les hommes qui le balançoient agissoient au-delà de la tortuë à l'abri des paralléles les plus proches du bord du fossé, cette tortuë devant être toute ouverte par le devant pour avoir l'espace nécessaire au cable sur lequel la poutre étoit suspendue. Mais à l'égard des tortuës à comble aigu & à contrefiches, je ne puis croire qu'il fût suspendu: car pour le suspendre il eût fallu élever le comble de la tortuë à une hauteur prodigieuse, ce qui ne peut s'accorder avec les proportions que les Anciens donnent à ces tortuës, qui sont trop basses pour que le bélier pût être balancé de maniére à produire quelque effet. Il s'ensuit de là que ces sortes de tortuës, outre qu'elles étoient fermées par devant, à la réserve de l'ouverture où passoit la tête du bélier, ne servoient que pour les poutres non suspenduës.

Il étoit encore plus difficile de les suspendre dans les tours sans diminuer de leur force & les étages d'en bas, outre qu'il eût fallu laisser tout ouvert devant & derriére depuis le point de suspension ou d'appui de la poutre béliére, ou le cable étoit attaché, jusqu'à son centre de gravité. Supposons que le bélier d'en bas fût suspendu, il est manifeste que celui du dernier étage n'eût pû l'être, puisqu'on le plaçoit quelquefois au dernier pour raser les défenses, ou pour battre le haut des murailles, pendant que celui d'en bas les ruinoit vers le pied.

Ce qui démontre plus particuliérement que les béliers des tours & des tortuës n'étoient pas suspendus, c'est que ces tours & ces tortuës étoient fermées par devant, & cela ne pouvoit être autrement. Ce que j'avance ici n'est pas seulement appuié du témoignage des Ecrivains de l'antiquité, mais on le remarque encore dans les monumens de pierre, où l'on ne voit qu'une ouverture ou une maniére de fenêtre en long avec un auvent par dessus pour le jeu du bélier, au lieu qu'il eût fallu laisser le devant tout ouvert de bas en haut comme par derriére, si la poutre avoit été suspenduë en équilibre pour laisser de l'espace & ses vibrations libres.

On ne pouvoit approcher & battre le mur qu'à une certaine distance, pour que le bélier eût plus de coup & de force dans son balancement, & il falloit non seulement que l'espace se prît selon la longueur de cette redoutable machine, qui devoit être au moins de quarante à cinquante pieds de long, & d'une grosseur proportionnée à sa longueur & à ses efforts; mais encore que le cable au bout duquel elle étoit attachée, & suspenduë comme la branche d'une balance, fût d'une certaine longueur: car la force & la violence du choc étoient plus ou moins grandes selon la longueur de ce cable & l'étenduë de ses vibrations; ce qui obligeoit à élever extraordinairement les poteaux assemblés sur la base, & tout cet assemblage de montans & de traversans formoit une espéce de tortuë à comble plat, & toutes les tortuës béliéres à suspension étoient construites de la même sorte. Telles étoient celles de Philippe au siége d'Egine dont Polybe donne la description dans un fragment du neuviéme Livre.

Voiez la Figure VI. Rien ne prouve plus cette vérité, quand même nous serions dénués de témoignages, que la tour béliére de l'arc de Sévére. Elle me paroît singuliére dans sa structure. Il y a deux étages; on montoit à celui d'en haut par un escalier, ou par une rampe de charpente pratiquée en dehors (13), couverte par dessus en maniére de toit. Cela n'a besoin d'aucun autre éclaircissement que la figure même que nous avons donné dans l'Article IX. mais dans le reste il faut recourir aux conjectures, qui paroîtront d'autant plus

plus vraies & plus assûrées, qu'elles naissent de la figure même, malgré l'ignorance des Sculpteurs. La rampe que l'on voit pour monter au premier étage, est égale à la largeur de la tour, ce qui paroît n'avoir été fait que pour monter sur un plus grand front à l'étage d'en haut. Je juge de là que cette tour devoit avoir un pont-levis de même largeur que la rampe, qu'on ne peut voir parce qu'il n'est pas abattu, & sur lequel les soldats devoient passer pour insulter la bréche; mais comme les Daces craignoient d'être emportés, on voit qu'ils demandent à capituler. A quoi bon un escalier de cette largeur pour monter sur une machine dont l'étage d'en haut pouvoit à peine tenir quarante hommes?

Voilà ma conjecture à l'égard de cette tour béliére à un seul étage; ce n'est pourtant pas dequoi il s'agit particuliérement, c'est du bélier 12) qui est au bas. Or si ce bélier avoit été suspendu, je demande si cette rampe (13) élevée derriére n'auroit pas été un obstacle pour faire agir la machine, mais il y a plus que cela, puisque le devant de la tour n'a qu'une ouverture ou fenêtre pour faire passer la tête du bélier, ce qui démontre que cette machine étoit non suspenduë.

Juste-Lipse, qui a écrit du bélier sur les divers textes des Auteurs, ne me satisfait pas à l'égard du bélier: mais puisqu'il s'est hazardé de nous donner ses imaginations sur les machines de guerre des Anciens, rien ne l'empêchoit de faire de même sur la poutre non suspenduë; peut-être qu'il eût été plus heureux que dans le reste. *Poliorc. Liv. II. dial. 3.*

Vitruve parle d'une tortuë dans laquelle on plaçoit, dit-il, *la machine à bélier qui est appellée en Grec* Criodoché, *dans laquelle on mettoit un rouleau arrondi parfaitement au tour, sur lequel le bélier étant posé, il alloit & venoit étant tiré par des cables, & faisoit un très-grand effet.* Pure imagination: il nous donne dans ce passage grand sujet de soupçonner son fait dans les méchaniques, ou le texte est griévement mutilé en cet endroit; je le veux croire pour son honneur. Ce qui suit pourtant n'est pas un trop bon signe, car il passe au bélier à *tarriére*, qu'il nous décrit avec assez d'exactitude, & qui nous paroît très-beau & très-ingénieux; mais il faut rémuer les baguettes devinatoires comme faisoit Nabuchodonosor, pour trouver ce qu'on cherche. Il nous eût épargné bien de la fatigue; s'il nous avoit appris un peu plus particuliérement comment ces rouleaux ou cilindres étoient disposés dans son auge, ou dans sa coulisse. Il faut que ce passage paroisse ici, c'est une nécessité. *Il y avoit dans le milieu de la machine, sur des montans, un canal pareil à celui des catapultes & des balistes*, dit-il, *qui avoit cinquante coudées de long & une coudée de large; au travers de ce canal on mettoit un moulinet: en devant à droit & à gauche, il y avoit des poulies, par le moien desquelles on faisoit couler une poutre ferrée par le bout, laquelle étoit passée dans le canal, & sous cette poutre il y avoit des rouleaux qui servoient à faire en sorte qu'elle fût poussée avec beaucoup de force & de probité. Au-dessus de la poutre on faisoit comme une voûte qui la couvroit, & qui soutenoit les peaux fraichement tuées dont la machine étoit couverte.* *Vitruve Liv. X.* *Tarriere.*

Vitruve n'eût-il pas mieux fait de nous dire, que ce bélier posé sur des cilindres agissoit dans une tortuë ou dans une tour? Voilà pourtant une idée légére des forces mouvantes du bélier non suspendu, dont on doutoit depuis si longtems, & nous tout comme les autres. Vitruve n'est pourtant pas le seul qui en fasse mention, car Héron dit formellement qu'il y avoit des béliers qui étoient posés & mûs sur des cilindres. Un petit moment, & nous allons porter le plein midi sur les forces mouvantes de cette machine, depuis si longtems dans les ténébres.

Le Pére Daniel fait mention du *Terebra* dans son Histoire de la Milice Françoise, que Vitruve appelle *Orthostata*; mais il ne nous en apprend pas davantage que Lipse.

suite a pris le *Terebra* dans le Vitruve ... sous le nom de ... Capitulaire de Charlemagne sous le nom de ... dit-il dans la description qu'il en fait, *Cette machine, non pas suspenduë comme le bélier, mais en la ... poussoit en avant, & que l'on tiroit par le moien d'une espéce de canal garni de rouleaux, ...*

Historien ne nous en dit pas davantage, sinon qu'il nous donne la figure de cette ..., qu'il tire de Perrault, qui l'a si bien accommodée qu'on ne voit pas ce qu'il ... ns l'auge, sinon le moulinet qui gâte tout. Je ne sai à quoi pensoit le Com... ateur de Vitruve de placer si mal le moulinet, parce que le texte est un peu em... ssé dans cet endroit; il pouvoit bien voir, pour peu d'attention qu'il y eût mis, ... ce n'étoit pas son poste. L'Auteur de la Milice Françoise, non plus que Lipse ... 'il a suivi, ne sont pas du nombre de ceux qui pouvoient éclaircir & remettre sur ... ied cette admirable machine par des conjectures heureuses: car l'on voit bien qu'ils ne ... e piquent pas de ces sortes de recherches méchaniques; mais Perrault plus éclairé à cet égard n'est pas excusable.

Vitruve ne dit pas comment ces cilindres étoient disposés & retenus, pour rouler tous également & sans s'écarter sur une même paralléle.

Si ces rouleaux ou ces cilindres, dont il parle, ont assez de force & de violence pou... faire agir sa poutre, la pousser en avant, & la faire retourner en arriére par le moi... des hommes qu'il met au dessous de l'auge, il me semble, & il est évident, qu'il ... pas besoin de moulinet pour la faire rentrer dans son canal en tournant le moulinet o... trueil; & s'il en faut un pour la faire avancer: s'il falloit tant de puissance & ... l'extrémité du même canal pour aider au moulinet, il en eût fallu nécessairement un au... hommes encore pour aider au moulinet, il faut qu'on m'avouë que le mouvemen... poutre devoit être aussi lent & aussi pesant que le remuement d'une hélépole, ... conséquent elle n'avoit aucune force, bien loin de produire l'effet qu'il préten... conclure de là, sinon qu'il ignoroit absolument la disposition de ses rouleau... sa tarriére en très-mauvaise posture. La fausseté saute aux yeux, & aux vûë... courtes.

Les cilindres pouvoient ce me semble fournir à M. Perrault de bonnes id... découverte de cette machine, car l'usage du trueil se présente assez à l'espri... ver sa place ailleurs qu'où il l'a mis: un peu de méditation le mettoit au ... & il nous eût appris comment on disposoit les cilindres dans la coulisse p... couler & actionner sa poutre en avant & en arriére avec une très-grande ... s'étonner, après cela, s'il se trouve tant d'incertitude & tant d'incrédul... plus belles machines des Anciens; & si depuis plus de six cens ans, &... les Modernes quant au bélier non suspendu, ont fait si peu de chemin ...

Voilà ce bélier aussi peu connu dans les Auteurs qui en ont écrit, qu... jamais eu au monde; les uns l'ont révoqué en doute, passe pour ce... qui sont pourtant Géomêtres, ont prétendu que son éxistence se tr... ces imaginaires.

Le faux bien reconnu produit la recherche, & la recherche l'... souvent la découverte d'une chose à la fausseté reconnuë d'une ... plusieurs fois expérimenté dans la recherche des machines de gu... verte des forces mouvantes du bélier non suspendu à la tarriér... déja dit qu'il ne faisoit nulle mention de la disposition & de l'... sur lesquels la poutre étoit posée, puisque tout cela lui étoit... ...ller la machine, il falloit que ces cilindres se continssent to...

impossible, s'ils ne sont attachés par leurs centres près-à-près les uns des autres, & sans se toucher pour éviter le frottement.

Le même Commentateur de Vitruve parle de rouleaux multipliés & perpétuels; cela n'étoit-il pas capable de conduire droit à le découverte de la poutre non suspenduë, puisque les cilindres perpétuels sont attachés paralléles par leurs centres? Il étoit profond Méchanicien, il connoissoit la puissance des cilindres multipliés; il pouvoit bien voir, n'ignorant rien de cette puissance, que ces cilindres ne pouvoient se contenir toujours paralléles sous la poutre, à moins qu'on ne les contînt mobiles autour d'un petit axe, qui les traversoit par leurs centres, arrêté par un chape à un pouce ou six lignes l'un de l'autre. Je m'étonne que cette pensée ait échappé à si habile homme. Encore une fois, ce petit aissieu composé d'une petite verge de fer traversante, comme j'ai dit, chaque cilindre, & les deux extrémités de chaque axe tenant à une bande de fer des deux côtés en maniére de chaîne, n'en altéroit en aucune sorte le mouvement; parce que cette espéce de chapelet de rouleaux posoit & rouloit sur une surface plane, & par conséquent il n'y avoit aucun frottement dans la puissance qui faisoit agir la poutre; ces cilindres devoient être de six pouces de diamétre, & moins large que la poutre béliére, qui devoit poser en coulisse dessus, aiant un rebord des deux côtés pour recevoir les cilindres.

J'ai vû en Hollande comme une chaîne de plus de cent cilindres qui soutenoient un moulin à vent, d'environ un pied de long, & sur un diamétre de six pouces, à deux pouces l'un de l'autre, arrétés par des boulons entre deux poutres circulaires, qui leur servoient de chape; mais comme ces rouleaux n'appuioient point sur une surface plane, le fardeau pesant sur les cilindres, & ceux-ci sur leurs axes, faisoient un frottement qu'on ne pouvoit éviter, à cause que ces roulaux étoient posés autour d'un cercle: tout cela ne se trouvant point dans mon bélier non suspendu, comme il est aisé de le remarquer dans la figure & dans la coupe que j'en donne, le mouvement doit être plus vif & plus accéléré que celui du bélier suspendu, dont les coups sont obliques, parce que la ligne ou le cable perpendiculaire qui joint son centre de gravité avec son point de suspension, décrit un angle avec sa ligne de direction, & tombe le long d'un arc dont le point d'appui est le centre; au lieu que la poutre non suspenduë coule sur une ligne droite, & par conséquent ses coups sont droits & directs: on doit conclure de là que l'effet de ces sortes de machines étoit infiniment plus grand, & les coups plus violents & plus souvent redoublés.

M. d'Hermand Mestre de camp d'infanterie, qui a un cabinet fort curieux, a crû être le premier inventeur de ces sortes de cilindres retenus paralléles par leurs axes. Il n'y a rien de moins nouveau que cette machine, il peut avoir imaginé cette puissance sans l'avoir vûë, & sans en avoir ouï parler. Il a assez de génie inventif pour cela sans rien prendre des autres; mais comme les hommes ne pensent pas différemment, & que presque toutes les machines que nous appellons nouvelles sont anciennes, on peut lui en donner l'invention sans croire qu'il en est le premier auteur. Tel a été son pont de caisses poissées qu'il crut avoir inventé, M. Destouches le reclama comme sien, ni l'un ni l'autre n'en sont les inventeurs. La figure de ce pont se trouve dans un Végéce imprimé il y a près de deux siécles. Il se trouve encore dans le Végéce de Stéwéchius, & en mille endroits, aussi bien que les ponts & les radeaux de peaux de boucs; il y a deux mille ans qu'ils avoient vogue. Xénophon, Arrien, César dans ses Commentaires, & une infinité d'Historiens Grecs & Latins, nous apprennent un secret si rare.

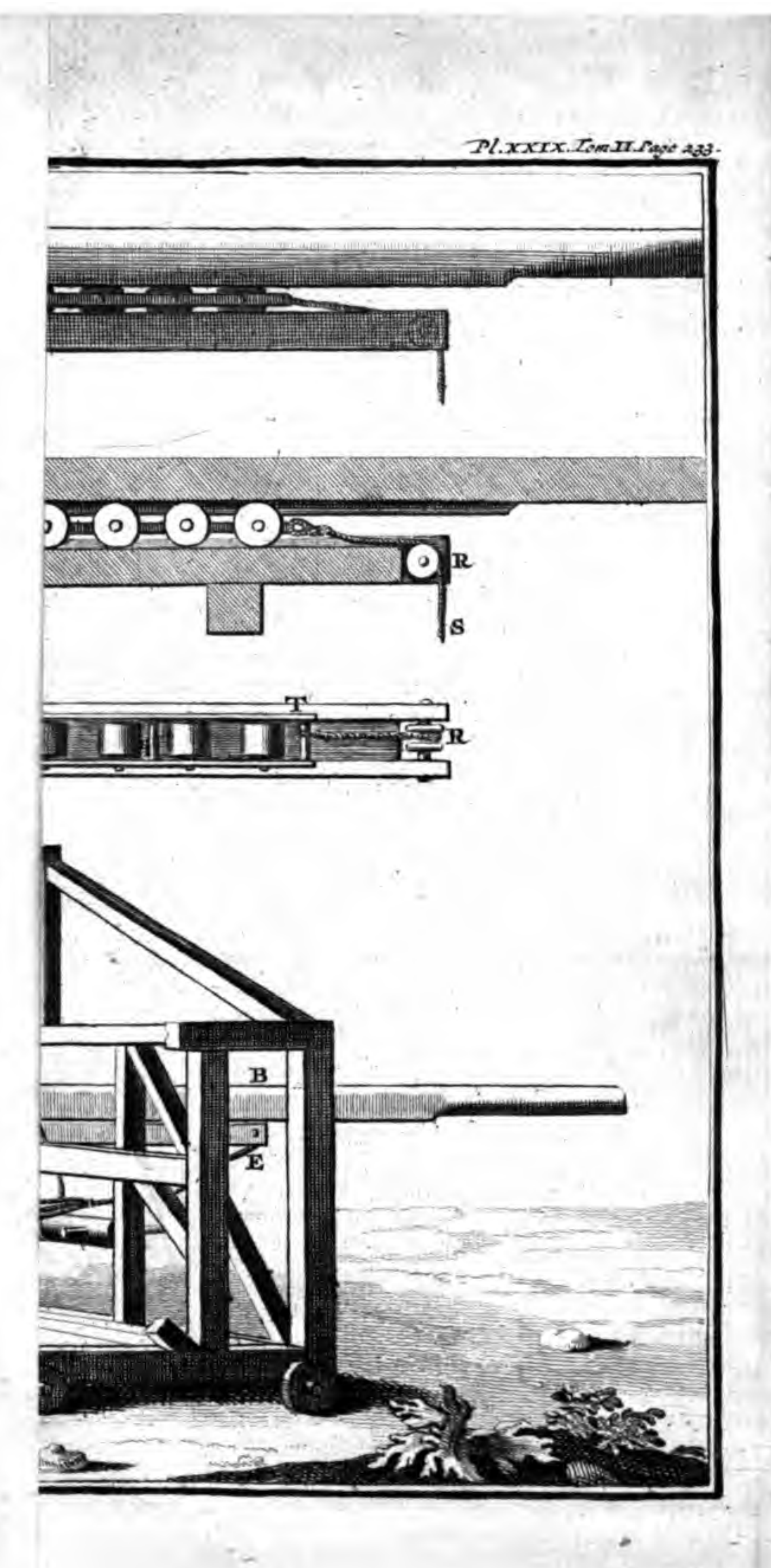
Je me suis servi de ces cilindres que les Anciens connoissoient avant nous, & qu'ils ne pouvoient disposer autrement que je fais ici, & que M. d'Hermand a fait lui-même avant

avant moi, pour toute autre chose que pour un bélier non suspendu, qui lui étoit inconnu comme aux Antiquaires, qui n'en ont jamais fait mention, & peut-être que cette idée de ranger ainsi mes cilindres ne me fût pas venuë, si je n'avois vû les roulettes de cet Officier de mérite & fort appliqué, quoique cela soit fort simple : car il ne peut venir à l'esprit que le bélier non suspendu coulât & actionnât autrement que par des cilindres retenus paralléles par des aissieux traversans. Je les place fort près-à-près & à la distance d'un pouce, la figure suffit pour juger de la beauté de cette machine sans entrer dans une plus grande explication. Le célébre Dom Bernard de Montfaucon la jugea digne d'être inserée dans son Supplément de l'Antiquité expliquée. J'ai remarqué, à propos de cette découverte, sans en être surpris, la vérité de cette maxime dans les découvertes les plus rares & les plus souhaitées des Savans, que telle est la nature des choses qu'elles ne touchent plus après qu'on les a vûës, & qu'on s'y est accoûtumé, ou lorsqu'un homme, qui ne s'est pas acquis une grande réputation fausse ou vraie dans les sciences, n'en est pas l'auteur & l'inventeur, Ce qu'il y a de bien plaisant, c'est qu'on fait souvent plus de bruit & un plus grand dégât de superlatifs pour une bagatelle, que pour une découverte importante, qui dévelope & met au jour un secret enseveli & perdu depuis plus de mille ans, & qui nous met en état de pousser à d'autres découvertes méchaniques, & de nous délivrer de nos doutes & de notre incrédulité à l'égard d'une infinité de machines des tems reculés. Je suis persuadé que si le principe du mouvement de la poutre non suspenduë, avoit été chargé d'un grand nombre de ressorts, on en eût peut-être été plus content : mais lorsqu'on voit que ce merveilleux de méchaniqne n'est fondé que sur des mouvemens très-simples, on les méprise, & l'on fait encore moins de celui qui a coupé ce nœud gordien.

Il n'y a guéres de découvertes qui ne puissent étre controversées, mais je ne vois pas comment l'on pourroit s'y prendre dans celle-ci pour la rendre problématique : car outre que la figure que j'en donne porte avec elle sa démonstration, appuiée de l'expérience que nous en avons faite, on ne sauroit nous disputer que c'est là le bélier non suspendu, puisque la puissance qui la fait agir est la même dont Héron & Vitruve parlent, & le changement que nous y avons fait n'est que dans les cilindres que nous retenons par leurs axes; on ne voit pas même qu'on puisse trouver une autre méthode pour les contenir paralléles les uns aux autres : cela vient assez naturellement à l'esprit, sans que nous prétendions pour cela tirer vanité de la découverte de ce bélier fameux, & la donner comme une preuve de la sublimité de notre génie.

Nous revenons encore à ce bélier, que je ne saurois m'empêcher d'admirer, parce qu'avec une puissance très-simple il agit avec plus de force & de violence que le suspendu, dont les coups sont obliques, comme il nous semble l'avoir dit; au lieu que ceux de l'autre sont directs & plus souvent redoublés, il faut même un force moindre pour le pousser en avant & en arriére que dans la poutre suspenduë. Nous en laissons le jugement aux Méchaniciens équitables & plus habiles que nous ne le sommes. Ce qui paroîtra sans doute admirable dans cette machine, c'est que la pesanteur de la poutre sur des cilindres augmente sa force & son mouvement; c'est ce que nous avons remarqué dans l'expérience que nous avons faite : au lieu que la force de l'autre n'est que dans son balancement & dans son propre poids, qui fait plus ou moins d'effet selon l'étenduë de ses vibrations, ce qui rend les coups plus obliques. Ceux qui la font jouer ne la poussent point dans son mouvement de retraite; au lieu que la poutre non suspenduë ajoute à ce poids la force des hommes, outre qu'il en faut beaucoup moins pour la ramener. Ce qu'il y a de bien singulier, c'est que ceux qui la poussent en avant & en arriére par le moien de deux & de quatre cordages, & d'autant de poulies, ne tirent pas la poutre, mais la chaîne des cilindres, où les cordes sont attachées aux deux extrémités.

Expli-


R
S
T
R
B
E

Explication du Bélier non suspendu.

A. Tortuë à bélier selon les Anciens.
B. Bélier sortant des deux côtés de la tortuë, qui coule posé sur une chaîne de roulettes.
C. Canal ou auge pratiquée dans la poutre.
D. Soldats qui servent le bélier & le font jouër dans la tortuë par le moien des deux cordages E.
F. Cordage attaché au bélier & à la poutre de travers G pour arrêter le bélier, & l'empêcher de sortir de son canal, en le poussant en avant ou en arriére.
H. Moulinet avec son cordage & la poulie en haut pour élever le bélier & le poser sur son auge.

Explication des forces mouvantes du Bélier.

I. Bélier sur sa coulisse, & porté sur sa chaîne de roulettes K.
L. Anneau dans lequel est lié le cordage qui retient le bélier à une certaine distance.
M. Coupe en long du bélier & de sa coulisse N.
O. Coupe des cilindres qui roulent, & sont arrêtés autour de leur axe par deux bandes de fer qui leur servent de chape, d'une seule piéce P. avec des travers Q. qui retiennent les deux bandes paralléles comme les cilindres.
R. Poulies pour faciliter le mouvement des deux cordages S, attachés aux deux travers des extrémités T. des roulettes qui font agir le bélier.
V. Pivot, ou boulin de fer qui passe dans le travers du milieu d'une des poutres qui soutiennent le bélier pour le tourner, & battre en différens endroits.
X. Coupe de travers.
Y. Plan des roulettes ou cilindres.

ARTICLE XXI.

La catapulte & la baliste. Antiquité de ces deux machines. Ce qu'on pense de leur origine. En usage chez les Hébreux longtems avant les Grecs.

LEs tours, les tortuës des Anciens, & les forces agissantes de ces lourdes masses, n'ont certainement rien de fort grand & de fort merveilleux; mais si l'on considére leurs machines de jet, on sera sans doute étonné de leurs effets prodigieux. Ceux de nos canons & de nos mortiers ne nous surprennent pas à beaucoup près tant, parce que nous connoissons la force & la violence du feu sans en connoître la nature ni les ressorts. Les tremblemens de terre sont des phénoménes bien plus surprenans, & ces phénoménes n'étoient point inconnus aux Anciens non plus que la foudre de Jupiter. Nous avons trouvé le secret d'enfermer dans un très-petit espace une matiére capable, non seulement de s'enflammer dans un tems infiniment petit, mais de produire encore un nombre prodigieux de ressorts ignées. Or dès que ces matiéres inflammables s'ouvrent, se séparent & se dévelopent, & éclatent dans le tems infiniment petit que la flamme

emploie pour les embraser; ce nombre infini de ressorts qu'on ne sauroit concevoir par la pensée, & dont le gonflement est extraordinaire, se trouvant resserrés dans un espace trop petit pour les contenir, & trouvant de la résistance de toutes parts, leur explosion augmentant toujours par l'acrétion des ressorts, il faut que tout céde à leur violence, ou qu'ils s'échapent par l'endroit qui leur résiste le moins: ce qui fait que le boulet d'une piéce de canon est chassé avec une force surprenante. Tout cela doit sembler moins digne de notre admiration, que la puissance qui faisoit agir les machines de jet des Anciens: car nous comprenons bien qu'en renfermant le fluide de la flamme, qui est un composé de ressorts, nous en tirerons les effets que nous voions; mais à l'égard du fluide de l'air, personne ne s'étoit avisé de le renfermer plus ingénieusement que les Anciens ont fait pour leurs balistes & leurs catapultes: car que nos bouches à feu soient très-simples, c'est ce qu'on ne sauroit contester; on ne contestera pas non plus que les balistes & les catapultes, où la flamme ne fut jamais de la partie, ne le fussent pour le moins autant. Elles étoient même plus savantes.

Celui qui le premier trouva la poudre, ne la cherchoit point. Il étoit aisé après cette découverte d'imaginer nos mines. Quel tems n'a-t-il pas fallu pour porter tout cela à sa perfection? encore n'y est-on pas arrivé, particuliérement dans ce qui regarde nos canons: car les plus habiles conviennent qu'on en est beaucoup éloigné, non pas seulement dans leur proportion, mais encore dans le reste, & je crois qu'on sera aussi longtems à cette recherche qu'à celle de la connoissance des parties qui composent le fluide de la flamme.

Il n'en a pas été ainsi des machines de jet des Anciens, c'est la science & l'intelligence qui les ont produites. La matiére subtile étoit la puissance qui les faisoit agir, c'est-à-dire les parties infiniment petites renfermées dans ce nombre infini de capillemens ou de tuiaux, pressées par le tortillement & par le bandage extraordinaire d'un très-grand nombre de cordes faites de cheveux de femmes ou de boiaux, torduës, tortillées & entrelassées les unes sur les autres, & ces cordages étoient la puissance & le principe du mouvement de ces machines.

Il nous a paru, après la découverte que nous en avons faite, & l'expérience qui l'a suivie de près, que les proportions de ces machines ne sont pas moins difficiles à trouver que celles des nôtres. Cependant on ne voit nulle part dans les Historiens de l'antiquité, les changemens qui s'y sont faits pour les porter à leur perfection: car rien ne sort parfait de son auteur. Nos canons ne sont parvenus au point où ils sont aujourd'hui, que par de foibles accroissemens, & nous ne saurions l'ignorer par les Auteurs qui en ont écrit. Nous ne voions rien de cela dans les machines des Anciens, particuliérement dans celles de jet; nous les trouvons toutes parfaites dans les Historiens, ce qui est la marque la plus évidente de leur antiquité, leur origine nous étant tout-à-fait inconnuë.

Les Grecs s'en attribuent la découverte à faux & très-ridiculement; & comme la baliste & la catapulte sont de toutes les plus belles & les plus ingénieuses, ils n'ont garde de les accorder à d'autres qu'à ceux de leur nation, quoique les Hébreux & les autres peuples de l'Asie en eussent connu l'usage avant eux. Si les Auteurs modernes, qui ont écrit des machines de guerre des Anciens, avoient pris la peine de consulter les Livres sacrés, ils n'eussent eu garde de l'attribuer aux Grecs & aux Romains. *Dans tous les siéges dont nous parle l'Histoire sacrée*, dit un fameux Interpréte de l'Ecriture, *depuis Josué jusqu'au régne d'Osias Roi de Juda, il n'en paroît aucun vestige.* Il prétend que ce Prince, qui régna l'an du monde 3194. jusqu'en 3257. fut l'auteur & l'inventeur de la baliste & de la catapulte, parce qu'il avoit dans ses arsénaux un amas prodigieux d'armes offensives & défensives. *Il fit de plus dans Jérusalem*, dit l'Ecriture,

D. Calm. *Dissert. sur la Milice des Hébreux.*

criture, *des machines d'une invention particuliére pour être mises sur les tours & sur les coins des murs, pour lancer des dards & de grosses pierres, & son nom devint célébre dans les païs éloignés.* Je le crois bien; mais ce ne fut pas sûrement pour avoir découvert ces machines. Il ne fut grand & célébre que par sa sagesse & sa prévoiance, en se mettant en état de soutenir la guerre s'il étoit attaqué, & de se maintenir en paix par la crainte de ses armes & par la grandeur de ses préparatifs. *Toutes ces expressions,* dit Dom Calmet sur ce passage, *n'insinuent-elles pas que ce Prince fut inventeur de toutes ces machines, & qu'avant lui on n'avoit rien vû de pareil? Mais soixante-dix ans après,* continue-t-il, *l'usage des machines est bien exprimé dans l'Ecriture, & emploié par les Rois de Chaldée. Nabuchodonosor assiégea Jérusalem en 3416, & la ville de Tyr trois ans après, en 3419. & dans tous ces deux siéges il se servit de béliers & de balistes,* & de catapultes aussi. Paral. 2. xxvj. 14.

Ezéchiel parlant du siége futur de Jérusalem, après avoir parlé des tours, des terrasses & des tortuës d'hommes, il dit que Nabuchodonosor *placera ses machines de cordes, il les placera contre vos murs.* Sur ces machines de cordes dont il est parlé dans ce passage, Dom Calmet dit que la plûpart des Interprétes l'entendent des balistes & des catapultes: je crois qu'ils ont raison de l'interpréter ainsi, & les autres n'en ont aucune de vouloir que ce soient des béliers; ils auroient dû prendre garde que le Prophéte distingue fort bien les béliers de ces machines de cordes dans un autre passage qui regarde le même siége par Nabuchodonosor. On ne peut pas dire que le bélier soit une machine composée de cordes, bien que la poutre soit suspenduë par un cable. Le Prophéte entend les balistes & les catapultes, dont les forces mouvantes consistent dans un écheveau d'un grand nombre de cordes bandées & tortillées ensemble les unes sur les autres. Ezech. xxvi. 8. 9. Ezech. iv. 1. 2.

Plutarque & Diodore de Sicile attribuent à un certain Artemon la gloire de l'invention des machines de guerre, ce qui est sans fondement. On prétend que cet homme ne fut pas moins célébre par ses inventions que par sa timidité & sa poltronnerie. C'étoit un homme de néant & très-voluptueux. Athenée cite quelques vers d'Anacréon, dont M. Dacier donne la traduction dans ses notes sur Plutarque, qui ne font pas beaucoup d'honneur à ce Machiniste, & tous les Auteurs qui en ont parlé conviennent des mêmes vérités que le Poëte lui décoche, & Plutarque n'en est guéres chiche dans sa prose; de sorte que ce pauvre homme se trouve roulé & balotté sans miséricorde, sans avoir eu aucune part à toutes les découvertes. Il est rare qu'on n'alonge pas le nom de ces sortes de personnages de quelque épithéte, lorsqu'il se trouve saisi de quelque ridicule. On ajouta le terme de *Periphoréte* à son nom. Plutarque a pris le soin de nous expliquer ce que cela vouloit dire. Voilà un homme bien récompensé de ses inventions que Périclés admiroit, dit-on, si fort. Cependant nous ignorons quelles pouvoient être ces machines, & quel étoit leur usage. Plutarque ne les spécifie pas non plus que Thucydide. Ce que nous savons, c'est que Périclés se servit de cet homme au siége de Samos sur le pied de conducteur des machines, mais non pas d'inventeur. Vous verrez que cet Artemon n'est pas celui d'Anacréon, qui vivoit longtems avant le siége de Samos. Athénée, L. xii.

Ce siége fut très-célebre, & le premier où les Grecs, ou pour mieux dire les Athéniens, firent paroître tout ce que l'art & l'industrie ont de plus fin & de plus achevé dans l'attaque des places. Je suis persuadé que ces machines, que Périclés trouva si admirables, sont la baliste & la catapulte, auparavant inconnuës aux Grecs; elles leur dûrent paroître nouvelles, au lieu qu'elles étoient anciennes chez les Hébreux, où Artemon les avoit sans doute vûes. Il n'eut garde de dire qu'il les tenoit de ces gens-là ou des Perses, peut-être étoit-il Juif ou Syrien: car Anacréon, qui l'appelle *ce coquin d'Ar-*

d'Artemon, nous assûre qu'il avoit été esclave. Ce reproche ne le deshonoreroit point, s'il n'étoit accompagné d'un nombre d'autres qui nous donnent un fort grand soupçon qu'il avoit tiré ces machines d'autre part que de sa tête: car il est rare qu'un misérable sans étude, sans éducation, voluptueux, très-vicieux, & qui ne fréquente que de la canaille, puisse inventer des choses si surprenantes.

Comme Périclés étoit magnifique, & qu'il aimoit à récompenser les gens de mérite, il ne faut pas être surpris s'il trouva d'autres Ingénieurs à ce siége, qui ne le cédoient pas à Artemon, si celui-ci n'étoit pas celui d'Anacréon. Il inventa plusieurs machines qui éxistoient longtems avant lui, aussi-bien que le corbeau: car on prétend, pour le dire en passant, que ce corbeau tant vanté & si célébre dans l'Histoire, qu'on attribuë à Archiméde, n'est pas de lui, & que cette machine si admirable fut inventée & éxécutée par Charistion pendant le siége de Samos, qui fut si glorieux & qui fit tant d'honneur à Périclés: or celui de Syracuse par Marcellus fut fait plus de deux cens cinquante ans après celui de Samos.



ARTICLE XXII.

Raisons qui peuvent avoir causé les variations des Auteurs anciens sur la baliste & la catapulte, qu'ils confondent ensemble. Que tous les Auteurs sont unanimes à l'égard des forces mouvantes de ces deux machines.

LEs Ecrivains de l'antiquité, au moins le plus grand nombre, sont opposés les uns aux autres à l'égard de la baliste & de la catapulte, qui différent beaucoup entr'elles, dans leur structure comme dans leur usage; ils ne laissent pas de les confondre l'une avec l'autre. Nous avons remarqué pourtant que ce ne sont pas ceux de la premiére antiquité qui tombent dans cette erreur, mais ceux de la basse. Le moien d'accorder tout cela, & de se tirer d'un tel embarras? Ne vaut-il pas mieux s'en tenir au petit nombre de ceux qui avoient servi, & ceux-ci ne les confondent pas. Quoique Végéce, entr'autres (car Végéce est une autorité très-grave,) ne dise pas que l'onagre eût les mêmes avantages que la baliste, qui n'étoit que pour lancer de gros dards; nous voions pourtant par une infinité de témoignages authentiques, que la catapulte avoit cet avantage qu'elle jettoit, non seulement des pierres, mais encore de gros dards & un faisseau tout entier de fléches, & souvent les fléches & les pierres tout en même tems; & lorsqu'on s'en servoit à cet usage, en y ajoutant un canal pour les dards ou pour les fléches, elle changeoit peut-être de nom, & s'appelloit baliste. Il falloit qu'elle lançât un très-grand nombre de fléches plus ou moins selon sa grandeur, ce qui devoit faire un écart terrible; & lorsque ces fléches étoient accompagnées d'une grêle de cailloux, ou de gros quartiers de rocher, je laisse à penser si une telle machine ne faisoit pas mille fois plus de désordre dans les rangs qu'un coup de nos canons chargés à cartouche. Nous ne prouvons pas seulement ce que nous disons ici par l'expérience que nous avons faite de notre catapulte, qui produit les mêmes effets à proportion de sa grandeur: mais encore par les Auteurs de l'antiquité, Polybe, Tite-Live, Athenée, Appien, Diodore de Sicile, Sénéque, Isidore, Procope, & une infinité d'autres Grecs, Latins, & qui plus est Arabes. J'aurois trop à faire si je voulois les passer tous à la montre. *Petraria machina*, dit Athenée, *jaciens lapides trium talentorum & hastam.*

Athen. L. V.

hastam duodecim cubitorum. Il falloit que cette machine fût bien redoutable, aussi Végéce nous apprend qu'elle étoit très-dangereuse & très-meurtriére.

Les différens usages de cette machine pourroient l'avoir fait confondre avec la baliste, & de là est venuë peut-être cette confusion & cette variation de nom. Cela nous paroît d'autant plus vraisemblable, qu'Athenée lui-même confond l'une avec l'autre, & fait jetter des pierres & des dards à la baliste comme à la catapulte : nous ne doutons nullement qu'elle n'en jettât. Voilà, ce me semble, l'origine de cette diversité d'opinions qu'on remarque dans les Auteurs sur ces deux machines. Nous croions que la catapulte changea de nom lorsqu'on trouva le secret de s'en servir pour lancer des fléches; & comme elle en décochoit plusieurs à la fois, on l'appella baliste, parce que celle-ci ne jettoit qu'un seul dard à la fois. Il paroît pourtant par le témoignage des Historiens qu'elle jettoit des pierres; mais ne confondroient-ils pas? Voici un passage d'Isidore qui me paroît remarquable : car il marque formellement le principe du mouvement de cette machine, comme font presque tous les Auteurs de l'antiquité, quoiqu'assez ténébreusement. *Balistam verbere nervorum torqueri magna vi jacere aut hastas aut saxa.* Je croirois qu'il confond l'une avec l'autre, si Diodore de Sicile & tant d'autres, qui parlent de ces machines, n'attribuoient les mêmes effets à la baliste, qui devoit également lancer des pierres & des dards. Cela se remarque dans certaines arbalettes, où l'on met une espéce de rets, comme celui d'une fronde. C'est aussi cette espéce de fronde qui a, je pense, trompé Lipse & tant d'autres Auteurs qui ont écrit des machines des Anciens, & qui ont imaginé ridiculement une fronde attachée au bout d'un bras, ce qui est absurde. Cette fronde devoit faire la corde des deux bras de la baliste, qui formoit un arc brisé, comme nous l'expliquerons en son lieu. Cependant on ne sauroit excuser les Auteurs qui ont confondu ces deux machines, l'une étant très-différente de l'autre, quoiqu'elles agissent toutes les deux par les mêmes forces mouvantes: car le propre de la catapulte étoit de jetter de gros quartiers de pierres, & la baliste jettoit des dards d'une grosseur qui est à peine concevable. Nous remarquons qu'on se servoit plus communément des catapultes dans les siéges & dans les batailles, que des autres qui faisoient un bien moindre effet, outre que la charpente de celle-ci étoit plus composée, & qu'il falloit beaucoup plus de bois & plus de monde pour leur service que pour celui de l'autre.

Polybe, & presque tous les Historiens militaires, ne tombent pas dans le défaut des autres, qui n'avoient aucune expérience du métier. Ils distinguent ces deux machines, & nous font voir en même tems que la catapulte étoit plus d'usage & plus utile que la baliste. Cet Auteur parlant du siége de Thébes par Philippe, dit qu'il avoit cent cinquante catapultes, & vingt-cinq balistes. Tite au siége de Jérusalem avoit une équipage de machines, tel qu'on n'en voit guéres de pareil dans l'Histoire : car Joséphe rapporte qu'il avoit trois cens catapultes & quarante balistes. Pour le dire en passant, le Pére Daniel dans son Histoire de la Milice Françoise, dit une chose qui mérite correction ce me semble; *le terme de baliste*, dit-il, *vient aussi du mot Grec* qui signifie jetter. Cela n'est pas une preuve que la baliste jettoit principalement des pierres. *Petraria*, ou catapulte, comme Polybe l'entend, n'est pas la baliste; cependant ce savant Jésuite fait une différence du mot *lancer* à celui de *jetter*. Il n'a pas pris garde que ces deux termes conviennent également à la baliste & à la capatulte. Polybe dit formellement par tout où il parle de ces deux machines, que la baliste jettoit des dards, & la catapulte des pierres. *Hist. de la Milice Franç. T. I. c. 2.*

La catapulte, comme la baliste, avoit différens noms. Les Grecs l'ont appellée d'une façon & les Romains d'une autre, chaque nation comme il lui a plû. César l'appelle tantôt catapulte, tantôt *onager*, onagre. Les Grecs de la moienne antiquité l'ap-

l'appellent tantôt l'un tantôt l'autre, jamais machine n'a souffert tant de différens noms. J'en pourrois compter une douzaine tout au moins qui ont couru toutes les nations. Je consens qu'on les adopte tous, mais du moins doit-on se faire entendre dans la description de la machine : car le nom n'y fait rien, & ne change rien à la chose, dès que nous en concevons la structure & le principe du mouvement. C'est à quoi l'on ne sauroit parvenir si l'on ne devine, tous les anciens Machinistes sont peu éxacts. Je ne sai, mais je soupçonne fort leur capacité & leur expérience en fait de machines de guerre : car outre les ténébres dont leurs écrits sont remplis, ils sont presque tous appointés contraires dans les proportions des machines qu'ils nous donnent, ce qui me feroit plus que soupçonner qu'ils n'en ont parlé que par ouï dire sans les avoir vûës. Les Historiens sont dispensés d'entrer dans ces sortes de détails, mais les Ecrivains dogmatiques ne sont nullement excusables.

Procope c. XXI. Procope, dans sa description du siége de Rome par les Gots, dit que *les assiégés mirent des instrumens propres à jetter des pierres, lesquels on appelle* onagres ; *parce que cette machine*, continuë-t-il, *lance des pierres comme l'âne sauvage, qui pressé par les chiens les fait rejaillir, les poussant au loin de son pied de derriére.*

Amm. Marcell. L. XXII. Ammien Marcellin exprime la catapulte par le terme de *tormentum*, & quelquefois d'onagre. Froissart se sert de celui d'*engin*; celui-ci est trop général, car on peut entendre par ce terme la baliste & la catapulte, & tout ce qu'il vous plaira. L'Historien de Charles VII. s'explique plus clairement à l'égard de celle-ci, qu'il appelle *engin à verge*. Le Pére Daniel avouë qu'il ne sait ce que c'est que cette machine. Elle n'est autre chose que la catapulte, qui n'avoit qu'un stile ou un seul bras, au lieu que la baliste en avoit deux.

Le *Scorpion* ne fut jamais la catapulte, comme une infinité de Commentateurs l'ont crû ; ce n'étoit que la baliste : car quel rapport peut avoir la catapulte avec cet animal? A moins qu'on ne considére sa queuë comme l'arbre ou le bras de cette machine, au lieu que l'autre le représente dans ses deux bras, & son aiguillon qui est entre deux la fléche ou le dard.

Végéce dit qu'on nommoit autrefois scorpion, ce que de son tems on appelloit *manubaliste*; c'est l'arbalette dont on commença à se servir du tems de nos péres, & que nous avons abandonnée depuis l'invention de nos fusils, ou de nos mousquets, quoique cette arme, toute prévention à part, fût infiniment plus meurtriére & plus avantageuse que ne le sont nos fusils, ses coups plus certains & plus assûrés, & sa force au moins égale. Si nous n'eussions introduit la baionnette au bout du fusil, qui fait presque tout l'avantage de cette arme, l'harbalette l'eût emporté de beaucoup ; quoique je ne voulusse pas rejetter le fusil, qui est d'un grand usage dans les combats où l'on ne peut se joindre en campagne dans les assauts & les attaques d'insulte. Pour revenir au passage de Végéce, il prouve assez que le scorpion étoit la baliste des Anciens. Cela se voit dans César en plusieurs endroits de ses Commentaires, car il emploie indifféremment ces deux termes pour signifier la même machine; mais il distingue toujours celle-ci de la catapulte : *Cæsar in castris*, dit Hirtius, *scorpionum*, *catapultorum magnam vim habebat.* Aussi ce grand Capitaine, qui en connoissoit l'avantage, ne marchoit jamais sans un puissant équipage de machines de jet, & principalement de catapultes, qui faisoient un plus grand effet.

Ceux d'entre les Auteurs de l'antiquité qui ont écrit des machines, & particuliérement de la catapulte, sont en assez grand nombre. Ce qu'il y a de plus particulier, c'est que les Historiens, qui n'en parlent presque qu'en passant, sont plus supportables dans ce qu'ils nous en apprennent que les Machinistes. Je ne sai si les reproches qu'on leur fait d'être ténébreux & embarrassés, ne tombent pas plutôt sur leurs accusateurs

que

que sur eux : & si nous, qui les en accusons comme les autres, ne sommes pas un peu sujets à correction sur cet article. Nous demandons aux Traducteurs & aux Commentateurs des ouvrages de ces gens-là, s'ils sont bien assûrés que l'obscurité, dont ils se plaignent, est plutôt dans le texte de leurs Auteurs que dans eux-mêmes? Déja la plûpart des lettres numérales ont sauté, & les figures elles-mêmes sont perduës. Un Traducteur ne sait plus où il en est, lorsque ce secours lui manque ; ce n'est pas la faute de l'Auteur qu'on traduit si nous sommes dénués de ce secours; ce n'est pas non plus sa faute si les termes de l'art qu'il emploie nous sont souvent inconnus. Un seul suffit pour troubler toute la description d'une machine, & pour la pousser même dans les ténébres les plus épaisses. Il est très-difficile de débrouiller une machine, où l'on ne voit ni figures, ni lettres numérales, & où l'on emploie certains termes de charpenterie, qu'on ne sauroit comprendre sans être un peu versé dans la charpente & dans les méchaniques. Je crois qu'avec de telles connoissances, soutenuës d'un génie un peu tourné à l'invention, nous trouverions la structure & les forces mouvantes d'une machine, comme le reste, dont il est aisé de s'appercevoir après la découverte de la puissance agissante.

Si l'on écoute tous les Commentateurs des Ecrivains machinistes de l'antiquité, ils nous diront qu'ils sont inintelligibles, peu éxacts, sans aucune connoissance de l'art dont ils traitent. Philander, Lipse, Choul, Fabretti, Perrault, le Pére Daniel, tiennent tous un semblable langage, & cependant ces Auteurs dont ils se plaignent, ne sont pas si obscurs qu'on diroit bien, & ne le seroient pas si la langue Gréque ou Latine nous étoient aussi connuës que la nôtre propre: & cependant nous-mêmes, qui nous donnons des descriptions de nos machines de guerre, nous ne laissons pas que de nous trouver souvent très-embarassés & peu intelligibles, & sans les figures dont nous les accompagnons, je doute fort que nous fussions bien entendus.

Vitruve est obscur, nous en demeurons d'accord ; mais avec peu de soin & de méditation on découvre ce que l'on cherche. La catapulte d'Ammien Marcellin, & ses forces mouvantes, sont très-aisées à comprendre ; & s'il y a quelque chose qui approche de l'inintelligible, c'est la structure. Après cela qui ne seroit surpris de la proposition de MM. Perrault & Blondel, qui prétendent que la découverte de ces machines est impossible.

Nous avons lieu de nous étonner que deux aussi habiles Méchaniciens, & tant d'autres qui ne sont pas moins célébres, & qui ont couru après cette découverte, soient demeurés par les chemins. Tant est véritable ce qu'on dit, que la providence se plaît quelquefois à humilier ces grands génies, pendant qu'elle ouvre les yeux de l'esprit à ceux qui leur sont si inférieurs, ou pour mieux dire aux simples: car c'est à ceux-ci que nous devons la plûpart de nos plus belles découvertes, tel est le microscope que nous devons à un païsan de Hollande.

S'il nous est permis de dire librement ce que nous pensons, ceux qui nous ont donné les figures de la catapulte, entr'autre Lipse, Choul, Fabretti, Perrault, n'ont rien produit que d'imaginaire ; mais ce n'est pas là ce qu'il y a de plus admirable, c'est que cette machine & les autres de jet aient pû trouver des admirateurs Géomêtres & Méchaniciens, là où le simple bon sens suffisoit pour en reconnoître l'absurde, & cependant ces choses sont consacrées à la postérité dans les Livres de ces Auteurs, & dans les cabinets des Curieux où elles sont en modéles, où l'on diroit qu'elles n'ont été mises que pour donner aux Savans un sujet d'admirer celles qui sont dignes de leur curiosité & de leur attention, & de rire des autres. Encore un coup, un grand nombre de cabinets en France, en Allemagne, en Angleterre, à Rome, & par tout, nous fournissent également le sérieux & l'impertinent, le savoir

&

& l'ignorance : de sorte qu'on ne sauroit s'empêcher de soupçonner la capacité & le bon sens de la plûpart de ceux qui en sont les maîtres. Il y en a qui les gardent, non parce qu'elles sont vraies, mais seulement parce qu'ils les trouvent ingénieuses.

Hist. de la Milice Franç. Le Pére Daniel prétend que la difficulté de découvrir les machines de jet, *vient de ce qu'elles étoient si composées, que même en ce tems-là il auroit été très-difficile de les comprendre sur la seule description sans les avoir vûës.* Au contraire il n'y avoit rien de plus simple dans leur structure comme dans leurs forces agissantes, & c'est ce qui doit faire le sujet de notre admiration. Mais comment peut-on avancer qu'elles sont trop composées ? Le Pére Daniel ne l'assûre qu'après Lipse & M. Perrault; mais comment ces deux-ci peuvent-ils hazarder ce sentiment ? Puisque le premier cite le passage d'Ammien Marcel in dans son Poliorceticon, & l'autre en parle comme l'aiant bien lû & bien médité, & cependant la catapulte ou l'onagre y est très-clairement expliquée, comme nous le ferons voir bientôt. Tous les Auteurs conviennent du principe du mouvement de la catapulte & de la baliste. Végéce ne dit presque rien de la baliste; & bien qu'il ne fasse que couler sur l'autre, comme une chose connuë de son tems, il nous en dit assez pour se faire entendre aux esprits un peu attentifs. Je veux citer le passage pour faire voir qu'on se plaint un peu trop des ténébres que les Ecrivains ont répandüës sur la description de cette machine. „ L'onagre, dit-il, est une machine propre à jetter des pierres ; & selon qu'elle est „ grande & forte, & que ses cordages qui sont faits de nerfs sont gros & épais, „ elle pousse & chasse des corps plus lourds & plus pesants : mais avec tant de for- „ ce & de violence, que ces coups partant de la machine sont comparables à ceux „ de la foudre". *Onager autem dirigit lapides, sed pro nervorum crassitudine & magnitudine, saxorum pondera jaculatur, nam quanto amplior fuerit, tanto majora saxa fulminis more contorquet.* Veget. L. IV. c. 22.

Héron & Vitruve entrent dans un plus grand détail. Ils ne nous donnent pas seulement l'explication du principe du mouvement, mais encore la construction de la machine, les piéces qui composoient la charpente, & les ustenciles nécessaires pour la servir. A la construction près de cette machine qui consiste dans les piéces de charpenterie qui la composent, la découverte n'est pas si difficile à débrouiller que Perrault, Lipse & tant d'autres le prétendent.

S'il étoit besoin de donner des preuves dans une chose si claire, nous en fournirions une infinité contre lesquelles il n'y auroit aucune replique. Nous laisserons Héron comme trop clair, & nous citerons Vitruve, puisqu'on le qualifie d'Auteur incompréhensible. M. Perrault, qui s'en plaint si fort à l'égard des machines, n'est pas toujours équitable en son endroit. Le passage que nous allons produire, qu'il a très-bien rendu, & très-clairement, sans le savoir & sans le comprendre, est une preuve manifeste que le Traducteur n'y a pas beaucoup réflechi.

Pour ce qui est des balistes (catapultes,) dit-il, *elles se font de diverses maniéres qui ne sont toutefois que pour un même effet. Il y en a que l'on bande avec un moulinet & des leviers, d'autres avec des mouffles, d'autres avec des vindas, & d'autres avec des rouës à dents. Mais la grandeur de toutes doit être proportionnée à la pesanteur de la pierre qu'elles jettent, & il n'est pas aisé de concevoir quelles doivent être ces proportions, si l'on n'est bien éxercé dans l'arithmétique, & principalement dans la multiplication. On fait aux chapiteaux de la baliste* (catapulte) *des trous par où l'on passe des cables faits de cheveux de femmes ou de boiaux. Ces cables doivent être gros à proportion de la pesanteur de la pierre que la baliste* (catapulte) *jette* Vitruve L. X. ch. 16.

jette, de même que dans les catapultes (balistes) *les proportions se prennent de la grandeur du javelot.*

Je demande au Commentateur de Vitruve, si ce passage est bien obscur pour se récrier si fort contre son texte? Il est très-clair en mettant *capitula* au pluriel, & non pas *capitulum*, qui n'est pas dans le texte, qu'il a plû au Traducteur de corrompre pour l'accommoder à ses idées. La baliste de Vitruve, qui est la catapulte, avoit deux chapiteaux, & la baliste qu'il appelle catapulte en avoit quatre: l'on voit bien qu'il ne sait ce que c'est que ces chapiteaux. Voilà ce qui a troublé le sens & toute l'économie de ce passage: car on n'y est plus dès qu'on introduit *capitulum* pour *capitula*, & des cables pour des cordes. Il n'est tombé dans cette erreur, que parce qu'il s'est imaginé que sa baliste ou catapulte étoit celle des Anciens; & comme il n'y a pû introduire qu'un seul chapiteau faute d'en avoir compris la construction & le principe du mouvement, pas même ce qu'il appelle chapiteau, comme je l'ai déja dit, il a mutilé le texte en faveur de sa machine. Ajoutez encore qu'il n'a pas compris la maniére dont les cordages multipliés étoient filés à travers les chapiteaux, ni leur entortillement. Tout cela a produit un embarras dans son esprit. Il s'est imaginé plusieurs cables d'une grosseur surprenante; il n'y en a pourtant qu'un seul, si je puis emploier ce terme de cable, c'est-à-dire une corde de boiau très-longue, tournée & retournée en plusieurs doubles en façon d'écheveau, qui embrasse un bras ou un levier, au bout duquel il y a un cuilleron, où l'on met le corps qu'on veut jetter; alors ces cordes redoublées en écheveau forment un cable énorme par leur entortillement. C'est là ce cable d'un pied, de trois, de quatre pieds de diamétre, dont Vitruve veut parler.

Héron & Ammien Marcellin en font mention aussi. Plutarque appelle ce cordage multiplié & tortillé pour le bandage, les *réseaux* de la machine: c'est dans la vie d'Aléxandre le Grand, & au siége de Gaza par ce Conquérant. Il dit, qu'offrant un sacrifice un oiseau volant sur sa tête laissa tomber sur son épaule une motte de terre qui se brisa & s'épandit devant lui, & que l'oiseau al'a se percher sur une de ses batteries, où il fut empetré dans les réseaux des nerfs, c'est-à-dire qu'il se posa sur les cordes dans le tems qu'on les entortilloit pour bander & faire jouër la machine. Arrien dit la même chose dans la vie d'Aléxandre. Quand nous n'aurions que ce passage de Plutarque pour tout soutien, ne suffiroit-il pas pour reconnoître le principe du mouvement de la catapulte? Cependant le Traducteur de Vitruve dit qu'on *ne sait rien autre chose de cette machine*, non plus que de l'autre, *sinon que des cables d'une grosseur prodigieuse passoient par des trous taillés suivant un trait très-particulier; mais il n'est point dit*, continuë-t-il, *que ces cables tiroient*, *ni quelle étoit la partie qui poussoit la pierre.*

Le Commentateur n'a pas sans doute pris garde au bras ou arbre dont le bout d'en bas est posé perpendiculairement au milieu de l'écheveau de cordes, & dans celui d'en haut il y avoit un cuilleron ou une main de fer, où l'on posoit le corps qu'on vouloit chasser, & ce bras étant baissé par un moulinet ou par des rouës dentées & les cordes tortillées au bout d'en bas, ce bras étant lâché par une détente chassoit le quartier de pierre très-loin, & avec une violence qu'il est difficile de concevoir. Vitruve ne fait-il pas mention de ce bras? Ne dit-il pas positivement qu'il y en avoit un?

Ce qu'il y a de bien étrange, c'est que tous les Auteurs qui ont écrit de cette machine sont autant de Perraults à cet égard-là. Cela doit d'autant plus surprendre, qu'il se trouve un grand nombre de savans & profonds Géomètres qui se sont morfondus après cette découverte sans en venir à bout. On ne sait que penser de cela, car on ne voit pas qu'ils fassent de fort grands progrés en fait de découvertes méchaniques. *On parle à la vérité*, dit un des plus savans & des plus honnêtes hommes* du siécle, *de quantité de machines; mais on en voit peu dont l'usage soit introduit communément*, & *dont*

* M. le Clerc.

dont l'on tire beaucoup d'utilité: cela me fait craindre que ces grandes abstractions des mathématiques, ne soient plutôt des amusemens de l'esprit qui cherche & qui trouve des rapports entre des nombres, des figures & des lignes; qu'il nous est aussi peu avantageux de connoître, que de savoir, pour la culture des arbres, les rapports qu'il y a entre les figures de leurs feuilles, de leurs fleurs & de leurs fruits.

Cependant ce grand homme, qui raisonne ainsi, est lui-même excellent Géomêtre, & un des plus universels génies qui aient éclairé l'empire des Lettres depuis longtems. M. Perrault est un Auteur très-estimable, il étoit Géométre & Méchanicien, & cependant il ne voit rien dans les forces agissantes de cette machine; comment se peut-il qu'après avoir lû tous les Auteurs qui ont traité de ces machines, qu'il cite par tout, il soit encore étonné de la grosseur d'un cable de deux ou trois pieds de diamétre, & qu'il prenne ce cable prodigieux pour la corde d'une arbalette? Après cela il va nous donner une catapulte de sa façon tout-à-fait imaginaire, qu'il prétend conforme à celle des Anciens, qu'il consacre dans le cabinet du Roi & dans l'Observatoire, comme s'il avoit eu dessein de rabaisser ou de jetter les Anciens dans le dernier mépris, en leur attribuant des machines si fausses & si ridicules.

Si Lipse, Fabretti, Choul, Perrault, & tant d'autres qui nous ont régalé de tant de machines imaginaires & puériles, avoient bien examiné les Auteurs de l'antiquité qui en ont écrit, & si ce dernier n'eût point falsifié & corrigé de son autorité pléniére le texte de Vitruve, qui est clair dans sa catapulte qu'il appelle baliste, ou du moins qu'il eût lû avec plus d'attention, je ne dis pas Héron, qui est tout lumineux à l'égard de cette machine, mais Ammien Marcellin, il n'eût jamais pensé à nous donner ses fantaisies. Il eût débrouillé le tout & sans peine, & le Lecteur eût très-volontiers souffert qu'à l'égard de la structure il abusât de la licence de ceux qui cherchent à deviner & à démontrer que certaines choses ne pouvoient être autrement. Il est certain que cet Auteur, comme les autres, n'eût trouvé aucune peine à expliquer un mystére si longtems caché dans les ténébres des siécles.

Avant que d'entrer dans l'explication de notre catapulte, ou pour mieux dire de celle des Anciens, je crois que le Lecteur ne sera pas fâché de voir ici celle d'Ammien Marcellin Liv. XXIII. en éclaircissant ce qui nous paroît obscur & embarrassé dans le texte de cet Historien. Cette hardiesse nous doit être permise, lorsqu'elle ne va pas au-delà des bornes raisonnables.

La catapulte est composée de deux poutres courbes, dit cet Historien, qui se joignent à leurs extrémités par deux traversans. Aux deux côtés & vers le milieu de leur courbure, on pratique deux trous arrondis opposés l'un à l'autre, & larges à proportion du poids qu'on veut jetter; c'est dans ces deux trous que l'on fait passer un cordage replié en plusieurs tours qui passent dessus & dessous deux chevilles de fer qui partagent cette espece d'écheveau de cordes. Au milieu de ce cordage filé & partagé par les deux chevilles de fer, on introduit à leur centre le bout d'une piéce de bois ou bras fait en maniére d'axe de charette. Lorsqu'il est question de s'en servir, l'on entortille & l'on bande les cordes également des deux côtés; & de peur que la force du bandage & des cordes entortillées ne lâche, on tient fixes les deux chevilles par un arrêt: alors on baisse le bras par le bout d'en haut par le moien d'un moulinet, & ce bout est retenu par une détente; on met alors la pierre à l'extrémité de ce bras, qui forme un cuilleron. Un homme lâche alors la détente d'un coup de maillet, & fait partir le bras qui pousse la pierre d'une force extraordinaire, parce qu'il va donner & choquer dans le plus fort de son mouvement contre un montant, au milieu duquel il y a un coussinet rempli de paille hachée.

C'est à mon sens ce que l'Auteur a prétendu dire, car nous ne changeons presque rien

rien au texte. Il ne fait aucune mention des chapiteaux, ni de la maniére dont on bandoit la machine; mais c'est assez pour un Historien qui n'est pas obligé d'entrer dans ces sortes de détails, outre qu'il se fait assez entendre dans la structure des trous & des deux poutres des côtés qui reçoivent le cordage multiplié, car pour le principe du mouvement & le bras qui poussoit le corps qu'on vouloit jetter, il n'est guéres besoin de Commentaire.

ARTICLE XXIII.

De la catapulte, sa structure & ses proportions. Les forces agissantes de cette machine, & la maniére de la bander.

L'Usage des machines de jet des Anciens, nous entendons ici les balistes & les catapultes, ne s'étend pas seulement à l'attaque & à la défense des places, mais encore aux combats & aux batailles. Il y en avoit de plusieurs sortes, elles ne différoient pourtant entr'elles que dans leur grosseur, comme nos piéces de batterie de celles de campagne, qu'on ne distingue que par la différence de leurs calibres & de leur longueur. On met au rang des piéces de campagne celles qui tirent depuis quatre livres de bale jusqu'à huit, les autres plus grosses ne font pas plus de mal pour faire plus de bruit. L'on peut dire même qu'elles en font moins dans les affaires générales, & que les petites piéces font une plus grande éxécution, parce qu'elles sont plus légéres & plus faciles à manœuvrer & à charger, & par conséquent elles tirent au moins deux ou trois coups contre un des autres, quoique nous aions vû en Suéde une piéce de seize tirer dix coups dans une minute en marchant.

Le service des grosses machines de jet des Anciens étoit tout aussi promt que celui de nos piéces de vingt-quatre, car tout consistoit à baisser le bras, les cordages une fois bandés, elles faisoient beaucoup plus d'effet de loin que de près. La catapulte étoit plus aisée à servir que la baliste; ces machines, j'entens celles de campagne, étoient portées sur des rouës comme nos canons, & tiroient même en marchant. Les catapultes de siége jettoient des masses d'un poids prodigieux; les moindres chassoient un corps de cent pesant, *catapulta centenaria*. Celles-ci servoient également en campagne comme dans les siéges. Nous allons donner la description & les proportions comme la figure d'une centenaire. Je serai moins embarrassé de trouver tout cela que de découvrir les anciens poids, de les comparer entr'eux, & de les réduire au poids d'aujourd'hui. Nous laissons cette découverte à de plus habiles que nous. Tout ce que je puis dire, c'est que je me fie à Dom Bernard de Montfaucon, qui croit que la livre Romaine étoit de douze de nos onces, & peut-être plus. Fabretti le croit aussi. Je le crois avec eux pour être de bonne compagnie, & nous le croirons jusqu'à la fin de cet ouvrage; ainsi quand il nous arrivera de parler de livres, le Lecteur les prendra s'il lui plaît sur ce pied-là.

On fait une base, ou un chassis composé de deux grosses poutres (2) (3). Leur longueur est de quinze diamétres des trous des chapiteaux; nous expliquerons bientôt ce que c'est que cette mesure. Leur largeur de deux diamétres & quatre pouces, & leur épaisseur tout au moins d'un diamétre & quatre pouces; le plus ne fait rien. On pratiquera, vers les deux extrémités de chaque poutre, de doubles mortaises pour recevoir les huit tenons des deux traversans (4) (5), chacun de quatre diamétres de longueur, sans les tenons, observant d'en marquer également le centre par une ligne creuse

 (6).

(6). Le traverſant (5) doit être courbe ou moins épais que l'autre, où l'on pratiquera au milieu une entaille arrondie, pour donner une plus grande courbure à l'arbre ou bras dont nous parlerons bientôt.

On prendra le centre des deux poutres (2) (3) au ſixiéme diamétre de leur longueur, où l'on pratiquera au milieu de chacune à ſon épaiſſeur un trou (8) parfaitement rond de ſeize pouces de diamétre, oppoſés juſte & vis-à-vis l'un de l'autre. Ils s'élargiront vers l'intérieur du chaſſis percés en forme de pavillon de trompette; c'eſt-à-dire que les deux trous oppoſés, qui ont chacun ſeize pouces de diamétre du côté des chapiteaux, en auront dix-ſept & demi à l'ouverture intérieure. Il faut en adoucir l'entrée, que Vitruve appelle *peritretos*, & en abattre la carne tout autour. Paſſons maintenant à la deſcription des chapiteaux, qui ſont comme la glande pinéale de la machine, & qui ſervent à tortiller & à bander les cordages qui en ſont le principe du mouvement.

Les chapiteaux (9) ſont de fonte ou de fer, compoſés chacun d'une rouë dentée (10) de deux pouces & demi d'épaiſſeur. Le trou doit être de onze pouces trois lignes de diamétre, parfaitement rond, & les carnes abattuës. Le rebord intérieur (11) eſt de quatre pouces de hauteur, ſon épaiſſeur d'un pouce; mais comme il ſe trouve plus large d'un pouce par cette épaiſſeur que le trou pratiqué dans l'extérieur des deux poutres, on fera une entaille arrondie (12) de quatre pouces de profondeur, pour l'introduire juſte dans l'entaille. Comme il y auroit un trop grand frottement, ſi les chapiteaux appuioient de plat contre les poutres par l'extrême tenſion des cordages qui les ſerrent contre, on peut remédier facilement à cet inconvénient par le moien de huit roulettes (13) d'un pouce de diamétre ſur quatorze lignes de longueur, poſées circulairement, & tournant ſur leurs axes contre la poutre, comme on voit en (A), & la roulette ſéparée (B).

Ces roulettes, ou petits cilindres de cuivre fondu, doivent être tournés au tour & égaux à leurs diamétres, pour que les chapiteaux portent par tout également.

Sur cet aſſemblage de cilindres, on appliquera les chapiteaux (9) de telle ſorte, que les cilindres ne débordent pas vers les dents de la rouë, qui doivent recevoir un fort pignon (14), par le moien duquel on fait tourner la rouë pour le bandage, & où l'on applique la clef (15), où l'on pratiquera un crochet d'arrêt (16), & pour plus grande ſûreté on en mettra un autre, pour empêcher que rien ne lâche par l'extrême & violent effort du bandage des cordes entortillées. J'uſe de ces précautions à cauſe des roulettes, qui ôtant tout le frottement des chapiteaux, & facilitant le bandage, font que les chapiteaux ſont plus faciles à lâcher par l'extraordinaire tenſion des cordes, qui eſt à peine concevable; elle doit l'être encore moins dans une catapulte qui chaſſe un corps de quatre cens peſant, & au-delà. On doit alors emploier les rouës multipliées, & pour plus grande précaution l'on mettra un fort crochet d'arrêt à chaque rouë.

On fait, pour les petites catapultes, depuis dix livres juſqu'à vingt ou trente, un cercle de fer en maniére de rebord qui s'éléve au deſſus du bois de trois ou quatre lignes. Ce cercle doit être appliqué ſur le bois retenu par le moien de huit fortes pointes, le chapiteau appuiant deſſus, comme ſur pluſieurs points, aura beaucoup moins de frottement pour le bandage que s'il portoit tout entier ſur le bois, obſervant d'abattre les carnes du rebord qui doit aller en arrondiſſant. Paſſons maintenant à la piéce capitale, qui ſoutient tout l'effort & toute la puiſſance du bandage.

Cette piéce eſt un boulon, ou un travers plat (17) de fer battu à froid, qui partage en deux également le trou des chapiteaux à leur diamétre, & qui s'enchâſſe dans une entaille quarrée d'environ un pouce de profondeur dans l'épaiſſeur des chapiteaux: ce

ce travers doit être de deux pouces quatre lignes dans sa plus grande épaisseur d'en haut (18), qui doit être arrondie & polie autant qu'il sera possible, pour que les cordes qui passent & repassent dessus ne soient pas endommagées, & coupées par les inégalités du fer. La hauteur de cette piéce doit être de huit pouces, allant en diminuant depuis le milieu jusqu'en bas (19), qui ne doit avoir qu'un pouce. Cette piéce doit entrer juste dans les trous des chapiteaux, cette hauteur donne plus de force & empêche qu'elle ne plie par l'effort du bandage. Pour moi je crois qu'il seroit plus sûr de fondre les chapiteaux avec le travers, ou le faire de même métail ; je voudrois m'en tenir là.

Après avoir appliqué les deux chapiteaux contre les trous des deux poutres, tous les deux dans une égale situation, & posé les deux piéces traversantes & diamétrales sur lesquelles passe le cordage, on passe un des bouts de ce cordage à travers de l'un des trous d'un chapiteau & de la poutre de telle sorte qu'il ne lâche point. On prend ensuite l'autre bout de la corde, qu'on passe à travers du trou de la poutre & du chapiteau opposé, & on file ainsi ce cordage passant & repassant sur les deux travers de fer qui partagent les trous des chapiteaux, la corde formant un gros écheveau (20) qui doit remplir entiérement toute la capacité des deux trous. Alors on lie le dernier bout de la corde avec le premier dont j'ai parlé. La tension doit être égale, c'est-à-dire que les différens tours de la corde passés & repassés doivent être tendus à force égale & si près-à-près l'un de l'autre, qu'il n'y ait aucun intervalle entre chaque tour de corde. Dès que le premier tour ou lit de corde aura rempli tout l'espace de la piéce de fer diamétrale, on passera un autre lit par dessus le premier, & ainsi les uns sur les autres, & toujours également tendus jusqu'à ce qu'il ne puisse rien entrer dans les deux trous, & que l'écheveau les remplisse totalement, observant de frotter de tems en tems le cordage du savon. On peut encore passer & repasser la corde par les deux bouts en prenant le centre.

A trois ou quatre pouces, derriére l'écheveau de cordes, s'éléve un fort montant (21), composé de deux poteaux équarris de bois de chêne de quatorze pouces de grosseur, & de trois traversans à tenon & à mortaises. Comme ce montant se trouve à deux ou trois pouces derriére le gros écheveau de cordes, il est nécessaire qu'il soit posé un peu obliquement vers l'écheveau de telle sorte, que le bras (22) enfermé par son bout d'en bas, au milieu & au centre d'entre les cordes de l'écheveau, dont une moitié l'embrasse d'un côté & d'autre; il est nécessaire, dis-je, qu'il soit baissé de telle sorte, que le bras appuie un peu obliquement sur le coussinet (23), qui doit être mis au centre du traversant (24). La hauteur du montant (21) est de sept diamétres & demi & trois pouces, appuié derriére par trois forts liens ou contrefiches (25), assemblées par le bas dans l'extrémité des deux poutres (2) (3), & celle du milieu (26) au traversant (24) avec tenons & mortaises. Les poteaux & les traversans doivent être embrassés par de doubles équerres de fer larges de quatre pouces & épaisses de trois lignes, assûrées par des boulons arrêtés par une goupille pour les tenir fermes. On observera de mettre le coussinet (23) au centre, comme je l'ai dit, & qu'il soit couvert de cuir de boeuf passé & garni de bourre, car c'est contre ce coussinet que le bras va fraper avec une très-grande force.

Lorsqu'on vouloit mettre la capulte en batterie & en état de jetter des pierres, on mettoit le bout d'en bas de l'arbre ou du bras dans l'entre-deux & au centre de l'écheveau de cordes. Ceci est d'autant plus important, que s'il ne se rencontroit pas dans ce juste milieu, la tension se trouveroit inégale, & ce qu'il y a de cordages plus d'un côté du bras que de l'autre se casseroit insensiblement dans la tension, ce qui mérite d'être observé. Pour n'être pas trompé dans une chose si importante, on peut mettre un

un morceau de bois en formant l'écheveau de la grosseur du bout d'en bas du bras. Ce morceau de bois servira pour marquer le centre des cordes, en les passant & repassant dans les trous des chapiteaux.

Le bras ou style, comme Ammien Marcellin l'appelle, doit être d'excellent bois de frêne, & le plus sain qu'il sera possible de trouver. Sa longueur est de quinze à seize diamétres du trou des chapiteaux. Le bout d'en bas engagé dans le milieu de l'écheveau, est de dix pouces d'épaisseur, & large de quatorze; c'est-à-dire qu'il doit être plus étroit dans la premiére dimension que dans la seconde, pour lui donner plus de force & empêcher qu'il ne plie : car si l'on s'appercevoit que le bras pliât, il faudroit lui donner plus de largeur.

On doit laisser ces dimensions au bout d'en bas que les cordes embrassent, en rabattre les carnes : car sans cette précaution, elles couperoient ou écorcheroient les cordes qui sont de boiau ; le reste du bras doit être taillé en élipse moins épais d'un pouce que le bout enchassé dans l'écheveau, & de la même largeur jusqu'à l'endroit où il vient fraper le coussinet, qui doit être plus épais, mais plat, de peur que la violence du coup ne le coupat en deux ; c'est en cet endroit où le bras doit être un peu courbe.

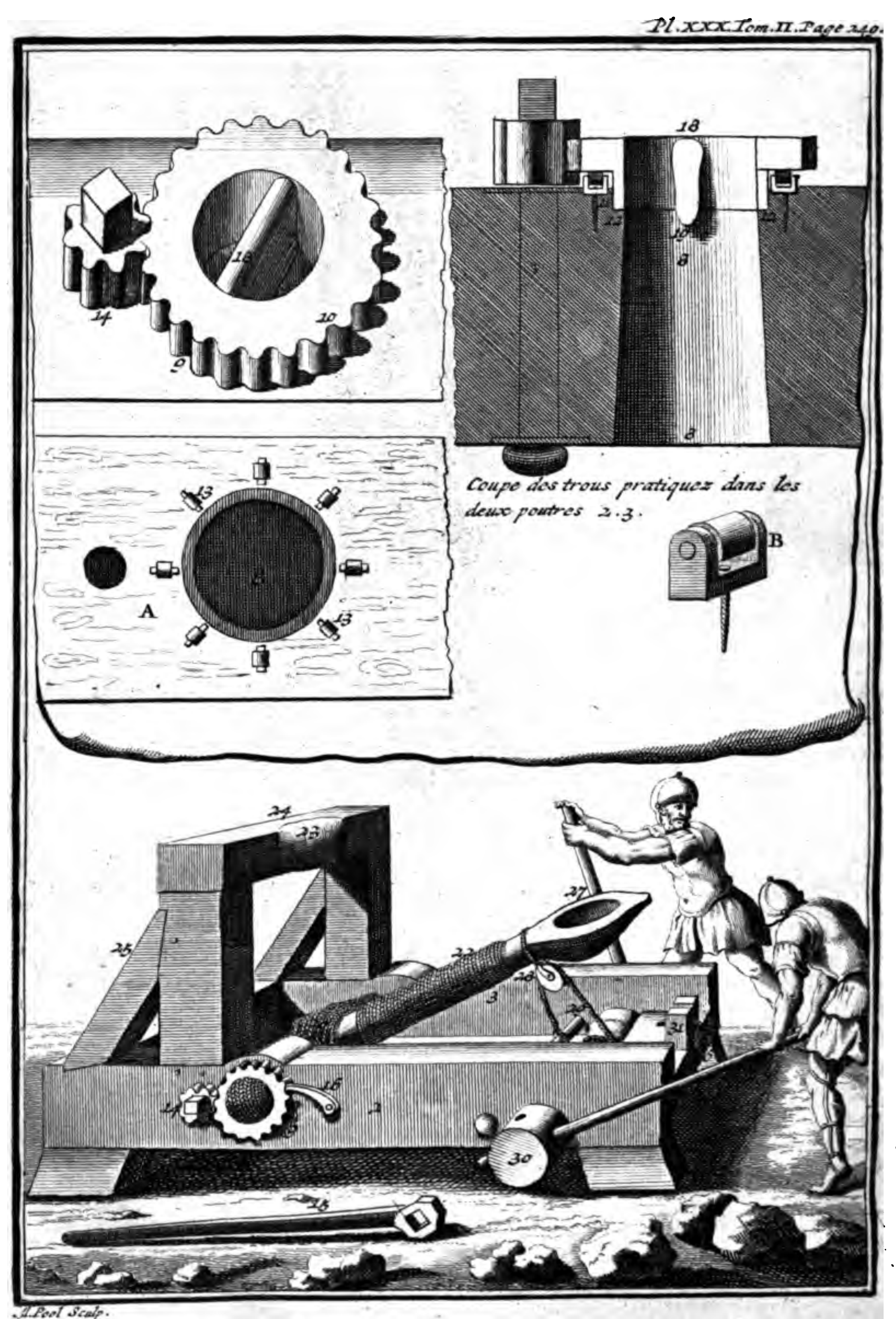
Pour fortifier davantage le bras ou l'arbre, dont l'effort est tout ce qu'on peut imaginer de plus violent, on doit le garnir tout autour d'une toile trempée dans la cole forte, comme les arçons d'une selle, & rouler autour une corde godronnée de deux lignes de diamétre, si serrément & si près-à-près, qu'il n'y ait aucun intervalle entre les tours : on doit commencer cette lieure hors du gros bout d'en bas. La figure suffit de reste pour le faire comprendre.

L'effort de ce bras est tout-à-fait surprenant lorsqu'on lâche la détente. L'expérience que nous en avons faite dans notre catapulte & dans notre baliste, en est une preuve démonstrative, quoique la premiére ne chasse qu'un poids de demie livre; on peut juger combien le bras travailloit dans les grandes machines. Les Anciens, qui l'éprouvoient tous les jours, ne trouvérent point de meilleur expédient, pour empêcher que les arbres de ces sortes de machines ne se rompissent, que de les faire de deux piéces en longueur appliquées & jointes avec beaucoup d'art & de soin l'une contre l'autre, & assûrées par une puissante lieure de cordes.

M. Perrault, dans son Commentaire sur Vitruve, s'imaginant qu'il y avoit faute au texte, s'est trompé dans l'endroit le plus clair de son Auteur. *In radice, & in summo*, ne s'entend pas de deux bras, mais d'un seul en deux piéces. Il prétend que la catapulte & la baliste avoient deux arbres ou bras, quoiqu'il soit certain que la premiére n'en avoit qu'un. *In summo & in radice* veulent dire seulement que le bras ou style étoit composé de deux piéces de même longueur; *& c'est sur cet endroit*, dit-il, *que je fonde la conjecture que j'ai faite que les arbres ou bras de la catapulte & de la baliste étoient joints l'un contre l'autre, & dressez débout afin d'aller fraper ensemble le bout du javelot; parce que ces mots de* in radice & in summo *ne sauroient signifier autre chose, & ne peuvent convenir à des bras tendus, ainsi que tous les Interprêtes l'ont entendu.* Aussi a-t-il mis ces deux bras joints ensemble dans la machine qu'il a tirée de son cerveau. L'erreur de cet Auteur est digne d'être bien remarquée : *joint*, continuë-t-il, *que la longueur de douze pieds, que Vitruve lui donne, n'oblige point à faire l'arbre de deux piéces, puisqu'il est plus facile de recouvrer un arbre de vingt-quatre pieds dont cet arc auroit été fait, que de faire que des arbres tendus, avec la force que ceux-ci doivent avoir, ne rompissent point la corde de l'arc par le grand effort qu'ils devoient faire en leur détente.*

Perrault dans Vitruve, Liv. X. c. 15. p. 330.

Le Commentateur de Vitruve, qu'il couvre d'un voile, comme on fait un trompette



CATAPULTE DE BATTERIE.

différens dégrés de bandage, que nous avons poussé jusqu'à trente-six. Nous croions qu'une catapulte sur les proportions de celle que nous donnons ici à quarante-cinq dégrés d'élevation, doit porter au moins quatre cens toises. C'est ce que nous n'osons pourtant assûrer, ne nous étant pas trouvés en état de faire une telle expérience.

Il paroît une catapulte de campagne avec ses rouës dans la Colonne Trajane, qui est assez conforme à la nôtre A: car on y voit un chassis & une base portée sur deux rouës; nous sommes persuadés qu'on menoit des catapultes de cent en campagne. Dans celle que nous venons de donner, les forces pour baisser le bras paroîtront un peu fortes. Je le fais pour faire comprendre comment on bandoit celles de deux ou trois cens pesant: car pour aller au dessous, le treuil suffisoit, & le crochet qui saisissoit l'amarre qui embrassoit le cou du cuilleron. Nous n'expliquons pas la maniére de pointer la catapulte, il est aisé de le comprendre par la figure que nous en donnons. A l'égard de celles de siége, qui jettoient depuis deux cens jusqu'à douze cens, & même plus, elles ne différoient de celles de campagne, qu'en ce que celles-ci étoient plus petites, & qu'elles marchoient sur des roues B; ce qu'on ne pouvoit faire avec les autres, à cause de leur extraordinaire grosseur. On les construisoit sur les lieux. On les transportoit quelquefois démontées lorsqu'on n'étoit pas sûr de trouver du bois pour leur construction, autrement on se contentoit de faire porter les ferrures, les chapiteaux, les bras, les cordes & les ustenciles nécessaires pour les servir; c'est ce que les Historiens nous apprennent.

Quelqu'un nous demandera peut-être, s'il étoit bien possible de trouver des pieds d'arbres, où l'on pût pratiquer des trous de trois ou quatre pieds de diamétre, & même plus? Cette objection n'est pas difficile à résoudre. Nous répondrons que pour les grosses machines on faisoit un chassis double, c'est-à-dire qu'on posoit les poutres les unes sur les autres, qu'on joignoit avec beaucoup d'art & de soin, assûrées encore par de forts boulons de fer. L'on pratiquoit les trous des chapiteaux entre les poutres des côtés. Par cette méthode il n'étoit pas difficile de construire des catapultes capables de jetter un corps de mille pesant & au-delà, & d'ouvrir des trous de quatre à cinq pieds de diamétre: car on voit des pieds d'arbres équarris qui ont jusqu'à cinq pieds d'épaisseur. On peut juger si deux semblables poutres l'une sur l'autre de chaque côté, ne seroient pas capables de recevoir une ouverture de quatre pieds & demi tout au moins, sans s'affoiblir par l'effort du bandage, outre que leur longueur ne sauroit aller au-delà de douze diamétres des trous.

Comme on voit peu clair dans la structure des catapultes, à l'égard de la charpente, & qu'il faut recourir aux conjectures presque par tout, nous allons hazarder une autre maniére de construction que nous trouvons très-commode & très-simple pour les plus grandes catapultes, parce que celle-ci éxige moins de longueur dans les poutres des chapiteaux qu'on peut joindre bout-à-bout pour avoir la hauteur nécessaire pour le traversant, où le bras doit fraper.

A. sont les deux poutres doubles des chapiteaux, posées debout en maniére de montant sur le chassis, ou la base C, retenuës à tenons & à mortaises par les contrefiches D, qui servent de forces contre l'effort du bras E, qui frape contre le traversant F, qui doit être avec son coussinet G.

Lorsqu'on veut baisser le bras E, on l'améne sur le montant incliné, ou le traversant H, par le moien du treuil K, autour duquel se devide le cable L. L'on approche alors l'arbre de détente M, qui doit être un peu courbe. Cette catapulte n'est guéres moins simple, & c'est celle que je voudrois suivre, où le chassis est couché de plat:

je suis persuadé qu'on s'en servoit dans les places assiégées, qu'on plaçoit au bas & derriére les murs de la ville.

Nous avons déja expliqué dans l'Article précédent les raisons qui peuvent avoir obligé les Anciens de confondre quelquefois la catapulte avec la baliste. Le propre de celle-ci étoit de lancer des traits d'une grosseur extraordinaire, & quelquefois plusieurs ensemble engagés dans une gargousse; l'autre lançoit des pierres & des traits tout ensemble, & en très-grand nombre. Nous avons été en doute si véritablement la catapulte avoit cet avantage, mais nous n'avons pas été longtems sans découvrir le mystére. Ceci nous semble curieux & intéressant, nous croions devoir l'expliquer.

On fait un canal arrondi de bois de chêne en forme de goutiére N. Sa longueur est de six diamétres, sa largeur conforme au gros trait ou au faisseau de fléches O, qu'on veut lancer. Ces fléches sont plus ou moins grosses & longues, & en plus grand nombre, selon la grandeur de la machine.

Lorsqu'on vouloit se servir de fléches à cartouches, on faisoit entrer le bout de la goutiére dans une entaille de deux pouces de profondeur, pratiquée au centre du traversant F, dans laquelle le bout de la goutiére entroit jusqu'à deux pouces du coussinet, soutenue par l'arc-boutant P, pour empêcher qu'elle ne baissât ou ne pliât. Le haut du bras devoit être plat à l'endroit qui frapoit le gros trait ou la gargousse, & armé d'une plaque d'acier de deux ou trois lignes d'épaisseur.

Pour tirer un faisseau de grosses fléches, on se servoit sans doute d'une boëte, ou rouleau de bois blanc dans laquelle on mettoit le faisseau de fléches droites & paralléles les unes aux autres. On mettoit cette boëte dans le canal, qui débordoit de six à sept pouces en deçà du coussinet. Cette boëte ou gargousse devoit être mince & légére, & le dessous où le bras frapoit d'un pouce d'épais. Sa longueur se prenoit sur celle des fléches, c'est-à-dire qu'elle devoit être de deux diamétres & demi. Alors on lâchoit la détente, & le bras frapant du plat contre la boëte, la chassoit avec les fléches à une très-grande distance; ces fléches s'écartant & s'éparpillant, faisoient une exécution terrible dans les rangs. Ma petite catapulte en a lancé jusqu'à dix à près de cent pas à huit dégrés d'élevation. On se servoit sans doute du quart de cercle, comme nous faisons dans nos mortiers pour les fléches, comme pour les pierres. Ceci nous a mené un peu loin, nous serons un peu plus courts dans la description de la baliste.



ARTICLE XXIV.

De la baliste, sa description & le principe de son mouvement. Du poids des pierres de la catapulte, de la grosseur & de la longueur des traits de la baliste selon la grandeur du diamétre des chapiteaux de ces deux machines.

LE propre de la baliste étoit de lancer des traits d'une longueur & d'un poids surprenant, & souvent plusieurs petits ensemble. Elle chassoit quelquefois des bales ou boulets de plomb égaux au poids des gros traits qu'elle lançoit. L'expérience que nous en avons faite est une preuve de cette vérité, mais nous sommes persuadés qu'on l'emploioit rarement à cet usage. Elle formoit comme un arc brisé; elle avoit deux bras, mais droits & non pas courbes comme l'arc d'une arbalette, dont les forces agissantes

Coupe de la détente

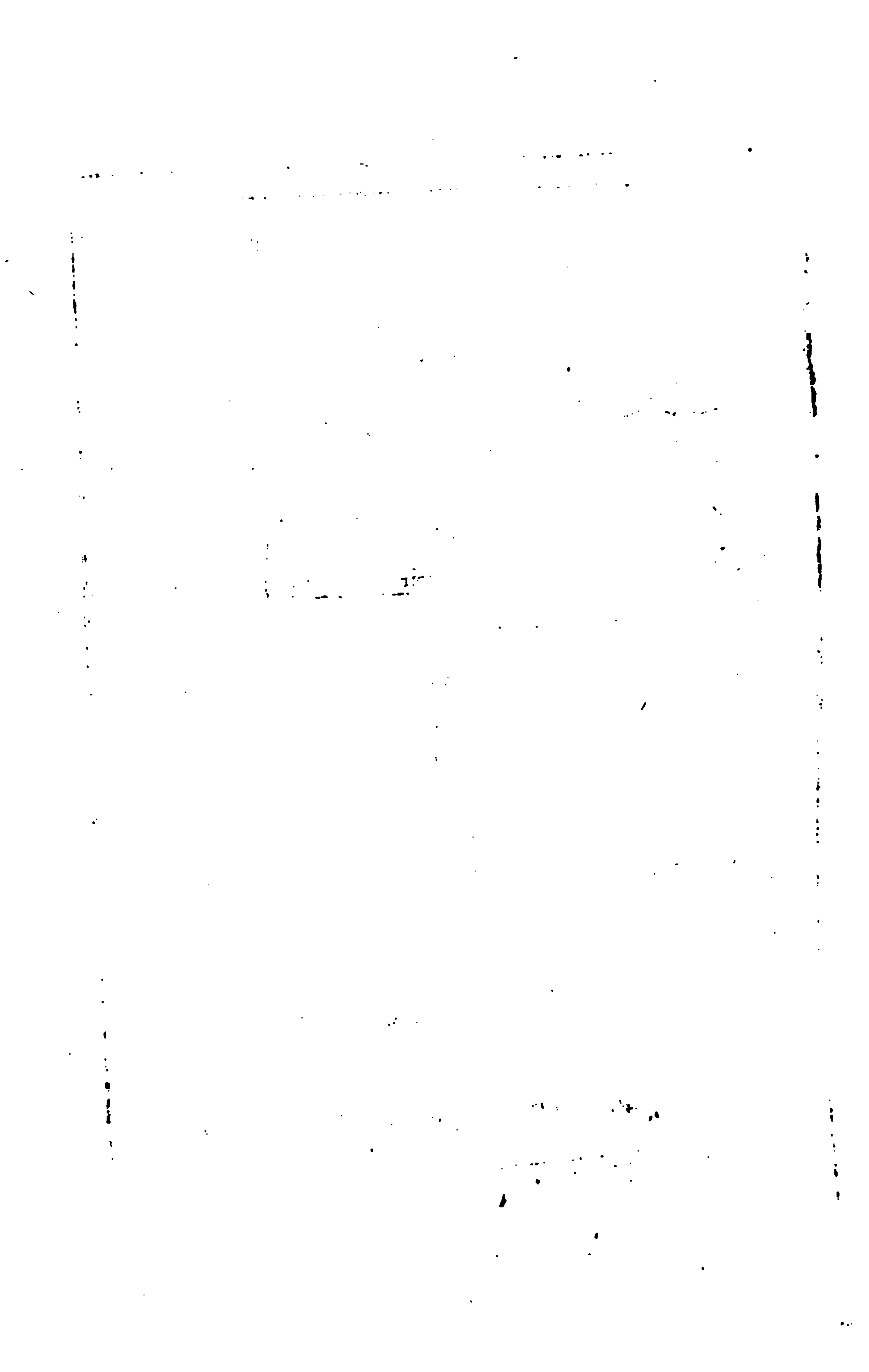
Catapulte de Campagne

A B B

N P D A D E L C K G H O

AUTRE CATAPULTE DE BATTERIE

avec ses Chapiteaux attachez au montant, et son canal pour lancer des gros traits ou plusieurs à la fois.



frottement sur le canal, où le trait est étendu, ce qui diminueroit de la puissance qui le chasse.

A deux pieds en deçà de la détente est le treuil (18), autour duquel se dévide la corde; & lorsqu'on veut bander la machine, on accroche la corde de l'arc à son centre par le moien d'une main de fer (19). Cette main a deux crochets qui saisissent la corde en deux endroits pour l'amener. La distance d'un crochet à l'autre doit être plus grande que la largeur de la noix, qui doit avoir une ouverture au milieu comme celle des arbalettes, dans laquelle on introduit le talon du trait contre la corde qui prend à la noix.

J'ai dit que les deux montans (3) (4) étoient appuiés sur leur base à tenons & à mortaises, ils devoient être appuiés & retenus encore par de puissantes contrefiches. Héron & Vitruve lui-même mettent une espéce de table ou d'échafaudage (20), sur lequel l'arbrier est en partie soutenu, dont la hauteur jointe à l'épaisseur de l'arbrier devoit arriver juste à la hauteur de la corde (12). Je crois que cette table n'étoit faite que pour aider à soutenir l'arbrier, qui devoit être composé d'une grosse poutre de seize diamétres & de deux pieds de longueur, d'une largeur & d'une épaisseur conforme au trait qu'elle lançoit. Ajoutez la force extraordinaire du bandage capable de faire plier la plus forte poutre, si son épaisseur ne surpasse sa largeur. J'imagine toutes ces raisons pour prouver cette table, parce que je n'en vois aucune autre: car à parler franchement, cette charpente me semble un peu superfluë; mais comme il faut respecter l'antiquité & l'expérience de ces sortes de machines que nous n'avons point, nous hazardons cette structure dans ce qui nous a paru inutile, qui ne l'est peut-être pas. Venons aux forces & à la puissance nécessaire pour bander cette machine.

Il est certain qu'à l'égard de celles qui lançoient des poutres d'une grosseur extraordinaire, il falloit outre plusieurs rouës dentées pour le bandage des cordes entortillées, mettre en œuvre le treuil (18) accompagné de mouffles opposés, & à plusieurs rangs de rouets, & peut-être le vindas, pour amener les deux bras & la corde (12) à son arrêt de détente: après cela on mettoit le gros trait sur le canal pratiqué le long de l'arbrier. Ce trait étoit semblable à ceux de nos arbalettes; & comme les moindres étoient de la grosseur de nos soliveaux, il n'étoit pas possible d'y mettre des aîlerons de plumes. Les Anciens en mettoient trois faits de petits bouts de planche de six lignes d'épaisseur, ce qui faisoit le même effet. C'est de Procope que je tire ceci. Il m'importe de citer le passage, car bien des Critiques s'imagineroient que je tire ces aîlerons de ma tête; je veux bien les désabuser.

Bélisaire préparoit de son côté des machines, dit l'Auteur, *que l'on nomme balistes. Elles sont de la même figure qu'un arc, au dessous duquel est une corne creuse suspenduë avec une chaîne de fer, & appuiée sur une barre. Quand on s'en veut servir on approche les deux extrémités de l'arc par le moien d'un nœud que l'on y fait, & l'on met dans le creux de la corne une fléche qui est plus courte que les ordinaires, mais qui est quatre fois plus grosse, & qui au lieu de plumes a de petits morceaux de bois qui ont presque la même forme. Enfin après que l'on y a mis une pointe de fer proportionnée à la grosseur du bois, plusieurs hommes bandent des deux côtés des cordes avec des machines qui font partir la corne & la fléche qui est dedans, avec une telle impétuosité qu'elle surpasse du double l'effet des fléches ordinaires, & qu'il n'y a point d'arbre ni de pierre qu'elle ne mette en piéces. On lui a donné le nom de baliste, à cause qu'elle a la force de lancer des fléches à une distance fort éloignée.*

Procope, *Hist. de la guerre contre les Goths.* ch. 21.

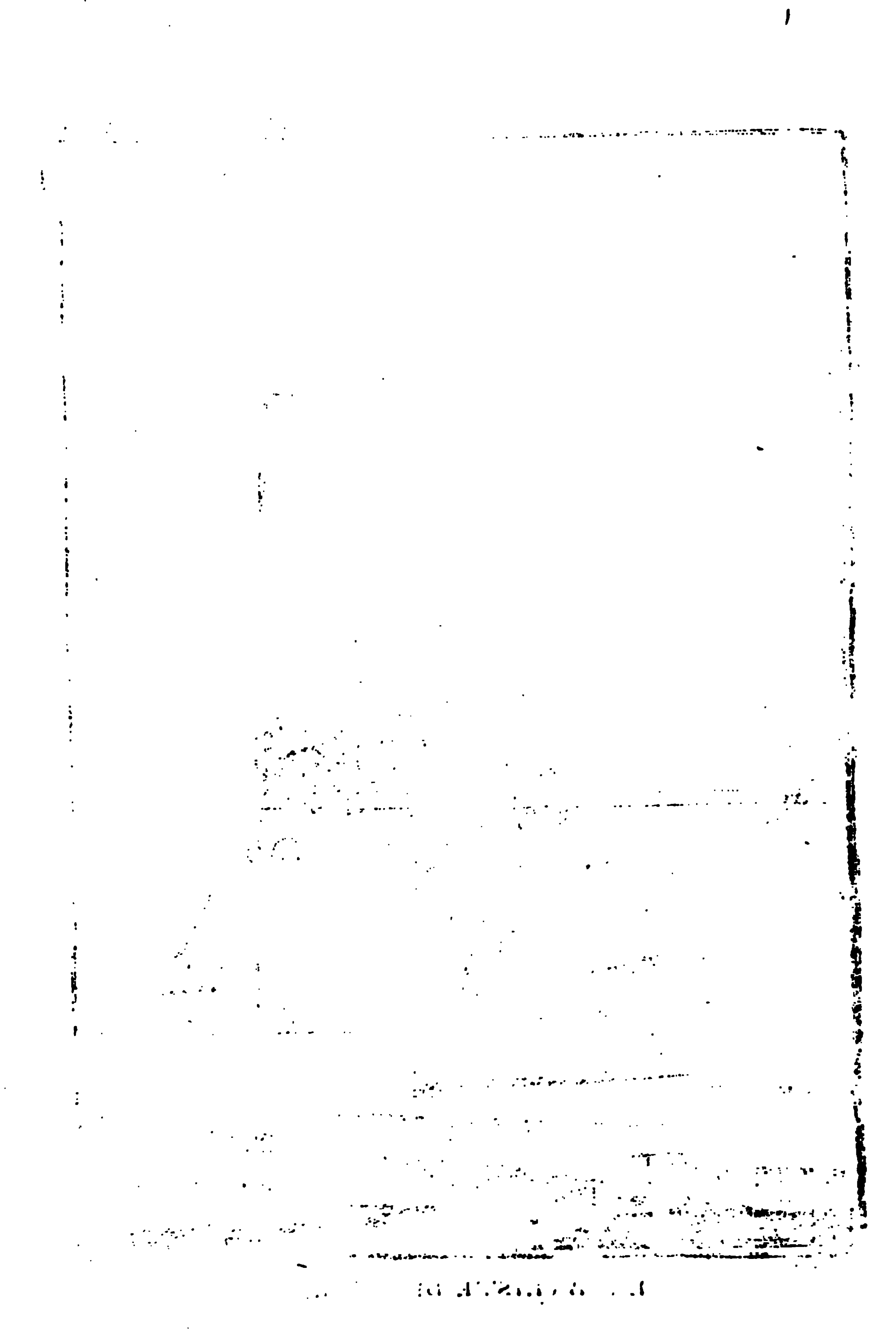
Procope étoit dans Rome pendant le siége, qui est un des plus célébres de la moienne antiquité, comme le Général qui la défendit valoit bien des grands hommes qui ont illustré les siécles les plus reculés: car nous ne savons pas si ceux-ci qui ont

sû



M. Fool sculp.

LA BALISTE DE SIEGE.



sû remporter tant de victoires & pris tant de villes, les auroient si bravement & si savamment défenduës que Bélisaire, aussi célébre par ses actions que par ses malheurs & la rage de ses envieux. Je soupçonne fort le fait de Procope dans l'intelligence des machines, il est peu éxact dans la description qu'il en fait, & plus dans sa baliste que dans les autres; il mériteroit une bonne réprimande, si l'inéxactitude, la négligence & l'obscurité n'étoient pas assez ordinaires aux Auteurs de l'antiquité: ceux qui les traduisent y ajoutent le défaut de patience, & le plus souvent une connoissance très-médiocre dans le Grec.

Nous sommes bien persuadés que le Président Cousin ne court pas cette carriére, mais du moins il auroit dû se servir de termes équivalens à ceux du texte. J'ignore le Grec, mais je suis persuadé que le mot de *barre* sur laquelle on mettoit la corne n'est autre chose que l'arbrier ou le canal sur lequel on mettoit la fléche, & cette corne n'étoit autre chose qu'une boëte longue & ronde qui appuioit contre la corde ou le cable de l'arc brisé, dans laquelle le talon du trait entroit; ce qui faisoit que la corde prenoit le fond de cette boëte dans toute la capacité de son diamétre, & celui-ci imprimoit la même force au talon du trait. On ne laisse pas malgré tout cela de comprendre ce que Procope veut dire, aussi bien que le Traducteur. Le Grec parle ici des balistes du second rang, qui jettoient de gros soliveaux. *L'on met dans le creux de la corne*, dit-il, *une fleche qui est plus courte que les ordinaires, mais qui est quatre fois plus grosse.* Si cette fléche n'eût été que quatre fois plus grosse que les fléches ordinaires, il n eût pas dit plus bas qu'il falloit plusieurs hommes pour bander des deux côtés des cordes, c'est-à-dire qu'il y avoit un treuil & des hommes de chaque côté. Si le trait avoit été si petit, il n'eût pas fallu tant de puissance pour amener les bras & la corde à son arrêt, car un trait quatre fois plus gros qu'une fléche ordinaire ne l'étoit pas beaucoup. Passons aux différens poids des pierres des catapultes & des traits de la baliste, qui se réglent sur le plus ou le moins de diamétre des trous des chapiteaux. Je tire tout ceci de Vitruve, qui nous donne les proportions des pierres de la catapulte sous le nom de baliste que nous allons inserer ici, laissant à de plus habiles l'éxamen de ces proportions.

La catapulte, qui jette une pierre de deux livres, doit avoir les trous de ses chapiteaux de la largeur de cinq doigts. Si la pierre est de quatre livres, ils doivent être de six à sept doigts: si elle est de dix livres, il sera de huit doigts: si elle est de vingt livres, il sera de dix doigts: si elle est de quarante livres, il sera de douze doigts & trois quarts: si elle est de soixante livres, il sera de treize doigts, & d'une huitiéme partie: si elle est de quatre-vingt livres, il sera de quinze doigts: si elle est de six vingt livres, il sera d'un pied & demi & d'un demi doigt: si elle est de cent soixante livres, il sera de deux pieds & cinq doigts: si elle est de deux cens livres, il sera de deux pieds & six doigts: si elle est de deux cens dix livres, il sera de deux pieds & sept doigts: si elle est de deux cens cinquante livres, il sera de deux pieds & onze doigts & demi. Vitruve, Liv. X. ch. 17.

ARTICLE XXV.

Méthode des Anciens dans la construction de leurs batteries de balistes & de catapultes. Qu'elles n'étoient point différentes des nôtres de canons & de mortiers. Preuves tirées de la Colonne Trajane.

C'Est une chose surprenante que parmi cette foule d'Ecrivains Grecs & Latins de l'antiquité, Historiens & militaires, il ne s'en trouve aucun qui se soit avisé de nous donner la construction des batteries de balistes & de catapultes; ils s'en tiennent au terme général de batterie, & ne vont pas plus loin. Ils nous laissent à deviner, ce qui n'est pas une petite affaire. Les Modernes, qui ont traité de leur milice pour se dispenser de cette fatigue, laissent là leurs Lecteurs: c'est ce que nous n'aurons garde de faire, puisqu'il est en notre pouvoir de trouver ce qu'ils ont cherché inutilement. Ceux qui lisent pour leur propre instruction comme pour celle des autres, se tirent aisément d'affaire par les circonstances des faits qu'ils examinent, & sur lesquels ils méditent avec soin. L'expérience de la guerre aide beaucoup, on lit avec attention les commencemens comme les suites d'un siége, & le plus souvent les sorties sur les travaux des assiégeans nous mettent sur la voie de la vérité.

Polybe nous a beaucoup servi, parce qu'il est homme du métier, & par conséquent plus éxact que les autres dans la description des siéges qu'il rapporte. Nous ne devons pas moins à Thucydide, à Xénophon, à César, à Joséphe, & même aux Auteurs Grecs de la moienne antiquité; ce n'est pas qu'ils nous expliquent la maniére dont ils mettoient ces sortes de machines en batterie, aucun n'en parle; on en juge seulement par les circonstances des sorties des assiégés, & par certains termes, certaines phrases qu'ils lâchent souvent sans dessein, & en parlant de toute autre chose. Polybe est celui de tous dont nous tirons le plus de lumiéres, & l'on conjecture aisément par ce qu'il rapporte que les batteries de balistes & de catapultes ne différoient en rien de celles de nos canons & de nos mortiers, quand même les monumens de pierre ne nous mettroient pas en droit de décider sur cette matiére. Nous ne sommes donc pas les premiers qui aient pensé comme les Anciens sur ces sortes de choses: car tout ce qui tend à notre conservation, tout ce qui sert à nous couvrir est naturel à l'homme comme aux bêtes. Ces sortes de précautions devoient être les mêmes chez les Anciens que chez les Modernes. L'instinct même suffit pour cela sans l'aide de la raison, & cet instinct nous est assez commun avec les bêtes, s'il est faux qu'elles manquent absolument de l'autre: car l'on voit dans une infinité d'animaux les ruses & les stratagêmes les plus surprenants, chacun dans son espéce; les uns se terrissent pour n'être pas pris, les autres en cherchent d'autres pour n'être pas tués, comme nous nous couvrons & nous terrissons dans nos approches & dans nos batteries, pour empêcher que les assiégés ne les démontent, qu'ils ne les voient, ou qu'ils ne nous voient nous-mêmes. Tout ceci n'est que pour faire voir qu'il y a des pratiques & des méthodes que la seule nécessité fait aisément imaginer, & que les premiers qui s'en servirent n'eurent pas plus de raison de s'en glorifier & de s'en faire fête, qu'un homme qui voudroit tirer vanité & faire preuve de son esprit pour avoir pris son

manteau

manteau dans le mauvais tems, ou de s'être mis sous quelque abri de peur de la pluie ou de la grêle.

Nous sommes persuadés que la premiére fois qu'on se servit du canon dans les siéges, on éleva des batteries toutes semblables à celles d'aujourd'hui. Cela se voit dans les Auteurs qui ont écrit le siége de Constantinople par Mahomet II. & celui de Rhodes par le même Conquérant. Il y avoit cependant fort peu de tems que l'artillerie étoit inventée. Voudroit-on que les Anciens, qui sont nos maîtres, eussent été si dépourvûs de sens & d'esprit, que de n'avoir pas pensé à l'égard de leurs machines de jet & de leurs approches ce que nous avons imaginé à l'égard des nôtres? On se tromperoit fort: nous n'assûrerons rien de notre chef sur cette matiére, nous irons plus loin, nous démontrerons par de puissans témoignages. Polybe ne laisse aucune sorte de doute là-dessus, c'est dans un passage de son neuviéme Livre. Le voici.

Depuis la galerie, ou paralléle, *qui étoit entre les deux tours, on creusa deux paralléles où l'on dressa trois batteries de balistes dont une jettoit des pierres* (a) *du poids d'un talent, & les deux autres des pierres de trente mines.* Ces machines étoient donc placées dans la paralléle ou place d'armes, sur une même ligne, & dans un espace assez large pour les éxécuter. Les terres tirées du fossé & jettées du côté de l'ennemi, devoient être assez élevées pour couvrir les machines contre les coups de celles des assiégés. Ces terres devoient être soutenuës par un fascinage piquetté: car des claies, quelque industrieusement qu'elles fussent accommodées, n'eussent jamais pû soutenir le poids des terres, & les empêcher de s'ébouler. Nos batteries sont-elles construites autrement? Celles-ci, dont parle mon Auteur, étoient enterrées comme nous les appellons, c'est à-dire que la plate-forme est au dessous du rès de chaussée, ou du niveau de la campagne qu'on a creusé exprès, où l'on pratique des ouvertures ou des embrazures pour tirer à couvert. Les Anciens, dans certains cas, élevoient leurs batteries & les dressoient sur le rès de chaussée par des terres transportées, qui formoient le parapet, qu'on élevoit selon la hauteur des machines, & à proportion de celles des murailles & des tours des assiégés, pour n'en être pas vûs & incommodés dans leurs batteries des coups plongeans de leurs fléches & de leurs balistes.

La construction des batteries de balistes est claire dans les Anciens, & à l'abri de toute chicane, comme nous le démontrerons dans un moment; mais il n'est pas aisé d'arriver à la certitude à l'égard de celles des catapultes. Il n'y a rien de fort assuré, ni rien où un Auteur puisse signaler son érudition par ses recherches & par les témoignages des Ecrivains tant de l'antiquité la plus reculée, que de ceux de la plus basse, sans recourir à la voie des conjectures qui naissent du bon sens, & où la raison puisse mettre par tout le pied, en montrant qu'on ne pouvoit faire autrement que nous le pensons, & ce que nous pensons est qu'elles ne pouvoient être construites que sur le pied des nôtres par la structure & la nature de ces sortes de machines, dont les différens tirs & le service étoient les mêmes que ceux de nos mortiers. Il falloit donc qu'ils élevassent un épaulement A, tout semblable à celui que nous dressons dans nos batteries de mortiers, mais beaucoup plus haut, à cause de la hauteur du montant des catapultes B. C'est un jeu d'imagination heureux, dira quelqu'un, mais tout-à-fait incertain, puisque vous n'avez aucune preuve de ces sortes de batteries. Nous répondrons à cela qu'il n'y en a point de plus forte & de meilleure que celle que l'on tire de

(a) *Dont une jettoit des pierres.*] Notre Auteur confond ici la baliste avec la catapulte, car ailleurs il appelle balistes les machines qui lançoient de gros traits. Le talent faisoit environ soixante de nos livres: la mine en pesoit huit, ainsi les grosses balistes ou catapultes jettoient un poids de deux cens cinquante-quatre livres.

de la nature de ces machines, & que leurs tirs & leurs différens pointemens étant les mêmes que ceux de nos mortiers, on ne sauroit construire & élever d'une autre façon ces batteries qu'en suivant la méthode que nous pratiquons aujourd'hui dans nos siéges. Nous sommes même persuadés qu'on ne sauroit trouver une méthode différente de celle dont nous usons, & tout esprit raisonnable ne sauroit en disconvenir.

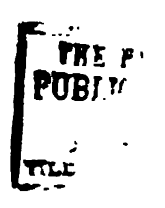
A l'égard des batteries de balistes, nous avons dit plus haut qu'elles étoient claires & manifestes; mais nous avouerons en même tems que nous n'avons rien trouvé dans les Auteurs anciens qui puisse nous fournir des preuves certaines de la construction de ces batteries. Les peines que nous nous sommes données pour cette découverte, ont éxercé notre patience au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. Nous avons consulté plus de cent Auteurs sans en apprendre la moindre nouvelle. Que faire, disois-je, sinon de traiter cette matiére comme nous avons fait les batteries de catapultes. Je disois qu'elles ne pouvoient être construites autrement que les nôtres, & que les Anciens ne pouvoient imaginer autre chose que d'ouvrir des embrazures dans l'épaisseur de l'épaulement comme celles de nos canons, pour y faire passer le canal sur lequel on posoit le gros trait: indépendamment même de ce canal il falloit que ces sortes de machines tirassent à travers d'une embrazure à cause de leurs tirs, qui étoient directs comme ceux de nos canons. Voilà ce que j'avois pensé & conjecturé d'abord sur ces sortes de machines. Mais quel fut mon étonnement, lorsqu'en feuilletant par hazard la Colonne Trajanne, je trouvai une batterie de balistes toute conforme aux nôtres de canons? Cette découverte, à laquelle je ne me serois jamais attendu, me surprit d'autant plus agréablement, que je ne la cherchois point dans les monumens antiques, & que je désespérois de la faire. Malgré ma hardiesse à hazarder mes conjectures dans l'épaisseur d'une nuit de tant de siécles, je ne laissois pas que d'avoir sur cette matiére assez de défiance de moi-même, pour voir qu'il ne feroit pas bon pour moi de m'engager dans un tel poste, où je prévoiois que je ne pourrois soutenir contre les attaques des Critiques. Je m'y étois pourtant résolu, lorsque le hazard m'en a tiré pleinement.

Nous ne donnerons pas l'explication de cette Figure selon les idées des Antiquaires, nous croions que c'est un siége où les Romains sont engagés. Il paroît qu'ils sont attaqués dans leurs lignes par les Daces, qui viennent pour la secourir, & qu'ils sont repoussés par une sortie des assiégeans. On voit une batterie A, où l'on apperçoit une baliste B, où paroissent les deux montans C, le traversant D, & le canal E, où l'on mettoit les gros traits. Il y a deux hommes qui la servent entre les deux merlons F, tout cela sur la même méthode que nous observons dans nos batteries de canons. Elle est composée de poutres comme les murailles de Bourges, assez bien imaginée pour des Sculpteurs mal habiles, très-ignorans dans la perspective, & qui ajoutoient à cela une idée assez confuse de ces sortes d'ouvrages, & de la baliste même, qui a quelque conformité avec la nôtre. Voilà donc un fait constant. On voit une autre baliste G. sur les murs de la ville toute semblable à la premiére A. Tout cela indique un siége, & les assiégeans attaqués dans leurs lignes: ce qui, ce me semble, n'avoit pas été remarqué par ceux qui ont écrit sur la Colonne Trajane.

Cette heureuse découverte nous met en possession de donner la batterie de balistes (2), avec ses embrazures (3): car nous ne voions pas qu'on pût les construire autrement que les nôtres; mais nous sommes persuadés que l'épaulement, ou les merlons (4), étoient beaucoup plus élevés que ceux des nôtres, parce que la charpente des balistes de siége étoit fort haute. On donnoit moins d'épaisseur aux terres que nous ne faisons; & l'on s'élevoit davantage, proportionnant seulement l'épaisseur à la hauteur. Nous ne doutons pas même que les Anciens ne les fissent quelquefois d'un assemblage
de

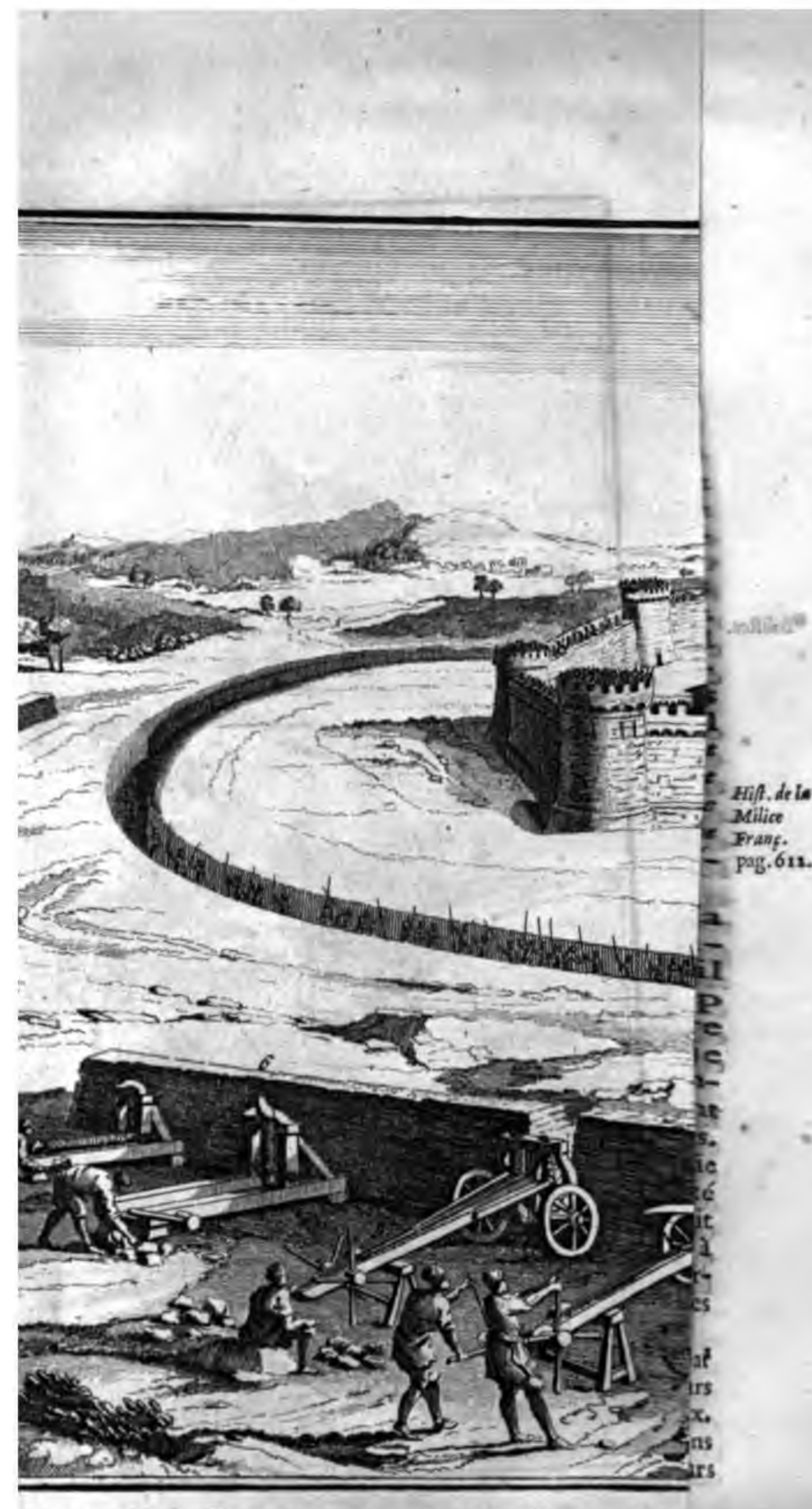


BALISTE EN B





Sculp.



…TERIE DE BALISTES ET DE CATAPUL…

Hist. de la Milice Franç. pag. 612.

leurs approches & leurs batteries. S'il avoit éxaminé un peu plus patiemment qu'il n'a fait les Auteurs, (car dans cet éxamen le bon sens suffit,) il auroit vû qu'ils se terrissoient à leur batteries de jet pour cacher leurs machines, qui étoient le but principal des assiégés, & ils y travailloient avec une attention extraordinaire. Ils outroient même les précautions, tant ils ménageoient la vie de leurs soldats. Je voudrois bien sçavoir où cet Historien a trouvé toutes ces raretés, & où il a appris que les Anciens ignoroient l'usage des embrazures. N'en pratiquoient-ils pas par tout dans la construction de leurs murailles & dans les fortifications de leur camp? Les embrazures ne sont-elles pas évidentes dans la Colonne Trajane! Pouvoient-ils éviter d'en faire? La nécessité d'en ouvrir n'étoit-elle pas visible, puisque la nature de ces machines l'éxigeoit? Pouvoient-ils les construire autrement que les nôtres? Falloit-il un Archiméde pour imaginer une chose si simple, & ne pas imiter les Architectes dans la construction de leurs murailles? Croit-on de bonne foi, que ce grand Géométre fut le premier qui eût ouvert des embrazures dans l'épaisseur du bas des murailles de Syracuse, pour y mettre ses balistes en batterie, & qu'il eût posé ses catapultes au bas & derriére les murs de la ville pour n'être pas vûes des assiégeans? Cette méthode étoit aussi ancienne que les machines, elle sortit des machines mêmes. Plutarque dit que ce grand homme avoit fait des ouvertures dans l'épaisseur des murailles, où il avoit placé des scorpions *, qui n'aiant pas beaucoup de portée, blessoient ceux qui en approchoient, & n'en étoient pas apperçûs. Ces ouvertures sont-ce autre chose que des embrazures pratiquées dans le mur?

* Balistes.

Je serois encore curieux d'apprendre où le Pére Daniel a lû que ces sortes de machines de jet fussent si fort composées & si fort élevées, qu'on ne pût les mettre à couvert des coups des assiégés? Seroit-ce dans Lipse, ou dans les autres Auteurs antiquaires guerriers qui n'y ont rien compris? Le tir des catapultes étoit toujours parabolique, rarement direct, quoiqu'on tirât quelquefois de la sorte; alors on ouvroit des embrazures. Il leur suffisoit, au premier égard, de voir l'endroit où l'on vouloit chasser les corps, & leur donner le point ou le degré d'élevation nécessaire selon que les machines étoient proches ou éloignées. Selon cet Auteur la nature de ces machines ne permettoit point de les couvrir & de les garantir des coups des assiégés, c'est de quoi toute personne raisonnable ne conviendra pas. La catapulte même devenoit souvent baliste, lorsqu'on y ajoutoit le canal ou la goutiére pour recevoir & lancer les gros traits, ou plusieurs fléches à la fois comme à cartouches; & lorsqu'on trouvoit à propos de se servir de ce moien, on démasquoit les embrazures.

Le Pére Daniel fonde son raisonnement sur les machines creuses & imaginaires de Lipse, de Choul, de Stéwéchius, de Perrault & de grand nombre d'autres. Il eût mieux fait de se moquer de toutes ces visions que de les croire vraies: car il est visible que ces machines sont fausses & absurdes, & très-propres à tromper les simples, & non un Auteur aussi éclairé que cet Historien, d'ailleurs si estimable. Car c'est les croire vraies, dès qu'il prétend que la hauteur de la charpente n'auroit pû permettre qu'on les mît à couvert contre les coups des assiégés, comme nous faisons dans nos batteries de canons & de mortiers.

A R-

ARTICLE XXVI.

Que les Anciens ne nous ont point imposé à l'égard de leurs machines de guerre, qu'elles sont vraies & incontestables. Quelques observations sur la baliste. Effets surprenans de cette machine.

IL n'est pas vraisemblable que les Anciens aient voulu mentir & imposer à la postérité comme à ceux de leur tems sur leurs machines de jet. Quand même ils se seroient donnés le mot de main en main & de siécle en siécle, ils ne fussent jamais venus à bout de tromper la crédulité la plus grossiére. Ils n'eussent pû échaper à la critique des Ecrivains de leur tems, & aux plaisanteries des gens de guerre. Il se trouve pourtant des gens d'esprit qui ne croient rien ou fort peu de choses de ces machines. Ils prétendent que ces prodiges de méchanique, que les Auteurs anciens débitent en abondance, ne sont que des rêveries ou des traditions très-incertaines dont il faut beaucoup rabattre. Ils ne peuvent s'imaginer que leurs balistes & leurs catapultes pûssent chasser & lancer des masses si prodigieuses, des roches entiéres à une si grande distance. Ces vérités étoient trop exposées au grand jour pour que ceux qui n'en étoient pas les témoins osassent les contester; & si quelqu'un de leur tems se fût avisé de le faire, on l'eût trouvé tout aussi étrange qu'un homme qui douteroit aujourd'hui de l'effet de nos canons, de nos mortiers & de nos mines, qui tiennent bien plus du prodige & de l'incroiable à l'égard de ceux qui ne les ont pas vûes, que les machines des Anciens; & cependant elles sont véritables.

Quand on leur dit que tous les Historiens & les Auteurs militaires de l'antiquité sont unanimes sur ce point, qu'il y en a un très-grand nombre qui en ont écrit & donné la description, & qu'on ne sauroit sans opiniâtreté les révoquer en doute, ils répondent que cela est faux, & que si ces machines étoient véritables & qu'elles se trouvassent décrites dans ces Auteurs, il y en a de telles dont on ne manqueroit pas de faire un bon usage, & que toutes ces descriptions sont de pures imaginations, puisque les Modernes les ont cherchées inutilement, & que ceux qui en ont donné les figures sont aussi fous que ceux qui les croient véritables. Encore une fois, quand on leur parle de cela, on diroit à leur contenance, à leurs discours & à leur mine, qu'on leur conte un roman. Semblables au Pére Théophile Rainaud, qui soutenoit vigoureusement & opiniâtrément que la Rochelle n'étoit pas prise, quoiqu'il y eût trois ans que nous en étions les maitres.

Il n'y a rien de plus vrai que les effets de la baliste & de la catapulte étoient tels, qu'ils approchoient presque de la portée de nos bouches à feu, ou du moins leurs tirs & leurs coups étoient plus certains & plus justes que ceux de nos fusils & de nos canons. Nous devons d'autant moins douter des effets surprenans de ces deux machines, que le principe du mouvement, qui nous avoit été si longtems caché, nous est aujourd'hui connu par la découverte que nous en avons faite dans les Auteurs mêmes. L'on pourroit faire voir encore, indépendamment de cette découverte, que ces machines que les opiniâtres regardent comme chimériques à l'égard de leurs effets, ont été connuës & éxécutés de nos péres, non seulement du régne de Philippe Auguste, qui en rendit l'usage un peu plus commun; mais encore au quinziéme siécle, près d'un siécle après

l'invention de la poudre, & dans le tems même que les canons étoient en usage. Une infinité d'Auteurs contemporains seront mes garants. De si grandes autorités rendent un fait d'autant plus certain, que les Auteurs qui en ont été les témoins sont en très-grand nombre. Voilà des preuves contre lesquelles il est impossible que l'opiniâtreté la plus outrée puisse jamais tenir la campagne, quand nous ne descendrions pas aussi bas dans les siécles que nous faisons. Il est des machines de jet des Anciens comme des nôtres : si elles venoient à se perdre, un homme seroit-il bien raisonnable s'il nioit leur éxistence malgré les écrits qui nous resteroient encore ?

La découverte de ces deux machines, & l'expérience que nous en avons faite, sont de ces vérités sur lesquelles on ne dispute jamais. On peut chicaner sur les dogmes, mais les faits n'ont qu'une face. On dira même, & on l'a déja dit, que ce que nous avons éxécuté en petit, & dont ceux qui l'ont vû ont été surpris, ne sauroit réussir en grand. Le célébre M. de Varignon, qui ne s'étoit pas trouvé à l'expérience de ces deux machines, & qui ne les avoit pas vûes, nous tint ce langage; mais il changea, & il revint bientôt dès qu'il en eut considéré la structure & les forces agissantes. Il s'étoit imaginé des frottemens ; mais dès qu'il s'apperçut qu'il n'y en avoit aucun, il dit qu'il jetteroit trois milliers & au-delà avec ces sortes de machines, s'il pouvoit trouver d'assez grosses poutres pour y percer des trous propres à y introduire les forces.

Ce ne sont pas les ignorans & les petits esprits qui sont incrédules à l'égard de ces machines, dont on raconte tant de choses merveilleuses ; mais bon nombre de Savans, de Physiciens, de Géométres, de Méchaniciens très-habiles & très-éclairés, qui ne croient pas possible ce qui n'est pas à la portée de leur vûe, fondés peut-être sur cette opinion des Métaphysiciens, que rien n'est possible que ce que l'on peut concevoir. Or est-il, diront ces sortes de gens, que nous ne concevons pas par quelle puissance, par quels ressorts ces machines pouvoient enlever & pousser au loin de si lourds fardeaux, elles sont donc fabuleuses ; cet argument n'est-il pas bien concluant ? Nous ne le laisserons pourtant pas sans replique ; mais nous nous y prendrons d'une maniére qui ne sente pas le pédant, par une rétorsion en forme, mais seulement par une supposition qui fasse connoître que les hommes croient souvent impossible ce qui est très-simple, & très-souvent à la portée des ignorans sensés.

Supposons qu'au siége de Marseille par César, un inconnu se fût présenté à ce grand Capitaine, & qu'il lui eût dit : Je vois bien, César, que la prise de cette place te tient au cœur, tu multiplies, tu éléves en vain tes travaux pour réussir dans ton entreprise. Tu n'en viendras jamais à bout, ou ce ne sera qu'après une perte infinie de tes soldats & de tes Officiers, qui te sont si chers. Si tu daignes m'écouter & suivre mon avis, je te livre la place en fort peu de jours sans la perte d'un seul homme. Regarde cette graine noire que j'ai dans ma main. J'en ai ici suffisamment pour l'usage que j'en veux faire, si tu me le permets, & sans que tu te donnes tant de peine & sans t'amuser à de nouveaux ouvrages. Je veux par le moien de cette graine renverser & faire sauter ces tours hors de leurs fondemens, & les enlever aussi haut que ta vûe pourra s'étendre. Je les ferai sauter & pirouetter en l'air comme une bale de tripot, avec un fracas de ruines & un bruit semblable à celui de la foudre. Jupiter n'en a jamais tant fait dans sa plus mauvaise humeur. On te prendra pour Jupiter lui-même, après quoi il te sera libre d'entrer dans la place, que tu trouveras toute ouverte. N'est-il pas vrai que cet inconnu auroit passé pour un fou & un insensé dans l'esprit de César, & dans celui de tous ceux qui l'auroient écouté ? N'auroit-on pas dit qu'une double doze d'ellebore auroit suffi à peine pour le guérir d'une si étrange folie ? N'auroit-il pas fait le sujet des plaisanteries de l'armée Romaine ? Combien se fût-il trouvé de beaux esprits qui s'en fussent divertis ? Et cependant cet insensé n'eût rien avancé, ni rien assûré que de véritable,

homme de notre métier n'a garde de se signaler par ces sortes de citations. Les Historiens & les Ecrivains dogmatiques seront garants. Nos Commentateurs nous fournissent une foule d'éxemples, entr'autres Juste-Lipse dans son *Poliorceticon*; & s'il étoit aussi juste dans ses raisonnemens, qu'il est abondant en éxemples & en citations, quoiqu'il n'ait pas tout dit, nous nous serions dispensés de tant de lectures, d'éxamen & de recherches, pour recourir aux sources.

L'Historien de la Milice Françoise a mieux trouvé son compte dans le peu qu'il avoit à dire des machines des anciens Grecs & Romains, comme de celles des François, qui les tenoient d'eux. Mais cet Historien aiant suivi Lipse dans ses raisonnemens, comme dans ses conjectures, & quelques autres Ecrivains qui ont traité de cette sorte de littérature, nous les laissons là : nous n'en avons que faire, puisqu'ils *avouent eux-mêmes qu'ils ne font que deviner sur le texte des anciens Auteurs, plutôt que de nous donner de véritables idées des Auteurs qu'ils commentent.* Ce seroit sans doute beaucoup, s'ils ne faisoient que deviner. Nous leur passons l'incompréhensibilité de la structure, & nous ne saurions être surpris qu'ils en aient été effraiés, puisqu'ils ont commencé leurs recherches par où il falloit finir. Ils eussent mieux fait d'aller droit au principe du mouvement, qui les conduisoit infailliblement à la construction ; & comme ils ont erré sur le premier point, ils ne pouvoient manquer de s'écarter dans le second. Tout cela & les figures de leurs machines imaginaires ont sauté de Commentaire en Commentaire, sans que l'on y ait rien changé, non plus qu'on feroit d'une chose consacrée où il n'est pas permis de toucher. J'admire que le Pére Daniel ait pu se résoudre à les adopter, car il paroît assez qu'il n'y ajoute foi que par provision. J'aurois souhaité encore qu'il n'eût rien dit de ce qu'il nous apprend de la portée des balistes, peut-être n'y a-t-il pas pris garde. Je ne sai dans quelle source il a puisé cette portée. Il dit que *les plus grandes balistes*, sous le nom de catapultes, *lançoient des dards de trois coudées de long, & dont le corps étoit gros & ferme. Leur portée étoit d'un stade, c'est-à-dire de cent vingt-cinq pas; il n'y avoit point de cuirasse qui fût à l'épreuve de ces traits, & plusieurs hommes de file en étoient percés.*

Hist. de la Milice Franç. liv. II.

Ibidem liv. III. ch. 2.

Le stade Grec étoit de 130. pas.

Il y a ici deux fautes, qui ne sauroient être imputées à ce savant Historien, mais à l'Auteur qu'il peut avoir consulté. Premiérement les plus grosses balistes chassoient des traits beaucoup plus longs & d'une grosseur conforme à leur longueur, & même plus gros, comme nous le dirons bientôt. Celles dont il parle n'étoient propres que pour figurer sur les tours mobiles, & dans les affaires de campagne, parce qu'elles étoient faciles à transporter. En second lieu, cet Historien se trompe de dire que leur portée n'étoit que d'un stade ; il n'y a point d'arbalette, quelque petite qu'elle puisse être, qui ne chasse beaucoup au-delà de cent vingt-cinq pas. Or une machine qui ne chasseroit un corps qu'à une si petite distance, ne seroit pas capable de traverser, je ne dis pas une cuirasse & plusieurs hommes de file ; mais à peine en perceroit-elle un, à peine une planche de sapin de quatre lignes. L'on n'ignore pourtant pas ce que c'étoit que ces arbalettes, & ce qu'elles sont encore aujourd'hui. Elles sont beaucoup plus anciennes que le tems de l'Empereur Aléxis & de Végéce même. Anne Comnéne, dans la vie de cet Empereur, prétend qu'elles étoient inconnuës aux Grecs ; elle en attribuë l'invention aux François. *C'est un arc*, dit-il, *d'une fabrique inconnuë aux Grecs & à l'usage des Barbares. Ce n'est pas en tirant la corde avec la main droite & en repoussant l'arc avec la gauche que l'on se sert de ce terrible instrument; celui qui s'en sert se couche à la renverse, & appuiant les deux pieds sur le demi cercle, il tire la corde avec les deux mains. Au milieu de la corde il y a un tuiau en forme de demi cilindre de la grosseur d'un trait ; on met dedans des traits fort courts & garnis de fer. Lorsque l'on lâche la corde, le trait part du tuiau avec une*

Hist. de l'Emp. Aléxis. liv. X.

trouver son homme dans les endroits où il se croit le plus à couvert, & où il ne craint rien à moins que le ciel ne tombe. M. de Valiére n'emploia que cette méthode au siége d'Aire contre les assiégeans, & les alloit prendre dans la tranchée même; rien ne les inquiéta & ne les désespéra davantage que cette méthode. Cependant les armées sont pleines de gens qui la désapprouvent.

Polybe est assez conforme à Plutarque: écoutons-le, car il y a plaisir d'entendre un homme de guerre raisonner de ce qu'il fait, & sûrement il savoit un peu mieux son siége de Syracuse que le précepteur de Trajan, puisqu'il étoit contemporain. Archiméde *avoit disposé des machines pour lancer des traits à quelque distance que ce fût*, dit-il, *les assiegeans étoient encore loin qu'avec des balistes & des catapultes plus grandes & plus bandées, il les perçoit de tant de traits qu'ils ne savoient comment s'en garantir. Quand ces traits passoient au-delà, il en avoit de plus petits & proportionnés à la distance; ce qui causoit une si grande confusion parmi les Romains, qu'ils ne pouvoient rien entreprendre.*

Notre Auteur parle plus bas des poutres jettées par les balistes sur une plus grande élevation, si je ne me trompe, c'est-à-dire sur un tir parabolique. *Les Romains se couvrant de leurs bouclicrs*, continuë-t-il, *avançoient avec violence, ils étoient assommés de pierres & de poutres qu'on leur faisoit tomber sur la tête.* Comme les petites balistes étoient plus aisées à servir que les grandes, Archiméde *fit percer des créneaux dans la muraille à hauteur d'homme & de la largeur de la main: par là on tiroit des fléches & de petits scorpions, qui mettoient hors de combat les soldats Romains; de cette maniére soit que les ennemis fussent éloignés, ou qu'ils fussent proches, non seulement ils rendoient tous leurs desseins inutiles, mais encore ils en faisoient périr un très-grand nombre.* On peut juger par ces deux passages de Polybe, que nous venons de citer, quelle devoit être la force & les dangereux effets de la baliste; tout ce que les Auteurs en disent est à peine concevable.

Nous croions qu'on peut en croire Tacite sans aucun scrupule. Voici ce qu'il nous apprend de cette machine dans le récit qu'il fait de l'attaque du camp des Romains par Civilis, fameux Chef Hollandois, qui ébranla la puissance Romaine dans les Gaules, & qui entraîna avec lui toute la Hollande dans sa révolte. *Les Hollandois avoient roulé*, dit-il, *une tour à deux étages vers la principale porte du camp; mais elle fut renversée à coups de béliers & de poutres lancées par des machines, avec grand meurtre de ceux qui etoient dessus.* Voilà encore des poutres chassées par ces machines; nous n'en sommes nullement surpris, dès que nous connoissons le principe de leur mouvement. Il est aisé de juger quelle pouvoit être la longueur & la grosseur de ces poutres, & par conséquent le poids, ou à peu près de ces lourdes masses. Vitruve dit qu'on prenoit le cinquiéme du diamétre des trous des chapiteaux. Or dans une baliste qui devoit jetter une poutre du poids de quatre de nos quintaux ou environ, les trous des chapiteaux devoient être de deux de nos pieds & de deux ou trois pouces de diamétre dans sa plus grande grosseur, & de dix pieds & demi de longueur. Cela est tout-à-fait surprenant.



ARTICLE XXVII.

Le principe du mouvement d'une machine étant connu & démontré, on juge de ses effets par la puissance connuë de ceux de la catapulte. Qu'ils n'ont rien de fort merveilleux par rapport à cette puissance.

DEs que l'on connoît la force & la puissance de certains ressorts, & que cette puissance agissante est multipliée autant qu'il dépend de nous de l'accommoder à l'usage qu'il nous plaît d'en faire, & qu'elle est capable d'agir dans un espace infiniment petit tout d'un tems & d'une explosion égale dans tous ces ressorts; dès que l'on connoît, dis-je, cette puissance, l'on doit nécessairement s'attendre d'en tirer toute la force qu'il est possible d'imaginer, & de chasser des masses aussi grosses qu'il nous plaira. Les parties, qui composent le fluide de l'air, ont cette vertu élastique. Rien n'est au dessus de la force & de la violence de ses efforts, car le feu n'est qu'un composé de parties infiniment petites des petites de l'air, plus agitées, plus remuées, plus subtiles, & par conséquent plus promtes & plus subites dans leur explosion.

Les Anciens, avant les Modernes, ont connu cette vérité; ceux-ci ne laissent pas que de s'attribuer cette découverte, comme ils ont fait d'un grand nombre d'autres, selon leur louable coûtume, non seulement dans les sciences, mais encore dans les arts que la guerre embrasse. Comment se peut-il, je vous prie, que les Anciens aient ignoré la force élastique de la matiére subtile, puisque toutes leurs machines de jet sont fondées sur cette vérité connuë depuis près de trois mille ans? Ces sortes de faits sont trop exposés au grand jour pour les nier. Rien n'est plus ingénieux & plus profond que cette découverte. Quoi de plus heureux & de plus beau que d'avoir trouvé le secret, après avoir connu la nature des parties de l'air, de les ramasser, d'en faire magasin, de les enfermer dans un nombre innombrable de petites cellules, de les entasser, de les presser, de les comprimer, & de leur ouvrir toutes les voies de la dilatation en levant les obstacles qui les retiennent pressées. Il faut qu'on m'avouë que ces Anciens n'étoient point des enfans, comme il plaît à quelques-uns de le dire, & qu'ils pouvoient, après cette découverte, faire tel usage qu'il leur plairoit du fluide de l'air: aussi n'y manquérent-ils pas. Ils crurent qu'en violentant les parties qui le composent par une pression & une tension violente, elles feroient un effort & une explosion égale à leur nombre & à leur pression. Il n'étoit pas besoin de beaucoup de Philosophie, après cette découverte, pour reconnoître qu'elle les méneroit loin. Un Ancien pensa cela, il fit une catapulte ou une baliste, car je ne sai à laquelle de ces deux machines on doit accorder le droit d'aînesse; elles sont trop enfoncées dans la nuit des tems pour le savoir. Quoiqu'il en soit, il en tira la force à laquelle il devoit s'attendre, comme nous l'avons fait voir dans la baliste. Il est juste que la catapulte ait son tour aussi; mais ce ne sera qu'après quelques petites réfléxions Physiques dont nous ne saurions nous dispenser.

L'apparition de ce phénoméne Physique & méchanique, dut sans doute surprendre ceux qui furent les premiers témoins de l'éxécution & de la force prodigieuse de ces machines. On s'y accoutuma peu à peu, comme nous nous sommes habitués à voir

le

le merveilleux de nos bouches à feu, de nos mines & de nos fourneaux. En sommes-nous frapés? Notre admiration en est-elle trop étourdie? Nous récrions-nous? Marquons-nous la moindre surprise à voir le ciel & les étoiles, & l'immense grandeur de ces globes qui roulent sur nos têtes, & qui nagent dans les espaces infinis d'un fluide qu'on ne voit point, & qu'on ne comprend point, & qu'on ne comprendra jamais? C'est un prodige, un miracle perpétuel dont on n'est pourtant point touché, par l'habitude où l'on est de le voir toujours & sans cesse présent à nos yeux. Les Philosophes ne laissent pas de nous expliquer très-sérieusement & très-affirmativement la nature & les propriétés de ce fluide par des raisonnemens & des hypothéses ingénieuses qu'on écoute avec plaisir, & qui ne nous persuadent que trop cette vérité, que le meilleur usage que l'on puisse faire de l'étude de la Philosophie ou de cette Physique charmante, est de reconnoître qu'elle est une voie d'égarement, de doutes & d'incertitudes, où la raison ne sait où mettre le pied dans les moindres petites choses comme dans ce qu'il y a de plus grand dans la nature. Que nous sommes petits! Nous jugeons des effets par leur cause, & nous raisonnons sur cette cause sans y rien connoître, nous sommes des aveugles. Nous observons un corps qui se meut & qui s'élance dans les airs avec une rapidité & une force prodigieuse, & comme par enchantement, sans rien connoître, sans rien appercevoir de la puissance qui le pousse. C'est la matiére subtile, dit-on, engagée dans ces cordes qui produit ces effets surprenans, & cette matiére n'est autre qu'un composé d'un nombre infini de petits corps très-agités, disent nos Physiciens: vraiment nous voilà bien au fait; qui doute que ce ne soit cela? Si vous leur demandez quelle est la nature, la figure & la cause de leur élasticité, ce seroit furieusement les embarrasser, ou vous les réduiriés à l'argument *ad ignorantiam*, & ils se fâcheroient bien fort; ou ils auroient recours à la divinité. Les simples en disent tout autant. Nous sommes tous des simples; mais ce n'est pas être Philosophe, dit Malebranche, que de recourir à Dieu pour expliquer les merveilles de la nature. Il n'y a donc rien d'incompréhensible? Tirez-nous donc d'embarras? Rien de plus aisé que de vous satisfaire, répondront-ils; est-ce que vous doutez de notre profond savoir? Rien, encore une fois, de plus aisé. Ecoutons-les donc.

L'air est un amas d'une infinité de parties du troisiéme élement qui sont branchuës, dont les figures sont fort irréguliéres & très-agitées, & par conséquent toutes ces branches sont autant de ressorts. L'air est donc capable d'une dilatation prompte & subite, selon qu'il est plus ou moins pressé, *d'autant que ses parties qui n'avoient pû se mouvoir qu'étant repliées, tendent toutes ensemble à se redresser & à s'étendre autant qu'il leur est possible, d'une vitesse conforme à celle des parties du second élement qui les agite.* Mais combien d'objections à faire contre cette définition! Cherchons en une autre, qui très-assûrément ne nous en donnera pas une idée plus distincte. *L'air est un composé d'une infinité de petites lames à ressort, soit spirales soit de telle figure qu'on voudra.* Qu'est-ce que tout cela nous apprend? Ce sont là pourtant les opinions de nos Modernes. Cela nous suffit, car nous n'avons garde de citer Aristote, c'étoit un grand homme; mais sur ce point comme dans bien d'autres il s'égare quelquefois pitoiablement, s'il faut s'en rapporter au Pére Malebranche, qui ne l'attaque pas moins à l'égard des parties de l'air. Ce n'est sûrement pas dans son école où l'auteur des balistes & des catapultes apprit la nature & les propriétés du liquide de cet élement; mais Malebranche lui-même, qui tombe si fort sur ce Philosophe, a-t-il mieux raisonné?

Rohault. *Traité de Phys.* III. part. ch. 2.

Phys. gener.

Celui qui le premier trouva la poudre, n'auroit-il pas pensé à l'égard du fluide de la flamme ce que l'ancien avoit imaginé de celui de l'air? Car dans ce tems-là on se servoit encore des machines de jet des Anciens. Il raisonna, il réfléchit sans doute sur cet air enfermé dans ce nombre infini de cellules que les cordes à boiau renferment; il

 cher-

ceux qui les lui attribuent s'abusent extrêmement. Mais on ne lui refuse pas d'avoir perfectionné ces machines, & d'en avoir même tiré tout ce qu'on pouvoit raisonnablement en attendre; il est certain qu'il les a poussées au dernier degré de leur force en les renforçant davantage. Que peut-on imaginer de plus surprenant que ce que Plutarque nous apprend de la force des catapultes de ce grand Géométre? Citons le passage. *Quant à la machine, que Marcellus faisoit avancer sur huit galéres amarrées près-à-près l'une de l'autre, qu'on appelloit sambuque, à cause de la ressemblance qu'elle avoit avec l'instrument de musique qui portoit ce nom, elle n'eut pas une meilleure destinée*, dit l'Auteur, *comme elle étoit encore assez loin des murailles, Archiméde lâcha contre elle un gros rocher* (a) *de dix quintaux: après celui-là un second, & un moment après un troisiéme, qui tous la heurtant avec un sifflement & un tonnerre épouvantable, renversérent & brisérent ses appuis, & donnérent une telle secousse aux galéres qui la soutenoient, qu'elles se lâchérent & se séparérent.*

Je ne sai si la catapulte dont parle Tacite dans la description qu'il fait de la bataille de Bédriac entre les armées de Vitellius & de Vespasien; je ne sai, dis-je, si elle ne lançoit pas des masses d'un plus grand poids que celles d'Archiméde. J'ai déja cité ce passage; mais comme c'est pour tout autre fin, on trouvera bon que je le répéte encore.

Les Vitelliens, dit-il, *avoient disposé leurs machines sur la chaussée du grand chemin pour battre par tout à découvert, au lieu qu'elles étoient dispersées çà & là du commencement, & tiroient à travers le bois; ce qui rompoit la force du coup. Il y en avoit une entre les autres d'une grandeur démesurée qui jettoit de gros quartiers de pierre, dont elle renversoit les bataillons.* Ce passage nous engage à quelques observations sur les différens tirs de la catapulte: je dis les différens tirs, car j'étois encore en doute, malgré l'expérience de ma petite catapulte, que ces sortes de machines pûssent chasser des corps autrement que ne font nos mortiers; mais cet endroit de Tacite prouve manifestement qu'on s'en servoit quelquefois comme nous faisons de nos canons dans les siéges & dans les batailles. *Les machines*, dit-il, *tiroient à travers le bois, ce qui rompoit la force des coups.* Si les coups n'eussent pas été directs, Tacite se fût-il servi de ces expressions? Si ces fardeaux, qu'elles lançoient, & qui *renversoient les bataillons*, eussent été tirés comme nos bombes, il eût dit que leur chûte écrasoit les bataillons en tombant d'en haut sur tête.

Si je n'avois que Tacite pour garant de cette opinion, je raisonnerois un peu plus douteusement sur cette matiére, & je ne m'en tiendrois pas même à l'expérience de ma petite catapulte, dont les coups de but en blanc partent avec une force & une violence extraordinaire; mais j'ai des témoignages beaucoup plus graves, & en très-grand nombre. Lisez César au siége d'Atégne. *Il y eut*, dit-il, *un grand combat; une machine renversa le même jour une tour, d'où cinq des assiégés tombérent avec un petit garçon qui étoit en sentinelle, pour avertir quand la machine tireroit.* Cæsaris Comm. *de bello Hisp.*

Ta-

(a) *Un rocher de dix quintaux.*] Les Grecs avoient differentes sortes de quintaux, le moindre étoit de cent vingt-cinq de nos livres. Il y en avoit de cent soixante-cinq, de quatre cens, de mille & de douze cens cinquante livres, au rapport de M. Dacier dans ses notes sur Plutarque, & son Auteur ne me semble point trop éxact; il eût dû nous apprendre de quel quintal il entendoit parler. Le merveilleux de la chose le méritoit assez. Prenons que ces masses pesassent le petit quintal, n'est-il pas bien surprenant que ces machines chassassent un corps de douze cens cinquante livres? A-t-on vû encore des mortiers à bombes, en a-t-on jamais fondu qui chassassent des masses aussi surprenantes que les catapultes? Polybe, parlant du même siége, dit que ces machines *jettoient des pierres qui ne pesoient pas moins que dix talens, & d'autres des masses de plomb d'une égale pesanteur.* Il entend le talent attique, qui pesoit quatre-vingt livres.

Tacite parlant du siége de Crémone, dit que les assiégeans aiant formé la tortuë pour sapper le mur, les assiégés voiant *que tout ce qu'on jettoit du rempart rouloit sur les boucliers sans effet, ils renversérent sur eux une machine qui étoit dessus, qui tombant avec un grand fracas, écrasa tout ce qu'elle rencontra; mais elle entraîna aussi le haut du rempart avec soi: de sorte que la tour, qui y étoit jointe, aiant été abatuë à coup de pierres, la septiéme légion monta serrée par cette bréche.*

Tac. Hist. L. III.

Bien que nous soions très-convaincus que les catapultes de batterie & du premier rang étoient capables de produire les effets dont cet Auteur parle, comme tant d'autres Historiens, nous avons pourtant de la peine à comprendre qu'une tour pût être renversée à coups de pierres en si peu d'espace, puisque l'insulte de Crémone fut une affaire d'une journée; il n'y avoit pas fort longtems que cette action s'étoit passée lorsque Tacite écrivoit; il pouvoit même avoir vû des gens qui s'y étoient trouvés. Nous n'avons garde de revoquer en doute un Historien qui assûrément ne passe pas pour nous en imposer. Ce qui nous empêche de douter d'un fait de cette nature, c'est que Tacite a déja parlé de la grandeur de ces machines dans la bataille qui précéda la prise de cette place, où il paroît qu'il y en avoit un très-grand nombre, & qu'elles chassoient des corps d'une pesanteur effroiable, & capables d'ébranler autant par leur propre poids que par la violence du choc de ces pierres les murs de la ville, & l'on peut même avancer que les coups étoient directs & de but en blanc. Nous nous servons de ces termes de but en blanc, quoique nous soions très-persuadés qu'il n'y en a point, & que tous les corps jettés, quelque violemment qu'ils le soient, décrivent tous des lignes paraboliques.

Joséphe, dans la description qu'il fait du siége de Jotapat, qu'il défendit lui-même, avec toute la valeur & l'intelligence d'un habile guerrier, dit que les machines des Romains poussoient des pierres avec tant de force & de violence, qu'elles *abattoient les crénaux, & faisoient des ouvertures aux angles des tours & dans les endroits mêmes où les assiégés étoient les plus pressés; elles tuoient ceux qui étoient derriére les autres, sans que ceux qui étoient devant eux les pûssent garantir de leurs coups.* Tout cela ne démontre-t-il pas que ces machines ne tiroient pas toujours comme nos mortiers?

Joséphe, *Hist. de la guerre des Juifs contre les Rom.* ch. 16. Liv. III.

C'est une chose qui tient presque du prodige que l'effet de ces machines, si l'on considére la cause qui les fait agir. On peut bien s'imaginer que les Poëtes ne les ont pas laissées sans emploi dans leurs poësies, & j'aurois été fort surpris si Lucréce n'en eût point parlé. Il dit que leur force étoit si grande, que le boulet chassé par une machine bien montée le faisoit aller avec une telle vîtesse, qu'il s'enflammoit & se fondoit même au milieu de sa course par la violence de son mouvement.

Plumbea vero
Glans etiam longo cursu volvenda liquescit.

Lib. VI.

Lucain & Ovide disent à peu près la même chose. Laissons les Poëtes, qui ne sont pas toujours raisonnables. Ecoutons Sénéque le Philosophe: *Aëra motus extenuat, & extenuatio accendit. Sic liquescit excussa glans fundâ, & attritu aëris velut igne distillat.*

Nat. quæst.

Le mouvement force & comprime l'air, ainsi le boulet chassé par la machine ou se réduit en poussiére par le choc de l'air, ou il tombe en goutes de feu. Au *liquescit* près, tout le reste est d'un Physicien éclairé. Cela veut dire que lorsqu'on bandoit une baliste ou une catapulte au dernier dégré de bandage jusqu'à la forcer, elle étoit capable d'augmenter tellement les vîtesses qu'on ne ne retrouvoit aucun vestige des corps lancés par

par machines, lesquels ne pouvant résister au choc & à la résistance de l'air, se brisoient & s'anéantissoient pour ainsi dire; ce qui arrive souvent aux boulets qui se brisent à une certaine distance de la piéce, comme le savant Valiére le prouve dans ses réfléxions physico-mathématiques sur le canon.

On peut voir par ce que je viens de dire, que l'effet de ces machines approchoit fort de celui de nos canons, & que les pierres dont on se servoit étoient capables de faire bréche contre des murailles qui n'étoient pas terrassées comme sont les nôtres.

Les boulets de pierre, ou pour mieux dire d'un marbre très-dur, sont très-capables de faire bréche. Mahomet II. ne se servit que de ces sortes de boulets pour battre les murs de Constantinople, qu'il tiroit de certaines carriéres de la mer noire : car je ne pense pas que ses canons, qui étoient de calibre de quatre cens pesant de marbre, eussent pû résister chargés d'un boulet de fer fondu de même calibre, qui eût dû peser au moins sept à huit cens livres, puisque ses piéces crevoient presque toutes, quoique chargées d'un boulet de pierre.

Je ne crois pas que les Anciens se servissent toujours de pierres lorsqu'ils vouloient battre en bréche, mais de boulets de fer fondu, & leur effet étoit d'autant plus grand, qu'on ne s'avisa que fort tard de terrasser les murs des places, comme il paroît dans Vitruve & dans Végéce. Or des boulets de trois ou quatre cens livres étoient très-capables de les ruiner; car pourquoi fondre des boulets lorsqu'on trouve des pierres par tout, si ce n'étoit pour battre en bréche ? A moins qu'on ne voulût s'en servir pour mettre le feu, comme nous faisons aujourd'hui lorsqu'on veut tirer à boulets rouges. Nicetas parle de masses rougies & tout allumées que ceux d'Anabarza, assiégés par les Romains, lançoient avec leurs machines. Il dit au même endroit, que ceux-ci *approchérent leurs machines des murailles, & lancérent de grosses pierres contre les tours.* Diodore, Zonare, & une infinité d'autres Historiens de la premiére & de la moienne antiquité, sont remplis de semblables éxemples. Nicet. *Hist. de Jean Comnéne*, ch. 7.

Abbo dans son Poëme du siége de Paris par les Normans, dit que ceux de la ville se servoient de boulets de plomb qu'ils tiroient avec leurs machines. Je croirois plutôt que c'étoit des boulets de fer qu'ils faisoient rougir pour brûler les machines & les tortuës des assiégés. Il seroit ridicule de jetter des masses de plomb plutôt que des pierres, au lieu que les boulets de fer enflammés étoient capables de mettre le feu par tout. Cette conjecture n'est pas sans fondement; & ce qui nous fortifie dans cette opinion c'est un passage de l'Histoire de la Milice Françoise. L'Auteur nous apprend qu'en bâtissant la maison de M. Foucault, Conseiller d'Etat, on trouva en creusant des fondemens un grand nombre de boulets de différentes grosseurs, les uns de grais & les autres de fer fondu, dont il y en avoit trois de ceux-ci de douze pouces & trois tiers de diamétre, qui pesoient deux cens quatre-vingt-douze livres. Je doute qu'il y eût des canons en France d'un tel calibre, quoique Mahomet II. en eût fait fondre au siége de Constantinople de douze cens livres de bale : cela semblera incroiable, quoique rien ne soit plus vrai. Ces piéces crevoient la plûpart, & faisoient beaucoup plus de bruit que de mal : car à peine tiroient-elles quatre coups en un jour; au lieu que le service des catapultes étoit très-promt, qu'elles tiroient infiniment plus juste, & que les plus grosses tiroient plus souvent que nos piéces ordinaires. *Hist. de la Milice Franç.* Lib. VI. p. 448. Guillet *Hist. de Mahom. II.*

Louis XI. au rapport du même Auteur, avoit fait fondre un canon de cinq cens livres de calibre. Pour moi je panche à croire que ces boulets de grais & de fer fondu trouvés chez M. Foucault, étoient là avant l'invention de la poudre, & peut-être du tems du siége de Paris par les Normans : car le voisinage de l'Arsenal ne prouve point que ces boulets ne soient pas anciens, comme le prétend le Pére Daniel; je croirois plutôt que les Normans avoient leur camp de ce côté-là, car

cet

cet endroit se trouve juste hors la portée des machines pour n'en être pas incommodés. *Paris n'avoit point encore alors une plus grande étenduë que celle de la partie d'aujourd'hui qu'on appelle la Cité, c'est-à-dire qu'elle étoit renfermée entre les deux bras de la riviére.*

Hist. de la Milice Franç. liv. II. ch. 2.

Il est évident que le seul poids de ces masses étonnantes lancées par les catapultes, étoit capables d'ébranler & ensuite de renverser tout ce qui leur résistoit le plus. Des machines comme celles d'Archiméde au siége de Syracuse, qui chassoient douze cens cinquante pesant, devoient faire un fracas terrible, non seulement en tombant d'en haut comme nos bombes; mais encore de but en blanc, ou à fort peu d'élevation. On ne peut pas nier qu'Archiméde ne tirât de la sorte contre la sambuque de Marcellus, qui fut brisée, fracassée & mise en piéces, quoiqu'elle dût être construite d'une charpente très-solide. Une masse de ce poids tirée de la sorte, fait voir quelle devoit être la force & la violence de ces sortes de machines.

Si Joséphe ne parle point de ces grosses catapultes dans sa description du siége de Jérusalem, c'est que les murs de cette place étoient à l'épreuve de tout, tant elles étoient fortes & solides, & les béliers les ébranloient plutôt qu'ils ne faisoient bréche; ce qui aidoit pour la sappe. Cet Auteur ne dit-il pas que les Romains ne pûrent faire bréche au Temple, *quoique les béliers l'eussent battu pendant six jours*. Je ne sai si une batterie de six béliers de bonne taille ne feroient pas tout autant d'effet qu'une batterie de six de nos piéces de vingt-quatre, j'oserois presque assûrer que les béliers feront plutôt bréche. La raison me semble forte, c'est que que les coups de ceux-ci, quoique violents, sont plus souvent redoublés, & qu'un bélier heurtera au moins dix coups avant que le canon en ait tiré un.

Joséphe *Guer. des Juifs contre les Rom.* liv. VIII. ch. 22.

Joséphe parle de l'effet des catapultes de Tite au siége de Jérusalem. Il dit qu'il y en avoit de fort grosses, & que les moindres jettoient le poids d'un talent. Je vais citer le passage sur la version de M. Arnaud d'Andilly. *Les machines de la seconde légion*, dit-il, *étoient les plus redoutables; les pierres qu'elles poussoient étoient plus grosses que celles des autres, & alloient si loin qu'elles ne renversoient pas seulement ceux qui faisoient les sorties; mais alloient tuer, jusques sur les murs & les remparts, ceux qui étoient ordonnés pour les défendre. Les plus petites de ces pierres pesoient au moins un talent.* 80 livres. *Leur portée étoit au moins de deux stades & davantage, & leur force si grande, qu'après avoir renversé ceux qui se rencontroient dans les premiers rangs, elles en tuoient encore d'autres derriére eux. Mais souvent les Juifs les évitoient, tant parce que leur bruit & leur blancheur donnoient moien de s'y préparer, qu'à cause qu'ils avoient disposé des gens sur les tours, qui aussi-tôt que l'on commençoit à faire jouer les machines les avertissoient en leur criant en Hébreu :* le Fils vient, & il prend un tel chemin. *A ce signe ils se jettoient par terre, & les pierres passoient.*

Ceci nous engage à quelques remarques qui me paroissent importantes. Ce que Joséphe dit de la portée de ces machines, m'a tout l'air d'un passage mutilé. Leur force seroit bien petite si elles n'eussent porté que deux stades; elles n'auroient pû produire les effets dont il parle lui-même, & qui sont tels qu'ils semblent tenir du prodige, à moins que l'Auteur ne veuille dire que cette distance de deux stades étoit celle qu'on donnoit à ces machines pour tirer dans un siége. Pour bien concevoir la juste portée des catapultes à toute volée, si l'on veut à quarante-cinq dégrés, on n'a qu'à examiner à quel espace d'une ville assiégée les Anciens se campoient, ou tiroient leur circonvallation ou contrevallation, pour n'être pas incommodés des machines des assiégés. Polybe fait camper les Romains à huit stades au siége d'Agrigente. Je conclus de là qu'elles portoient tout autant. Une preuve bien sensible que le texte de Joséphe est corrompu en cet endroit, c'est un passage du même Auteur : car parlant de la force sur-

surprenante de ces machines, il dit que l'*une de ces pierres emporta à trois stades de là la tête de l'un de ceux qui combattoient de dessus le mur auprès de Joséphe: & une aiant traversé le corps d'une femme, emporta à demi stade de là l'enfant dont elle étoit grosse.* Ibid. Liv. III. ch. 17.

Ne seroit-ce pas une contradiction bien avérée, si Joséphe aiant dit dans son cinquiéme Livre que ces machines portoient deux stades; il ne se fût pas souvenu de ce qu'il avoit avancé dans son troisiéme Livre qu'une pierre, lancée par une catapulte, emporta là tête d'un homme à trois stades? Les batteries de ces machines devoient tirer tout au moins à un demi stade du corps de la place. Voilà déja quatre stades. Or ces machines étant en ce tems-là dans leur plus grande perfection, & jettant d'ailleurs des poids de plus de cent livres, leur portée devoit être de plus d'un mille Italique.

Ce qui prouve invinciblement les coups directs de ces sortes de machines contre le sentiment du Pére Daniel & de M. Perrault, c'est ce que dit l'Auteur Juif que *leur force étoit si grande, qu'après avoir renversé ceux qui se trouvoient dans les premiers rangs, elles en tuoient encore d'autres derriére eux.* Tous ces passages, que je viens de rapporter, ne le démontrent-ils pas assez? Parlerions-nous autrement de nos canons? Encore une fois, ces exemples en foule ont-ils besoin de Commentaire? Tout ce que les Historiens rapportent des effets de la catapulte, nous méne à ce jugement, & à ne pas nous rendre aux décisions de M. Perrault, de l'Auteur de l'Histoire de la Milice Françoise, & de l[illegible], qui ne décide pas moins que les deux premiers.

J'ai lieu de m'étonner, pour le dire en passant, qu'aucun de nos Interprétes & de nos Théologiens ne se soit avisé de remarquer cet endroit de Joséphe, où il dit que les Juifs, pour esquiver & se garantir des coups des pierres lancées par les machines, avertissoient ceux à qui elles s'adressoient en criant *le Fils vient, il prend un tel chemin.* Cela me semble remarquable. Quel rapport a le terme de *Fils* avec une pierre? N'auroient-ils pas dû plutôt crier *gare la pierre*, comme nous disons *gare la bombe?* Le Fils de Dieu avoit prédit la désolation & la ruine de cette malheureuse nation, ou peut-être ce n'est qu'un hébraïsme pour signifier une pierre, comme la fléche est le fils du carquois. Je laisse à de plus habiles à raisonner là-dessus.

J'aurois pû en demeurer là dans cet Article, sans pousser plus loin les preuves des effets de la catapulte. Cela ne me satisfait pourtant pas. Il faut faire voir qu'elles n'étoient pas seulement connuës vers le douziéme siécle en Europe, comme en Asie; mais encore dans le quinziéme siécle, & même plus bas.



ARTICLE XXVIII.

Qu'il n'y a guéres plus de deux siécles que les catapultes étoient en usage dans l'attaque & la defense des places. Exemples des prodigieux effets de cette machine.

LEs catapultes, dont on se servoit dans le douziéme & treisiéme siécle en France, comme dans les autres Etats de l'Europe & en Asie, où elles étoient encore plus communes, & peut-être plus parfaites, ne le cédoient ni en grosseur ni en force à celles des Anciens. Le Pére Daniel s'étend beaucoup sur cette matiére dans son Histoire de la Milice Françoise. Il remonte jusqu'à Clovis, où il fait commencer la premiére race de

as eu
Ses enfans beaucoup de
firent beaucoup de ... par les Ro...
es mises en œuvre par les ... il n'est p...
squ'on vient à Charlemagne il n'est ... très-fam...
ines lui devoient étre très-connuës & très-fam... & c'est ce qui lo... ce Conqu... de ce gran...
la discipline militaire des Romains, & c'est ce qui ... plus bas que ce Conqu... des constitutions de ce gran... les machines de g...
nt dans ses conquêtes. Si on descend plus bas que ce ... malgré cela les machines de g... avons p...
up d'ignorance & un oubli surprenant des constitutions. C'est tout ce que nous avons pu
égard de la discipline militaire & de la tactique, malgré cela ... cet Empereur.
maintinrent, & peut-être augmentérent en perfection. C'est tout ce que nous
observer dans les Auteurs qui ont écrit des actions de cet Empereur.

Le siége de Paris par les Normans, vient ensuite sur les rangs. Abbo, Moine de Saint Germain des Prez, en a donné une description fort détaillée; il nous fait voir combien les François étoient excellens ouvriers dans l'art des machines. Les assiégés en avoient une si grande quantité, qu'il ne s'est rien vû de semblable, puisqu'il y en avoit jusqu'à cent en batterie sur les murailles, & c'est je pense ce qui les sauva. Je ne doute pas qu'il n'y en eût de très-grosses parmi un si grand nombre. Il paroît par ce que nous apprend le Pére Daniel dans son Histoire de la Milice Françoise, que *toute l'application des Ingénieurs François pour venir à bout des places, se réduisit principalement à deux points; le premier à renforcer les balistes* (catapultes), *& autres semblables machines pour lancer des pierres de la plus énorme grosseur, avec quoi ils crevoient tous les toits des maisons,* ET FRACASSOIENT LES MURAILLES.

Liv. VII. ch. 3. Sous Philippe Auguste.

Les Ingénieurs avoient si bien réüssi pour le premier, continuë-t-il, *qu'ils jettoient avec leurs machines des pierres capables par leur pesanteur d'enfoncer les voutes & les planchers des maisons les plus solidement bâties.*

Le même Auteur cite un passage de Froissart, qui fait voir la force surprenante de ces machines. Il auroit mieux fait de le citer en son vieux langage, qui a ses gr... comme sans doute le nôtre les aura, lorsqu'il sera aussi décrépit que celui du sié... cet Ecrivain. Il nous apprend donc qu'au siége de Thyn-l'Evêque aux Païs ... *Duc Jean de Normandie fit charrier grand foison d'engins de Cambrai & de D... entr'autres six fort grands, qu'il fit lever devant la forteresse, lesquels jettoien... jour grosses pierres & mangonneaux, qui abattoient les combles & haults des ... chambres & des sales: tellement que les compagnons qui gardoient la plac... demeurer que dans les caves & les celliers. Ceux de l'Ost leur jettoient ... par leurs engins des chevaux morts & autres charoignes infectes, pour ... tir là dedans, dont ils étoient en grand destresse, & de ce furent ... que de nulle autre chose, parce que même qu'il faisoit chauld, ... &c.*

Froissart Vol. I. ch. 50.

Il falloit que ces catapultes fussent d'une grandeur démesurée pou... fardeaux, car il n'y a point de cheval qui ne pése au moins sept à h... est évident qu'on en jettoit qui pesoient beaucoup davantage. T... ...ant, si la découverte des forces mouvantes de ces machines ... ...int, ne nous faisoient voir que de telles forces peuve... ...r on peut augmenter ces forces beaucoup au... comme c'est une nécessité que de...

calcul pour le concevoir. Ce qui coûtoit le moins dans les siéges des Anciens, étoient sans doute les machines de jet. La grande dépense consistoit dans leurs tours mouvantes & dans leurs tortuës. Ces sortes de machines subsistérent longtems, tant qu'on ne s'avisa pas de renforcer celles de jet; mais dès qu'on s'apperçut qu'elles pouvoient jetter de plus grands fardeaux, ces tours & ces tortuës devinrent plus rares, & disparurent à la fin. Mahomet II. se servit de tours mouvantes au siége de Constantinople, qui furent tout aussi-tôt brûlées & renversées, & ne s'en servit plus depuis.

Philippe-Auguste s'appliqua uniquement à perfectionner, ou pour mieux dire à augmenter les forces des machines de jet. Je ne vois pourtant pas que les catapultes, dont parle Froissart, & tant d'autres Historiens après lui, aient chassé de plus grands corps que celles de Genghiscan & de Timur-Bec; mais ce n'est pas là où je veux [illegible]er, puisqu'on n'entre pas dans le temple de la gloire pour avoir plus de machines & plus de canons dans un siége; si leur renommée n'étoit appuiée que sur de semblables choses, nous n'aurions jamais sû s'il y avoit eu de tels hommes au monde.

L'invention de la poudre vint ensuite, qui ne changea presque rien dans l'art d'assiéger les places, sinon que la force de l'artillerie augmenta les précautions dans les approches, & fit évanouir toutes les machines qui n'étoient pas capables de résister contre ses efforts. Mahomet II. fut le premier qui donna le plus de vogue aux canons; il ne les perfectionna pas seulement, mais il inventa encore les mortiers pierriers. Nous ne saurions lui en refuser la gloire, & je ne crois pas qu'on s'avise de la lui enlever non plus que celle des tranchées. Il y avoit longtems qu'on ne parloit plus de catapultes. Sous le régne de ce Conquérant l'invention en étoit perduë, on les vit reparoître au siége de Rhodes en 1480. Ce phénoméne militaire fut regardé comme un prodige de l'esprit humain, quoiqu'il n'y eût guéres plus de cent cinquante ans qu'on s'en servoit encore. Le passage où j'ai trouvé cette nouvelle, mérite d'être cité. Nous le tirerons de Guillet, qui a écrit la vie de Mahomet II.

Les Turcs avoient élevé une batterie de seize gros basilics, ou doubles canons, dit l'Auteur, *dont le calibre énorme n'excédoit point celui des piéces emploiées au siége de Scutari. Les Chrétiens y opposérent avec grand succès une contrebatterie* D'UNE INVENTION NOUVELLE. *Un de leurs Ingénieurs, aidé des avis de quelques gens de marine & des plus habiles charpentiers de la ville, fit une machine propre à jetter des quartiers de pierres d'une grosseur effroiable. Son exécution empécha l'ennemi de pousser le travail de ses approches, renversa ses épaulemens, ouvrit les sappes, tua la plûpart de ses travailleurs, & remplit de carnage les troupes qui se trouvoient sous sa portée. Les assiégés*, continuë-t-il, *la nommérent par raillerie le tribut, pour faire allusion au tribut que Mahomet avoit demandé, & l'avertir qu'ils lui en faisoient le paiement à leur maniére.*

Guillet. *Hist. de Mahomet* II. L. VII. p. 350.

Ils n'emploïoient pas seulement ces machines à jetter ces masses entiéres; *ils envoïoient*, dit encore l'Auteur, *une grêle effroiable de cailloux de leur tribut sur les Turcs qui soutenoient le travail des approches, & l'effet en étoit si grand, que la pesanteur des pierres ouvroit les terres dont le dessous étoit creusé par les mineurs, & alloient chercher ceux qui creusoient & qui préparoient des fourneaux sous les dehors de la place.*

On ne peut pas révoquer en doute ce que nous venons de citer ici, tous les Auteurs qui ont écrit de ce siége fameux sont unanimes sur ce point; mais qu'aucun ne nous ait appris le nom du restaurateur de la catapulte, voilà ce qui doit surprendre. Ces sortes de négligences ne se pardonnent pas aux Auteurs contemporains qui ont écrit de ce siége. Il leur eût été très-facile de s'informer de ceux qui s'y étoient trouvés, qui leur auroient peut-être appris le nom de cet Ingénieur.

Je

Je ne saurois passer à autre chose sans faire une réfléxion sur cet éxemple, ou si l'on veut une digression. C'est un péril qu'il faut que je coure, & dont il faut que je me tire le plus dignement & le plus promtement qu'il sera possible. Je dis donc que peu de gens sont capables d'inventer eux-mêmes ce qu'il faut faire dans les grandes extrémités, mais presque tous peuvent être instruits par les éxemples. Celui-ci peut servir de bonne leçon, non seulement aux Généraux d'armées, mais plus encore aux Gouverneurs des places assiégées; ceux-ci, comme les autres, apprendront par cet éxemple que le discernement du vrai & du faux, de l'impossible & du possible, étant une chose très-difficile, on doit tout écouter avec un air de confiance & d'estime, & ne rien rejetter des choses que certaines personnes nous proposent, quelque extraordinaires & quelque peu praticables qu'elles nous paroissent lorsque l'éxécution ne sauroit produire aucun mal, & qu'elles peuvent faire un très-grand bien, lorsqu'elles réussissent & qu'elles ne dépendent que de l'expérience qu'on en fera avant que de s'en servir contre l'ennemi.

Ces sortes de génies inventifs sont très-rares & très-dignes d'être écoutés, & n'échouent pas toujours, comme certain visionnaire qui fut envoié à Douay en 1710, & qui promit à la Cour de démonter toutes les batteries des ennemis, & de les accabler de tant de feux qu'il leur feroit lever le siége. Lorsqu'il vint à l'éxécution, on trouva qu'il tiroit moins juste que le plus misérable canonier; il produisit tant d'imaginations folles & burlesques, qu'il fit rire tout la garnison, hors feu M. d'Albergotti, qui défendit la place, & qui ne rioit jamais. Il entreprit ce visionnaire très-sérieusement, quoiqu'il fournit tout ce qui lui étoit nécessaire pour n'avoir rien à se reprocher, ce qui n'est pas une petite sagesse.

Le Grand Maître d'Aubusson fut plus heureux, & ne fut pas moins sage pour avoir écouté un homme qui lui proposa une machine qui sembloit au dessus de l'esprit humain, & beaucoup plus redoutable que les canons énormes des assiégeans, & il tint parole : tant il est véritable qu'il faut tout écouter & ne rien négliger à la guerre des moindres petites choses, & ne mépriser qui que ce soit de sa garnison, quelque en butte qu'il soit aux morsures des petits maîtres. Quoiqu'il en soit, il est rare que ces sortes de gens soient reçûs des Généraux sans quelque secrete risée, & sans qu'ils s'en moquent; parce qu'ils ne peuvent s'imaginer que l'on puisse éxécuter certaines choses par cela seul qu'ils ne les comprennent pas, comme si tout le génie du monde étoit renfermé dans leur tête, que rien n'éxistât au-delà de leur tourbillon, ou qu'il n'y en eût pas de plus grand au-delà du leur; ce qui n'est pas supportable, & marque une très-grande présomption, beaucoup d'ignorance, petitesse d'esprit & de génie, rien de bon.

Mahomet II. venoit à bout de Rhodes & la prenoit infailliblement, s'il ne se fût trouvé un Grand Maître capable d'écoûter les hommes de mérite, & de les croire très-capables de réussir dans certaines choses qu'il ne pouvoit imaginer ni comprendre lui-même, & fit voir par là qu'il étoit un homme d'esprit & de grand sens. On n'eût pas rencontré un tel homme dans certaine place où je me suis trouvé, & dont on craignoit fort le siége, auquel les Turcs ne penserent jamais : car celui qu'on y envoia pour la défense tomba heureusement dans le Roiaume des aveugles, où les borgnes sont les Rois; il fut donc seul écouté, & ceux qui avoient de bons yeux furent traités comme des aveugles. Je reviens au sujet d'où cette disgression m'a tiré.

On peut voir par ce que nous venons de dire plus haut, que la catapulte de Rhodes est très-proche de notre tems. Il m'en vient une autre beaucoup plus récente dans la mémoire, véritablement l'Auteur qui me fournit l'éxemple n'est pas reconnu pour fort grave. On l'a pris sur le fait en bien des choses qu'on reconnoit pour très-fausses & mê-

même pour très-imaginaires : avec cela il se trouve chargé de tant d'ignorances & d'un si grand fond de crédulité, qu'on le prendroit pour un imbécile. Voilà une misérable autorité, dira-t-on, pas tant que l'on s'imagine. L'Auteur dont je veux parler est Vincent le Blanc dans son voiage d'Abissinie. Je tire même de son ignorance une preuve démonstrative qu'il dit vrai dans ce qu'il rapporte des catapultes des Abissins : car il les représente telles, ou peu s'en faut, que nous les avons données ; ce qui ne sauroit entrer dans l'imagination d'un homme qui ne connut jamais les Anciens, ni leurs machines, & cependant il nous parle de catapultes sans les nommer. Il rapporte qu'en 1576. le grand Négus aiant assiégé Tamar *ville forte, entourée de fortes murailles, & où les assiégés avoient des machines & des batteries composées de grosses pièces de bois, bandées de cordages & des rouës à vis, qui se débandoient de telle force qu'elles eussent renversé & brisé un navire : ce qui fut cause*, continuë-t-il, *que le Négus ne voulut pas faire donner l'assaut aussi-tôt qu'on eut comblé le fossé. Sans l'aide d'un Génois, qui se trouva là, il n'en fût jamais venu à bout sans une grande perte ; ce Génois par une mine fit sauter une tour qui fit une merveilleuse brèche.*

Voiage de Vincent le Blanc, c. xj. p. 72.

Casimir Siémenowiski, Lieutenant Général de l'artillerie de Pologne, qui est l'Auteur d'un Livre qu'il intitule, *Artis magnæ artileriæ*, qui ne répond en rien à son titre, dit qu'au siége de Thorn en Prusse, les Polonois se servirent contre les Suédois d'une méthode extraordinaire de jetter des pierres sans mortier qui pesoient plus de huit cens livres. Quand un Officier d'artillerie se mêle de nous débiter ces sortes d'exemples, il doit parler d'une maniére un peu moins vague. Je suis persuadé que cet Officier faisoit parfaitement bien les fusées, & cent autres bagatelles de cette nature, dont les enfans se mêlent quelquefois ; mais pour ces autres artifices, qui peuvent servir à la guerre, on ne peut pas douter que ce ne soient de très-grandes chiméres. J'ai regret d'en avoir été la dupe. Il nous avoit promis un second Tome de ce grand art, avec la description des machines de son invention pour jetter des pierres & des roches entiéres pour le moins aussi grosses que celles d'Archiméde ; mais je crois que ce second Tome est encore en quartier dans les espaces imaginaires, comme ses secrets. Tout le monde est rempli de ces sortes de charlatans. Il s'en faut bien qu'ils nous divertissent autant qu'a fait un homme venu de je ne sai où, qui nous a fait voir, non sans nous faire rire, que les gens qui ont le plus d'esprit sont quelquefois les dupes des plus gros lourdauts, & que ceux-ci sont quelquefois moins aisés à être dupés que les plus habiles.

ARTICLE XXIX.

Que les catapultes sont d'une plus grande utilité pour le jet des bombes & des pierres que nos mortiers de toute espéce.

Nous ne connoissons M. Blondel que par son Livre du jet des bombes. Quand il n'auroit donné que ce seul ouvrage, il méritoit d'être mis au rang des Auteurs célébres de notre tems. Il s'attacha si fortement & si ardemment à rafiner sur cette curieuse partie de la guerre, que je ne sache encore personne qui ait hazardé d'enchérir sur lui. Jusqu'ici il est demeuré maître du terrain, ce qui est une rareté : car il y a bien peu d'Ecrivains qui demeurent tranquilles sur le leur, & qui y soient en repos. Nous n'avons garde de l'en chasser, cela passe notre competence. Mais nous ne sau-

décide sans façon en faveur des Modernes dans tous les arts & dans toutes les sciences. Il est étonnant que cette secte ait pû tenir si longtems la campagne, qu'elle ait eu ses partisans, ses prédicans & ses écrivains en très-grand nombre, & si passionnés. Que penser de tout cela, sinon qu'il n'y a point de secte, quelque extraordinaire qu'elle soit dans ses sentimens, qui ne puisse faire des objections & se défendre bien & vigoureusement, même en dépit de la raison, contre une autre autre qui l'aura de son côté? Les beaux esprits qui n'ont que de l'esprit sans aucun goût, sont très-capables de donner dans les opinions les plus absurdes. Il est pourtant vrai que nous rencontrons par tout les Modernes dans presque tous les arts & toutes les sciences sur le chemin des Anciens. Il ne nous appartient pas de nous engager dans un tel conflict de disputes; mais du moins nous sera-t-il permis de dire, que dans les arts & les sciences qui ont rapport à la guerre, on ne sauroit nier sans absurdité, que les Anciens ne soient nos maîtres, & qu'ils n'aient porté les choses jusqu'au dégré éminent de perfection où elles pouvoient être poussées. Nous marchons dans la route qu'ils ont tenuë, puisque nous avons eu le bonheur de la trouver, & nous sommes contraints d'avouër que ce que nous avons de bon & d'excellent dans nos pratiques nous le tenons de ces grands génies, & ce que nous avons de mauvais ne vient sûrement pas d'eux.

Nous reconnoissons qu'il y a beaucoup de ce mauvais dans les grandes parties de la guerre, principalement dans notre tactique, où l'on ne voit ni ombre ni trace de principes & de systême. C'est une routine toute pure, nous pouvons nous en faire honneur sans que les Anciens la reclament; mais à l'égard de l'attaque des places, nous leur devons tout. Il n'y a de nouveau que nos bouches à feu, nos mines & nos fourneaux. Nous en avons fourni d'assez fortes preuves dans les Articles précédens, & nous ne sommes pas si-tôt prêts à finir. Nous leur devons nos lignes de circonvallation & de contrevallation, nos approches ou tranchées du camp aux batteries, & la construction de ces batteries, nos paralléles ou nos places d'armes, la descente & le comblement du fossé, nos sappes couvertes, nos galeries à ciel ouvert; enfin tous les ouvrages & toutes les chicanes dans l'art de se couvrir & de se terrir, qui marquent le plus profond savoir dans l'attaque des places comme dans la défense, où nous ne sommes pas si habiles. Voilà donc des faits incontestables, & des preuves que nous n'avons rien inventé que les Anciens n'eussent pratiqué trois mille ans avant nous. Nous voilà dépossédés de bien des inventions, nous allons maintenant passer aux galeries souterraines ou conduits de mines, aux sappes sous le pied des tours & des murs de la ville assiégée, où l'on doit s'attendre de rencontrer toutes nos pratiques, ce qui n'est pas peu surprenant.

L'origine des galeries souterraines ou conduits de mines nous est tout-à-fait inconnuë, ce qui prouve leur antiquité. Végéce nous donne un Chapitre entier de cette sorte d'attaque. On peut bien juger qu'il n'entre pas dans un fort grand détail, les gens de guerre de son tems comme ceux du notre n'en avoient pas besoin. Ils savoient assez ce qu'on pouvoit dire sur ces sortes de choses. Ce Chapitre n'étant pas long, nous avons cru devoir le traduire & l'inserer dans cet Article. Les Officiers qui ont lû cet Auteur, qui ne sont pas en fort grand nombre, ne s'en soucieront peut-être pas, & le passeront: les autres, qui ne l'entendent pas dans l'original, le liront avec plaisir; c'est une idée de ce que nous traiterons plus particuliérement.

Il y a une autre méthode d'attaquer les places, dit cet Auteur, *mais sourde, cachée & difficile à découvrir, parce qu'elle se faisoit par des routès & des conduits souterrains, qu'on appelle* cuniculos, *par rapport aux lapins qui se terrissent ou creusent des terriers pour se cacher. C'est donc à l'imitation de ces animaux, ou de ceux qui travaillent & qui ouvrent des routes souterraines pour découvrir les veines d'or &* Cuniculis oppugnare.

 d'argent

Veget. de re milit. Lib. IV. cap. 24.

d'argent ou d'autres métaux dans les entrailles de la terre, que les assiégeans perçoivent des galeries sous terre jusques dans la place pour s'en rendre les maîtres, ruse d'où naissent en même tems deux piéges très-dangereux : car ils y pénétrent par ces ouvertures secrétes à la faveur des ténébres d'une nuit obscure, & lorsque tout est tranquille & dans un profond sommeil, & s'écoulant alors par ces conduits cachés, ils marchent aux portes de la ville, qu'ils ouvrent, par où leurs gens entrent dans la ville, & surprennent les habitans qui dorment tranquillement dans leurs maisons & sans défiance ; ils les taillent en piéces.

Si cet expédient ne leur convient pas, lorsqu'ils ont poussé la galerie jusqu'aux fondemens des murailles, ils creusent dessous, ou ils en sappent une grande partie pour en détruire le pied, qu'il soutiennent par des bois debout, & remplissant les vuides qu'ils laissent entr'eux de bois secs & d'autres matiéres combustibles faciles à s'enflammer, ils y mettent le feu, & se retirent ensuite : la flamme prenant aux étais, le mur croule & tombe tout d'un coup faute d'appuis, & laisse une bréche par où les assiégeans entrent dans la ville.

La méthode des Anciens dans leurs conduits de mines étoit la même dont nous nous servons aujourd'hui, & quand nous ne la trouverions pas dans les Ecrivains de l'antiquité, nous ne saurions les faire autrement. Nous avons donné la coupe de la contregalerie de ceux d'Edesse assiégés par Cosroez Roi de Perse, dans l'Article XI. mais nous n'avons rien dit de sa construction, & les Auteurs qui parlent de ces sortes d'ouvrages ne nous apprennent pas autre chose, sinon qu'à mesure qu'on avançoit dans les terres on les soutenoit par des poutres ou des soliveaux ; mais cela ne suffit-il pas pour nous faire comprendre que c'étoient des montans (2) de six pieds de haut comme les nôtres ? Sans doute que ces montans ainsi posés appuioient chacun sur sa femêle, c'est-à-dire sur un morceau de bois couché à plat, de peur que la pesanteur des terres ne les fit enfoncer. Ces poteaux soutenoient le traversant ou chapeau (3), comme les mineurs l'appellent, de quatre à cinq pieds de long. A mesure qu'on avançoit dans les terres, on mettoit d'autres poteaux & d'autres chapeaux, qu'on plaçoit d'espace en espace plus ou moins proche, selon la nature des terres sous lesquelles les assiégeans travailloient. Cette charpente étoit couverte de madriers, quelquefois de claies ou de branchages qui la couvroient par dessus, on en mettoit encore aux côtés pour soutenir les terres, & empêcher qu'elles ne s'éboulassent en haut & en bas entre les distances des chapeaux & des montans. Toute cette construction s'appelle aujourd'hui le *chassis* de la galerie.

Il est des mines comme de la tactique, entre des Généraux très-habiles, celui des deux qui excelle le plus dans cet art doit nécessairement surmonter l'autre. Il en est de même de l'attaque & de la défense des places par les galeries & les contregaleries souterraines : l'on peut dire même que la méthode de se défendre par ces sortes de moiens est plus certaine & plus assûrée, parce qu'elle n'est pas sujette aux caprices de la fortune & aux accidens inopinés. Je dis qu'elle n'y est point sujette, parce que l'intelligence suffit seule dans cette science contre une autre moindre, c'est une rouë qui emporte tout. La valeur ni la multitude des assiégeans ne peuvent rien, la place se défend indépendamment de cette valeur. La pelle & la pioche, ce sont là les armes & le bouclier des assiégés, je n'en connois pas de plus fortes.

Les Modernes ont un plus grand avantage dans cette maniére d'attaquer & de se défendre que les Anciens, qui ne pouvoient que miner ou sapper les ouvrages d'une certaine nature, comme sous les tours & les tortuës beliéres, où il falloit faire une chambre souterraine fort spacieuse & fort élevée, & enlever les terres, & soutenir le reste par de puissans étais, & remplir ces chambres de bois sec & de matiéres combustibles, & y

mettre

mettre le feu pour les faire fondre faute d'appuis avec les tours, les tortuës & les machines plantées dessus ; ce qui ne réussissoit pas toujours, parce qu'on avoit le tems par la grandeur du travail d'aller à la rencontre des mineurs, de leur couper chemin, ou d'entrer dans les chambres, avant qu'on eût le loisir de les perfectionner, de les remplir & d'y mettre ensuite le feu, à cause de la longueur & de la difficulté de l'ouvrage ; leurs galeries étoient plus larges sans être plus élevées, au lieu que les nôtres n'éxigent pas un si grand travail, nos chambres de mines étant très-petites, outre qu'on peut y aller par des rameaux. Une ou deux petites chambres suffisent pour faire sauter toute la face d'un bastion, au lieu que les Anciens ne renversoient par la sappe que la longueur du mur qu'ils vouloient faire tomber. Cet ouvrage étoit fort long ; car après être arrivé au pied de la muraille, il falloit pousser une galerie le long du mur égale à ce qu'on vouloit détruire, & travailler ensuite sur tout ce front : ce qui donnoit le tems aux assiégés d'ouvrir des routes souterraines, & de découvrir celles des assiégeans, & rarement se trouvoient-ils en défaut. Les mineurs de Lilybée rencontrérent toujours ceux des Romains.

L'invention de la poudre nous a mis en état de porter plus loin nos connoissances dans l'art des mines, & de rendre un siége pour ainsi dire éternel : car si dans nos défenses nous mettions toute notre attention à nous rendre maîtres du dessous, les assiégeans ne le seroient jamais du dessus. S'il se fût trouvé un Valiére au siége de Tournai, deux ans de vivres n'eussent pas suffi aux assiégés, & jamais les assiégeans n'eussent sû où mettre le pied ni avancer un pas. Si ce savant Officier eût été cru à Landau, les ennemis se fussent vûs obligés de lever le siége, & ainsi de certains siéges où l'on eût pû emploier cette voie. Nos ingénieurs ignorent tout-à-fait cette savante partie de la guerre, rarement les Officiers mineurs sont écoutés, & les Gouverneurs n'en sachant pas davantage à cet égard que les Ingénieurs, on se réduit au dessus & on laisse le dessous. C'est là le champ de bataille de l'assiégeant & de l'assiégé, & les Ingénieurs des deux partis, qui n'ont que leur routine pour guide, se trouvant également ignorans dans les mines, ne vont pas plus loin que la commune façon d'attaquer & de se défendre. C'est là toute la marque de leur profond savoir, quoique nous convenions que dans les parties de l'art où ils se sont bornés ils y excellent parfaitement.

Il n'y a guéres plus de deux siécles que les mines dont nous nous servons sont inventées. Il n'y a qui que ce soit qui en ignore l'époque & le nom même de l'inventeur. La prémiere parut au siége du château de l'Oeuf. *Gonsalve fit sommer Chavagnac Gentilhomme d'Auvergne, qui y commandoit*, dit le Pére Daniel, *il répondit à la sommation, que lui & sa garnison étoient résolus à s'ensévelir sous les ruines de la place : la chose arriva plutôt qu'il n'avoit cru. Pierre de Navarre, chargé de l'attaque du château, avoit fait miner la muraille du côté de Pizzifalconé, sans que les François s'en fussent apperçûs. La mine joua, & en fit sauter en l'air un assez grand nombre. La place fut emportée, & l'on fit main basse d'abord sur tout ce qui se trouva d'Officiers & de soldats.* Il est certain que Pierre de Navarre n'est pas l'inventeur des mines, il ne les a que perfectionnées. Elles furent trouvées vers 1487. c'est Guichardin qui nous apprend cette nouvelle dans son seiziéme Livre, le même Pére Daniel le cite. Je me souviens de l'avoir vû autre part que dans cet Historien ; & comme j'ai oublié le nom de l'Auteur, & que le fait est tout different, il faut s'en tenir à l'Ecrivain de l'Histoire de France. Voici le fait fondé sur un *on dit*. „ On dit seulement que vers l'an „ 1487. les Génois assiégeant Sérésavella sur les Florentins, un Ingénieur avoit fait „ l'essai de ce secret sous la muraille du château : mais que n'aiant pas fort bien „ réussi, on n'en avoit plus usé depuis. Que Pierre de Navarre servoit alors dans l'in-

Hist. de France. Louis XII.

„ fanterie Génoise; qu'il avoit beaucoup réfléchi sur cette invention, qu'après l'a-
„ voir perfectionnée il l'avoit heureusement emploiée contre les châteaux de Na-
„ ples, & mis par ce moien les Espagnols en possession de cette importante con-
„ quête.

Ceux qui défendirent Candie étoient très-habiles dans la science des mines, & la longueur de ce siége est une bonne preuve de ce que j'avance ici. Les Turcs se trouvérent réduits à l'absurde, la crainte d'être perpétuellement enlevés, eux, leurs batteries & leurs logemens, les obligea à fouiller, à creuser, & à gagner le dessous. Ils apprirent cette science à leurs dépens; mais enfin ils l'apprirent bien chérement, car l'ignorant ne parvient qu'à grand prix & à la longue à un savoir médiocre; c'est le sort de ceux qui n'ont que l'expérience pour maître. Encore faut-il bien de l'esprit, du bon sens & de la valeur. Les Turcs, que nous méprisons si fort, ne manquent pas de ces qualités. Ils perdirent bien du monde, ils essuiérent bien des camouflets, ils en donnérent enfin à leur tour. Il fallut dix ans pour réduire cette place. Mais que dirons-nous du siége de Ceuta, qu'il y a près de quarante ans qui dure, sinon que les Mores sont des bêtes? Ils sont encore devant aussi brutes que le premier jour, ils n'ont sû imiter les Turcs. Prendra-t-on ce que nous venons de dire sur le pied d'une digression? Je le veux: mais elle est trop nécessaire, trop instructive & trop bien liée à notre sujet pour en faire excuse, & pour ne pas continuer. Car quand je pense qu'il se trouve à peine trois ou quatre Officiers dans toute la France, & peut-être dans toute l'Europe, qui s'appliquent à la science des mines si curieuse, si agréable & si utile, je ne saurois m'empêcher d'en être surpris. Je le suis moins à l'égard de la tactique, parce que les principes en sont perdus; mais les mines nous sont connuës, & depuis l'invention de la poudre jusqu'à aujourd'hui elles ont atteint à leur perfection; cependant l'Officier Général qui a poussé jusqu'au dernier terme, & que nous avons cité plus haut, mourra sans nous apprendre le grand & le vrai de sa méthode, & sans former aucun écolier & aucun homme qui le remplace. Nous ne saurons que quelques régles & quelques principes de son systême dans les siéges où il s'est trouvé, & où il ne lui a pas été libre de pousser plus loin; mais ces principes détachés sont-ce le tout d'une science? Le mépris, qu'on semble faire d'une partie de la guerre si importante & si nécessaire pour la défense des places, qui nous instruit en même tems pour l'attaque, le peu d'espérance qu'il y a de s'avancer par cette sorte d'étude comme dans les autres, réduit ceux qui s'y appliquent à prendre un autre parti, ou à ne rien faire, ou à cacher les découvertes qu'ils ont faites dans cette science. Revenons à notre sujet.

Les mines sont également avantageuses aux assiégeans & aux assiégés. On peut les comparer à la lance d'Achille, qui blessa & guérit Théléphe: celles des assiégeans comme celles des assiégés qui vont aux mineurs pour leur couper route, sont une preuve de cette vérité. L'Histoire nous fournit des éxemples en foule de cette maniére d'attaquer & de se défendre. Sans une extrême ignorance dans les assiégés, il étoit difficile aux assiégeans de réussir dans cette façon d'attaquer, lorsqu'on prenoit le parti de leur rétorquer par une semblable méthode. L'Ecriture parle des attaques par la sappe en une infinité d'endroits, mais elle ne nous apprend pas comment cela se faisoit. Abordoit-on le pied des murailles qu'on vouloit renverser, tout à découvert? Cette pensée ne vient pas à l'esprit de tout homme qui fait quelque usage de sa raison. Il est hors de doute, & cela ne pouvoit être autrement, que la méthode des Asiatiques dans cette maniére de prendre les places, étoit la même que celle de tous les autres peuples du monde.

Celui qui s'avisa le premier de sapper les murs d'une ville assiégée, trouva en même

tems

tems le moien d'en approcher à couvert, les tortuës ou les galeries de charpente lui vinrent aussi-tôt à l'esprit. Il pensa de même qu'on ne pouvoit passer le fossé s'il étoit plein d'eau, si on ne le combloit auparavant pour approcher la muraille. Les Auteurs sacrés ne parlent nulle part de la descente du fossé, parce que cela étoit connu de leur tems, c'est un défaut d'éxactitude: la plûpart des Auteurs profanes y sont-ils moins sujets? Il ne faut pas douter qu'ils ne fissent la descente des fossés secs de la même façon que nous la pratiquons aujourd'hui, & les Grecs & les Romains avant nous. Ils y descendoient par un chemin souterrain jusqu'à la contrescarpe qu'ils perçoient pour entrer dans le fossé, où ils dressoient une galerie de charpente pour aller à couvert jusqu'au pied des murailles, & pour se couvrir des fardeaux qu'on jettoit d'en haut pour en écraser le comble. La nécessité seule fait imaginer ces sortes de choses, sans qu'il soit besoin de la sublimité du génie inventif pour les trouver; le sens commun suffit & au-delà, & nous croions qu'il n'en a pas fallu davantage pour inventer les routes souterraines.

Il faut aborder une place pour la prendre. Sera-ce tout à découvert comme des sots & des hébétés? Ce seroit s'exposer à un péril inévitable, ce seroit une très-grande folie. Comment y aller sûrement & sans rien risquer? Un homme qui pense à cela, & qui a grande envie de prendre une ville sans perdre son tems par un blocus reglé, comme c'étoit l'usage dans les premiers siécles d'ignorance; un homme, dis-je, qui pense à cela, n'est pas longtems sans trouver des expédiens pour se délivrer de tous ces embarras incommodes: les routes souterraines se présentérent d'abord & naturellement à son esprit, & on les mit en pratique; mais comme dans l'enfance de la guerre on avoit l'usage des balistes, des catapultes & des autres machines à grande portée, & qu'on n'avoit à redouter que l'arc, la fléche & les frondes, on ouvrit ces routes souterraines, hors la portée de cet arc & de cette fronde.

Il paroît assez par Hérodote, que les Grecs n'ont rien inventé qu'ils ne l'aient tiré des peuples de l'Asie, plus habiles qu'eux à cet égard, mais non pas si vains: car l'Auteur Grec parle des mines & des sappes dans son sixiéme Livre. Voici le passage. *Cependant les Perses, qui avoient vaincu les Ioniens dans la bataille navale, assiégérent Milet par mer & par terre; & après avoir miné les murs & s'être servis de toutes sortes de machines de guerre, ils la prirent du côté de la citadelle.*

Les Romains commencérent de se servir de cette méthode au siége de Fidennes, il y a plus de deux mille ans; c'est Tite-Live qui nous fournit cet éxemple, sans qu'il paroisse que cette maniére de prendre les villes fût une nouveauté, ce qu'il n'eût pas manqué de nous apprendre pour illustrer son païs d'une si belle découverte militaire. Tite-Live dit donc que le Dictateur, aiant perdu l'espérance de prendre cette place, se résolut d'ouvrir un conduit souterain depuis son camp jusques sous la forteresse, voulant amuser les assiégés & faire diversion de leurs forces, pour donner le tems à ceux qui devoient entrer dans la citadelle de sortir par l'ouverture du souterain, où l'on communiquoit par la galerie, & de s'en rendre les maîtres, pendant que les assiégés seroient occupés ailleurs; ce qui lui réussit: car pendant que ceux de la ville se fortifioient du côté de la fausse attaque, & qu'ils s'affoiblissoient du côté de la citadelle, Tit. Liv.
comme s'il n'y eût eu rien à craindre, les Romains sortant par le souterain pratiqué L. IV.
sous le temple, & l'aiant rempli de leurs troupes, en sortirent tout à coup, & s'étant rendus maîtres de la forteresse, ils le furent bientôt de la ville.

La prise de cette place auroit dû servir de leçon à ceux de Véies, assiégés & pris par Camille, après avoir soutenu un siége de dix ans. Ce siége, que je crois un peu poëtique, a été chanté en Grec & en Latin. Il est très-célébre dans l'Histoire par les travaux des assiégeans, par leurs approches du camp au corps de la place, & par leurs

lignes de circonvallation & de contrevallation; *mais le plus grand & le plus laborieux de tous leurs ouvrages*, dit Tite-Live, *fut une mine* que Camille *entreprit sous le château, & afin qu'on ne discontinuât point cet ouvrage, & que le travail continuel qu'il falloit faire sous terre ne rebutât point les mineurs qu'il avoit destinés seuls pour cet ouvrage, il les divisa en six brigades, qui se relevoient toutes les six heures & tour à tour; de sorte que cet ouvrage ne discontinuant ni le jour ni la nuit, on poussa enfin jusques sous le château. Comme les Véiens ne soupçonnérent jamais qu'ils touchassent à leur perte, & qu'il ne leur vint jamais à l'esprit que les Romains eussent pénétré & percé les murs de la citadelle, & qu'elle fût pleine d'ennemis au dessous, ils furent tout étonnés lorsqu'ils virent les assiégeans, après avoir été si longtems dans l'inaction & sans rien entreprendre, s'approcher subitement de leurs murailles comme des gens déterminés à tout risquer pour se rendre maîtres de la ville; enfin la mine, qui étoit remplie de l'élite des soldats Romains, leur donnant passage dans le Temple de Junon, qui étoit dans la citadelle, une partie alla inopinément charger à dos les Véiens, qui étoient à la défense de leurs murailles, pendant qu'une troupe courut aux portes qu'elle enfonça pour donner entrée à leurs gens; le reste, voiant que les femmes & les esclaves les accabloient de pierres & de fléches du haut des maisons, y mit le feu.*

Tit. Liv. Lib. V.

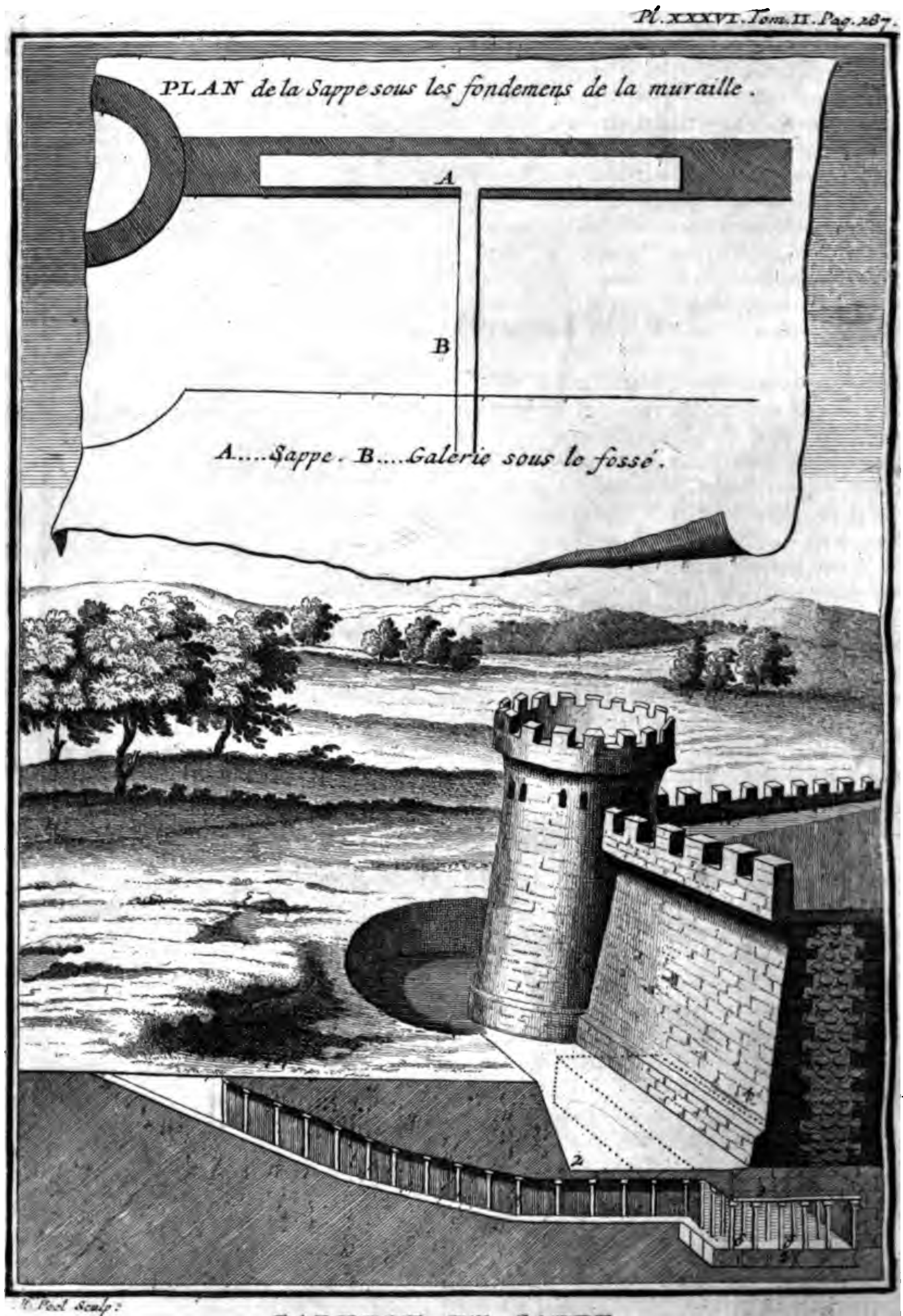
Le conduit souterrain de Darius, au siége de Calcédoine, vaut bien celui de Véies, c'est Polyen qui nous l'apprend. Cet éxemple est curieux, & digne d'être inseré dans cet ouvrage. *Darius assiégeant Calcédoine, les murs étoient si forts & la ville si garnie de vivres, que les habitans ne se mettoient pas en peine du siége. Darius ne fit point approcher ses troupes des murailles, & même il ne fit point le dégât dans le païs; il se tint en repos, comme s'il eût attendu un renfort considérable. Mais pendant que ceux de Calcédoine gardoient leurs remparts, il ouvrit au tertre d'Aphase, éloigné de la ville de quinze stades, une mine souterraine, qui fut conduite par les Perses jusques sous la place du marché. Ils jugérent qu'ils étoient directement sous ce lieu, par les racines qu'ils trouvérent des oliviers qu'ils savoient être dans cette place. Alors ils donnérent jour à leur mine, & montant par cet endroit, ils prirent la ville, pendant que les assiégés étoient encore occupés à la garde de leurs murailles.*

Polyen MSS. L. VII. ch. 5.

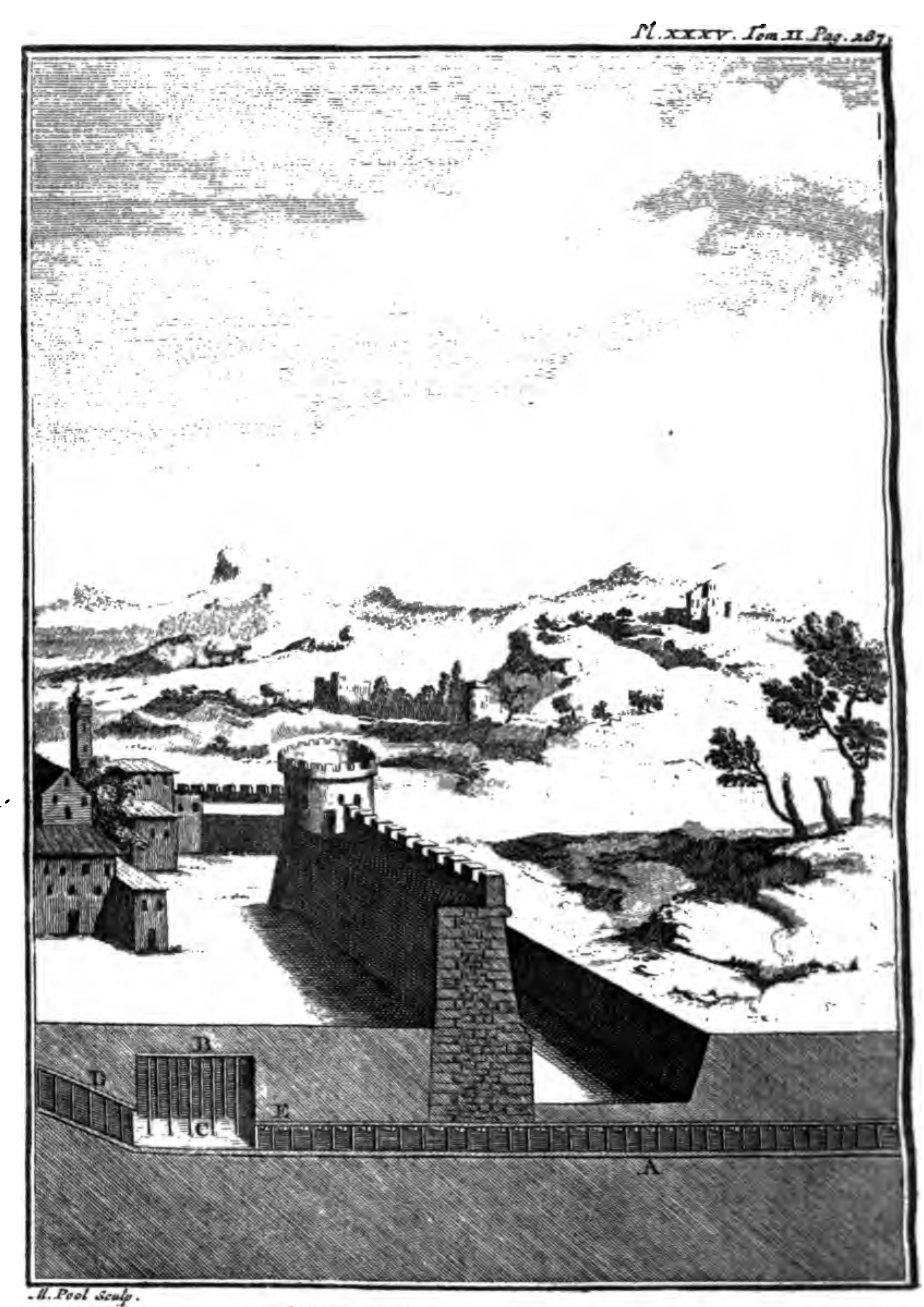
Ces sortes de galeries, poussées dans les terres du camp jusques bien avant dans la ville, ont subsisté longtems; mais on ne les voit que loin à loin, car on court des espaces assez éloignés pour trouver des éxemples paralléles à ceux de Fidennes & de Véies. En voici un du douziéme siécle qui mérite d'avoir place ici. C'est l'Auteur de l'Histoire de Genghiscan qui me le fournit. Il dit donc que les Mogols aiant poussé leurs conquêtes jusqu'aux frontiéres de la Chine, tentérent de forcer la grande muraille qui la sépare de la Tartarie. Ils en vinrent à bout, & ne trouvant plus rien qui pût s'opposer à leur passage, ils s'y débordérent dans le païs comme un torrent qui emporte tout. Ils poussérent jusqu'à Peckin, contre lequel ils donnérent comme contre un roc. Ils en font le siége, j'en vois peu dans l'Histoire qui puissent lui être comparés. Quand les assiégeans comme les assiégés se sont comme donnés le mot de pousser jusqu'aux derniéres extrémités, on se pique au jeu, & cela va jusqu'à la fureur; c'est ce qui produit la longueur des siéges, & cette longueur la famine. Celle de Peckin fut si grande & si prodigieuse, que cela fait horreur, & ceux qui le défendirent aimérent mieux se manger les uns les autres que de se rendre, tant la résolution a de pouvoir. Carpin, qui en fait un ample relation, dit que ce fut les assiégeans qui souffrirent cette affreuse famine, & que l'on fut obligé de décimer les hommes, & que le dixiéme servoit de régal aux autres. Quoiqu'il en soit, les assiégés se défendirent avec tant de fureur, & en même tems avec tant de conduite, que les Mogols faillirent à perdre patience. Les machines de ceux de la place ne jouant plus faute de pier-

Hist. de Genghiscan.

rres



GALERIE DE SAPPE.



M. Pool Sculp.

GALERIE SOUTERRAINE

Poussée du Camp jusque dans l'intérieur de la Ville.

vrages du dessus sont réduits à rien. Cette adresse & cette vigilance des assiégeans marque que le Général Romain gagna le dessous.

Ces mines d'airain, qu'on diroit que d'Ablancourt n'a pas trouvées dans le texte, me surprennent un peu. Je n'ai jamais ouï dire, & j'en suis même assûré, qu'il n'y a aucune mine de ce métail en Gascogne. Il se pourroit bien que *as* fût pris également pour du fer & pour de l'airain chez les Anciens. Je ne suis pas étonné que César ait pris l'un pour l'autre, car de son tems la Gascogne étoit un païs tout-à-fait inconnu aux Romains. Ils n'avoient pas poussé jusques-là leurs conquêtes, quoiqu'ils fussent maîtres de Narbonne & de Toulouse. Ne diroit-on pas en lisant cette guerre de Crassus, qu'il y avoit autant de difficulté à pénétrer dans ce païs-là qu'il y en a aujourd'hui à traverser l'Afrique ? Pour revenir à ces mines d'airain, César lui-même parlant du siége de Bourges, dit que les assiégés *ruinoient la batterie en venant par dessous enlever la terre & les fascines dont elle étoit composée, le tout avec d'autant plus d'adresse & d'industrie qu'il y a beaucoup de mines de fer en leur païs, & qu'ils sont fort experts dans cet art.*

Cæsaris Comment. Lib. VII.

Les résistances qui se font par les mines sont de toutes les plus belles, les plus longues & les plus savantes; c'est l'art de rendre un siége éternel, & de conserver une garnison. Un homme comme l'éclairé Valiére, assiégé & commandant dans un poste tel que la citadelle de Tournai, tel que Condé, que Landau, & telle autre place du Roiaume favorable pour ces sortes de défenses, feroit morfondre les plus nombreuses armées, & périr une infinité de monde. Les deux tiers de la poudre d'une place, assiégée & défenduë selon la vénérable routine de ce tems, se consument inutilement: car ce n'est nullement le grand nombre d'artillerie qui rend les défenses redoutables, meurtriéres & opiniâtres; c'est la pelle & la pioche & les coups de main, on n'y use guéres aujourd'hui ces sortes d'instrumens, tant nous sommes peu versés dans cette partie de la guerre. Le canon est le capital & la seule arme des assiégeans; c'est le tout que le canon comme chez les Anciens les béliers, les mines & la sappe, qui ne réussissoient guéres quand on avoit en tête un Gouverneur entendu & vigilant, qui alloit à la rencontre de mineurs par des contregaleries.

Le siége d'Embracie est fameux dans l'Histoire Romaine, autant par l'opiniâtreté que par le courage & l'habileté mêlée par tout dans ceux qui la défendirent. Il est fâcheux à de braves gens, qui mettent en œuvre tout ce que l'art a de plus profond, de plus fin & de plus grand dans la défense, d'être obligés de céder à des qualités égales, ou à peu près égales dans les assiégeans, & que la force, les ressources & les commodités d'avoir tout ce dont on a besoin font uniquement succomber une plus grande vertu. Nous citerons quelques passages de ce siége où Tite-Live se surpasse, dans la description qu'il nous en a donnée, & où il paroît qu'il n'a fait autre chose que d'orner ce que Polybe lui a fourni. Je renvoie une bonne partie de mes Lecteurs qui entendent le Latin, à celui de ce grand Historien; les autres se contenteront du François de Du Ryer: car tous les Traducteurs ne peuvent écrire comme a fait d'Ablancourt. On l'accuse d'inexactitude, malgré ce défaut, j'avouërai que je l'aime en faveur de son stile & de son éloquence égale à ses originaux: car une traduction un peu trop éxacte, & pour ainsi dire de mot à mot, est une vraie servitude & moins un travail d'esprit qu'un travail de corps, où l'on n'expose que le sens tout sec de l'Auteur qu'on traduit, au lieu que d'Ablancourt y fait paroître tout son esprit, & y ajoute du sien pour remplacer ce qu'il ne peut rendre; & bien loin de diminuer & d'affoiblir son Auteur dans les graces & l'éloquence de son stile, il l'égale & le surpasse souvent dans tous les deux. Venons au passage de Tite-Live.

„ Le

„ Le Consul, voiant qu'il ne pouvoit rien avancer à force ouverte, resolut de faire „ une mine; mais il couvrit auparavant avec des gabions & des mantelets l'endroit „ où il devoit faire l'ouverture. De sorte qu'encore qu'on travaillât nuit & jour à „ cet ouvrage, les assiégés ne s'apperçûrent point, non seulement qu'on creusoit la „ terre, mais même qu'on la transportoit, jusqu'à ce qu'enfin un monceau qu'ils dé- „ couvrirent inopinément leur fit juger qu'on travailloit à cet ouvrage. Ainsi appré- „ hendant que les ennemis ne se fussent déja fait un chemin dans la ville par dessous „ les murailles renversées, les assiégés firent dérriére un grand fossé vis-à-vis du lieu „ où l'on travailloit; & lorsqu'on l'eut creusé aussi avant que pouvoir aller la mine, „ ils mirent l'oreille en plusieurs endroits contre terre, entendirent le bruit de ceux „ qui minoient, & ouvrirent aussi-tôt un passage qui alloit droit à la mine. Au res- „ te ce travail ne leur donna pas beaucoup de peine, car en un moment ils arrivérent „ jusqu'au vuide, où ils trouvérent les fondemens de la muraille que les ennemis a- „ voient suspendus sur de grosses piéces de bois. Ainsi s'étant rencontrés, & le pas- „ sage étant fait de leur fossé dans la mine, ils combattirent d'abord avec les outils „ dont ils s'étoient servis pour creuser, & aussi les soldats y étant accourus avec des „ armes, on donna sous terre un combat sanglant & furieux. Mais bientôt après il se „ relâcha, parce qu'on travailloit à boucher la mine où l'on jugeoit le plus à propos, „ tantôt avec des sacs remplis de terre, & tantôt avec des portes qu'on jettoit à la hâ- „ te au-devant de l'ouverture.

Livius Lib. VIII.

Quoique l'invention de la poudre nous ait mis en état de multiplier les chiçanes par les travaux souterrains sous les logemens & les batteries des assiégeans avec beaucoup plus d'espérance de succès que les mines de ceux-ci contre les ouvrages des assiégés, on a lieu d'être surpris que ces derniers négligent si fort le dessous; cela s'est vû dans une infinité de siéges, où le terrain étoit très-favorable à être miné. Cela est d'autant moins pardonnable, que ces sortes d'ouvrages sont beaucoup moins difficiles que ceux des Anciens: car outre que leurs galeries étoient beaucoup plus grandes, les souterrains qu'ils creusoient sous les cavaliers, sous les tours & sous les tortuës, devoient être très-spacieux & très-élevés, pour que les terres fondant faute d'appuis après y avoir mis le feu, ce qui étoit dessus renversât dans cet abîme; au lieu que nos chambres de mines sont très-petites & un ouvrage de fort peu de tems, outre qu'on peut y aller par des rameaux. La poudre a beaucoup plus d'avantage, & fait un effet tout contraire, enlevant & faisant pirouetter en l'air tout ce qui lui résiste au dessus de la chambre pratiquée dans l'épaisseur des terres, outre que nous avons cet avantage de faire sauter neuf fois le même terrain autour du premier fourneau, qui sert comme de centre aux autres qu'on pratique autour du terrain déja enlevé, il est certain que sur une profondeur de terre de cinquante pieds, on fera sauter plus de trois cens fois le même terrain.

plus ou de moins dans la chambre du mortier produisent des effets différens. Ce sont des faits de vérité contre lesquels on ne s'inscrit point en faux.

La catapulte a encore des avantages infinis sur les mortiers, outre ceux qui leur sont particuliers. On peut de même par ses différentes inclinaisons la pointer & jetter les bombes justement où l'on veut, ce qu'on n'est pas assuré de faire avec nos mortiers, comme je l'ai déja dit. Il est vrai qu'elle ne chasse pas à beaucoup près si loin que les mortiers. Qu'on demande aux intelligens de l'artillerie, ils vous répondront qu'il suffit qu'elle puisse porter sur les ouvrages attaqués, & que quatre-vingt toises suffisent & au-delà, & cependant une catapulte de cent pesant, que les Anciens appelloient centenaire, portoit au-delà de trois à quatre cens toises.

La portée la plus grande des pierriers-mortiers de quinze pouces de diamétre à leur bouche, ne va guéres au-delà de cent cinquante toises. Les cailloux chassés par une catapulte parcourront un plus grand espace, & écarteront beaucoup moins. Cet avantage est beaucoup plus grand qu'on ne pense; car lorsqu'il en peut tomber une plus grande quantité dans un logement, dans une batterie, dans les sappes; dans un ouvrage & dans un chemin couvert, quel désordre ! Quelle éxécution ces sortes de machines ne feront-elles pas ? En jettant si juste soit des pierres ou des bombes, il n'y a point de batterie qui ne puisse être démontée, ni de logement qu'une grêle de cailloux ne fasse abandonner. Elles ont encore cet avantage, qu'on peut les pointer horisontalement, ou pour mieux dire, à très-peu d'élevation, ce qu'on ne sauroit faire avec nos mortiers.

Ce qu'il y a encore de fort avantageux, c'est qu'elles ne font aucun bruit. Le jour on est averti par le bruit des mortiers, & l'on juge à peu près à qui le pierrier-mortier en veut; mais la nuit comme le jour on ignore si la machine a tiré, ou si elle n'a pas tiré.

Ces sortes de machines sont encore plus avantageuses dans une place assiégée. Il n'est pas nécessaire qu'elles soient posées sur les remparts ou sur le terre-plein, on les place & on les transporte où l'on veut, & il est rare qu'elles puissent être en prise aux bombes qu'on peut tirer dessus, lorsque l'assiégeant peut s'appercevoir où elles sont. D'ailleurs les assiégés sont en état d'en avoir de plus grosses que les assiégeans, & de jetter des poids d'une énorme grosseur pour enfoncer les galeries, écraser tout ce qui est dessous, & retarder extrêmement le comblement du fossé par un orage de pierres qui ne finit point; ce qui oblige les assiégeans à des précautions infinies, & à mettre toute une tranchée en blindes. Passons à une autre matiére, où l'on va voir que les Anciens à l'égard de l'art des siéges se trouvent par tout sur notre chemin, & qu'ils l'ont battu longtems avant les Modernes, qui ne marchent que sur leurs traces sans s'en être trop écartés.

ARTICLE XXX.

Des galeries souterraines ou conduits de mines des Anciens jusques sous les tours de la place assiégée. Quelle étoit leur méthode pour les ruiner & les renverser par la sappe. Des contregaleries des assiégés, & de leurs sappes sous les ouvrages des assiégeans.

LA question de la préférence, entre les Anciens & les Modernes, ne souffre aucun paralléle; cependant il s'est élevé une secte de beaux esprits contre les Anciens qui décide

A entendre Vitruve, c'est toute autre chose que ce que nous apprend Végéce; car il dit qu'un célébre Ingénieur nommé *Diognetus*, aiant percé le mur de la ville, vis-à-vis du lieu où la machine s'avançoit, & y aiant introduit des auges qui alloient jusqu'à l'endroit où l'hélépole devoit être postée, y fit couler une si grande quantité d'eau, que la terre s'en trouva toute détrempée, outre qu'on remplit tout cet endroit de bouë & de fumier. Le lendemain la machine aiant été avancée jusques-là, elle y demeura embourbée: de sorte qu'elle ne put en sortir. Démétrius perdit patience & toute espérance de prendre la place, & leva le siége.

Celui d'Athénes par Sylla peut être mis au rang des plus célébres, & de ceux où les assiégeans souffrent tout autant de mal que les assiégés, si l'on en excepte la famine, qui est la compagne inséparable des résistances opiniâtres, vigoureuses & savantes. Appien nous en donne une ample description. C'est dans ce siége mémorable que les Romains épuisérent tout ce qu'ils avoient de patience & d'industrie dans l'attaque. Les travaux y sont infinis comme les chicanes. Ces grandes élevations de terres, ces montagnes artificielles, que nous appellons cavaliers, & les tours par dessus, n'y furent pas épargnées, à cause de la hauteur des murs de la ville. Archelaüs, brave & expérimenté Capitaine, défendoit la place avec tant de courage, d'opiniâtreté & d'intelligence, que la guerre n'offre rien de plus grand, de plus profond & de plus achevé. Ce Capitaine se trouvant très-embarrassé de ce cavalier prodigieux, qui s'élevoit comme par dessus leur tête avec des tours & des machines par dessus, cherche tous les moiens possibles de s'en délivrer. Il fait ouvrir des conduits sous terre, & pousse jusqu'au dessous, où il pratique un grand souterrain, avec de prodigieux étais qui en soutiennent les terres, & y met le feu, de sorte que la terrasse fondit tout à coup faute d'appuis, mais les assiégeans s'étoient apperçûs qu'on travailloit sous eux, assez à tems pour retirer promtement leurs tours & leurs machines, mais non pas assez-tôt pour éventer la mine par des contre-conduits pour se rendre maîtres du souterrain. Cet accident retarda l'attaque de ce côté-là, le cavalier fut bientôt remis sur pied. Sylla jugeant par ce qui venoit d'arriver que les travaux du dessus seroient inutiles & sans effet s'il ne gagnoit le dessous, dont les assiégés étoient les maîtres, alla à leurs galeries par des contregaleries, & en ordonna plusieurs autres contre les murailles, où les assiégés n'avoient pas encore fouillé; alors le plus fort de la défense se tourna sous terre. On peut bien juger que les mineurs ne furent pas longtems à se rencontrer, & sans se battre vigoureusement dans ces lieux souterrains, où les combats sont toujours furieux, parce que les armes de longueur sont inutiles, & que les mineurs s'y colettent & s'égorgent les uns les autres: car dans ces endroits le terrain est toujours précieux, & la perte d'une galerie est un grand mal. *Appian. de bell. Mithrid.*

Les assiégeans avoient plus d'avantages & de commodités, ils percérent une infinité de conduits contre lesquels les assiégés ne pouvoient suffire, car ils n'étoient pas moins occupés dessus que dessous. Les Romains aiant pénétré jusques dans le fond de la fondation d'une grande partie de la muraille en un autre endroit, la sappérent & la mirent comme en l'air sur des bouts de poutres, ausquels & sans perdre aucun tems ils mirent le feu. La muraille tomba subitement dans le fossé avec un fracas & des ruines effroiables, & tous ceux qui étoient dessus y périrent. Ce malheur, auquel ceux de la ville ne s'attendoient pas, parce qu'ils croioient avoir assez bien pourvû au dessous pour ne rien craindre, les remplit si fort d'épouvante, & brida tellement l'imagination des soldats qui bordoient nuit & jour les murailles de la ville par la crainte d'être escaladés, qu'ils ne s'y crurent plus en sûreté, craignant bien moins une attaque haut à la main & à forces ouvertes, que les pratiques du dessous; ce qui ralentit leur ardeur & leur cou-

mes travailloient ; & aiant fait la nuit plusieurs ouvertures dans la mine, il y fit jetter tout d'un coup toutes ces choses, dont ceux qui travailloient furent tous tués.

Voici bien une autre nouvelle à l'égard des mines. Qui l'auroit cru ! Ce sera moi plutôt que nos mineurs ou nos Ingénieurs qui contreminent nos places d'avance par des galeries souterraines poussées bien au loin sur toutes les capitales, & par des communications des unes aux autres pour être en état d'aller au-devant des ennemis lorsqu'ils tenteront de gagner le dessous pour s'assûrer le dessus, & s'empêcher de sauter par tout où il plaira aux assiégés de le faire. Je croiois que les Anciens n'ouvroient des galeries que lorsque les assiégeans tentoient cette voie. Je me suis trompé, ces sortes de précautions étoient connuës des Hébreux. C'est Joséphe qui me l'apprend, il nous donne la situation & la force de la ville de Gamala assiégée par Vespasien. *Il sembloit*, dit-il, *que la nature eût pris plaisir à rendre cette place imprenable : & Joséphe n'avoit pas laissé d'y faire faire de grands fossés, & plusieurs* MINES. L'Auteur ne dit pas qu'il eût été le premier qui eût pris ces sortes de précautions. Cette méthode de contreminer les places comme nous le pratiquons aujourd'hui, n'étoit donc pas nouvelle. Elle étoit donc de plus vielle date que le tems de Joséphe ; mais combien verrons-nous de choses dans cet ouvrage, que nous croions modernes, qui sont des tems les plus reculés, & particuliérement la plus grande partie des matiéres que j'y traite, qui sont presque toutes éclairées des lumiéres des Livres sacrés, comme on l'a pû voir dans les Articles précédens.

Hist. de la guerre des Juifs contre les Rom. ch. 4. liv. II.

J'ai déja dit quelque part qu'Enée, qui est un Auteur de la premiére antiquité, & longtems avant Polybe, avoit fait un Traité de l'attaque & de la défense des places. Parmi tant d'autres ouvrages de cet Ecrivain célébre, qui sont perdus, celui-ci s'est tiré sain & sauf du naufrage des tems ; je ne sai qui lui a prêté la main, mais à mon sens il n'en valoit pas trop la peine. L'Auteur qui l'a traduit du Grec en Latin, nous l'a donné sous le titre, *De Toleranda obsidione*. S'il n'avoit rien de mieux à faire, je le plains. Quoiqu'il en soit, c'est peu de chose. Voici le meilleur, on jugera du reste. Je le traduis à ma façon pour me délivrer de toute servitude, & pour respecter la vieillesse jusques dans ses riens. *Voici le moien*, dit cet Auteur Grec, *pour empêcher les assiégeans de pousser des mines contre la ville. Si l'on s'apperçoit qu'ils y travaillent effectivement, on creusera un large & profond fossé au-devant & hors des murailles, qui sera revêtu des deux côtés d'un mur de maçonnerie. On le remplira de toutes sortes de bois sec. Dès que les mineurs auront avancé leur galerie jusqu'à ce fossé & percé le mur, alors on mettra le feu au bois dont le fossé se trouve rempli, que l'on couvrira tout aussi-tôt par dessus pour repousser la fumée dans la galerie, & par là on les obligera de l'abandonner, de peur d'en être étouffés. Il s'en est trouvé qui ont lâché un essaim d'abeilles, ce qui n'est pas une petite incommodité pour les obliger à quitter partie. Les autres ouvrent des contregaleries pour chercher celles des assiégeans, & les charger dans ces routes souterraines, ou brûler leurs travaux. Ceci me fournit l'occasion*, continuë l'Auteur, *de citer un vieux exemple sur ce sujet.*

Damasil, aiant assiégé la ville de Barcée, ouvrit un conduit souterain, ceux de la place en état avertis, se trouvérent très-embarassés, ils crurent l'ennemi dans la ville, mais ils ignoroient où l'on creusoit. Dans cette extrémité un chaudronnier imagina cet expédient. Il se servit d'un bouclier d'airain, & faisant le tour de la ville le posoit à terre à chaque pas qu'il faisoit, & prêtant l'oreille dessus, là où il n'entendoit aucun bruit il jugeoit que les mineurs n'étoient pas sous ces endroits : étant enfin arrivé où l'on travailloit, & aiant entendu du bruit, les habitans ouvrirent tout aussi-tôt une galerie en cet endroit. On ne fut pas longtems sans se rencontrer, & ceux de la ville aiant eu le

 dessus,

aucune mention, & que nous tirons de ceux qui ont écrit longtems avant ou après lui, & qui sont inconnus aux personnes qui n'ont pas une grande lecture. Je travaille plus pour ceux-là que pour les autres, qui sûrement ne font pas foule. Tite-Live en est assez bien fourni. J'en ai promis un que j'ai coupé du siége d'Embracie, qui est le Metz des Anciens, & qui renferme de grandes instructions. Tout ce qu'on sauroit desirer sur la matiére que nous traitons, le voici. *On trouva même une chose nouvelle*, continuë Tite-Live, *qui ne fut pas mal aisée à éxécuter contre ceux qui étoient dans la mine: car les assiégés firent faire un grand tonneau de fer percé de plusieurs petits trous, qui avoit à l'un des fonds un tuiau aussi de fer assez long, & assez retenu, & à l'autre fond quantité de longues javelines qui s'avançoient vers les ennemis pour les empêcher d'approcher. Ce tonneau étoit rempli de petites plumes ou de duvet dans lequel on mit du feu, que l'on allumoit avec un soufflet de forge, qui étoit attaché au tuiau de fer, dont nous avons déja parlé; de sorte qu'il en sortit non seulement une forte fumée, mais une si grande puanteur de la plume qui brûloit, que personne ne put demeurer dans la mine.*

Il y a plusieurs villes dans l'Histoire qui se sont renduës célébres par les siéges qu'elles ont soutenus. Celle de Duras a brillé sous l'Empire de l'Empereur Aléxis, Boémont l'aiant assiégée y trouva une obstination & des chicanes sans nombre. Il mit en œuvre tout ce que l'art pouvoit fournir en ce tems-là pour s'en rendre le maître. Les assiégés n'en firent pas moins paroitre, les conduits souterrains ne furent pas épargnés. Les assiégés s'étant apperçûs qu'on minoit sous leurs murs, firent une contremine, d'où aiant entendu sapper les fondemens de la muraille, „ ils regardérent par les fentes, dit „ Anne Comnéne, & virent une multitude innombrable de François, & leur jettérent „ au visage du feu dont la matiére est composée de ce que je vais dire. Les pins & „ d'autres arbres, qui sont toujours verts, produisent un gomme, que l'on pile jusqu'à „ ce qu'elle soit en poudre, on mêle cette poudre avec du souffre, & on verse l'une „ & l'autre dans ces cannes au bout desquelles on met feu. Les assiégés soufflant „ dans ces cannes, jettérent cette matiére enflammée dans les yeux & dans le visage „ des François, qui furent contraints de s'enfuir comme des abeilles qui sont étouf„ fées par la fumée. Composition fausse du feu Gregeois.

Il n'y a pas ce me semble de meilleur moien pour chasser les mineurs d'une galerie, que celle dont Tite-Live parle. Nos Modernes n'en ont pas été chiches dans leurs siége. Les Turcs ont, je pense, été les premiers qui aient enchéri sur les anciens, mais contre les loix de la bonne guerre, qui ne permettent pas de pestiférer une mine de vapeurs & de fumées empoisonnées, comme ils s'en servirent au siége de Candie. On ne fait pas tant de cérémonie aujourd'hui, il suffit de jetter une bombe dans la galerie pour expulser tous ceux qui y sont, s'ils n'aiment mieux y être étouffés par la fumée: car comme on respire à peine dans ces endroits souterrains parce qu'on y manque d'air, on a divers moiens pour le faire circuler par le moien d'un saucisson qui va jusques dans le fond de la galerie, jusqu'où les mineurs travaillent, encore y respirent-ils avec peine; ce qui fait que la fumée y reste un très-longtems sans sortir & se dissiper, & souvent trois ou quatre jours. De toutes les pratiques & les usages bons & mauvais à la guerre, l'on peut dire que les mines n'ont souffert aucune éclipse; elles ont toujours continué & toujours subsisté depuis leur origne, qui nous est inconnuë, ce qui prouve leur antiquité.

La guerre est l'art de ruser & de tromper finement par principes & par méthode, celui qui excelle le plus dans cet art est sans doute le plus habile. Toutes les parties qu'il renferme sont fondées sur ce terrain, les unes plus les autres moins, & chacun ruse selon la portée de son esprit & de ses connoissances. Deux Généraux médiocres se tromperont

[illegible]. tous les deux comme des enfans, deux habiles comme des [illegible] mettent en œuvre tout ce que la guerre a de plus subtil, de plus [illegible] merveilleux.

[illegible] stratagematiques anciens & modernes, nous étalent des ruses de toutes [illegible] différentes parties de la guerre. L'attaque & la défense ont leur fi- [illegible] tromperies comme les autres ; celle-ci comme plus difficile & plus sa- [illegible] mieux fournie, lorsqu'on la puise dans ces principes. Le siége de Metz [illegible], peut être comparé aux plus fameux de l'antiquité. Depuis celui-là [illegible] d'aujourd'hui, nous n'avons rien vû qui en approche ; nous ne voions rien que de [illegible] commun, beaucoup de moiens usés & surannés que personne n'ignore pour peu [illegible] d'expérience qu'il ait, & qui viennent tout naturellement à l'esprit des assiégés com- [illegible] de l'assiégeant, & cependant nous y sommes toujours nouveaux, cela nous sur- prend.

Parmi un certain nombre de piéges dans l'attaque des places, il s'en trouve de très-puérils & de très-grossiers chez les Anciens, & même parmi nous, où les sots se prennent le plus souvent. Les fausses mines peuvent être mises au nombre de ces sortes de piéges, & cependant il s'en est trouvé & il s'en trouve tous les jours qui donnent dedans pour avoir vû seulement un tas de terres transportées d'ailleurs que de la mine. Frontin rapporte que le Roi Philippe de Macédoine, assiégeant Trinesse, fit transporter pendant plusieurs nuits un grand monceau de terre fort près des murs de la forteresse, comme si elle eût été tirée par la sappe, ce qui obligea les assiégés à se rendre sur cette opinion. Nous coulons là-dessus pour éviter prolixité, parce que ces sortes de choses ne sont pas de grande instruction. Un sot, un lourdaut qui donne dans un piége tout-à-fait grossier, n'est pas une chose qui divertisse, qui surprenne & mérite beaucoup d'être sçûë ; mais lorsqu'un habile homme & un homme d'esprit s'y trouve pris, c'est tout autre chose, & l'on est bien aise de le savoir.

ARTICLE XXXII.

Méthode des Anciens dans leurs sorties. Qu'elles étoient toujours grosses, vigoureuses, & faites à propos.

LA défense des places est tellement liée avec l'attaque, qu'on se trouve souvent embarrassé, lorsque l'on veut traiter l'une ou l'autre séparément. J'ai regret de n'avoir pas travaillé sur un plan de distribution & d'ordre dans cet ouvrage, différent de celui de la plûpart des Auteurs qui ont écrit de l'attaque & de la défense, en distinguant chaque matiére en particulier, comme a fait Enée ; qui a traité cette derniére assez mal & très-superficiellement pour un homme de sa volée. Tous les autres Auteurs de l'antiquité, entr'autres Onozander & Végéce, qui ont écrit de toutes les deux, n'en ont presque rien dit : trois ou quatre chapitres leur ont suffi pour ces deux parties de la guerre si importantes & si étenduës. Je devois travailler sur un plan plus méthodique, en mêlant l'un avec l'autre, comme a fait Goulon dans ses Mémoires pour l'attaque & pour la défense d'une place, qui est un très-bel ouvrage. Cette pensée ne m'est venuë qu'après coup, & je me vois trop avancé pour changer toute la disposition de ma marche : car ce n'est guéres ma coûtume d'aller par où l'on va, plutôt que par où il faut

faut aller; l'on ne peut se dispenser d'enchaîner & de joindre souvent l'attaque & la défense, & de les mêler ensemble, le Lecteur l'aura pû remarquer dans les Articles précédens. Celui-ci, qui regarde les sorties, m'engage nécessairement d'opposer l'une à l'autre. Nous traiterons cette matiére avec tout le soin & toute l'attention dont nous sommes capables, en y ajoutant quelques remarques qui auront rapport aux pratiques d'aujourd'hui, lorsque l'occasion s'en présentera. Nous ne voions rien qui soit plus digne de la curiosité des Lecteurs, & plus instructif que la méthode des Anciens dans ces deux parties de la science des armes, & en même tems de plus nécessaire pour l'intelligence des Historiens Grecs & Latins, même pour celle des Auteurs sacrés à l'égard des siéges qu'ils décrivent. Car il faut avouër que les Anciens nous ont surpassé, & nous ont laissé bien loin derriére dans la défense des places, & particuliérement dans ce qui regarde les sorties & les assauts, au lieu que nous aurions dû enchérir sur eux par des réfléxions sur les faits. Il n'y a rien de plus aisé que de les réduire en préceptes, comme fit M. de Guise au siége de Metz. Tout est admirable dans ces grands hommes, & très-digne d'être imité des Modernes : aussi les avons-nous suivis en bien des choses, comme on l'a pû voir; mais l'on verra que ce n'est pas en tout, & presqu'en rien à l'égard des sorties, que nous faisons rarement grosses, pour ne pas dire presque jamais: rien de plus redoutable qu'une grosse & puissante sortie, il est inoui jusqu'à présent à l'égard de nos défenses, qu'une tête de tranchée se soit soutenuë contre; & quand cela est arrivé, dans celles qu'on peut appeller fortes sans être grosses, c'est-à-dire le dixiéme ou le huitiéme d'une garnison, c'est bien moins par la bonne conduite des assiégeans & par leur valeur, que par l'ignorance des assiégés dans la disposition & la distribution de leurs troupes. Dans toutes celles où je me suis trouvé, & que j'ai vûes, je n'y ai remarqué ni art, ni conduite; & comme les assiégeans n'y opposent rien de meilleur, ni dans la disposition, ni dans les armes, les assiégés ont toujours l'avantage, parce que ces sortes d'affaires sont promtes, subites, impétueuses, toujours inattenduës, & manquent rarement dans le succès. Quand on lit dans les Historiens ou dans les gazettes que les assiégés ont été repoussés, cela veut dire qu'ils se sont retirés après avoir fait le coup : car où veut-on qu'ils aillent, si ce n'est dans la place, avant les secours qui peuvent venir du camp?

Il n'y a point de milieu entre les grosses & les petites sorties, au moins il n'y en devroit point avoir. Il les faut faire ou très petites, comme de dix, vingt ou trente hommes tout au plus pendant la nuit pour interrompre le travail, ou du tiers pour le moins de la garnison, non en plein jour, mais une heure ou deux avant. C'est ce que nous ne pratiquons jamais, ou presque jamais, ni dans le nombre, ni dans le tems, à l'égard des grandes. Les Anciens n'en faisoient pas de petites, ils sortoient toujours forts & à propos, rarement dans le plein jour, & presque toujours à la faveur des ténébres, qui est l'heure la plus commode & la plus heureuse.

Le siége de Lilybée est selon moi un des plus beaux & des plus savans de l'antiquité, aussi me fournit-il le sujet de cet ouvrage. La résistance des assiégés surpasse sans doute l'attaque, & celle-ci rend l'autre plus célébre: l'on peut dire que les Romains se virent au bout de cette patience tant vantée, & qu'ils épuisérent tout ce qu'ils avoient d'intelligence, de science & de ruse dans l'art des siéges; ils n'en ont jamais tant fait paroître que dans celui de Lilybée, mais la méthode d'Imilcon dans ses sorties étoit trop redoutable aux assiégeans pour y résister longtems sans quelque rude mortification: car une garnison où le courage & l'ardeur augmentent à mesure qu'elle échouë dans ses entreprises pour courir à d'autres plus vigoureuses sans se rebuter, & avec de nouvelles espérances, là où les autres les perdent; une garnison, dis-je, qui se défend de la sorte, ne tarde pas de se faire à elle-même sa destinée, il est rare que la vertu & la bonne con-

duite ne la changent pas lors même qu'elle a résolu notre perte. Cette opiniâtreté de Lilybée, comme de tant d'autres siéges anciens & modernes, où les Gouverneurs ont éprouvé les derniéres extrémités par leur valeur & par leur constance, me persuadent que les assiégés sont moins sujets à se rebuter que les assiégeans, si leur Gouverneur ne les y dispose par sa lâcheté ou par son ignorance, car l'une ne nous méne pas moins que l'autre à notre perte & à notre honte.

La science préside en tout à la guerre, & particuliérement dans la défense des places, ou pour mieux dire c'est tout que la science, mais lorsqu'on l'a poussée aussi loin qu'elle peut aller, & qu'on rencontre un ennemi qui n'en est pas moins fourni, on doit alors mettre en œuvre tout ce que le courage, l'audace & la hardiesse ont de plus fort & de plus redoutable. C'est dans cet état d'extrémité où l'on doit pousser jusqu'aux résolutions téméraires, qui d'ordinaire sont heureuses & toujours prudentes lorsqu'on ne voit plus d'autres ressources. Ce seroit une très-grande imprudence, une vraie témérité dans le commencement d'un siége; mais elle se tourne en sagesse sur la fin, lorsque les assiégés sentent qu'ils n'ont plus de terrain à perdre que le dernier qui leur reste; & lorsqu'il n'y a plus rien derriére nous, & en deçà de nos bréches, on doit songer à reprendre ce que l'on a perdu en delà. Il est rare qu'on ne réussisse. C'est un avantage très-grand dans les assiégés, en ne gagnant rien ils ne perdent rien de ce qui leur reste encore, & l'ennemi songe bien moins à entreprendre, qu'à conserver ce qu'il a pris, & cependant les assiégés gagnent du tems; & s'ils diminuent de leurs forces par la perte de quelques soldats, l'ennemi en perd toujours au triple, & risque le tout dans une sortie forte & heureuse par l'incendie de ses machines, ou parmi nous par l'enclouëment des batteries & le comblement des places d'armes.

Les défenses les plus belles & les plus savantes, sont celles où l'on tuë beaucoup de monde, & où l'on en perd peu; c'est un grand art, & cet art s'enseigne & s'apprend pour l'attaque & pour la défense: dans celle-ci c'est de ne point prodiguer la vie de sa garnison au commencement, & de la hazarder à la fin, mais non pas sans de puissantes raisons, sans nécessité, sans l'extrémité la plus pressante: car c'est souvent des grandes extrémités que notre salut dépend, & le plus ordinairement, si les Commandans des places avoient le courage assez grand pour les attendre, & assez de capacité pour en profiter, car l'on ne trouve sa délivrance que par des efforts & des résolutions conformes à ces extrémités.

Imilcon n'espérant presque plus d'être secouru, & se voiant à bout de ses ruses, & l'ennemi logé jusques dans l'intérieur de la ville, ne vit plus d'autre ressource que celle de son courage & de celui de sa garnison, encore assez forte & assez vigoureuse pour reprendre ce qu'il avoit perdu. Il fit voir par sa conduite la vérité de cette maxime, que ce sont bien moins les fortifications qui assûrent les villes que la valeur & l'intrépidité de ceux qui les défendent. Lilybée en est une bonne preuve, puisque la place étoit ouverte de toutes parts, & les murailles un monceau de ruines, au-delà desquelles les assiégés s'étoient retranchés jusques dans la ville, où les assiégeans avoient poussé leurs travaux.

Imilcon ne pouvoit se sauver que par de puissans efforts & une grande résolution; & comme sa garnison étoit forte & vigoureuse, il ne crut pas devoir la ménager davantage, & celle-ci ne le trouva pas étrange. *Chaque jour il voltigeoit de côté & d'autre, il guétoit le moment où il pourroit mettre le feu aux machines; & pour le pouvoir, livroit jour & nuit des combats plus sanglans quelquefois & plus meurtriers, que ne sont ordinairement les batailles rangées.*

Tous ces combats, & mille chicanes qu'Imilcon opposoit aux Romains, retardoient la prise de la place; c'est ce que ce grand homme desiroit le plus, parce qu'il s'attendoit à un secours qu'on préparoit à Carthage, & qu'il [illegible] point qui ne fût

en

en mer. Il ne voioit donc point de meilleur expédient que celui des sorties, où l'on gagnoit toujours quelque chose, ou du moins les assiégeans n'avançoient pas; & c'est gagner beaucoup que de gagner du tems à l'attente d'un secours qu'on sait proche, & de s'en servir promptement & tout à la chaude pour ne rien diminuër de l'ardeur des nouveaux venus, non plus que de celle des autres: car dans ces sortes d'occasions tous sont également animés & pleins d'espérance & du désir de bien faire.

Imilcon, qui reçoit un secours de troupes, & qui se voit dans l'abondance de toutes choses, après avoir éprouvé les derniéres extrémités, fit tout le contraire de ce que les Modernes pratiquent ordinairement, lorsque ces sortes de bonheurs leur arrivent. Ceux-ci ne font rien que de médiocre, & qui ne soit même au dessous: car l'on remarque que cela produit un mal plutôt qu'un bien, & rapproche la prise de la place bien loin de la reculer, comme il semble qu'on devroit s'y attendre. La raison, c'est qu'il est rare qu'un secours de troupes qui n'est suivi d'aucun autre, c'est-à-dire de vivres & de munitions de guerre, dont les assiégés manquent plus ordinairement que de soldats pour se défendre, tire d'embarras une ville attaquée. Les places maritimes ont cet avantage, que les autres n'ont pas, de recevoir l'un & l'autre. Celles-ci ne peuvent les avoir, si ces sortes de secours ne sont soutenus & conduits par toute une armée, ce qu'on ne sauroit pourtant faire qu'en forçant une circonvallation; & lorsque cela arrive, le siége est levé. Si le Gouverneur ne reçoit qu'un secours d'hommes, & non de vivres, ou d'autres choses dont il manque, il se rend plutôt, parce qu'il est obligé à une plus grande consommation, sans profiter des forces qui lui arrivent, au lieu qu'il pourroit s'en servir utilement & tenter quelque coup d'éclat capable de le sauver & de le délivrer de l'extrémité où il se trouve. C'est ce que fit Imilcon fort sagement & en habile homme, car il n'entreprit rien qu'avec prudence, & mit en œuvre tout ce que l'art a de chicanes, de plus fin & de plus achevé, ménageant le sang de ses soldats autant qu'il lui étoit possible, bien résolu de ne hazarder toutes ses forces que lorsque la nécessité & l'extrémité de ses affaires l'y contraindroit, se contentant de petites sorties, mais souvent réitérées, pour retarder les travaux & les progrés des assiégeans. Avant cette extrémité, ç'eût été une très-grande imprudence & une très-grande folie d'engager une sortie générale, & de mettre tout en risque dans le commencement d'un siége: car une telle tentative ne peut passer pour sage, ni d'un homme qui sait son métier, qu'elle ne soit l'effet d'un grand dessein. Or elle ne peut jamais l'être lorsqu'on a encore beaucoup à perdre. Mais lorsque le terrain nous manque, & que nous touchons aux derniers périls, il n'y a point à délibérer.

Imilcon attendit ce moment, & le secours étant arrivé sur ces entrefaites, il se vit en état de faire un puissant effort à la tête de toute sa garnison, c'est-à-dire qu'il voulut tenter une sortie générale dans le dessein de mettre le feu aux machines: par là il faisoit deux coups importans, & qui le tiroient d'affaire, il regagnoit ce qu'il avoit perdu; & mettant le feu aux machines des Romains, il réduisoit les assiégeans à lever le siége, sans qu'il leur fût possible d'en refaire de nouvelles & de recommencer sur nouveaux frais. Voilà ce qui s'appelle un grand objet, & digne d'un grand Capitaine. Ces sortes d'entreprises sont rares, mais il est encore plus rare qu'elles échouent: car, comme je l'ai déja dit, il est inoui depuis les Anciens jusqu'aujourd'hui, qu'une tête de tranchée ou d'attaque ait jamais tenu contre une grosse & vigoureuse sortie. Il étoit encore plus difficile, & même impossible, qu'on pût jamais résister contre l'effort de toute une garnison bien menée, bien conduite, pleine de confiance & de résolution, & dont la moitié se trouvoit composée de troupes fraîches qui n'*avoient encore rien souffert*. Ces coups extraordinaires, aidés de la nécessité, qui est la plus forte de toutes les armes, ne se font pas témérairement & à l'étourdie. Il faut un grand ordre & des précautions infi-

nies, il faut y préparer les soldats pour les animer à bien faire. Il ne suffit pas de leur mettre les armes aux mains, & d'y ajouter l'intelligence & la conduite, la rhétorique y entre aussi. Imilcon ne manqua pas d'étaler toute la sienne, d'autant plus forte & plus puissante, que l'opinion où l'on étoit de son mérite & de sa valeur valoit elle seule plus que toutes les harangues du monde. Mais comme les nouveaux venus n'étoient pas à beaucoup près si aguerris, ni si remplis de cette opinion que les autres, il étoit besoin d'une harangue pour les exciter à bien faire, en ne leur cachant rien de l'extrémité où ils se trouvoient, & des moiens qu'on vouloit emploier pour s'en délivrer. Il leur dit que tout dépendant d'un effort extraordinaire & d'un courage intrépide, comme de la bonne conduite de leur Chef, ils devoient tout espérer de l'un; qu'à l'égard de l'autre il y avoit si bien pourvû, qu'en observant tous les deux il y avoit tout à espérer de leur salut comme de leur gloire, & que l'un étant lié à l'autre dans l'état où ils se trouvoient, il falloit tous périr jusqu'au dernier plutôt que de vivre deshonorés & dans un honteux esclavage, qu'on ne sauroit éviter si les armes que l'on a en main ne nous en délivrent.

Les sorties générales étant aussi ordinaires chez les Anciens qu'elles sont rares parmi nous, car je ne pense pas qu'on puisse en trouver aucune depuis plus de trois cens ans; les Romains, qui jugeoient parfaitement du dessein des ennemis par le secours qui venoit de leur arriver, se doutérent bien qu'ils les auroient bientôt sur les bras. Ils prirent toutes les précautions nécessaires pour s'opposer à leurs desseins, & les rendre inutiles par le nombre de leurs troupes & par leur conduite, sachant bien à quel homme ils avoient affaire. Le salut de celui-ci dépendoit uniquement de la perte & de l'incendie des machines des assiégeans, & l'honneur de ceux-ci de les conserver: car ils ne voioient point d'apparence de prendre la place, si les assiégés s'en rendoient une fois les maîtres & les détruisoient.

Les Romains ne furent nullement trompés dans ce qu'ils s'étoient imaginés devoir arriver. Imilcon sortit à la tête de toute sa garnison, & tomba de toutes parts sur les travaux des assiégeans, où il s'attacha un combat fort vigoureux & fort opiniâtré de part & d'autre auprès des murailles: *car il étoit sorti de la ville*, dit Polybe, *jusqu'à vingt-deux mille hommes, & ceux de dehors les surpassoient beaucoup en nombre. Le combat fut furieux & obstiné, on combattoit homme à homme comme en un combat singulier, le plus grand effort se faisoit auprès des machines:* car ceux qui attaquoient par cet endroit, & ceux qui les défendoient, s'échauffèrent & s'opiniâtrérent si fort à leur défense par l'émulation & le desir de la gloire, qu'ils se firent presque tous tuër dans le poste même où ils combattoient.

Notre Auteur ne nous apprend rien de l'ordre & de la distribution des troupes des deux partis dans cette furieuse sortie, sinon que le combat se passa sous les murailles, comme nous l'avons dit plus haut; ce qui ne pouvoit être autrement, & sur le comblement du fossé même: car tout le front de l'attaque n'étant presque qu'une bréche, il est à présumer que les Romains s'étoient logés jusques dans le fossé, & qu'ils en étoient les maîtres, puisqu'ils s'étoient retranchés en delà des bréches & jusques dans la ville.

Il paroît assez que les assiégeans sortirent en bataille de leurs tranchées, & allérent au devant des assiégés, pour leur ôter l'avantage d'approcher de trop près de leurs tortuës, de leurs tours & de leurs machines de jet. Les Carthaginois firent des efforts extraordinaires pour les brûler, sans pouvoir réussir: car dans un combat où la valeur & la conduite des Chefs sont égales des deux côtés, le grand nombre l'emporte sur le petit. Nous avons dit plus haut que l'Auteur ne nous apprend

rien

rien de la disposition des forces des deux partis; mais s'il nous est permis de hazarder nos conjectures, il y a beaucoup d'apparence qu'on combattit sur un front égal à celui des travaux des assiégeans, & par conséquent les corps devoient être rangés sur une très-grande profondeur sans aucun intervalle entr'eux, où le terrain le permettoit; les Romains dûrent suivre la même méthode, pour ne laisser aucun passage aux assiégés par où ils pûssent pénétrer & pousser jusqu'aux machines.

Je ne vois nulle part dans les Historiens de l'antiquité, qui ont parlé des sorties générales & des siéges des Romains, que ceux-ci aient combattu selon leur maniére ordinaire de se ranger; mais en un seul corps, si le terrain le permettoit, ou sur plusieurs serrés & unis sur plus de hauteur que de front : car tout git dans le poids & l'impétuosité du choc dans les grosses sorties. Nous ne hazardons rien ici que nous ne prouvions par les éxemples que les Historiens rapportent : bien qu'ils ne disent rien de la disposition selon leur coûtume, c'est celle de nos Historiens : il est aisé d'en juger par le commencement, par le cours & par les suites de ces sortes d'actions, où il paroît qu'on combattoit serré & en masse, les frondeurs & les archers à la queuë de tout : car ce qui peut être bon & avantageux dans une bataille rangée & en belle plaine, est très-mauvais & très pernicieux dans une sortie générale. Quand les Romains se sont avisés de combattre autrement que leurs ennemis, ils ont été le plus souvent repoussés; ce qui est une grande preuve du défaut de leur tactique, & de l'excellence de celle des Grecs, qui n'ont jamais été battus par le défaut de leur ordonnance ou de leur phalange, mais seulement par l'uniformité de leurs armes, ne combattant qu'avec la pique, qui étoit d'ailleurs trop longue, sans en mêler de courtes pour joindre de plus près l'ennemi à la faveur des longues; au lieu que dans les sorties ils mêloient de différentes sortes d'armes, parce qu'ils ne pouvoient sortir en bataille, ni se ranger sur une phalange, à cause des embarras des travaux des assiégeans; de sorte qu'ils étoient obligés de se régler selon que la nature des lieux & le terrain le permettoient, c'est-à-dire par corps sur plus de hauteur que de front en maniére de Colonne, pour faire un plus grand effort.

Les sorties les plus dangereuses & les plus redoutables chez les Anciens, étoient celles que l'extrémité faisoit naître, & lorsque la place étoit ouverte de toutes parts & le fossé entiérement comblé, c'est-à-dire lorsqu'on étoit au moment d'un assaut. Alors le même chemin, qui servoit aux assiégeans pour attaquer les bréches, n'étoit pas moins favorable aux assiégés, & l'on peut dire qu'il leur étoit infiniment plus avantageux; parce qu'en ces sortes de cas l'ennemi ne pense qu'à attaquer, & non à se défendre. Il est préparé pour l'un, & ne l'étant pas pour l'autre, on le met bien en peine, lorsqu'on tombe brusquement sur lui & de toutes parts, & qu'il se trouve lui-même attaqué. Comme ces sortes d'entreprises sont peu communes, il est rare qu'on ne se trouve surpris. Ceci mérite d'être remarqué, & de servir de leçon aux Modernes, qui ne profitent jamais des avantages que l'extrémité fournit, qui sont très-grands & toujours heureux : car dans presque tous les siéges, il échape des occasions, où l'on pourroit faire de grandes choses, soit faute de hardiesse & de résolution, soit qu'on manque de gens qui les connoissent, ou qui sachent faire usage de leurs forces lorsque la nécessité les y contraint. Lorsqu'on n'a plus rien à perdre, il faut se résoudre à périr ou à tout gagner, & il y a à parier pour celui-ci plutôt que pour l'autre. Car pourquoi céder à l'ennemi l'avantage de nous attaquer dans notre derniére retraite, lorsque nous pouvons lui en faire passer l'envie, en l'attaquant lui-même tout le premier dans le tems qu'il s'y attend le moins ? C'est aussi ce qu'Imilcon fit pendant que les Romains demeuroient sottement aux écoutes, au lieu de le prévenir dès l'instant que le secours fut entré dans la place. Puisqu'il faut livrer un combat derriére une bréche, ou à couvert d'un dernier retranche-

chement, en coûte-t-il plus de prévenir l'assiégé, dont on connoît l'audace & la hardiesse, que d'attendre qu'il fonde sur nous dans une sortie générale, où il y a tout à perdre & rien à gagner. Il est ordinaire dans les grandes sorties de regagner d'abord les logemens les plus proches de nous, & toutes les bréches; & lorsqu'on est repoussé, on se trouve trop heureux d'avoir sauvé ses batteries, comme il arriva aux Romains à Lilybée, où ils se trouvérent réduits dans une si grande extrémité & dans un si grand danger de tout perdre, que ce fut un bonheur qu'ils pûssent résister contre une attaque si violente & si vigoureuse: car il n'est pas dit qu'ils furent repoussés, mais qu'Imilcon fit sonner la retraite, lorsqu'il s'apperçut que les Romains reprénoient de nouvelles forces, & qu'ils grossissoient toujours par les secours qui venoient de leur camp, pendant que les siens se trouvoient comme cloués dans le poste où ils étoient, sans qu'il leur fût possible de pousser plus loin leur premier avantage, & qu'ils rebouchoient plutôt qu'ils n'avançoient contre la valeur & le nombre de leurs ennemis. Il songea à faire une retraite honorable, parce que rien n'abbat davantage le courage & les espérances du soldat pour ce qu'on attend encore, que de s'opiniâtrer à un combat qui peut tourner à une déroute entiére; il se contenta d'avoir chassé les ennemis de la ville où ils avoient poussé leurs logemens, & s'être emparé des bréches. La garnison rentra dans la ville, après avoir regagné une partie du terrain perdu, sans avoir rien rabattu de ses espérances: tant il est avantageux d'être le premier à attaquer à la guerre, quelque foible que l'on soit, & tant on est misérable & abbattu, lorsqu'on réduit les troupes à se défendre. Celui qui se défend pense toujours à l'avantage de l'assaillant, qu'il croit toujours plus fort & plus brave, & sur cette opinion il fait peu de résistance, au lieu qu'il pense tout autrement lorsqu'il est le premier à attaquer.

On se souviendra de ce que nous avons déja dit, & que nous ne saurions répéter trop souvent, qu'il est inouï depuis les Anciens jusqu'au tems où nous vivons, qu'une tête de tranchée se soit soutenuë contre une grosse sortie, à plus *forte raison contre* une sortie générale & de toute une garnison. Les Anciens & nos péres mêmes connoissoient cette grande vérité, & nous n'en sommes pas moins convaincus, sans que qui que ce soit de ceux qui la reconnoissent, en ait jamais sû ou voulu profiter dans l'extrémité des affaires, & lorsqu'il n'y avoit que ce seul parti à prendre pour sauver le précieux dépôt que le Prince lui avoit confié; on aime mieux le livrer ce dépôt aux dépens de son honneur & de sa réputation, quoique l'on ait assez de troupes pour faire le coup, & donner à la fortune, qui favorise toujours ces sortes de desseins.

Le Marquis de Goesbriand, au dernier siége d'Aire, qu'il défendit avec tant de valeur & de conduite, s'étoit résolu de soutenir un assaut général au corps de sa place, & de finir par une sortie générale à la tête de toute sa garnison; mais se voiant arrêté par trois ordres de la Cour, qui lui commandoit de se rendre, il fut obligé d'obéir, & ce dernier ordre lui fut apporté dans un tems où les ennemis étoient prêts de hazarder un assaut, du succès duquel ils avoient très-grande raison de douter, pendant que les assiégés se trouvoient dans une certitude morale, ou plutôt une assûrance formelle de ruiner les ennemis, & de leur faire lever le siége, comme ils en convinrent eux-mêmes par les devants que le Marquis de Goesbriand avoit pris. Ce brave & habile Guerrier pouvoit dire avec autant de raison que Corbulon lorsqu'on lui apporta le commandement de Claudius d'abandonner l'Allemagne, & de repasser le Rhin, *Quam beatos quondam duces Romanos*! Que les anciens Capitaines étoient heureux! Le Moderne fut plus ferme, il attendit le troisiéme ordre & se rendit, avec autant de regret que les ennemis eurent de joie de s'être tirés d'un défilé si embarrassant & si dangereux, d'où ils ne pouvoient sortir que par la perte de leur réputation, qui ne tenoit à rien.

Je

Je passe légérement sur ce fait, me réservant d'en parler un peu plus au long dans ma seconde Partie.

La guerre n'est pas aujourd'hui si généralement épuisée d'hommes sages & de grande précaution à l'égard de la défense des places les plus fortes & les mieux munies pour une résistance de quelques mois, qu'il ne se trouve toujours quelqu'un qui se distingue par quelque nouvelle maxime de son invention, qui lui serve d'excuse & le dispense de tenir aussi longtems que son devoir, son honneur & ses forces l'y obligent. On n'auroit jamais crû que celle-ci eût pû faire fortune & faire forme de loi, je ne sai qui en est l'auteur. Ils prétendent donc qu'une défense de quelques jours de plus, est bien plutôt une marque de témérité & d'imprudence dans un Gouverneur, que d'un véritable courage; non seulement, disent-ils gravement & sentencieusement, il expose par son opiniâtreté une ville à être emportée d'assaut, ce qui est un très-grand mal, parce qu'on peut avec le tems la recouvrer par la paix ou par la guerre; mais outre ce malheur, dont on se peut consoler, on se précipite dans un autre irréparable par la perte d'une garnison & de tant de braves gens, dont l'Etat se trouve privé pour jamais. Voilà certes une belle maxime, & un bon modéle d'excuse. Feu M. le Duc disoit à ce propos, que celui qui l'avoit mise en vogue & les autres qui l'avoient suivie par raison de commodité, ne méritoient aucun blâme ni aucune louange, jusqu'à ce qu'on eût décidé si les remparts d'une ville, élevés à si grands frais, étoient faits pour conserver & défendre une garnison, ou celle-ci pour les remparts; qu'il falloit donc attendre qu'on décidât, & qu'en attendant on pouvoit se rendre en sûreté de conscience, lorsque les défenses seroient ruinées & les dehors emportés.

Les Anciens ne pensoient pas ainsi, car ils prétendoient que les hommes devoient faire rempart de leur corps & de leur courage, lorsqu'ils n'avoient plus que cela à faire pour défendre une ville. Ce n'est plus la mode, dit-on, de pousser les choses aux derniéres extrémités, & de jouer à quitte ou à double, lorsque les soldats nous restent au défaut de nos remparts & des ouvrages perdus : je demande à ceux qui font de leur mieux, s'il en coûte moins de périr accablés de pierres & de feux, & d'exposer la vie d'une garnison presque inutilement, que de se sauver par une sortie générale, d'accabler une tranchée de nos forces & de tout ruïner avant que l'ennemi ait pû faire venir du secours contre des gens supérieurs à la tranchée? Si cette pensée fût venuë à l'esprit à bien des gens qui se sont défendus jusqu'à l'extrémité, ou qu'ils n'eussent pas craint de déplaire à la Cour en risquant le tout pour le tout, il ne faut nullement douter, braves & intrépides comme ils étoient, qu'ils n'eussent pris un parti si honorable & si sûr, car il s'en est trouvé qui avoient assez de monde pour faire un tel coup; mais comme on ne pense aujourd'hui différemment, que ces partis extrêmes ne sont pas goûtés, & qu'apparemment les Anciens & nos péres après eux étoient des écervelés ou des imbécilles, il étoit de la prudence de se rendre après avoir bien fait, lorsqu'on manquoit l'occasion de faire beaucoup davantage, & de réduire les assiégeans à recommencer. Car qui est-ce qui ose prendre sur lui ce qui est considéré comme téméraire, quoique sage & prudent en effet? Qui est-ce qui ose braver l'opinion & la coûtume? Qui n'aime mieux faire d'énormes sottises qui intéressent son honneur & la gloire du Prince, & souvent le salut de l'Etat, que de ne pas suivre & de ne pas imiter les autres dans leur conduite? Dans la défense des places, il faut manger du cheval, si le bœuf & le mouton manquent, les rendre plutôt par lassitude que par foiblesse, & au plus tard lorsque l'ennemi est prêt de donner l'assaut au corps de la place, pour ne pas mettre une garnison en risque, & la conserver pour une meilleure occasion.

La conservation d'une place, qui couvre toute une frontiére, est mille fois plus précieuse que celle des troupes qui la défendent, & qui peuvent la sauver par un coup de vigueur.

bord que cette tempête lui offroit un bon coup à faire. Quelques soldats Grecs lui firent appercevoir que le vent étant contraire aux Romains, il lui seroit aisé de les défaire, ou du moins de brûler leurs machines.

Imilcon saisit avidement cette occasion, il ordonne une grande sortie. Il n'a garde de délibérer sur une chose dont le succès & la gloire consistent dans l'éxécution. Il emploia le jour aux préparatifs, & choisit la nuit pour cette entreprise, résolu à tout ce qui en pouvoit arriver. Polybe, resserré & dénué de toutes les circonstances nécessaires dans un fait de cette importance, croit avoir assez satisfait dans l'autre qui le précéda. Parmi tous ces embarras, où l'Auteur nous laisse par un détail si étranglé, je n'en vois aucun qui m'empêche d'être pleinement persuadé que cette sortie fût générale, parce que cela ne pouvoit être autrement : car puisque l'on n'avoit pû réussir dans la premiére, où l'on combattit comme dans une bataille rangée, où tout donna de front & de tête sans céder & sans branler, comme si chacun avoit trouvé son point fixe; on peut bien s'imaginer qu'Imilcon dût sortir avec toutes ses forces, puisqu'il avoit les mêmes ennemis, les mêmes craintes & les mêmes dangers. Il sort donc de toutes parts, & vient fondre résolument & impétueusement sur les travaux des Romains, car alors il n'avoit qu'un pas à faire ; il enfonce tout ce qui ose lui résister, pénétre jusqu'aux machines, & y met le feu. Tout ce que je puis conjecturer de cette derniére action, c'est qu'il paroît que les Romains furent surpris, & qu'ils ne pensoient à rien moins qu'à une résolution si subite, soit qu'ils eussent quitté leur premiére vigilance & diminué la garde de leurs travaux, sur l'opinion que les assiégés avoient perdu toute la fleur de leurs troupes dans la premiére sortie, & qu'ils les crussent abbattus & étonnés de leur perte ; soit qu'ils ne s'attendissent pas à une entreprise nocturne, où la valeur & le nombre servent de peu lorsqu'on est surpris ; soit que tout cela joint ensemble eût concouru à leur malheur, ils donnérent une preuve que cette patience tant vantée avoit été poussée à bout, ils levérent le siége par l'incendie de leurs machines.

Rien n'étoit plus aisé aux Généraux Romains que de prévoir ce qui devoit leur arriver, sans passer pour cela pour fort grands prophétes, & pour fort habiles. Que pouvoient-ils attendre d'un homme tel qu'Imilcon, & d'une garnison forte, vigoureuse, très-redoutable, & prête à tout faire & à tout oser ? Rien que ce qu'ils avoient déja éprouvé, & pis encore. En effet cela leur arriva par leur négligence, ou par manque de résolution. Qu'ils soient chassés par une attaque imprévûe de tous leurs logemens construits dans la ville & sur les bréches, c'est un malheur : étoit-il irréparable ? Non certainement : puisqu'ils avoient assez de puissance, après avoir repoussé les assiégés des ouvrages en deçà des bréches, pour ramasser toutes leurs forces, & de reprendre ce qu'ils venoient de perdre si honteusement & presque sans combat ; au lieu qu'ils restent sans rien faire, tandis que les assiégés profitent de leur inaction, relévent leurs murailles, & se fortifient de telle sorte que les Romains se voient réduits à recommencer. Dans l'attaque comme dans la défense, tout consiste à regagner promptement ce que l'on a perdu ; par cette méthode que les Anciens pratiquoient parfaitement, & qui n'est pas inconnuë aux habiles d'entre les Modernes, l'assiégeant avance la prise de la place, & l'assiégé l'éloigne & traîne le siége en longueur.

Ce que les Romains firent de pis, c'est qu'en restant sans rien entreprendre, après avoir donné le tems aux assiégés de se fortifier & de réparer leurs bréches, ils leur donnérent celui d'attendre l'occasion, de la saisir, & de faire leur coup, s'ils la trouvoient favorable. Le hazard la fit naître cette occasion par l'ouragan qui s'éleva, sans que les Généraux s'apperçussent qu'il ne souffloit pas à leur avantage, quoiqu'ils l'eussent en face avant tant de violence & si furieusement, que je ne sai comment ils ne pensérent pas qu'un homme aussi entendu & aussi entreprenant qu'Imilcon, à la tête

d'une

couvert tout d'un coup l'armée des Grecs, & les empêchoit de combattre. En cet endroit Ajax ne sachant plus quelle résolution prendre, s'écrie:

Grand Dieu! chasse la nuit qui nous couvre les yeux,
Et combats contre nous à la clarté des cieux.

„ Voilà les véritables sentimens d'un Guerrier tel qu'Ajax, remarque Longin, il „ ne demande pas la vie : un Héros n'étoit pas capable de cette bassesse; mais com„ me il ne voit point d'occasions de signaler son courage au milieu de l'obscurité, il „ se fâche de ne point combattre. Il demande donc en hâte que le jour paroisse, pour „ faire au moins une fin digne de son grand cœur, quand il devroit avoir à combat„ tre Jupiter même." Si l'on faisoit un Recueil des gasconades Gréques, Homére nous en fourniroit un assez bon nombre. Pour revenir à la maxime de Tacite, qui ne seroit étonné qu'un Historien d'un si grand poids ait pû fonder la preuve d'un principe faux sur une chose qui ne prouve rien? Cela me semble peu digne d'un homme si rafiné & si solide. Il est vrai, & il n'est pas jusqu'aux moindres sujets d'une armée qui ne le sachent, que dans les affaires de nuit, telles qu'elles puissent être, les coups sont incertains, & les blessures non attenduës; mais que ceux qui sont attaqués & qui combattent la tête bien pleine de cette idée, en soient plus braves & plus fermes, les gens expérimentés se garderont bien de le croire, & sur tout hors d'un retranchement & dans un avantage égal de terrain. Les coups portés au hazard dans la nuit noire, & dans les combats subits & inattendus pour ceux qui se défendent, font paroître le danger plus grand & plus redoutable : ceux qui sont aux derniers rangs ne croient pas les coups moins destinés pour eux, que les premiers qui y sont les plus exposés. Tout grossit, tout est terrible dans l'obscurité, lors même qu'on est averti & préparé à recevoir l'ennemi. De cet état à la peur, & de celle-ci à la fuite, il n'y a qu'un pas: ce qui n'arrive que trop souvent, particuliérement lorsqu'on n'est pas accoûtumé à être attaqué à ces sortes d'heures.

Cela n'étoit pas rare du tems de nos péres, mais aujourd'hui c'est une nouveauté. Cependant lorsque cela est arrivé, l'agresseur a toujours réussi, témoin l'attaque des lignes de Valenciennes en 1656. par Jean d'Autriche & le Prince de Condé, elles furent forcées à la faveur d'une nuit sans Lune; cependant le grand Turenne étoit dedans, les grands comme les petits se trouvent toujours nouveaux à ces sortes d'heures, comme dans toutes les choses non accoûtumées. Là où les yeux sont inutiles, l'agresseur se croit toujours le plus fort & le plus brave, outre que la surprise nous rend plus hardis. Celui qui se défend pense tout le contraire de lui-même, il en est plus timide, au lieu que dans le plein jour il se voit supérieur en tout. Ce que je dis ici arrive presque toujours dans les desseins nocturnes : aussi de tous les dangers que l'on court à la guerre, je n'en connois point de plus grand: belle leçon pour les Généraux qui n'ont que de petites armées contre de fortes, qu'il leur seroit aisé de surmonter, s'ils savoient que celles ci, qui se voient attaquées la nuit, même hors de toute surprise, voient le petit nombre des bataillons & des escadrons dans les sorties entreprises à ces heures-là, comme à travers un verre à facettes. Qu'on me fasse voir que les assiégeans ont d'autres lunettes, je suis tout prêt à me rendre & à changer de langage.

Qu'on réfléchisse bien sur ce que je vais dire ici, cent mille l'ont peut-être pensé sans l'écrire. On ne doit jamais entreprendre de nuit, si l'on n'est le plus foible dans le sens le plus étendu. Mais dira-t-on, on l'est toujours dans les sorties. Cela n'est pas toujours vrai; combien d'éxemples du contraire? Souvent des places très-fortes, défenduës par des garnisons supérieures ou égales à celles de l'ennemi dans un siége régulier,

gulier, se sont renduës après une défense honorable en apparence, & très-honteuse en effet par l'ignorance d'un Gouverneur, qui visiblement n'a pas connu ni sû profiter de ses forces, en ne faisant que de petites sorties lorsqu'il étoit en état d'accabler une tranchée, de la raser & d'enclouër les batteries, & enfin de faire lever le siége; & quand il auroit été plus foible de deux tiers que les assiégeans, une sortie générale étoit capable de décider, avant que le secours du camp pût être arrivé, parce que ces sortes d'actions sont toujours violentes, impétueuses, & de très-promte éxécution. Outre que le secours est beaucoup plus long à venir dans nos siéges, à cause de l'éloignement du camp, & que nos approches sont moins garnies que celles des Anciens, la garnison se trouvant alors plus forte & en plus grand nombre, elle emporte tout. C'est une chose assez surprenante qu'aucun Gouverneur de place, depuis plus de trois siécles, ne se soit jamais avisé d'imiter ces grands hommes, qui sortoient tous en armes aux grandes extrémités, comme fit Imilcon, qui heureusement trouva les Romains plus foibles qu'ils ne l'étoient avant sa derniére sortie. Il n'eût pas moins réussi à sa premiére, s'il eût attaqué de nuit. Une sortie générale très-remarquable est celle du Comte de Serin au siége de Sighet en Hongrie; mais elle fut malheureuse, & il y périt avec toute sa garnison: aussi étoit-ce son dessein plutôt que de se rendre.

Lorsqu'un Général d'armée, ou un Gouverneur de place se défie de la hardiesse & du courage de ses soldats, que la vûe & le nombre des ennemis étonnent, la nuit est toujours plus favorable que la lumiére, qui fait tomber le voile dont l'autre nous couvre. L'opinion où ils sont qu'il s'agit d'une surprise, outre la foiblesse de la tranchée qu'il est bon de leur mettre en tête; cette opinion, dis-je, produira cet effet qu'ils marcheront & combattront avec d'autant plus d'espérance & de résolution, qu'en ce tems-ci ces sortes de ruses sont peu communes & d'un tour nouveau, & que les assiégeans n'y ont pas été encore attrapés.

Pour revenir à la maxime qu'il ne faut jamais choisir la nuit dans une sortie, lorsqu'on est plus fort que l'assiégeant dans ses approches, Joséphe nous l'apprendra dans sa description du siége de Jérusalem: car si ces Juifs déterminés & furieux eussent été mieux menés & mieux conduits qu'ils ne le furent, & que leurs Chefs, plus brutaux & plus bêtes qu'ils n'étoient expérimentés, eussent sû profiter de leurs forces, les Romains perdoient leur escrime, & l'espérance de prendre la place eût passé pour une chimére, & l'abandon du siége pour un événement inévitable.

Quoique les sorties perpétuelles de ces troupes audacieuses & violentes fussent mal concertées, non seulement à l'égard du tems, que leurs Chefs choisissoient toujours mal, mais encore par leur maniére de combattre sans ordre & sans discipline, je m'apperçois pourtant que ce qui eût dû les rendre méprisables aux Romains, produisoit un effet tout contraire dans leur esprit: tant l'extréme valeur & l'aveugle ardeur avec laquelle l'on attaque se fait respecter, & nous rend redoutables à nos ennemis. Contre des hommes si déterminés, les Romains usérent de toutes les précautions imaginables, & telles qu'on les prenoit en ce tems-là pour se défendre contre les sorties. L'Historien Juif dit que *Tite, qui étoit toujours présent pour donner du secours par tout où il en étoit besoin, mit de la cavalerie & des archers autour des machines, afin de repousser ceux qui venoient pour les brûler; & ceux qui étoient sur les tours ne cessoient point de lancer des dards pour donner moien aux béliers de faire leur effet.* Je ne vois rien de plus admirable que ce siége. Il ne manquoit aux Juifs pour le faire lever, que d'avoir autant de science dans la défense des places, que les Romains en firent paroître dans l'attaque, car c'est à celle-ci seule plutôt qu'à leur courage qu'ils dûrent cette conquête. Je l'ai dit plus haut, je le répéte encore, si les Juifs eussent choisi la nuit plutôt que le jour dans leurs sorties, les Romains échouoient dans leur entre-

Joseph. Liv. V. ch. 10.

entreprise : encore s'en falloit-il peu qu'ils ne fussent battus, & toute leur armée eût été mise en déroute, si les assiégés fussent sortis en plus grand nombre dans l'action dont je vais parler.

Ibid. *Les assiégés aiant un peu discontinué de faire des sorties, observérent le tems que les assiégeans étoient épars dans leur camp, & occupés à leurs travaux, dans la créance que la lassitude & la peur avoient fait retirer les Juifs. Ils sortirent par la fausse porte de la tour d'Hépicos, mirent le feu dans les ouvrages des assiégeans, & donnérent même jusques dans leur camp. A ce bruit ceux qui étoient les plus proches se rulliérent, & ceux qui étoient éloignés vinrent promtement les joindre. L'audace l'emporta alors sur la discipline des Romains. Les Juifs mirent d'abord en fuite ceux qu'ils rencontrérent, & poussérent ceux qui se ralliérent. Le grand combat fut alentour des machines. Il n'y eut point d'effort que les uns ne fissent pour les brûler, & les autres pour les en empêcher. Un cri confus s'éleva de part & d'autre & plusieurs de ceux qui se trouvérent à la tête d'un choc si opiniâtre, demeurérent morts sur la place. La vigueur & le mépris de la mort que les Juifs firent paroître en cette occasion, continuoient à leur donner l'avantage, lorsque les soldats levés dans Aléxandrie soutinrent si généreusement leurs efforts, que contre toute apparence ils passérent ce jour-là pour plus vaillans que les Romains.* On eût dit que les assiégés avoient pris à tâche de continuer constamment dans une erreur si grossiére & si dangereuse, tant ils étoient mal-habiles dans une méthode si ancienne, établie du tems même de leurs péres : car rien n'étoit plus ordinaire que les sorties de nuit, & plus encore celles que l'on faisoit de toute une garnison. Cette misérable conduite me fait voir cette entreprise beaucoup au dessous de ce que nous en apprend la renommée, car la longueur d'un siége n'est pas toujours un signe du mérite de la défense, puisqu'il arrive assez ordinairement dans les desseins de cette nature comme dans les batailles rangées, que l'un des partis est aussi ignorant que l'autre, & que l'opiniâtreté tient lieu de tout. Je ne vois pas, après avoir éxaminé les choses avec tout le soin & l'attention dont je suis capable, qu'il y ait beaucoup à apprendre dans ce siége, que Joséphe reléve & illustre beaucoup plus par son esprit que par l'intelligence des deux partis. Il n'est pas difficile à une armée composée de troupes réglées & d'Officiers expérimentés, d'attaquer une place très-forte par elle-même, & défenduë par une puissante garnison, très-brave & très-déterminée, lorsqu'elle est mal conduite & sans discipline.

On diroit que la race des grands hommes sur les sorties générales soit perduë depuis Huniade, que M. l'Abbé de Vertot dans son Histoire de Malthe met au rang des *plus grands Capitaines de la Chrétienté, & seul de son tems comparable à Scander-Berg.* Il n'y a qui que ce soit qui lui conteste ce titre. Sa défense de Belgrade contre Mahomet en 1456. est digne des tems antiques. *Pendant tout le tems que dura le siége,* dit l'Auteur, *ce grand homme faisoit en même tems les fonctions de sage Capitaine, & de soldat déterminé : Général, Gouverneur, Officier de marine & d'artillerie, les Turcs le trouvoient à tous les postes qu'ils attaquoient ; on le voioit en même tems à la tête de toutes les sorties. . . . . Mais comme après tout ces petits avantages n'étoient pas décisifs, & que Mahomet avançoit toujours ses travaux, il vit bien qu'il n'y avoit qu'une bataille qui pût sauver la place. Dans cette vûe il fit prendre les armes à sa garnison, aux troupes qu'il avoit amenées, & même aux plus braves habitans, dont il fit choix ; & aiant formé de toutes ces troupes un corps considerable, il se mit à leur tête, & l'épée à la main il se jetta dans les tranchées des ennemis. Il tailla d'abord en piéces tout ce qui s'opposa à son passage ; mais au bruit que faisoit cette attaque, les Turcs se rallient bientôt & font ferme : jamais les Chrétiens & les infidéles n'avoient combattu avec plus de courage & d'opiniâtreté. Huniade qui veut vaincre ou mourir, irrité d'une si longue opi-*

opiniâtreté, s'abandonne dans le plus épais des bataillons ennemis, pousse, tuë tout ce qui se présente devant lui, & force enfin les Infidéles à reculer en désordre. Mahomet accourt lui-même à leur secours, & à la tête de ces légions invincibles de Janissaires qui faisoient toute la force de son armée & de son Empire, charge les Chrétiens, & tuë de sa main un des principaux Officiers des Hongrois; mais dans le même tems il reçoit une large blessure à la cuisse qui le met hors d'état de combattre. On le porte aussi-tôt dans sa tente, où le sang qu'il avoit perdu le fit tomber en foiblesse.

Cependant le nouveau combat ne se ralentit point: Huniade fait de nouveaux efforts, gagne les batteries, & tourne le canon contre les tentes du Sultan. Mais le Général Chrétien voiant un gros de Spahis qui s'avançoient le sabre à la main pour lui couper le chemin de la retraite, ne jugea pas à propos par un combat trop opiniâtre, de les réduire à un désespoir souvent plus redoutable que leur valeur ordinaire; & content des avantages qu'il venoit de remporter, il rentra triomphant dans Belgrade parmi les acclamations de ses soldats, qui traînoient à leur suite un grand nombre de prisonniers.

Je crains fort que M. l'Abbé de Vertot ne se fasse une affaire avec les Recolets, d'avoir négligé de fourrer dans sa relation le nom du célébre Pére Jean Capistran, qui a été mis au nombre des Saints depuis quelques années, & qui fit une infinité d'exploits de sainteté & de bravoure dans cette sortie; non pas qu'il tuât personne, mais par son zéle à animer les soldats dans la mêlée de la voix & de la parole. Car pourquoi oublier cette pluie de cailloux que ce Serviteur de Dieu fit grêler sur les Turcs par ses priéres, en telle abondance, qu'il y eut plus de têtes, de bras & d'épaules cassés, qu'il n'y en eut de tués par l'épée? Cette négligence est d'autant plus impardonnable, que ce prodige se trouve dans une infinité de monumens de toile, à l'huile & à fresque. Je le soupçonne un peu d'incrédulité, un autre qui auroit eu quelque amour pour le merveilleux dans l'Histoire, n'eût pas manqué de le produire dans cet endroit-là. Mais on voit bien que l'Abbé n'en a pas besoin pour relever la beauté de la sienne. Revenons à notre sujet.

Ce n'est sûrement pas dans les sorties que nos usages se rapportent à ceux des Grecs & des Romains, & même à ceux des peuples d'Asie, plus anciens qu'eux, & peut-être leurs maitres. Rien de plus opposé, c'est-à dire que nous laissons-là ce que nous devrions imiter d'une méthode excellente & sûre, & que nous en imaginons une toute contraire & très-mauvaise. Je conviens & je ne pense pas que qui ce soit le révoque en doute, que nous sommes moins éclairés & moins méthodiques dans nos défenses; mais je ne saurois convenir que nous soions moins sensés que ces grands hommes, il est pourtant visible que nous manquons en tout dans nos sorties. Nous imitons les Juifs dans ce que je leur reproche, qui sortoient toujours en si petit nombre & dans le plein jour, quoique l'usage des sorties générales & le tems de les faire fût établi & aussi ancien que la guerre. N'avons-nous pas nous-mêmes tout comme eux les éxemples de l'antiquité? De grace qu'on me fasse voir que les petites sorties fussent ordinaires dans ces tems antiques. Je ne le vois pas. Il s'en trouve pourtant quelques-unes, mais elles sont rares dans l'Histoire, & toujours malheureuses, ou de peu d'effet; & quand elles s'y trouveroient en plus grand nombre, ce ne seroit qu'un grand nombre de sottises, que nous respectons & que nous pratiquons aujourd'hui comme une pratique solide, parce que l'usage l'a consacrée. Imilcon tout plein de l'opinion de ses forces & de son courage, sortit sur les Romains à la tête de toute sa garnison; mais l'événement lui aiant fait connoître que le jour est toujours contraire à ces sortes de desseins, il choisit la nuit noire dans ce qu'il entreprit après, & s'en trouva bien.

Je ne parle pas ici des siéges de peu d'importance, où les assiégés sont foibles & en petit

pour gagner à nage la ville. Une disgrace si accablante consterna de telle sorte les assiégés, qu'ils se renfermérent dans leurs murailles sans penser à aucune autre entreprise. Cependant Archélaüs, qui s'apperçut que la terrasse, que assiégeans avoient dressée contre la ville, s'élevoit de plus en plus, fit dresser plusieurs tours sur les murailles pour n'en être pas commandé; il les garnit de balistes & d'autres machines de traits, & se prépare à se dédommager de sa perte par une sortie générale, ne voiant point d'autre ressource que celle d'une extrémité nécessaire. Sur ces entrefaites les troupes qu'il attendoit de la Chalcide & des autres Isles voisines étant arrivées, il se trouva plus fort que les assiégeans; au lieu qu'avant ce renfort, il s'étoit toujours vû le plus foible. Il se hâte de sortir environ sur le minuit, après s'être muni d'un grand nombre de torches allumées. Il attaque les approches des Romains avec tant de furie & tant de conduite, qu'il mit le feu à une tour de bois que Sylla avoit élevée sur la terrasse, avec toutes les machines qui étoient dessus. Cette sortie n'aiant abouti qu'à l'incendie d'une tour, les Romains en élevérent une autre au même endroit avec tant de diligence, qu'elle fut finie en dix jours; les assiégés usant de même diligence, en élevérent une autre sur la muraille tout à l'opposite.

Pendant qu'on travailloit à ces ouvrages de part & d'autre, Archelaüs reçut par mer un nouveau secours de troupes que Mithridate lui envoioit sous le commandement d'Dronischérès, ce qui lui fit prendre la résolution de tenter encore un coup la fortune, & de tomber sur les assiégeans à la tête de toutes ses forces; il sort de toutes parts, & se range tout auprès des murailles, qu'il borda de gens de traits & de machines de jet pour combattre à l'abri & en être protégé; il entrelassa ses archers dans les intervalles de ses troupes pesamment armées, suivies d'un grand nombre de gens armés de flambeaux allumés & d'autres artifices, qui devoient s'avancer au premier signal pour brûler les machines. Le combat fut très-sanglant & très-obstiné, c'étoit là comme un flux & reflux d'avantages & de désavantages; les Romains firent de tels efforts, que les assiégés furent obligés de plier les premiers. Archélaüs qui s'apperçut que ses gens panchoient à la fuite, accourt au plus pressé avec un corps de troupes de réserve, & rétablit le combat; les assiégés animés par sa présence redoublent leur ardeur & leur courage, se jettent sur les Romains, les enfoncent de toutes parts & les mettent en fuite. Murena survint sur ces entrefaites, leur reproche leur lâcheté, & dit qu'ils sont indignes du nom Romain qu'ils deshonorent; ils tournent tout d'un coup visage de honte & de confusion, le combat recommence avec plus de fureur que jamais: à leur tour les assiégés sont repoussés & menés si chaudement, qu'ils cédent enfin, & lâchent le pied. Il y en eut deux mille de tués sur la place, les autres se sauvérent dans la ville. Archélaüs tâche de les rallier & de leur faire tourner tête, mais en vain; il est emporté par la foule après avoir soutenu tout le faix du combat avec tant de valeur, que s'étant trouvé des derniers à céder à l'ennemi victorieux, il ne put entrer dans la ville, les portes en aiant été fermées; de sorte qu'on fut obligé de jetter une corde du haut des murailles, à laquelle il se prit, & fut tiré au haut plus glorieusement que ne le fut Antoine par Cléopâtre aidée de deux femmes, qui le guindérent en haut d'une tour, où elles s'étoient refugiées : spectacle plus risible que touchant, & plus digne d'un amoureux transi, qui languit des tendresses de l'amour, que d'un Guerrier tel que lui.

Appian. de bello Mithrid.

Ces trois éxemples, diront quelques Critiques, sentent plus le Commentateur qu'un homme qui puise dans les traductions de l'Auteur Grec. Est-il donc permis d'ajouter certaines circonstances à sa fantaisie, qui ne furent jamais dans le texte, ni dans aucun Auteur? Ouï, cela est permis à un Ecrivain militaire qui cherche à éclaircir des faits qu'il faudroit deviner, tant le fil de la narration se trouve coupé, & je veux épargner

Memnon, touché des raisons d'Iphialtes, & convaincu que ceux qui proposent une entreprise, doivent l'éxécuter eux-mêmes plutôt que les autres, accepta la proposition de cet Officier, bien loin de lui être contraire, tant les conseils violens & hazardeux qui naissent de la nécessité & de l'extrémité de nos affaires, ont de pouvoir sur les hommes bien nés & véritablement courageux.

Iphialtes, vif, hardi & brave, se voiant en état d'éxécuter lui-même les choses comme il les avoit projettées, & de prendre autant de monde qu'il lui étoit nécessaire pour une si grande entreprise, choisit tout ce qu'il y avoit de soldats d'élite au nombre de deux mille, la moitié desquels s'étoient munis de torches allumées; & sortant brusquement de toutes les portes environ l'aube du jour, paroît tout d'un coup en bataille en présence de l'ennemi, qui surpris d'une attaque si subite & si violente, résiste à peine contre le choc de ces troupes déterminées, tout plie & tout céde. Iphialtes, profitant de cet avantage, s'ouvre un passage jusqu'aux machines, il y porte le feu; & poussant plus avant à la tête de ses troupes, qui marchoient en un seul corps, les rangs & les files serrées, rencontre les Macédoniens qui venoient au secours de leurs gens & de leurs machines, dont la flamme leur avoit servi de signal, ils sont tout aussi-tôt attaqués. Aléxandre trouva la chose de si grande conséquence, qu'il se transporta sur les lieux pour voir de plus près ce qu'il y avoit à faire. Il tâche de rétablir le combat, & se mettant à la tête des troupes qui accouroient au secours, les range en trois corps à la queuë les uns des autres, c'est-à-dire en phalange triplée; ce qui composoit une Colonne sur quarante-huit de file, dont la section de la queuë, qui servoit comme de réserve, étoit formée de tout ce qu'il avoit de soldats d'élite. Il s'avance dans cet ordre droit aux ennemis, pendant que des troupes détachées empêchoient que le feu ne passât plus outre. Les choses en cet état, Aléxandre attaque Iphialtes, qui ne lui donna pas peu d'affaires : car brave, vigoureux de corps & fort entendu, il soutint l'effort des Macédoniens avec toute la valeur & la conduite possible. Le combat fut furieux en cet endroit, & également soutenu des deux côtés; mais comme les Macédoniens grossissoient toujours par les secours qui arrivoient sans cesse du camp, il paroît qu'Iphialtes accablé du nombre, fut poussé jusqu'au nouveau mur, que les assiégés avoient tiré en forme de croissant derriére l'ancien, qui n'étoit plus qu'un monceau de ruines; ils firent ferme en cet endroit, où les Macédoniens eurent du pire, par un orage de traits & de pierres que les Perses qui bordoient le nouveau mur leur tiroient d'en haut. Outre cet avantage, ils s'étoient nichés dans les tours qui restoient de part & d'autre du mur ruiné, dont les Macédoniens n'étoient pas les maîtres, & prenoient les Macédoniens en flanc & de revers. Ajoutez encore une tour de bois de cent coudées de hauteur qu'ils avoient dressée sur le nouveau mur, d'où il partoit une grêle de gros traits & de pierres, qu'ils lançoient sur les assiégeans par le moien de leurs balistes & de leurs catapultes, dont la tour étoit toute pleine.

Arrian. Liv. I.

Cependant Memnon, qui s'apperçut que cette affaire n'alloit pas du même branle qu'auparavant, & qu'au contraire elle tournoit au désavantage d'Iphialtes, prend une résolution hardie & généreuse de sortir de ses retranchemens, bien persuadé que quand on n'a rien à perdre, on ne craint plus d'être vaincu. Toute la ville sort donc en armes, & les assiégans sont attaqués avec tant d'audace, d'impétuosité & de furie, qu'Aléxandre, inférieur alors à ses ennemis, se vit hors de mésure & dans un péril manifeste; tout céde & tout plie, & la victoire semble se ranger du côté de Memnon: la fraieur courut jusqu'au camp. Les vieux soldats Macédoniens qui s'y tenoient, & toujours respectables par leur valeur, d'une réputation pleine & sans tache, autrefois favoris de Philippe, & pas moins estimés & chéris de son fils, éxemts des factions & des corvées ordinaires de soldat, & destinés uniquement pour les cas d'une extrémité né-

que le bon fens & une médiocre intelligence dans l'infanterie nous y portent naturellement. On le fent bien, mais l'ufage réfifte contre la raifon.

Mais, diront quelques-uns, les Modernes ne le penfent pas ainfi, je le crois bien: leur méthode dans leurs forties & dans toutes fortes de combats, eft abfolument oppofée à celle des Anciens, & même à celle de nos péres: qui ne le fait pas? Qu'eft-ce que ces quelques-uns voudroient inferer de là? Que leur répondrons-nous? finon que nous manquons de fens, de principes & de fyftême. Les favans Fantaffins ne me démentiront pas: mais il faut efpérer que ce bon fens nous reviendra, & que la force de la coûtume, qui eft un tourbillon qui entraîne tout, s'arrêtera peut-être, fi quelque bonne & puiffante tête fe mêle d'y couper court; il n'y a pas de meilleur arrêt, cela s'eft vû en bien des pratiques de longue prefcription, dont nous nous fommes heureufement délivrés; mais il faut, pour réuffir, que celui qui fe mettra en tête d'attacher le grelot, ait affez de pouvoir, d'efprit, de favoir & d'autorité pour tenir bon & ferme contre le choc des oppofitions de l'ignorance, beaucoup plus forte que la vérité.

ARTICLE XXXV.

Des affauts des Anciens. Difpofitions & précautions des affiégeans, celles des affiégés fur la bréche & dans l'intérieur de la place.

IL eft difficile de traiter de l'attaque & de la défenfe des places dans un ouvrage régulier, & d'un fi grand détail tel que celui-ci, fans méler l'une avec l'autre de ces deux parties de la guerre, où les Anciens ont fi fort excellé. C'étoit le plan que j'aurois dû fuivre. Je ne l'ai pas fait: je reconnois fincérement que j'aurois pû mieux faire. C'eft le défaut que je me reproche, & que je me fuis déja fait ailleurs. Il falloit, pour une plus grande inftruction, & pour rendre l'ouvrage plus intéreffant, & même plus agréable & plus varié, lier l'attaque avec la défenfe, ou oppofer chaque matiére à l'autre, ce plan eût été fans doute plus méthodique.

J'ai imité les Anciens, & le plus grand nombre d'entre les Modernes qui ont écrit de ces deux parties de la guerre, & je conviens après coup, que les uns comme les autres ne font pas des modéles à fuivre non plus que moi: car en traitant chacune en particulier & féparément, on oublie prefque toujours ce que l'on a lû dans l'autre, où l'on n'en a qu'une idée fort confufe, ou du moins peu nette. Il eft fâcheux & fatiguant de recourir aux articles de l'attaque, pour les mettre en oppofition & les comparer avec ceux de la défenfe qui répondent à chacun; nous ferons en forte d'y remédier du mieux qu'il nous fera poffible, & je crois en venir à bout.

Les Hiftoriens de l'antiquité que j'appelle militaires, pour les diftinguer des autres qui n'étoient pas du métier, & que nous devons regarder comme nos Maîtres, & comme les modéles de ceux qui veulent écrire avec art des événemens de la guerre; ces Hiftoriens, dis-je, n'ont pas été toujours fort éxacts dans le détail & les circonftances des fiéges qu'ils rapportent. Je ne vois pas qu'aucun de nos Critiques modernes qui tirent fur les Anciens, fe foit avifé de leur faire le moindre reproche là-deffus. Ils n'en font pourtant pas éxemts; car bien qu'il femble à la plûpart, qui ne font pas gens de guerre, qu'ils ne négligent aucune des circonftances qu'il importe le plus de favoir dans les actions qui naiffent ordinairement des fiéges en forme & régu-

couvrir & voir jusqu'au pied; de sorte que ceux qui montoient à l'assaut, étant vûs & découverts de tous côtés, servoient de but à tous les coups qu'on tiroit du haut du nouveau mur, qu'ils bordoient de leurs archers & d'un grand nombre de machines de toute espéce, pendant que ceux qui étoient commandés pour défendre la bréche attendoient les ennemis derriére & au bas sous la protection du retranchement qu'ils avoient à dos; & tout cet intervalle, entre la bréche & le nouveau mur, étoit rempli de leurs troupes serrées & rangées dans un très-grand ordre jusques sur le bord du fossé. Lorsque la bréche étoit accessible en dedans, ou qu'ils avoient le tems de la mettre en rampe douce, ils s'avançoient sur le haut pour la défendre, au moment que ceux qui montoient à l'assaut étoient prêts de gagner les dessus.

La méthode des Anciens, je ne comprens pas moins ici tous les peuples du monde que les Grecs & les Romains, étoit de combattre sur beaucoup de hauteur à leur infanterie, les uns sur plus & les autres sur moins; mais à l'égard des assauts, ils convenoient tous en ce point d'attaquer sur une très-grande profondeur, c'est-à-dire en Colonne, dont on voioit à peine le fond. Les assiégés observoient la même méthode, il est aisé de concevoir combien ces sortes d'actions étoient vives, violentes & meurtriéres. Les assiégés combattoient avec plus d'avantage que les assiégeans, quoique ceux-ci fussent supérieurs en nombre, à cause de l'assiette des lieux, ce qui manquoit aux autres qui se voioient dominés de toutes parts par le nouveau mur, & par ce qui restoit à droit & à gauche de l'ancien, qui les prenoit de revers; si les assiégés étoient repoussés, ils s'écouloient par différentes poternes, ou par des retraites pratiquées dans le fossé, & sous le nouveau mur: cet espace, entre la bréche & les retranchemens, se trouvant alors abandonné, & les ennemis engagés dedans, devenoit un vrai coupe-gorge par les feux, les pierres & les traits qu'on leur tiroit de tous côtés, & dont ils se trouvoient quelquefois si incommodés, qu'ils étoient obligés de quitter partie, comme cela arriva au siége de Tyr, au rapport de Diodore de Sicile. Car Aléxandre aiant ruiné plus de deux cens vingt pieds du mur de la ville, les assiégés craignant d'être emportés, en élevérent promtement un autre derriére, pendant que les assiégeans continuoient de battre pour rendre la bréche plus accessible; & montant ensuite à l'assaut sans aucune résistance, ils trouvérent de nouveaux obstacles à surmonter; & lorsqu'ils se croioient à la fin de leurs veilles & de leurs travaux, ils se virent accueillis d'un tel orage de traits & de fléches, qu'ils furent obligés d'abandonner la bréche, avec grand meurtre de leurs gens. Cet avantage releva si fort le courage des assiégés, qu'après avoir regagné la bréche ils y travaillérent avec tant de hâte qu'ils la remirent en état de défense: de sorte qu'il fallut la battre sur nouveaux frais. Diodore Liv. VII

J'ai déja cité plusieurs éxemples des sorties sur les travaux des assiégeans, où l'on peut avoir remarqué la méthode des deux partis dans leur maniére d'attaquer & de se défendre; en voici un qui n'a pas paru, & dont aucun Auteur moderne ni aucun ancien, ce me semble, n'a fait aucune mention, & qui est propre à confirmer que l'on combattoit sur plus de hauteur que de front, ou du moins en portion de phalange. Des Historiens n'expliquent pas cette méthode autrement que de la façon dont je viens de dire, c'est un défaut d'éxactitude; mais ce défaut ne se remarque pas en tous comme dans les nôtres, où il n'y a pas beaucoup à profiter: car c'est la postérité qu'un Historien doit avoir en vûe plutôt que le tems où l'on vit; ne sera-t-elle pas embarrassée pour savoir l'ordre sur lequel l'on combattoit dans l'insulte des bréches comme dans la défense? L'on ne sauroit disconvenir que notre méthode à cet égard ne soit très-défectueuse, & contre les régles mêmes du bon sens. On ouvre enfin les yeux, & l'on revient de l'erreur; on en cherche une meilleure, plus parfaite & plus simple, & tout cela se trouve dans les Anciens, qui sont nos maîtres, & les sources où l'on doit puiser

ser l'excellent & le vrai. Venons au passage de Polyen, où l'on verra qu'il n'expose rien qui ne soit très-digne de remarque, & d'une instruction merveilleuse à l'égard des assauts, & dans la maniére de rendre inutiles les armes de longueur, dont on se servoit ordinairement dans ces sortes d'actions. Il nous apprend donc que *pendant que Cléonyme*, Roi de Lacédémone, *assiégeoit Edesse, le mur tomba. Les assiégés se présentérent avec des piques de la longueur de seize coudées. Cléonyme voiant cela, donna une grande profondeur à sa phalange, & ne voulut point que les Chefs de file, & ceux qui les suivoient immédiatement, eussent des dards. Il leur ordonna de saisir à deux mains & de tenir fermes les piques des ennemis dans le moment qu'il se présenteroient, & à ceux qui suivoient dans chaque file, il ordonna de se couler à côté des premiers & de combattre vigoureusement. Il arriva donc que les Chefs de file saisirent les piques des assiégés, qui tirailloient pour les ravoir, pendant que les serre-files s'avançant de derriére les autres faisoient un très-grand meurtre de ces piquiers; ainsi Cléonyme par son habileté fit voir que les longues piques étoient de peu d'usage.*

Cléonyme avoit raison, & pensoit en homme qui entendoit parfaitement son infanterie. Il n'est pas le seul de l'antiquité qui eût reconnu le défaut de la pique, ou de la sarisse des Grecs; tous les Ecrivains d'entre les Anciens, & particuliérement Polybe, s'en sont assez apperçûs. Si Polyen avoit été aussi habile homme de guerre qu'il étoit éloquent & poli dans sa maniére d'écrire, quoiqu'un peu obscur, il se fût fait un peu mieux entendre, en emploiant certains termes de l'art qu'il connoissoit sans doute, car la langue Gréque n'en est pas si dénuée que la Latine. Cléonyme avoit cinq fers de piques à affronter. Je conçois bien que les soldats du premier rang de sa Colonne saisirent les piques du prémier des assiégés, & coulant en même tems les piques le long du bois en avançant toujours, en gagnérent bientôt le fort, & les élevant en haut les rendirent inutiles par leur trop grande longueur, pendant que ceux du second rang passant entre ceux du premier empoignérent les piques du second des ennemis, & en usérent de même que ceux du premier; & les joignant alors avec leurs courtes épées, les égorgeoient facilement, pendant que ceux des autres rangs se coulant promtement par dessous les piques, ou les prenant à deux mains comme les premiers, & les élevant en haut, se glissérent entre les distances des files, & firent le même meurtre dans les rangs de derriére. Je ne trouve que ce seul éxemple dans les Historiens de l'antiquité d'une façon de combattre si admirable, si hardie & si aisée contre cette forêt de piques, qui sembloit impénétrable avec l'épée & le bouclier. J'ai cité deux éxemples dans mes *Nouvelles Découvertes sur la Guerre*, qui font voir que Cléonyme a eu des imitateurs parmi les Modernes.

Carmignole, Général de Visconti Duc de Milan, suivit la même méthode contre un grand corps quarré & *suppressé* de piquiers Suisses, dont il vint aisément à bout sans piques & sans lances : l'autre est du Maréchal de Brissac, qui ne différe en rien de celui de Cléonyme. Les armes de longueur sont admirables dans la défense des bréches, mais il ne faut pas qu'elles le soient trop. Une pertuisanne entre deux fuseliers, telle que je l'ai proposée dans mon Traité de la Colonne, est tout ce qu'on peut opposer de meilleur dans ces sortes d'actions comme dans les autres : car dès que les armes de longueur sont mêlées avec les courtes, il n'y a rien à gagner, la pique ne valut jamais rien dans un assaut. Je consens avec Montéculi qu'elle soit la reine des armes contre la cavalerie en rase campagne; mais contre de l'infanterie armée selon ma méthode, il n'y a point de corps de piquiers qui puisse tenir un seul moment sans être dissous & pénétré de toutes parts; c'est ce

que

que nous ferons voir plus amplement dans le cours de cet ouvrage. Revenons à nos assauts.

Je mêle souvent l'ancien & le moderne dans cet ouvrage, lorsque je trouve des conduites dans celui-ci qui se rapportent aux anciennes. L'assaut du château Saint-Elme au siége de Malthe, me paroît remarquable, à l'égard de la disposition des assiégés sur la bréche. L'Abbé de Vertot me fournit l'exemple paré & orné de tous les atours de sa rhétorique. Les Turcs voulant faire un dernier effort pour se rendre maîtres d'un poste aussi important que celui-là, où ils avoient si souvent rebouché, & qui n'étoit plus qu'un monceau de ruines, entrérent dans le fossé qu'ils avoient presque comblé, *dit l'Auteur*, „ & le signal de l'assaut aiant été donné par un coup de canon, ils y „ coururent avec un courage déterminé. Ils étoient favorisés par quatre mille archers „ ou arquebusiers, qui de la tranchée tiroient continuellement contre ceux qui paroissoient sur les bréches. Elle étoit bordée de plusieurs rangs de soldats Chrétiens; & „ pour les soutenir & les encourager, on avoit placé dans ces rangs, & entre trois soldats, un Chevalier. C'étoit l'unique force & la ressource du château. Ces généreux Guerriers, armés de piques & d'espontons, composoient comme une nouvelle „ muraille impénétrable à tous les efforts de l'ennemi : on en vint bientôt aux mains. „ Depuis le commencement du siége, il ne s'étoit point fait d'attaque si vive; souvent le Chrétien & le Turc après avoir essuié le feu de l'un & de l'autre, brisé leurs „ épées & rompu leurs piques, se prenoient corps à corps, & alors le poignard décidoit „ du sort du plus vigoureux ou du plus adroit. . . . Ce fut en cette occasion que les „ Chevaliers se servirent utilement de cercles enflammés; ils les jettoient au milieu des „ ennemis, & la plupart de ceux qui s'y trouvoient pris brûloient tout vifs ". Je ne pousserai pas plus loin, de peur de citer une déclamation plutôt qu'un exemple, qui m'éloigneroit d'une observation que je veux faire. L'Historien dit que les assiégés bordérent la bréche sur plusieurs rangs. Le fort étoit petit, & il n'est pas plus grand aujourd'hui qu'il l'étoit alors. Je juge par là que les rangs ne pouvoient être que de douze ou quinze hommes; & s'ils avoient mis un Chevalier entre trois soldats dans l'ouvrage attaqué, les assiégés dûrent se trouver environ sur vingt de profondeur; ce qui formoit une Colonne très-redoutable d'autant plus forte, qu'elle étoit composée d'armes de longueur contre des gens qui combattoient dans un très-grand désavantage, parmi les ruines & les débris de la muraille, armés seulement de leurs sabres, qui est une arme peu redoutable dans un assaut. Il ne faut pas s'étonner s'ils furent perpétuellement repoussés dans le nombre infini d'assauts qu'ils donnérent à l'attaque du fort, comme dans celle du bourg & de l'Isle; pour peu qu'on ait quelque expérience dans cette sorte de guerre, on conviendra que les assiégés n'eussent pû résister s'ils eussent combattu autrement qu'en Colonne, c'est-à-dire, sur une très-grande profondeur. Les Turcs eux-mêmes ne pouvoient combattre autrement; mais comme ils ne pouvoient opposer, à cause du désavantage du lieu & celui de leurs armes, un ordre aussi bien uni & lié que celui des assiégés, il falloit nécessairement que ceux-ci les repoussassent sans cesse & sans peine, comme cela arrive toujours.

Il y a une maniére de combattre qu'on ne sauroit trop admirer, si l'on n'étoit bien convaincu qu'elle est bien moins l'effet d'un profond raisonnement que de la situation des lieux, qui nous fait attaquer de la sorte contre notre gré : car si ceux qui ont combattu ainsi avoient bien réfléchi sur ce qu'ils faisoient, & qu'ils eussent observé attentivement en gens du métier tout ce qui s'est passé dans ces endroits pendant tout le cours du combat, il leur eût été facile de reconnoître la raison pourquoi les actions qui se passent dans les païs pleins de défilés, ou de chemins creux, bordés de haies épaisses & de profonds fossés, où l'on est contraint de combattre par manches ou par demi-manches,

ches, & par conséquent sur une très-grande profondeur & peu de front; il leur eût été aisé, dis-je, de concevoir pourquoi les combats, qui se donnent dans ces sortes d'endroits resserrés, sont si rudes, si impétueux, si violens, si obstinés, & si longtems soutenus de part & d'autre, en supposant une égale valeur dans tous les partis.

Si ceux qui se sont trouvés dans ces sortes de combats ou dans un assaut; car j'avoue que cela me manque pour avoir tout vû & tout éprouvé à la guerre, avoient réfléchi sur ce qu'ils voioient, ils eussent sans doute trouvé la cause de l'obstination des combattans, & de la violence avec laquelle l'on attaque & l'on se défend dans ces lieux resserrés; de la réfléxion naissoit la découverte du principe de la Colonne. Ils l'eussent proposé comme une maniére de combattre excellente & propre à tout, dans les lieux étroits comme dans les plaines, dans l'insulte des bréches comme dans leur défense à l'imitation des Anciens, qui plus éclairés se servoient de cette savante méthode; & cependant personne parmi les Modernes n'a fait cette réfléxion qui vient de la chose même, marque évidente que les gens de guerre agissent beaucoup & pensent peu, & que la passion de leur métier ne les occupe pas tout entiers, & les *Généraux beaucoup* moins que les Officiers particuliers.

Si l'on s'avançoit par l'étude & par l'application plutôt que par l'intrigue, la faveur, & par mille autres voies occultes, les gens de guerre méditeroient plus qu'ils ne font sur ce qu'ils voient dans les différentes actions de la guerre; ils auroient vû que les troupes, qui s'engagent dans ces sortes de lieux étroits, qui s'y enfoncent très-avant, ne sauroient s'empêcher de combattre & d'aller toujours le même chemin, avec d'autant plus de vigueur, de force & de violence, que toute voie de retraite leur est interdite. Suivons ce raisonnement, il nous importe extrémement de le faire, & l'on verra bientôt qu'il fait à notre sujet; je dis toute voie, à moins que les rangs de la queuë ne se soient donné le mot avec ceux de la tête, car sans cela il n'est pas possible que la chose puisse jamais arriver.

Les rangs de la tête, je suppose qu'il y en ait dix ou douze qui voient tout ce qui se passe dans le combat, sont les témoins des dangers que les premiers courent avant qu'ils les éprouvent à leur tour par la mort, ou les blessures de leur camarades. Il est certain que les autres qui sont à leur queuë, ne voient rien de tout cela. Il entendent le bruit & le fracas des armes, ce qui les anime bien loin de les épouvanter, parce qu'ils sont loin du danger, & qu'ils savent bien que le meurtre ne sauroit passer jusqu'à eux. Pourvû que ceux de la tête tiennent bon, & qu'ils tiennent malgré eux, chaque rang de la queuë presse autant qu'il peut celui qui le précéde, & des uns aux autres jusqu'à ceux de la tête, qui se voient emportés contre l'ennemi comme des chevaux qui ont rompu leurs gourmettes & malgré qu'ils en aient: lorsqu'on est brave par nécessité, & qu'il n'y a point d'autre voie de salut que celle d'aller, la fureur se joint à l'audace. Cette remarque qu'on auroit dû faire, & qui se présente si naturellement à tout homme expérimenté & capable de réfléxion, n'en a jamais fourni aucune, comme je l'ai déja dit. Voilà pourtant l'unique cause de l'opiniâtreté & de la violence de ces sortes de combats, qui sont moins rares que ne le sont les assauts au corps d'une place assiégée, car à peine en trouvons-nous trois ou quatre depuis plus d'un siécle. Ces sortes d'actions sont toujours vives, impétueuses & violentes: c'est là leur propre, elles partent du même principe que les autres, parce qu'on ne sauroit combattre que sur un front égal à la largeur de la bréche, ou plutôt à celle du pont ou du comblement du fossé, c'est-à-dire en Colonne; de sorte qu'on se voit dans l'absoluë nécessité de se ranger sur une plus grande profondeur qu'on ne le fait ordinairement: mais cette profondeur est peu de chose pour un grand effort, je conclus de là qu'elle est fort mauvaise. Ce défaut vient de notre peu de connoissance de l'infanterie, & de l'ignorance où nous sommes de sa

force

force & de sa puissance, que les Anciens connoissoient très-bien, & les Grecs plus que les Romains. J'admire les Macchabées, qui ont poussé beaucoup au-delà cette connoissance.

Le défaut dont j'accuse les Modernes à l'égard des assauts, comme dans le reste, est aisé à reconnoître. La raison est, que les détachemens commandés pour l'insulte de la bréche sont trop éloignés les uns des autres. Bien que cette méthode soit mauvaise, elle se tourne en bien quelquefois plutôt par l'instinct & par la valeur des soldats, que par l'intelligence des Chefs : car ces détachemens étant placés à la queuë les uns des autres à une distance peu raisonnable, comme je l'ai dit plus haut, voiant leurs camarades de la tête sur le haut de la bréche, ou prêts à s'élancer dessus, se rapprochent de ceux qui les précédent, soit par impatience, ou qu'ils y soient poussés par leurs Officiers, & ne forment enfin qu'un seul corps en maniére de Colonne sur une très-grande profondeur. Cela n'arrive pas toujours; mais lorsqu'ils s'avisent de le faire, il est rare que la bréche ne soit pas emportée, à moins que les assiégés n'observent la même méthode par le même instinct que les autres.

Si ceux qui se sont trouvés dans ces sortes d'actions avoient bien réfléchi sur la cause de leur violence, & de l'impétuosité du choc de ceux qui attaquent comme des autres qui se défendent, ils eussent trouvé cette cause dans l'immense profondeur des files. Qui doute que cette recherche ne les eût menés à la découverte de mon principe des Colonnes sans le secours des Anciens, qui combattoient en Colonnes dans les assauts, comme cela se voit dans une infinité d'Auteurs de l'antiquité, & comme nous le prouverons en son lieu.

ARTICLE XXXVI.

Précautions des Anciens dans l'insulte des bréches, exemples remarquables de ces sortes d'entreprises.

J'Ai déja dit que le plus grand nombre des Historiens de l'antiquité avoit toujours négligé de donner l'ordre & la distribution des troupes dans l'insulte des bréches; on ne laisse pas pourtant, malgré cette négligence tout-à-fait inexcusable, de s'appercevoir par la description de ces sortes d'actions en les examinant dans leur commencement comme dans les suites, que l'on combattoit en Colonne : cela paroît visiblement dans le détail de l'assaut de Jotapat. Il en fut donné plusieurs, mais celui-ci est très-remarquable par l'audace intrépide & furieuse des assiégés, où l'on verra que les Anciens, plus habiles & plus éclairés que nous ne le sommes, ne se contentoient pas d'attaquer la bréche dans l'ordre que j'ai dit; mais qu'ils tâchoient encore de faire diversion des forces des assiégés par une escalade qu'ils livroient sur tout le front de l'attaque, & souvent par une générale & environnante, lorsque le fossé étoit sec. Voici le passage. Je me sers de la traduction de M. Arnaud d'Andilly, comme j'ai fait par tout ailleurs.

„ Le lendemain matin, après que l'armée Romaine se fut un peu délassée du tra-
„ vail d'une si horrible nuit, Vespasien donna ses ordres pour l'assaut; & afin d'empê-
„ cher les assiégés d'oser paroître sur la bréche, il fit mettre pied à terre aux plus bra-
„ ves de sa cavalerie, pour donner en même tems par trois endroits, & entrer les pre-
„ miers lorsque les ponts seroient dressés. Ils étoient suivis de la meilleure infanterie,
„ & le reste de la cavalerie eut ordre d'occuper le tour des murailles pour empêcher les Joseph. Liv. V. ch. 18.
„ assié-

„ assiégés de se pouvoir sauver après la prise de la place. Il disposa aussi tous ses archers, tous ses frondeurs & toutes ses machines pour tirer en même tems, & commanda de donner l'escalade aux endroits où les murs étoient encore en leur entier, afin d'affoiblir par une telle diversion le nombre de ceux qui défendoient la bréche, & obliger par cette grêle de fléches, de traits & de pierres ceux qui y resteroient de l'abandonner.

„ Joséphe, qui avoit prévû toutes ces choses, n'opposa à cette escalade, qu'il ne jugeoit pas fort périlleuse, que les vieillards & ceux qui étoient les plus fatigués du travail de la nuit précédente, choisit les plus vaillans & les plus vigoureux pour la défense de la bréche, & avec six des plus déterminés d'entr'eux se mit à leur tête, leur dit *de se moquer des cris que feroient les ennemis*, de se couvrir de leurs écus, & de se reculer un peu lorsqu'ils tireroient sur eux, jusqu'à ce qu'ils eussent épuisé leurs dards & leurs fléches; mais qu'aussi-tôt qu'ils auroient attaché leurs ponts, il n'y eut rien qu'ils n'emploiassent pour les repousser. . . . . Tels furent les ordres que Joséphe donna.

„ Aussi-tôt que les trompettes des légions eurent sonné la charge, toute cette grande armée jetta des cris militaires, & le signal étant donné on vit l'air s'obscurcir & retentir par un nombre incroiable de dards & de fléches. Mais les Juifs se souvenant de l'ordre que Joséphe leur avoit donné, bouchérent leurs oreilles à ce bruit, se couvrirent de leurs écus; & lorsque les ennemis voulurent appliquer leurs ponts, ils marchérent contre avec tant de promtitude & de hardiesse, qu'à mesure qu'ils montoient ils les repoussoient. On n'a jamais vû plus de valeur qu'ils en firent alors paroître, la grandeur du péril redoubloit leur courage au lieu de l'abbattre; ils ne témoignoient pas moins de fermeté d'âme dans une telle extrémité, que s'ils n'eussent couru non plus de fortune que leurs ennemis, & un combat si opiniâtre ne se terminoit que par la mort des uns & des autres. Mais les Juifs avoient le désavantage de ne pouvoir être rafraîchis par de nouveaux combattans, au lieu que le plus grand nombre des Romains faisoit que de nouvelles troupes prenoient la place de celles qui étoient repoussées; ainsi s'exhortant les uns les autres, se pressant & se couvrant de leurs boucliers, ils formérent comme un mur impénétrable, & donnant tous ensemble de même que si tout ce grand corps n'eût été qu'une seule âme, ils repoussérent les Juifs & mettoient déja le pied sur la bréche ".

Ceci nous engage à un nombre de remarques d'une grande instruction & très-amusantes, parce qu'elles sont accompagnées de quelques éclaircissemens d'antiquité militaire, sur les ponts jettés sur les bréches pour les franchir avec plus de facilité, & sur une pente plus douce. Bien que j'aie traité cette matiére ailleurs avec toute l'éxactitude possible, comme les méthodes changent, & que les meilleures sont celles qui abrégent le tems, je trouve quelque chose de nouveau dans celle de Jotapat, à laquelle je n'avois pas pris garde, & qu'il est besoin d'éclaircir par de fortes conjectures, car je ne vois point d'autre flambeau dont je puisse me servir pour m'éclairer au milieu de tant de ténébres & de tant de siécles qui se sont écoulés jusqu'à nous ; mais comme il est plus commode de suivre chaque matiére selon le rang que l'Auteur lui donne dans sa narration, & qu'il met chacune en son lieu, j'en userai de même dans ce qu'il m'importe le plus d'éclaircir, & sans doute que le plus important est l'ordre & la distribution des troupes dans les trois assauts qui furent donnés tout en même tems à chaque attaque: car il paroît clairement qu'il en fut fait trois, tant le siége devint sérieux par l'habileté & la résistance des assiégés.

On sera surpris de voir de la cavalerie mettre pied à terre, & combattre à la tête de l'infanterie qui la soutenoit. Tirerions-nous un tel service de la notre ? Je ne parle pas

que les assiégés, attentifs à la chûte du mur qui menaçoit ruine, ne sortissent tout d'un coup par la bréche, & ne vinssent mettre le feu aux batteries, & ne poussassent même plus loin; ce qui arrivoit fort souvent, lorsque les débris & les décombres de la muraille remplissoient entiérement tout l'espace du fossé qui n'avoit pas été comblé.

Lorsque la bréche étoit faite, on jettoit un pont de charpente, ou plusieurs, selon le nombre des tortuës beliéres, sur cet endroit du fossé qui n'étoit pas rempli. Nous avons expliqué ailleurs & fort amplement ce que c'étoit que ces ponts: car il y en avoit de différentes sortes, & appliqués de différentes façons; mais ceux dont on se servoit communément, étoient attachés aux tours mouvantes; ils ressembloient assez à nos ponts-levis. Ces ponts étoient fort larges pour qu'il y pût passer plusieurs hommes de front, mais on ne s'en servoit que lorsque la bréche se trouvoit d'un abord trop difficile & peu pratiquable. Il ne paroît pas, par ce que dit Joséphe, que les ponts jettés sur la bréche de Jotapat fussent attachés aux tours, & encore moins aux tortuës, qui ne pouvoient en avoir par la maniére dont elles étoient construites. On ne voit pas non plus que les assiégeans eussent fait avancer des tours à ponts sur le bord du fossé, ou sur le comblement. Ces ponts n'auroient-ils pas été dans la tortuë de la même maniére que celui que Héron place au haut de sa tour, qui devoit sans doute être attaché, ou retenu par une coulisse en façon de tiroir, & appuié sur des rouleaux pour le faire avancer avec plus de facilité jusques sur le bord de la bréche? Je ne l'assûre point; mais il ne laisse pas d'y avoir toute sorte d'apparence que chaque tortuë avoit un pont couché de plat en dedans, qu'on faisoit sortir & couler sur des cilindres jusques sur le bord de la bréche, c'est-à-dire, que ses forces mouvantes étoient les mêmes que celles du bélier non suspendu: ce qui me le feroit croire, c'est que ces ponts furent jettés ou avancés dans un instant sur la bréche.

Quittons pour un moment le siége de Jotapat pour venir à un autre pas moins célébre par la résistance & la valeur des assiégés, où il est parlé d'un pont pour le passage du fossé, beaucoup plus merveilleux que celui dont l'Auteur Juif fait mention. L'Abbé de Vertot m'en fournit l'exemple dans son Histoire de l'Ordre de Malthe en 1565. dans la description du siége du château Saint-Elme, qui n'étoit qu'un colifichet; mais ce colifichet se rendit remarquable par l'obstination de ceux qui le défendirent, & par les chicanes de celui qui y commandoit. Je ne vois rien de plus admirable que cette défense. Il dit donc que les Turcs s'étant emparés du ravelin, ou pour mieux dire d'une petite demi-lune de rien, dressérent dessus un cavalier qui dominoit sur les défenses du corps du château, *d'où ils découvroient tout ce qui se passoit; & après y avoir fait monter deux canons qui tiroient continuellement, & par le feu de la mousquéterie, ils empêchoient les soldats d'approcher du parapet: pour pénétrer jusques-là, ils étoient réduits à s'y conduire par des tranchées & un souterrain qui y aboutissoit. Le Bacha pour ruiner cette défense, fit avec des arbres, des antennes de vaisseau & de grosses planches, construire un pont si large que six hommes y pouvoient passer de front; & de peur que les Chrétiens pour le brûler ne jettassent dessus des feux d'artifice, on le couvrit de terre jusqu'à une certaine hauteur. Par ce pont, & à la faveur du feu continuel du ravelin, les Turcs pénétrérent jusqu'au parapet, s'y attachérent, & joignirent la sappe à la mine.*

Par ce mot de *parapet* l'Auteur poli se rend inintelligible aux gens du métier. Si le pont eût été poussé jusqu'au parapet, où est-ce qu'on auroit pû sapper & miner? Il n'y avoit qu'à entrer dans le château par le pont même. S'il a pris le parapet pour la muraille, il se trompe; il eût dû donc dire qu'ils poussérent un pont jusqu'au mur, qu'ils tâchérent de sapper & de miner. Il faut qu'il ait consulté quelque Auteur ignorant dans les choses de la guerre, car l'on voit par ce qui suit qu'il y avoit une bréche en cet endroit; que ce pont fut jetté sur les débris de la muraille; que les assiégés se retran-

la défense, une si savante méthode? Je répondrai là-dessus tout au contraire de ce que M. de Fontenelle pense dans ses disgressions sur les Anciens & sur les Modernes, que les hommes étoient plus grands & les arbres plus gros & plus fleuris en ce tems-là qu'ils ne le sont en celui-ci. Du moins me l'accordera-t-il à l'égard de certains arts & certaines sciences, car je reconnois avec lui qu'en plusieurs autres nous sommes infiniment au dessus d'eux.

Les assauts presque continuels & coup sur coup redoublés aux attaques du château Saint-Elme, du bourg & de l'Isle, au siége de Malthe par les Turcs, sont dignes de l'intelligence & de la vertu antique. Je ne vois rien de plus beau & de plus admirable que ce siége célébre, ni rien qui fasse mieux connoître combien on devient courageux, hardi & entreprenant lorsqu'on est animé par l'aversion naturelle que l'on a pour les ennemis de sa créance; machine qui remuë & qui agit plus puissamment sur le cœur des hommes que ne le fait celle de la liberté ou de l'honneur, objet trop délié pour des soldats.

L'Abbé de Vertot s'est surpassé dans la description de ce siége. Il n'a manqué à cet illustre Ecrivain, pour la rendre plus intéressante dans la plûpart des faits qu'il rapporte, que l'expérience du métier, qui ne l'eût pas peu aidé à débrouiller les ténébres des Auteurs qu'il copie, dont la plûpart étoient fort ignorans dans les choses de la guerre. Son éloquence & la beauté de son stile, ne laissent presque rien appercevoir de ce qui manque pour se faire bien entendre. Je trouverai l'occasion dans la seconde Partie de cet ouvrage, de citer quelques endroits remarquables d'un siége si mémorable, où il sera aisé de comprendre qu'il est infiniment au dessus de celui de Rhodes, où Mahomet II. échoua, & dont Soliman II. vit la fin. Ce siége est une preuve manifeste de la vérité de cette maxime, que la force des places consiste bien moins dans celle de ses murailles & dans le nombre des troupes qui la défendent, que dans leur audace & la bonne conduite d'un Gouverneur. Une ville comme Menin entre les mains d'un homme tel que le grand Maître la Valette, eût vû la fin d'une armée innombrable sans voir celle des assiégés.

L'éxemple du dernier assaut de Jotapat, & celui du Temple de Jérusalem, comme la plûpart des autres qui furent donnés dans ce fameux siége, sont des faits qu'on ne révoque point en doute à l'égard de la Colonne d'assaut. Il est toujours bon, & cela est dans les régles de la guerre, de réduire le soldat à la nécessité d'être plus brave qu'il ne voudroit: car lors qu'une maniére d'attaquer & de se défendre nous met dans cette nécessité de vaincre ou de mourir à la peine, & que nous nous appercevons que cela ne peut être autrement, nous nous y accoûtumons, & nous ne le trouvons plus étrange: alors nous redoublons de force & d'ardeur, ce qui produit ces efforts & ces secousses violentes & impétueuses, qui viennent bien moins de nous que de la disposition sur laquelle nous combattons: car l'on remarque que les nations les plus flegmatiques & les plus pesantes, quoique braves & fermes dans le combat, telles que celles du Nord, ne sont guéres moins vives, moins ardentes & moins violentes dans un assaut, ou dans toute autre affaire où il est besoin de combattre dans des lieux étroits, que celles qui sont naturellement vives & impétueuses, dans quel ordre & quelle situation de païs qu'elles combattent. Tels sont les François, contre lesquels le flegme le plus allumé & le plus bouillant des nations qui les environnent, n'est rien en comparaison de la bile enflammée qui les emporte contre l'ennemi.

Les peuples de l'Asie combattoient dans les assauts sur les mêmes principes que les Grecs. Il ne faut pas douter que ceux-ci n'aient tout pris des premiers, non parce qu'ils sont plus anciens, cela ne prouveroit rien; mais parce que nous le voions dans les siéges dont l'Ecriture parle, longtems avant que l'on parlât de Grecs dans le monde. Ils ne

ne firent que perfectionner, mais cette perfection n'alla guéres loin à l'égard des siéges & je ne sai si elle ne sortit pas toute parfaite de la tête des Asiatiques. Mais quant à l'insulte des bréches, ils ne combattoient pas seulement en Colonne, ou en phalange doublée ou quadruplée, mais ils formoient encore la tortuë dans les assauts. Cette maniére de combattre regarde directement le sujet que je traite. La plûpart des gens de guerre qui lisent la connoissent; mais les autres qui ne lisent point ou peu, ne la savent point, & ceux-ci sont en très-grand nombre. J'en ai parlé dans mon Livre des *Nouvelles Découvertes sur la guerre*; mais combien s'en trouve-t-il qui ne l'ont pas lû? Voici ce que c'est.

Il y avoit deux sortes de tortuës, la simple & la surmontée. Une cohorte ou plusieurs ensemble, & quelquefois la légion tout entiére, comme cela se remarque dans l'assaut de Crémone, marchoit serrée & sur une très-grande profondeur droit aux murailles de la ville, lorsqu'elles n'étoient pas fort élevées, les rangs & les files tellement serrés & condensés, qu'à peine les soldats pouvoient-ils se remuer. Ils avoient tous leurs boucliers sur la tête, excepté ceux des flancs & de tête, qui se couvroient de leurs boucliers contre les traits & les pierres lancées des ouvrages qui les voioient de flanc ou de front, ce qui formoit comme un toît, tant ils étoient joints ensemble. Cette tortuë d'hommes, que j'appelle simple, alloit jusqu'au pied du rempart, sappoit le mur, ou montoit dessus par le moien des échelles qu'on appliquoit contre. Lorsque le rempart ou le retranchement étoit haut, on se servoit de la surmontée: je l'appelle ainsi pour la distinguer de l'autre. Dans la double ou la surmontée, la premiére tortuë étoit suivie d'une seconde; les soldats, qui composoient celle-ci, grimpoient sur les épaules de leurs camarades ou sur leus boucliers; ce qu'ils faisoient assez aisément, parce que les serre-files ou le dernier rang étoient un genouil à terre: l'autre qui le précédoit un peu plus élevé, ainsi des uns aux autres jusqu'aux chefs de file ou le premier rang, qui restoit debout; ce qui formoit comme un glacis, & se relevoient d'un seul tems & tous ensemble au premier signal. Cette seconde tortuë, portée sur les boucliers des autres, faisoit comme un second étage aux assaillans, dont le premier servoit comme de plancher mobile, qui en se relevant facilitoit le moien aux soldats de franchir le mur ou le retranchement, pour en venir aux prises contre ceux qui le défendoient.

La tortuë de l'insulte de Crémone est célébre dans l'Histoire. Antoine, dans sa retraite contre les Parthes, est je pense le premier qui forma la tortuë de toute son infanterie en bataille; pour se garantir de leurs fléches, il leur présenta comme un toît sur lequel elles ne faisoient que glisser, ce qui sauva l'infanterie Romaine contre cette grêle de fléches qu'ils faisoient pleuvoir sur leurs boucliers.

Voilà notre affaire instruite aussi bien qu'elle sauroit l'être; mais pour agir & combattre de cette façon, soit dans l'insulte des bréches ou autrement, il falloit qu'on se servît de l'épée, & non du *pilum*, qui étoit selon Polybe une arme de longueur semblable non à nos pertuisannes, mais à celle que j'ai proposée dans mon Traité de la Colonne. Il est certain que les Romains attaquoient dans ces sortes d'actions avec l'épée & le bouclier, & cette arme étoit la seule propre pour les corps qui combattoient rangés de la sorte dans un assaut, & infiniment plus avantageuse que les longues qui deviennent inutiles, lorsqu'on en a gagné le fort; ce qui n'étoit pas mal aisé, non seulement parce que les soldats étoient armés de toutes piéces, mais encore parce que ceux des premiers rangs étoient si pressés par ceux qui les suivoient, qu'ils étoient emportés contre l'ennemi, & au travers des piques & des pertuisannes malgré qu'ils en eussent.

Les Grecs n'ont pas toujours eu leurs piques favorites dans l'attaque ou la défense des bréches: ils combattoient le plus souvent avec le bouclier & l'épée, qui n'étoit guéres plus

plus longue que celle des Romains. Les Lacédémoniens en portoient de plus courtes que les autres Grecs : témoin celui qui demandoit à Agésilas pourquoi les Lacédémoniens portoient de si courtes épées ? Pour joindre de plus près l'ennemi, lui répondit-il.

C'étoit avec ces sortes d'armes, & rarement avec celles de longueur, que les Anciens attaquoient ou se défendoient contre l'insulte des bréches. La plûpart de leurs Historiens qui n'étoient pas militaires, confondent souvent les assauts avec les escalades en parlant des Places dont on insulte les garnisons; ce qui produit une infinité d'idées confuses dans la tête des gens du métier, qui cherchent par tout la bréche sans la trouver: car l'on ne se sert du terme d'*assaut* que lorsque la place est ouverte. D'Ablancourt, dont le stile est tout militaire, ne fait aucune distinction entre les assauts & les escalades dans ses traductions, & les autres à son imitation, comme ceux qui ont écrit avant lui. Vaugelas tombe dans le même défaut dans son Quinte-Curse. Celui-ci nous semble beaucoup moins excusable qu'aucun autre, parce qu'il a mis trente ans à composer ou à corriger son Histoire; nous le serions infiniment moins que lui, si nous tombions dans ce défaut.

Polybe nous annonce lui-même, comme je l'ai dit plus d'une fois, que ses deux premiers Livres n'étoient qu'une introduction à sa grande Histoire, ce qui fait qu'il passe très-légérement sur une infinité de choses très-importantes; nous n'y trouvons pas à redire, nous ne le blâmerons pas même lorsqu'il s'étend beaucoup sur certains faits dignes de remarque, & qu'il sort par là du plan qu'il s'étoit d'abord proposé. Le siége de Lilybée, dont nous ne saurions rien sans lui, peut être mis au nombre de ces faits; mais puisqu'il s'étoit engagé de le décrire avec toute l'éxactitude d'un homme du métier, & qu'il entre dans toutes les circonstances des sorties des assiégés, pouvoit-il s'empêcher de parler des assauts sans manquer aux loix inviolables de l'Histoire ? Ces sortes d'actions n'intéressent & n'instruisent pas moins que les autres, & cependant il n'en dit pas un mot.

J'ai encore une reproche à lui faire. D'où vient qu'il ne fait qu'indiquer, ou qu'il ne dit presque rien du siége de Sagonte ? Est-il moins célébre & moins mémorable que l'autre ? Il s'en faut bien qu'il le soit moins, il l'est même beaucoup plus à bien des égards, autant par l'obstination, le courage & l'intelligence des assiégés, que par l'étrange & désespérée résolution qu'ils prirent de se brûler tous avec leur ville, & ce qu'ils avoient de plus précieux, plutôt que de se soumettre à leur vainqueur: car ils soutinrent huit mois d'un siége dans les formes contre toute la puissance de Carthage, & à la honte du nom Romain. Je ne vois rien dans l'Histoire qui puisse égaler l'audace intrépide & la conduite admirable de ces gens-là. Les assauts, qu'ils soutinrent, sont d'autant plus surprenans, que les assiégeans ne firent qu'une bréche de tout le front de l'attaque : c'est Tite-Live qui nous l'apprend; bien qu'ils y montassent en bataille, ils furent toujours repoussés, & souvent jusques dans leur camp; & quoique leur foiblesse ne leur permît plus de la soutenir, ils se retranchérent jusques dans le cœur de leur ville, qui devenoit toujours plus petite, & leur courage toujours plus grand. Il fallut recommencer sur nouveaux frais, & livrer de nouveaux combats contre des gens à qui le désespoir & le désir de se conserver libres faisoient trouver à chaque pas qu'ils faisoient en arriére mille obstacles & mille chicanes à leur opposer, sans que les assiégeans en vissent le bout, tant le mépris de la mort, qui nous laisse toujours l'esprit libre, est ingénieux & fécond en expédiens & en résolutions extraordinaires. Bien que toutes ces actions fussent grandes, & que ce fût le plus beau champ, qu'un Historien, tel que le nôtre, pût cultiver pour la postérité la plus reculée, il le laisse pourtant en friche & tout à nû. S'il n'eût rapporté des événemens de Lilybée que ce qu'il nous apprend de Sa-

Sagonte, nous ne le trouverions pas si étrange : encore ne sai-je s'il pourroit se garantir du blâme d'avoir écarté tout ce qu'il y a de grand & de merveilleux dans ce siége. Il savoit bien lui-même que ce n'étoit pas une fable, mais un fait public & connu de tout le monde, & certifié d'une infinité de gens qui en avoient été les témoins, & qui vivoient encore; & ce fait, que Polybe néglige, est un des plus grands événemens & la premiére époque de l'Histoire qu'il décrit; n'est-ce pas la déparer que de lui ôter les plumes qui ornent sa tête ? Car c'est la déparer que de négliger d'entrer dans le détail d'un siége mémorable, qui fut l'occasion ou le principe d'une guerre si pleine d'événemens extraordinaires. Cette faute n'est ni pardonnable ni supportable. En effet Sagonte ouvre la scéne de la seconde Punique, & c'est par cette guerre, comme je l'ai déja dit, que notre Auteur commence son Histoire, c'est-à-dire, dès le milieu de son second Livre, & si l'on y prend bien garde dès la premiére Punique : car il rapporte celle-ci dans toute son étenduë & dans presque toutes ses circonstances, comme celle des soldats rébelles d'Afrique.

Végéce traite des assauts, mais d'une maniére si vague, si superficielle, qu'on voit bien qu'il n'avoit nulle expérience, ni la moindre connoissance de cette partie de la guerre. Mais est-il le seul des Anciens dogmatiques qui nous restent, qui en ait parlé d'une maniére un peu supportable ? Les nôtres ont fait pis que tout cela, car ils n'en ont pas dit un seul mot, ou fort peu de chose, & ce peu de chose nous le devons à Montécuculi, qui n'a pas cru devoir s'y arrêter, quoique cet Auteur soit très-méthodique. J'aurois mille choses encore à dire sur les assauts des Anciens, si nous ne réservions d'en parler en son lieu dans la défense; parce que ces matiéres ont tant de liaison l'une avec l'autre, que nous avons cru devoir les renvoier à la défense, où nous allons passer; comme il est difficile de les séparer sans y laisser quelque obscurité, ainsi que les autres qui peuvent avoir quelque rapport ensemble, nous ne saurions nous empêcher de mêler quelquefois les mêmes matiéres ensemble, mais dans des cas différens de ceux que nous pourrons avoir traité dans cette premiére Partie.

Fin du second Tome.



TABLE

TABLE DES CHAPITRES

Du Traité de l'Attaque des Places des Anciens.

TABLE DES ARTICLES.

TABLE

TABLE DES CITATIONS

Qui se trouvent dans les Notes, & dans les Observations.

TABLE DES CITATIONS & DES NOTES.

P. 138. Dit Appien. *De Bello Libic.*
Ibid. Horace nous donne une leçon. *Odar. Lib.* III. *Od. v.*
Ibid. Florus marque qu'il fut crucifié. *Lib.* II. *c.* 2.
Ibid. Je croirois plutôt Diodore de Sicile. *p.* 273. *apud Valeſ. Frag.*
Ibid. C'eſt Palmerius qui fait cette remarque. *in L.* I. *Appian.*
P. 140. M. de Saint-Evremont, qui étoit du tems, &c. J'ai vû prendre une réſolution, dit-il. *Réflex. ſur les Rom. c.* 7.
P. 141. C'eſt ainſi que Sophocle: *in Ajace.*
P. 143. Ils furent honteux, dit Saint-Evremont. *Réflex. ſur les Rom. c.* 4.
Ibid. Appien & Zonaras nous en donnent de bonnes nouvelles. Le premier, *L.* I. *n.* 15. & le ſecond, *L.* I.
Ibid. Tacite nous apprend. *Annal. Lib.* IV.
P. 144. Voici le fait ſelon que Freinshémius le rapporte. *Supp. Lib.* VIII.
Ibid. Ces huit Généraux.... dit Xénophon. *Hiſt. Grec. L.* I.
P. 147. Dont parle la Motte le Vayer. *Dial. de Tub.*
Ibid. L'Auteur dit que divers méchans. *Tillemont, Hiſt. des Emp.*
P. 148. Les Athéniens, dit Valére-Maxime, *L.* VI. *c.* 9.
P. 153. C'eſt Lucien qui nous le fournit, *dans ſon Zeuxis.*
P. 154. Ecoutons Hérodote, *L.* IV.
P. 156. J'ai trouvé ce ſecret dans Procope, *Hiſtoire ſecrete.*
P. 163. L'éléphant le mieux inſtruit, dit Céſar. *De bello Afric.*
P. 167. Dit dans le chapitre des colonnes milliaires. *Suppl. de l'Ant. Expl. Tom.* IV. 109.
P. 171. Céſar en fait un éloge très-honorable. *Comm. de Bell. Alex.*
P. 173. Les Marſeillois, dit M. Huet. *Hiſt. du Comm. & de la Navig. des Anciens. p.* 211.
Ibid. Longtems avant Pline, dit-il ailleurs. *Hiſt. du Comm. & de la Navig. des Anc. p.* 211.
Ibid. Dont Pline dit: *L.* II. *cap.* 3.
P. 173. Hérodote.... rapporte que Nécus. *Liv.* IV. *de la traduct. de Du Ryer.*
P. 178. Suétone prétend. *in Tiber. Ner.*
P. 185. Céſar, dit-il. *De Bell. Gall.*
P. 186. Le reſte des vaiſſeaux, dit Hirtius. *Cæſ. de Bell. Afric.*
P. 189. Ce que Lucain attribuë. *Pharſal.*
Ibid. D'un paſſage d'Aulugelle. *L.* I. *c.* 8.
P. 190. L'occaſion, dit Tacite. *Hiſt. L.* II.
P. 193. C'eſt un conte à renvoier aux Juifs, dit Horace. *Serm. Lib.* I. *v.*
P. 201. Dit M. de Tourreil. *Remarques ſur les Harangues de Démoſth. Tom.* IV. *p.* 502.
P. 203. Les emploiérent, dit Thucydide, *L.* VI.
P. 219. Plutarque nous apprend *dans la vie de Philopoemen.*
P. 221. Xénophon. *Cyropæd. L.* II.
Tom. II. p. 3. J'avoue avec Grotius. *De Jure belli & pacis. L.* II. *c.* 22. §. *xvj.*
Ibid. Grotius ne dit-il pas formellement. *De Jure bell. & pacis. L.* I. *c.* 2.
P. 9. Séneque nous apprend. *Epiſt.* 18.
P. 12. Machiavel s'éleve contre. *Diſcours Polit. chap.* 10.
P. 25. Monſieur, me mandoit-il, *le* 20 *Octobre* 1709.
P. 26. Dans la bataille, *Hiſt. de la conq. d'Eſpagne. L.* II. *p.* 220.
P. 52. La ruſe dont ſe ſervit Litavique. *Cæſ. de bello Gall. L.* VII.
P. 62. On n'a qu'à conſulter Varillas. *Hiſtoire de Charles IX. Tom.* I. *p.* 202.
P. 66. On voit dans Polyen, *L.* V. *c.* 3.
P. 67. Dit Juſtin, *L.* XXII.
P. 70. Dit Polyen, *L.* V. *c.* 3.
P. 76. Grotius eſt formellement oppoſé. *De Jure belli & pacis. L.* III. *c.* 19.
P. 95. Nous le tirerons de Tite-Live. *Lib.* XIII. & de Denys d'Halicarnaſſe. *L.* X.
P. 105. Non tantum. *Veget. L.* II. *c.* 20.
P. 108. Dit Grotius, *L.* III. *c.* 9.
P. 116. Un Auteur politique. *Ulric. Uber. de jure civ. edit.* 3.
P. 130. Dit l'Ecriture. *L.* I. *Macchab. c.* 8.
P. 132. Céſar nous l'apprendra. *De bello Gall. L.* I.

TABLE

TABLE DES MATIERES,

Contenuës dans les Tomes I. & II.

La Lettre a *marque le Tome I. & la Lettre* b *le Tome II.*

A.

La

C. *Catap-*

C.

D.

E.

Etran-

H.

J.

L.

M.

N.

O.

P.

Pha-

T.

V.

X.

Y.

Z.

Fin de la Table des Matiéres.

